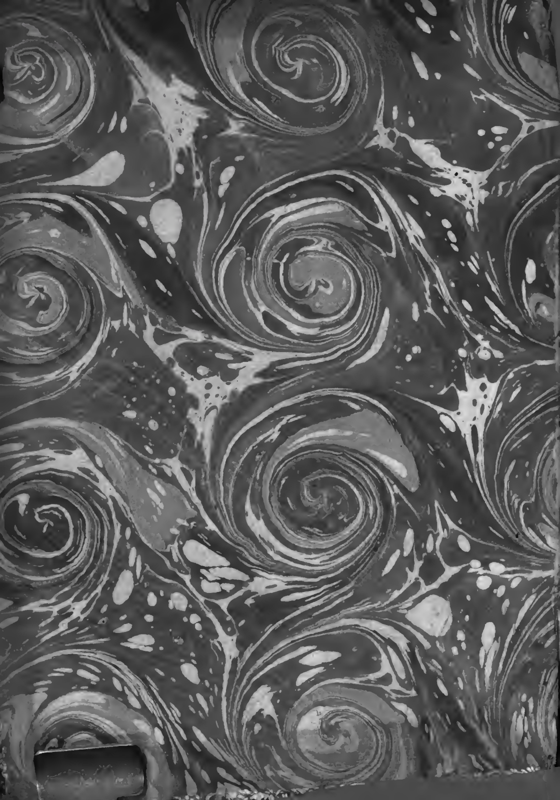






SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION

DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

TOME TREIZIEME.



SUPPLÉMENT

A LA

COLLECTION

DES ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

TOME PREMIER.







A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

OBSERVATIONS

Sur le Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, sur cette Question proposée par la même Académie : Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs (*a*).

L'AUTEUR du Discours Académique qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon, est invité par des personnes qui prennent intérêt au bon & au vrai qui y régnent, à publier ce Traité plus ample, qu'il avoit projetté & depuis supprimé.

On espere que le Lecteur y trouveroit des éclaircissemens & des modifications à plusieurs propositions générales, susceptibles d'exceptions & de restrictions. Tout cela ne pouvoit entrer dans un Discours Académique, limité à un court espace. Cette sorte de style non plus n'admet peut-être pas de pareils détails, & ce seroit d'ailleurs paroître se défier trop des lumieres & de l'équité de ses Juges.



C'est ce que des personnes bien intentionnées ont voulu faire entendre à certains Lecteurs hérissés de difficultés & peut-être de mauvaise humeur de voir le luxe trop vivement attaqué. Ils se sont récriés sur ce que l'Auteur semble, disent-ils, préférer la situation où étoit l'Europe avant le renouvellement

(*a*) Ces observations parurent dans un des volumes du Mercure de France de l'année 1751, & M. Rousseau y répondit par une Lettre à M. l'Abbé Raynal, qui étoit alors l'Auteur du Mercure & qui parut dans le 2e. vol. de juin de cette année : cette Lettre de M. Rousseau se trouve à la page 61 du second volume des Mélanges.

des ſciences, état pire que l'ignorance par le faux ſavoir ou le jargon ſcholaſtique qui étoit en regne.

Ils ajoutent que l'Auteur préfere la ruſticité à la politeſſe, & qu'il fait main baſſe ſur tous les Savans & les Artiſtes. Il auroit dû, diſent-ils, encore marquer le point d'où il part pour déſigner l'époque de la décadence, & en remontant à cette premiere époque, faire comparaiſon des mœurs de ce tems-là avec les nôtres. Sans cela nous ne voyons point juſqu'où il faudroit remonter, à moins que ce ne ſoit au tems des Apôtres.

Ils diſent de plus, par rapport au luxe, qu'en bonne politique on ſait qu'il doit être interdit dans les petits Etats, mais que le cas d'un Royaume tel que la France, par exemple, eſt tout différent. Les raiſons en ſont connues.

Enfin voici ce qu'on objeƈte. Quelle concluſion pratique peut-on tirer de la Theſe que l'Auteur ſoutient? Quand on lui accorderoit tout ce qu'il avance ſur le préjudice du trop grand nombre de Savans, & principalement de Poëtes, Peintres & Muſiciens, comme au contraire ſur le trop petit nombre de Laboureurs. C'eſt, dis-je, ce qu'on lui accordera ſans peine. Mais quel uſage en tirera-t-on? Comment remédier à ce déſordre, tant du côté des Princes que de celui des particuliers? Ceux-là peuvent-ils gêner la liberté de leurs ſujets par rapport aux profeſſions auxquelles ils ſe deſtinent? Et quant au luxe, les loix ſomptuaires qu'ils peuvent faire n'y remédient jamais à fond; l'Auteur n'ignore pas tout ce qu'il y auroit à dire là-deſſus.

Mais ce qui touche de plus près la généralité des Leƈteurs,

c'eſt de ſavoir quel parti ils en peuvent tirer eux-mêmes en qualité de ſimples particuliers, & c'eſt en effet le point important, puiſque ſi l'on pouvoit venir à bout de faire concourir volontairement chaque individu particulier à ce qu'exige le bien public, ce concours unanime feroit un total plus complet, & ſans comparaiſon plus ſolide, que tous les réglemens imaginables que pourroient faire les Puiſſances.

Voilà une vaſte carriere ouverte au talent de l'Auteur, & puiſque la preſſe roule & roulera vraiſemblablement (quoi qu'il en puiſſe dire) & toujours plus au ſervice du frivole & de pis encore qu'à celui de la vérité, n'eſt-il pas juſte que chacun qui a de meilleures vues & le talent requis, concoure de ſa part à y mettre tout le contrepoids dont il eſt capable?

Il eſt d'ailleurs des cas où l'on eſt plus comptable au public d'un ſecond écrit qu'on ne l'étoit du premier. Il n'y a pas beaucoup de Lecteurs à qui l'on puiſſe appliquer ce proverbe. *A bon entendeur demi mot.* On ne ſauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, & il importe d'ôter toute priſe à la chicane.

Il eſt auſſi bien des Lecteurs qui les goûteront mieux dans un ſtyle tout uni, que ſous cet habit de cérémonie qu'exigent des Diſcours Académiques, & l'Auteur, qui paroît dédaigner toute vaine parure, le préférera ſans doute, libéré qu'il ſera par-là d'une forme toujours gênante.

P. S. On apprend qu'un Académicien d'une des bonnes villes de France, prépare un Diſcours en réfutation de celui de l'Auteur. Il y fera ſans doute entrer un article contre la ſuppreſſion totale de l'Imprimerie, que bien des gens ont trouvé extrêmement outré. A 2

OBSERVATIONS

DU MÊME M. GAUTIER,

Sur la Lettre de M. Rouſſeau à M. Grimm, &c.

M. Rouſſeau trouve que j'ai tort & qu'il a raiſon. Sa déciſion eſt tout-à-fait naturelle. Me ſerois-je trompé, en croyant que c'eſt aux vrais Philoſophes, & non à mon adverſaire, que je dois m'en rapporter ?

Il dit qu'il penſe en tout ſi différemment de moi, que s'il lui falloit relever tous les endroits où nous ne ſommes pas de même avis, il ſeroit obligé de me combattre, même dans les choſes que j'aurois dites comme lui. J'avoue que j'ai le malheur de penſer comme toutes les Académies de l'Europe. M. Rouſſeau devroit bien avoir un peu d'indulgence pour moi; il ne m'eſt pas aiſé de me défaire tout d'un coup de l'eſtime que j'ai pour les Auteurs qui ſont honneur à la République des Lettres, & de me perſuader qu'ils raiſonnent tous de travers. Il eſt difficile d'oublier les Logiques qu'on a lues, de ſe faire une nouvelle maniere de juger, & de croire que M. Rouſſeau eſt plus éclairé, penſe mieux que les Univerſités & les Académies.

Si je diſois, par exemple, d'après cet Orateur, que *s'il faut permettre à quelques hommes de ſe livrer à l'étude des Sciences & des Arts, ce n'eſt qu'à ceux qui ſe ſentiront la force de marcher ſeuls ſur les traces des Vérulams, des Deſcartes & des Newtons, & de les devancer;* on me feroit

bien des queftions auxquelles je ne pourrois répondre fenfément, fi je n'avois pas encore acquis cette jufteffe d'efprit qu'on admire dans fes répliques. Il n'y aura donc plus, me diroit-on, de Théologiens, d'Avocats, d'Architectes, de Médecins, &c.? Non, répondrois-je, *les Sauvages font des hommes & ils s'en paffent bien.* Eh quoi! Voulez-vous donc nous réduire à la condition des Sauvages, à vivre comme les Hottentots, les Iroquois, les Patagons, les Marocotas? *Pourquoi non? Y a-t-il quelqu'un de ces noms là qui donne l'exclufion à la vertu?* Je pourrois faire plufieurs réponfes femblables que me fourniroit M. Rouffeau; mais fi l'on me faifoit des objections qu'il n'auroit pas prévues, je ferois fort embarraffé. Je tâcherois, il eft vrai, de me tirer d'affaire comme lui. Je me contredirois fouvent, afin de me ménager des moyens de défenfe. Ceux qui aimeroient affez le bien public pour ofer m'attaquer, je leur répondrois avec une politeffe femblable à celle des Hurons ou des Illinois. Je changerois tellement le fens de leurs réponfes, qu'il deviendroit ridicule, ou je leur ferois dire tout le contraire de ce qu'ils auroient dit. J'en impoferois par ce moyen à tous ceux qui feroient affez fots pour être les dupes de mon éloquence, affez pareffeux pour ne rien examiner par eux-mêmes. Mais il m'en coûteroit trop pour fuivre les traces de M. Rouffeau; nos fentimens font trop oppofés. Je ne pourrois jamais me réfoudre à dire aux Princes: aimez les talens, protégez ceux qui les cultivent, à caufe que les Sciences, les Lettres & les Arts étendent des guirlandes de fleurs fur les chaînes de fer dont les Peuples font chargés, étouffent en eux le fentiment

de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, & leur font aimer leur esclavage. Je croirois déshonorer les Princes, les Peuples & mon jugement. Je dois donc me consoler du malheur que j'ai de ne pas penser comme M. Rousseau.

Je remarque cependant qu'il se rapproche peu à peu du sentiment des gens de Lettres. Il y a lieu d'espérer que s'il compose encore cinq ou six brochures pour prouver qu'on ne l'attaque point, & qu'il continue de répondre en disant qu'il ne répond pas, il sera parfaitement d'accord avec eux. Cela est d'autant plus vraisemblable, qu'il emploie tout l'art possible pour contenter la plupart de ses Lecteurs. Quel que soit votre sentiment, vous trouverez qu'il l'adopte. Si vous dites que c'est participer en quelque sorte à la suprême intelligence que d'acquérir des connoissances & d'étendre ses lumieres, vous pensez comme M. Rousseau. Prétendez-vous qu'acquérir des connoissances, c'est perdre son tems? Monsieur Rousseau pense tout comme vous. Selon lui, la science est un remede excellent pour les maladies de l'ame; & selon lui, c'est un poison qui corrompt les mœurs. Il convient des divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des Arts & des Sciences, & il assure aussi qu'ils sont vains dans l'objet qu'ils se proposent. Si un homme modéré dit qu'il eut été à desirer qu'on se fût livré aux Sciences avec moins d'ardeur, & qu'il ne faut pas les apprendre indistinctement à tout le monde, M. Rousseau est de son sentiment. Si vous croyez qu'il ne faut permettre en Europe qu'à trois ou quatre génies du premier ordre, de se livrer à l'étude, vous êtes de l'avis

de M. Rouſſeau. Aſſurez-vous qu'il faut retrancher les Sciences; parce qu'elles font plus de mal aux mœurs que de bien à la ſociété ; c'eſt-là du Rouſſeau tout pur. Moi, je dis qu'il ne faut pas brûler les Bibliothéques & détruire les Univerſités & les Académies, & ce ſont-là les propres termes de M. Rouſſeau. On ne finiroit point ſi l'on rapportoit tous les endroits qui marquent les précautions qu'il prend pour plaire à tout le monde.

Il dit que je ne l'entends pas; on voit cependant que j'ai pris ſon Diſcours dans le même ſens que l'Académie de Dijon, les Journaliſtes & les Auteurs qui l'ont attaqué. Il ſeroit fort plaiſant qu'il n'eût envoyé à cette Académie qu'un recueil d'énigmes dont perſonne n'a la clef, & qu'il eût oublié dans ſon porte-feuille les véritables preuves de la propoſition qu'il vouloit établir. Il ajoute que je n'ai point ſaiſi l'état de la queſtion : voilà un bon moyen pour donner le change aux Lecteurs. Montrer que ſes raiſonnemens ſont des ſophiſmes, c'eſt la ſeule queſtion dont il s'agit dans la réfutation. J'ai dit dans l'Exorde, que je me bornois à montrer combien la plupart des raiſonnemens de M. Rouſſeau ſont défectueux.

Si j'avois voulu prouver que le rétabliſſement des Sciences a contribué à épurer les mœurs; j'aurois établi la propoſition par des faits, & développé la maniere dont elles influent ſur leur pureté. J'ai penſé que cette belle matiere ne pouvoit être traitée avec toute la dignité & l'éloquence dont elle eſt ſuſceptible, que par les meilleures plumes de l'Europe.

On diroit qu'Omar eſt le génie qui dirige celle de M. Rouſſeau. On ne peut voir, ſans peine, le vrai qu'on trouve dans

quelques endroits de ſon Diſcours, défiguré par les excès où l'emporte ſon zele, pour ne pas dire ſa fureur de ſe diſtinguer. C'eſt George Fox qui prêche, que c'eſt un très-grand péché de porter des boutons & des manchettes.

Voyons comment l'Auteur prouve que je n'ai point ſaiſi ſon ſentiment. *Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des Peuples vicieux qui ne ſont pas ſavans.* Je crois que cette obſervation porte contre le ſentiment de M. Rouſſeau; car en ſuppoſant même que les Peuples ignorans ne ſont pas plus corrompus que s'ils étoient éclairés, il eſt évident que les vices qui régnent parmi nous, pouvant avoir les mêmes cauſes que ceux des Nations ignorantes, il n'y a aucune néceſſité de les rejetter ſur la culture des Sciences & des Lettres. Lorſqu'un effet peut avoir pluſieurs cauſes, on ne peut, avec raiſon, l'attribuer à l'une déterminément, qu'on n'ait prouvé qu'il ne provient pas des autres. C'eſt ce que M. Rouſſeau n'a point fait, & n'auroit pu faire dans la ſuppoſition que les Sciences pourroient être une des cauſes de la dépravation des mœurs. Ce raiſonnement eſt fondé ſur les regles de la Logique; mais cette ſcience eſt trop fertile en mauvaiſes choſes, ſelon lui, pour qu'il daigne faire attention à ſes préceptes.

J'avois dit, en rapportant ſon ſentiment « Eh! pourquoi » n'a-t-on plus de vertu? C'eſt qu'on cultive les Belles- » Lettres, les Sciences & les Arts ». Il répond, *pour cela préciſément.* Il donne donc l'excluſion aux cauſes connues. Donc ſi l'on n'avoit point cultivé les Lettres en France, on n'auroit point eu de vices; quoiqu'il ſoit certain par l'hiſtoire, qu'on

qu'on èn avoit pour le moins autant dans les fiecles d'ignorance, que dans celui où nous fommes.

M. Rouffeau auroit bien dû nous dire, pourquoi il admet diverfes caufes de corruption dans les autres parties du monde, & qu'il nous accorde le privilege de n'être corrompus que par les Lettres, les Sciences & les Arts. Voilà un phénomene que perfonne n'avoit remarqué avant lui.

Il eft peut-être auffi le feul qui ait la gloire d'avoir dit: *La Science, toute belle, toute fublime qu'elle eft, n'eft point faite pour l'homme, il a l'efprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de paffions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais ufage.... on en abufe beaucoup, on en abufe toujours.*

Voilà des Oracles plus clairs & auffi refpectables que ceux de Delphes, de Dodone & de Trophonius. En vérité, je fuis tenté de croire que M. Rouffeau a raifon. Les Mémoires de Meffieurs de l'Académie des Sciences, ceux de la Société Royale de Londres, une infinité d'ouvrages particuliers fur les Sciences, font voir bien clairement qu'elles ne font point faites pour l'homme, qu'il a l'efprit trop borné pour y faire de grands progrès, & qu'il en abufe toujours. Les meilleurs livres de Morale, d'Hiftoire, de Philofophie, &c. ne font bons qu'à nous rendre malhonnêtes gens.

L'Orateur prononce quelquefois des Oracles qui ne font pas fi clairs; & j'avoue que fi entendre un Auteur, fignifie appercevoir le rapport de toutes les chofes qu'il dit, je n'entends pas toujours les écrits de M. Rouffeau. Si les Sciences font vaines dans leur objet, fi ce font des occupations oifeu-

fes, comme il l'affure, pourquoi, dit-il, qu'elles conviennent à quelques grands génies. *Pour bien ufer de la Science, il faut avoir de grands talens, de grandes vertus ; or c'eft ce qu'on peut à peine efpérer de quelques ames privilégiées.* Une ame privilégiée fe livrera-t-elle à des occupations frivoles ? Il faut plufieurs fiecles pour trouver des Auteurs qui puiffent devancer les Defcartes & les Newtons ; je confens même que chaque fiecle en produife une douzaine, à quoi ferviront les efforts de ces grands génies, puifque les Nations, à qui l'on n'aura pas permis de cultiver les Sciences, n'entendront point leurs ouvrages ? D'ailleurs, comment faura-t-on fi un homme a la force de marcher feul fur les traces des Defcartes & des Newtons, & comment le faura-t-il lui-même, fi l'on n'a point cultivé fon efprit ? Je pourrois rapporter beaucoup d'autres endroits que je n'entends pas mieux ; ainfi ce n'eft pas tout-à-fait fans fondement que M. Rouffeau m'accufe de ne le pas entendre.

Il dit que je lui prefcris les Auteurs qu'il peut citer, & que je récufe ceux qui dépofent pour lui. Il vouloit prouver que des Peuples ignorans ont par leurs vertus fait l'exemple des autres Nations. Il donne ce fait comme certain, fur le témoignage de quelques Auteurs : j'en cite d'autres auffi croyables, qui peignent ces mêmes Peuples avec des couleurs fort différentes. Je donne leur autorité comme certaine pour imiter M. Rouffeau, & lui faire fentir que des faits tout au moins problématiques, ne fauroient lui fervir de preuves. Il y a plus ; la certitude même de ces faits ne l'autoriferoit pas à conclure que la culture des Sciences déprave les mœurs : j'en ai

dit la raiſon dans la Critique. Si l'Orateur n'eſt pas heureux dans les conſéquences qu'il tire des faits poſés pour principes, c'eſt, ſans doute, la faute des faits & non pas la ſienne; pourquoi ne renferment-ils pas les concluſions qu'il en veut déduire?

Il me reproche de m'être contenté dans la ſeconde partie de mon Diſcours, de dire non, par-tout où il a dit oui. J'avoue que j'ai eu tort de n'avoir pas mérité le reproche qu'il me fait. Jettons un coup-d'œil ſur ce qu'il appelle ſes preuves. Après avoir aſſigné une fauſſe origine aux Sciences & aux Arts, il conclut qu'ils la doivent à nos vices. C'eſt avec la même force de raiſonnement qu'il prouve que les Sciences ſont vaines dans l'objet qu'elles ſe propoſent. Pour montrer qu'elles ſont dangereuſes par les effets qu'elles produiſent, il dit que *la perte irréparable du tems eſt le premier préjudice qu'elles cauſent néceſſairement à la Société.* C'eſt ſuppoſer que les Sciences lui ſont inutiles. Selon lui, tandis qu'elles ſe perfectionnent le courage s'énerve; & il loue la bravoure des François. Il ſouhaiteroit que nos Troupes euſſent plus de force & de vigueur, je le ſouhaite comme lui. On peut les accoutumer aux travaux pénibles, à ſupporter la rigueur des ſaiſons, ſans que les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts en ſouffrent aucunement. *Si la culture des Sciences eſt nuiſible aux qualités guerrieres, elle l'eſt encore plus aux qualités morales*: en voici la preuve: *c'eſt dès nos premieres années qu'une éducation inſenſée orne notre eſprit & corrompt notre jugement.* Voilà le précis des preuves de M. Rouſſeau. On voit donc que j'aurois été fondé à dire ſimplement non,

par-tout où il a dit oui ; en forte que lorfqu'il me reproche d'avoir répondu non, c'eft comme s'il difoit : je trouve fort mauvais, Monfieur, que vous ayez fait à mon Difcours, les réponfes les plus fimples & les feules qu'il mérite.

Pourquoi la nature nous a-t-elle impofé des travaux néceffaires, fi ce n'eft pour nous détourner des occupations oifeufes? Fauffe fuppofition. On fait que les Sciences & les Arts ne font pas inutiles. Il n'y a pas jufqu'au Difcours de M. Rouffeau qui n'ait fon degré d'utilité, puifqu'il fait fentir combien il eft important d'enfeigner l'Art de penfer. Peut-être même croira-t-on que ç'a été le deffein de l'Auteur, & qu'il a voulu nous donner des inftructions dans le goût de celles que les Lacédémoniens donnoient à leurs enfans fur la tempérance.

M. Gautier devoit bien nous dire quel étoit le Pays & le métier de Carnéade. Quelle néceffité y avoit-il de dire de quel Pays étoit ce Philofophe? Ne devois-je pas auffi rapporter ce qu'en difent Cicéron, Pline, Diogene de Laërce, Aulu-Gelle, Valere-Maxime, Elien, Plutarque? &c.

J'ai appellé Carnéade, un des chefs de la troifieme Académie, & on me demande de quel métier il étoit.

M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politeffe, n'épargne aucune occafion de me fufciter des ennemis. Quel jugement doit-on porter du Difcours de M. Rouffeau, fi montrer qu'il fe trompe, c'eft lui fufciter des ennemis? Tout le mal que je lui fouhaite, c'eft qu'il penfe comme nos Académies.

J'avois dit « les victoires que les Athéniens remporterent

» sur les Perses & sur les Lacédémoniens mêmes, font voir » que les Arts peuvent s'associer avec la vertu militaire ». *Je demande*, dit M. Rousseau, *si ce n'est pas là une adresse pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire songer au dénouement de la guerre du Péloponnese.* Je demande à mon tour, si l'on peut, sans s'inscrire en faux contre l'Histoire, penser que les Athéniens ayent eu moins de valeur & remporté moins de victoires éclatantes que les Lacédémoniens. Pourroit-on savoir comment cet Auteur a acquis le droit de rejetter les faits historiques les mieux constatés, lorsqu'ils sont contraires à son opinion? Seroit-ce en prenant la résolution de n'avoir pas tort? Pour moi, j'ai pris celle de ne dire aucune chose où il trouve que j'aye raison.

J'ai dit, en parlant des Athéniens : « leur Gouvernement » devenu vénal sous Periclès, prend une nouvelle face; l'a- » mour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus » honorables sont avilies, l'impunité multiplie les mauvais » Citoyens, les fonds destinés à la guerre sont employés à » nourrir la mollesse & l'oisiveté, toutes ces causes de cor- » ruption, quel rapport ont-elles aux Sciences »? M. Rousseau veut que ces causes ne soient que des effets de la corruption. J'avoue que différentes causes particulieres peuvent avoir une cause premiere & générale, & que sous cet aspect on peut les appeller effets; mais il n'y a nulle raison de croire que la culture des Sciences est cette premiere cause; puisque toutes celles que je viens de rapporter subsistent dans plusieurs Pays où les Sciences ne furent jamais cultivées. D'ailleurs

cette premiere cause est connue. Periclès fit des changemens qui introduisirent le relâchement & le désordre. M. Rousseau connoît sans doute ce fait, & il ne laisse pas de dire : *M. Gautier, feint d'ignorer ce qu'on ne peut pas supposer qu'il ignore en effet, & ce que tous les Historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs & du Gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des Orateurs.* M. Rousseau me permettra de ne pas convenir de l'unanimité des Historiens sur le sujet dont il est question. J'avouerai qu'il y avoit des Orateurs qui flattoient le Peuple ; mais, comme Plutarque l'a remarqué, les Athéniens qui pendant la paix trouvoient du plaisir à écouter leurs flatteries, ne suivoient dans les affaires sérieuses que les avis de ceux qui faisoient profession de dire la vérité sans aucun respect humain.

Platon, qui connoissoit parfaitement le Gouvernement & les mœurs des Athéniens, reconnoît que l'excès de leur liberté anéantit leur vertu, & que cette liberté excessive avoit sa source dans la sureté où ils croyoient être depuis la victoire de Salamine. Il dit que la crainte étoit un frein nécessaire à leurs esprits.

Justin confirme la vérité de cette réflexion, en disant que leur courage ne survécut pas à Epaminondas. « Délivrés d'un » rival qui tenoit leur émulation éveillée, ils tomberent dans » une indolence léthargique. Le fonds des armemens de terre » se consume aussi-tôt en jeux & fêtes. La paye du Soldat » & du Matelot se distribue au Citoyen oisif. La vie douce » & délicieuse amollit les cœurs, &c. »

En tout cela il n'est pas question d'Orateurs. On sait bien

que plusieurs causes concoururent aux mêmes effets. Le sentiment de la Société des gens de Lettres qui travaillent à l'Histoire Universelle, est, que la corruption fut amenée chez les Athéniens par l'opulence que leur procurerent leurs victoires. Voyez si Messieurs de Tourreil, Bossuet, Rollin, Lenglet, Mably & autres qui ont parlé des causes de la dépravation des mœurs & du Gouvernement des Athéniens, disent que ce fut l'ouvrage des Orateurs (*).

Les défauts, les vices que les gens de Lettres peuvent avoir de commun avec les ignorans, M. Rousseau les impute aux Sciences. Oh qu'il pense différemment du maître à danser de M. Jourdain! Selon l'un tous les maux viennent de ce qu'on ne cultive pas l'art de la Danse; & selon l'autre, de ce qu'on cultive tous les Arts.

Il m'apprend qu'il y a dans la Gazette d'Utrecht, une pompeuse exposition de la Réfutation de son Discours, &c. Je n'ai aucune part à ce qu'on en a dit dans la Gazette, ou dans d'autres ouvrages. M. Rousseau doit-il trouver mauvais qu'on rende compte au public d'une dispute littéraire, qui est intéressante? Doit-il s'en prendre à moi de ce qu'on trouve mon Discours plus solide que le sien? Si je voyois dans la Gazette

(*) M Rousseau doit trouver bien pitoyable cette réflexion de l'illustre Bossuet: " Ce que fit la Philosophie „ pour conserver l'état de la Grece „ n'est pas croyable. Plus ces Peu„ ples étoient libres, plus il étoit „ nécessaire d'y établir par de bon„ nes raisons les regles des mœurs & „ celles de la Société. Pythagore, „ Thalès, Anaxagore, Socrate, Ar„ chytas, Platon, Xénophon, Aris„ tote & une infinité d'autres, rem„ plirent la Grece de ces beaux pré„ ceptes. Les Poëtes mêmes, qui „ étoient dans les mains de tout le „ Peuple, les instruisoient plus en„ core qu'ils ne les divertissoient „. (*Note de l'Auteur des Observations*).

un éloge de ſon ouvrage, je ne l'accuſerois pas de l'y avoir fait inférer ; je me contenterois de penſer que ceux qui loueroient la juſteſſe de ſes raiſonnemens ont l'eſprit faux.

Il n'eſt pas vrai, ſelon M. Gautier, que ce ſoit des vices des hommes que l'Hiſtoire tire ſon principal intérêt. Je n'ai pas parlé du principal intérêt de l'Hiſtoire. C'eſt avec l'Auteur de la Gazette que M. Rouſſeau doit entrer en lice. J'admire l'adreſſe qu'il a de déterrer dans une Gazette une réponſe qui n'eſt pas de moi, au lieu de répliquer aux miennes. Il demandoit ce que deviendroit l'Hiſtoire, s'il n'y avoit ni Tyrans, ni Guerres, ni Conſpirateurs. Ma réponſe, qu'il a eu la prudence de ne pas relever, a été miſe dans un beau jour par deux Auteurs (*) qui ont pris parti contre lui.

Il avoit dit : *à quoi ſerviroit la Juriſprudence ſans les injuſtices des Hommes ?* J'avois répondu, qu'aucun Corps politique ne pourroit ſubſiſter ſans Loix, ne fût-il compoſé que d'Hommes juſtes. M. Rouſſeau reconnoît cette vérité ; or dès que les Loix ſont néceſſaires, il faut qu'on en ait la connoiſſance ; la Juriſprudence eſt donc néceſſaire. On demande pourtant ſi je la confonds avec les Loix. Suppoſons qu'il n'y ait que des Hommes juſtes en France, ne faudra-t-il pas des loix de toutes eſpeces, relatives à la variété des affaires, au commerce, à la navigation, aux manufactures, aux impôts, aux différens droits des particuliers, aux divers ordres de la Nation ? &c. Ces loix néceſſairement nombreuſes pour un grand Peuple, ſeront, outre cela, ſuſceptibles de

(*) L'un a compoſé un très-beau Diſcours, qu'on trouve dans le Mercure de Décembre ; l'autre eſt M. Fréron, qui ſe fait tant d'honneur par ſes Ouvrages.

plusieurs

plusieurs interprétations, suivant la diversité des circonstances: l'étude de ces loix suffira donc pour occuper quelques Citoyens, dont les lumieres aideront leurs compatriotes.

Les Lacédémoniens n'avoient ni Jurisconsultes, ni Avocats. Ils avoient des Magistrats & des procédures juridiques. On range sous l'onzieme table des Loix de Lycurgue celles qui concernent les Cours de Justice ; & puisqu'il étoit défendu aux jeunes gens d'assister aux plaidoyers, apparemment qu'on plaidoit. Mais supposons les choses telles que les rapporte M. Rousseau : des institutions qui conviennent à une petite société de Soldats, peuvent-elles avoir lieu dans un grand Etat ? Je m'en rapporte là-dessus à sa politique. Mais j'ai de très-bonnes raisons pour ne m'en rapporter qu'aux lecteurs sur ce que je dis dans la Réfutation. On n'y trouvera aucun des raisonnemens faux ou ridicules que M. Rousseau a la bonté de me prêter, pour rappeller sans doute la simplicité de ces premiers tems qui doivent faire honte à notre siecle, à ce siecle malheureux qui est assez corrompu par les Sciences, pour exiger de la bonne foi jusques dans la dispute.

Cependant je reconnoîtrai volontiers qu'il rapporte fidellement quelques réflexions générales, ou qui préparent mes transitions, ou qui sont des suites de quelques raisonnemens. Par exemple, j'avois dit : sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis ? Il répond : *sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les ames ?* Ces réflexions & d'autres semblables, sont peut-être également fondées ; & il est surprenant que M. Rousseau qui est résolu, comme il l'assure plusieurs fois, à ne point répliquer, réponde

à des bagatelles, préférablement à ce qui renverse ses preuves prétendues. Il est plus surprenant encore que dans la crainte où il est de voir les brochures se transformer en volumes, il en fasse une de trente-une pages, pour dire qu'il ne dira rien.

S'il se défend mal lorsqu'on l'attaque, en revanche il se défend très-bien quand on ne l'attaque pas. Je me borne à un seul exemple : il dit que je lui reproche d'avoir employé la pompe oratoire dans un Discours Académique, & j'ai loué son éloquence en trois ou quatre endroits. Il est vrai que j'ai demandé à quoi tendoient ses éloquentes déclamations; mais il me semble qu'il n'est pas nécessaire d'être perverti par les Belles-Lettres, pour voir que ce mot, *déclamations*, tombe sur le défaut de justesse dans ses raisonnemens, & non sur la force de son style. Aussi M. Fréron, qui applaudit à l'éloquence de son Discours, dit, avec raison, qu'il est obligé de ne le regarder que comme une déclamation vague, appuyée sur une Métaphysique fausse, & sur des applications de faits historiques, qui se détruisent par mille faits contraires.



DISCOURS

De M. Le Roi, Professeur de Rhétorique au College du Cardinal Le Moine, prononcé le 12 Août 1751, dans les Ecoles de Sorbonne, en présence de MM. du Parlement, à l'occasion de la distribution des Prix fondés dans l'Université.

Traduit en François par M. B. Chanoine Régulier, Procureur - Général de l'Ordre de Saint-Antoine.

Des avantages que les Lettres procurent à la Vertu.

MESSIEURS,

LES Lettres ont leurs phénomenes ainsi que la Physique. Comme, à la faveur d'un tems serein on découvre quelquefois dans le Ciel de nouveaux astres, dont l'éclat surprenant arrête nos regards, & dont la marche peu connue fixe l'attention des Astronomes : de même lorsque les Lettres sont le mieux cultivées, on voit de tems en tems s'élever parmi les Savans des opinions aussi frappantes par leur nouveauté que par leur singularité ; & dont les progrès affligeans pour ceux qui les considerent, laissent entrevoir avec peine le fruit que l'on en doit attendre. C'est le cas où nous nous trouvons aujourd'hui, dans un siecle où les Sciences & les Arts ont été portés à un si haut degré de perfection : en effet quoi de plus inoui, que ce qu'on a depuis peu avancé publiquement ; que les Lettres sont la principale cause de la corruption des mœurs ?

Ce n'eſt point ici, Meſſieurs, un jeu d'eſprit, ni l'effet de quelque jalouſie ſecrete. Nos adverſaires combattent à viſage découvert : ce ſont des perſonnages graves ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire ce ſont des hommes très-éloquens. Ils citent le genre-humain à leur tribunal; & parcourant ſon hiſtoire comme s'il ne s'agiſſoit que de l'hiſtoire de la vie d'un ſeul homme, ils remarquent d'abord, que créé depuis pluſieurs ſiecles, après une longue enfance, loin de devenir plus mûr avec l'âge, il renchérit tous les jours ſur ſes anciens vices, qu'il ſe plonge de plus en plus dans le crime, & ne ceſſe jamais d'être le jouet de quelque paſſion particuliere ou de toutes enſemble. Indignés à la vue d'une ſi étrange dépravation, & perſuadés d'une part que nos deſirs ſont l'unique ſource de nos déréglemens; & de l'autre, qu'on ne deſire que ce que l'on connoît; ils oſent conclure que la vertu n'a contre le vice d'aſyle aſſuré que dans le ſein de l'ignorance, & que les Sciences & les Arts ſont pour l'eſprit qui en eſt orné autant de différens poiſons, dont il faut proſcrire l'uſage.

Nous conviendroit-il d'autoriſer ce ſentiment par notre ſilence? & ne devons-nous pas plutôt le ſoumettre à la cenſure de cette auguſte Aſſemblée? C'eſt ici, Meſſieurs, que les Lettres comparoiſſent devant vous, non en qualité de ſuppliantes, comme elles plaident moins pour leur propre intérêt que pour celui de l'humanité, cette poſture les déshonoreroit; ni même en qualité de complaignantes, car elles n'ont garde de s'irriter contre ceux que le ſeul amour de la vertu porte à les inſulter: mais remplies d'égards pour tout le monde, elles vous invitent ſimplement à examiner, ſi ſous prétexte de

venger la vertu, on ne lui causeroit pas un extrême préjudice, en lui interdisant tout commerce avec elles.

Quel plus juste motif de confiance pour les Lettres, que de voir l'élite du Royaume s'assembler en foule dans ce lieu, qui a toujours été regardé comme le sanctuaire des Sciences? Ici, Messieurs, même en gardant le silence, vous plaidez éloquemment leur cause; votre présence seule, qui est une preuve de l'attachement que vous avez pour elles, leur répond de la victoire.

Chargé d'acquitter le tribut annuel que nous vous devons, je vais donc parcourir les avantages que les Lettres procurent à la vertu, & vous montrer dans la premiere partie de ce Discours, combien ceux qui les condamnent les connoissent peu: vous verrez dans la seconde que l'expérience & les faits détruisent également les reproches, dont on veut les accabler. Daignez, Messieurs, prêter à ce que je vais dire une oreille favorable.



PREMIERE PARTIE.

On peut pardonner aux ignorans l'erreur qui leur fait attribuer aux Lettres l'abus qu'en font quelquefois ceux qui les cultivent; mais que des savans exercés dans tous les genres d'érudition méconnoissent leur essence & leur destination, & les rendent responsables de tous les maux qu'éprouve le genre-humain, c'est un prodige qui a droit de nous surprendre. Il ne manquoit plus que ce dernier trait au tableau des miseres

& des égaremens de l'homme que l'on exagere avec tant d'emphase. Qu'est-ce que les Lettres? Sont-elles autre chose qu'un précieux dépôt conservé dans les Livres, un recueil des préceptes des Sages, qui s'est formé peu-à-peu, & qui répandu dans tout l'Univers sert à éclairer l'esprit, à réformer le cœur, en un mot à perfectionner tout l'homme? Quelle est leur origine? Ne sont-elles pas le fruit de la vertu, qui inspiroit à ces Sages autant de tendresse pour le genre-humain que de zele & d'intelligence?

Mais cette excellence propre aux Lettres, cette origine divine, est précisément ce qu'il s'agit de prouver. Toutes les Sciences, dit-on, sont vaines ou pernicieuses : elles naissent de la superfluité ou de l'amour du plaisir... Ce n'est pas ainsi qu'ont pensé tant d'illustres Auteurs chez les profanes; les Platons, les Xénophons, les Cicérons; & parmi les Ecrivains sacrés, les Lactances, les Clémens d'Alexandrie, les Basiles. Ne perdons pas cependant un tems précieux: laissons les autorités pour nous appliquer à connoître ce que les Lettres sont en elles-mêmes; & décidons la question par ce que les Législateurs ont ordonné, plutôt que par ce que les Philosophes ont écrit.

On voudroit que l'homme n'agît jamais que par l'inspiration de la vertu; & que tous les habitans de la terre ne formassent qu'une Cité toute composée d'honnêtes gens. Le plan est magnifique; mais comment l'exécuter sans le secours des Lettres. On répond que l'exemple suffit, que l'ignorance supplée aux préceptes. Fort bien : mais quels exemples doit-on attendre d'une multitude grossiere & sauvage! Tels étoient

ſans contredit les hommes avant l'établiſſement des Lettres: occupés à faire la guerre aux animaux qui leur ſervoient de nourriture, & preſque ſemblables à eux, ils n'avoient ni loix, ni mœurs. Si quelques-uns doués d'une raiſon ſupérieure ſe portoient à la recherche du bien, privés du ſecours de l'hiſtoire & des agrémens de la Poéſie & de l'éloquence, combien leur voyoit-on faire de vains efforts & de fauſſes démarches? Pouvoient-ils ſe donner pour modeles à des Barbares? Peu efficace pour le bien & très-puiſſant pour le mal, l'exemple eſt par lui-même une foible reſſource. La vertu modeſte excite l'envie: ſon ſilence même eſt un reproche ſanglant qui confond ouvertement & le crime & l'injuſtice: pour ſe faire aimer il faut qu'elle diſparoiſſe: quel charme plus puiſſant que celui des Lettres pour la rappeller & pour la faire goûter?

L'ignorance, répond-on, tient les paſſions dans un engourdiſſement que les Lettres diſſipent. Quelle pitoyable défaite! C'eſt ici que nos adverſaires ne peuvent déguiſer la foibleſſe de leur cauſe: en voulant pourvoir à la ſureté de la vertu, ils la laiſſent ſans défenſe, ils la livrent à ſes plus cruels ennemis. L'homme naturellement révolté contre la domination aura-t-il donc beſoin des Lettres pour apprendre à ſecouer le joug de l'obéiſſance? L'orgueil dont il eſt radicalement infecté, & qui le rend ſourd aux conſeils de la raiſon ne ſuffit-il pas pour le porter à la révolte? Eſt-il de maître plus abſolu, plus adroit & plus ſéduiſant que lui? L'homme aura-t-il beſoin des Lettres pour ſe livrer à de honteux excès, lui qui ſe prête ſi volontiers à la ſéduction des ſens? Et quels docteurs que les ſens!

Combien leurs piéges sont-ils fréquens, leurs sollicitations éloquentes, leurs flatteries insinuantes! L'homme aura-t-il besoin des Lettres pour employer la force ou la ruse à s'emparer du bien d'autrui? Parlerons-nous de l'amour? Quel Protée! Tantôt fier & brutal, tantôt doux & rampant, toujours fourbe & malin, il prend toutes les formes qui conviennent à ses vues. A quoi sert ici l'ignorance? Seroit-ce pour cacher à l'homme le levain de cupidité qui fermente dans son cœur? Mais n'est-ce pas une chimere de supposer qu'on puisse l'ignorer? Ne vaut-il pas mieux apprendre à réformer les passions? mais sans l'étude des Lettres, comment s'affranchira-t-on de leur tyrannie? comment s'appliquera-t-on à devenir docile, chaste, libéral; à sacrifier s'il le faut ses biens & sa vie pour le service de la Religion & de l'Etat? Les Lettres nous donnent sur cette matiere de continuelles leçons, qui ne sont jamais inutiles; car ceux-là mêmes qui refusent de s'y conformer, sont souvent retenus dans le devoir par la crainte ou la honte qu'elles leur inspirent. On ne fait point assez d'attention aux bons effets que ces sentimens produisent, & l'on ne réfléchit pas combien ils contribuent au bonheur de la Société.

Si dans toutes ses actions l'homme n'avoit que l'honnêteté pour but, s'il la regardoit comme l'unique & le souverain bien, s'il étoit sincérement pénétré de l'idée de l'ordre, & s'il ne s'en écartoit jamais; j'avoue que les Lettres ne seroient pas alors nécessaires à la vertu; mais on ne peut nier, qu'elles ne lui servissent du moins d'un grand ornement. Quoi de plus beau & de plus agréable que l'Histoire, la Poésie & l'Eloquence? Mais enfin l'homme étant plongé dans d'épaisses ténebres,

ténebres, & violemment enclin au mal, pourquoi le priver d'un rayon de lumiere dont il a besoin pour découvrir la vérité, d'une étincelle de feu qui peut l'embraser de l'amour de la vertu ? La témérité ne sera donc plus réfrénée par les exemples que fournit l'histoire, les délices pures de la chaste & divine poésie ne dissiperont plus les charmes trompeurs d'une poésie licencieuse, les sophismes ne seront plus foudroyés par les traits d'une éloquence mâle & solide ? Ainsi l'honnête homme sans savoir & sans avoir de quoi se défendre, restera exposé aux attentats des voleurs ? Quelle horrible inhumanité !

Qu'on cesse de vanter l'ignorance, comme si elle avoit la force d'étouffer dans l'ame le germe des passions, de même que le froid brûle l'herbe des champs. N'est-il pas plus raisonnable de penser, que comme les reptiles les plus vénimeux naissent dans les solitudes arides & incultes, de même l'ignorance est la source féconde des plus affreux désordres ?

Parcourons le monde entier : est-il un pays, un coin de la terre, qui n'ait été le théâtre des ravages de l'ignorance ? Comment vivent aujourd'hui les nations barbares ? Peindrai-je la fureur à laquelle elles s'abandonnent pour le plus vil intérêt, qui les porte à se percer mutuellement avec des flêches empoisonnées ? Vous dirai-je..... Mais il seroit impossible de détailler tant d'horreurs. Rappellez ce que vous en avez lu, rassemblez ce que l'histoire raconte de ces malheureux siecles, si célebres par le regne de l'ignorance ; vous ne compterez jamais, vous n'imaginerez pas même toutes les guerres, tous les fléaux, tous les forfaits que ce monstre a enfantés. Le nombre & l'atrocité de ses attentats échapperent à toute votre

fagacité. Jettons un voile épais fur tant d'infamies dont l'ignorance ne fait pas rougir: mais vous, fes triftes victimes, dont les membres déchirés par les Cannibales couvrent le genre-humain d'un éternel opprobre, fortez de vos tombeaux, conduifez les panégyriftes de l'ignorance dans ces plages qui ne vous font que trop connues, où l'on voit un pere de famille affis à table diftribuer de fang-froid de la chair humaine à fa femme & à fes enfans! à l'afpect de ces cruels repas, de ces feftins horribles qui réalifent la fable de Thyefte, ils apprécieront eux-mêmes les obligations que nous avons à l'ignorance.

La pratique déteftable des Antropophages n'eft pas nouvelle, puifqu'il en eft fait mention dans Homere, le plus ancien des Auteurs profanes. Quels exemples d'honnêteté & d'humanité attendra-t-on de ces hommes abominables, fur qui la beauté & la perfection du corps humain ne font d'autre impreffion, que d'exciter en eux le fentiment d'une infâme luxure ou d'une barbare gourmandife.

Que feroit-ce du genre-humain, s'il ne s'étoit pas trouvé des hommes affez éclairés pour connoître la nobleffe de leur condition fi honteufement avilie; affez hardis pour ofer entreprendre de la rétablir dans fes droits; affez aimables pour adoucir l'humeur farouche de leurs compatriotes, & les faire confentir à l'établiffement des loix? Mais lorfqu'il a été queftion d'aller à la fource du mal, comment a-t-il pu fe faire, que les différens Légiflateurs, quoique féparés les uns des autres par l'intervalle des tems & des lieux, fe foient tous accordés à regarder l'ignorance comme la caufe de la barba-

rie, & se soient servis des mêmes moyens pour la détruire? Ce sont là des faits qui démontrent évidemment l'utilité & la nécessité des Lettres.

Quel tribut d'amour, de respect & de reconnoissance ne devons-nous pas à ceux qui les ont fait naître! Leurs dépouilles mortelles sont depuis long-tems enfermées dans le tombeau, mais leur esprit vit encore pour nous. Quel est ce vénérable vieillard que j'apperçois à travers les ombres de l'antiquité la plus reculée? son visage est plus brillant que le soleil. O prodige! Plus il s'éloigne de notre âge, plus il paroît grand & lumineux. Placé sur une montagne élevée il reçoit les hommages de tout l'univers; d'une main il commande aux flots de la mer; de l'autre il porte ces tables fameuses, où la loi de Dieu est gravée. Que les partisans de l'ignorance jettent les yeux sur ce redoutable vainqueur, qui apprend aux hommes les merveilles de la création, l'unité de l'Etre suprême, les triomphes de ce Dieu vengeur sur l'impiété, & qu'ils reconnoissent dans sa personne le Prince des Orateurs, des Philosophes & des Poëtes. Un peu au-dessous de Moïse j'apperçois d'un côté le Roi Prophête dansant devant l'arche du Seigneur, & suivi d'un peuple innombrable qu'attire la douceur & la sublimité de ces cantiques. De l'autre côté je vois dans des jardins fleuris ce Monarque à qui l'Esprit Saint donna le nom de sage : plongé dans une méditation profonde, il assigne à chaque âge, à chaque condition les devoirs qui les concernent, & ne montre pas moins d'habileté à peindre les hommes, qu'à percer les secrets de la nature. Quelle est cette auguste assemblée qui occupe le vallon? C'est le chœur des saints

D 2

Prophetes, qui feront à jamais l'honneur & le soutien de l'éloquence & de la poésie.

Quelles vives lumieres sortent de ce mont sacré à travers les ténebres de l'idolâtrie qui l'environnent! L'ancien Parnasse s'abaisse devant lui, mais malgré les fables qui le dégradent & dans la sombre nuit du Paganisme, celui-ci laisse échapper des traits d'un feu pur & brillant. Combien de Solons, de Pompilius ont su guider leurs pas à la lueur d'une raison épurée, & n'ont pas craint de déclarer la guerre à l'ignorance?

Mais sans nous arrêter à des exemples étrangers, ouvrons notre histoire; comparons les siecles ténébreux avec ceux où les sciences ont fleuri; & voyons en abrégé ce que les grands Princes & les habiles Politiques ont pensé sur cette matiere.

Cette discussion nous fournira de tems en tems des traits agréables; mais quelle sera notre admiration lorsque nous repasserons le regne de notre auguste Monarque? Quel puissant protecteur des Lettres! & de combien de faveurs les a-t-il honorées! Dès l'âge le plus tendre, il ne s'est pas contenté de répandre en particulier ses bienfaits sur les Muses qui président à l'éducation de la jeunesse, il a voulu ensuite les doter avec une magnificence vraiment royale. Durant les horreurs de la guerre, il leur a procuré les douceurs d'un tranquille loisir; & dès qu'il a donné la paix à l'Europe, il s'occupe tout entier du soin d'augmenter la gloire du nom François. Tandis qu'il parcourt ces monumens superbes, dressés par ses ancêtres, qu'il a lui-même réparés ou embellis; & qu'il cherche les moyens de laisser à la postérité des preuves de son goût & de sa munificence; un heureux génie lui sug-

gére le plus beau plan qui fut jamais, dont l'exécution glorieuse lui étoit réservée? il s'agit d'affranchir de l'opprobre, de l'ignorance & de la pauvreté cette jeune Noblesse dont les généreux Peres ont prodigué leur sang & leur bien pour le service de la Patrie. Tel est l'objet de la fondation de l'Ecole militaire; les Eleves y seront instruits en même tems des principes de la Religion & des connoissances utiles à la défense de l'Etat. Cet établissement en procurant un double avantage à la Nation assure au Roi à deux différens titres le nom de Pere de la Patrie: il l'acquitte d'une dette justement contractée envers les ayeux de ces jeunes Héros, & lui fournit de nouveaux défenseurs, qui lui seront d'autant plus attachés, que leur éducation sera tout à la fois la preuve authentique de la libéralité du Prince, de leur propre noblesse, & des services que leurs parens ont rendus à l'Etat; dessein, dont Charlemagne lui-même, le restaurateur des Lettres dans toute l'Europe, pourroit être jaloux.

A cet illustre nom, l'ignorance pâlit, frappée d'un nouveau coup de foudre. Jamais Prince n'auroit su mieux que lui la faire valoir s'il étoit vrai qu'on peut en tirer parti. Quelle fut la conduite de ce sage Monarque? Pour avoir un corps de réserve, toujours prêt à combattre cette odieuse ennemie, il établit un Conseil des Comtes de sa Maison à qui il donna le pouvoir de dresser & d'interpréter les loix, de terminer les procès & de veiller à l'avancement des Sciences & des Arts. Telle est l'origine de ce célebre Parlement, supérieur à tous nos éloges. Que ne pourrois-je point en dire? Combien y compte-t-on de lumieres du Barreau, de Héros de Thémis,

de modeles d'une conſtance invincible? Il faudroit n'en omettre aucun pour rendre juſtice à tous. Combien de Magiſtrats ſoutiennent dans les Tribunaux des Provinces l'honneur de ce premier Corps dont ils ont été tirés, & y perpétuent le zele pour la juſtice & l'amour des Lettres qui lui furent jadis inſpirés par Charlemagne.

J'en trouve la preuve dans vous-même, Monſieur, ce grand Empereur converſoit familiérement avec les gens de Lettres, & leur témoignoit autant de bonté que vous en faites paroître en prenant place dans cette Aſſemblée. Il excitoit les ſavans à ſe diſtinguer dans la carriere de la littérature par les mêmes careſſes dont vous honorez nos jeunes athletes victorieux. Partout vous êtes chéri & conſidéré comme il l'étoit: car il n'eſt aucun des parens de cette floriſſante jeuneſſe, en quelque lieu qu'il habite, qui ne tourne dans ce moment les yeux ſur vous, & qui pénétré d'admiration, de zele & de reſpect ne s'enorgueilliſſe en quelque ſorte & ne s'attendriſſe juſqu'aux larmes, lorſqu'il vous voit remplir ſi dignement les fonctions de Pere à l'égard de ſes enfans.

Vous avez droit, illuſtres Sénateurs, à de pareils ſentimens de reconnoiſſance. Ce n'eſt pas ſans peine que vous quittez ces glorieuſes occupations, que votre religion, votre prudence, votre zele infatigable pour la Patrie vous rendent ſi cheres. Ne regrettez pas néanmoins les courts inſtans que vous accordez à nos vœux. Ce ſont les vertus mêmes que j'ai nommées qui vous conduiſent ici; elles ne peuvent que vous bien inſpirer. Elles ſauront vous rendre avec uſure ce peu de tems que vous nous ſacrifiez. Votre préſence à nos exercices va prévenir des

maux auxquels votre ſageſſe auroit été obligée de remédier ; & vous prépare déjà des coopérateurs empreſſés de ſuivre vos traces. Lorſque Charlemagne eut formé votre auguſte Compagnie, cet habile Monarque vit bientôt qu'il n'étoit pas moins néceſſaire d'établir une ſociété de Savans, qui fût comme une pépiniere de l'Etat, où la jeuneſſe la plus diſtinguée, honorée de votre protection apprît à devenir un jour digne de vous ſuccéder. Aſſociée à votre gloire dès ſa naiſſance, jugez, Meſſieurs, de la joie de l'Univerſité, lorſqu'elle peut jouir de la préſence de tant de grands hommes, qui furent autrefois élevés dans ſon ſein, & qui ſont maintenant ſon plus ferme rempart & ſes plus zélés Panégyriſtes. Sa reconnoiſſance redouble aujourd'hui qu'il s'agit de l'honneur des Lettres : votre abſence les auroit privées de l'un des plus ſurs & des plus glorieux moyens qu'elles puiſſent employer pour la défenſe de leur cauſe.

Mais ſi les Rois & les Légiſlateurs ont cru s'illuſtrer en favoriſant les Lettres, & s'ils en ont tiré de puiſſans ſecours; pourquoi ſont-elles maintenant traitées d'infâmes ſéductrices, & expoſées à la critique la plus amere ? N'eſt-ce pas attenter au bien de la ſociété, que de vouloir par d'odieuſes imputations détourner les honnêtes gens de l'étude, tandis que les hommes les plus ſages, ont regardé les Lettres comme la plus courte & preſque la ſeule voie qui conduiſe à la vertu? Nos adverſaires rougiſſent peut-être de ſe voir en oppoſition avec de ſi reſpectables autorités : ils avouent qu'ils ont excédé en traitant les Lettres avec ſi peu de ménagement, mais ils n'en veulent, diſent - ils, qu'à l'abus énorme qu'on en fait. C'eſt

un trésor précieux que les hommes sont indignes de posséder, parce qu'ils le tournent en poison : si le fait est vrai, Messieurs, rendons les armes, avouons notre défaite. Que ces filles du Ciel, présent trop funeste à la terre, retournent au lieu de leur origine. Que le Prince si pieux qui vient de fonder une Chaire dans cette Université pour l'interprétation des saintes Lettres condamne son zele mal entendu, & qu'il réserve ses libéralités pour de plus dignes objets. Il faut renfermer sous le sceau les divines Ecritures, parce qu'un Bayle pourroit les profaner : que les Philosophes n'entreprennent plus de nous développer les ressorts de la Providence, également admirable dans le plus grand comme dans le plus petit de ses ouvrages, ni l'efficacité de la Toute-puissance de Dieu, qui se fait une espece de jeu de la création de ce vaste Univers, parce qu'un Spinosa pourroit confondre la substance divine avec les esprits créés & la matiere, & en faire un composé monstrueux : que la Jurisprudence cesse de nous donner des leçons, pour la conduite de notre vie & la police des Etats, parce qu'un Hobbes pourroit abuser des plus saines maximes : que l'Orateur & le Poëte, que le Peintre & le Statuaire ne transmettent plus à la postérité la mémoire des belles actions ; qu'on étouffe dans son berceau l'art prodigieux, si propre à illustrer notre Patrie & notre siécle, de ranimer sur la toile une peinture prête à céder sur la fresque ou sur le bois à l'injure des tems. Qu'on interdise aux Artistes distingués l'usage de ces admirables talens, fondement solide de leur fortune & de leur réputation : qu'on supprime enfin tous les livres, que les savans se taisent & que les Lettres soient condamnées à l'oubli,

l'oubli. L'ignorance triomphera : mais quel bien en résultera-t-il ? Si l'on proscrit les Sciences & les Arts, le monde entier retombe dans le cahos.

Dans cette supposition l'homme seroit réduit à une condition bien plus triste que celle à laquelle les exposerent jamais les inconvéniens qu'entraîne l'abus des Lettres. Nous sommes donc redevables aux Lettres de plusieurs avantages inestimables malgré les abus dont on les accuse. Mais ces abus en quoi consistent-ils, & les Lettres en sont-elles véritablement responsables ! c'est ce qui nous reste à examiner.



SECONDE PARTIE.

ON peut abuser de la Science comme de la Religion ; mais ces abus mêmes en caractérisant notre foiblesse démontrent sensiblement la nécessité de l'une & de l'autre. Il ne s'agit donc pas de savoir s'il est des gens qui fassent servir les Lettres à de mauvais usages, mais uniquement si elles s'y prêtent d'elles-mêmes, si elles sont pernicieuses de leur nature. Nos adversaires soutiennent l'affirmative, & nous croyons les avoir suffisamment réfutés par l'exposition de ce principe certain : que la science est la source de toutes sortes de biens, comme l'ignorance est la source de tout mal.

On nous conteste cette vérité, qu'on veut faire passer pour une subtilité métaphysique, dont on appelle à l'histoire & à l'expérience ; on croit pouvoir prouver par les faits que le luxe & l'irréligion doivent leur établissement & leurs progrès

aux Lettres, & ne fubfiftent que par elles : que de-là eft fortie cette foule de paffions effrénées, qui ont fi fouvent renverfé les Empires, & prefqu'anéanti le culte de la Divinité.

A cette accufation qui comprend tous les crimes poffibles, les Lettres répondent : Comment ferions-nous coupables des maux dont vous vous plaignez, nous qui n'étions pas encore au monde lorfqu'ils y ont paru ? En effet, quand eft-ce que l'impiété & la diffolution (je dis la diffolution & non pas le luxe, car celui - ci n'eft qu'un léger dédommagement, que celle - là s'eft adroitement ménagé lorfqu'elle a vu fes excès cenfurés & réprimés par les Lettres,) quand eft-ce, dis-je, que ces malheureufes filles de la volupté & de l'ignorance fe font emparées de l'empire de l'Univers ? N'ont-elles pas dès le premier âge marché tête levée, & fecoué le joug de la pudeur ? Ne vit - on pas dès-lors éclore toutes les paffions, dont l'affreux débordement couvrit toute la terre de tant de crimes & d'abominations, qu'un déluge univerfel n'a pas fuffi pour la laver.

Où en étoient alors les Lettres ? elles étoient à peine conçues dans le fein d'un petit nombre de bons efprits ; ou fi elles avoient déjà vu le jour, foibles & rampantes dans cette premiere enfance, elles n'ofoient encore fortir de l'étroit efpace qui fervoit de retraite à ces fages. Cependant à la fuite des infâmes plaifirs, l'irréligion aigrie plutôt que domptée par les exemples récens de la vengeance célefte, & devenue d'autant plus audacieufe que Dieu la traitoit avec plus d'indulgence, étoit montée à cet excès de folie de vouloir détrôner l'Etre fuprême. Vains efforts, dont l'impiété effaya de fe con-

ſoler en raviſſant à Dieu ſon culte & ſes adorateurs, par les attraits ſéduiſans de la volupté. Tous les vices eurent alors des autels, & l'encens que l'on refuſoit au ſouverain Maître fut prodigué à ces monſtres impurs. Qu'y a-t-il en cela qu'on puiſſe imputer aux Lettres? Loin de les accuſer d'avoir donné naiſſance au crime, on peut dire que ce tyran leur déclare dès leur berceau la plus cruelle guerre. A peine ſorties de l'enfance elles ne ſavent où fuir. Ici on leur tend des piéges, là on tâche de les exterminer à force ouverte.

L'Egypte leur offre un aſyle. Mais qu'arrive-t-il? On leur fait la réception la plus honorable dans la vue de les ſéduire. On les érige en Déeſſes malgré elles. Pour les empêcher de publier les louanges du vrai Dieu & de venger l'injure faite à ſon ſaint Nom, on les retient captives au fond des temples, où on les lie avec des chaînes d'or, ornées de fleurs & de pierreries. Elles ne rendent des oracles que par la bouche des Mages: leurs préceptes qui ne devroient ſervir qu'à l'inſtruction deviennent un langage énigmatique. Cette dure ſervitude ne les empêche pas néanmoins de faire quelquefois briller la vérité à travers une infinité de fables & de menſonges, dont de perfides interpretes ont ſoin de la voiler. L'Univers étonné reconnoît qu'il doit à l'Egypte, cette mere féconde du Paganiſme & de la ſuperſtition, les Loix les plus utiles & les plus ſages.

Parmi les Hébreux, les Lettres n'ont point été déshonorées par de ſemblables artifices, mais elles ont eſſuyé de leur part bien d'autres indignités. A l'ombre de la protection divine elles ont long-tems joui de la liberté: mais combien de fois

ont-elles été ſaiſies d'une frayeur mortelle en voyant couler le ſang de leurs plus chers défenſeurs ? Semblables à l'infortunée Caſſandre des Poëtes, juſqu'à quand ce Peuple ingrat & incrédule les rejettera-t-il honteuſement ? Le Juif aveugle a laiſſé paſſer en des mains étrangeres le précieux dépôt de la Religion & des Lettres. Il ſe repaît des chimeres de la cabale & des rêveries du Talmud : ſon ignorance fait ſans doute ſon bonheur, il en eſt devenu moins avare, moins brigand, moins perfide.

Eſt-il néceſſaire, Meſſieurs, de chercher d'autres preuves ; ferai-je le récit ennuyeux de ce qui s'eſt paſſé chez toutes les Nations ? Parcourerai-je l'hiſtoire des héros de la Scélérateſſe, pour vous convaincre de ce que vous ne ſauriez ignorer : que l'homme a un fond de méchanceté qui ſe ſuffit à lui-même ſans le ſecours des Sciences ? Que pourroient-elles ajouter à l'ambition de Sémiramis, à la cruauté de Cléopatre, à la perfidie de Mithridate, ou à l'extrême dépravation de tant d'autres ?

Si nos adverſaires veulent s'en rapporter aux faits & à l'expérience, qu'ils ſe tranſportent en Aſie. Les Lettres y ont régné ſur le rivage oppoſé à l'Europe ; mais leur lumiere n'a pas brillé au-delà, ou elle n'y a lancé que de foibles rayons. Cependant depuis ce tems-là toute cette région n'a-t-elle pas été agitée par de violentes ſecouſſes ? Combien de fois a-t-elle changé de maître, & que de révolutions a-t-elle éprouvées ? Qu'on demande aux Chaldéens, aux Aſſyriens, aux Perſes, aux Macédoniens, aux Romains ſi les Lettres contribuerent jamais à ces déſaſtres. Mais pourquoi recourir à

des tems si éloignés ? Les expéditions modernes des Sarrasins & des Arabes suffisent pour décider la question. Les Sciences & les Arts furent-ils jamais plus méprisés & plus maltraités, que sous ces barbares vainqueurs qui se glorifioient de leur ignorance ? Combien ont-ils saccagé de villes où les études étoient florissantes. Que dirai-je de ces Isles autrefois si renommées, d'Alexandrie & de sa fameuse bibliothéque qu'ils ont réduite en cendres, enfin de toute cette côte d'Afrique où les Tertulliens, les Cypriens, les Augustins ont donné tant de preuves de leur génie & de leur érudition ? Faut-il dater le regne de la pudeur, de la bonne foi, de l'humanité, depuis que la Patrie de ces saints personnages est devenue le domaine des corsaires & des brigands ?

On ne peut voir sans douleur que des débris de tant d'Empires se soit formé celui du libertinage & de l'irréligion. Ce couple impur s'applaudit au milieu de Babylone, où il a établi son trône depuis tant d'années. Le libertinage considere avec complaisance cette foule innombrable de peuples dévoués à la mollesse : l'impiété se glorifie d'avoir assujetti à ses ridicules superstitions tant de grands génies. L'un & l'autre se réjouissent d'avoir rendue stérile la plus fertile partie du monde, & de l'avoir changée en déserts affreux. C'est en défigurant les productions de la nature, en proscrivant les ouvrages de l'art qu'ils sont venus à bout de dégrader l'homme & de ternir la gloire du Créateur ; ils ne pouvoient choisir de plus sûrs moyens ; mais donner son approbation à de pareils attentats n'est-ce pas se déclarer l'ennemi de Dieu & des hommes ? Au contraire, quoi de plus propre à allumer dans les cœurs

le feu de l'amour divin que de parer le monde de tous les ornemens dont il est susceptible ? C'est pour cela que Dieu plaça l'homme dans un jardin délicieux. C'est dans la même vue & par l'effet d'une inspiration céleste que les Lettres travaillent de concert à embellir l'Europe, où elles ont fixé leur séjour. En effet, Messieurs, c'est dans cette partie du monde que, après vous avoir décrit les ravages que l'ignorance a causés dans l'Asie & dans l'Afrique, je vais vous démontrer les avantages inestimables qu'elles nous procurent.

Il est évident qu'il n'y a point de pays où l'éclat de la Divinité & la dignité de l'homme paroissent plus sensiblement qu'en Europe. Combien y compte-t-on de personnages aussi recommandables par la pureté des mœurs que par les connoissances acquises? Ne sont-ce pas autant de soleils qui portent la chaleur & la lumiere dans le sein de nos villes, dont les rayons se répandent sur nos campagnes & percent l'obscurité des plus sombres réduits ?

Les besoins de la vie nous imposent un travail nécessaire qui par sa continuité & par l'application qu'il exige, pourroit affoiblir les connoissances que nous avons de la Divinité. Mais remarquez à quel point les Lettres sont attentives à adoucir ce travail. De célebres Académiciens s'appliquent à perfectionner l'agriculture ; ils fouillent eux-mêmes les entrailles de la terre, & la forcent par de savans essais à déclarer jusqu'où s'étend le terme de sa fécondité ; leurs soins sont abondamment récompensés : que de fleurs charmantes, que de fruits délicieux couvrent nos champs ! Que de plantes & d'arbres de diverses especes nous fournissent à l'envi le nécessaire, l'utile & l'agréa-

ble ! Graces à l'induſtrie de ſes habitans, l'Europe eſt la région de l'Univers la plus fertiliſée & la plus riante.

Mais il étoit à craindre que le lâche & pareſſeux frelon n'enlevât à la diligente abeille le fruit de ſes travaux ; c'eſt à quoi les Lettres ont pourvu par l'établiſſement des loix entre les Citoyens ; & pour repouſſer l'avide étranger, oppoſant la force à la force, elles ont formé les regles de l'art militaire. Laquelle des deux de la Juriſprudence ou de la ſcience des armes doit tenir le premier rang dans notre eſtime ? C'eſt ce qu'il n'eſt point facile de décider, tant l'une & l'autre ont été fécondes en hommes illuſtres.

Mais comme leurs emplois & leurs fonctions n'occupent que peu de perſonnes en comparaiſon du grand nombre de ceux qui vivent ſous leur double protection, par quel moyen les Lettres ont-elles prévenu dans la multitude, l'oiſiveté & les vices qui marchent à ſa ſuite ? Vous venez, Meſſieurs, d'admirer leur ſageſſe, louez à préſent leur induſtrie. Elles ont inventé toutes ſortes d'Arts, qui concourent en différentes manieres au bien public. Ils ſervent à étendre ou à exercer le génie, à conſerver ou à rétablir la ſanté, à exciter dans tous une noble émulation. Ce ſont eux qui érigent aux actions vertueuſes des monumens éternels, qui augmentent l'éclat du Trône, enrichiſſent le Citoyen, & fourniſſent à chacun ſelon ſon état & ſes talens une occupation convenable.

On a raiſon d'admirer ce qui ſe paſſe dans une ruche d'abeilles : mais à la vue de l'ardeur inexprimable dont nos ouvriers ſont animés, qui leur fait employer toutes les reſſources de l'eſprit, toute la dextérité de la main pour produire tant de

chefs-d'œuvre, quel eſt l'homme aſſez aveugle, aſſez ſtupide pour ne pas reconnoître le premier auteur de ces belles inventions, & pour lui refuſer le tribut de louanges qui lui eſt dû? Aux yeux de tout homme qui ſait penſer l'Europe eſt tout enſemble un jardin de délices, & l'objet d'une continuelle admiration; car ce n'eſt point une nouveauté de la voir enfanter chaque jour de nouveaux miracles.

Au milieu de ce jardin, dira-t-on, comme dans l'ancien Paradis-terreſtre eſt placé l'Arbre de vie, auquel il eſt défendu de toucher: c'eſt la Religion. Cependant combien d'animaux féroces s'efforcent de lui nuire? Et d'où lui vient cette prodigieuſe quantité d'adverſaires, ſi ce n'eſt de la part des Lettres, que l'on regarde mal-à-propos comme le rempart de la foi?

Il eſt aiſé de prouver que les Lettres ont effectivement l'honneur de ſervir à étendre & à maintenir la Religion. Elle ne fut jamais en plus grand danger que lorſque les études furent languiſſantes. Au contraire elle n'eut point de jours plus beaux & ne remporta point de victoires plus ſignalées, que lorſque les Lettres renaiſſantes l'accompagnerent au combat. Faut-il en donner des preuves? La Chaire même où je ſuis m'en fourniroit en foule; mais je n'en veux point d'autre que ce trait de l'Empereur Julien, le plus dangereux comme le plus politique d'entre les hérétiques & les apoſtats. Il comprit que la Religion pareroit aiſément tous les coups qu'il vouloit lui porter, tant que les Lettres veilleroient à ſa défenſe. Inſpiré par la malignité de ſon génie, il tenta d'abord de les anéantir. Mais Dieu ſut les venger en les faiſant ſervir à la vengeance de

de fon culte. Il permit que les Lettres 'étrduififfent l'idolâtrie par l'idolâtrie même, dont elles dévoilerent l'abfurdité, & firent ainfi triompher la Religion de la maniere la plus glorieufe & la plus éclatante.

Fidelles à l'obligation où elles font de fuivre conftamment la voix de la vérité & les étendards de la vertu, les Lettres n'avouent pour difciples que les gens de bien qui combattent à leur côté contre la licence & l'irréligion. Ceux qui, féduits par les faux attraits de la volupté & du menfonge, abufent de leur génie & de leurs talens, pour faire tomber les autres dans les mêmes piéges, font autant de déferteurs qu'elles méconnoiffent, & dont elles abhorrent la perfidie.

Il eft vrai que malgré tous leurs efforts, elles ne fauroient étouffer le dragon furieux, cet éternel ennemi de la Religion, qui précipite du Ciel les étoiles, & dont la bouche impure vomit fur la terre un torrent de livres impies : mais faut-il pour cela, dans l'accès d'une douleur aveugle, imputer aux Lettres les crimes de ce monftre? L'ignorance eft-elle donc la feule compagne de l'innocence & de la probité? Pourquoi charger les Lettres de nos propres vices, nous qui favons qu'il n'eft pas même permis de les flétrir en les appliquant à d'indignes ufages? Les traiter de féductrices, vouloir les condamner à périr, n'eft-ce pas imiter l'égarement d'un furieux, qui prenant fon médecin pour un empoifonneur, fe jette fur lui, & veut lui enfoncer le poignard dans le fein? Quel pronoftic moins équivoque de cette barbarie, dans laquelle on craint que nous ne foyons bientôt replongés!

On nous oppofe l'exemple des Lacédémoniens. Excellens

modeles, Meſſieurs! Acheterons-nous comme eux, par le renoncement aux douceurs & aux commodités de la vie, le droit d'être ambitieux, injuſtes, adulteres, ennemis de la liberté d'autrui, & nous ferons-nous gloire de reſſembler à de vils gladiateurs? Si les loix de Lycurgue contiennent quelque choſe de bon, à qui en fut-on redevable ſi ce n'eſt aux Lettres? Ces anciens Romains, dont on évoque les ombres, comme pour nous faire rougir en nous confrontant avec eux, n'avoient-ils rien emprunté de Pythagore & des autres Légiſlateurs de la Grece? Les Fabricius eux-mêmes, les Curius, les Fabius, puiſoient dans les Lettres les notions de la vraie vertu. Cet amour de la Patrie dont on leur fait tant d'honneur, qu'étoit-il chez eux, ſi vous en exceptez un très-petit nombre, ſinon l'injuſte conſpiration d'un Peuple de Soldats qui aſpiroit à la conquête de l'Univers; le ſentiment d'une ambition effrénée, qui enivrée par ſes ſuccès donnoit aux nations vaincues autant de tyrans, que Rome avoit de citoyens? Auroient-ils été capables de ce déſintéreſſement dont notre auguſte Souverain a donné de ſi belles leçons à ſes alliés & à ſes ennemis mêmes? Si les Spartiates, ainſi que les Romains avoient eu autant d'amour que lui pour l'équité; s'ils avoient cherché à commander aux hommes plutôt par la ſageſſe des loix que par la force des armes; ſi leur Sénat s'étoit conſtamment appliqué à devenir pour les autres Nations un modele de modeſtie & de bonne foi, nous leur accorderions volontiers les éloges que nous refuſons au maſque de la vertu: mais en ſuppoſant qu'ils auroient pris la vraie vertu pour guide, il ne faut pas croire qu'ils l'euſſent fait ſans le ſecours des Lettres.

Ce font les Lettres qui donnent un luftre incomparable à la vertu : celle-ci a des charmes, il eft vrai, qui lui font propres, & qu'elle n'emprunte que d'elle-même ; mais femblable à l'aimant qui a befoin d'être armé pour développer toute fa force, la vertu ne peut gueres fe paffer de la fcience. Seule & ifolée, elle paroît l'effet d'un caractere dur, ou d'un génie ftupide. Pour emporter tous les fuffrages, il faut allier la piété à l'érudition. Cet heureux accord diffipe le venin de l'envie, réprime l'audace de l'impiété, chaffe les vaines terreurs qu'infpire la timidité. Il n'eft perfonne qui n'embraffe volontiers le parti de la vertu guidée & éclairée par la fcience.

On nous cite je ne fais quel Peuple, qui n'exifte peut-être nulle part, fi ce n'eft dans les defcriptions des Poëtes, dont les mœurs, dit-on, font fi pures, qu'il ne connoît pas même les paffions. Il doit fon innocence à une ignorance profonde qui lui interdit les connoiffances les plus communes. C'eft un peuple d'enfans, tant il a de douceur, de candeur & de fimplicité. En fuppofant la vérité de ce qu'on avance ainfi, je vous demande, Meffieurs, fi l'intelligence du Créateur brille avec plus d'avantage dans les jeux puériles, ou les occupations frivoles de ce peuple ignorant, que dans les fublimes penfées & les actions héroïques du Sage dont l'efprit eft paré des richeffes de la fcience ; non fans doute, on ne connoît point la vertu, lorfqu'on n'a pas de notion du vice. Il y a plus de grandeur à être vertueux par goût & par choix, à réprimer par la force de l'ame la vivacité des paffions, à étendre l'empire de la raifon par fes mœurs & par fes écrits, qu'il n'y en auroit à triompher du vice par l'ignorance & par l'inaction. Le peuple dont

on nous parle tient précisément le milieu entre l'homme & la brute ; mais l'homme qui se distingue par la vertu jointe à la science, s'éleve au-dessus de lui-même, & se rapproche de la Divinité.

Puisque telle est l'excellence d'un pareil homme, que lui seul l'emporte sur tout un peuple, quel bonheur pour tous les ordres de l'Etat, quelle gloire pour le Créateur & pour nous-mêmes qui sommes son ouvrage, si l'esprit & les talens étoient toujours réunis aux qualités du cœur & à l'amour de la Religion ! Quel magnifique spectacle ! quel agréable concert ! Un parterre émaillé de fleurs, le Ciel étincelant de mille feux nous ravissent & nous enchantent ; mais la terre parée de tant d'astres animés qui se prêteroient mutuellement de l'éclat n'auroit-elle pas droit de le disputer aux Cieux ? Au lieu d'être le marchepied du Très-haut, elle pourroit devenir son Trône, & augmenter la Cour des sublimes intelligences qui l'environnent.

Cette vue du bien public a excité en faveur des Lettres le zele d'un homme (*) également recommandable par sa conduite & par ses ouvrages. Il a assigné les premiers fonds pour la distribution de nos prix. Simple particulier, le plan qu'il forma n'avoit pour but que le progrès de quelques Arts ; quelle seroit aujourd'hui sa joie, & combien se sentiroit-il honoré de voir le Sénat de la Nation, le premier Parlement du Royaume consacrer à l'utilité publique la source d'une si louable émulation, & répandre dans tout le monde par le moyen de l'Université, & le fruit du bienfait & la gloire du bienfaiteur ?

(*) M. L'Abbé LE GENDRE.

Cette fondation s'eſt accrue par la libéralité d'un homme célebre (*a*), occupé pendant un grand nombre d'années à l'éducation de la jeuneſſe, qui non content d'avoir formé ſes éleves à la vraie éloquence & à la belle poéſie dans leſquelles il excelloit, entretient même après ſa mort le goût des bonnes études.

On n'eſt pas moins redevable à ce zélé Citoyen (*b*), le digne émule des Elzevirs & des Etiennes. Epris des charmes de la langue & de l'éloquence latine, après nous avoir donné de magnifiques éditions de Cicéron & d'autres excellens Auteurs, il retient par un prix conſidérable les muſes Romaines prêtes à nous quitter. L'étude du latin ne ſera plus négligée, conſacrée d'une part à l'immortalité dans des livres parfaitement imprimés, & cultivée de l'autre par les bouches éloquentes qu'excite la généroſité du fondateur.

Tels ſont les ſentimens de ceux à qui vous devez les couronnes qui parent vos têtes, jeuneſſe chérie, votre ſort fait des jaloux dans les provinces & au-delà des limites de la France. Je n'ai pas beſoin de vous exhorter à ne jamais oublier ce jour l'un des plus beaux de votre vie. L'ardeur & l'empreſſement que vous faites paroître, me ſont de ſûrs garants que vous en conſerverez précieuſement le ſouvenir. Mais ce que je ne puis aſſez vous recommander, c'eſt d'avoir ſans ceſſe devant les yeux, quelle eſt la fin qu'on ſe propoſe en vous couronnant de tant de gloire ; pourquoi cette auguſte Cour ſuſpend ſes importantes fonctions ; ce qu'elle attend de

(*a*) M. COFFIN.
(*b*) M. COIGNARD.

vous pour ſon ſervice & pour celui de la Patrie ; ce qu'elle exige encore au nom de la religion dont elle eſt la protectrice ; pourquoi tant d'illuſtres Citoyens honorent votre triomphe de leur préſence ; enfin , quel eſt le juſte retour que vous devez à l'Univerſité pour les ſoins multipliés que votre éducation lui a coûté. Que la ſcience dont cette tendre mere a dépoſé le germe dans votre eſprit, n'y dégénere jamais en oſtentation ridicule. Soyez ſavans ſans orgueil, fuyez une curioſité téméraire, ayez de la douceur , de l'affabilité , & montrez par le bon emploi de vos veilles, que vous aſpirez à la gloire & au titre de bons Citoyens. Tels ſont les devoirs que preſcrit cette aſſemblée par ma bouche ; voilà ce qu'attendent de vous nos Provinces qui ont les yeux fixés ſur vous. Prouvez aux adverſaires que nous avons combattus dans ce diſcours, non par l'autorité de nos maximes qu'ils ne veulent point reconnoître, mais bien par la ſageſſe de votre conduite, que l'Univerſité dans ſes leçons ne ſe borne point à un vain arrangement de mots ; mais qu'elle vous a appris à ne chercher dans les écrits des anciens que ce qui peut contribuer à perfectionner les mœurs & éclairer la raiſon ; qu'ils apprennent enfin de vous, & que votre exemple ſoit contr'eux un argument ſans réplique , qu'au lieu d'être des hommes frivoles ou dangereux, les gens de Lettres ſont les plus zélés défenſeurs de la vertu, & que leurs connoiſſances contribuent infiniment à l'affermiſſement de ſon empire.



RÉFUTATION

Du Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en l'année 1750, lue dans une Séance de la Société Royale de Nancy, par M. Gautier, Chanoine Régulier & Professeur de Mathématique & d'Histoire (*a*).

L'Etablissement que Sa Majesté a procuré pour faciliter le développement des talens & du génie, a été indirectement attaqué par un ouvrage, où l'on tâche de prouver que nos ames se sont corrompues à mesure que nos Sciences & nos Arts se sont perfectionnés, & que le même phénomene s'est observé dans tous les tems & dans tous les lieux. Ce Discours de M. Rousseau renferme plusieurs autres propositions, dont il est très-important de montrer la fausseté, puisque, selon de savans Journalistes, il paroît capable de faire une révolution dans les idées de notre siecle. Je conviens qu'il est écrit avec une chaleur peu commune, qu'il offre des tableaux d'une touche mâle & correcte : plus la maniere de cet ouvrage est grande & hardie, plus il est propre à en imposer, à accréditer des maximes pernicieuses. Il ne s'agit pas ici de ces paradoxes littéraires, qui permettent de soutenir le pour ou le contre ; de ces vains sujets d'éloquence, où l'on fait parade de pensées futiles, ingénieusement contrastées. Je vais, Messieurs, plaider une cause qui intéresse votre

(*a*) M. Rousseau répondit à cette réfutation par sa lettre à M. Grimm qui se trouve à la page 65 du second volume des Mélanges.

bonheur. J'ai prévu qu'en me bornant à montrer combien la plupart des raisonnemens (*b*) de M. Rousseau sont défectueux, je tomberois dans la sécheresse du genre polémique. Cet inconvénient ne m'a point arrêté, persuadé que la solidité d'une réfutation de cette nature fait son principal mérite.

Si, comme l'Auteur le prétend, les Sciences dépravent les mœurs, Stanislas le bienfaisant sera donc blâmé par la postérité d'avoir fait un établissement pour les rendre plus florissantes; & son Ministre, d'avoir encouragé les talens & fait éclater les siens: si les Sciences dépravent les mœurs, vous devez donc détester l'éducation qu'on vous a donnée, regretter amérement le tems que vous avez employé à acquérir des connoissances, & vous repentir des efforts que vous avez faits pour vous rendre utiles à la Patrie. L'Auteur que je combats est l'apologiste de l'ignorance: il paroît souhaiter qu'on brûle les bibliothéques; il avoue qu'il heurte de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, & qu'il ne peut s'attendre qu'à un blâme universel; mais il compte sur les suffrages des siecles à venir. Il pourra les remporter, n'en doutons point, quand l'Europe retombera dans la barbarie; quand sur les ruines des Beaux-Arts éplorés, triompheront insolemment l'ignorance & la rusticité.

Nous avons deux questions à discuter, l'une de fait, l'autre de

(*b*) Il y auroit de l'injustice à dire que tous les raisonnemens de M. Rousseau sont défectueux. Cette proposition doit être modifiée. Il mérite beaucoup d'éloges pour s'être élevé avec force contre les abus qui se glissent dans les Arts & dans la République des Lettres. (*Note de l'Auteur de la réfutation.*)

de droit. Nous examinerons dans la premiere partie de ce Discours, si les Sciences & les Arts ont contribué à corrompre les mœurs; & dans la seconde, ce qui peut résulter du progrès des Sciences & des Arts considérés en eux-mêmes: tel est le plan de l'ouvrage que je critique.

PREMIERE PARTIE.

AVANT, dit M. Rousseau, que l'Art eût façonné nos manieres, & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles, & la différence des procédés marquoit au premier coup-d'œil celle des caracteres. La Nature humaine au fond n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement; & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cachent sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumieres de notre siecle. Nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune.

Je réponds qu'en examinant la source de cette politesse qui fait tant d'honneur à notre siecle, & tant de peine à M. Rousseau, on découvre aisément combien elle est estimable. C'est le desir de plaire dans la société, qui en a fait prendre l'esprit. On a étudié les hommes, leurs humeurs,

leurs caractères, leurs desirs, leurs besoins, leur amour-propre. L'expérience a marqué ce qui déplaît. On a analysé les agrémens, dévoilé leurs causes, apprécié le mérite, distingué ses divers degrés. D'une infinité de réflexions sur le beau, l'honnête & le décent, s'est formé un art précieux, l'art de vivre avec les hommes, de tourner nos besoins en plaisirs, de répandre des charmes dans la conversation, de gagner l'esprit par ses discours & les cœurs par ses procédés. Egards, attentions, complaisances, prévenances, respect, autant de liens qui nous attachent mutuellement. Plus la politesse s'est perfectionnée, plus la société a été utile aux hommes; on s'est plié aux bienséances, souvent plus puissantes que les devoirs; les inclinations sont devenues plus douces, les caractères plus lians, les vertus sociales plus communes. Combien ne changent de dispositions, que parce qu'ils sont contraints de paroître en changer! Celui qui a des vices est obligé de les déguiser: c'est pour lui un avertissement continuel qu'il n'est pas ce qu'il doit être; ses mœurs prennent insensiblement la teinte des mœurs reçues. La nécessité de copier sans cesse la vertu, le rend enfin vertueux; ou du moins ses vices ne sont pas contagieux, comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec cette rusticité que regrette mon adversaire.

Il dit que les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement, & que cet avantage leur épargnoit bien des vices. Il n'a pas considéré que la Nature humaine n'étant pas meilleure alors, comme il l'avoue, la rusticité n'empêchoit pas le déguisement. On en a

ſous les yeux une preuve ſans réplique : on voit des nations dont les manieres ne ſont pas façonnées, ni le langage apprêté, uſer de détours, de diſſimulations & d'artifices, tromper adroitement, ſans qu'on puiſſe en rendre comptables les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts. D'ailleurs, ſi l'art de ſe voiler s'eſt perfectionné, celui de pénétrer les voiles a fait les mêmes progrès. On ne juge pas des hommes ſur de ſimples apparences ; on n'attend pas à les éprouver, qu'on ſoit dans l'obligation indiſpenſable de recourir à leurs bienfaits. On eſt convaincu qu'en général il ne faut pas compter ſur eux, à moins qu'on ne leur plaiſe, ou qu'on ne leur ſoit utile, qu'ils n'ayent quelque intérêt à nous rendre ſervice. On ſait évaluer les offres ſpécieuſes de la politeſſe, & ramener ſes expreſſions à leur ſignification reçue. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait une infinité d'ames nobles, qui en obligeant ne cherchent que le plaiſir même d'obliger. Leur politeſſe a un ton bien ſupérieur à tout ce qui n'eſt que cérémonial ; leur candeur, un langage qui lui eſt propre ; leur mérite eſt leur art de plaire.

Ajoutez que le ſeul commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant homme ; on n'eſt donc pas fondé à en faire honneur aux Sciences.

A quoi tendent donc les éloquentes déclamations de M. Rouſſeau ? Qui ne ſeroit pas indigné de l'entendre aſſurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune ? Et pourquoi n'a-t-on plus de vertu ? C'eſt qu'on cultive les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts. Si l'on étoit impoli, ruſtique, ignorant, Goth, Hun ou Vandale,

on feroit digne des éloges de M. Rouffeau. Ne fe laffera-t-on jamais d'invectiver les hommes ? Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur difant qu'ils n'ont point de vertu ? Sous prétexte d'épurer les mœurs, eft-il permis d'en renverfer les appuis ? O doux nœuds de la fociété, charmes des vrais Philofophes, aimables vertus ! c'eft par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs : vous ne devez votre empire ni à l'âpreté ftoïque, ni à des mœurs barbares, ni aux confeils d'une orgueilleufe rufticité.

M. Rouffeau attribue à notre fiecle des défauts & des vices qu'il n'a point, ou qu'il a de commun avec les nations qui ne font pas policées ; & il en conclut que le fort des mœurs & de la probité a été réguliérement affujetti aux progrès des Sciences & des Arts. Laiffons ces vagues imputations, & paffons au fait.

Pour montrer que les Sciences ont corrompu les mœurs dans tous les tems, il dit que plufieurs peuples tomberent fous le joug, lorfqu'ils étoient les plus renommés par la culture des Sciences. On fait bien qu'elles ne rendent point invincibles ; s'enfuit-il qu'elles corrompent les mœurs ? Par cette façon finguliere de raifonner, on pourroit conclure auffi que l'ignorance entraîne leur dépravation, puifqu'un grand nombre de nations barbares ont été fubjuguées par des peuples amateurs des Beaux-Arts. Quand même on pourroit prouver par des faits, que la diffolution des mœurs a toujours régné avec les Sciences, il ne s'enfuivroit pas que le fort de la probité dépendît de leurs progrès. Lorfqu'une nation jouit d'une tranquille abondance, elle fe porte ordinairement

aux plaisirs & aux Beaux-Arts. Les richesses procurent les moyens de satisfaire ses passions : ainsi ce seroient les richesses, & non pas les Belles-Lettres, qui pourroient faire naître la corruption dans les cœurs ; sans parler de plusieurs autres causes qui n'influent pas moins que l'abondance sur cette dépravation ; l'extrême pauvreté est la mere de bien des crimes, & elle peut être jointe avec une profonde ignorance. Tous les faits donc qu'allégue notre adversaire, ne prouvent point que les Sciences corrompent les mœurs.

Il prétend montrer par ce qui est arrivé en Egypte, en Grece, à Rome, à Constantinople, à la Chine, que les Arts énervent les peuples qui les cultivent. Quoique cette assertion sur laquelle il insiste principalement paroisse étrangere à la question dont il s'agit, il est à propos d'en montrer la fausseté. L'Egypte, dit-il, devint la mere de la Philosophie & des Beaux-Arts, & bientôt après la conquête de Cambyse ; mais bien des siecles avant cette époque, elle avoit été soumise par des bergers Arabes, sous le regne de Timaüs. Leur domination dura plus de cinq cents ans. Pourquoi les Egyptiens n'eurent-ils pas même alors le courage de se défendre ? Etoient-ils énervés par les Beaux-Arts qu'ils ignoroient ? Sont-ce les Sciences qui ont efféminé les Asiatiques, & rendu lâches à l'excès tant de nations barbares de l'Afrique & de l'Amérique ?

Les victoires que les Athéniens remporterent sur les Perses & sur les Lacédémoniens même, font voir que les Arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Leur Gouvernement, devenu vénal sous Periclès, prend une nouvelle face : l'amour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus hono-

rables ſont avilies, l'impunité multiplie les mauvais citoyens, les fonds deſtinés à la guerre ſont employés à nourrir la molleſſe & l'oiſiveté ; toutes ces cauſes de corruption, quel rapport ont-elles aux Sciences ?

De quelle gloire militaire les Romains ne ſe ſont-ils pas couverts dans le tems que la littérature étoit en honneur à Rome ? Etoient-ils énervés par les Arts, lorſque Cicéron diſoit à Céſar : vous avez dompté des Nations ſauvages & féroces, innombrables par leur multitude, répandues au loin en divers lieux ? Comme un ſeul de ces faits ſuffit pour détruire les raiſonnemens de mon adverſaire, il ſeroit inutile d'inſiſter davantage ſur cet article. On connoît les cauſes des révolutions qui arrivent dans les Etats. Les Sciences ne pourroient contribuer à leur décadence, qu'au cas que ceux qui ſont deſtinés à les défendre, s'occuperoient des Sciences au point de négliger leurs fonctions militaires ; dans cette ſuppoſition, toute occupation étrangere à la guerre auroit les mêmes ſuites.

M. Rouſſeau, pour montrer que l'ignorance préſerve les mœurs de la corruption, paſſe en revue les Scythes, les premiers Perſes, les Germains & les Romains dans les premiers tems de leur République ; & il dit que ces Peuples ont, par leur vertu, fait leur propre bonheur & l'exemple des autres Nations. On avoue que Juſtin a fait un éloge magnifique des Scythes ; mais Hérodote, & des Auteurs cités par Strabon, les repréſentent comme une nation des plus féroces. Ils immoloient au Dieu Mars la cinquieme partie de leurs priſonniers, & crevoient les yeux aux autres. A l'anniverſaire d'un

Roi, ils étrangloient cinquante de ses officiers. Ceux qui habitoient vers le Pont-Euxin se nourrissoient de la chair des étrangers qui arrivoient chez eux. L'histoire des diverses nations Scythes offre par-tout des traits, ou qui les déshonorent, ou qui font horreur à la nature. Les femmes étoient communes entre les Massagetes ; les personnes âgées étoient immolées par leurs parens, qui se régaloient de leurs chairs. Les Agatyrsiens ne vivoient que de pillage, & avoient leurs femmes en commun. Les Antropophages, au rapport d'Hérodote, étoient injustes & inhumains. Tels furent les Peuples qu'on propose pour exemple aux autres Nations.

A l'égard des anciens Perses, tout le monde convient sans doute avec M. Rollin qu'on ne sauroit lire sans horreur jusqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la nature. Chez eux toutes sortes d'incestes étoient autorisés. Dans la Tribu Sacerdotale, on conféroit presque toujours les premieres dignités à ceux qui étoient nés du mariage d'un fils avec sa mere. Il falloit qu'ils fussent bien cruels, pour faire mourir des enfans dans le feu qu'ils adoroient.

Les couleurs dont Pomponius Mela peint les Germains, ne feront pas naître non plus l'envie de leur ressembler : peuple naturellement féroce, sauvage jusqu'à manger de la chair crue, chez qui le vol n'est point une chose honteuse, & qui ne reconnoît d'autre droit que sa force.

Que de reproches auroit eu raison de faire aux Romains, dans le tems qu'ils n'étoient point encore familiarisés avec les Lettres, un Philosophe éclairé de toutes les lumieres de la raison ? Illustres Barbares, auroit-il pu leur dire, toute

votre grandeur n'eſt qu'un grand crime. Quelle fureur vous anime & vous porte à ravager l'Univers ? Tigres altérés du ſang des hommes, comment oſez-vous mettre votre gloire à être injuſtes, à vivre de pillage, à exercer la plus odieuſe tyrannie ? Qui vous a donné le droit de diſpoſer de nos biens & de nos vies, de nous rendre eſclaves & malheureux, de répandre par-tout la terreur, la déſolation & la mort ? Eſt-ce la grandeur d'ame dont vous vous piquez ? O déteſtable grandeur, qui ſe repaît de miſeres & de calamités ! N'acquérez-vous de prétendues vertus, que pour punir la terre de ce qu'elles vous ont coûté ? Eſt-ce la force ? Les loix de l'humanité n'en ont donc plus ? Sa voix ne ſe fait donc point entendre à vos cœurs ? Vous mépriſez la volonté des Dieux qui vous ont deſtinés, ainſi que nous, à paſſer tranquillement quelques inſtans ſur la terre ; mais la peine eſt toujours à côté du crime. Vous avez eu la honte de paſſer ſous le joug, la douleur de voir vos armées taillées en pieces, & vous aurez bientôt celle de voir la République ſe déchirer par ſes propres forces. Qui vous empêche de paſſer une vie agréable dans le ſein de la paix, des arts, des ſciences & de la vertu ? Romains, ceſſez d'être injuſtes ; ceſſez de porter en tous lieux les horreurs de la guerre & les crimes qu'elle entraîne.

Mais je veux qu'il y ait eu des Nations vertueuſes dans le ſein de l'ignorance ; je demande ſi ce n'eſt pas à des loix ſages, maintenues avec vigueur, avec prudence, & non pas à la privation des Arts, qu'elles ont été redevables de leur bonheur ? En vain prétend-on que Socrate même & Caton ont décrié les Lettres ; ils ne furent jamais les apologiſtes de l'ignorance.

Le

Le plus ſavant des Athéniens avoit raiſon de dire que la préſomption des hommes d'Etat, des Poëtes & des Artiſtes d'Athenes, terniſſoit leur ſavoir à ſes yeux, & qu'ils avoient tort de ſe croire les plus ſages des hommes; mais en blâmant leur orgueil & en décréditant les Sophiſtes, il ne faiſoit point l'éloge de l'ignorance, qu'il regardoit comme le plus grand mal. Il aimoit à tirer des ſons harmonieux de la lyre, avec la main dont il avoit fait les ſtatues des Graces. La Rhétorique, la Phyſique, l'Aſtronomie furent l'objet de ſes études; & ſelon Diogene Laërce, il travailla aux tragédies d'Euripide. Il eſt vrai qu'il s'appliqua principalement à faire une ſcience de la morale, & qu'il ne s'imaginoit pas ſavoir ce qu'il ne ſavoit pas: eſt-ce là favoriſer l'ignorance? Doit-elle ſe prévaloir du déchaînement de l'ancien Caton contre ces diſcoureurs artificieux, contre ces Grecs qui apprenoient aux Romains l'art funeſte de rendre toutes les vérités douteuſes. Un des chefs de la troiſieme Académie, Carnéade, montrant en préſence de Caton la néceſſité d'une loi naturelle, & renverſant le lendemain ce qu'il avoit établi le jour précédent, devoit naturellement prévenir l'eſprit de ce cenſeur contre la littérature des Grecs. Cette prévention, à la vérité, s'étendit trop loin; il en ſentit l'injuſtice, & la répara en apprenant la langue Grecque, quoiqu'avancé en âge; il forma ſon ſtyle ſur celui de Thucydide & de Démoſthene, & enrichit ſes ouvrages des maximes & des faits qu'il en tira. L'agriculture, la médecine, l'hiſtoire & beaucoup d'autres matieres exercerent ſa plume. Ces traits font voir que, ſi Socrate & Caton euſſent fait l'éloge de l'ignorance, ils ſe feroient cenſurés eux-mêmes; & M. Rouſſeau,

qui a si heureusement cultivé les Belles-Lettres, montre combien elles sont estimables, par la maniere dont il exprime le mépris qu'il paroît en faire : je dis, qu'il paroît; parce qu'il n'est pas vraisemblable qu'il fasse peu de cas de ses connoissances. Dans tous les tems on a vu des Auteurs décrier leurs siecles & louer à l'excès des Nations anciennes. On met une sorte de gloire à se roidir contre les idées communes; de supériorité, à blâmer ce qui est loué; de grandeur, à dégrader ce que les hommes estiment le plus.

La meilleure maniere de décider la question de fait dont il s'agit, est d'examiner l'état actuel des mœurs de toutes les Nations. Or il résulte de cet examen fait impartialement, que les peuples policés & distingués par la culture des Lettres & des Sciences, ont en général moins de vices que ceux qui ne le sont pas. Dans la Barbarie & dans la plupart des pays Orientaux régnent des vices qu'il ne conviendroit pas même de nommer. Si vous parcourez les divers Etats d'Afrique, vous êtes étonné de voir tant de peuples fainéans, lâches, fourbes, traîtres, avares, cruels, voleurs & débauchés. Là, sont établis des usages inhumains; ici, l'impudicité est autorisée par les loix. Là, le brigandage & le meurtre sont érigés en professions; ici, on est tellement barbare, qu'on se nourrit de chair humaine. Dans plusieurs Royaumes les maris vendent leurs femmes & leurs enfans; en d'autres on sacrifie des hommes au Démon : on tue quelques personnes pour faire honneur au Roi, lorsqu'il paroît en public, ou qu'il vient à mourir. L'Asie & l'Amérique offrent des tableaux semblables (*a*).

(*a*) Les bornes étroites que je me suis prescrites, m'obligent à renvoyer à l'Histoire des voyages, & à l'Histoire Générale par M. l'Abbé Lambert. (*Idem.*)

L'ignorance & les mœurs corrompues des Nations qui habitent ces vaſtes contrées, ſont voir combien porte à faux cette réflexion de mon adverſaire: Peuples, ſachez une fois que la nature a voulu vous préſerver de la ſcience, comme une mere arrache une arme dangereuſe des mains de ſon enfant; que tous les ſecrets qu'elle vous cache ſont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous inſtruire, n'eſt pas le moindre de ſes bienfaits. J'aimerois autant qu'il eût dit: Peuples, ſachez une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourriſſiez des productions de la terre; la peine qu'elle a attachée à ſa culture, eſt un avertiſſement pour vous de la laiſſer en friche. Il finit la premiere partie de ſon Diſcours par cette réflexion: que la probité eſt fille de l'ignorance, & que la Science & la vertu ſont incompatibles. Voilà un ſentiment bien contraire à celui de l'Egliſe; elle regarda comme la plus dangereuſe des perſécutions la défenſe que l'Empereur Julien fit aux Chrétiens d'enſeigner à leurs enfans la Rhétorique, la Poétique & la Philoſophie.



SECONDE PARTIE.

M. Rouſſeau entreprend de prouver dans la ſeconde partie de ſon Diſcours, que l'origine des Sciences eſt vicieuſe, leurs objets vains, & leurs effets pernicieux. C'étoit, dit-il, une ancienne tradition paſſée de l'Egypte en Grece, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des Sciences: d'où il infere que les Egyptiens, chez qui elles étoient nées,

n'en avoient pas une opinion favorable. Comment accorder sa conclusion avec ces paroles : *Remedes pour les maladies de l'ame* : inscription qu'au rapport de Diodore de Sicile, on lisoit sur le frontispice de la plus ancienne des bibliothéques, de celle d'Osymandias Roi d'Egypte.

Il assure que l'Astronomie est née de la superstition ; l'éloquence de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la Géométrie, de l'avarice ; la Physique, d'une vaine curiosité ; toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Il suffit de rapporter ces belles découvertes pour en faire connoître toute l'importance. Jusqu'ici on avoit cru que les Sciences & les Arts devoient leur naissance à nos besoins ; on l'avoit même fait voir dans plusieurs ouvrages.

Vous dites que le défaut de l'origine des Sciences & des Arts ne nous est que trop retracé dans leurs objets. Vous demandez ce que nous ferions des Arts sans le luxe qui les nourrit: tout le monde vous répondra que les Arts instructifs & ministériels, indépendamment du luxe, servent aux agrémens, ou aux commodités, ou aux besoins de la vie.

Vous demandez à quoi serviroit la Jurisprudence sans les injustices des hommes : on peut vous répondre qu'aucun Corps politique ne pourroit subsister sans loix, ne fût-il composé que d'hommes justes. Vous voulez savoir ce que deviendroit l'Histoire s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conspirateurs : vous n'ignorez cependant pas que l'Histoire Universelle contient la description des pays, la religion, le gouvernement, les mœurs, le commerce & les coutumes des peuples, les dignités, les magistratures, les vies des Princes pacifiques, des

Philoſophes & des Artiſtes célebres. Tous ces ſujets, qu'ont-ils de commun avec les tyrans, les guerres, & les conſpirateurs?

Sommes-nous donc faits, dites-vous, pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée? Cette ſeule vérité devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la Philoſophie. Vous ſavez que les Sciences dont on occupe les jeunes Philoſophes dans les Univerſités, ſont la Logique, la Métaphyſique, la Morale, la Phyſique, les Mathématiques élémentaires. Ce ſont donc là ſelon vous de ſtériles ſpéculations. Les Univerſités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces Sciences s'eſt retirée au fond d'un puits! Les grands Philoſophes qui les poſſedent dans un degré éminent, ſont ſans doute bien ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſavent rien. Ils ignoreroient auſſi, ſans vous, les grands dangers que l'on rencontre dans l'inveſtigation des Sciences. Vous dites que le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons, & que la vérité n'a qu'une maniere d'être: mais n'y a-t-il pas différentes routes, différentes méthodes pour arriver à la vérité? Qui eſt-ce d'ailleurs, ajoutez-vous, qui la cherche bien ſincérement? A quelle marque eſt-on ſûr de la reconnoître? Les Philoſophes vous répondront qu'ils n'ont appris les Sciences, que pour les ſavoir & en faire uſage; & que l'évidence, c'eſt-à-dire, la perception du rapport des idées eſt le caractere diſtinctif de la vérité, & qu'on s'en tient à ce qui paroît le plus probable dans des matieres qui ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtration. Voudriez-vous voir renaître les Sectes de Pyrrhon, d'Arcéſilas ou de Lacyde?

Convenez que vous auriez pu vous dispenser de parler de l'origine des Sciences, & que vous n'avez point prouvé que leurs objets sont vains. Comment l'auriez-vous pu faire, puisque tout ce qui nous environne nous parle en faveur des Sciences & des Arts? Habillemens, meubles, bâtimens, bibliothéques, productions des pays étrangers dues à la Navigation dirigée par l'Astronomie. Là, les Arts méchaniques mettent nos biens en valeur; les progrès de l'Anatomie assurent ceux de la Chirurgie; la Chymie, la Botanique nous préparent des remedes; les Arts libéraux, des plaisirs instructifs: ils s'occupent à transmettre à la postérité le souvenir des belles actions, & immortalisent les grands hommes & notre reconnoissance pour les services qu'ils nous ont rendus. Ici, la Géométrie, appuyée de l'Algebre, préside à la plupart des Sciences; elle donne des leçons à l'Astronomie, à la Navigation, à l'Artillerie, à la Physique. Quoi! tous ces objets sont vains? Oui, & selon M. Rousseau, tous ceux qui s'en occupent sont des citoyens inutiles; & il conclut que tout citoyen inutile peut être regardé comme pernicieux. Que dis-je? selon lui, nous ne sommes pas même des citoyens. Voici ses propres paroles: nous avons des Physiciens, des Géometres, des Chymistes, des Astronomes, des Poëtes, des Musiciens, des Peintres, nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Ainsi, Messieurs, cessez donc de vous regarder comme des citoyens. Quoique vous consacriez vos jours au service de la société, quoique vous remplissiez dignement les emplois où vos talens vous ont appel-

lés, vous n'êtes pas dignes d'être nommés citoyens. Cette qualité eſt le partage des payſans, & il faudra que vous cultiviez tous la terre pour la mériter. Comment oſe-t-on inſulter ainſi une nation qui produit tant d'excellens citoyens dans tous les états?

O Louis le Grand! quel ſeroit votre étonnement, ſi rendu aux vœux de la France & à ceux du Monarque qui la gouverne en marchant ſur vos traces glorieuſes, vous appreniez qu'une de nos Académies a couronné un ouvrage, où l'on ſoutient que les Sciences ſont vaines dans leur objet, pernicieuſes dans leurs effets; que ceux qui les cultivent ne ſont pas citoyens! Quoi! pourriez - vous dire, j'aurois imprimé une tache à ma gloire pour avoir donné un aſyle aux Muſes, établi des Académies, rendu la vie aux Beaux - Arts; pour avoir envoyé des Aſtronomes dans les pays les plus éloignés, récompenſé les talens & les découvertes, attiré les Savans près du Trône! Quoi! J'aurois terni ma gloire pour avoir fait naître des Praxiteles & des Syſippes, des Appelles & des Ariſtides, des Amphions & des Orphées! Que tardez-vous de briſer ces inſtrumens des Arts & des Sciences, de brûler ces précieuſes dépouilles des Grecs & des Romains, toutes les archives de l'eſprit & du génie? Replongez-vous dans les ténebres épaiſſes de la barbarie, dans les préjugés qu'elle conſacre ſous les funeſtes auſpices de l'ignorance & de la ſuperſtition. Renoncez aux lumieres de votre ſiecle; que des abus anciens uſurpent les droits de l'équité; rétabliſſez des loix civiles contraires à la loi naturelle; que l'innocent qu'accuſe l'injuſtice, ſoit obligé, pour ſe juſtifier, à s'expoſer à périr par l'eau ou par le feu;

que des peuples aillent encore maſſacrer d'autres peuples ſous le manteau de la religion ; qu'on faſſe les plus grands maux avec la même tranquillité de conſcience, qu'on éprouve à faire les plus grands biens : telles & plus déplorables encore feront les ſuites de cette ignorance où vous voulez rentrer.

Non, grand Roi, l'Académie de Dijon n'eſt point cenſée adopter tous les ſentimens de l'Auteur qu'elle a couronné. Elle ne penſe point, comme lui, que les travaux des plus éclairés de nos Savans & de nos meilleurs citoyens ne ſont preſque d'aucune utilité. Elle ne confond point comme lui les découvertes véritablement utiles au genre-humain, avec celles dont on n'a pu encore tirer des ſervices, faute de connoître tous leurs rapports & l'enſemble des parties de la nature ; mais elle penſe, ainſi que toutes les Académies de l'Europe, qu'il eſt important d'étendre de toutes parts les branches de notre ſavoir, d'en creuſer les analogies, d'en ſuivre toutes les ramifications. Elle ſait que telle connoiſſance qui paroît ſtérile pendant un tems, peut ceſſer de l'être par des applications dues au génie, à des recherches laborieuſes, peut-être même au haſard. Elle ſait que pour élever un édifice, on raſſemble des matériaux de toute eſpece : ces pieces brutes, amas informe, ont leur deſtination ; l'art les dégroſſit & les arrange : il en forme des chefs-d'œuvre d'Architecture & de bon goût.

On peut dire qu'il en eſt, en quelque ſorte, de certaines vérités détachées du corps de celles dont l'utilité eſt reconnue, comme de ces glaçons errans au gré du haſard ſur la ſurface des fleuves ; ils ſe réuniſſent, ils ſe fortifient mutuellement & ſervent à les traverſer.

Si

Si l'Auteur a avancé ſans fondement que cultiver les Sciences eſt abuſer du tems, il n'a pas eu moins de tort d'attribuer le luxe aux Lettres & aux Arts. Le luxe eſt une ſomptuoſité que font naître les biens partagés inégalement. La vanité, à l'aide de l'abondance, cherche à ſe diſtinguer & procure à quelques Arts les moyens de lui fournir le ſuperflu; mais ce qui eſt ſuperflu par rapport à certains états, eſt néceſſaire à d'autres, pour entretenir les diſtinctions qui caractériſent les rangs divers de la ſociété. La religion même ne condamne point les dépenſes qu'exige la décence de chaque condition. Ce qui eſt luxe pour l'artiſan, peut ne pas l'être pour l'homme de robe ou l'homme d'épée. Dira-t-on que des meubles ou des habillemens d'un grand prix dégradent l'honnête homme & lui tranſmettent les ſentimens de l'homme vicieux? Caton le grand, ſolliciteur des loix ſomptuaires, ſuivant la remarque d'un politique, nous eſt dépeint avare & intempérant, même uſurier & ivrogne; au lieu que le ſomptueux Lucullus, encore plus grand capitaine & auſſi juſte que lui, fut toujours libéral & bienfaiſant. Condamnons la ſomptuoſité de Lucullus & de ſes imitateurs; mais ne concluons pas qu'il faille chaſſer de nos murs les Savans & les Artiſtes. Les paſſions peuvent abuſer des Arts; ce ſont elles qu'il faut réprimer. Les Arts ſont le ſoutien des Etats; ils réparent continuellement l'inégalité des fortunes, & procurent le néceſſaire phyſique à la plupart des citoyens. Les terres, la guerre ne peuvent occuper qu'une partie de la nation: comment pourront ſubſiſter les autres ſujets, ſi les riches craignent de dépenſer, ſi la circulation des eſpeces eſt ſuſpendue par une

économie fatale à ceux qui ne peuvent vivre que du travail de leurs mains?

Tandis, ajoute l'Auteur, que les commodités de la vie se multiplient, que les Arts se perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des Sciences & de tous ces Arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Ne diroit-on pas, Messieurs, que tous nos soldats sont occupés à cultiver les Sciences & que tous leurs officiers sont des Maupertuis & des Réaumur? S'est-on apperçu sous les regnes de Louis XIV & de Louis XV que les vertus militaires se soient évanouies? Si on veut parler des Sciences qui n'ont aucun rapport à la guerre, on ne voit pas ce que les Académies ont de commun avec les troupes; & s'il s'agit des sciences militaires, peut-on les porter à une trop grande perfection? A l'égard de l'abondance, on ne l'a jamais vu régner davantage dans les armées Françoises, que durant le cours de leurs victoires. Comment peut-on s'imaginer que des soldats deviendront plus vaillans, parce qu'ils seront mal vêtus & mal nourris?

M. Rousseau est-il mieux fondé à soutenir que la culture des Sciences est nuisible aux qualités morales? C'est, dit-il, dès nos premieres années, qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on éleve à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs.

Peut-on attaquer de la sorte tant de Corps respectables,

uniquement dévoués à l'inſtruction des jeunes gens, à qui ils inculquent ſans ceſſe les principes de l'honneur, de la probité & du Chriſtianiſme? La ſcience, les mœurs, la religion, voilà les objets que s'eſt toujours propoſé l'Univerſité de Paris, conformément aux réglemens qui lui ont été donnés par les Rois de France. Dans tous les établiſſemens faits pour l'éducation des jeunes gens, on emploie tous les moyens poſſibles pour leur inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice, pour en former d'excellens citoyens; on met continuellement ſous leurs yeux les maximes & les exemples des grands hommes de l'antiquité. L'hiſtoire ſacrée & profane leur donne des leçons ſoutenues par les faits & l'expérience, & forme dans leur eſprit une impreſſion qu'on attendroit en vain de l'aridité des préceptes. Comment les Sciences pourroient-elles nuire aux qualités morales? Un de leurs premiers effets eſt de retirer de l'oiſiveté, & par conſéquent du jeu & de la débauche qui en ſont les ſuites. Séneque, que M. Rouſſeau cite pour appuyer ſon ſentiment, convient que les Belles-Lettres préparent à la vertu. (*Senec. Epiſt.* 88.)

Que veulent dire ces traits ſatyriques lancés contre notre ſiecle? Que l'effet le plus évident de toutes nos études eſt l'aviliſſement des vertus; qu'on ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens; que la vertu reſte ſans honneur; qu'il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucuns pour les belles actions. Comment peut-on ignorer qu'un homme qui paſſe pour manquer de probité eſt mépriſé univerſellement? La punition du vice n'eſt-elle pas déjà la premiere récompenſe de la vertu? L'eſtime, l'amitié de ſes conci-

toyens, des diſtinctions honorables, voilà des prix bien ſupérieurs à des lauriers Académiques. D'ailleurs celui qui ſert ſes amis, qui ſoulage de pauvres familles, ira-t-il publier ſes bienfaits? ce ſeroit en anéantir le mérite. Rien de plus beau que les actions vertueuſes, ſi ce n'eſt le ſoin même de les cacher.

M. Rouſſeau parle de nos Philoſophes avec mépris; il cite les dangereuſes rêveries des Hobbes & des Spinoſa, & les met ſur une même ligne avec toutes les productions de la Philoſophie. Pourquoi confondre ainſi avec les ouvrages de nos vrais Philoſophes, des ſyſtêmes que nous abhorrons? Doit-on rejetter ſur l'étude des Belles-Lettres les opinions inſenſées de quelques Ecrivains, tandis qu'un grand nombre de peuples ſont infatués de ſyſtêmes abſurdes, fruit de leur ignorance & de leur crédulité? L'eſprit humain n'a pas beſoin d'être cultivé pour enfanter des opinions monſtrueuſes. C'eſt en s'élevant avec tout l'eſſor dont elle eſt capable, que la raiſon, ſe met au-deſſus des chimeres. La vraie Philoſophie nous apprend à déchirer le voile des préjugés & de la ſuperſtition. Parce que quelques Auteurs ont abuſé de leurs lumieres, faudra-t-il proſcrire la culture de la raiſon? Eh! de quoi ne peut-on pas abuſer? Pouvoir, loix, religion, tout ce qu'il y a de plus utile, ne peut-il pas être détourné à des uſages nuiſibles? Tel eſt celui qu'a fait M. Rouſſeau de ſa puiſſante éloquence pour inſpirer le mépris des Sciences, des Lettres & des Philoſophes. Au tableau qu'il préſente de ces hommes ſavans, oppoſons celui du vrai Philoſophe. Je vais le tracer, Meſſieurs, d'après les modeles que j'ai l'honneur de connoître parmi vous. Qu'eſt-ce qu'un vrai Philoſophe? C'eſt un homme très-raiſonnable &

très-éclairé. Sous quelque point de vue qu'on le confidere, on ne peut s'empêcher de lui accorder toute fon eftime, & l'on n'eft content de foi-même que lorfqu'on mérite la fienne. Il ne connoît ni les foupleffes rampantes de la flatterie, ni les intrigues artificieufes de la jaloufie, ni la baffeffe d'une haine produite par la vanité, ni le malheureux talent d'obfcurcir celui des autres; car l'envie qui ne pardonne ni les fuccès, ni fes propres injuftices, eft toujours le partage de l'infériorité. On ne le voit jamais avilir fes maximes en les contredifant par fes actions, jamais acceffible à la licence que condamnent la religion qu'elle attaque, les loix qu'elle élude, la vertu qu'elle foule aux pieds. On doute fi fon caractere a plus de nobleffe que de force, plus d'élévation que de vérité. Son efprit eft toujours l'organe de fon cœur & fon expreffion l'image de fes fentimens. La franchife, qui eft un défaut quand elle n'eft pas un mérite, donne à fes difcours cet air aimable de fincérité, qui ne vaut beaucoup, que lorfqu'il ne coûte rien. Quand il oblige, vous diriez qu'il fe charge de la reconnoiffance, & qu'il reçoit le bienfait qu'il accorde; & il paroît toujours qu'il oblige, parce qu'il defire toujours d'obliger. Il met fa gloire à fervir fa Patrie qu'il honore, à travailler au bonheur des hommes qu'il éclaire. Jamais il ne porta dans la fociété cette raifon farouche, qui ne fait pas fe relâcher de fa fupériorité; cette inflexibilité de fentiment, qui fous le nom de fermeté brufque les égards & les condefcendances; cet efprit de contradiction, qui fecouant le joug des bienféances fe fait un jeu de heurter les opinions qu'il n'a pas adoptées, également haïffable foit qu'il défende les droits de la vérité, ou les préten-

tions de ſon orgueil. Le vrai Philoſophe s'enveloppe dans ſa modeſtie, & pour faire valoir les qualités des autres, il n'héſite pas à cacher l'éclat des ſiennes. D'un commerce auſſi ſûr qu'utile, il ne cherche dans les fautes que le moyen de les excuſer, & dans la converſation que celui d'aſſocier les autres à ſon propre mérite. Il ſait qu'un des plus ſolides appuis de la juſtice que nous nous flattons d'obtenir, eſt celle que nous rendons au mérite d'autrui; & quand il l'ignoreroit, il ne monteroit pas ſa conduite ſur des principes différens de ceux que nous venons d'expoſer: perſuadé que le cœur fait l'homme; l'indulgence, les vrais amis; la modeſtie, des citoyens aimables. Je ſais bien, que par ces traits je ne rends pas tout le mérite du Philoſophe & ſur-tout du Philoſophe Chrétien; mon deſſein a été ſeulement d'en donner une légere eſquiſſe.



RÉFUTATION

Du Discours qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon en 1750, par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage (*a*).

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR
DU DISCOURS,
AVEC LES REMARQUES CRITIQUES.

LA Littérature a ses cometes comme le Ciel. Le Discours du Citoyen de Geneve doit être mis au rang de ces phénomenes singuliers, & même sinistres pour les Observateurs crédules. J'ai lu, comme tout le monde,

(*a*) Cette réfutation parut imprimée en 1751 en un volume in-8o. de 132 pages en deux colonnes, dont l'une contenoit le Discours de Rousseau, & l'autre la Réfutation : M. Rousseau y répondit par une lettre qui se trouve à la page 153 du second volume des Mélanges : cet Académicien de Dijon supposé se trouva être M. Le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen, & c'est ce qui occasionna le désaveu de l'Académie de Dijon, que l'on trouvera ci-après : cette Réfutation non plus que les deux Pieces suivantes n'ont été insérées dans aucun Recueil des Ecrits de M. Rousseau : mais elles nous ont paru si essentielles pour l'éclaircissement de cette fameuse dispute que nous avons jugé convenable de la joindre à toutes les autres pieces qui parurent sur cette matiere.

ce célebre Ouvrage. Comme tout le monde, j'ai été charmé du ſtyle & de l'éloquence de l'Auteur; mais j'ai cru trouver dans cette Piece plus d'art que de naturel, plus de vraiſemblance que de réalité, plus d'agrément que de ſolidité; en un mot, j'ai ſoupçonné que ce Diſcours étoit lui-même une preuve qu'on peut abuſer des talens, & qu'on peut faire dégénérer l'art de développer la vérité, & de la rendre aimable, en celui de ſéduire & de faire paſſer pour vraies les propoſitions les plus paradoxes & même les plus fauſſes.

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux,
Qui par l'art embelli ne puiſſe plaire aux yeux.
Boil. Art Poët. Ch. 3.

Mais en même tems j'ai cru m'appercevoir que cet abus de l'art n'a pas tout le ſuccès que lui promettent les apparences; l'erreur ſe découvre à l'eſprit attentif, ſous les ſophiſmes par leſquels on s'efforce de la revêtir du maſque de la vérité, comme les mœurs artificieuſes ſe trahiſſent elles-mêmes dans la contenance & les diſcours des hypocrites qu'on ſoupçonne & qu'on étudie. Néanmoins la grande défiance que j'ai de mes propres lumieres, fit que la lecture de l'éloquent Diſcours me mit dans une ſorte de perplexité: quel parti prendre, me ſuis-je dit? L'eſpérance de contribuer au bonheur général

général de la Société, comme au mien propre, d'être plus utile & plus agréable aux autres & à moi-même; d'être enfin meilleur que la nature seule ne m'avoit formé, est le motif qui m'a soutenu jusqu'ici dans l'étude des Sciences & des Arts; un projet si louable m'auroit-il fait illusion? Avec le dessein de chercher le mieux être, aurois-je pris exactement le chemin opposé? Tant de travaux ne me conduiroient-ils qu'à dégrader les talens & les inclinations que la simple nature m'avoit donnés. Si cela est, j'apprends tous les jours, & je travaille par-là tous les jours à me rendre pire que je n'étois. Si cela est, je me propose de donner de l'éducation à mes enfans, & par-là je trame une conspiration contre la Société, contre la Patrie, en formant un projet qui tend à la corruption de ses sujets. Grand Dieu! qu'ai-je fait, & dans quel abyme allois-je précipiter les miens? Malheur à ceux *qui ont brisé la porte des Sciences!* Allons, brûlons les Livres, oublions jusqu'à l'art de lire, & gardons-nous de l'apprendre aux autres.

Ce nouveau dessein mérite quelques réflexions; il a tout l'air d'une extravagance. Quoi! de propos délibéré, nous nous replongerions dans les ténebres & la barbarie? Cette action seule seroit, ce me semble, le chef-d'œuvre de l'aveuglement, & de la barbarie même.....

Barbarus hic ego sum,

Mais l'Auteur couronné par la respectable Académie de Dijon, m'assure que cette barbarie n'est qu'apparente, que je ne la crois telle, que parce que je n'entends pas la question....

quia non intelligor illis.

J'avoue que j'avois déjà été fort surpris que ce Corps célebre eût proposé cette question; car toute question proposée est censée problématique; mais l'hommage rendu aujourd'hui au Discours par la même Société, met le comble à mon étonnement, & m'en impose; à peine osai-je examiner. Il est un moyen d'éclaircir mes doutes, plus décent, plus sûr, plus conforme à la juste défiance que j'ai de mes lumieres. J'ai l'honneur d'être lié d'amitié avec l'un des membres du savant Aréopage de Dijon, avec l'un des Juges qui a dû concourir au triomphe de l'Orateur Genevois. Consultons-le. Il est homme à ne rien faire à la légere; il nous fera part des raisons qui ont emporté son suffrage, & elles décideront sans doute le mien. J'ai suivi ce projet, & j'ai reçu de mon illustre Correspondant la Lettre suivante.

" Oui, Monsieur, j'ai été l'un des Juges du Discours „ qui a remporté le Prix en 1750; mais non pas un de „ ceux qui lui ont donné son suffrage. Loin d'avoir pris „ ce dernier parti, j'ai été le zélé défenseur de l'opinion „ contraire, parce que je pense que celle-ci a la vérité

„ de ſon côté, & que le vrai ſeul a droit de prétendre „ à nos Lauriers. J'ai même pouſſé le zele juſqu'à apoſtiller le Diſcours par des notes critiques, dont la „ collection eſt plus conſidérable que le texte même; „ j'ai cru que l'honneur de la vérité, celui de toutes les „ Académies, & de la nôtre particuliérement, l'exigeoient de moi : ces mêmes motifs m'engagent à „ vous en envoyer la copie, & à vous permettre de les „ rendre publiques. Dans cette vue, j'ai lu l'Edition „ que l'Auteur en a faite, & j'ai ajouté à mon Manuſcrit „ quelques remarques nouvelles, auxquelles ſes additions ont donné lieu.

„ Ne perdez point de vue, s'il vous plaît, Monſieur, „ que ce ne ſont que des apoſtilles, des notes que je „ vous envoye, & non un diſcours fleuri; que mon „ deſſein n'a jamais été d'oppoſer éloquence à éloquence, „ paradoxe à paradoxe; j'aurois peut-être tenté le premier en vain, & le dernier n'auroit pas été de mon „ goût; j'expoſe naturellement à mes Confreres ce que „ je penſe d'une Piece, dont je ſuis examinateur, en „ oppoſant, ſelon mes foibles lumieres, le raiſonnement „ juſte aux figures oratoires, la vérité claire au paradoxe. „ J'applaudis avec le Public au génie & aux talens de „ notre Auteur; mais j'oſe penſer que ſa Piece n'eſt „ qu'un élégant badinage, un jeu d'eſprit, & que ſa

„ thèse eſt fauſſe. Si je puis vous en convaincre, j'ai „ gagné ma cauſe. Je préférerai toujours l'art d'éclairer „ & d'inſtruire à celui d'amuſer & de plaire, quand „ il ne me ſera pas poſſible de les réunir. J'ai l'hon- „ neur d'être, &c. „

A Dijon, ce 15 Août 1751.

La générosité de M***. combla mes vœux; je m'applaudis du parti que j'avois pris; je dévorai ſes notes; je m'y retrouvai, pour ainſi dire, par-tout. Pour ſentir combien cette conformité me flatte, il faudroit ſavoir tout ce que vaut M***. Je ſuis perſuadé que tous les Amateurs des Sciences & des Arts, ſe trouveront auſſi flattés que moi, & par les mêmes raiſons, de la lecture de ſes réflexions. J'uſerai donc dans toute ſon étendue, du pouvoir qu'il me donne de les publier; ſes motifs me paroiſſent auſſi juſtes que ſes remarques. Elles nous conſervent enfin le droit ſi doux, ſi flatteur de penſer avec Horace, que... *le Philoſophe n'a dans toute la nature que les Dieux au-deſſus de lui....*

> *Ad ſummam*, ſapiens uno minor eſt Jove, *dives*,
> *Liber*, *honoratus*, *pulcher*, *Rex denique Regum.*

RÉFUTATION.

Decipimur ſpecie recti.
. . . . . *ſunt certi denique fines*,
Quos ultrà, citràque nequit conſiſtere rectum (*).

LE *rétabliſſement — qui ne s'en eſtime pas moins.* L'Auteur eſt très-ſavant, & joue par conſéquent ici un perſonnage feint & accommodé à la ſcene. Mais en général, ſur quel fondement un honnête homme qui ne ſauroit rien, ne s'en eſtimeroit-il pas moins ? Qui peut diſconvenir que ſi cet honnête homme étoit ſavant, il auroit toujours un talent de plus, & qu'ainſi il en ſeroit d'autant plus eſtimable ? Mais eſt-il bien vrai qu'on puiſſe être parfaitement honnête homme & parfaitement ignorant tout enſemble ? Ne faut-il pas au moins connoître ſes devoirs pour les remplir ? Ne faut-il pas les avoir appris par une éducation qui nous ait inculqué les principes d'une ſaine morale ? Une ſcience auſſi eſſentielle que celle-ci vaut bien, ce me ſemble, qu'on ne la compte

(*) L'Epigraphe, *Decipimur ſpecie recti.* . . choiſie par l'Auteur de ce Diſcours, pour nous annoncer que notre prévention en faveur des Sciences eſt une erreur ; cette Epigraphe, dis-je, eſt la ſeule excuſe qu'on puiſſe lui prêter à lui-même, encore n'eſt-elle pas fort bonne ; car on peut être quelquefois trompé par les apparences & s'égarer ; mais il faut pourtant convenir que le chemin du vrai a des marques diſtinctives, des limites, des bornes, *certi denique fines* ; qu'il y a des regles pour s'y conduire : & en vérité elles me paroiſſent ſi évidentes dans l'opinion contraire à celle de l'Auteur, que je ſoupçonne qu'il a moins été ſéduit par les ſimples apparences du vrai, que par l'eſpoir de les réaliſer à nos yeux à force de génie.

pas pour *rien*, & que celui qui la posséde, ne se regarde pas comme un *homme qui ne sait rien.* Si l'Auteur entend par *ne savoir rien*, n'être point Géometre, Astronome, Physicien, Médecin, Jurisconsulte, &c. Je conviendrai qu'on peut être honnête homme sans tous ces talens; mais n'est-on engagé dans la société qu'à être honnête homme? Et qu'est-ce qu'un honnête homme ignorant & sans talens? un fardeau inutile, à charge même à la terre, dont il consume les productions sans les mériter, un de ces hommes auxquels Horace fait dire....

Nos numerus sumus, & fruges consumere nati.

Il y a bien loin de cet honnête homme-là, à l'homme de bien vrai citoyen, qui pénétré de ses devoirs envers les autres hommes, envers l'Etat, cultive dès l'enfance toutes les Sciences, tous les Arts par lesquels il peut les servir, & par lesquels il les sert en effet, dès qu'il lui est possible.

.... Quod si
Frigida curarum fomenta relinquere posses,
Quò te cœlestis sapientia duceret, ires.
Hoc opus, hoc studium, parvi properemus & ampli.
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.
Horat. Epist. 3. l. 1. v. 25.

Il sera difficile, — ne m'ont point rebuté. La solution de ce problême est rendue très-curieuse & très-intéressante par le génie supérieur & le style séduisant de l'Auteur; mais il n'a point concilié les contrariétés qu'il sent lui-même.

Ce n'eſt point la Science — devant des hommes vertueux. Défendre la vertu contre la Science qu'on regarde comme incompatible avec la premiere, n'eſt-ce point maltraiter cette Science ? Et quand tout le Diſcours de l'Auteur tend à prouver l'incompatibilité de ces deux qualités, la vertù & la Science, comment peut-il compoſer chaque Académicien de Dijon de deux hommes, l'un *Vertueux* & l'autre *Docte ?* Cette diſtinction ſubtile, par laquelle il a cru échapper aux contrariétés qu'il a lui-même remarquées dans ſon procédé, n'eſt-elle pas des plus frivoles ?

La probité eſt — pour le ſentiment de l'Orateur. Le ſentiment de l'Orateur, ſi je ne me trompe, fait la piece principale de la conſtitution du Diſcours. Si le premier n'eſt point juſte, l'autre ne ſauroit être ſolide ; & un diſcours ſans juſteſſe & ſans ſolidité a beau être ſéduiſant, il n'aura point mon ſuffrage.

Les Souverains — juge en ſa propre cauſe. L'Auteur convient donc qu'il attaque les Sciences, & que par-là nous devenons ſes parties. Il ne nous regarde plus ici que comme Savans ; mais nous nous ſouviendrons d'une choſe qu'il a déjà oubliée, qui eſt que nous ſommes gens de bien, & par-là nous ſerons ſes partiſans contre la Science, & des premiers à y renoncer, s'il prouve bien que celle-ci eſt contraire à la vertu.



PREMIERE PARTIE.

C'Est un grand & beau spectacle — depuis peu de générations. Voilà sans doute ce que l'Auteur appelle le renouvellement des Sciences & des Arts. Il a raison de trouver ce spectacle grand, beau, merveilleux ; on peut ajouter hardiment sur cette seule description, que cette admirable révolution, le triomphe, l'apothéose de l'esprit humain est encore de la plus grande utilité pour les mœurs, pour le bien de la société, puisque notre Orateur reconnoît lui-même qu'une partie de ces Sciences renferme la connoissance *de l'homme, de sa nature, de ses devoirs & de sa fin.*

L'Europe — que l'ignorance. L'ignorance est donc déjà un état bien pitoyable ; c'est pourtant là le sujet des éloges de ce Discours, la base de la probité & le grand ressort de la félicité, selon notre Auteur.

Je ne sais quel jargon — au sens commun. La barbarie, l'état sauvage, la privation des Sciences & des Arts met donc les hommes hors du sens commun, puisque cette merveilleuse révolution les y a ramenés.

Elle vint enfin du côté — naturelle. Il n'y a ici rien d'étrange qu'une petite tournure énigmatique dans le style ; défaut qui n'est peut-être aussi que *trop naturel* aux Ecrivains de notre siecle. *Les Sciences suivirent les Lettres* ; cela est très-naturel, ce me semble : on apprend les langues ; on apprend à les parler, à les écrire poliment avant de pénétrer dans les

les Sciences. *A l'art d'écrire se joignit l'art de penser.* Comment ! ne penseroit - on qu'à l'Académie des Sciences ? Et celle des Belles-Lettres seroit-elle composée *d'Ecrivains automates ?* L'Auteur est trop intéressé à n'être pas de cet avis. Il veut dire seulement que la science des Belles-Lettres qui ne demande qu'une contention d'esprit médiocre, que des réflexions superficielles & légeres, a été suivie de l'étude des Sciences abstraites, profondes, où les génies les plus transcendans trouvent de quoi épuiser leurs efforts ; & il a mieux aimé exprimer cette différence des Belles-Lettres aux Sciences d'une façon fine que juste.

Et l'on commença — leur approbation mutuelle. Cet avantage du commerce des Muses est très-réel, & très - important. Inspirer le plaisir de plaire aux hommes, c'est concourir au grand œuvre de la félicité commune ; car avec ces dispositions, non-seulement on n'a garde de rien faire qui leur soit contraire, mais encore on employe tous ses talens à leur être utile & agréable. Songez à tous les ressorts qu'un amant fait jouer pour plaire à sa maîtresse, & souvenez - vous dans la suite de ce Discours que l'Auteur convient que, par le commerce des Muses, l'homme devient l'amant de la société, & celle-ci sa maîtresse. Je crois qu'il aura de la peine à concilier sa these avec ces principes qui sont très - bons.

L'esprit a ses besoins, — dont ils sont chargés. Ces portraits sont plus jolis que justes. Il s'en faut bien que les Sciences & les Arts soient de pur *agrément.* Leurs utilités sont sans nombre. Il n'est point vrai qu'ils ne fassent que couvrir de fleurs nos chaînes de fer : de telles chaînes, par - tout où

elles ſe trouvent, mettent des entraves au génie & éteignent les Sciences & les Arts.

Etouffent en eux — des Peuples policés. Loin que les Sciences étouffent en nous le ſentiment de la liberté originelle, c'eſt elles au contraire qui nous apprennent que la nature a fait tous les hommes égaux, & que l'eſclavage eſt le fruit d'une tyrannie établie par la violence, *par la raiſon du plus fort*, ſuite inévitable de la *barbarie.* Mais c'eſt déshonorer la vraie idée d'un *Peuple policé*, que de nous le repréſenter comme une bête féroce à demi apprivoiſée, comme un eſclave ſans ſentimens pour ſa *liberté originelle*, & aſſujetti à un joug honteux qu'il chérit encore, tant ſa ſtupidité eſt extrême. L'homme policé eſt celui que les lumieres de la raiſon & de la morale ont convaincu que les loix & la ſubordination établies dans un Etat ont pour principe l'équité, & pour but ſa propre félicité & celle de ſes pareils. Perſuadé de ces vérités, il eſt le premier à exécuter, à aimer, à défendre ces loix qui ont enlevé ſon ſuffrage, & qui ſont ſa ſureté & ſon bonheur. Une ſociété d'hommes qui penſent & qui agiſſent ainſi, forme ce qu'on appelle vraiment *un Peuple policé.*

Il y a toujours dans les Sociétés des *individus pervers*, qui n'ont ni les lumieres, ni la raiſon, ni l'éducation néceſſaires pour reſſembler à l'homme ſociable que je viens de décrire ; ce ſont-là ceux qu'on ne tient dans l'ordre d'un peuple policé que par des chaînes, que ſous un joug ; mais on voit que ces hommes féroces ſont ceux de notre eſpece qu'on n'a pu apprivoiſer ; c'eſt la partie non policée du peuple, & celle que le reſte de la ſociété eſt intéreſſée à retenir

dans une forte d'efclavage. C'eft cet efclave que l'Orateur nous donne ici pour un Peuple policé ; efclave qui eft précifément cette portion honteufe de l'humanité ; qui eft fans aucune des vertus fociales, fans aucune des qualités d'un Peuple policé.

Le befoin — les Arts les ont affermis. Le befoin & la raifon ont élevé les trônes des vrais Rois. Les Sciences & les Arts qui font à leur tour le trône de la raifon, deviennent par-là le plus ferme appui des Souverains légitimes, par les heureux effets de la raifon & de la juftice, tant fur le Souverain que fur les fujets.

Puiffances de la terre — Heureux efclaves. L'Auteur facrifie toujours la jufteffe à l'agrément & à la nouveauté. Le trône d'un Peuple policé n'en fait point des efclaves, mais des pupilles heureux fous la tutelle d'un Pere tendre.

Vous leur devez — de toutes les vertus fans en avoir aucune. C'eft ici que notre Orateur commence à lever le mafque. Il veut que la douceur du caractere, l'urbanité des mœurs, le commerce liant & facile ne foient que des appas pour tromper les hommes. Il nous a dépeint, occupés du defir de plaire à ces mêmes hommes. Ici notre unique foin eft de les tromper ; là, nous étions les amans de la fociété ; ici nous fommes de ces amans fuborneurs & perfides, qui n'ont d'amant que les apparences, & dont le cœur fcélérat n'a d'autre but que de déshonorer l'infortunée affez foible pour en être la dupe. Le portrait n'eft pas flatteur, mais eft-il vrai, c'eft ce que nous allons examiner en fuivant l'Auteur.

C'eft par cette forte de politeffe — le commerce du monde. La décence eft déjà une efpece de vertu, ou tout au moins

un ornement à la véritable vertu quand on la posséde, & un grand acheminement vers elle quand on n'a point encore atteint sa perfection.

Si nos maximes nous servoient de regles. On veut dire si notre conduite étoit conforme à nos maximes & à nos regles. Il arrive souvent sans doute, qu'elle n'y est pas conforme; mais combien plus souvent ce désordre n'arrivera-t-il pas à ceux qui n'ont ni regle ni maxime, aux ignorans, aux rustres, aux barbares?

Si la véritable Philosophie — du titre de Philosophe! Par la même raison il y a bien des Philosophes qui n'en ont que le nom; mais qu'il y auroit encore bien moins de Philosophes, s'il n'y avoit point du tout de Philosophie!

Mais tant de qualités — en si grande pompe. S'il y a de la pompe ici, c'est dans le Discours de notre Orateur, & non pas dans la décence & dans le *titre de Philosophe*, qui décorent l'homme sage, vertueux & simple tout ensemble.

D'ailleurs.... *aut virtus nomen inane est,*
Aut decus & pretium rectè petit experiens vir.

Horat. Epist.

L'Auteur du Discours voudroit-il qu'on crût qu'il renonce à la vertu, parce qu'il aspire au *titre* de grand Orateur, & à la *pompe* d'une victoire sur tous ses concurrens.

La richesse de la parure — se reconnoît à d'autres marques. Le sage, comme l'homme robuste, se reconnoît à ses actions; mais l'un & l'autre peut être paré & élégant, sans que cette circonstance dégrade leur mérite, au contraire elle le relevera, si la décence préside à leur parure.

C'est sous l'habit rustique — la vigueur du corps. Cela n'est pas toujours vrai à la lettre. M. le Maréchal de Saxe, & tant d'autres auroient fait mal passer leur tems aux plus rustiques laboureurs : la dorure des habits n'ôte ni la santé ni la force, elle ne peut qu'en relever l'éclat.

La parure — qui se plaît à combattre nud. L'homme de bien est un brave prêt à combattre sous toutes les formes que le hasard ou le sort le forceront de prendre, nud, bien paré, mal équipé ; tous ces accessoires lui sont indifférens.

Il méprise tous ces vils ornemens — quelque difformité. Il est des ornemens & des armes qui tendent à rendre la victoire & plus sure & plus brillante. Le sage ne les néglige pas contre le vice & l'erreur ; il se plie aux circonstances, aux tems, pour en supporter ou en rectifier les événemens ; il s'accommode à ce que les mœurs de son siecle ont de décent, pour mieux réussir à corriger ce qu'elles ont de défectueux ; il se fait ami des hommes pour les rendre amis de la vertu.

Omnis Aristippum decuit color, & status & res.

Avant que l'Art eût — épargnoit bien des vices. Jamais les hommes n'ont été moins vicieux qu'ils le sont, par la raison que jamais les Sciences & les Arts n'ont été tant cultivés. La nature abandonnée à elle-même, fait de l'homme un assemblage de tant de vices, que le foible germe de vertu que son Auteur y a mis, se trouve bientôt étouffé. La terre n'a pas plutôt vu deux hommes sur sa surface, & encore deux freres, seuls maîtres de l'Univers, qu'elle a vu aussi l'un des deux massacrer l'autre par un principe de jalousie. En vain un

Dieu préside à la premiere peuplade, l'instruit, l'exhorte, la menace, elle continue comme elle a débuté; le crime se multiplie avec les hommes; ils le portent à un tel comble d'horreur, que l'Etre souverainement bon, infiniment sage, se repent d'avoir créé une race aussi perverse, & ne sait de meilleur remede aux abominations qu'il lui voit commettre, que de l'exterminer. Il n'est dans le monde entier qu'une seule famille vertueuse & exceptée du supplice. Voilà un échantillon de ce dont est capable la nature humaine, abandonnée à elle-même, à ses passions, sans le frein des loix, sans les lumieres des Lettres, des Sciences & des Arts.

Reprenons l'histoire de cette race; quelques siecles après ce châtiment terrible, nous la retrouverons bientôt aussi criminelle qu'auparavant; nous la trouverons escaladant le Ciel même, & se révoltant en quelque sorte contre son Auteur. Dispersés enfin, par une seconde punition, dans toutes les parties de la terre, ils y portent tous leurs vices. Bientôt l'adroit & robuste Nembrod leve l'étendard de la tyrannie, & fait de tous ceux de ces freres, qui ne sont ni si forts ni si méchans que lui, autant d'esclaves & de ministres de ses passions & de sa violence. Sous cette troupe assemblée par le crime & pour le crime, succombent des Nations entieres, que ces malheurs n'instruisent que pour les porter à leur tour dans d'autres climats. Je vois la terre entiere livrée à ces leçons de barbarie; chaque particulier devient un Nembrod, s'il le peut; les Nations conjurées contre les Nations s'entr'égorgent ou se chargent de chaînes; elles forment aujourd'hui des Empires qui s'écroulent d'eux-mêmes le lendemain; ils cédent au tumulte & au

torrent fougueux des mêmes passions qui les ont élevés. Que peut-on attendre de durable d'un principe plus déréglé & plus impétueux qu'une mer en fureur? Dieu Tout-puissant, quand vous lasserez-vous de voir la nature entiere en proie à tant d'horreurs? Je vois votre miséricorde s'attendrir sur l'état infortuné de la plus foible & de la moins coupable partie du genre-humain, le jouet & l'esclave de l'autre. Que fait votre sagesse infinie pour donner une face nouvelle à l'Univers? Elle fait naître ces hommes rares, avec lesquels elle semble partager son essence ineffable. Source de lumiere, vous ouvrez vos trésors à ces ames choisies; les Sciences, les Arts, l'urbanité, la raison & la justice, sortent du sein de ces génies créateurs, & se répandent sur la terre. Les hommes s'aiment, s'unissent, & font des loix pour contenir ceux que le sort prive de ces lumieres, & que les passions gouvernent encore. La terre jouit d'une félicité qu'elle ne connoissoit point: elle est étonnée elle-même de ce prodige; elle en déifie les Auteurs, & attribue à miracle l'effet naturel de la culture des Sciences & des Arts. Apollon est adoré comme un Dieu. Orphée est un homme divin dont les accords inspirent aux lions, aux tigres la douceur de l'agneau, dont l'art enchanteur anime & donne des sentimens d'admiration & de concorde aux arbres, aux rochers mêmes. Amphion n'est plus un Orateur savant & profond politique, qui par la force de son éloquence transforme les Thébains féroces & barbares en un Peuple doux, sociable & policé. C'est un *demi-Dieu*, qui par les accens magiques de sa lyre donne aux pierres mêmes le mouvement & l'intelligence nécessaires pour s'arranger elles-mêmes, & former

l'enceinte d'une Ville (*). Ce que les premiers génies de l'Arabie, de l'Egypte & de la Grece ont fait jadis; ceux qu'ont vu naître les regnes des Auguftes, des Médicis, des François I, des Louis XIV, l'ont répété dans les fiecles poftérieurs.

(*) Avant que la raifon s'expliquant par la voix,
Eût inftruit les humains, eût enfeigné des Loix:
Tous les hommes fuivoient la groffiere nature;
Difperfés dans les bois couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de droit & d'équité:
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du difcours enfin l'harmonieufe adreffe
De ces fauvages mœurs adoucit la rudeffe;
Raffembla les Humains dans les forêts épars,
Enferma les Cités de murs & de remparts;
De l'afpect du fupplice effraya l'infolence,
Et fous l'appui des Loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là font nés ces bruits reçus dans l'Univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis dépouilloient leur audace:
Qu'aux accords d'Amphion les pierres fe mouvoient,
Et fur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'Harmonie en naiffant produifit ces miracles. (*)

Boil. art poët. ch. IV.

(*) *Silveftres homines facer, interprefque Deorum*
Cædibus & victu fædo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidofque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere fono teftudinis, & prece blanda
Ducere quò vellet. Fuit hæc fapientia, &c.

Hor. art poët. v. 391.

De-là

De-là ſont ſortis ces grands reſſorts de la ſage politique, ces alliances raiſonnées & ſalutaires, cette balance de l'Europe, le ſoutien des Etats qui la compoſent. Enfin les Sages de l'Orient n'avoient été que des Légiſlateurs dès Peuples; ceux de l'Occident ont pouſſé les progrès de la ſageſſe juſqu'à devenir les Légiſlateurs des Souverains mêmes, parce qu'aucun ſiecle n'a pouſſé ſi loin les Sciences & les Arts, & par conſéquent la raiſon & la ſageſſe.

Dans tous les ſiecles néanmoins ces chaînes ſi ſalutaires & ſi raiſonnables établies entre les Rois, entre les Peuples, ſe ſont ſouvent trouvées rompues. Ces malheurs n'arriveroient point, ſi tout un peuple étoit ſavant, ſi tous les Rois étoient Philoſophes. Quelque éclairé, quelque policé que ſoit un Etat, le Philoſophe y eſt beaucoup plus rare, que ne ſont dans une digue les pilotis de ces boulevards qui s'oppoſent au débordement d'un fleuve rapide, aux fureurs d'une mer agitée : les peuples ſont ces flots impétueux qui renverſent quelquefois & les pilotis & la digue qu'ils ſoutiennent; & malheureuſement les Rois eux-mêmes ſont quelquefois peuple en cette partie.

Mais avons - nous beſoin de remonter aux premiers ſiecles du monde, & d'en parcourir tous les âges, pour prouver que les hommes inſtruits, policés, ſont meilleurs? N'avons-nous pas actuellement ſur la terre, dans nos climats même, des échantillons des hommes de toutes les eſpeces. Dites - moi, je vous prie, illuſtre Orateur, eſt - ce dans des Royaumes où fleuriſſent les Univerſités & les Académies, qu'on rencontre la galante nation des Antropophages, ce peuple plein d'humanité & de ſentiment, chez lequel les enfans ſont honorés

pour avoir bien battu leurs meres, & où l'on regarde comme une loi d'Etat, & un devoir envers ses parens chargés d'années, de les laisser mourir de faim (*)? N'allons pas chercher si loin des exemples de la barbarie & du vice attaché aux ténebres de l'ignorance; parcourons seulement les campagnes de France les moins cultivées par les Arts, les moins policées, & comparons leurs mœurs avec celles des habitans des grandes Villes. Que trente jeunes paysans de différens villages de la Thierache, ou de la Bretagne, &c. se trouvent rassemblés à une fête de village pour la danse, vous aurez plus de combats, plus de blessures, plus de meurtres de la grossiéreté pas-

(*) Nous ne voyons point la galante nation des Antropophages, dira-t-on, mais nous avons celle des Cartouches, des Nivets, des Raffiats, &c. Parlons plus noblement, nous voyons celle des braves qui s'égorgent pour un léger affront, malgré la loi & la religion.

La loi & la religion sont donc contraires à ces crimes, & en empêchent sans doute un grand nombre; tandis que de massacrer & de manger des hommes est une coutume, une loi de la Nation dont je viens de parler. Il y a quelques Cartouches parmi nous; la férocité est un vice à l'unisson chez tous les Antropophages: nos scélérats sont abhorrés, on les saisit dès qu'on les connoit, & ils expirent dans les supplices. Les Antropophages sont toute leur vie l'horrible commerce dont ils portent le nom, & sont applaudis de leurs Compatriotes.

Le duel en particulier est un accident dépendant de la férocité guerriere, & il ne subsisteroit point non plus que son principe, si l'empire des Lettres & des Beaux-Arts étoit plus étendu, si tous les hommes étoient Philosophes. Mais dans la supposition que cette férocité soit un mal nécessaire, quelque funeste, quelque blâmable que soit le duel, on peut en quelque sorte l'excuser par la délicatesse des sentimens qu'il suppose & qu'il entretient dans notre jeunesse guerriere, par la décence & le respect réciproque qu'il leur inspire. Il résulte donc de ce désordre même une espece d'ordre & d'harmonie. Rien de semblable ne peut être allégué en faveur des Antropophages & des Hottentots, peuples cruels sans nécessité, par habitude, & par le seul plaisir d'être cruels.

ſionnée & farouche de ces trente ruſtres, que vous n'en aurez dans cent bals de l'opéra qui raſſembleront cinq cents perſonnes ; que vous n'en aurez en trois mois dans une ville peuplée d'un million d'habitans. Avez-vous une ferme, une terre dans ces cantons policés? votre fermier en eſt autant propriétaire que vous-même. Il vous paye, il eſt vrai, le contenu de votre bail, mais il ne vous laiſſe pas la liberté d'être encore mieux payé par un autre. Vos biens paſſent de pere en fils aux deſcendans du fermier comme à ceux du propriétaire, & ſi vous vous aviſez de trouver que vous êtes le maître d'en diſpoſer en faveur d'une autre race, ou celle-ci ne ſera pas aſſez hardie pour l'accepter, ou vous verrez bientôt votre terre réduite en cendres, & votre nouveau fermier aſſaſſiné. Vous êtes en France, les loix vous vengeront; elles vous prouveront, comme moi, que la vertu ne réſide & ne trouve de défenſe que dans un Etat bien policé, & que vous ſeriez perdu ſans reſſources, ſi votre terre étoit placée dans des climats où les loix ſont inconnues, excepté celles des paſſions & de la violence; ſi enfin vous étiez dans ces premiers ſiecles où la nature ſeule gouvernoit les hommes; vrais ſiecles de fer, quoiqu'en diſent la Fable & les Poëtes ſes miniſtres.

Tel eſt l'abrégé très-ſuccinct des preuves que l'hiſtoire des ſiecles paſſés, & celle du nôtre même, nous fournit de l'union intime du crime avec la barbarie, avec l'ignorance, & au contraire de la liaiſon néceſſaire de la vertu, de la raiſon avec les Sciences, les Arts, l'urbanité : mais quand l'hiſtoire n'en diroit pas un mot, n'avons-nous pas dans les principes phyſiques de ces choſes mêmes, dans leur nature, de quoi

M 2

prouver ce que ces événemens viennent de nous apprendre ?

La propre conſtitution de l'homme le rend ſujet à mille beſoins. Il a des ſens qui l'en avertiſſent, & chacune de ſes ſenſations de beſoins eſt accompagnée d'une action de la volonté, d'un deſir d'autant plus violent que le beſoin en eſt plus grand, ou l'organe qui en inſtruit, plus ſenſible. Ce même acte de la volonté fait jouer tous les reſſorts du mouvement de la machine propres à ſatisfaire les beſoins, à remplir les deſirs. Voilà la marche naturelle de la nature humaine, & une ſuite d'effets auſſi attachés à ſon méchaniſme, que l'eſt à celui d'une pendule le partage du jour en 24 heures. Par elle-même, le bien-être de l'individu eſt ſon unique objet, l'unique fin à laquelle cet individu rapporte toutes ſes actions. S'il n'y avoit qu'un homme dans l'Univers, il ſeroit à même de ſe contenter, ſans le faire aux dépens d'aucun être qui pût s'y oppoſer ou s'en plaindre; mais dès que l'objet de ſes deſirs ſe trouve partagé entre pluſieurs hommes, il arrive ſouvent qu'il faut qu'il apprenne à s'en paſſer, ou qu'il le raviſſe à celui qui le poſſéde. Qu'eſt-ce que lui dicte la nature en pareil cas? Elle ne balance pas; elle n'a rien de plus cher qu'elle-même, & de plus preſſé que de ſe ſatisfaire; elle lui dit très-poſitivement que, ſi le poſſeſſeur de l'objet deſiré eſt plus foible, il faut le lui ravir ſans façon; & que s'il eſt capable d'une réſiſtance qui rende l'acquiſition douteuſe, il faut y ſuppléer par l'art, lui tendre une embuſcade, ou imaginer un arc & une fléche qui l'atteigne de loin, & qui nous déſaſſe de l'inquiétude où nous met ce deſir, ou la crainte d'être troublé dans la poſſeſſion de l'objet, quand nous l'avons acquis. Ainſi

parle la nature ; ainſi a-t-elle conduit les premiers hommes ; ainſi a-t-elle produit ces ſiecles d'horreurs que nous avons ci-devant parcourus.

Qu'a fait la culture des Sciences & des Arts ? Qu'a fait la nature perfectionnée par la réflexion ? Qu'a fait la raiſon enfin pour ſauver à la nature humaine toute brute, le déshonneur où elle ſe plongeoit ? Ecoute, a-t-elle dit à cet individu, tu veux enlever à ton voiſin un bien qui eſt à lui ; mais que penſerois-tu, s'il te raviſſoit le tien ? Pourquoi te crois-tu autoriſé à faire contre lui ce que tu ſerois bien fâché qu'il fît contre toi ? Et qui t'a dit que ſon autre voiſin ne ſe joindra point à lui pour te punir de ta violence ? Réprime donc un deſir injuſte, & qui peut avoir des ſuites funeſtes pour toi-même. Ne deſire que ce qui t'appartient, ou que tu peux obtenir légitimement. Tu es adroit & vigoureux, employe tes talens à te défendre & non à attaquer : employe-les à défendre tes voiſins : ils t'aimeront ; ils te regarderont comme leur protecteur, leur chef ; & tu auras d'eux, par cette voie généreuſe, & leur amitié & tout ce que tu n'aurois pu leur ravir qu'avec injuſtice, & en eſſuyant des dangers. Réponds-moi, dit-elle, à un ſecond ; toi qui joins au génie un caractere laborieux, je t'ai vu conſtruire ta cabane avec plus d'adreſſe & plus d'art qu'aucun autre ; que n'en fais-tu une pareille, ou une plus belle même à ton voiſin, qui n'a pas l'adreſſe de s'en conſtruire une ? Il eſt meilleur chaſſeur que toi, il fournira abondamment à des beſoins que tu as peine à ſatisfaire, & il te payera encore de ſa reconnoiſſance & de ſon amitié. Tu dors, dit-elle à un troiſieme, & tu imites

ton troupeau raſſaſié & fatigué des pâturages où tu l'as promené tout le jour; je te connois capable des plus vaſtes réflexions ; peux-tu ne pas lever les yeux ſur ces aſtres brillans dont le Ciel eſt paré dans cette belle nuit ? Reconnois-les, obſerve leurs cours, tires-en les moyens de connoître les régions de la terre, le plan de l'univers, & de déterminer l'année, ſes ſaiſons. Tu deviendras l'admiration des autres hommes, & l'objet de leurs hommages & de leurs tributs. Que fais-tu pareſſeux, dit-elle à un quatrieme? tu es ingénieux, & tu paſſes les journées entieres dans l'oiſiveté & la rêverie. Prends-moi ce roſeau, vuides-en la moëlle, perces-y des trous, ſouffle contre le premier, & remue avec art les doigts ſur les autres, tu vas produire des ſons qui feront accourir autour de toi tous les humains de la contrée; ravis de t'entendre, ils t'eſtimeront par-deſſus les autres, & il n'y a point de préſens qu'ils ne te faſſent pour t'engager à leur procurer ce plaiſir. Vois-tu, dit-elle à un cinquieme, ce que viennent de faire tes voiſins pour le bien général de l'habitation? Quelle émulation, & quelle eſtime réciproque a mis parmi eux le génie inventif? Quelle union réſulte des ſervices mutuels qu'ils ſe rendent, ou des plaiſirs qu'ils ſe font par-là? Quelle ſureté produit dans cette union cette eſtime, cette amitié réciproque, & l'équité dont ſe piquent la plupart de ſes membres? Toi qui ſens mieux qu'un autre, l'utilité & le bonheur d'un pareil état, & qui es un des plus ſages & des plus éloquens de l'habitation, perſuade-leur à tous de ſe faire une loi de vivre toujours, comme le font les meilleurs d'entr'eux, de punir ceux qui

s'en écarteront, & d'exciter par des hommages & des récompenſes les hommes vertueux & habiles, auxquels ils doivent ces précieux avantages, à les porter encore à une plus grande perfection.

Ainſi parla la raiſon ; ainſi le génie, en prenant l'eſſor, développa le germe de l'équité & de l'urbanité, étouffé par la barbarie. Mais ſans cette raiſon, premier effort du génie, que devenoit la vertu ? Sans l'éducation, ſans la culture des Sciences & des Arts, que deviennent les mœurs ? Quels ſont les objets eſſentiels de cette éducation ? Que mon Orateur me ſuive ici, & qu'il n'élude pas la queſtion par le brillant de ſes ſophiſmes ; ne ſont-ce pas nos devoirs envers l'Etre ſuprême & envers le prochain ? C'eſt à des enfans qu'on inculque ces devoirs, c'eſt ſur de la cire molle qu'on en imprime l'obligation : ils croîtront donc, non-ſeulement bien inſtruits, mais encore convaincus de la néceſſité de ces devoirs. Comment ne les rempliroient - ils pas, dès qu'ils en ſont bien convaincus ? Comment feroient-ils faux-bond à la vertu, à la probité qu'ils eſtiment, qu'ils aiment & qu'ils révérent ? Et s'il en eſt encore quelques - uns, dont la nature perverſe, malgré tant de circonſtances propres à les ranger ſous l'étendard de l'honneur, les engage à ſe dégrader, à ſe livrer au vice, que n'euſſent-ils pas fait, & en combien plus grand nombre n'euſſent-ils pas été, s'ils euſſent manqué de tous ces ſecours, de l'éducation & des Lettres (*) ?

(*) Vous faites faire, dira quelqu'un... aux Sciences, aux Arts, à la raiſon, ce qu'a toujours fait la loi naturelle, puiſque vous leur attribuez même ce premier principe ſi ſimple, *alteri ne feceris quod tibi fieri non vis.*

Aujourd'hui — jettés dans un même moule. Tant mieux ſi la forme eſt bonne.

Sans ceſſe la politeſſe — propre génie. On fait fort bien de ne pas ſuivre ſon propre génie, quand il eſt conforme à une nature perverſe; alors on doit prendre pour regles les réformes qu'y ont fait faire les réflexions des ſages; mais quand on poſſéde un bon génie, on peut hardiment ſe donner carriere: on ſe fera tout à la fois & admirer & aimer.

On n'oſe plus paroître ce qu'on eſt. Oh! nous y voilà: on eſt naturellement méchant; l'éducation nous a appris qu'il ne faut point l'être. Nous ſommes honteux de ſentir en nous que cette éducation n'a pas encore déraciné ces vices; nous nous efforçons au moins de paroître vertueux. Cet effort eſt

Qu'entend-on par la loi naturelle? Sont-ce les inſtincts, les mouvemens que tous les hommes reçoivent de la nature toute brute? Dans ce cas-là je dis que la loi naturelle ne nous dicte que de ſatisfaire nos deſirs, quelqu'effrénés qu'ils ſoient, qu'elle eſt le principe de la barbarie, & qu'elle ne fait rien de ce que nous venons de faire à la raiſon, aux Sciences & aux Arts, ainſi que je viens de le prouver. Veut-on appeller loi naturelle celle qui ordonne aux hommes de ſe chérir réciproquement? alors je ſoutiens que cette loi eſt une ſuite de la réflexion & de l'expérience; que c'eſt une loi naturelle réduite en art, en ſcience, par des raiſonnemens qui nous font voir que l'empire ſur nos paſſions, la privation de pluſieurs de nos deſirs, nous ſont ſouvent plus avantageux que la jouiſſance illégitime des biens deſirés; & que quand même nous n'y trouverions pas notre avantage, la juſtice exigeroit de nous que nous agiſſions ainſi. Or, ces progrès de la raiſon vers l'équité, ſont les premiers fondemens qu'elle a jettés de la Morale, ils ſont déjà un commencement du grand art de ſe conduire parmi les autres hommes; mais cette ſcience qui tend au bien de la ſociété, contrarie en même tems les mouvemens naturels du particulier.

D'où vient, je vous prie, accorde-t-on tant d'eſtime à la vertu, tant d'admiration à ces actions généreuſes, par leſquelles des particuliers ſe ſont ſacri-

un

un premier pas à la vertu: *Initium ſapientiæ timor Domini*, & la preuve du bien qu'a fait chez nous l'éducation. Sans elle cet homme-là auroit été méchant ſans honte & fort ouvertement. Plus il ſera honteux d'être vicieux, moins il ſuccombera; & plus il aura eu d'éducation, toutes choſes égales d'ailleurs, plus cette honte ſera grande, & moins il oſera être vicieux. L'Auteur convient par-là, malgré lui, de l'utilité des Sciences, des Arts, de l'éducation.

On peut rapporter au même principe ce que nous appellons l'honneur, le point-d'honneur, ce tyran magnanime dont le pouvoir deſpotique & ſouvent ſalutaire, gouverne tous les Peuples civiliſés, ce grand mobile des actions de tous les hommes, de ceux mêmes qui n'ont ni religion ni vertus réelles. Or, ce frein le plus puiſſant, le plus univerſel contre les ac-

fiés pour leurs amis, pour leurs concitoyens? C'eſt que toutes ces belles actions ne ſont pas dans la ſimple nature; c'eſt que pour en former le projet, le ſyſtême, il a fallu des efforts de génie, & pour les exécuter, de plus grands efforts encore de la part de l'ame, peut-être même d'un peu d'un certain enthouſiaſme, pour renoncer à ſes propres intérêts & leur préférer celui de ſes amis, de ſes citoyens, de ſa patrie. Qu'eſt-ce que la généroſité, ſinon ce ſacrifice de ſon bien particulier à celui des autres? Or, tous ces procédés ſont ſupérieurs à la loi purement naturelle, ſupérieurs à ces inſtincts dont nous parlions tout-à-l'heure; c'eſt même par cette raiſon & par l'intérêt particulier que nous avons que les autres hommes faſſent beaucoup de pareilles actions, que nous leur accordons tant d'éloges. Ainſi, quand on dit communément, que ce principe, *ne fais à autrui que ce que tu voudrois qu'on te fît*, eſt une loi naturelle; on entend que c'eſt la premiere conſéquence que la raiſon a tirée de ſes réflexions, & de l'expérience, le premier principe enfin de la ſcience de la morale naturelle, de la morale établie indépendamment des lumieres de la révélation; mais cette morale eſt vraiment un de ces Arts, une de ces Sciences auxquelles j'ai attribué l'heureuſe révolution arrivée dans le genre-humain.

tions basses, honteuses, vicieuses, d'où nous vient-il, sinon de l'éducation ? Pourquoi une Sauvage se prostitue-t-elle publiquement & sans façon, tandis que ce que nous appellons une femme d'honneur, perdroit la vie plutôt que la réputation qui lui fait donner cette épithete, & que ceux qui l'ont perdue, cachent encore avec soin leurs foiblesses ? C'est que la Sauvage suit le seul instinct de la nature, & qu'on ne lui a jamais dit qu'il y avoit du mal à se laisser aller au torrent de ses passions : au lieu qu'on a inculqué dès l'enfance à nos femmes des regles de morale divine & humaine sur cet article, & qu'on les a persuadées qu'il est honteux de s'abandonner aux vices contre les lumieres & les préceptes de cette morale.

Ce point-d'honneur, ce frein plus général que la religion même, & qui lui est souvent fort utile, sera donc d'autant plus puissant, qu'on aura mieux inculqué ces vérités, ces préceptes de morale, & qu'on aura donné plus d'éducation. Les hommes seront donc d'autant moins vicieux, qu'ils seront moins ignorans, mieux instruits.

Et dans cette contrainte—qu'il eût été essentiel de le connoître. Qui est-ce qui est la dupe des politesses que l'usage a établies, & qui les confondra avec les offres sinceres de services que vous fait un ami ? La simple urbanité & l'urbanité échauffée par une amitié vive & sincere, ont des tons si différens, que le moins versé dans le commerce du monde ne s'y méprend pas. Le fourbe même, qui s'étudie à jouer le personnage de celui-ci, n'est gueres plus difficile à pénétrer, qu'il n'est embarrassant de distinguer une coquette d'une vé-

ritable amante. Au reſte, ſi les hommes ſe trahiſſent dans un ſiecle où l'éducation, l'honneur & les ſentimens regnent plus que jamais, à quoi a-t-on dû s'attendre dans les ſiecles d'ignorance & de barbarie? Croit-on que les hommes plus vicieux alors aient été moins malins, moins trompeurs, parce qu'ils étoient moins ſavans? c'eſt une erreur très-groſſiere que de croire que les Sciences & les Arts rendent les hommes plus fins, plus artificieux. Je pourrois citer cent traits de la plus naïve ſimplicité pris dans les plus grands hommes, depuis La Fontaine juſqu'à Newton. Celui qui raconte avec tant d'art les fourberies du renard & du loup, ne garde pour lui que la ſimplicité de l'agneau. Celui dont la ſagacité étonne l'univers, quand il s'agit de ſonder les profondeurs de la nature, quand il s'agit de donner la torture à la lumiere, de lui extorquer ſes ſecrets par des ruſes phyſiques auſſi fines que cette matiere eſt ſubtile; celui-là même n'a plus vis-à-vis d'une femme, d'un homme du monde, qu'une timidité, une ingénuité ruſtique qui ſe trouve primée par la frivolité même. L'aigle des Académies devient le butor des cercles. Ce ſera bien pis, s'il eſt queſtion de l'art de pénétrer les petits détails d'intérêt, d'affaires de commerce, les fineſſes, les ſtratagêmes qui ſont partie de cet art ſi connu du commun des hommes. J'oſe avancer ſans crainte d'être contredit par aucun homme raiſonnable, qu'en cette partie, une douzaine de ces hommes tranſcendans, va être le jouet d'un ruſtre Bas-Normand ou Manceau, & la raiſon en eſt auſſi ſimple qu'eux; leur ſublime génie eſt entiérement occupé des ſujets qui leur ſont proportionnés; il n'eſt jamais deſ-



cendu dans ces petits détails des uſages & des affaires de la vie commune ; il en ignore tous les replis, tous les petits détours, dont le ruſtre a fait ſon unique étude.

S'il eſt donc dans le monde poli de ces hommes artificieux en grand nombre, c'eſt que le plus grand nombre des membres de la ſociété, préfére la ſcience du monde, de ſes manieres, de ſes ruſes, de ſes intérêts à la ſcience de la nature & des Beaux-Arts ; & pourquoi dans cette ſociété, la partie la plus aimable & la plus à craindre, la plus foible & la plus ſéduiſante, paſſe-t'elle pour la plus artificieuſe ? C'eſt que par ſon genre de vie elle eſt la moins inſtruite, la moins ſavante. Aujourd'hui qu'on revient de la prévention contre les femmes ſavantes, qu'on les reconnoît autant & plus propres que nous aux belles connoiſſances, qu'elles s'y appliquent ; quoi de plus aimable & de plus ſûr tout à la fois que leur commerce ? Si donc vous cherchez de l'artifice, adreſſez-vous dans les deux ſexes à cette partie frivole, dont l'éducation auſſi futile qu'elle, n'admet aucune ſcience, aucun art ſolide, qui ne connoît que de nom ces flambeaux de la vérité, ces remparts de la vertu. Vous ne trouverez point l'homme artificieux parmi les ſavans, parmi les gens livrés en entier aux Beaux-Arts, ou, s'il eſt poſſible qu'il s'en trouve, ce ſera un entre dix mille, que n'aura pas préſervé de ce penchant trop naturel l'art le plus capable de le faire.

Quel cortege de vices — aux lumieres de notre ſiecle. Nous venons de répondre à cette déclamation.

On ne profanera plus—on le calomniera avec adreſſe. Notre Auteur convient que nos gens à éducation, que nos gens

polis, lettrés, ne font pas capables *d'outrager grossiérement leurs ennemis*, mais qu'en revanche, la dissimulation, la calomnie adroite, la fourberie, font le partage de cette partie civilisée.

C'est déjà un grand avantage pour la société que les Lettres ayent extirpé les vices grossiers; mais quand l'Auteur croit que les défauts moins importans se sont multipliés & ont fait une compensation, c'est une erreur dans laquelle personne ne donnera. A qui pourra-t'on persuader qu'un homme assez féroce pour exécuter le vol, le meurtre, tel qu'on en trouve tant dans la lie du peuple & des paysans, &c. se fera un scrupule d'être dissimulé, fourbe? Ce sont-là de belles bagatelles pour des scélérats capables de tremper leurs mains dans le sang humain! Convenons donc que la partie grossiere des hommes de ce siecle même, la partie peu civilisée, à demi barbare, est la plus méchante; & nous concevrons que quand tout le genre-humain étoit sauvage, barbare, pire encore que la grossiere espece dont nous venons de parler, tous les hommes étoient beaucoup plus méchans qu'ils ne sont aujourd'hui.

Les haines nationales s'éteindront — que leur artificieuse simplicité. Notre Orateur copie ici le Misanthrope de Moliere: il ne lui manque plus que de dire avec lui...

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entr'eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve par-tout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;

Je n'y puis plus tenir, j'enrage, & mon dessein
Est de rompre en visiere à tout le genre-humain.

Nous lui répondrons avec Ariste...

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage.

Telle est la pureté — devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont. Un sauvage, sans doute, qui prendroit à la lettre toutes nos politesses, & qui croiroit bonnement que tout le monde est son *serviteur*, parce que tout le monde le lui dit, seroit fort étonné de ne trouver aucun laquais à ses gages parmi ses honnêtes *serviteurs.* Mais quand il compareroit ensuite le fond de la vie & des mœurs de nos peuples avec ce qui se passe dans sa nation barbare, quand il seroit en état de comparer les prodiges que les Sciences & les Arts ont inventés pour la sureté, les besoins & les commodités de la vie, pour l'amusement & le bonheur des hommes, avec la pauvreté & la misere affreuse de ses compatriotes exposés aux injures de toutes les saisons, vivans de chasse, de pêche, & de ce que la terre donne d'elle-même, & mourans de faim, de froid, ou des maladies les plus aisées à guérir, quand le hasard & la nature, leurs seules ressources, leur manquent au besoin; quand il seroit assez instruit pour comparer notre Jurisprudence, cette police admirable qui met le foible & l'orphelin à l'abri des violences du plus fort & du plus méchant, qui fait vivre ensemble des millions d'hommes avec douceur, politesse, égards, services réciproques, comme le dit si élégamment notre Orateur; quand il seroit, dis-je,

en état de comparer cette harmonie admirable avec les désordres affreux annexés à la barbarie, aux mœurs sauvages, alors il se croiroit transporté dans le séjour des Dieux, & il le seroit en effet, par comparaison avec son premier état.

Où il n'y a nul effet — nos Arts se sont avancés à la perfection. On dit aller à la perfection, & non pas *s'avancer à la perfection*, mais bien s'avancer *vers* la perfection : comme on dit, *aller à Paris*, & non pas *s'avancer à Paris*, mais bien s'avancer *vers* Paris; & la raison en est simple, c'est que celui qui va à un lieu, est censé l'atteindre, aller jusques-là ? au lieu que celui qui s'avance vers quelque chose, peut fort bien ne faire que quelques pas vers elle, & en rester là. En fait de Sciences, je n'y regarderois pas de si près, j'y sacrifie volontiers la pureté du langage à une expression plus nette & plus forte; mais un Orateur doit être scrupuleux sur la langue.

Dira-t-on que c'est un malheur — & dans tous les lieux. Voilà une déclaration bien formelle du paradoxe que l'Auteur ose soutenir; suivons-le dans les prétendues preuves qu'il va donner de propositions aussi révoltantes & aussi fausses.

Voyez l'Egypte — & enfin des Turcs. Ces faits historiques prouvent-ils le moins du monde que l'Egypte polie par les Sciences & les Arts en fût devenue moins vertueuse pour être devenue plus foible. Cette preuve au contraire ramenée à la vérité nous apprend que l'Egypte conquérante est l'Egypte barbare & féroce; que l'Egypte conquise est l'Egypte savante, civilisée, vertueuse, assaillie par des peuples aussi barbares & aussi féroces, qu'elle l'étoit elle-même autrefois. Qu'y a-t-il là qui ne soit conforme à la nature & à notre these ? N'est-il

pas dans le cours ordinaire de cette nature, toutes choses égales d'ailleurs. . . . .

Que la férocité terrasse la vertu.

Voyez la Grece — que le luxe & les Arts avoient énervé. *Enervé*, passe, mais de mœurs corrompues, c'est une question que notre Orateur n'a pas même effleurée, & que j'ose le défier de prouver.

C'est au tems des Ennius—le titre d'arbitre du bon goût. Tout le monde sait que Rome doit son origine à une troupe de brigands rassemblés par le privilege de l'impunité, dans l'enceinte formée par son fondateur. Voilà le germe des conquérans de la terre, objet des éloges de ce Discours, en voilà l'échantillon; des scélérats réunis *par le crime & pour le crime.* Je conseille à notre Orateur de placer ces Héros que nous verrions aujourd'hui expirer par divers supplices bien mérités, de les placer, dis-je, vis-à-vis des Ovides & des Catulles, &c.

Que dirai-je de cette Métropole —peut-être par sagesse que par barbarie. Voilà un *peut-être* bien prudent, & bien nécessaire à cette phrase; car comment croire que les peuples de l'Europe encore barbares, aient refusé avec connoissance de cause d'admettre les Sciences chez eux? Ils n'avoient pas lu le Discours de notre Orateur.

Tout ce que la débauche — les lumieres dont notre siecle se glorifie. Toutes ces horreurs prouvent que dans l'Empire le mieux policé, le plus savant, il y a des ignorans, il y a des barbares. Tout un peuple peut-il être savant dans le royaume où les Sciences sont le plus cultivées? Tous les hommes ont-ils

ils des mœurs dans les Etats où la morale la plus pure regne avec le plus de vigueur? La plus nombreuse partie des sujets d'un pareil Etat, est toujours privée de la belle éducation; & il est, sans doute, encore parmi l'autre, des natures assez rebelles pour conserver leurs passions, leur méchanceté, malgré le pouvoir des Sciences & des Arts. Un siecle éclairé, policé, est plus frappé qu'un autre de ces anecdotes honteuses au genre-humain. Il est fécond en Historiens qui ne manquent pas de les transmettre à la postérité; mais combien de mille volumes contre un, n'auroit-on pas rempli des noirceurs qui se sont passées dans les siecles barbares, dans les siecles de fer, s'ils n'y avoient pas été trop communs pour mériter attention, ou s'il s'y étoit trouvé des spectateurs, gens de probité, & en état d'écrire?

Mais pourquoi chercher — libres & invincibles. Epurer les mœurs, & donner ce que l'Auteur entend ici par *courage*, sont deux choses tout-à-fait différentes, & peut-être même opposées.

La valeur guerriere est de deux sortes; l'une que j'appellerai avec l'Auteur *courage*, a son principe dans les passions vives de l'ame, & un peu dans la force du corps; celle-ci nous est donnée par la nature, c'est elle qui distingue le dogue d'Angleterre du barbet & de l'épagneul; le propre nom de ce courage est la *férocité*, & il est par conséquent un vice. La valeur guerriere de la deuxieme espece, & celle qui mérite vraiment le nom de *valeur*, est la vertu d'une ame grande & éclairée tout ensemble, qui pénétrée de la justice d'une cause, de la néceffité & de la possibilité de la défendre, & la croyant

ſupérieure aux avantages de ſa vie particuliere, expoſe celle-ci pour obtenir l'autre, en faiſant ſervir toutes ſes lumieres au choix des moyens prudens qui conduiſent à ſon but. Le courage féroce eſt la valeur ordinaire du ſoldat ; c'eſt un mouvement impétueux & aveugle que donne la nature, & qui ſera d'autant plus violent, d'autant plus puiſſant, que les paſſions ſeront plus vives, plus mutines, qu'elles auront été moins domptées; en un mot, moins l'individu aura eu d'éducation, plus il ſera barbare. Voilà pourquoi les ruſtres des provinces éloignées du centre d'un Etat policé, & les montagnards ſont plus courageux que les artiſans des grandes villes. Il eſt hors de doute que la culture des Sciences & des Arts éteint cette eſpece de courage, cette férocité; parce que la ſoumiſſion, la ſubordination perpétuelle qu'impoſe l'éducation, la morale qui dompte les paſſions, les accoutument au joug, en étouffent le feu, les incendies. De-là naît la douceur des mœurs, l'équité, la vertu; mais aux dépens de la férocité qui fait le bon ſoldat. L'art de raiſonner, peut devenir un très-grand mal dans celui qui ne doit avoir que le talent d'agir. Que deviendroient la plupart des expéditions guerrieres, ſi le ſoldat y raiſonnoit auſſi juſte que l'âne de la Fable....

> Et que m'importe à qui je ſois ?
> *Battez-vous*, & me laiſſez paître :
> Notre ennemi, c'eſt notre maître,
> Je vous le dis en bon François.
>
> *La Fontaine, Fabl. 8. l. VI.*

Rois de la terre, dont la ſageſſe doit employer utilement

jusqu'aux vices, ne travaillez pas à conserver à vos peuples la férocité, mais choisissez les bras de vos armées dans la partie de vos sujets la moins polie, la plus barbare, la moins vertueuse, vous n'aurez encore que trop à choisir, quelque protection que vous accordiez aux Sciences & aux Arts ; mais cherchez la tête qui doit conduire ces bras, cherchez-la au temple de Minerve, Déesse des armes & de la sagesse tout ensemble, parmi ces sujets dont l'ame aussi éclairée que forte, ne connoît plus les grandes passions que pour les transformer en grandes vertus, ne ressent plus ces mouvemens impétueux de la nature, que pour les employer à entreprendre & à exécuter les plus grandes choses.

Des notions que je viens de donner du courage, & je les crois très-saines, & prises dans la nature ; il résulte qu'une armée toute faite d'un peuple policé, une armée toute composée de Bourgeois, d'Artisans, de Grammairiens, de Rhéteurs, de Musiciens, de Peintres, de Sculpteurs, d'Académiciens du premier mérite même, & de la vertu la plus pure, seroit une armée fort peu redoutable. Telle étoit apparemment en partie celle que les Chinois, les Egyptiens, très-savans & très-policés, ont opposée aux incursions des Barbares ; mais cette armée, toute pitoyable qu'elle est, n'est telle que parce qu'elle est composée d'un trop grand nombre d'honnêtes gens, d'un trop grand nombre de gens humains & raisonnables, de gens qui disent....

Est un grand fou qui de la vie
Fait le plus petit de ses soins,

Auſſi-tôt qu'on nous l'a ravie,
Nous en valons de moitié moins.
. . . .
Par ma foi c'eſt bien peu de choſe
Qu'un demi Dieu quand il eſt mort.
Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque,
Où l'on ne reçoit point le corps;
Et la gloire & la renommée
Ne ſont que ſonge & que fumée,
Et ne vont point juſques aux morts

Voiture, tom. 2.

Au moins nous ſerons en droit de croire, que ces guerriers devenus lâches à force de ſavoir & de politeſſe, n'en étoient pas moins remplis de raiſon, d'humanité & de vertu, juſqu'à ce que l'Auteur du Diſcours nous ait bien prouvé qu'on ne peut être à la fois honnête homme & poltron.

Mais s'il n'y a point de vice — pour ſa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre. * L'Auteur confond par-tout la vertu guerriere du ſoldat, la férocité avec la véritable vertu, la probité, la juſtice. En ſuivant ſes principes, on croiroit les ſoldats plus vertueux que leurs Officiers; les payſans plus gens de bien que leurs Seigneurs, & l'on crieroit à l'injuſtice, de voir que nos tribunaux ne ſont occupés que de la punition de ces plus honnêtes gens-là. Je ne préſume pas que le Diſcours de notre Orateur faſſe réformer ces dénominations univerſellement reçues, & vraiſemblablement bien fondées, par leſquelles on diſtingue communément les hommes de la ſo-

ciété en deux classes ; l'une sans naissance, sans éducation, & qu'en conséquence on désigne par des épithetes qui marquent qu'elle a peu de sentimens, peu d'honneur & de probité ; l'autre bien née & instruite de toutes les parties des Sciences & des Arts qui entrent dans la belle éducation, & que pour cette raison on regarde comme la classe des *honnêtes gens.*

* *Je n'ose parler de ces Nations heureuses — ils ne portent point de chausses !* Quand on a vu le portrait que notre Orateur fait des désordres que cause l'art de polir les nations, & d'y établir l'harmonie ; on sait ce qu'on doit penser des portraits flatteurs que Montagne nous a laissés des Barbares.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

Boileau, art Poétiq.

Mais que tous ces raisonnemens s'évanouissent bientôt dès qu'on les approfondit. Les mots de *pure nature*, de *simple nature*, de *Sauvages gouvernés* uniquement par elle ; le regne d'Astrée, les mœurs du siecle d'or, sont des expressions qui présentent à l'imagination les plus belles idées ; c'est grand dommage qu'il n'y ait dans tous ces tours fleuris que de l'imagination. Il n'est point dans la vraie nature que la race humaine toute brute soit meilleure que quand elle est cultivée ; je l'ai déjà prouvé ; je vais confirmer cette vérité par une nouvelle preuve qui auroit trop chargé la note déjà fort ample donnée sur cet article. Toute la question de la prééminence entre les anciens & les modernes étant une fois bien entendue, dit M. de Fontenelle, se réduit à savoir si les arbres qui étoient au-

trefois dans nos campagnes, font plus grands que ceux d'aujourd'hui. J'ofe croire encore plus jufte l'application de cette analogie à notre queftion, & qu'on peut affurer qu'elle fe réduit à favoir, fi les productions de la terre fans culture, font préférables à celles qu'elle fournit lorfqu'elle eft bien cultivée. Qu'eft-ce que la pure nature, la fimple nature, je vous prie, dans les arbres, dans les plantes en général? Que font-ils dans cet état? Des fauvageons indignes, incapables même de fournir à nos alimens, & il a fallu que le génie de l'homme inventât l'agriculture, le jardinage pour rendre ces productions de la terre propres à fervir de pâture aux hommes. Il a fallu greffer fur ces fauvageons de ces efpeces heureufes qui étoient fans doute les plus rares, & qu'on peut comparer à ces grands génies, à ces ames peu communes qui ont inventé les Sciences & les Arts. Il a fallu les placer en certains terrains, à certaines expofitions, les élaguer, les émonder de certaines fuperfluités, de certaines parties nuifibles; donner à la terre qui les environne une certaine préparation, une certaine façon, dans certaines faifons. Je ne crois pas qu'il fe trouve de mortel qui ofe dire que toutes ces parties de l'agriculture ne font pas utiles, néceffaires à la production & à la perfection des fruits de la terre (*);

(*) *Quod nifi & affiduis terram infectabere raftris,*
Et fonitu terrebis aves & ruris opaci
Falce premes umbras, votifque vocaberis imbrem;
Heu, magnum alterius fruftrà fpectabis acervum;
Concuffàque famem in fylvis folabere quercu.
Virgil. georg. l. 1. v. 155.

comment donc pourroit-il s'en trouver d'assez peu raisonnables, pour avancer que cet Art, loin d'être utile à ces fruits, tend au contraire à les rendre moins abondans & moins bons ? Voilà pourtant exactement le cas de ceux qui soutiennent que les Sciences & les Arts, la culture de l'esprit & du cœur, introduisent chez nous la dépravation des mœurs.

On peut penser qu'il y a des hommes nés avec tant de lumieres, tant de talens, une si belle ame, que la culture leur devient inutile. Si vous y réfléchissez, vous conviendrez que les plus heureux naturels, ces hommes mêmes qu'on doit choisir pour greffer sur les autres, si l'on peut dire ; ceux-là, dis-je, ont encore besoin de culture, ou au moins on ne sauroit nier, qu'ils ne deviennent encore plus vertueux, plus capables, plus utiles, s'ils sont cultivés par les Sciences & les Arts, comme l'arbre du meilleur *acabit* devient plus fertile & plus excellent encore, s'il est placé dans le terrain qui lui est plus convenable, dans l'espalier le mieux exposé, & s'il est, pour ainsi dire, traité par le jardinier le plus habile.

> Fortes creantur fortibus & bonis.
> . . . .
> Doctrina sed vim promovet insitam,
> Rectique cultus pectora roborant.
>
> *Horat. od. IV. L. IV.*

Appuyons ces raisonnemens du suffrage d'un homme dont les lumieres & le jugement méritent des égards. « J'avoue, » dit Cicéron, qu'il y a eu plusieurs hommes d'un mérite » supérieur, sans science, & par la seule force de leur naturel

» presque divin ; j'ajouterai même, qu'un bon naturel sans » la science, a plus souvent réussi que la science sans un » bon naturel ; mais je soutiens aussi, que quand à un excel- » lent naturel on joint la science, la culture, il en résulte » ordinairement un homme d'un mérite tout-à-fait supérieur. » Tels ont été, ajoute-t-il, Scipion l'Africain, Lélius, le » très-savant Caton l'ancien, &c. qui ne se seroient point » avisés de développer leurs vertus par la culture des Sciences, » s'ils n'avoient été bien persuadés qu'elle les conduisoit à » cette fin louable (*).

. . . . Alterius sic
Altera poscit opem, res, & conjurat amicè.

Horat. art poët. v. 409.

Ce n'est point par stupidité — à dédaigner leur doctrine. On est tenté de croire que l'Auteur plaisante quand il donne ces anecdotes historiques pour des traits de sagesse. Celle des Romains, qui chassent les médecins est bonne à joindre au

(*) *Ego multos homines excellenti animo ac virtute fuisse, & sine doctrinâ, naturæ ipsius habitu propè divino, per se ipsos & moderatos & graves extitisse fateor. Etiam illud adjungo, sæpiùs ad laudem atque virtutem naturam sine doctrinâ, quàm sine naturâ valuisse doctrinam. Atque idem ego contendo, cùm ad naturam eximiam atque illustrem accesserit ratio quædam, confirmatioque doctrinæ; tum illud nescio quid præclarum ac singulare solere existere. Ex hoc esse hunc numero, quem patres nostri viderunt divinum hominem Africanum; ex hoc C. Lælium, L. Furium, moderatissimos homines & constantissimos: ex hoc fortissimum virum, & illis temporibus doctissimum M. Catonem illum senem; qui profectò, si nihil ad percipiendam, colendamque virtutem litteris adjuvarentur, nunquam se ad earum studium contulissent.*

Cicero, pro Arc. poët. p. 11. ex edit. Glasg.

Médecin

Médecin malgré lui, & aux autres badinages de Moliere contre la Faculté. Si les Dieux mêmes n'appelloient pas du Tribunal integre des Athéniens; c'étoit donc dans ses accès de folie que ce peuple s'en écartoit. On n'a jamais rapporté sérieusement, pour décrier des choses regardées comme excellentes, divines, les incartades & les insultes d'un peuple plus tumultueux & plus orageux que la mer. Passeroit-on pour raisonnable, si l'on vouloit prouver qu'Alcibiade & Thémistocle les plus grands hommes de la Grece étoient des lâches & des traîtres, parce que les Athéniens les ont exilés & condamnés à mort? Qu'Aristide, surnommé *le juste*, *le plus homme de bien que la République ait jamais eu*, dit Valere Maxime, ait été un infâme, parce que cette même République l'a banni? Ces trames séditieuses, ces bourasques du peuple, dont la jalousie, l'inconstance, & l'étourderie sont les seuls mobiles, ne prouvent-elles pas plutôt le mérite supérieur & l'excellence de l'objet de leur fureur? Que t'a fait Aristide, dit ce sage lui-même à un Athénien de l'assemblée qui le condamnoit? Rien, lui répond le conjuré, je ne le connois pas même; mais je m'ennuie de l'entendre toujours appeller le *juste*. Voilà de ces gens raisonnables sur lesquels notre Orateur fonde ses preuves.

Oublierois-je que ce fut — & les Artistes, les Sciences & les Savans. Le but de Lycurgue étoit moins de faire des honnêtes gens que des soldats dans un pays qui en avoit grand besoin, parce qu'il étoit peu étendu, peu peuplé. Par cette raison toutes les loix de Sparte visoient à la barbarie, à la férocité plutôt qu'à la vertu. C'est pour arriver à ce but qu'elles éteignoient dans les peres & meres les germes de la tendresse

naturelle, en les accoutumant à faire périr leurs propres enfans, s'ils avoient le malheur d'être nés mal-faits, foibles ou infirmes. Que de grands hommes nous aurions perdus, si nous étions aussi barbares que les Spartiates! C'est pour le même dessein qu'ils enlevoient les enfans à leurs parens, & les faisoient élever dans les écoles publiques où ils les instruisoient à être voleurs & à expirer sous les coups de fouets, sans donner le moindre signe de repentir, de crainte ou de douleur. Ne croiroit-on pas voir l'illustre Cartouche, ce Lycurgue des scélérats de Paris, donner à ses sujets des leçons d'adresse dans son art, & de patience dans les tortures qui les attendent? *O Sparte! ô opprobre éternel* de l'humanité! Pourquoi t'occupes-tu à transformer les hommes en tigres? Ta politique digne des Titans tes fondateurs (*), te donne des soldats! D'où vient donc les Athéniens tes voisins si humains, si policés t'ont-ils battu tant de fois? D'où vient as-tu recours à eux dans les incursions des Perses? D'où vient les Oracles te forcent-ils à leur demander un Général? Insensée, tu mets tout le Corps de ta République en bras, & ne lui donnes point de tête. Tu ne saurois mettre tes chefs en parallele avec les deux Aristomenes, les Alcibiades, les Aristides, les Thémistocles, les Cimons, &c. enfans d'Athenes, enfans des Beaux-Arts, & les principaux Auteurs des plus éclatantes victoires qu'ait jamais remporté la Grece. Tu ignores donc que c'est du conducteur d'une armée que dépendent principalement ses exploits, que le Général fait le soldat, & que le hasard seul a pu rendre quelquefois heureux des Généraux barbares, contre des Nations

(*) Selon le Pere Pezron.

ſurpriſes & ſans diſcipline (*a*). Mais ce héros immortel qui vous a tous effacés, qui vous a tous ſubjugués, & avec vous ces Perſes, ces peuples de l'Orient qui vous avoient tant de fois fait trembler, ceux mêmes que vous ne connoiſſiez pas, & juſques aux Scythes ſi renommés pour leur ignorance, leur ruſticité & leur bravoure; ce conquérant auſſi magnanime que courageux étoit-il un barbare comme vous? Etoit-il un diſciple de Lycurgue; non, certes, la férocité n'eſt pas capable d'une ſi grande élévation d'ame, elle eſt réſervée à l'éleve d'Homere & d'Ariſtote, au protecteur des Appelles & des Phidias; comme on voit dans notre ſiecle qu'elle eſt encore annexée aux Princes éleves des Deſcartes, des Newtons, des Volfs; aux Princes fondateurs & protecteurs des Académies; aux Princes amis des Savans, & ſavans eux-mêmes. Toute l'Europe m'entend, & je ne crains pas qu'elle déſavoue ces preuves récentes, actuelles même, de l'union intime & naturelle du ſavoir, de la vraie valeur & de l'équité.

L'événement marqua cette différence — qu'Athenes nous a laiſſés ? Il ſied bien à Socrate fils de ſculpteur, grand ſculpteur lui-même, & plus grand Philoſophe encore, de dire que perſonne n'ignore plus les Arts que lui, de faire l'éloge de l'ignorance, de ſe plaindre que tous les gens à talens ne ſont rien moins que ſages. N'eſt-il pas lui-même une preuve du contraire? Prêcheroit-il ſi bien la vertu, auroit-il été le pere de la Philoſophie, & un des plus ſages d'entre les hommes, au jugement de l'Oracle même, s'il avoit été un ignorant? Socrate fait ici le perſonnage de nos Prédicateurs, qui trouvent

(*a*) Le Czar Pierre I eſt une preuve récente de cette vérité.

leur ſiecle le plus corrompu de tous ceux qui l'ont précédé, *ô tempora*, *ô mores*, & qui par zele pour les progrès de la vertu, exagerent & les vices du tems, & l'opinion modeſte qu'ils ont d'eux-mêmes.

Croit-on que s'il reſſuſcitoit — C'eſt ainſi qu'il eſt beau d'inſtruire les hommes! Nous convenons que les Beaux-Arts amolliſſent cette eſpece de courage qui dépend de la férocité, mais ils nous rendent d'autant plus vertueux, d'autant plus humains.

Mais les Sciences — & on oublia la Patrie. Rome a tort de négliger la diſcipline militaire & de mépriſer l'agriculture, & notre Orateur d'attribuer ce malheur aux Sciences & aux Arts. L'ignorance & la pareſſe en ſont des cauſes bien naturelles.

Caton avoit raiſon de ſe déchaîner contre des Grecs artificieux, ſubtils, corrupteurs des bonnes mœurs; mais les Sciences & les Arts n'ont aucune part, ni à cette corruption, ni à la colere de Caton, qui lui-même étoit très-ſavant, & auſſi diſtingué par ſon ardeur pour les Lettres & les Sciences, que par ſa vertu auſtere, ſelon le témoignage de Cicéron cité.

Aux noms ſacrés de liberté — de conquérir le monde & d'y faire régner la vertu. Le talent de Rome a été dans les commencemens d'aſſembler des gens ſans mœurs, des ſcélérats, de tendre des embûches aux peuples voiſins par des fêtes & des cérémonies religieuſes que tous ces honnêtes gens ont toujours fait ſervir à leurs vues, & de perpétuer par-là l'eſpece & les maximes de ces brigands. Devenus plus célebres & plus connus dans le monde, il a fallu ſe montrer ſur ce théâtre avec des couleurs plus ſéduiſantes, ſous les appa-

rences au moins de l'honneur & de la vertu. Le peuple Romain se donna donc pour le protecteur de tous les peuples qui recherchoient son alliance, & imploroient son secours; mais le traître se fit bientôt le maître de ceux qui ne l'avoient voulu que pour ami. Voilà la vertu de Rome & de Caton. Qui dit conquérant, dit pour l'ordinaire injuste & barbare; cette maxime est sur-tout vraie pour Rome; & si cette fameuse ville a produit de grands hommes, a montré des vertus rares, elle les a dégradées en les employant à commettre les injustices & les cruautés sans nombre, par lesquelles elle a désolé & envahi l'univers.

Quand Cynéas prit notre Sénat — de commander à Rome & de gouverner la terre. On vient de voir de quelle espece étoit cette vertu. Quant au particulier, s'il y avoit des hommes vertueux, on a vu, au rapport de Cicéron même, que cette vertu étoit due, au moins en partie, à la culture des Lettres & des Sciences, puisqu'il donne le nom de très-savant à Caton l'ancien, & qu'il cite Scipion l'Africain, Lélius, Furius, &c. les sages de Rome, comme gens distingués dans les Sciences.

Mais franchissons la distance des lieux — & le mépris pire cent fois que la mort. Cela est bon pour le discours. Il n'y a rien de pire que la ciguë, & il n'est que de vivre. On fait l'éloge de notre siecle, en le croyant assez humain pour ne point faire avaler ce breuvage mortel à Socrate; mais on ne lui rend pas justice en ne le croyant pas assez raisonnable pour ne point mépriser Socrate. Au moins on peut être sûr que le mépris n'auroit pas été général.

Voilà comment le luxe — s'ils avoient eu le malheur de naître ſavans. Ils ſeroient nés tels qu'ils ſe ſont rendus à force de travail ; ils ſeroient nés en même tems humains, compatiſſans, polis & vertueux.

Que ces réflexions ſont humiliantes — être mortifié ! Je ne vois pas ce qui doit nous humilier ou mortifier notre orgueil, en penſant, ſelon les principes de l'Auteur, que nous ſommes nés dans une heureuſe & innocente ignorance, par laquelle ſeule nous pouvons être vertueux ; qu'il ne tient qu'à nous de reſter dans cet état fortuné, & que la nature même a pris des meſures pour nous y conſerver. Il me ſemble au contraire qu'une ſi belle prérogative que celle d'être naturellement vertueux, qu'une ſi grande attention de la part de la nature à nous la conſerver, doivent extrêmement flatter notre orgueil ; mais ſi nous penſons que nous ſommes nés brutes, que nous ſommes nés barbares, méchans, injuſtes, coupables, & que nous avons beſoin d'une étude & d'un travail de pluſieurs années, de toute notre vie même, pour nous rendre bons, juſtes, humains. Oh ! c'eſt alors que nous devons être humiliés de voir que par nous-mêmes nous ſommes ſi pervers, & de ne pouvoir parvenir à être des hommes, que par un travail toujours pénible & ſouvent douteux.

Quoi ! la probité — de ces préjugés ? Des conſéquences très-déſavantageuſes à l'Auteur même & à toutes nos Académies ; mais heureuſement les premices du raiſonnement ſont très-fauſſes.

Mais pour concilier ces contrariétés — avec les inductions hiſtoriques. Ainſi l'Auteur, pour concilier des contrariétés ap-

parentes entre la ſcience & la vertu, va prouver que la contrariété eſt réelle, ou que ces deux qualités ſont incompatibles. Voilà une ſinguliere conciliation.

SECONDE PARTIE.

C'ÉTOIT *une ancienne — l'inventeur des Sciences.* * La Science eſt *ennemie du repos*, ſans doute; c'eſt par-là qu'elle eſt *amie de l'homme* que le repos corrompt; c'eſt par-là qu'elle eſt la ſource de la vertu, puiſque *l'oiſiveté* eſt la mere de tous les vices.

* *On voit aiſément l'allégorie de la fable — c'eſt le ſujet du frontiſpice.* Dans la fable dont parle l'Auteur, Jupiter jaloux des lumieres & des talens de Promethée, l'attache ſur le Caucaſe. Ce fait allégorique loin de déſigner l'horreur des Grecs pour le ſavoir, eſt au contraire une preuve de l'eſtime infinie qu'ils faiſoient des Sciences & du génie inventif, puiſqu'ils égalent en quelque ſorte Promethée à Jupiter, en rendant celui-ci jaloux de cet homme divin, auteur apparemment des premiers Arts, de l'ébauche des Sciences, l'effet du génie, de ce feu qu'il ſemble que l'homme ait dérobé aux Dieux. Les Romains mêmes, ces enfans de Mars, n'ont pu s'empêcher de rendre aux Beaux-Arts les hommages qui leur ſont dûs, & le prince de leurs Poëtes défere aux hommes qui s'y ſont diſtingués, les premiers honneurs dans les champs Eliſées.

Quique pii vates & Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.
Virgil. Æneid. L. VI. v. 661.

A l'égard du frontiſpice, je ne vois pas la fineſſe de cette allégorie. Il eſt tout ſimple que le feu brûle la barbe. L'Auteur veut-il dire qu'il ne faut pas plus ſe fier à l'homme qu'au feu? mais il le repréſente nud & ſortant des mains de Promethée, de la nature; & c'eſt, ſelon lui, le ſeul état dans lequel on puiſſe s'y fier. Veut-il dire qu'on ne connoît pas toute la fineſſe de ſa theſe, de ſon Diſcours, qu'il faut le reſpecter comme le feu? Ne pourroit-on pas par une allégorie beaucoup plus naturelle, faire dire à l'homme céleſte qui approche une torche allumée de la tête de l'homme ſtatue: ſatyre, tu l'admires, tu en es épris, parce que tu ne le connois pas; apprends imbécille, que l'objet de tes tranſports n'eſt qu'une vaine idole que ce flambeau va réduire en cendres.

Quelle opinion falloit-il — qu'on aime à s'en former. J'aurois conſeillé à l'Orateur de ſubſtituer un autre mot à celui de *feuillette.*

L'Aſtronomie eſt née de la ſuperſtition. L'Aſtronomie eſt fille de l'oiſiveté & du deſir de connoître ce qui eſt dans l'univers le plus digne de notre curioſité. Cette ſimple curioſité déjà bien noble par elle-même, & capable de préſerver l'homme de tous les vices attachés à l'oiſiveté, a encore produit dans la ſociété mille avantages que nos calendriers, nos cartes géographiques, & l'art de naviguer atteſtent à quiconque ne

veut

veut pas fermer les yeux. Voyez fur l'utilité de toutes les Sciences la célebre préface que M. de Fontenelle a mis à la tête de l'hiftoire de l'Académie.

L'éloquence — du menfonge. Eft-ce à foutenir tous ces vices que Démofthene & Cicéron ont employé leur éloquence? Eft-ce à ce déteftable ufage que nos Orateurs, nos Prédicateurs l'emploient? Il en eft qui en abufent, j'en croirai l'Auteur du Difcours fur fa parole; mais combien plus s'en trouvent-ils qui la font fervir à éclairer l'efprit & à diriger les mouvemens du cœur à la vertu? Au moins, c'eft ainfi qu'en penfoit l'Orateur Romain. Il s'y connoiffoit un peu. Ecoutons-le un moment fur cette matiere. Il a examiné à fond la queftion qui eft agitée dans ce Difcours, par rapport à l'éloquence. Il a auffi reconnu qu'on en pouvoit faire un très-mauvais ufage; mais, tout bien pefé, il conclut que, de quelque côté qu'on confidere le principe de l'éloquence, on trouvera qu'elle doit fon origine aux motifs les plus honnêtes, aux raifonnemens les plus fages. (*) « Quant à fes effets; » quoi de plus noble, dit-il, de plus généreux, de plus » grand que de fecourir l'innocent, que de relever l'opprimé; » que d'être le falut, le libérateur des honnêtes gens, de » leur fauver l'exil? Quel autre pouvoir que l'éloquence a été » capable de raffembler les hommes jadis difperfés dans les

(*) *Sæpè & multum hoc mihi cogitavi, boni ne an mali plus attulerit hominibus & civitatibus copia dicendi, ac fummum eloquentiæ ftudium.... fi voluntas hujus rei, quæ vocatur eloquentia, five artis, five ftudii, five exercitationis cujufdam, five facultatis à naturâ profectæ confiderare principium; reperiemus id ex honeftiffimis caufis natum, atque optimis rationibus profectum.* De inventione *l.* 1. *p.* 5. 6. *ex edit. Glafg.*

» forêts, & les ramener de leur genre de vie féroce & sauvage à ces mœurs humaines & policées qu'ils ont aujourd'hui ? Car il a été un tems où les hommes étoient comme dispersés & vagabonds dans les champs, & y vivoient comme les bêtes féroces. Alors ce n'étoit point la *raison* qui régloit leur conduite, mais presque toujours la force, la violence. Il n'étoit point question de religion, ni de devoirs envers les autres hommes ; on n'y connoissoit point l'utilité de la justice, de l'équité. Ainsi, *par l'erreur & l'ignorance*, *les passions aveugles & téméraires étoient seules dominantes*, *& abusoient*, *pour s'assouvir*, *des forces du corps*, *dangereux ministres de leurs violences*. Enfin, il s'éleva des hommes sages, grands, dont l'éloquence gagna ces hommes sauvages, & de féroces & cruels qu'ils étoient, les rendit doux & vraiment humains (*) ». Voilà une origine & une fin de l'éloquence bien différente de celle que leur donne notre Orateur François.

(*) *Quid tam porrò regium, tam liberale, tam munificum, quàm opem ferre supplicibus, excitare afflictos, dare salutem, liberare periculis, retinere homines in civitate? Quæ vis alia potuit aut dispersos homines unum in locum congregare, aut à ferâ agrestique vitâ ad hunc humanum cultum, civilemque deducere?* Cicero de Oratore p. 14. *Nam fuit quoddam tempus, cùm in agris homines passim bestiarum more vagabantur, & sibi victu ferino vitam propagabant; nec ratione animi quidquam, sed pleraque viribus corporis administrabant. Nondum divinæ religionis, non humani officii ratio colebatur.... Non jus æquabile quod utilitatis haberet, acceperat. Ità propter errorem & inscitiam cæca ac temeraria dominatrix animi cupiditas, ad se explendum viribus corporis abutebatur, perniciosissimis satellitibus..... Deinde propter rationem atque orationem studiosiùs audientes, ex feris & immanibus mites reddidit & mansuetos (vir quidam magnus & sapiens.)* Cicero de Inventione ibid. p. 6. 7. Edition de Glasgow.

La Géométrie, de l'avarice. Fixer les bornes de fon champ, le diftinguer d'avec celui du voifin ; faire, en un mot, une diftribution exacte de la terre à ceux à qui elle appartient; voilà les fonctions & l'origine de la Géométrie ordinaire & pratique, & il n'y a là rien que de très-jufte, & que nos Tribunaux n'ordonnent tous les jours pour remédier à l'avarice & à l'ufurpation. C'eft donc de l'équité & de la droiture qu'eft née la Géométrie.

La Phyfique, d'une vaine curiofité; la Phyfique eft née de la curiofité, foit ; mais que cette curiofité foit vaine, c'eft ce que je ne crois pas que l'Auteur penfe. La fociété eft redevable à cette fcience de l'invention & de la perfection de prefque tous les Arts qui fourniffent à fes befoins & à fes commodités, &, ce qui ne doit pas être oublié, en étalant aux yeux des hommes les merveilles de la nature, elle éleve leur ame jufqu'à fon Auteur.

Toutes, & la morale même, de l'orgueil humain. Etoit-ce donc par orgueil que les fages de la Grece, les Catons, & ce que j'aurois dû nommer avant tous, les divins miffionnaires de la morale chrétienne, prêchoient l'humilité, la vertu ?

Les Sciences & les Arts — devoient à nos vertus. Comme il n'y a point de doute fur l'origine des Sciences & des Arts, dont la plupart font des actes ou de vertu, ou tendans à la vertu, leurs avantages font auffi évidens.

Le défaut de leur origine — fans le luxe qui les nourrit? Le luxe eft un abus des Arts, comme un difcours fait pour perfuader le faux, eft un abus de l'éloquence, comme l'i-

vrognerie eſt un abus du vin. Ces défauts ne ſont pas dans la choſe, mais dans ceux qui s'en ſervent mal.

Sans les injuſtices des hommes, à quoi ſerviroit la Juriſprudence? C'eſt-à-dire, ſi les hommes étoient nés juſtes, les loix auroient été inutiles; s'ils étoient nés vertueux, on n'auroit pas eu beſoin des regles de la morale. L'Auteur convient donc que toutes ces Sciences ont été imaginées pour corriger l'homme né pervers, pour le rendre meilleur.

Que deviendroit l'Hiſtoire — ni conſpirateurs? Elle en ſeroit bien plus belle & bien plus honorable à l'humanité; elle ſeroit remplie de la ſageſſe des rois, & des vertus des ſujets; des grandes & belles actions des uns & des autres, & ne contenant que des faits dignes d'être admirés, & imités des lecteurs, jamais de crimes, jamais d'horreurs, elle ne pourroit jamais que plaire & conduire à la vertu, véritable but de l'hiſtoire.

Qui voudroit en un mot — pour les malheureux & pour ſes amis? Il n'eſt aucune ſcience de contemplation ſtérile; toutes ont leur utilité, ſoit par rapport à celui qui les cultive, ſoit à l'égard de la ſociété.

Sommes-nous donc faits — par l'étude de la Philoſophie. Il ne faut point reſter ſur le bord du puits où s'eſt retirée la vérité, il faut y deſcendre & l'en tirer, comme ont fait tant de grands hommes; ce qu'ils ont fait, un autre le peut faire. Cette réflexion doit encourager quiconque en a ſérieuſement envie.

Que de dangers! — l'inveſtigation des Sciences? Inveſtigation. Je ne ſaurois paſſer à un Orateur auſſi châtié & auſſi

poli que le nôtre un terme latin de Clénard francisé. *Investigatio thematis.*

Par combien d'erreurs, — qui de nous en saura faire un bon usage. Si tant de difficultés & d'erreurs environnent ceux qui cherchent la vérité avec les secours que leur prêtent les Sciences & les Arts, que deviendront ceux qui ne la cherchent point du tout ? L'Auteur nous persuadera-t-il qu'elle va chercher qui la fuit, & qu'elle fuit qui la cherche ? C'est tout ce qu'on pourroit croire de l'aveugle fortune. A l'égard du bon usage de la vérité, il n'est pas, ce me semble, beaucoup plus embarrassant que le bon usage de la vertu ; mais une chose qui me paroît plus embarrassante, c'est le moyen de faire un bon usage de l'erreur & du vice où nous sommes plongés sans les lumieres des Sciences & les instructions de la morale.

Si nos Sciences sont vaines — comme un homme pernicieux. Quoi de plus laborieux qu'un savant ? La premiere utilité des Sciences est donc d'éviter l'oisiveté, l'ennui & les vices qui en sont inséparables. N'eussent-elles que cet usage, elles deviennent nécessaires, puisqu'elles sont la source des vertus & du bonheur de celui qui les exerce. « Quand les Sciences » ne seroient pas aussi utiles qu'elles le sont, dit Cicéron, » & qu'on ne s'y appliqueroit que pour son plaisir ; vous » penserez, je crois, qu'il n'y a point de délassement plus » noble & plus digne de l'homme ; car les autres plaisirs ne » sont pas de tous les tems, de tous les âges, de tous les » lieux ; celui de l'étude fait l'aliment de la jeunesse, la joie » des vieillards, l'ornement de ceux qui sont dans la prof-

» périté, la ressource & la consolation de ceux qui sont dans
» l'adversité ; il fait nos délices à la maison, ne nous em-
» barrasse point quand nous sommes dehors, passe la nuit
» avec nous, & ne nous quitte point en voyage, à la
» campagne (*). »

Voilà la premiere & pourtant la moindre utilité des Sciences ; point d'oisiveté, point d'ennui, un plaisir doux & tranquille, mais perpétuel ; je dis que c'est-là leur moindre utilité, car celle-ci ne regarde que celui qui s'y applique, & nous avons fait voir que les Sciences sont l'ame de tous les Arts utiles à la société, & qu'ainsi le savant le plus contemplatif en apparence est occupé du bien public.

Répondez-moi donc, —moins florissans ou plus pervers ? Oui, sans doute. L'astronomie cultivée par les Géometres rend la géographie & la navigation plus sures ; on tire des insectes des secrets pour les Arts, pour nos besoins. L'anatomie des animaux nous conduit à une plus parfaite connoissance du corps humain, & par conséquent à des principes plus sûrs pour le guérir ou pour le conserver en santé. La science de la physique & de la morale fait que nous sommes mieux gouvernés & moins pervers, & l'harmonie d'un gou-

(*) *Quod si non hic tantus fructus ostenderetur, & si ex his studiis delectatio sola peteretur : tamen, ut opinor, hanc animi remissionem humanissimam & liberalissimam judicaretis ; nam cætera neque temporum sunt, neque ætatum omnium, neque locorum. Hæc studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

Cicero, pro Arc. Poët. p. 12.

vernement où brillent toutes ces Sciences, tous ces Arts, eſt ce qui le rend floriſſant & redoutable.

Revenez donc ſur l'importance—la ſubſtance de l'Etat. Il eſt naturel que nous en penſions encore moins mal que de ceux qui occupent leur loiſir à décrier des lumieres & des talens auxquels la France a peut-être encore plus d'obligation qu'à ſes armes.

Que dis-je, oiſifs ? — O fureur de ſe diſtinguer ! que ne pouvez-vous point ? L'Auteur s'attache encore ici à l'abus que des ſujets pervers font d'une excellente choſe. Mais s'il y a quelques-uns de ces malheureux, quelle foule d'ouvrages divins n'a-t-on pas à leur oppoſer, par leſquels on a renverſé les idoles des Payens, démontré le vrai Dieu, & la pureté de la morale chrétienne, anéanti les ſophiſmes des génies dépravés dont parle l'Orateur ? Peut-on citer ſérieuſement, contre l'utilité des Sciences, les extravagances de quelques écervelés qui en abuſent ? Et faudra-t-il renoncer à bâtir des maiſons, parce qu'il y a des gens aſſez fous pour ſe jetter par les fenêtres ?

C'eſt un grand mal—jamais ils ne vont ſans lui. Le luxe & la Science ne vont point du tout enſemble. C'eſt toujours la partie ignorante d'un Etat qui affecte le luxe ; celui-ci eſt l'enfant des richeſſes, & ſon correctif eſt le ſavoir, la Philoſophie, qui montre le néant de ces bagatelles.

Je ſais que notre Philoſophie,—les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. Le luxe eſt un abus des richeſſes que corrigent les Sciences & la raiſon ; mais il ne faut pas confondre cet abus, comme le fait l'Auteur, avec le com-

merce, partie des Arts la plus propre à rendre un Etat puiſſant & floriſſant, & qui n'entraîne pas néceſſairement le luxe après elle, comme le croit l'Auteur; nous en avons la preuve dans nos illuſtres voiſins. L'Angleterre & la Hollande ont un commerce beaucoup plus étendu & plus riche que le nôtre; portent-ils le luxe auſſi loin que nous? Pourquoi? C'eſt que le commerce, loin de favoriſer le luxe comme le croit notre Orateur, le réprime au contraire. Quiconque eſt livré à l'art de s'enrichir & d'agrandir ſa fortune, ſe garde bien de la perdre en folles dépenſes. D'ailleurs cette paſſion de s'enrichir par le commerce n'eſt pas incompatible avec la vertu. Quelle probité, quelle fidélité admirables regnent parmi les négocians qui, ſans s'être jamais vus, & qui étant ſitués quelquefois aux extrémités de l'univers, ſe gardent une foi inviolable dans leurs engagemens! Comparez cette conduite avec les ruſes, les fourberies, les ſcélérateſſes des Sauvages, entre les mains deſquels ils tombent quelquefois dans leurs voyages.

L'un vous dira qu'un homme — fit trembler l'Aſie. On convient avec l'Auteur que les richeſſes, dont l'uſage eſt perverti par le luxe & la molleſſe, corrompent le courage. Mais tous ces défauts n'ont aucun rapport aux Sciences & aux Arts; ils n'en ſont pas les ſuites, ainſi que nous l'avons montré ci-devant. Alexandre qui ſubjugua tout l'Orient avec trente mille hommes, étoit le Prince le plus ſavant & le mieux inſtruit dans les Beaux-Arts de tout ſon ſiecle, & c'eſt avec ce ſavoir ſupérieur qu'il a vaincu ces Scythes ſi vantés, qui avoient réſiſté tant de fois aux incurſions des Perſes, lors même que leurs

leurs armées étoient auſſi nombreuſes que féroces, lors même qu'elles étoient commandées par ce Cyrus le héros de cette Monarchie.

L'Empire Romain — hormis des mœurs & des citoyens. L'Auteur confond par-tout la barbarie, la férocité avec la valeur & la vertu; c'étoit apparemment de bien honnêtes gens que ces Goths, ces Vandales, ces Normands, &c. qui ont déſolé toute l'Europe qui ne leur diſoit mot? On voudroit nous faire entendre ici que c'eſt par leurs bonnes mœurs & par leurs vertus que ces peuples ont vaincu les peuples policés; mais toutes les hiſtoires atteſtent que c'étoient des brigands, des ſcélérats, qui ſe faiſoient un jeu, une gloire du crime, pour leſquels il n'y avoit rien de ſacré, & qui ont profité des diviſions, des révoltes élevées au centre de ces Royaumes polis, dont le moindre réuni & prévenu auroit écraſé ces miſérables.

De quoi s'agit-il donc — avec celui de l'honnête. Eſt-ce qu'il n'eſt pas poſſible d'être honnête homme ſous un habit galonné? Et faudra-t-il en porter un de toile pour obtenir cette qualité? N'ayez donc peur dans nos forêts, que quand vous y rencontrerez un homme bien doré, bien monté, muni d'armes brillantes, & ſuivi d'un domeſtique en auſſi bon équipage, tremblez alors pour votre vie; vous voilà au pouvoir d'un homme de l'eſpece la plus corrompue, abandonné au luxe, aux vices de toutes les eſpeces; mais quand vous y trouverez ſeul à ſeul un ruſtre vêtu de bure, chargé d'un mauvais fuſil, & ſortant des brouſſailles où il ſembloit cacher ſa miſere; alors ne craignez rien; cette pauvreté évidente vous eſt un ſigne aſſuré que vous rencontrez la vertu même.

Non, il n'est pas possible — le courage leur manqueroit. Sont-ce les Savans qui s'occupent de *soins futiles?* Sont-ce les gens occupés aux Arts? Non certes, ce sont les riches ignorans. Cet argument prouve donc contre son Auteur.

Tout artiste veut être applaudi — entraîne à son tour la corruption du goût. Je connois une infinité de gens qui sont passionnés pour les desseins baroques, pour la difficultueuse musique Italienne qui est du même genre; pour les ouvrages connus sous le nom de gentillesses, & qui sont néanmoins les plus honnêtes gens du monde. Leurs mœurs ne se ressentent point du tout de leur mauvais goût; il me semble même que je ne vois aucune liaison entre le goût & les mœurs, parce que les objets en sont tout différens.

Le goût se corrompt, parce que n'y ayant qu'une bonne façon de penser & d'écrire, de peindre, de chanter, &c. & le siecle précédent l'ayant, pour ainsi dire, épuisée, on ne veut ni le copier, ni l'imiter; & par la fureur de se distinguer, on s'écarte de la belle nature, on tombe dans le ridicule & dans le baroque.

> *L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.*
> *Du cœur, de la nature, on perd l'heureux langage,*
> *Pour l'absurde talent d'un triste persifflage.*
>
> GRESSET.

Dans un genre plus sérieux, les génies transcendans du siecle passé ayant enfanté, & exécuté le sublime, le hardi projet de ruiner les folles imaginations des Péripatéticiens, leurs facultés, leurs vertus occultes de toutes les especes; on a passé un

demi siecle à établir la connoissance des effets physiques sur les propriétés connues & évidentes de la matiere, sur leurs causes méchaniques; comment se distinguer par du nouveau après l'établissement de principes aussi solides, aussi universels? Il faut dire qu'ils sont trop simples & absolument insuffisans; que ces grands hommes étoient de bonnes gens, un peu timbrés, & aussi méchaniques que leurs principes; & que notre siecle spirituel voit, ou au moins soupçonne dans la matiere des propriétés nouvelles qu'il faut toujours poser pour base de la Physique, en attendant qu'on les conçoive : propriétés qui ne dépendent ni de l'étendue, ni de l'impénétrabilité, ni de la figure, ni du mouvement, ni d'aucune autre vieille modification de la matiere; propriétés, non pas *occultes*, mais *cachées*, qui élevent cette matiere à quelque chose d'un peu au-dessus de la matiere, qu'on n'ose dire tout haut, & qui, dans le vrai, abaissent le Physicien beaucoup au-dessous de cette qualité. Enfin, nos aïeux étoient gothiques, nos peres amis de la nature, nous sommes singuliers & baroques; nous n'avions que ce parti à prendre pour ne ressembler à aucun des deux.

Mais la morale n'a aucune part à ce désordre; on se fait un plaisir & un honneur de copier, d'imiter les vertus des grands hommes de tous les siecles; plus il s'en sera écoulé, plus nous en aurons d'exemples, & tant que l'art de les inculquer, c'est-à-dire, tant que les Sciences & les Beaux-Arts seront en vigueur, les siecles les plus reculés seront toujours les plus vertueux.

* *Je suis bien éloigné de penser — & de défendre une si grande cause.* L'Auteur se contredit étrangement. Il veut qu'on

donne de l'éducation aux femmes; il veut qu'on les fasse sortir de l'ignorance. Il a raison, sans doute; mais c'est contre ses principes, selon lesquels, instruire quelqu'un, & le rendre plus méchant, sont des expressions synonymes.

Que si par hasard — ou il faudra qu'elle demeure oisive. Les ouvrages admirables des Le Moine, des Bouchardons, des Adams, des Slodtz pour perpétuer la mémoire des plus grands hommes, pour décorer les places publiques, les palais & les jardins qui les accompagnent, sont des monumens qui nous rassurent contre les vaines déclamations de notre Orateur.

On ne peut réfléchir — enfin pour s'y établir eux-mêmes. C'est un joli conte de Fée que ce siecle d'or, & ce mélange des dieux & des hommes, mais il n'y a plus gueres que les enfans & les Rhéteurs plus fleuris que solides qui s'en amusent.

Ou du moins les temples des Dieux — des chapiteaux Corinthiens. Les anciens n'avoient garde de penser que la culture des Sciences & des Arts, dépravât les mœurs; que le talent de bâtir des villes, d'élever des temples & des palais, mît le comble aux vices; quand ils nous ont représenté Amphion construisant les murs de Thebes par les seuls accords de sa lyre; quand ils nous parlent avec tant de vénération des peuples qui élevent des temples aux immortels, & des palais à la majesté des Souverains légitimes.

Tandis que les commodités — dans l'ombre du cabinet. Que les Sciences & les Arts énervent le courage féroce, nous en convenons avec l'Auteur, & c'est autant de gagné pour l'humanité & la vertu. Mais que la vraie valeur s'éteigne par les lumieres des Sciences & la culture des Arts, c'est ce qu'on a réfuté amplement.

Quand les Goths — qu'à les affermir & les animer. C'eſt-à-dire, à les rendre moins féroces, à la bonne heure, mais en même tems plus humains & plus vertueux.

Les Romains ont avoué — il y a quelques ſiecles. L'Auteur remet ici ſur le tapis, précifément les mêmes preuves rapportées à la premiere partie. Nous renvoyons donc le lecteur à la réfutation que nous y avons placée. Nous y ajouterons ſeulement que les Génois ont bien fait voir dans la derniere guerre que la valeur n'étoit pas ſi éteinte en Italie que ſe l'imagine l'Orateur, & qu'il ne faut à ces peuples que des occaſions & de grands Capitaines pour faire voir à toute l'Europe qu'ils ſont toujours capables des plus grandes choſes?

Les anciennes Républiques — la vigueur de l'ame. C'eſt-à-dire, la férocité.

De quel œil, — la force de voyager à cheval? Et quel rapport cette vigueur du corps a-t-elle avec la vertu? Ne peut-on pas être foible, délicat, peu propre à la fatigue, à la guerre, & vertueux tout enſemble?

Qu'on ne m'objecte point — la meilleure de nos armées. Tout ce que dit là notre Auteur, eſt très-vrai, à un peu d'exagération près qui eſt une licence de l'éloquence comme de la poéſie. Il eſt certain qu'on néglige trop l'exercice du corps en France, & qu'on y aime trop ſes aiſes. On n'y voit plus de courſes de chevaux, on n'y donne plus de prix aux plus adroits à différens exercices, on y détruit tous les jeux de paume; & c'eſt-là l'époque des vapeurs qui ont gagné les hommes, & les ont mis de niveau avec les femmes, parce qu'ils ont commencé par s'y mettre par la nature de leurs occupations. Oh!

que notre Orateur frappe ſur cet endroit-là de notre façon de vivre, je l'appuyerai de mon ſuffrage; mais qu'il prétende en conclure que ces hommes, pour être auſſi foibles, auſſi vaporeux que des femmes, en ſont plus dépravés, plus vicieux; c'eſt ce que je ne lui accorderai pas; & fuſſent-ils femmes tout-à-fait, pourvu que ce ſoit de la bonne eſpece, qui eſt la plus commune, ſans doute; je n'en aurois que meilleure opinion de leur vertu. Qui ne ſait pas que ce ſexe eſt le dévot & le vertueux par excellence?

Guerriers intrépides — que l'autre eût vaincu vos aïeux. Par malheur pour notre Orateur cette petite exagération vient un peu trop près de notre derniere guerre d'Italie, où tout le monde ſait que nos troupes, ſous M. le Prince de Conti, ont traverſé les Alpes, après avoir forcé ſur la cime de ces montagnes un ennemi puiſſant commandé par l'un des plus braves Rois du monde; & il eſt plus que vraiſemblable que les Alpes, du tems d'Annibal, n'étoient pas plus eſcarpées, qu'elles le ſont aujourd'hui.

Les combats ne ſont pas toujours — par le fer de l'ennemi. Oh! l'Auteur a raiſon; nous ne ſommes pas aſſez robuſtes. Qu'on renouvelle les jeux Olympiques de toutes les eſpeces, qu'on renouvelle les courſes de chevaux, les courſes à pied, les combats d'une lutte un peu plus humaine que l'ancienne, les jeux de paume, les jeux de l'arc, de l'arbaléte, de l'arquebuſe, du fuſil; qu'on les protege, qu'on les ordonne, qu'on y attache des privileges, des récompenſes. Qu'on ajoute à cela des loix pour la ſobriété; nous aurons des citoyens, des ſoldats auſſi robuſtes que courageux; & ſi l'on continue, avec

ces réformes, la culture des Sciences & des Arts, toutes choses fort compatibles, nous aurons des officiers capables de commander à de bons soldats; deux parties essentielles à une bonne armée.

Si la culture des Sciences — au moins le corps en seroit plus dispos. Fort bien. J'applaudis à la censure de l'Orateur contre la plupart des éducations mal dirigées. Mais gardons-nous de regarder un abus particulier, comme une dépravation générale & annexée aux Sciences. *La culture des Sciences est nuisible aux qualités morales?* Quelle absurdité! J'ai démontré dans plusieurs notes ci-devant placées, que la perfection des mœurs étoit le principal effet de cette culture des Sciences; malheur aux directeurs de l'éducation de la jeunesse qui perdent de vue cet objet; je crois que ce désordre est très-rare : mais fût-il encore plus commun, ce n'est pas la faute des Sciences, mais celle des personnes destinées à les montrer. Les langues mêmes, la partie la moins utile de l'éducation, ne doivent jamais nous écarter de ce but. Les mots étrangers qu'on apprend, expriment sans doute des choses; ces choses doivent être des Sciences solides, & avant tout, celle de la morale; c'est ce qu'on a grand soin de faire dans tous les colleges, dans toutes les pensions, & ce qu'on a fait dans tous les siecles policés. . . . . .

Adjecere bonæ paulò plus artis Athenæ,
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum,
Atque inter sylvas Academi quærere verum.

Horat. Epit. 2. L. I.

Je fais qu'il faut occuper — & non ce qu'ils doivent oublier. L'Auteur a raiſon, & c'eſt ce que font auſſi les maîtres, & ſur-tout les peres & les meres qui ont à cœur, comme ils le doivent, l'éducation de leurs enfans. Mais ſi notre ſiecle n'eſt pas encore auſſi parfait qu'il pourroit être ; s'il eſt encore parmi nous des cauſes de la corruption des mœurs, de la foibleſſe du corps, de la molleſſe ; certes c'eſt la paſſion qui y regne pour les jeux ſédentaires ; paſſion, que nous tenons principalement de la fréquentation des femmes frivoles qui ſont heureuſement le plus petit nombre, & qui naît de notre complaiſance pour ce ſexe enchanteur ; paſſion, qui eſt fille de l'oiſiveté & de l'avarice, & aſſez amie de toutes les autres, qui remplit la tête de trente mots baroques, & vuides de ſens, & pour l'ordinaire aux dépens de la Science, de l'Hiſtoire, de la Morale & de la Nature, qu'on ſe fait là un honneur d'ignorer. Des eſprits ſi mal nourris n'ont rien à ſe dire, que, *baſte*, *ponte*, *manille*, *comete*, *&c.* Les converſations en cercle ſi en uſage, ſi eſtimées chez nos peres & ſi propres à faire paroître les talens, les bonnes mœurs, & à les former chez les jeunes perſonnes, ſont dans ces jolies aſſemblées, ou muettes, ou employées à faire des réflexions ſur tous les colifichets qui décorent ces Dames, ſur toutes les babioles rares que poſſédent ces Meſſieurs, à conter de jolies aventures, ou inventées, ou au moins bien brodées ſur le compte de ſon prochain.

Là vous trouvez toujours des gens divertiſſans
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,

Et qui ſur le prochain vous tirent à cartouche,
Des oiſifs de métier, & qui toujours chez eux
Portent de tout Paris le lardon ſcandaleux.

Le Joueur de Regnard.

On ſacrifie à ce plaiſir perfide les ſpectacles les mieux ordonnés, les plus châtiés, & les plus propres à inſpirer des mœurs & du goût; on y ſacrifie même quelquefois ſes devoirs & ſa fortune. Et quelle eſt l'origine de ce reſte de poiſon que les loix trop peu ſéveres ſouffrent encore dans la ſociété? Les exercices du corps trop négligés, les Sciences & les Arts trop peu cultivés encore.

* *Telle étoit l'éducation des Spartiates, — à le rendre bon, aucun à le rendre ſavant.* L'Auteur ne met donc pas au nombre des Sciences celle de la religion & de la morale; car voilà ce qu'on enſeignoit aux enfans des rois de Perſe, & qu'on ne néglige pas d'apprendre en France aux derniers des payſans mêmes.

Aſtyage, en Xénophon, demande à Cyrus — qu'il me perſuadât que ſon école vaut celle-là. Le bon Montagne radotoit, quand il nous donnoit cette hiſtoire comme une grande merveille. On donne tous les jours le fouet dans nos écoles aux jeunes gens qui ſe font entr'eux de plus petites injuſtices que celles-là, & l'on n'en fait pas tant de bruit, l'on ne s'aviſe pas d'en faire une hiſtoire mémorable, & digne de trouver place dans un livre auſſi relevé que celui de Xénophon.

Nos jardins ſont ornés — avant même que de ſavoir lire.

Tout ceci eſt encore exagéré. Les grands hommes de la Grece & de Rome, leurs actions vertueuſes, telles que la piété d'Enée, la chaſteté de Lucrece, font partie des ornemens de nos jardins & de nos galeries, auſſi bien que les métamorphoſes d'Ovide ; dans celles-ci mêmes, combien d'allégories de la meilleure morale, & ce ſont pour l'ordinaire ces ſujets qu'on choiſit pour expoſer en public.

D'ailleurs ces décorations des jardins & des galeries ne ſont pas faites pour les enfans. Leurs galeries ordinaires ſont les figures de la bible, & il y a là une abondante collection d'exemples de vertus.

D'où naiſſent tous ces abus, — d'un livre s'il eſt utile, mais s'il eſt bien écrit. Ce texte eſt une pure déclamation. On ne fait point de cas d'un homme de talent qui n'eſt pas honnête homme, ni d'un livre bien écrit, ſi l'objet en eſt frivole. On n'eſtimeroit point, par exemple, ce Diſcours, quelque ſéduiſant qu'il ſoit, ſi l'on ne ſentoit que le véritable but de l'Auteur eſt, non pas d'anéantir la culture des Sciences & des Arts, mais d'obtenir de ceux qui s'y appliquent, de ne point en abuſer, & d'être encore plus vertueux que ſavans.

Les récompenſes — aucun pour les belles actions. La propoſition n'eſt pas exactement vraie. Il y a en France beaucoup de récompenſes, beaucoup de croix de Chevaliers, de penſions, de titres de nobleſſe, &c. pour les belles actions; malgré cela je trouve, comme l'Auteur, qu'il n'y en a pas encore aſſez, & qu'il devroit y avoir réellement des prix de morale pratique, comme il y a des prix de phyſique, d'élo-

quence, &c. Pourquoi ne pas faire marcher toutes ces Sciences ensemble, comme elles y vont naturellement, & comme on le pratique dans les petites écoles, dans l'éducation donnée chez les parens. On dira à l'honneur de ce fiecle, que la vertu eft plus commune que les talens; que tout le monde a de la probité, & ne fait en cela que ce qu'il doit. Ce que je fais, c'eft que tout le monde s'en pique.

Qu'on me dife, — le renouvellement des Sciences & des Arts. L'Auteur manque encore ici d'exactitude. Nous convenons qu'on careffe un peu trop en France les talens agréables; qu'une jolie voix de l'Opéra, par exemple, y fera fouvent plus fêtée qu'un Phyficien de l'Académie. J'avoue qu'on y a trop d'égards pour une autre efpece d'hommes agréables, beaucoup moins utiles encore, pour ne pas dire, tout-à-fait inutiles, nuifibles même à la fociété. Je veux parler de cette partie du beau monde, oifive, inappliquée, ignorante, dont le mérite confifte dans la fcience de la bonne grace, *des airs*, *des manieres & des façons;* qui fe croiroit déshonorée d'approfondir quelque fcience utile, férieufe, qui fait confifter l'efprit *à voltiger fur les matieres*, *dont elle ne prend que la fleur;* qui met toute fon étude à jouer le rôle *d'homme aimable*, *vif*, *léger*, *enjoué*, *amufant*, *les délices de la fociété*, *un beau parleur*, *un railleur agréable*, &c. (*) & jamais celui d'homme occupé du bien public, de bon citoyen, d'ami effentiel. Si l'on ne regardoit le François que de ce mauvais côté, comme ont la bonté de le faire quelquefois nos voifins, on pourroit dire avec M. Greffet.....

(*) *Le François à Londres.*

Que nos arts, nos plaisirs, nos esprits font pitié,
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties,
Et qu'à force d'esprit & de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.

Le Méchant, Comédie de M. Gresset.

Mais il faut avouer que ces hommes futiles, & qui ne sont tels que parce qu'ils négligent la culture des Sciences, sont beaucoup plus rares en France, que ne le croyent les nations rivales de la nôtre; & qu'en général ils y sont peu estimés.....

Sans ami, sans repos, suspect & dangereux
L'homme frivole & vague est déjà malheureux.

Dit le même M. Gresset. Enfin toute l'Europe rend cette justice à la France, qu'on y voit tous les jours honorer par des récompenses éclatantes les talens utiles, nécessaires. La remarque précédente le prouve déjà; mais quoi de plus propre à convaincre là-dessus les incrédules, que ces bienfaits du Roi répandus sur les membres les plus laborieux de l'Académie des Sciences de Paris, ces écoles publiques, ces démonstrations d'anatomie & de chirurgie fondées dans les principales villes de France? Ces titres de noblesse donnés à des personnes distinguées dans l'art de guérir? Est-il quelque pays dans l'univers dont le Souverain marque plus d'attention à récompenser & encourager les hommes utiles & vertueux?

Nous avons des physiciens — nous n'avons plus de citoyens; il y a là un peu de mauvaise humeur. Peut-il y avoir de meilleurs citoyens que des hommes qui passent leur vie, & alté-

rent même quelquefois leur ſanté à des recherches utiles à la ſociété, tels que ſont les phyſiciens, les géometres, les aſtronomes? Les poëtes & les peintres rappellent aux hommes la mémoire de la vertu & de ſes héros, & expoſent les préceptes de la morale, ceux des Arts & des Sciences utiles d'une façon plus propre à les faire goûter....

Bientôt reſſuſcitant les héros des vieux âges,
Homere aux grands exploits anima les courages.
Héſiode à ſon tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop pareſſeux vint hâter les moiſſons.
En mille écrits fameux la ſageſſe tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée;
Et par-tout des eſprits ſes préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs.

Boil.

Le muſicien nous délaſſe de nos travaux, pour que nous y retournions avec plus d'ardeur, & ſouvent il célébre ou les grandeurs de l'Etre ſuprême, ou les belles actions des grands hommes; au moins voilà ſon véritable objet. Tous ces Arts concourent donc au bien public & à nous rendre plus vertueux & meilleurs.

Ou s'il nous en reſte encore, — qui donnent du lait à nos enfans. Il eſt ſans doute un grand nombre d'honnêtes gens à la campagne: mais il eſt pourtant vrai de dire que c'eſt-là où l'on trouve en plus grand nombre le faux-témoin, le ruſé chicaneur, le fourbe, le voleur, le meurtrier. Nos priſons en contiennent des preuves ſans replique.

Je l'avoue, cependant — & du dépôt sacré des mœurs. La politique de ces Souverains seroit bien mauvaise, si la these de notre Auteur étoit bonne, d'aller choisir des savans pour former une société* destinée à remédier aux déréglemens des mœurs causés par les Sciences. C'étoit des ignorans, des rustres, des paysans, qu'il falloit composer ces Académies.

Par l'attention — qu'elles reçoivent. Les Académies ont cela de commun avec tous les Corps d'un Etat policé, & elles ont certainement peu besoin de ces précautions; tant les Sciences & les bonnes mœurs ont coutume d'aller de compagnie.

Ami du bien, de l'ordre & de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.

M. Gresset, ibid.

Ces sages instructions — mais aussi des instructions salutaires. Les gens de Lettres & les Académies doivent bien des remerciemens à l'Auteur, de la bonne opinion qu'il a des uns, & des avis qu'il donne aux autres. Mais il me semble que s'il raisonnoit conséquemment à ses principes, le véritable frein des gens de Lettres, des gens appliqués à des arts qui dépravent les mœurs, ne doit pas être l'espoir d'entrer dans une Académie qui augmentera encore leur ardeur pour ces sources de leur dépravation; mais que ce doit être au contraire l'ignorance & l'abandon des Lettres & des Académies. En indiquant à ces sociétés les objets de morale dont ils doivent faire le sujet de leur prix, l'Auteur convient tacitement que c'est-là un des principaux objets des Lettres; qu'ainsi il ne s'est déchaîné jusqu'ici que contre des abus qui sont étran-

gers à la véritable destination, & à l'usage ordinaire des Belles-Lettres.

Qu'on ne m'oppose donc — à des maux qui n'existent pas. Ceci est un peu énigmatique. Selon moi, les maux qui existent sont l'ignorance & les passions déréglées, avec lesquelles les hommes naissent. Les remedes employés sont les instructions, les écoles, les Académies.

Pourquoi faut-il — de tourner les esprits à leur culture. Que devient donc le compliment fait dans la page précédente à nos Académies? Je me doutois bien que notre Orateur y auroit regret : il n'étoit pas dans ses principes.

Il semble, aux précautions — de manquer de Philosophes. Il est un peu rare de voir les paysans passer dans nos Académies. Il est plus commun de les voir quitter la charrue pour venir être laquais dans les villes, & y augmenter le nombre des ignorans inutiles, & des esclaves du luxe.

Je ne veux point hasarder — la supporteroit pas. On la supporteroit à merveille, mais elle ne seroit pas favorable à l'Auteur. L'agriculture n'est pas plus nécessaire pour tirer de la terre d'excellentes productions, que la Philosophie pour faire faire à l'homme de bonnes actions, & pour le rendre vertueux.

Je demanderai seulement, — dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs. Notre Auteur appelle ici de *grands Philosophes*, ce que tout le monde appelle des monstres. Si sa these a besoin d'une pareille ressource, je ne puis que plaindre celui qui la soutient.

Voilà donc les hommes — l'immortalité réservée après

leur trépas. Voilà les hommes qui ont été en exécration parmi leurs concitoyens, & qui n'ont échappé à la vigilance des tribunaux, que par leur fuite & par leur retraite dans des climats où regne une licence effrénée.

Voilà les sages maximes — en âge à nos descendans. J'ai trop bonne opinion de notre Orateur pour croire qu'il pense ce qu'il dit ici.

Le Paganisme, — extravagances de l'esprit humain. On n'avoit pas non plus éternisé sa sagesse; & comme les bonnes choses que perpétue l'Imprimerie surpassent infiniment les mauvaises, il est hors de tout doute que cette invention est une des plus belles & des plus utiles que l'esprit humain ait jamais enfantées.

Mais, grace aux caracteres — Hobbes & des Spinosa resteront à jamais. Et leurs réfutations aussi, lesquelles sont aussi solides & aussi édifiantes que les monstrueuses erreurs de ces écrivains sont folles & dignes du nom de *rêveries.*

* *A considérer les désordres — ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.* Le parti qu'ont pris les Turcs est digne des sectateurs de Mahomet & de son alcoran. Une religion aussi ridicule ne peut, sans doute, se soutenir que par l'ignorance. Le savoir est le triomphe de la vraie Religion. Origene l'a bien fait voir aux Payens ; & les Arnauld, les Bossuet aux hérétiques. L'Evangile est le premier de tous les livres, sans doute; mais ce n'est pas le seul nécessaire, & Grégoire le grand auroit perdu son nom, s'il eût été capable d'une pareille sottise.

Allez, écrits célebres — corruption des mœurs de notre siecle.

ſiecle. On a vu ci-devant que les ſiecles anciens étoient beaucoup plus corrompus. Il eſt vrai qu'ils n'en diſent rien à la poſtérité ; mais la pratique preſque générale des vices paſſoit de race en race comme par tradition. Peut-on comparer ce torrent débordé & univerſel des paſſions déréglées, des ſiecles barbares, avec quelques Poëtes libertins, que laiſſe encore échapper notre ſiecle.

Et portez enſemble — qui ſoient précieux devant toi. Que le Dieu Tout-puiſſant ôte les lumieres & les talens à ceux qui en abuſent, qu'il anéantiſſe les *arts funeſtes* à la vertu ; qu'il donne la pauvreté à ceux qui ſont un mauvais uſage des richeſſes, mais qu'il répande abondamment les lumieres, les talens & les richeſſes ſur ceux qui ſavent les employer utilement. Voilà la priere d'un bon citoyen, d'un homme raiſonnable.

Mais ſi le progrès des Sciences — des forces de ceux qui ſeroient tentés de ſavoir? Comme la majeure de cet argument eſt fauſſe, ces Auteurs ſont dignes de toute la reconnoiſſance du public, & de l'Auteur même du Diſcours, qui a mieux profité qu'un autre de leurs travaux.

Que penſerons-nous — populace indigne d'en approcher. Le mot de *Sanctuaire* convient-il à un lieu où, ſelon l'Auteur, on va corrompre ſes mœurs & ſon goût ; je me ſerois attendu à toute autre expreſſion ; & en ce cas-là qu'eſt-ce que l'Auteur entend par cette *populace indigne d'en approcher?* Les plus indignes d'approcher d'un lieu de corruption, ſont ceux qui ſont les plus capables de porter fort loin cette corruption ; ceux qui ſont les plus capables de ſe diſtinguer

dans ce prétendu Sanctuaire; par exemple, ceux qui ont plus d'aptitude aux ſciences, plus de ſagacité, plus de génie; car tous ces gens-là en deviendront d'autant plus mauvais, d'autant plus dangereux au reſte de la ſociété, ſelon les principes de l'Auteur : à moins qu'ici la vérité ne lui échappe malgré lui, & qu'il ne rende aux ſciences l'hommage qu'il leur doit à tant d'égards. Cette derniere conjecture eſt très-vraiſemblable.

Tandis qu'il ſeroit à ſouhaiter — que la nature deſtinoit à faire des diſciples. Oh! ma conjecture devient ici plus que vraiſemblable. L'Auteur reconnoît formellement la dignité & l'excellence des ſciences; il n'y veut admettre que ceux qui y ſont réellement propres, & il a raiſon au fond; cet abus dans les vocations eſt réel dans les bons principes & dans les principes ordinaires. Mais 1°. le Citoyen de Geneve ne raiſonne pas conſéquemment à ſa theſe; car puiſque les ſciences ſont pernicieuſes aux mœurs, plus ceux qui les cultiveront ſeront ſpirituels, ſubtils, plus ils ſeront méchans & à craindre; & dans ce cas, pour le bien de la ſociété, les ſtupides ſeuls doivent être deſtinés aux Sciences. 2°. Cet Auteur a oublié ici qu'il enveloppe les Arts auſſi bien que les Sciences dans ſon anathême, & que ce fabricateur d'étoffe eſt un miniſtre du luxe. Qu'il aille donc labourer la terre. A quoi bon les étoffes? *L'homme de bien eſt un athlete qui ſe plaît à combattre à nud.* Nous en reſſemblerons mieux à la vertu dans cette ſimplicité; & pourquoi tout le reſte du corps ne ſupporteroit-il pas les injures des ſaiſons, auſſi bien que le viſage & les mains? Ce ſeroit le moyen d'avoir des *guerriers*

capables de supporter l'excès du travail & de résister à la *rigueur des saisons & aux intempéries de l'air.*

Les Vérulams, les Descartes & les Newtons — l'espace immense qu'ils ont parcouru. Premiérement, il n'est point vrai que les Vérulams, les Descartes, les Newtons n'aient point eu de maîtres; ces grands hommes en ont d'abord eu comme tous les autres, & ont commencé par apprendre tout ce qu'on savoit de leur tems. En second lieu, de ce que des génies transcendans, tels que ceux-ci, & tant d'autres que l'antiquité n'a point nommés, ont été capables d'inventer les Sciences & les Arts, l'Auteur veut que tous les hommes apprennent d'eux-mêmes, & sans maîtres, afin de rebuter ceux qui ne seront pas transcendans comme ces premiers; mais ce qui est possible à des génies de cette trempe, ne l'est pas pour tout autre; & si les Sciences sont bonnes, ces grands hommes ont très-bien mérité de la société de lui avoir communiqué leurs lumieres, & ceux qui en éclairent les autres hommes participent à cette action. Si au contraire les Sciences sont pernicieuses, ces hommes ne sont plus dignes de l'admiration de l'Auteur. Ce sont des monstres qu'il falloit étouffer dès les premiers *efforts* qu'ils ont faits pour *franchir l'espace immense qu'ils ont parcouru.* Or, ce dernier parti auroit mis le comble à l'extravagance & à la barbarie, & l'Auteur a raison de regarder ces hommes divins comme les dignes *précepteurs du genre-humain.* On est charmé de voir que la vérité perce ici, comme à l'insçu de l'Orateur; il est fâcheux seulement qu'elle ne soit point d'accord avec le reste du Discours.

S'il faut permettre à quelques hommes — à la gloire de l'esprit humain. Les Sciences & les Arts sont donc des monumens élevés à la gloire de l'esprit humain ; l'Auteur ne pense donc plus qu'ils sont la source de la dépravation de nos mœurs ; car assurément ils mériteroient, dans ce cas, d'être regardés comme les monumens de sa honte, & ils n'arrachent de l'Auteur un aveu tout opposé que parce qu'ils sont les sources de la lumiere & de la droiture qui fait le parfait honnête homme & le vrai citoyen.

Mais si l'on veut que — encouragement dont ils ont besoin. Voilà, ce me semble, bien des louanges épigrammatiques en faveur des génies destinés à perdre notre innocence, notre probité.

L'ame se proportionne — Chancelier d'Angleterre. L'éloquence, selon l'Auteur, tire son origine de l'ambition, de la haine, de la flatterie & du mensonge. La physique d'une vaine curiosité, la morale même de l'orgueil humain, toutes les Sciences & les Arts de nos vices. Voilà de belles sources pour des Consuls & des Chanceliers actuellement les objets de l'admiration de l'Auteur ; ou Rome & l'Angleterre étoient là dans de bien mauvaises mains, ou les principes de l'Orateur sont bien étranges.

Croit-on que si l'un n'eût occupé — l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer : toute cette page est de la plus grande beauté, comme de la plus exacte vérité, & elle est malheureusement une contradiction perpétuelle du reste de l'ouvrage.

Comme s'il étoit plus aisé — les peuples continueront d'être

vils, corrompus & malheureux. Voilà donc l'Auteur revenu aux vérités que nous avons établies dans nos premieres remarques. Les lumieres & la ſageſſe vont donc enſemble ; les ſavans poſſédent l'un & l'autre, puiſqu'il n'eſt plus queſtion que de leur donner du pouvoir, pour qu'ils entreprennent & faſſent de grandes choſes. Donc la ſcience ne dégrade pas les mœurs & le goût. Donc le parti que l'Orateur a pris n'eſt pas juſte, ni ſon diſcours ſolide.

Pour nous, hommes vulgaires, — nous n'avons pas beſoin d'en ſavoir davantage. Les ſoins que coûte l'éducation des enfans, ne prouvent que trop les peines & l'appareil, & j'ajoute les ſtratagêmes qu'il faut mettre en uſage pour inculquer aux hommes les principes de la morale, & former leurs mœurs. Non pas que la théorie de cette morale, de cette éducation ſoit ſi épineuſe ; mais c'eſt que la pratique en eſt des plus pénibles, & qu'on échoue encore ſouvent ſur certains caracteres, avec tout l'art que ce ſiecle éclairé a imaginé pour y réuſſir.

Tes principes ne ſont-ils pas gravés — dans le ſilence des paſſions ? La ſuppoſition du ſilence des paſſions eſt charmante ; mais qui leur impoſera ſilence à ces paſſions ? ſinon des lumieres bien vives ſur leur perverſité, ſur leurs ſuites funeſtes, ſur les moyens de les dompter, ou même de les éviter, en élevant l'ame à des objets plus dignes d'elle ; enfin en devenant philoſophes & ſavans.

Voilà la véritable Philoſophie, — que l'un ſavoit bien dire, & l'autre, bien faire. Pourquoi ſeroit-il défendu de mériter ces deux couronnes à la fois ? Bien faire & bien penſer ſont

inséparables, & il n'eſt pas difficile de bien dire à qui penſe bien; mais comme on n'agit pas ſans penſer, ſans réfléchir, l'art de bien penſer doit précéder celui de bien faire. Celui qui aſpire donc à bien faire, doit, pour être plus ſûr du ſuccès, avoir *les lumieres & la ſageſſe* de ſon côté, ce que la culture des Sciences, de la Philoſophie peut ſeule lui donner. « Si vous voulez, dit Cicéron, vous former des regles d'une » vertu ſolide; c'eſt de l'étude de la philoſophie que vous » devez les attendre, ou il n'y a point d'art capable de vous » les procurer. Or ce feroit une erreur capitale, & un man» que de réflexion, de dire qu'il n'y a point d'art pour ac» quérir les talens les plus ſublimes, les plus eſſentiels, pen» dant qu'il y en a pour les plus ſubalternes. Si donc il y » a quelque ſcience qui enſeigne la vertu, où la chercherez» vous, ſinon dans la Philoſophie?

Sive ratio conſtantiæ, virtutiſque ducitur: aut hæc ars eſt (Philoſophia) aut nulla omninò, per quam eas aſſequamur. Nullam dicere maximarum rerum artem eſſe, cùm minimarum ſine arte nulla ſit; hominum eſt parùm conſideratè loquentium, atque in maximis rebus errantium. Si quidem eſt aliqua diſciplina virtutis, ubi ea quæretur, cùm ab hoc diſcendi genere diſceſſeris. Cicero de Offic. l. 11. p. 10. de l'Edit. de Glaſgow.



ADDITION

A LA

RÉFUTATION PRÉCÉDENTE.

A Dijon, ce 15 Octobre 1751.

MONSIEUR,

JE viens de recevoir de Paris une Brochure, où M. Rousseau réplique à une réponse faite à son Discours par la voie du Mercure. Cette réponse a plusieurs chefs communs avec nos remarques, & par conséquent la réplique nous intéresse. Notre Réfutation du Discours en deviendra complete, en y joignant celle de cette réplique que je vous envoye, & j'espere qu'elle arrivera encore assez à tems pour être placée à la suite de nos remarques.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. *Vous avez trouvé singulier qu'on ait mis en question...* Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.... *L'Académie Françoise confirme authentiquement votre opinion, Monsieur, en proposant pour le sujet du prix d'éloquence de l'année 1752, cette vérité à établir....* L'amour des Belles-Lettres inspire l'amour de la vertu.... *C'est le droit & le devoir des Cours souveraines, Monsieur, de redresser les décisions hasardées par les autres Jurisdictions. M. Rousseau a senti toute la force de l'autorité de ce Programme publié par la premiere*

Académie du monde, en fait de Belles-Lettres ; il a tâché de l'affoiblir, en disant que cette ſage Compagnie a doublé dans cette occaſion le tems qu'elle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les ſujets les plus difficiles. . . . *Mais cette circonſtance n'infirme en rien le jugement que ce tribunal ſuprême porte contre la theſe du Citoyen de Geneve ; elle peut ſeulement faire penſer que ce ſujet exige beaucoup d'érudition, de lecture, & par conſéquent de tems ; ce qui eſt vrai. D'ailleurs,* cette ſage Compagnie *ſuit l'uſage de toutes les Académies, quand elle propoſe en* 1751 *le ſujet des prix qu'elle doit donner en* 1752. *Il en eſt même pluſieurs qui mettent deux ans d'intervalle entre la publication du Programme & la diſtribution du prix.*



REFUTATION

RÉFUTATION

Des Observations de M. J. J. Rousseau de Geneve, sur une Réponse qui a été faite à son Discours dans le Mercure de Septembre 1751. (*a*)

NOUS sommes d'accord avec l'illustre Auteur de la Réfutation insérée au Mercure, en ce que nous avons trouvé comme lui.... 1. Que M. Rousseau, savant, éloquent, & homme de bien tout à la fois, fait un contraste singulier avec le Citoyen de Geneve, l'orateur de l'ignorance, l'ennemi des Sciences & des Arts qu'il regarde comme une source constante de la corruption des mœurs.

2. Comme le respectable anonyme, nous avons pensé que le Discours couronné par l'Académie de Dijon est un tissu de contradictions qui décelent, malgré son Auteur, la vérité qu'il s'efforce en vain de trahir.

3. Comme le Prince philosophe, aussi puissant à protéger les Lettres qu'à défendre leur cause (*); nous avons dit que l'Orateur Genevois avoit prononcé un anathême trop général contre les Sciences & les Arts, & qu'il confondoit quelques

(*a*) La Réponse en question est celle du Roi de Pologne que l'on trouvera ci-après.

(*) Voici comme l'Auteur anonyme de la réponse au Discours du Citoyen de Geneve se trouve désigné dans le Mercure de Septembre, p. 62. " Noos „ sommes fâchés qu'il ne nous soit pas „ permis de nommer l'Auteur de l'ou„ vrage suivant. Aussi capable d'éclai„ rer que de goOverner les peuples, „ & aussi attentif à leur procurer l'a„ bondance des biens nécessaires à la „ vie, que les lumieres & les connoiss-

abus qu'on en fait, avec leurs effets naturels & leurs usages légitimes.

I.

Au premier article, M. Rousseau répond ; qu'il a étudié les Belles - Lettres, sans les connoître ; que dès qu'il s'est *apperçu du trouble qu'elles jettoient dans son ame*, *il les a abandonnées*.

Comment cet Auteur ne sent-il point qu'on va lui répliquer que ce n'est point les avoir abandonnées, ou au moins l'avoir fait bien tard, que de les avoir portées au degré où il y est parvenu, que c'est même les cultiver plus que jamais que de se produire sur le théâtre des Académies pour y disputer, y remporter les prix qu'elles proposent. Le personnage que joue M. Rousseau dans sa réplique, n'est donc pas plus sérieux que celui qu'il affecte dans son Discours.

Je me sers, dit-il, des Belles-Lettres pour combattre leur culture, comme les Saints Peres se servoient *des Sciences mondaines contre les Payens ; si quelqu'un*, ajoute-t-il, *venoit pour me tuer, & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en servir pour le chasser de chez moi ?*

Les Peres de l'Eglise se sont servis utilement des Sciences mondaines pour combattre les Payens. Donc ces Sciences

„ sances qui forment à la vertu, il a „ voulu prendre en main la défense „ des Sciences, dont il connoît le „ prix. Les grands établissemens qu'il „ vient de faire en leur faveur étoient „ déjà comme une réponse sans réplique au Discours du Citoyen de Geneve, à qui il n'a pas tenu de dégrader tous les Beaux-Arts. Puissent les Princes à venir, suivre un pareil „ exemple, &c. „

ſont bonnes, & ce n'eſt point elles que ces défenſeurs de la Religion mépriſoient, blâmoient; car ils n'auroient ni voulu s'en ſervir, ni pu le faire ſi utilement: mais c'eſt le mauvais uſage qu'en faiſoient ces Philoſophes profanes qu'ils reprenoient avec raiſon.

C'eſt une très-belle action que de déſarmer ſon ennemi, & de le chaſſer avec ſes propres armes : mais M. Rouſſeau n'eſt nullement dans ce cas-là; il n'a déſarmé perſonne; les armes dont il ſe ſert ſont bien à lui : il les a acquiſes par ſes travaux, par ſes veilles; il ſemble par leur choix & leur éclat, qu'il les ait reçues de Minerve même, & par une ingratitude manifeſte, il s'en ſert pour outrager cette divinité bienfaictrice; il s'en ſert pour anéantir, autant qu'il eſt en lui, ce qu'il y a de plus reſpectable, de plus utile, de plus aimable parmi les hommes qui penſent; la Philoſophie, l'étude de la ſageſſe, l'amour & la culture des Sciences & des Arts; il n'y a donc point de juſteſſe dans l'application des exemples que M. Rouſſeau cite en ſa faveur, & il eſt toujours ſingulier que l'homme ſavant, éloquent, qui a conſervé toute ſa probité, toutes ſes vertus, à la reconnoiſſance près, en acquérant ces talens, les employe à s'efforcer de prouver qu'ils dépravent les mœurs des autres.

J'ajoute qu'il y a un contraſte ſi néceſſaire entre la cauſe ſoutenue par M. Rouſſeau, & les moyens qu'il employe pour la défendre, qu'en la gagnant même, par ſuppoſition, il la perdroit encore; car dans cette hypotheſe, & ſelon ſes principes, ſon éloquence, ſon ſavoir, en nous ſubjuguant, nous conduiroient à la vertu, nous rendroient meilleurs, & par

V 2

conféquent démontreroient, contre fon Auteur même, que tous ces talens font de la plus grande utilité.

I I.

Que les contradictions foient très-fréquentes dans le Difcours du Citoyen de Geneve, on vient de s'en convaincre par la lecture de mes remarques. M. Rouffeau prétend que ces contradictions ne font qu'apparentes ; que s'il loue les Sciences en plufieurs endroits, il le fait fincérement & de bon cœur, parce qu'alors il les confidere en elles-mêmes, il les regarde comme une efpece de participation à la *fuprême intelligence*, & par conféquent comme excellentes ; tandis que dans tout le refte de fon Difcours il traite des Sciences, relativement au génie, à la capacité de l'homme ; celui-ci étant trop borné *pour y faire de grands progrès*, *trop paffionné pour n'en pas faire un mauvais ufage* ; il doit, pour fon bien & celui des autres, s'en abftenir ; elles ne font point proportionnées à fa nature, elles ne font point faites pour lui (*), il doit les éviter toutes comme autant de poifons.

Comment! les Sciences & les Arts ne feroient *point faits pour l'homme ?* M. Rouffeau y a-t-il bien penfé ? Auroit-il déjà oublié les prodiges qu'il leur a fait opérer fur l'homme même? Selon lui, & felon le vrai, le rétabliffement des Sciences & des Arts a fait *fortir l'homme*, *en quelque maniere*, *du néant* ; il a *diffipé les ténebres dans lefquelles la nature*

(*) Les chiffres ainfi apoftillés défignent les pages des Obfervations de M. Rouffeau en réplique à la réponfe inférée au Mercure de Septembre. Les chiffres fimples font les citations de notre Edition.

l'avoit enveloppé... il l'a *élevé au-dessus de lui-même;* il l'a porté *par l'esprit jusques dans les régions célestes; & ce qui est plus grand & plus difficile*, il l'a fait *rentrer en soi-même, pour y étudier l'homme, & connoître sa nature, ses devoirs, & sa fin. L'Europe*, continue notre Orateur, *étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée, vivoient, il y a quelques siecles, dans un état pire que l'ignorance.... Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun.* Le Citoyen de Geneve exhorte les Rois à appeller les savans à leurs conseils; il regarde comme compagnes *les lumieres & la sagesse*, & les savans comme propres *à enseigner* la derniere *aux peuples.* Les lumieres, les Sciences, ces étincelles de la Divinité, sont donc faites pour l'homme; & le fruit qu'ils en retirent, est la vertu.

Eh! pourquoi cette émanation de la sagesse suprême ne conviendroit-elle pas à l'homme? Pourquoi lui deviendroit-elle nuisible? Avons-nous un modele à suivre plus grand, plus sublime que la Divinité? Pouvons-nous nous égarer sous un tel guide, tant que nous nous renfermerons dans la science de la religion & des mœurs, dans celle de la nature, & dans l'art d'appliquer celle-ci aux besoins & aux commodités de la vie? Trois especes de connoissances destinées à l'homme par son Auteur même. Comment donc oser dire qu'elles ne sont pas faites pour lui, quand l'Auteur de toutes choses a décidé le contraire? *Il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès;* ce qu'il y en fera, sera toujours autant d'effacé de ses imperfections, autant d'avancé dans le chemin glorieux

que lui trace ſon Créateur. *Il a trop de paſſions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais uſage.* Plus l'homme a des paſſions, plus la ſcience de la Morale & de la Philoſophie lui eſt néceſſaire pour les dompter; plus il doit auſſi s'amuſer, s'en diſtraire par l'étude & l'exercice des Sciences & des Arts. Plus l'homme a de paſſions, plus il a de ce feu qui le rend propre à faire les découvertes les plus grandes, les plus utiles; plus il a de ce feu, principe du grand homme, du héros, qui le rend propre aux vaſtes entrepriſes, aux actions les plus ſublimes. Donc plus les hommes ont de paſſions, plus il eſt néceſſaire, avantageux pour les autres, & pour eux-mêmes qu'ils cultivent les Sciences & les Arts.

Mais plus il a de paſſions, plus il eſt expoſé à abuſer de ſes talens, repliquera l'adverſaire.

Plus il aura de ſavoir, moins il en abuſera. Les grandes lumieres montrent trop clairement les erreurs, les abus, leurs principes, la honte attachée à tous les travers, pour que le ſavant qui les voit ſi diſtinctement oſe s'y livrer. M. Rouſſeau dans ſes Obſervations convient que les vrais ſavans n'abuſent point des Sciences; puiſque, de ſon aveu, elles ſont ſans danger quand on les poſſéde vraiment, & qu'il n'y a que ceux qui ne les poſſédent pas bien, qui en abuſent, on ne ſauroit donc les cultiver avec trop d'ardeur; & ce n'eſt pas la culture des Sciences qui eſt à craindre, ſelon M. Rouſſeau même, mais au contraire le défaut de cette culture, la culture imparfaite, l'abus de cette culture. Voilà où ſe réduit la défenſe de cet Auteur lorſqu'on l'analyſe, & l'on

voit que la diſtinction imaginée pour ſauver les contradictions de ſon Diſcours, eſt frivole, & que ni cette Piece, ni les Obſervations qui viennent à l'appui, ne donnent point la moindre atteinte à l'utilité ſi généralement reconnue des Sciences & des Arts, tant pour nous procurer nos beſoins, nos commodités, que pour nous rendre plus gens de bien.

III.

Le Citoyen de Geneve exclut de la ſociété toutes les Sciences, tous les Arts, ſans exception; il regarde l'ignorance la plus complete comme le plus grand bien de l'homme, comme le ſeul aſyle de la probité & de la vertu; & en conſéquence il oppoſe à notre ſiecle poli par les Sciences & les Arts, les mœurs des Sauvages de l'Amérique, les mœurs des peuples livrés à la ſeule nature, au ſeul inſtinct. M. Rouſſeau dans ſes Obſervations déclare qu'il n'a garde de tomber dans ce défaut; qu'il admet la théologie, la morale, la ſcience du ſalut enfin; mais il n'admet que celles-là, *porrò unum eſt neceſſarium*, & il regarde toutes les autres Sciences, tous les autres Arts, comme inutiles, comme pernicieux au genre-humain, non pas en eux-mêmes, mais par l'abus qu'on en fait, & parce qu'on *en abuſe toujours.* Il paroît dans ſon diſcours, qu'il met le luxe au nombre de ces abus: ici, c'eſt au contraire le luxe qui enfante les Arts, & la *premiere ſource du mal eſt l'inégalité* des conditions, la diſtinction *de pauvre & de riche.*

§. I. Je me garderai bien d'établir ſérieuſement la néceſſité de cette inégalité des conditions, qui eſt le lien le plus fort, le plus eſſentiel de la ſociété. Cette vérité triviale ſaute aux

yeux du Lecteur le moins intelligent. Je ſuis ſeulement fâché de voir ici comme dans le diſcours du Citoyen de Geneve, qu'un Orateur de la volée de M. Rouſſeau, oſe porter au ſanctuaire des Académies, des paradoxes que Moliere & Deliſle ont eu la prudence de ne produire que par la bouche du *Miſanthrope* & *d'Arlequin ſauvage*, & comme des travers ou des ſingularités propres à nous faire rire. Revenons au ſérieux que mérite le ſujet qui nous occupe.

L'exception que fait ici Monſieur Rouſſeau en faveur de la théologie, de la morale, &c. eſt déjà une demi-rétractation de ſa part; car la ſcience de la théologie, celle de la morale & du ſalut, ſont des plus ſublimes, des plus étendues; elles ſont inconnues aux Sauvages, & l'on ne s'aviſera jamais de regarder comme un ignorant celui qui en ſera parfaitement inſtruit. Les Athanaſes, les Chryſoſtômes, les Auguſtins ſont encore l'admiration de notre ſiecle par ce ſeul endroit. Nous venons de voir, il n'y a qu'un moment, que M. Rouſſeau attribue au renouvellement des Sciences & des Arts la ſcience de la morale; car celle-ci eſt l'art de *rentrer en ſoi-même pour y étudier l'homme & connoître ſa nature*, *ſes devoirs & ſa fin; merveilles qui*, de ſon aveu, *ſe ſont renouvellées avec les Sciences.* Or, cette partie des Arts étant eſſentielle à tous les hommes, il en réſulte que notre Orateur ſera forçé d'avouer que le rétabliſſement des Sciences a procuré à toute la race humaine, cette utilité ſi importante qu'il s'efforce ici de rendre indépendante, & très-ſéparée de ces Sciences, incompatible même avec elles.

Quant à la ſcience du ſalut priſe dans ſon ſens le plus étendu, dans

dans ceux qui sont destinés à l'enseigner aux autres, à la défendre, & telle que la possédoient les grands hommes que je viens de citer, dignes modeles pour ceux de notre siecle; tout le monde sait qu'elle suppose la connoissance des langues savantes, celle de la Philosophie, celle de l'Eloquence, celle enfin de toutes les sciences humaines, puisque ce sont des hommes qu'il est question de sauver, & que l'art de leur inculquer les vérités nécessaires à ce sublime projet, doit employer tous les moyens connus d'affecter leurs sens & de convaincre leur raison.

Sont-ce des savans, dit M. Rousseau, que Jesus-Christ a choisis pour répandre sa doctrine dans l'univers? Ne sont-ce pas des pêcheurs, des artisans, des ignorans?

Les Apôtres étoient réellement des ignorans, quand Dieu les a choisis pour missionnaires de sa Loi, & il les a choisis tels exprès pour faire éclater davantage sa puissance; mais quand ils ont annoncé, prêché cette doctrine du salut, peut-on dire qu'ils étoient des ignorans? Ne sont-ils pas au contraire un exemple authentique, par lequel Dieu déclare à l'univers que la science du salut suppose les connoissances, même les connoissances humaines les plus universelles, les plus profondes? L'Etre suprême veut faire d'un artisan, d'un pêcheur, un chrétien, un sectateur, & un prédicateur de l'Evangile; voilà que l'Esprit Saint anime cet artisan, & le transforme en un homme extraordinaire, qui parle d'abord les langues connues, & qui par la force de son éloquence, convertit dans un seul sermon trois mille ames. On sait ce que suppose une éloquence si persuasive, si victorieuse, au milieu d'un peuple endurci au point d'être encore aujourd'hui dans les ténebres à

cet égard; l'éloquence de nos jours ne mérite vràiment ce nom qu'autant qu'elle rassemble l'ordre & la solidité du Géometre, avec la justesse & la liaison exacte des argumens du Logicien, & qu'elle les couvre de fleurs; qu'autant qu'elle remplit cet excellent canevas de matériaux bien assortis, pris dans l'histoire des hommes, dans celle des Sciences, dans celle des Arts, dont les détails les plus circonstanciés deviennent nécessaires à un Orateur. Qui a jamais douté que l'art oratoire fût celui de tous qui suppose, qui exige les plus vastes connoissances? Et qui croira que l'éloquence sortie des mains de Dieu, & donnée aux Apôtres pour la plus grande, la plus nécessaire de toutes les expéditions, ait été inférieure à celle de nos Rhéteurs; la grace, & les prodiges, dira-t-on, ont suppléé à l'éloquence. La grace & les prodiges ont, sans doute, la principale part à un ouvrage que jamais la seule éloquence humaine n'eût été capable d'exécuter; mais il n'est pas moins constant, par l'Ecriture, que les saints Missionnaires de l'Evangile animés de l'esprit de Dieu possédoient cette éloquence divine, supérieure à toute faculté humaine, digne enfin de l'esprit qui est la source de toutes les lumieres. Toutes les nations étoient frappées d'étonnement (*) de voir & d'entendre de simples artisans Israëlites, non-seulement parler toutes les langues, mais encore posséder tout-à-coup la science de l'Ecriture sainte, l'expliquer & l'appliquer d'une façon frappante au sujet de leur mission, discourir enfin avec le savoir, le feu & l'enthousiasme des Propheres (**).

(*) Stupebant autem omnes & mirabantur.

(**) Effundam de spiritu meo super omnem carnem, & prophetabunt filii vestri, &c. *Act. Apost. cap.* 2.

En ſuppoſant donc qu'il fût exactement vrai que la ſcience du ſalut fût l'unique qui dût nous occuper, on voit que cette ſcience renferme, exige toutes les autres connoiſſances humaines. Les ſavans Peres de l'Egliſe nous en ont donné l'exemple, & ſaint Auguſtin nous dit expreſſément, *qu'il ſeroit honteux & de dangereuſe conſéquence, qu'un Chrétien, ſe croyant fondé ſur l'autorité des ſaintes Ecritures, raiſonnât ſi pitoyablement ſur les choſes naturelles, qu'il en ſût expoſé à la dériſion & au mépris des infidelles* (*).

Mais quoique la ſcience du ſalut ſoit la premiere, la plus eſſentielle de toutes, les plus rigoureux caſuiſtes conviendront qu'elle n'eſt pas l'unique néceſſaire. Et que deviendroit la ſociété? que deviendroit même chaque homme en particulier, ſi tout le monde ſe faiſoit chartreux, hermite? Que deviendroit le petit nombre qu'il y a aujourd'hui de ces ſolitaires uniquement occupés de leur ſalut, ſi d'autres hommes ne travailloient à les loger, à les meubler, à les nourrir, à les guérir de leurs maladies? C'eſt donc pour eux, comme pour nous, que travaillent les laboureurs, les architectes, les menuiſiers, ferruriers, &c. C'eſt donc pour eux, comme pour nous, que les manufactures d'étoffes, de verres, de fayance, s'élevent & produiſent leurs ouvrages; que les mines de fer, de cuivre, d'étain, d'or & d'argent, ſont fouillées & exploitées. C'eſt donc pour eux, comme pour nous, que le pêcheur jette ſes filets; que

(*) Turpe eſt autem & nimis perniciofum, ac maximè cavendum, ut Chriſtianum de his rebus (Phyſicis) quaſi ſecundum chriſtianas litteras loquentem, ita delirare quilibet infidelis audiat, ut (quemadmodum dicitur,) toto cœlo errare conſpiciens riſum tenere vix poſſit. *De Genes. ad litt. L.* 1. c. 19.

le cuiſinier s'inſtruit de l'art d'apprêter les alimens; que le navigateur va dans les différentes parties de la terre chercher le poivre, le clou de geroſle, la caffe, la manne, la rhubarbe, le quinquina. Nous manquerions donc tous des choſes les plus néceſſaires à la vie, & à ſa conſervation, ſi nous n'étions uniquement occupés que de l'affaire de notre ſalut, & nous retomberions dans un état pire que celui des premiers hommes, des Sauvages; *dans un état pire* que cette barbarie que le Citoyen de Geneve trouve déjà *pire que l'ignorance*.

Le peuple heureux eſt celui qui reſſemble à la république des fourmis, dont tous les ſujets laborieux s'empreſſent également à faire le bien commun de la ſociété. Le travail eſt ami de la vertu, & le peuple le plus laborieux doit être le moins vicieux. Le plus vaſte, le plus noble, le plus utile des travaux, le plus digne d'un grand Etat, eſt le commerce de mer qui nous débarraſſe de notre ſuperflu, & nous l'échange pour du néceſſaire; qui nous met à même de ce que tous les peuples du monde ont de beau, de bon, d'excellent; qui nous inſtruit de leurs vices & de leurs ridicules pour les éviter, de leurs vertus & de leurs ſages coutumes pour les adopter: les Sciences mêmes & les Arts doivent les plus grandes découvertes à la navigation, qui leur rend avec uſure ce qu'elle en emprunte. Dans la guerre, comme dans la paix, la marine eſt un des plus grands reſſorts de la puiſſance d'un peuple. Ses dépenſes ſont immenſes, mais elles ne ſortent point de l'Etat, elles y rentrent dans la circulation générale; elles n'apportent donc aucune diminution réelle dans ſes finances. Que nos voiſins ſentent bien toutes ces vérités, & qu'ils ſavent en faire un

bon usage! France, si avantageusement située pour communiquer avec toutes les mers, avec toutes les parties du monde, cet objet est digne de tes regards. Fais des conquêtes sur Neptune, par ton habileté à dompter ses caprices; elles te resteront, ainsi que les sommes immenses dont tes armées nombreuses enrichissent souvent les peuples étrangers, quelquefois tes propres ennemis.

Je sais bien, dit M. Rousseau, que la politique d'un Etat, que les commodités, (il n'a osé ajouter) & les besoins de la vie, demandent la culture des Sciences & des Arts, mais je soutiens qu'en même tems ils nous rendent malhonnêtes gens.

Nous avons amplement prouvé le contraire dans le cours de cette Réfutation : nous ajouterons ici que loin que la probité, l'affaire du salut aient de l'incompatibilité avec la culture des Sciences, des Arts, du commerce, avec une ardeur pour le travail répandue sur tous les sujets d'un Etat; je pense au contraire, que l'honnête homme, le chrétien est obligé de se livrer à tous ces talens.

Peut-on faire son salut sans remplir tous ses devoirs? Et les devoirs de l'homme en société se bornent-ils à la méditation, à la lecture des livres saints, & à quelques exercices de piété? Un boulanger qui passeroit la journée en prieres, & me laisseroit manquer de pain, feroit-il bien son salut? Un chirurgien qui iroit entendre un sermon, plutôt que de me remettre une jambe cassée, feroit-il une action bien méritoire devant Dieu? Les devoirs de notre état sont donc partie de ceux qui sont essentiels à l'affaire de notre salut, & la nécessité de tous ces états est démontrée par les besoins pour lesquels ils ont été inventés.

Je conviendrai de la néceſſité & de l'excellence de tous ces Arts utiles, dira M. Rouſſeau, mais à quoi bon les Belles-Lettres? à quoi bon la Philoſophie, qu'à flatter, qu'à fomenter l'orgueil des hommes?

Dès que vous admettez la néceſſité des manufactures de toutes eſpeces, pour nos vêtemens, nos logemens, nos ameublemens; dès que vous recevez les Arts qui travaillent les métaux, les minéraux, les végétaux néceſſaires à mille & mille beſoins; ceux qui s'occupent du ſoin de conſerver, de réparer notre ſanté, vous ne ſauriez plus vous paſſer de la Mécanique, de la Chimie, de la Phyſique qui renferment les principes de tous ces Arts, qui les enfantent, les dirigent & les enrichiſſent chaque jour; dès que vous convenez de la néceſſité de la navigation, il vous faut des Géographes, des Géometres, des Aſtronomes. Eh! comment pourrez-vous diſconvenir de la néceſſité de tous ces Arts, de toutes ces Sciences, de leur liaiſon naturelle, & de la force réciproque qu'ils ſe prêtent? Dès que vous voulez bien que les hommes vivent en ſociété, & qu'ils ſuivent des loix, il vous faut des Orateurs qui leur annoncent & leur perſuadent cette loi; des Poëtes moraux même, qui ajoutent à la perſuaſion de l'éloquence les charmes de l'harmonie plus puiſſante encore.

§. II. Nous avons défendu la néceſſité, l'utilité de toutes les Sciences frondées par le Citoyen de Geneve, réprouvées avec quelques exceptions par les obſervations de M. Rouſſeau. Examinons maintenant l'abus qu'il prétend qu'on en fait.

Nous convenons qu'on abuſe quelquefois des Sciences. M. Rouſſeau *ajoute qu'on en abuſe beaucoup*, & même *qu'on en abuſe toujours.*

Il suffiroit de s'appercevoir que M. Rousseau est réduit, dans sa justification, à soutenir que les Sciences font toujours du mal, qu'on en *abuse toujours*, pour sentir combien sa cause est désespérée. Vis-à-vis de tout autre, la seule citation de cette proposition en feroit la réfutation; mais les talens de M. Rousseau donnent de la vraisemblance & du crédit à ce qui en est le moins susceptible, & il mérite qu'on lui marque ses égards, en étayant de preuves les vérités mêmes qui n'en ont pas besoin.

Un abus constant & général des Sciences doit se démontrer; 1°. par le fait; 2°. par la nature même des Sciences considérées en elles-mêmes, ou prises relativement à notre génie, à nos talens, à nos mœurs. Or, l'Auteur convient que les Sciences sont excellentes en elles-mêmes, & nous avons prouvé, art. II, que relativement à nous-mêmes, elles n'ont rien d'incompatible avec les bonnes mœurs, qu'elles tendent au contraire à nous rendre meilleurs: il ne nous reste donc qu'à examiner la question de fait.

Pour démontrer que les Sciences & les Arts dépravent les mœurs, ce n'est pas assez que de nous citer des mœurs dépravées dans un siecle savant; ce ne seroit même pas assez que de nous citer des savans sans probité; il faut prouver que c'est de la Science même que vient la dépravation, & j'ose avancer qu'on ne le sera jamais.

1°. Parce que la plupart des exemples de dissolution des mœurs qu'on peut citer, n'ont aucune liaison avec les Sciences & les Arts, quelque familiers qu'ils aient été dans les siecles, ou aux personnes, objets de ces citations. 2°. Parce que ceux

mêmes qui ont abusé de choses aussi excellentes, n'ont eu ce malheur que par la dépravation qu'ils avoient dans le cœur, bien avant qu'ils fissent servir leurs talens acquis à la manifester au dehors.

Quoi de plus méchant & de plus éclairé tout à la fois que Néron? Quel siecle plus poli que le sien? Ce doit être ici ou jamais, le triomphe de l'induction du Citoyen de Geneve. Mais quoi! osera-t-il dire que c'est aux lumieres, aux talens de Néron, ou de son siecle, que sont dues toutes les horreurs dont ce monstre a épouvanté les Romains? Qu'il nous fasse donc remarquer quelques traits de ces rares talens, dans l'art de faire égorger ses amis, son précepteur, sa mere: qu'il nous fasse donc appercevoir quelque liaison entre cette barbarie qui éteignit en lui tous les sentimens de la nature, de l'humanité, de la reconnoissance, & ces lumieres sublimes & précieuses qu'il tenoit des leçons du Philosophe le plus spirituel, & le plus homme de bien de son siecle. Il est trop évident que Néron, dans ses beaux jours, est un jeune tigre que l'éducation, les Sciences & les Beaux-Arts tiennent enchaîné, & apprivoisent en quelque sorte; mais que sa férocité trop naturelle n'étant qu'à demi éteinte par tant de secours, se rallume avec l'âge, les passions & le pouvoir absolu; le tigre rompt sa chaîne, & libre alors comme dans les forêts, il se livre au carnage pour lequel la nature l'a formé. Néron tyran & cruel est donc le seul ouvrage d'une nature barbare & indomptable, & non celui des Sciences & des Arts, qui n'ont fait que retarder, & peut-être même diminuer les funestes ravages de sa férocité. Ce que je dis ici de Néron est général.

Pour

Pour être méchant, il n'y a qu'à laisser agir la nature, suivre ses instincts : pour être bon, bienfaisant, vertueux, il faut se replier sur soi-même ; il faut penser, réfléchir ; & c'est ce que nous font faire les Sciences & les Beaux-Arts.

Que ceux qui ont abusé réellement des Sciences & des Arts ne l'aient fait que par une dépravation qu'ils tenoient déjà de la nature, & qui ne vient point du tout de cette culture ; c'est ce qui est évident à quiconque fait attention au but des Sciences & des Arts qu'on nous permettra de rappeller ici. Le premier de tous, objet de la science, de la religion & des mœurs, est de régler les mouvemens du cœur à l'égard de Dieu & du prochain : le second, qui est l'objet de la science de la nature, est de donner à l'esprit la justesse & la sagacité nécessaires dans les recherches & les raisonnemens qu'exige cette science, qui en elle-même est l'étude des ouvrages du Créateur, & nous représente sans cesse sa grandeur, sa puissance, sa sagesse ; en même tems qu'elle nous offre les fonds où nous puisons de quoi pourvoir à nos nécessités. Enfin, le troisieme but, objet particulier des Arts, est de réduire en pratique la théorie précédente, & de travailler à nous procurer les besoins & les commodités de la vie.

Comment prouvera-t-on que des talens faits pour former le cœur au bien, à la vertu, diriger l'esprit à la vérité, & exercer les forces du corps à des travaux nécessaires & utiles, fassent tout le contraire de leur destination ? Sans une nature dépravée à l'excès, comment abuser de moyens si précieux & faits exprès pour nous conduire à des fins si louables ? Et n'est-il pas visible que c'est cette dépravation antécedente,

& non ces moyens, qui font les causes de ces abus quand ils arrivent? Qu'enfin, ce ne sont pas les Sciences & les Arts qui ont dépravé les mœurs de ces malheureux, mais au contraire leurs mœurs naturellement perverses, qui ont corrompu leur savoir, leurs talens, ou leurs usages légitimes.

M. Rousseau convient de l'utilité de la science de la religion & des mœurs : c'est donc contre celle de la nature, & des Arts, qui en font l'application, que portent ces déclamations.

En vain oppose-t-on à M. Rousseau que la nature développée nous offre de toutes parts les merveilles opérées par le Créateur, nous éleve vers ce principe de toutes choses, & en particulier de la religion & des bonnes mœurs. En vain les doctes compilations des Niuwentyt, des Derham, des Pluche, &c. ont réuni ce tableau sous un seul coup-d'œil, & nous ont fait voir que la nature est le plus grand livre de morale, le plus pathétique comme le plus sublime dont nous puissions nous occuper. M. Rousseau est surpris qu'il faille étudier l'univers pour en admirer les beautés : proposition de la part d'un homme aussi instruit, presqu'aussi surprenante, que l'univers même bien étudié; il ne veut pas voir que l'Ecriture qui célébre le Créateur par les merveilles de ses ouvrages, qui nous dit d'adorer sa puissance, sa grandeur & sa bonté dans ses œuvres, nous fait par-là un précepte d'étudier ces merveilles. Il prétend *qu'un laboureur qui voit la pluie & le soleil tour à tour fertiliser son champ*, en fait assez pour *admirer, louer & bénir la main dont il reçoit ces graces.* Mais si ces pluies noyent ses grains, si le soleil les consume

& les anéantit, en ſaura-t-il aſſez pour ſe garantir des murmures & de la ſuperſtition ? Y penſe-t-on, quand on borne les merveilles de la nature à ce qu'elles ont de plus commun, de moins touchant, pour qui les voit tous les jours, à ce qu'elles ont de plus équivoque à la gloire de ſon Auteur ? Qu'on tranſporte ce laboureur ignorant dans les ſpheres céleſtes dont Copernic, Kepler, Deſcartes & Newton, nous ont expoſé l'immenſité & l'harmonie admirable ; qu'on l'introduiſe enſuite dans cet autre univers en miniature, dans l'économie animale, & qu'on lui développe cet artifice au-deſſus de toute expreſſion, avec lequel ſont conſtruits & combinés tous les organes des ſens & du mouvement : c'eſt-là où il ſe trouvera ſaiſi de l'enthouſiaſme de St. Paul élevé au troiſieme Ciel ; c'eſt-là qu'il s'écriera avec lui, ô richeſſes infinies de l'Etre ſuprême ! ô profondeur de ſa ſageſſe ineffable, que vous rendez viſible l'exiſtence & la puiſſance de votre Auteur ! que vous me pénétrez des vérités qu'il m'a révélées, de la reconnoiſſance, de l'adoration & de la fidélité que je lui dois !

J'avoue, dit M. Rouſſeau, *que l'étude de l'univers devroit élever l'homme à ſon Créateur ; mais elle n'éleve que la vanité humaine....* Elle fomente ſon *incrédulité*, ſon impiété. *Jamais le mot impie d'Alphonſe X ne tombera dans l'eſprit de l'homme vulgaire ; c'eſt à une bouche ſavante que ce blaſphême étoit réſervé.*

Le mot d'Alphonſe X ſurnommé *le Sage*, n'a du blaſphême que l'apparence ; c'eſt une plaiſanterie très-déplacée, à la vérité, par la tournure de l'expreſſion : mais le fond de

la penſée, qui eſt la ſeule choſe que Dieu examine, & qu'il faut ſeule examiner quand il eſt queſtion de Dieu, n'eſt uniquement qu'une cenſure énergique du ſyſtême abſurde de Ptolomée, & par conſéquent l'éloge du vrai plan de l'univers & de ſon Auteur, dont *Alphonſe le Sage* étoit trop ſincere adorateur pour concevoir le deſſein extravagant de l'outrager. Les vaſtes lumieres découvrent les abſurdités que l'imagination des hommes prête à la nature; mais cette découverte eſt toute à la honte des hommes qui ſe ſont trompés, elle ne peut pas réjaillir ſur les œuvres du Tout-puiſſant; ſa ſageſſe ſuprême eſt le garant de leur perfection, elle eſt à l'épreuve de tous les examens. Que les Sciences s'épuiſent à les mettre au creuſet; les vaines opinions des hommes s'y diſſiperont en fumée comme les Marcaſſites; les vérités divines y deviendront de plus en plus brillantes comme l'or le plus pur, parce que les Sciences ſont autant de rayons de la Divinité. Malheur donc aux religions qui n'en peuvent ſupporter les épreuves, & auxquelles elles ſont contraires! La vraie en reçoit une ſplendeur nouvelle, & n'en differe que parce qu'elle les ſurpaſſe, comme le ſoleil même eſt ſupérieur à un petit nombre de rayons qui en émanent entre les nuages qui nous environnent. Nous ne diſconviendrons pas néanmoins qu'on ne puiſſe en abuſer; les héréſies, les ſchiſmes ſans nombre le prouvent aſſez; ces preuves n'ont point échappé à M. Rouſſeau, elles s'offrent d'elles-mêmes à un Citoyen de Geneve, & un homme auſſi verſé dans les Belles-Lettres n'eſt pas moins inſtruit des déſordres qui ſuivent une littérature licencieuſe.

Mais M. Rouſſeau ne veut pas s'appercevoir qu'il retombe toujours ſur l'abus des Sciences, ſur ce qu'elles ſont quelquefois entre les mains des méchans, & non pas ſur *ce qu'elles doivent faire*, & ſur ce qu'elles ſont en effet, quand leur but eſt ſuivi, quand il n'y a qu'elles qui ont part à l'action, quand elles ne ſont pas ſurmontées par une nature dépravée, ſur le compte de laquelle l'équité demande qu'on mette ces abus.

Pour l'honneur de l'humanité, efforçons-nous encore de diminuer, s'il eſt poſſible, le nombre de ces méchans, de ces malheureux, qui abuſent de talens auſſi précieux. Diſons que la plupart de ceux mêmes qui ont abuſé de leur plume, ont plus donné dans le libertinage de l'eſprit que dans celui du cœur, ou qu'au moins ce dernier déréglement n'a pas été juſqu'à détruire leur probité. Epicure étoit le philoſophe le plus ſobre & le plus ſage de ſon ſiecle; Ovide & Tibulle n'en étoient pas moins honnêtes gens pour être amoureux. On n'a jamais taxé de mœurs infâmes les Spinoſa, les Bayle, quoique leur religion fût ou monſtrueuſe ou ſuſpecte. Le Citoyen de Geneve conviendra ſans doute, qu'il eſt une probité commune à toutes les religions, à toutes les ſectes, & il a bien compris que c'eſt de celle-là qu'il eſt queſtion dans le ſujet propoſé par notre Académie; ſans quoi il n'auroit pas été décent d'introduire ſur la ſcene les Romains & les Grecs, les Scythes, les Perſes & les Chinois, &c. Dira-t-on que ces écrits licencieux produiront plus de déſordres dans ceux qui les liſent que dans leurs propres auteurs? Ce paradoxe n'eſt pas vraiſemblable. La corruption n'eſt jamais pire qu'à

ſa ſource, & ne peut que s'affoiblir en s'en éloignant. Or, ſi les ouvrages cités ne doivent pas leur naiſſance à une dépravation capable de détruire la probité, vraiſemblablement ils ne la porteront pas ailleurs à de plus grands excès, ou bien ils y trouveront déjà dans la nature le fond de ces déſordres.

Mais nous revenons volontiers à une rigueur plus ſage, plus judicieuſe, plus conforme à la doctrine la plus ſaine: nous convenons qu'il vaudroit beaucoup mieux que tous ces auteurs ne fuſſent jamais nés; que la vraie probité eſt inſéparable de la vraie religion, & de la morale la plus pure; & qu'enfin leurs ouvrages ſont des ſemences à étouffer par de ſages précautions, & par la multitude des livres excellens qui ſont les antidotes de ces poiſons, enfantés par une nature dépravée, & préparés par des talens pervertis. Heureuſement les antidotes ne nous manquent point, & ſont en nombre beaucoup ſupérieurs aux poiſons. Ne perdons point de vue notre preuve de fait contre l'abus que M. Rouſſeau prétend qu'on fait *toujours* des Sciences.

Perſonne ne reconnoît le ſavant au portrait odieux qu'en fait M. Rouſſeau. Ce caractere d'orgueil & de vanité qu'il lui prête me rappelle ces pieux ſpéculatifs qui ſe regardant comme les élus du Très-haut, jettent ſur tout le reſte de la terre, criminelle à leurs yeux, des regards de mépris & d'indignation; mais je ne reconnois point là le ſavant.

Peut-être cette peinture iroit-elle encore aſſez bien à ces prétendus philoſophes de l'ancienne école, dont toute la ſcience conſiſtoit en mots, la plupart vuides de ſens, & qui paſſant

leur vie dans les disputes les plus frivoles, mettoient leur gloire & leur orgueil à terrasser un adversaire, ou à éluder ses argumens par des distinctions scholastiques aussi vaines que ceux qui les imaginoient. Mais peut-on appliquer à notre siecle tous les désordres, toutes les extravagances de ces anciennes sectes? Peut-on accuser d'orgueil, de vanité, nos Physiciens, nos Géometres uniquement occupés à pénétrer dans le sanctuaire de la nature? La candeur & l'ingénuité des mœurs, est une vertu qui leur est comme annexée. Notre Physique ramenée à ses vrais principes par Descartes, étayée de la Géométrie par le même Physicien, par Newton, Hughens, Leibnitz, de Mairan, & par une foule de grands hommes qui les ont suivis, est devenue une science sage & solide. Pourquoi nous opposer ici le dénombrement des sectes ridicules des anciens Philosophes? Pourquoi nous citer les orgueilleux raisonneurs de ces siecles reculés, puisqu'il s'agit ici du renouvellément des Lettres, puisqu'il s'agit de notre siecle, de nous enfin? Qu'on ouvre cette Physique, ce trésor littéraire aussi immense qu'irréprochable; ces annales de l'Académie des Sciences & des Belles-Lettres de Paris, de celle de Londres; c'est-là qu'il faut nous montrer qu'on abuse toujours des Sciences, proposition réservée à M. Rousseau & à notre siecle curieux de se singulariser. Qu'on examine la conduite des hommes savans qui ont composé & qui composent ces Corps célebres; les Newton, les Mariotte, les de l'Hôpital, les Duhamel, les Regis, les Cassini, les Morin, les Mallebranche, les Parent, les Varignon, les Fontenelle, les Réaumur, les Despreaux, les Corneille, les Racine, les Bossuet, les

Fénelon, les Peliſſon, les La Bruyere, &c. Que feroit-ce; ſi nous joignions à ces hommes illuſtres les membres & les ouvrages diſtingués de ces Sociétés reſpectables qui ont produit les Riccioli, les Kircher, les Petau, les Porée, les Mabillon, les Dacheris, les Lami, les Regnault? &c. Si nous y ajoutions les grands hommes qui, ſans être d'aucune ſociété, n'en étoient ni moins illuſtres par leur ſavoir, ni moins reſpectables par leur probité, tels que les Kepler, les Grotius, les Gaſſendi, les Alexandre, les Dupins, les Paſcal, les Nicole, les Arnaud, &c. Qu'on nous montre dans la foule de ces ſavans, & en particulier dans celle des Académiciens qui ſe ſont ſuccédés l'eſpace de près d'un ſiecle, les mœurs déréglées, l'orgueil & tous les déſordres, que M. Rouſſeau prétend qui ſuivent la culture des Sciences, & qui la ſuivent toujours. Si ſa propoſition eſt vraie, les volumes & les hommes que je viens de citer, fourniront à cet Orateur une ample moiſſon de preuves & de lauriers; mais ſi ces livres ſont les productions les plus précieuſes, les plus utiles qu'ayent enfanté tous les ſiecles précédens; mais ſi tous ces ſavans ſont de tout le ſiecle où ils ont vécu les moins orgueilleux, les plus vertueux, les plus gens de bien; il faut avouer que la cauſe de notre adverſaire eſt la plus abſurde qu'on ait jamais oſé ſoutenir.

Si nous n'appréhendions pas que M. Rouſſeau n'imputât les citations hiſtoriques à étalage d'érudition, & ne ſe réſervât cette eſpece de preuve, comme un privilege qui lui eſt propre, nous fouillerions à notre tour, dans ce dixieme ſiecle, & les ſuivans, où *le flambeau des Sciences ceſſa d'éclairer*

d'éclairer la terre, où le Clergé lui-même demeura plongé dans l'ignorance; nous y verrions la dissolution des mœurs gagner jusqu'à ce Clergé, qui doit être la lumiere & l'exemple du monde chrétien, de l'univers vertueux; nous y verrions le libertinage égaler l'ignorance; nous verrions aussi que le changement heureux qu'opéra le renouvellement des Lettres sur les esprits, porta également sur les cœurs, & que la réforme des mœurs suivit celle des façons de penser & d'écrire; d'où nous serions en droit de conclure que les lumieres & les bonnes mœurs vont naturellement de compagnie, & que tout peuple ignorant & corrompu qui reçoit cette lumiere salutaire, revient en même tems à la vertu, malgré l'arrêt prononcé par M. Rousseau.

Cet Auteur, qui, il y a deux mois, ne comptoit qu'un savant qui fût à son gré, & qui en admet aujourd'hui trois ou quatre; qui n'exceptoit aucun Art, aucune Science de l'anathême qu'il leur avoit lancé; qui défendoit tout son terrain avec tant d'assurance (*), & qui aujourd'hui s'est retranché derriere le boulevard de la théologie, de la morale, de la science du salut; cet Orateur se trouveroit-il encore

(*) On reprochoit avec raison à M. Rousseau dans le Mercure de Juin p. 65. de faire main basse sur tous les savans & les artistes. Soit, répond-il, p. 99. puisqu'on le veut ainsi, je consens de supprimer toutes les distinctions que j'y avois mises. Et p. 102. il menace de ne pas mettre dans ses réponses les modifications qu'on espere y trouver. Ce ton haut bien soutenu est celui d'un brave; mais quand on le prend pour une mauvaise cause, il est encore *plus grand & plus difficile*, dès qu'on s'en apperçoit, *de rentrer en soi-même*, & de se radoucir; comme le fait M. Rousseau dans quelques endroits de ses Observations, où, sur le chapitre des modifications, il a passé nos espérances.

affez preffé pour étendre les faveurs de fes exceptions jufques fur les Sciences qui font l'objet des travaux de nos Académies, & fur les Arts utiles, qui font fous leur protection; pour fe faire enfin un dernier mur des Arts & des Sciences qu'il appellera frivoles, afin de n'imputer qu'aux favans & aux artiftes de cette efpece, tous les abus, tous les défordres qu'il dit accompagner *toujours* la culture des Sciences & des Arts?

Dans ce cas-là nous lui demanderons le dénombrement précis de ces Sciences, de ces Arts, objet de ces imputations. Nous efpérons qu'il ne mettra point dans fa lifte la mufique, que les cenfeurs des Arts regardent comme une fcience des plus futiles. Nous avons fait voir qu'elle faifoit un délaffement auffi charmant qu'honnête; qu'elle célébroit les grands hommes, les vertus, l'Auteur de toutes les vertus; M. Rouffeau connoît mieux qu'un autre fes utilités, fes avantages, puifqu'il en fait fon étude, puifqu'il s'eft chargé de remplir cette brillante partie des travaux Encyclopédiques; il n'y a pas d'apparence qu'il ajoute cette nouvelle contradiction entre fa conduite & fes difcours. La mufique fera donc un de ces Arts exceptés, un de ces Arts qui ne dépravera point les mœurs...

> Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
> Que Lulli réchauffa des fons de fa mufique.
>
> *Boileau. Satir. x.*

Seront fimplement des abus d'une chofe bonne en elle-même, mais d'une chofe dont on *n'abufe* pas *beaucoup*, dont on

n'abuſe pas *toujours* ; car autrement je ſuis ſûr que M. Rouſſeau ne voudroit pas être l'apôtre d'une pareille doctrine.

Notre Auteur s'humaniſera, à ce que j'eſpere, à l'égard des autres Arts, en faveur de l'harmonie qu'il cultive, & qui eſt ſi propre à adoucir les humeurs les plus ſauvages. L'affaire eſt déjà plus d'à moitié faite. Nous croyons avoir bien prouvé que les Sciences & les Arts ont une infinité d'utilités, qu'ils fourniſſent à mille & mille beſoins. Nous avons ajouté à ces avantages eſſentiels, qu'ils rendent les hommes plus humains, plus ſociables, moins féroces, moins méchans, qu'ils les ſauvent de l'oiſiveté, mere de tous les vices. M. Rouſſeau convient de tous ces chefs ; il blâme *l'ignorance féroce*, *brutale*, qui rend *l'homme ſemblable* aux bêtes ; & il eſt conſtant que telle eſt l'ignorance de l'homme abandonné à la ſimple nature. Il avoue que *les Sciences*, *les Arts*, *adouciſſent la férocité des hommes* ; qu'ils font *une diverſion à leurs paſſions ; que les lumieres du méchant ſont encore moins à craindre que ſa brutale ſtupidité ; qu'elles le rendent au moins plus circonſpect ſur le mal qu'il pourroit faire*, *par la connoiſſance de celui qu'il en recevroit lui-même.* Donc nous ſommes meilleurs dans ce ſiecle éclairé, que dans les ſiecles d'ignorance & de barbarie. Telle eſt la doctrine que j'ai ſoutenue dans toutes les notes précédentes. M. Rouſſeau en convient enfin. *Habemus confitentem reum.* Et le procès me paroît abſolument terminé ; au moins j'eſpere qu'il ſera regardé comme tel par le public équitable & connoiſſeur.

DÉSAVEU

De l'Académie de Dijon, au sujet de la Réfutation attribuée faussement à l'un de ses Membres, tiré du Mercure de France, Août 1752.

L'Académie de Dijon a vu avec surprise dans une lettre imprimée de M. Rousseau, qu'il paroissoit une brochure intitulée : *Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon en 1750, accompagné d'une réfutation de ce Discours par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage.*

L'Académie sait parfaitement que ses décisions, ainsi que celles des autres Académies du Royaume ressortissent au tribunal du public, elle n'auroit pas relevé la réfutation qu'elle désavoue, si son Auteur, plus occupé du plaisir de critiquer que du soin de faire une bonne critique, n'avoit cru en se déguisant sous une dénomination qui ne lui est pas due, intéresser le public dans une querelle qui n'a que trop duré, ou tout au moins lui laisser entrevoir quelque semence de division dans cette Société, tandis que ceux qui la composent, uniquement occupés à la recherche du vrai, le discutent sans aigreur & sans se livrer à ces haines de parti qui sont ordinairement le résultat des disputes littéraires.

Ils savent tous le respect qui est dû aux choses jugées, la force qu'elles doivent avoir parmi eux, & combien il seroit indécent que dans une assemblée de gens de Lettres, un particulier s'avisât de réfuter par écrit une décision qui auroit passé contre son avis.

Il paroît par la lettre de M. Rousseau, que ce prétendu Académicien de Dijon n'a pas les premieres notions *du local* d'une Académie où il prétend qu'il occupe une place, lorsqu'il parle de sa terre & de ses fermiers de Picardie, puisque en fait il est faux qu'aucun Académicien de Dijon possede un pouce de terre dans cette province. L'Académie désavoue donc formellement l'Auteur *pseudonyme*, & sa réfutation attribuée à l'un de ses membres par une fausseté indigne d'un homme qui fait profession des Lettres, & que rien n'obligeoit à se masquer.

Mais de quelque plume que parte cet ouvrage, & quel qu'ait pu être le dessein de celui qui l'a composé, il sera toujours honneur au Discours de M. Rousseau, qui usant de la liberté des problêmes (la seule voie propre à éclaircir la vérité) a eu assez de courage pour en soutenir le parti, & à l'Académie qui a eu assez de bonne foi pour la couronner.

A Dijon le 22 Juin 1752.

PETIT, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Dijon.



OBSERVATIONS

De M. Le Cat, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Rouen, ſur le déſaveu de l'Académie de Dijon, par l'Auteur de la Réfutation du Diſcours du Citoyen de Geneve, &c. (*a*)



L'INTÉRÊT ſeul des Sciences & des Beaux-Arts m'a fait entreprendre la réfutation du diſcours du Citoyen de Geneve, qui les regarde comme un des principes de la corruption des mœurs.

J'ai eu pour compagnons dans cette carriere des ſavans en aſſez bon nombre & aſſez illuſtres, tous animés du même motif. Comme quelques-uns d'entr'eux, j'ai d'abord caché mon nom pour des raiſons dont je ne dois compte à perſonne. Dès qu'elles ont ceſſé je me ſuis montré; j'ai donné l'ouvrage à mes protecteurs, à mes amis, au libraire ſous mon nom, & la preuve en eſt l'annonce qu'en a fait le Mercure même, qui contient le déſaveu de Meſſieurs de Dijon. Ce déſaveu étoit donc fort inutile, ſi l'on ne vouloit que faire ſavoir au public que je ſuis l'Auteur de cette réfutation; mais on eſt en colere, & *plus occupé* du deſir de ſe venger, que *du ſoin* d'examiner ſi ce deſir eſt juſte, & ſi les moyens qu'on

(*a*) Dans ces Obſervations qui parurent dans une brochure *in*-8°. ſous le titre de Londres chez Kilmornek, M. Le Cat ſe reconnoit l'Auteur des deux pieces précédentes.

emploie pour le satisfaire sont raisonnables. Je ne me mêlerai pas de deviner les véritables motifs de cette animosité de Messieurs de Dijon. Je pourrois, sans rien accorder à mon amour-propre, sans me fier à mon jugement, penser que cette Académie qui affecte de me croire *plus occupé du plaisir de critiquer, que du soin de faire une bonne critique*, ne me fait ce reproche plutôt qu'à tous ceux qui ont attaqué le Citoyen de Geneve, que parce qu'elle n'a trouvé cette critique que *trop bonne*. Je pourrois citer en preuve de cette opinion, les suffrages de plusieurs savans, & entr'autres de l'Auteur du Mercure, mois de Juin 1752, qui dit, en annonçant mon ouvrage, pag. 171. « De toutes les critiques qu'on a faites » de l'ouvrage de M. Rousseau, c'est la plus détaillée & la » plus propre, par la méthode qui y est observée, à faire » découvrir la vérité ». Ai-je profité de cette méthode & de ces détails, pour montrer que cette vérité parle en ma faveur? J'ai, pour prouver l'affirmative, plus de vingt lettres écrites sur mon ouvrage, qui toutes s'accordent à le reconnoître pour une critique des plus completes & des plus solides qu'on ait faites du discours de M. Rousseau. J'affoiblis encore l'expression du plus grand nombre, & de ceux de la plus grande autorité. Il n'a point échappé à ces lecteurs, que non-seulement j'ai rétorqué comme mes confédérés, toutes les preuves historiques ou de fait contre notre adversaire; mais que j'ai employé des preuves *à priori*, des preuves physiques tirées de la propre constitution de l'homme, de sa nature & de celle des sciences; preuves qui sont des démonstrations en ce genre d'écrire, & qui caractérisent particuliérement notre

brochure. Je ſais qu'il entre de la complaiſance dans les lettres écrites à un Auteur ; mais la flatterie n'a pas un ton ſi uniforme. Voici ce que m'écrit de Paris le 8 Mars un Académicien que je n'ai pas la permiſſion de nommer ; perſonnage qui eſt trop reſpectable, & qui m'eſt trop ſupérieur pour être ſoupçonné de ſacrifier la vérité à cette baſſe politeſſe.

« J'ai lu avec un très-grand plaiſir & la plus grande édi-
» fication, me dit-il, votre réfutation auſſi pieuſe que forte
» contre l'héréſie de M. Rouſſeau. Il me ſemble qu'il ne reſte
» pierre en place de ce monſtrueux édifice. Vous avez pris
» la défenſe de la vérité & du goût avec les armes du goût
» même. Je ſuis fâché ſeulement que vous n'ayez pas com-
» battu cet ennemi des Lettres pendant qu'il étoit debout....
» Il eſt vrai que vous l'empêcherez de ſe relever, & que
» vous l'écraſerez, &c.

Un ſavant attaché au Prince, qui s'eſt le premier ſignalé pour la défenſe des Beaux-Arts, m'écrivit le 18 Mai ſur le même ſujet, des choſes plus fortes encore. Je ſuis obligé d'en ſupprimer la plus grande partie, par cette ſeule raiſon qu'elle m'eſt trop honorable.... « Vous n'abandonnez point, me dit-
» il, cet ennemi du ſavoir (M. Rouſſeau), & vous le preſſez
» ſi vivement, qu'il perd à tout moment de ſon terrain, ſans
» rien gagner ſur le vôtre ; nous avons tous intérêt d'applau-
» dir à votre triomphe ; votre gloire augmente la nôtre. Tous
» les littérateurs vous doivent des couronnes comme on en
» donnoit autrefois aux libérateurs des nations. Je ne crains
» plus qu'après une telle réplique, on oſe déſormais attaquer
» les Sciences & les Arts. Vous les avez vengés des repro-
» ches

» ches d'un ingrat qui, après s'être heureusement façonné » par leur culture, a voulu les faire tomber dans le plus » grand mépris, &c. » Je supplie mes lecteurs de croire que c'est avec la plus grande répugnance que je me détermine à publier de pareilles citations ; mais je ne saurois opposer aux traits satiriques de mes ennemis, que les sentimens contraires des savans qui m'honorent de leur suffrage.

Enfin, je renonce au plaisir de penser que Messieurs de Dijon ne m'honorent de la préférence dans la sortie qu'ils viennent de faire, que parce que j'ai fait à leurs remparts la plus large brêche ; je veux bien m'en tenir aux motifs apparens qu'ils citent eux-mêmes de l'indignation qu'ils me témoignent, & je leur demande la permission de leur prouver que je ne la mérite point. Si l'on donne les noms de fermeté, de courage, à la défense obstinée de *l'ennemi des Lettres & du savoir*, j'espere qu'on ne qualifiera point, par des épithetes plus odieuses, le zele qui me porte à défendre & les Belles-Lettres, & l'ouvrage que j'ai fait en leur faveur.

Je me suis déguisé sous le nom d'un Académicien de Dijon, *dénomination qui ne m'est point due*, dit cet Académicien : j'avoue que je n'ai pas l'honneur d'être Académicien de Dijon ; j'ajoute que je n'ai même jamais pensé à solliciter cette place ; mais M. Pascal n'a pas été plus tenté d'être jésuite ; M. l'Abbé Saas d'être bénédictin ; M. Quesnay d'être chirurgien de Rouen. Cette circonstance n'a point empêché ces illustres & respectables Auteurs de se déguiser sous ces *dénominations qui ne leur* sont *point dues* (*).

(*) M. Pascal dans les Lettres Provinciales fait parler un Jésuite.

L'Académie de Dijon ſoutient que ce déguiſement eſt une *fauſſeté indigne d'un homme qui ſait profeſſion des Lettres, & que rien n'obligeoit à ſe maſquer.*

On ne doit plus être étonné de voir cette Académie avancer des propoſitions haſardées; mais il me ſemble qu'on doit l'être un peu qu'un Corps reſpectable s'exprime d'une façon auſſi peu meſurée.

Commençons par obſerver que Meſſieurs de Dijon ne ſont pas conſéquens dans leurs principes. Qu'ils ſe ſouviennent que, ſelon eux, la culture des Sciences & des Arts corrompt les mœurs, & qu'ainſi ils doivent penſer que tous les vices ſont annexés aux gens de Lettres. De quelle grace s'aviſent-ils donc aujourd'hui de trouver indigne d'un homme de Lettres, un déguiſement, une feinte, une ruſe de guerre qui n'a tout au plus que l'ombre du vice? Mais applaudiſſons à la délicateſſe de Meſſieurs de Dijon; pardonnons-leur une contradiction inévitable dans le perſonnage qu'ils ſont, une contradiction que leur arrache la vérité de la cauſe des Belles-Lettres que je défends, & qu'ils ont trahie: oui, ſans doute, *la fauſſeté eſt indigne d'un homme qui ſait profeſſion des Lettres;* la vérité, la vertu la plus pure étant l'appanage ordinaire de cette *profeſſion*, & le principal but de tous ſes exercices: mais comment l'Académie de Dijon a-t-elle pu caractériſer par cette

M. Saas feint ingénieuſement une défenſe des titres & des droits de l'Abbaye de St. Oüen, &c. contre le Mémoire de M. Tériſſe, pour réfuter & tourner en ridicule ces titres & ces droits.

M. Queſnay a fait un livre contre les Médecins, ſous le nom d'un Chirurgien de Rouen.

expreſſion indécente un ſtratagême permis, uſité dans toutes les eſpeces de guerres ? Ainſi donc les Turenne, les Catinat, ces hommes plus dignes encore du titre de ſages que de celui de héros, ſeront taxés d'avoir fait des *fauſſetés*, des fourberies, parce qu'ils auront trompé nos ennemis, & qu'en ruſes, en ſtratagêmes, ils l'auront emporté ſur les plus *vieux renards* (*) militaires. Ainſi donc, pour rentrer dans nos propres camps, les Paſcal, les Saas, les Queſnay, ces Auteurs déguiſés que je viens de citer, & qui ont fait & font tant d'honneur à la république des Lettres, tant par leur ſavoir que par leur probité, ſont déclarés par l'Académie de Dijon *indignes de la profeſſion des Lettres.* Ainſi le fameux Jean Le Clerc, qui a écrit ſous le nom des théologiens d'Hollande, ſans leur aveu, & pour ſoutenir des ſentimens oppoſés aux leurs, recevra de ces Meſſieurs la même flétriſſure ; auſſi bien que Jean Caſſien, auteur du cinquieme ſiecle, qui s'eſt déguiſé ſous le nom des Provinces Belgiques ; M. de Sacy, ſous celui des Religieux Dominicains, M. Richard-Simon, ſous le nom des Rabbins d'Amſterdam, &c. Pour conſtater un uſage qui n'eſt inconnu à aucuns ſavans, je pourrois accumuler ici une foule des plus grands hommes, & des plus dignes d'être nos modeles à tous égards qui ſe ſont déguiſés, non-ſeulement ſous des noms de Compagnies comme les précédens, & qui n'en ont reçu aucuns reproches ; mais encore ſous des noms de particuliers connus & des plus reſpectables, ſous des noms de Souverains même. Ceux d'Ariſtote, de Cicéron, de Virgile, ont ſervi de maſque à des Au-

(*) Expreſſion de M. de Turenne, en parlant de Montecuculli.

teurs ; on a emprunté ceux de ſaint Athanaſe, de ſaint Auguſtin & des autres Peres de l'Egliſe ; on s'eſt déguiſé ſous ceux d'Alexandre, de Céſar, de Charlemagne & de Louis XIV. Eſt-ce faire déshonneur à Meſſieurs de Dijon de les mettre à la ſuite de ces noms fameux ? Et ces déguiſemens, je le répete, ayant été affectés par les plus grands hommes de tous les ſiecles, ne m'eſt-il pas bien doux de partager avec eux & avec les Sciences & les Arts, dont ils ſont l'honneur, l'anathême émané du tribunal de l'Académie de Dijon ?

Je conviens qu'un Auteur qui mettroit ſous le compte d'un autre des infamies, feroit une fauſſeté indigne d'un homme de Lettres. Mais bien loin que l'Académie de Dijon puiſſe rien me reprocher de pareil, elle ne ſauroit déſavouer que de tous les illuſtres Auteurs déguiſés, pas un ſeul n'a eu un but plus louable & plus honnête que celui que je me ſuis propoſé dans cet innocent ſtratagême ; car, malgré la colere qui anime ces Meſſieurs, quels reproches me font-ils ? J'ai cru, ſelon eux, *intéreſſer le public dans une querelle qui n'a que trop duré* ; c'eſt-à-dire, j'ai cru intéreſſer le public en faveur des Sciences & des Arts dans la guerre que leur a déclaré l'Académie de Dijon ; *guerre qui n'a que trop duré*, ſans doute, parce qu'elle a dû donner à ces Meſſieurs des regrets de l'avoir ſuſcitée. J'ai cru *laiſſer entrevoir* à ce public *quelque ſemence de diviſion* dans la ſociété de Dijon ; & qu'il y avoit parmi ces Meſſieurs quelqu'un d'aſſez peu ſoumis à leur déciſion pour croire que ces Sciences & ces Beaux-Arts, loin de corrompre les mœurs, les rendent plus pures & plus parfaites.

J'avoue que l'Académie de Dijon a deviné juſte ; oui, j'ai

commis tous les forfaits dont elle vient de m'accufer; & j'ajoute l'impénitence au crime; je l'ai fait, j'ai cru devoir le faire; & le ferois encore fi j'avois à recommencer. Qu'elle ne me reproche donc plus, par une contradiction manifefte, que *rien ne m'obligeoit à me mafquer;* car ces motifs me paroiffent auffi preffans que juftes. Oui, j'ai cru devoir *intéreffer le public* à la gloire, à l'honneur, aux progrès des Beaux-Arts, l'ornement & le foutien des Etats, & l'appanage le plus flatteur & le plus brillant que l'homme ait reçu de fon Auteur. J'ai cru que je devois *laiffer entrevoir* au public qu'il y avoit au moins quelqu'un dans une Société qui fait profeffion de cultiver les Sciences & les Arts, qui étoit conféquent dans fa conduite, & qui penfoit que ces Sciences & ces Arts ne font pas des corrupteurs des bonnes mœurs, & en cela même j'ai cru faire honneur à Meffieurs de Dijon, j'ai cru diminuer un peu dans le public l'idée défavantageufe qu'en a donné le problême fingulier propofé par cette Académie, & le triomphe encore plus fingulier décerné au Citoyen de Geneve. Il étoit permis à M. Rouffeau d'ufer de la *liberté des problêmes*, puifqu'on avoit eu l'imprudence d'en propofer un de cette efpece; mais il étoit contre la fageffe qu'on doit attendre d'une fociété de gens de Lettres, de mettre en problême une queftion dont l'affirmative a toujours paffé pour conftante, & qui doit furtout faire loi dans une Académie, comme le prouve bien ce fujet propofé encore tout récemment par l'Académie Françoife. *L'amour des Belles-Lettres infpire l'amour de la vertu.* S'il eft fcandaleux qu'une Académie rende cette queftion problématique, de quelle dénomination caractériferons-nous fa

décifion en faveur de la négative, & fon obftination à foutenir, à défendre cette décifion?

Nous avons pu couronner le Citoyen de Geneve, diront ces Meffieurs, fans adopter fon fentiment; c'eft fon éloquence feulement que nous avons récompenfée.

Cette raifon eft fauffe & dans le *fait* & dans le *droit:* dans le *droit*; lorfqu'il s'agit de la folution d'un problême, ou de décider d'une queftion de conféquence qui admet deux propofitions contraires, l'une vraie & l'autre fauffe, c'eft à la bonne folution du problême, c'eft-à-dire, au feul *vrai* qu'on doit accorder la couronne promife; jamais on n'eft en droit de couronner le *faux*, quelque paré qu'il foit des plus belles couleurs; & l'Académie qui enfreindroit cette regle, feroit auffi coupable que le Juge qui facrifieroit l'innocence & le bon droit des cliens à l'éloquence des Avocats. Je dis éloquence, en fuppofant qu'on puiffe prodiguer ce titre jufqu'à le donner à de pompeux fophifmes, en fuppofant qu'il puiffe y avoir de véritable éloquence fans la vérité.

Il eft donc démontré que la conceffion du prix au Difcours du Citoyen de Geneve emporte de droit l'adoption du fentiment foutenu par ce Difcours.

Il n'eft pas moins vrai dans le *fait* que l'Académie de Dijon l'ait adopté, & que pour cette fois au moins elle ait été conféquente dans fes principes. On étoit déjà fûr, quand elle a propofé ce problême, qu'elle doutoit que... *Le rétabliffement des Sciences & des Arts eût contribué à épurer les mœurs....* mais dans le défaveu, objet de ces réflexions, elle leve toute équivoque... *M. Rouffeau*, dit-elle, a ufé *de*

la liberté des problêmes, la seule voie propre à éclaircir la vérité; il a eu assez de courage pour en soutenir le parti, & l'Académie (de Dijon) *a eu assez de bonne foi pour la couronner.* Cela est clair; ce n'est donc point l'éloquence du discours qu'on a couronnée, c'est la proposition que l'Académie de Dijon regarde comme une *vérité.* Ainsi cette Académie pense que le *rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à corrompre les mœurs.* Que répondroit-elle maintenant à son Souverain, s'il lui disoit. « Vous m'avez trompé » dans les représentations que vous m'avez faites pour me » déterminer à vous établir; vous ne m'avez montré que des » utilités dans ce projet; vous m'avez dissimulé qu'il détrui» soit le plus précieux de tous les avantages que je puisse » procurer à tous mes sujets, la probité, la pureté des mœurs. » Je n'ai garde de souffrir dans mes Etats une Société qui » est persuadée elle-même que l'objet de ses travaux est la » perversion des mœurs, & qui en fait une profession publi» que. *De ore tuo te judico*, &c. Rentrez donc dans le » néant que méritent, selon vous-mêmes, les Arts que vous » exercez. Je ne veux protéger & laisser décorer du titre d'Arts » *libéraux*, de *beaux* Arts, que ceux qui conduisent à la » vertu. » Quel est l'Académicien & le patriote qui, pénétré de ces dangereuses conséquences, ne croira pas obliger au fond & très-essentiellement l'Académie de Dijon, *en laissant entrevoir au public* qu'il y a quelqu'un dans cette Société qui pense comme elle pensoit, quand elle a sollicité son établissement, qui pense comme l'Académie Françoise de Paris, & je crois pouvoir dire hardiment, comme toutes les autres Aca-

démies de l'Europe. Ce bon office déplaît à celle de Dijon; elle s'en offenſe; elle le paye par des invectives; elle ne veut pas abſolument qu'on croye qu'il y ait un ſeul homme chez elle qui faſſe des Sciences le cas qu'en font tous les ſavans de l'Europe révoltés contre ſon probléme. *Non eſt qui faciat bonum, non eſt uſque ad unum.* Après la déclaration formelle de ces Meſſieurs, je me garderai bien de les contredire.

On trouvera peut-être que je ſors de la queſtion. On dira qu'il peut y avoir quelqu'un des Académiciens de Dijon qui ne ſoit pas de l'avis dominant, mais qu'il n'y en a point qui ſoit capable de commettre *l'indécence de réfuter, par un écrit, une déciſion qui auroit paſſé contre ſon avis.*

Voilà, ſans doute, le grand argument de Meſſieurs de Dijon; mais qu'ils ſe dépouillent pour un moment de leur préjugé, & que dans ce moment ils regardent avec toutes les Académies de l'Europe leur probléme comme une conſpiration contre la république des Lettres; alors ils ſentiront que cet Académicien, aſſez brave pour les contredire en face & par écrit, loin d'être un traître, comme ils le penſent, feroit un digne citoyen, qui, en ſe faiſant leur délateur, ne feroit qu'obéir aux loix les plus poſitives, un héros de cette république, qui en affrontant les reſſentimens des conjurés, mériteroit, dans Dijon même, les titres de pere & de libérateur de la patrie.

Puiſque l'Académicien réel de Dijon feroit ſi louable, celui qui a emprunté ſon titre ne ſauroit être criminel; auſſi le ſentiment contraire eſt-il encore réſervé à la ſeule Académie de Dijon.

L'illuſtre

L'illuſtre Secrétaire d'une Académie déjà célebre, quoique naiſſante, n'ignoroit pas mon déguiſement, quand il m'écrivoit ces traits que j'ai rapportés ci-devant. « Nous avons tous » intérêt d'applaudir à votre triomphe. Votre gloire augmente » la nôtre : tous les Littérateurs vous doivent des couronnes, » comme on en donnoit autrefois aux libérateurs des nations. »

Enfin, Meſſieurs de Dijon reconnoiſſent le tribunal du public, c'eſt à lui qu'il appartient de décider qui des deux procédés eſt indigne de gens de Lettres, de celui qui tend à faire regarder ces Lettres comme les corruptrices des bonnes mœurs & le poiſon de la ſociété, ou de celui qui a pour but de leur conſerver le précieux avantage d'être le lien le plus doux & le plus pur de cette ſociété, le flambeau qui rend l'eſprit juſte, la regle qui rend le cœur droit, le grand art enfin de rectifier une nature perverſe & de former l'homme de bien. C'eſt à lui qu'il appartient de décider qui des deux eſt *indigne de la profeſſion des Lettres*, de celui qui s'efforce de dégrader, d'anéantir ces Lettres, & de leur ſubſtituer l'ignorance & la barbarie, ou de celui qui ſe conſacre à la défenſe de leur honneur & de leurs avantages, qui a pour but de les faire triompher & fleurir chez tous les peuples, de les rendre l'objet de l'eſtime & de l'honneur des nations. C'eſt ce dernier perſonnage que fait & fera toute ſa vie,

LE CAT.

A Rouen, *ce* 25 *Août* 1752.

P. S. Il paroît par le déſaveu de Meſſieurs de Dijon, que M. Rouſſeau a imprimé une réponſe à la réfutation que

j'ai faite de fon difcours. Il y a quatre ou cinq mois que j'ai entendu parler de cette réponfe, qui a, dit-on, cinq ou fix pages. Je ne l'ai point encore vue, & je ne penfe pas qu'il foit néceffaire que je la voye.

Si M. Rouffeau me chicane, comme Meffieurs de Dijon, fur mon déguifement, je viens de repliquer à fa réponfe; s'il eft queftion du fond de notre difpute, mon illuftre adverfaire a donné affez de preuves de la fécondité de fon génie à foutenir des propofitions fauffes, pour deviner aifément qu'il ne reftera jamais court, quelque démontré que foit fon tort. Le feul fentiment que m'infpire fon obftination, eft de gémir fur cette fécondité fatale, fur cet abus manifefte des talens, des Sciences & des Arts, qui, indépendamment de l'injure qu'il fait à la vérité, du découragement qu'il peut caufer aux amateurs, & de l'obftacle qu'il peut apporter aux progrès des Lettres, ne produit à fon Auteur même d'autre avantage, *finon*, dit le grand Defcartes, *que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité, que fes fpéculations feront plus éloignées du fens commun, à caufe qu'il aura dû employer plus d'efprit & d'artifice à tâcher de les rendre vraifemblables.* Le Citoyen de Geneve a cultivé les Lettres avec tant de diftinction, que nous avons lieu d'efpérer qu'elles lui auront élevé l'ame au-deffus de cette foibleffe. Malgré cette fécondité de M. Rouffeau, on ne voit cependant paroître de lui que ces premieres raifons tournées de différentes façons, ainfi qu'il l'avoue dans cette *réponfe* au difcours de Lyon qu'il annonçoit comme la *derniere*. Je fuis donc perfuadé qu'il n'y a pas une des raifons employées dans

cette réponse de M. Rousseau à notre ouvrage, qui ne soit déjà réfutée dans ce même ouvrage auquel il répond. Or ceux qui ont lu l'un & l'autre, les y trouveront aussi bien que moi : ainsi je me passerai fort bien de voir cette réponse ; & quand je la verrois, je n'y répliquerois point. Je me ferois un crime vis-à-vis du public de pousser plus loin ce démêlé littéraire, accoutumé que je suis de n'en avoir jamais que pour venger mon honneur offensé, ou pour défendre la vie des hommes contre des pratiques dictées par l'erreur & la témérité.



REPONSE

Au Discours qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon, par le Roi de Pologne. (*a*)

LE Discours du Citoyen de Geneve a de quoi surprendre; & l'on sera peut-être également surpris de le voir couronné par une Académie célebre.

Est-ce son sentiment particulier que l'Auteur a voulu établir? N'est-ce qu'un paradoxe dont il a voulu amuser le public? Quoi qu'il en soit, pour réfuter son opinion, il ne faut qu'en examiner les preuves, remettre l'anonyme vis-à-vis des vérités qu'il a adoptées, & l'opposer lui-même à lui-même. Puissé-je, en le combattant par ses principes, le vaincre par ses armes, & le faire triompher par sa propre défaite!

Sa façon de penser annonce un cœur vertueux. Sa maniere d'écrire décele un esprit cultivé; mais s'il réunit effectivement la science à la vertu, & que l'une (comme il s'efforce de le prouver) soit incompatible avec l'autre, comment sa doctrine n'a-t-elle pas corrompu sa sagesse? ou comment sa sagesse ne l'a-t-elle pas déterminé à rester dans l'ignorance? A-t-il donné à la vertu la préférence sur la science? Pour-

(*a*) Cette Réponse parut dans le Mercure de Septembre 1751, sans nom d'auteur; mais on reconnut bientôt que c'étoit le Roi de Pologne, duc de Lorraine, qui avoit fait l'honneur à M. Rousseau d'entrer en lice avec lui: aussi Rousseau dans sa réponse qui se trouve à la page 81 du second volume des Mélanges y parle avec bien plus de modération qu'à ses autres adversaires.

quoi donc nous étaler avec tant d'affectation une érudition si vaste & si recherchée ? A-t-il préféré au contraire, la science à la vertu ? Pourquoi donc nous prêcher avec tant d'éloquence celle-ci au préjudice de celle-là ? Qu'il commence par concilier des contradictions si singulieres, avant que de combattre les notions communes ; avant que d'attaquer les autres, qu'il s'accorde avec lui-même.

N'auroit-il prétendu qu'exercer son esprit & faire briller son imagination ? Ne lui envions pas le frivole avantage d'y avoir réussi. Mais que conclure en ce cas de son Discours ? Ce que l'on conclut après la lecture d'un roman ingénieux ; en vain un Auteur prête à des fables les couleurs de la vérité, on voit fort bien qu'il ne croit pas ce qu'il feint de vouloir persuader.

Pour moi, qui ne me flatte, ni d'avoir assez de capacité pour en appréhender quelque chose au préjudice de mes mœurs, ni d'avoir assez de vertu pour pouvoir en faire beaucoup d'honneur à mon ignorance, en m'élevant contre une opinion si peu soutenable, je n'ai d'autre intérêt que de soutenir celui de la vérité. L'Auteur trouvera en moi un adversaire impartial. Je cherche même à me faire un mérite auprès de lui en l'attaquant ; tous mes efforts, dans ce combat, n'ayant d'autre but que de réconcilier son esprit avec son cœur, & de procurer la satisfaction de voir réunies, dans son ame, les sciences que j'admire avec les vertus qu'il aime.

PREMIERE PARTIE.

LES Sciences fervent à faire connoître le vrai, le bon, l'utile en tout genre : connoiffance précieufe qui, en éclairant les efprits, doit naturellement contribuer à épurer les mœurs.

La vérité de cette propofition n'a befoin que d'être préfentée pour être crue : auffi ne m'arrêterai-je pas à la prouver ; je m'attache feulement à réfuter les fophifmes ingénieux de celui qui ofe la combattre.

Dès l'entrée de fon difcours, l'Auteur offre à nos yeux le plus beau fpectacle ; il nous repréfente l'homme aux prifes, pour ainfi dire, avec lui-même, fortant en quelque maniere du néant de fon ignorance ; diffipant par les efforts de fa raifon les ténebres dans lefquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élevant par l'efprit jufques dans les plus hautes fpheres des régions céleftes ; afferviffant à fon calcul les mouvemens des aftres, & mefurant de fon compas la vafte étendue de l'univers ; rentrant enfuite dans le fond de fon cœur & fe rendant compte à lui-même de la nature de fon ame, de fon excellence, de fa haute deftination.

Qu'un pareil aveu, arraché à la vérité, eft honorable aux Sciences ! Qu'il en montre bien la néceffité & les avantages ! Qu'il en a dû coûter à l'Auteur d'être forcé à le faire, & encore plus à le rétracter !

La nature, dit-il, eft affez belle par elle-même, elle ne

peut que perdre à être ornée. Heureux les hommes, ajoute-t-il, qui favent profiter de ces dons fans les connoître ! C'eft à la fimplicité de leur efprit qu'ils doivent l'innocence de leurs mœurs. La belle morale que nous débite ici le cenfeur des Sciences & l'apologifte des mœurs ! Qui fe feroit attendu que de pareilles réflexions duffent être la fuite des principes qu'il vient d'établir ?

La nature d'elle-même eft belle, fans doute ; mais n'eft-ce pas à en découvrir les beautés, à en pénétrer les fecrets, à en dévoiler les opérations, que les favans employent leurs recherches ? Pourquoi un fi vafte champ eft-il offert à nos regards ? L'efprit fait pour le parcourir, & qui acquiert dans cet exercice, fi digne de fon activité, plus de force & d'étendue, doit-il fe réduire à quelques perceptions paffageres, ou à une ftupide admiration ? Les mœurs feront-elles moins pures, parce que la raifon fera plus éclairée ? Et à mefure que le flambeau qui nous eft donné pour nous conduire, augmentera de lumieres, notre route deviendra-t-elle moins aifée à trouver, & plus difficile à tenir ? A quoi aboutiroient tous les dons que le Créateur a faits à l'homme, fi, borné aux fonctions organiques de fes fens, il ne pouvoit feulement examiner ce qu'il voit, réfléchir fur ce qu'il entend, difcerner par l'odorat les rapports qu'ont avec lui les objets, fuppléer par le tact au défaut de la vue, & juger par le goût de ce qui lui eft avantageux ou nuifible ? Sans la raifon qui nous éclaire & nous dirige, confondus avec les bêtes, gouvernés par l'inftinct, ne deviendrions-nous pas bientôt auffi femblables à elles par nos actions, que nous le fommes déjà

par nos befoins ? Ce n'eft que par le fecours de la réflexion & de l'étude, que nous pouvons parvenir à régler l'ufage des chofes fenfibles qui font à notre portée, à corriger les erreurs de nos fens, à foumettre le corps à l'empire de l'efprit, à conduire l'ame, cette fubftance fpirituelle & immortelle, à la connoiffance de fes devoirs & de fa fin.

Comme c'eft principalement par leurs effets fur les mœurs, que l'Auteur s'attache à décrier les Sciences ; pour les venger d'une fi fauffe imputation, je n'aurois qu'à rapporter ici les avantages que leur doit la Société ; mais qui pourroit détailler les biens fans nombre qu'elles y apportent, & les agrémens infinis qu'elles y répandent ? Plus elles font cultivées dans un Etat, plus l'Etat eft floriffant ; tout y languiroit fans elles.

Que ne leur doit pas l'artifan, pour tout ce qui contribue à la beauté, à la folidité, à la proportion, à la perfection de fes ouvrages ? Le laboureur, pour les différentes façons de forcer la terre à payer à fes travaux les tributs qu'il en attend ? Le médecin, pour découvrir la nature des maladies, & la propriété des remedes ? Le jurifconfulte, pour difcerner l'efprit des loix & la diverfité des devoirs ? Le juge, pour démêler les artifices de la cupidité d'avec la fimplicité de l'innocence, & décider avec équité des biens & de la vie des hommes ? Tout citoyen, de quelque profeffion, de quelque condition qu'il foit, a des devoirs à remplir ; & comment les remplir fans les connoître ? Sans la connoiffance de l'hiftoire, de la politique, de la religion, comment ceux qui font prépofés au gouvernement des Etats, fauroient-ils

y

y maintenir l'ordre, la ſubordination, la ſureté, l'abondance ?

La curioſité, naturelle à l'homme, lui inſpire l'envie d'apprendre ; ſes beſoins lui en ſont ſentir la néceſſité ; ſes emplois lui en impoſent l'obligation ; ſes progrès lui en ſont goûter le plaiſir. Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de ſavoir ; plus il connoît, plus il ſent qu'il a de connoiſſances à acquérir ; & plus il a de connoiſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.

Le Citoyen de Geneve ne l'auroit-il pas éprouvé ? Gardons-nous d'en croire ſa modeſtie. Il prétend qu'on ſeroit plus vertueux, ſi l'on étoit moins ſavant : ce ſont les Sciences, dit-il, qui nous ſont connoître le mal. Que de crimes, s'écrie-t-il, nous ignorerions ſans elles ! Mais l'ignorance du vice eſt-elle donc une vertu ? Eſt-ce faire le bien que d'ignorer le mal ? Et ſi, s'en abſtenir parce qu'on ne le connoît pas, c'eſt-là ce qu'il appelle être vertueux, qu'il convienne du moins que ce n'eſt pas l'être avec beaucoup de mérite : c'eſt s'expoſer à ne pas l'être long-tems : c'eſt ne l'être que juſqu'à ce que quelque objet vienne ſolliciter les penchans naturels, ou quelque occaſion vienne réveiller des paſſions endormies. Il me ſemble voir un faux-brave, qui ne fait montre de ſa valeur que quand il ne ſe préſente point d'ennemis : un ennemi vient-il à paroître, faut-il ſe mettre en défenſe ; le courage manque, & la vertu s'évanouit. Si les Sciences nous ſont connoître le mal, elles nous en ſont connoître auſſi le remede. Un botaniſte habile ſait démêler les plantes ſalutaires d'avec les herbes vénimeuſes ; tandis que le vulgaire, qui ignore également la vertu des unes & le

poiſon des autres, les foule aux pieds ſans diſtinction, ou les cueille ſans choix. Un homme éclairé par les Sciences, diſtingue dans le grand nombre d'objets qui s'offrent à ſes connoiſſances, ceux qui méritent ſon averſion, ou ſes recherches : il trouve dans la difformité du vice & dans le trouble qui le ſuit, dans les charmes de la vertu & dans la paix qui l'accompagne, de quoi fixer ſon eſtime & ſon goût pour l'une, ſon horreur & ſes mépris pour l'autre ; il eſt ſage par choix, il eſt ſolidement vertueux.

Mais, dit-on, il y a des pays, où ſans ſcience, ſans étude, ſans connoître en détail les principes de la morale, on la pratique mieux que dans d'autres où elle eſt plus connue, plus louée, plus hautement enſeignée. Sans examiner ici, à la rigueur, ces paralleles qu'on fait ſi ſouvent de nos mœurs avec celles des anciens ou des étrangers, paralleles odieux, où il entre moins de zele & d'équité, que d'envie contre ſes compatriotes & d'humeur contre ſes contemporains ; n'eſt-ce point au climat, au tempérament, au manque d'occaſion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre cauſe qu'aux ſciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs, en différens pays & en différens tems ? Rappeller ſans ceſſe cette ſimplicité primitive dont on fait tant d'éloges, ſe la repréſenter toujours comme la compagne inſéparable de l'innocence, n'eſt-ce point tracer un portrait en idée pour ſe faire illuſion ? Où vit-on jamais des hommes ſans défauts, ſans deſirs, ſans paſſions ? Ne portons-nous pas en nous-mêmes le germe de tous les vices ?

Et s'il fut des tems, s'il eſt encore des climats où certains crimes ſoient ignorés, n'y voit-on pas d'autres déſordres? N'en voit-on pas encore de plus monſtrueux chez ces peuples dont on vante la ſtupidité? Parce que l'or ne tente pas leur cupidité, parce que les honneurs n'excitent pas leur ambition, en connoiſſent-ils moins l'orgueil & l'injuſtice? Y ſont-ils moins livrés aux baſſeſſes de l'envie, moins emportés par la fureur de la vengeance; leurs ſens groſſiers ſont-ils inacceſſibles à l'attrait des plaiſirs? Et à quels excès ne ſe porte pas une volupté qui n'a point de regles, & qui ne connoît point de freins? Mais quand même dans ces contrées ſauvages il y auroit moins de crimes que dans certaines nations policées, y a-t-il autant de vertus? Y voit-on ſur-tout ces vertus ſublimes, cette pureté de mœurs, ce déſintéreſſement magnanime, ces actions ſurnaturelles qu'enfante la religion?

Tant de grands hommes qui l'ont défendue par leurs ouvrages, qui l'ont fait admirer par leurs mœurs, n'avoient-ils pas puiſé dans l'étude ces lumieres ſupérieures qui ont triomphé des erreurs & des vices? C'eſt le faux bel-eſprit, c'eſt l'ignorance préſomptueuſe qui font éclore les doutes & les préjugés; c'eſt l'orgueil, c'eſt l'obſtination qui produiſent les ſchiſmes & les héréſies; c'eſt le pyrrhoniſme, c'eſt l'incrédulité qui favoriſent l'indépendance, la révolte, les paſſions, tous les forfaits. De tels adverſaires font honneur à la religion. Pour les vaincre, elle n'a qu'à paroître; ſeule, elle a de quoi les confondre tous; elle ne craint que de n'être pas aſſez connue, elle n'a beſoin que d'être approfondie pour ſe faire

refpecter ; on l'aime dès qu'on la connoît ; à mefure qu'on l'approfondit davantage, on trouve de nouveaux motifs pour la croire, & de nouveaux moyens pour la pratiquer : plus le Chrétien examine l'authenticité de fes titres, plus il fe raffure dans la poffeffion de fa croyance ; plus il étudie la révélation, plus il fe fortifie dans la foi. C'eft dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence ; c'eft dans les doctes écrits des Peres de l'Eglife qu'il en fuit de fiecle en fiecle le développement ; c'eft dans les livres de morale & les annales faintes, qu'il en voit les exemples, & qu'il s'en fait l'application.

Quoi ! l'ignorance enlevera à la religion & à la vertu des lumieres fi pures, des appuis fi puiffans ; & ce fera à cette même religion qu'un docteur de Geneve enfeignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs ! On s'étonneroit davantage d'entendre un fi étrange paradoxe, fi on ne favoit que la fingularité d'un fyftême, quelque dangereux qu'il foit, n'eft qu'une raifon de plus pour qui n'a pour regle que l'efprit particulier. La religion étudiée eft pour tous les hommes la regle infaillible des bonnes mœurs. Je dis plus : l'étude même de la nature contribue à élever les fentimens, à régler la conduite ; elle ramene naturellement à l'admiration, à l'amour, à la reconnoiffance, à la foumiffion que toute ame raifonnable fent être dues au Tout-puiffant. Dans le cours régulier de ces globes immenfes qui roulent fur nos têtes, l'Aftronome découvre une Puiffance infinie. Dans la proportion exacte de toutes les parties qui compofent l'univers, le Géometre apperçoit l'effet d'une Intelligence fans bornes.

Dans la ſucceſſion des tems, l'enchaînement des cauſes aux effets, la végétation des plantes, l'organiſation des animaux, la conſtante uniformité & la variété étonnante des différens phénomenes de la nature, le Phyſicien n'en peut méconnoître l'Auteur, le Conſervateur, l'Arbitre & le Maître.

De ces réflexions le vrai Philoſophe deſcendant à des conſéquences pratiques, & rentrant en lui-même, après avoir vainement cherché dans tous les objets qui l'environnent, ce bonheur parfait après lequel il ſoupire ſans ceſſe, & ne trouvant rien ici-bas qui réponde à l'immenſité de ſes deſirs; il ſent qu'il eſt fait pour quelque choſe de plus grand que tout ce qui eſt créé; il ſe retourne naturellement vers ſon premier principe & ſa derniere fin. Heureux, ſi docile à la grace, il apprend à ne chercher la félicité de ſon cœur que dans la poſſeſſion de ſon Dieu!



SECONDE PARTIE.

ICI l'Auteur anonyme donne lui-même l'exemple de l'abus qu'on peut faire de l'érudition, & de l'aſcendant qu'ont ſur l'eſprit les préjugés. Il va fouiller dans les ſiecles les plus reculés. Il remonte à la plus haute antiquité. Il s'épuiſe en raiſonnemens & en recherches pour trouver des ſuffrages qui accréditent ſon opinion. Il cite des témoins qui attribuent à la culture des Sciences & des Arts, la décadence des Royaumes & des Empires. Il impute aux ſavans & aux

artiſtes le luxe & la molleſſe, ſources ordinaires des plus étranges révolutions.

Mais l'Egypte, la Grece, la république de Rome, l'empire de la Chine, qu'il oſe appeller en témoignage en faveur de l'ignorance, au mépris des Sciences & au préjudice des mœurs, auroient dû rappeller à ſon ſouvenir ces Légiſlateurs fameux, qui ont éclairé par l'étendue de leurs lumieres, & réglé par la ſageſſe de leurs loix, ces grands Etats dont ils avoient poſé les premiers fondemens : ces Orateurs célebres qui les ont ſoutenus ſur le penchant de leur ruine, par la force victorieuſe de leur ſublime éloquence : ces Philoſophes, ces Sages, qui par leurs doctes écrits, & leurs vertus morales, ont illuſtré leur Patrie, & immortaliſé leur nom.

Quelle foule d'exemples éclatans ne pourrois-je pas oppoſer au petit nombre d'Auteurs hardis qu'il a cités! Je n'aurois qu'à ouvrir les annales du monde. Par combien de témoignages inconteſtables, d'auguſtes monumens, d'ouvrages immortels, l'hiſtoire n'atteſte-t-elle pas que les Sciences ont contribué par-tout au bonheur des hommes, à la gloire des Empires, au triomphe de la vertu?

Non, ce n'eſt pas des Sciences, c'eſt du ſein des richeſſes que ſont nés de tout tems la molleſſe & le luxe; & dans aucun tems les richeſſes n'ont été l'appanage ordinaire des ſavans. Pour un Platon dans l'opulence, un Ariſtippe accrédité à la Cour, combien de Philoſophes réduits au manteau & à la beſace, enveloppés dans leur propre vertu & ignorés dans leur ſolitude! combien d'Homeres & de Diogenes, d'Epictetes & d'Eſopes dans l'indigence! Les ſavans

n'ont ni le goût ni le loiſir d'amaſſer de grands biens. Ils aiment l'étude ; ils vivent dans la médiocrité, & une vie laborieuſe & modérée, paſſée dans le ſilence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'eſt pas aſſurément une vie voluptueuſe & criminelle. Les commodités de la vie, pour être ſouvent le fruit des Arts, n'en ſont pas davantage le partage des artiſtes ; ils ne travaillent que pour les riches, & ce ſont les riches oiſifs qui profitent & abuſent des fruits de leur induſtrie.

L'effet le plus vanté des Sciences & des Arts, c'eſt, continue l'Auteur, cette politeſſe introduite parmi les hommes, qu'il lui plaît de confondre avec l'artifice & l'hypocriſie. Politeſſe, ſelon lui, qui ne ſert qu'à cacher les défauts & à maſquer les vices. Voudroit-il donc que le vice parût à découvert ; que l'indécence fût jointe au déſordre, & le ſcandale au crime ? Quand, effectivement, cette politeſſe dans les manieres ne feroit qu'un rafinement de l'amour-propre pour voiler les foibleſſes, ne ſeroit-ce pas encore un avantage pour la ſociété, que le vicieux n'oſât s'y montrer tel qu'il eſt, & qu'il fût forcé d'emprunter les livrées de la bienſéance & de la modeſtie ? On l'a dit, & il eſt vrai ; l'hypocriſie, toute odieuſe qu'elle eſt en elle-même, eſt pourtant un hommage que le vice rend à la vertu ; elle garantit du moins les ames foibles de la contagion du mauvais exemple.

Mais c'eſt mal connoître les ſavans, que de s'en prendre à eux du crédit qu'a dans le monde cette prétendue politeſſe qu'on taxe de diſſimulation : on peut être poli ſans être diſſi-

mulé; on peut assurément être l'un & l'autre sans être bien savant; & plus communément encore on peut être bien savant sans être fort poli.

L'amour de la solitude, le goût des livres, le peu d'envie de paroître dans ce qu'on appelle le beau-monde, le peu de disposition à s'y présenter avec grace; le peu d'espoir d'y plaire, d'y briller, l'ennui inséparable des conversations frivoles & presque insupportables pour des esprits accoutumés à penser; tout concourt à rendre les belles compagnies aussi étrangeres pour le savant, qu'il est lui-même étranger pour elles. Quelle figure feroit-il dans les cercles? Voyez-le avec son air rêveur, ses fréquentes distractions, son esprit occupé, ses expressions étudiées, ses discours sentencieux, son ignorance profonde des modes les plus reçues & des usages les plus communs; bientôt par le ridicule qu'il y porte & qu'il y trouve, par la contrainte qu'il y éprouve & qu'il y cause, il ennuye, il est ennuyé. Il sort peu satisfait, on est fort content de le voir sortir. Il censure intérieurement tous ceux qu'il quitte: on raille hautement celui qui part; & tandis que celui-ci gémit sur leurs vices, ceux-là rient de ses défauts. Mais tous ces défauts, après tout, sont assez indifférens pour les mœurs; & c'est à ces défauts, que plus d'un savant, peut-être, a l'obligation de n'être pas aussi vicieux que ceux qui le critiquent.

Mais avant le regne des Sciences & des Arts, on voyoit, ajoute l'Auteur, des Empires plus étendus, des conquêtes plus rapides, des guerriers plus fameux. S'il avoit parlé moins en Orateur & plus en Philosophe, il auroit dit qu'on voyoit plus

plus alors de ces hommes audacieux, qui, transportés par des passions violentes & traînant à leur suite une troupe d'esclaves, alloient attaquer des nations tranquilles, subjuguoient des peuples qui ignoroient le métier de la guerre, assujettissoient des pays où les Arts n'avoient élevé aucune barriere à leurs subites excursions; leur valeur n'étoit que férocité, leur courage que cruauté, leurs conquêtes qu'inhumanité; c'étoient des torrens impétueux qui faisoient d'autant plus de ravages, qu'ils rencontroient moins d'obstacles. Aussi à peine étoient-ils passés, qu'il ne restoit sur leurs traces que celles de leur fureur; nulle forme de gouvernement, nulle loi, nulle police, nul lien ne retenoit & n'unissoit à eux les peuples vaincus.

Que l'on compare à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces siecles heureux, où les Sciences ont répandu par-tout l'esprit d'ordre & de justice. On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes; des actions moins étonnantes, mais plus héroïques; des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés, sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité: l'honneur est leur guide; la gloire, leur récompense. Cependant, dit l'Auteur, on remarque dans les combats une grande différence entre les nations pauvres, qu'on appelle barbares, & les peuples riches, qu'on appelle policés. Il paroît bien que le Citoyen de Geneve ne s'est jamais trouvé à portée de remarquer de près ce qui se passe ordinairement dans les combats. Est-il surprenant que des barbares se ménagent

moins & s'expofent davantage ? Qu'ils vainquent ou qu'ils foient vaincus, ils ne peuvent que gagner s'ils furvivent à leurs défaites. Mais ce que l'efpérance d'un vil intérêt, ou plutôt ce qu'un défefpoir brutal infpire à ces hommes fanguinaires, les fentimens, le devoir l'excitent dans ces ames généreufes qui fe dévouent à la Patrie ; avec cette différence que n'a pu obferver l'Auteur, que la valeur de ceux-ci, plus froide, plus réfléchie, plus modérée, plus favamment conduite, eft par-là même toujours plus fure du fuccès.

Mais enfin Socrate, le fameux Socrate s'eft lui-même récrié contre les Sciences de fon tems. Faut-il s'en étonner? L'orgueil indomptable des Stoïciens, la molleffe efféminée des Epicuriens, les raifonnemens abfurdes des Pyrrhoniens, le goût de la difpute, de vaines fubtilités, des erreurs fans nombre, des vices monftrueux infectoient pour lors la Philofophie, & déshonoroient les Philofophes. C'étoit l'abus des Sciences, non les Sciences elles-mêmes, que condamnoit ce grand homme, & nous le condamnons après lui. Mais l'abus qu'on fait d'une chofe fuppofe le bon ufage qu'on en peut faire. De quoi n'abufe-t-on pas ? Et parce qu'un Auteur anonyme, par exemple, pour défendre une mauvaife caufe, aura abufé une fois de la fécondité de fon efprit & de la légéreté de fa plume, faudra-t-il lui en interdire l'ufage en d'autres occafions, & pour d'autres fujets plus dignes de fon génie? Pour corriger quelques excès d'intempérance, faut-il arracher toutes les vignes ? L'ivreffe de l'efprit a précipité quelques favans dans d'étranges égaremens : j'en conviens, j'en gémis. Par les difcours de quelques-uns, dans les écrits

de quelques autres, la religion a dégénéré en hypocrifie, la piété en fuperftition, la théologie en erreur, la jurifprudence en chicane, l'aftronomie en aftrologie judiciaire, la phyfique en athéifme. Jouet des préjugés les plus bizarres, attaché aux opinions les plus abfurdes, entêté des fyftêmes les plus infenfés, dans quels écarts ne donne pas l'efprit humain, quand, livré à une curiofité préfomptueufe, il veut franchir les limites que lui a marquées la même main qui a donné des bornes à la mer! Mais en vain les flots mugiffent, fe foulevent, s'élancent avec fureur fur les côtes oppofées; contraints de fe replier bientôt fur eux-mêmes, ils rentrent dans le fein de l'océan, & ne laiffent fur fes bords qu'une écume légere qui s'évapore à l'inftant, ou qu'un fable mouvant qui fuit fous nos pas.

Image naturelle des vains efforts de l'efprit, quand, échauffé par les faillies d'une imagination dominante, fe laiffant emporter à tout vent de doctrine, d'un vol audacieux il veut s'élever au-delà de fa fphere, & s'efforce de pénétrer ce qu'il ne lui eft pas donné de comprendre.

Mais les Sciences, bien loin d'autorifer de pareils excès, font pleines de maximes qui les réprouvent : & le vrai favant, qui ne perd jamais de vue le flambeau de la révélation, qui fuit toujours le guide infaillible de l'autorité légitime, procede avec fureté, marche avec confiance, avance à grands pas dans la carriere des Sciences, fe rend utile à la fociété, honore fa Patrie, fournit fa courfe dans l'innocence, & la termine avec gloire.

DISCOURS
SUR
LES AVANTAGES
DES SCIENCES ET DES ARTS;

Prononcé dans l'Assemblée publique de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, le 22 Juin 1751.

PAR M. BORDE. (*a*)



ON est désabusé depuis long-tems de la chimere de l'âge d'or: par-tout la barbarie a précédé l'établissement des sociétés; c'est une vérité prouvée par les annales de tous les peuples. Par-tout les besoins & les crimes forcerent les hommes à se réunir, à s'imposer des loix, à s'enfermer dans des remparts. Les premiers Dieux & les premiers Rois furent des bienfaiteurs ou des tyrans; la reconnoissance & la crainte éleverent les trônes & les autels. La superstition & le despotisme vinrent alors couvrir la face de la terre: de nouveaux malheurs, de nouveaux crimes succéderent; les révolutions se multiplierent.

A travers ce vaste spectacle des passions & des miseres des hommes, nous appercevons à peine quelques contrées plus

(*a*) M. Rousseau répliqua à ce discours par un Ecrit intitulé, *Derniere Réponse*, qui se trouve à la page 115 du second volume des Mélanges.

fages & plus heureufes. Tandis que la plus grande partie du monde étoit inconnue, que l'Europe étoit fauvage, & l'Afie efclave, la Grece penfa, & s'éleva par l'efprit à tout ce qui peut rendre un peuple recommandable. Des Philofophes formerent fes mœurs & lui donnerent des loix.

Si l'on refufe d'ajouter foi aux traditions qui nous difent que les Orphée & les Amphion attirerent les hommes du fond des forêts par la douceur de leurs chants, on eft forcé, par l'hiftoire, de convenir que cette heureufe révolution eft due aux Arts utiles & aux Sciences. Quels hommes étoient-ce que ces premiers Légiflateurs de la Grece? Peut-on nier qu'ils ne fuffent les plus vertueux & les plus favans de leur fiecle? Ils avoient acquis tout ce que l'étude & la réflexion peuvent donner de lumiere à l'efprit, & ils y avoient joint les fecours de l'expérience par les voyages qu'ils avoient entrepris en Crete, en Egypte, chez toutes les nations où ils avoient cru trouver à s'inftruire.

Tandis qu'ils établiffoient leurs divers fyftêmes de politique, par qui les paffions particulieres devenoient le plus fûr inftrument du bien public, & qui faifoient germer la vertu du fein même de l'amour-propre; d'autres Philofophes écrivoient fur la morale, remontoient aux premiers principes des chofes, obfervoient la nature & fes effets. La gloire de l'efprit & celle des armes avançoient d'un pas égal; les fages & les héros naiffoient en foule; à côté des Miltiade & des Thémiftocle, on trouvoit les Ariftide & les Socrate. La fuperbe Afie vit brifer fes forces innombrables, contre une poignée d'hommes que la Philofophie conduifoit à la gloire. Tel eft l'infaillible

effet des connoiſſances de l'eſprit : les mœurs & les loix ſont la ſeule ſource du véritable héroïſme. En un mot, la Grece dut tout aux Sciences, & le reſte du monde dut tout à la Grece.

Oppoſera-t-on à ce brillant tableau les mœurs groſſieres des Perſes & des Scythes? J'admirerai, ſi l'on veut, des peuples qui paſſent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent ſur la terre, & vivent de légumes. Mais eſt-ce parmi eux qu'on ira chercher le bonheur? Quel ſpectacle nous préſenteroit le genre-humain, composé uniquement de laboureurs, de ſoldats, de chaſſeurs & de bergers? Faut-il donc, pour être digne du nom d'homme, vivre comme les lions & les ours? Erigera-t-on en vertus, les facultés de l'inſtinct pour ſe nourrir, ſe perpétuer & ſe défendre? Je ne vois là que des vertus *animales*, peu conformes à la dignité de notre être; le corps eſt exercé, mais l'ame eſclave ne fait que ramper & languir.

Les Perſes n'eurent pas plutôt fait la conquête de l'Aſie, qu'ils perdirent leurs mœurs; les Scythes dégénérerent auſſi, quoique plus tard : des vertus ſi ſauvages ſont trop contraires à l'humanité, pour être durables; ſe priver de tout & ne deſirer rien, eſt un état trop violent; une ignorance ſi groſſiere ne ſauroit être qu'un état de paſſage. Il n'y a que la ſtupidité & la miſere qui puiſſent y aſſujettir les hommes.

Sparte, ce phénomene politique, cette république de ſoldats vertueux, eſt le ſeul peuple qui ait eu la gloire d'être pauvre par inſtitution & par choix. Ses loix ſi admirées avoient pourtant de grands défauts. La dureté des maîtres & des peres

l'expofition des enfans, le vol autorifé, la pudeur violée dans l'éducation & les mariages, une oifiveté éternelle, les exercices du corps recommandés uniquement, ceux de l'efprit profcrits & méprifés, l'auftérité & la férocité des mœurs qui en étoient la fuite, & qui aliénerent bientôt tous les alliés de la république, font déjà d'affez juftes reproches : peut-être ne fe borneroient-ils pas là, fi les particularités de fon hiftoire intérieure nous étoient mieux connues. Elle fe fit une vertu artificielle en fe privant de l'ufage de l'or, mais que devenoient les vertus de fes citoyens, fi-tôt qu'ils s'éloignoient de leur Patrie ? Lyfandre & Paufanias n'en furent que plus aifés à corrompre. Cette nation qui ne refpiroit que la guerre, s'eft-elle fait une gloire plus grande dans les armes que fa rivale, qui avoit réuni toutes les fortes de gloire ? Athenes ne fut pas moins guerriere que Sparte; elle fut de plus favante, ingénieufe & magnifique; elle enfanta tous les Arts & tous les talens; & dans le fein même de la corruption qu'on lui reproche, elle donna le jour au plus fage des Grecs. Après avoir été plufieurs fois fur le point de vaincre, elle fut vaincue, il eft vrai, & il eft furprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puifque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit fe défendre que par une très-grande fupériorité de fuccès. La gloire des Lacédémoniens fut peu folide; la profpérité corrompit leurs inftitutions, trop bizarres pour pouvoir fe conferver long-tems : la fiere Sparte perdit fes mœurs comme la favante Athenes. Elle ne fit plus rien depuis qui fût digne de fa réputation : & tandis que les Athéniens & plufieurs autres villes luttoient contre la Macédoine, pour la liberté de

la Grece, Sparte seule languissoit dans le repos, & voyoit préparer de loin sa destruction, sans songer à la prévenir.

Mais enfin je suppose que tous les Etats dont la Grece étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célebre ? A peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous : il nous seroit indifférent par conséquent qu'elles eussent existé ou non. Ces nombreux systêmes de Philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées; ces chefs-d'œuvre d'éloquence & de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréables, qui conservent ou embellissent la vie; enfin l'inestimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'humanité : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siecles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour leur postérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence; le monde auroit vieilli, & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Que prétendent enfin les ennemis de la science? Quoi! le don de penser seroit un présent funeste de la Divinité! Les connoissances & les mœurs seroient incompatibles! La vertu seroit un vain fantôme produit par un instinct aveugle; & le flambeau

flambeau de la raiſon la feroit évanouir, en voulant l'éclaircir! Quelle étrange idée voudroit-on nous donner & de la raiſon & de la vertu!

Comment prouve-t-on de ſi bizarres paradoxes? On objecte que les Sciences & les Arts ont porté un coup mortel aux mœurs anciennes, aux inſtitutions primitives des Etats : on cite pour exemple Athenes & Rome. Euripide & Démoſthene ont vu Athenes livrée aux Spartiates & aux Macédoniens: Horace, Virgile & Cicéron ont été contemporains de la ruine de la liberté Romaine; les uns & les autres ont été témoins des malheurs de leur pays : ils en ont donc été la cauſe. Conſéquence peu fondée, puiſqu'on en pourroit dire autant de Socrate & de Caton.

En accordant que l'altération des loix & la corruption des mœurs ayent beaucoup influé ſur ces grands événemens, me forcera-t-on de convenir que les Sciences & les Arts y ayent contribué? La corruption ſuit de près la proſpérité; les Sciences ſont pour l'ordinaire leurs plus rapides progrès dans le même tems: des choſes ſi diverſes peuvent naître enſemble & ſe rencontrer : mais c'eſt ſans aucune relation entr'elles de cauſe & d'effet.

Athenes & Rome étoient petites & pauvres dans leurs commencemens; tous leurs citoyens étoient ſoldats, toutes leurs vertus étoient néceſſaires, les occaſions même de corrompre leurs mœurs n'exiſtoient pas. Peu après elles acquirent des richeſſes & de la puiſſance. Une partie des citoyens ne fut plus employée à la guerre; on apprit à jouir & à penſer. Dans le ſein de leur opulence ou de leur loiſir, les uns perfectionne-

rent le luxe, qui fait la plus ordinaire occupation des gens heureux; d'autres ayant reçu de la nature de plus favorables difpofitions, étendirent les limites de l'efprit, & créerent une gloire nouvelle.

Ainfi tandis que les uns, par le fpectacle des richeffes & des voluptés, profanoient les loix & les mœurs; les autres allumoient le flambeau de la Philofophie & des Arts, inftruifoient, ou célébroient les vertus, & donnoient naiffance à ces noms fi chers aux gens qui favent penfer, l'atticifme & l'urbanité. Des occupations fi oppofées peuvent-elles donc mériter les mêmes qualifications? Pouvoient-elles produire les mêmes effets?

Je ne nierai pas que la corruption générale ne fe foit répandue quelquefois jufques fur les Lettres, & qu'elle n'ait produit des excès dangereux; mais doit-on confondre la noble deftination des Sciences avec l'abus criminel qu'on en a pu faire? Mettra-t-on dans la balance quelques épigrammes de Catulle ou de Martial, contre les nombreux volumes philofophiques, politiques & moraux de Cicéron, contre le fage poëme de Virgile?

D'ailleurs, les ouvrages licencieux font ordinairement le fruit de l'imagination, & non celui de la fcience & du travail. Les hommes dans tous les tems & dans tous les pays ont eu des paffions; ils les ont chantées. La France avoit des romanciers & des Troubadours, long-tems avant qu'elle eût des favans & des philofophes. En fuppofant donc que les Sciences & les Arts euffent été étouffés dans leur berceau, toutes les idées infpirées par les paffions n'en auroient pas

moins été réalisées en prose & en vers; avec cette différence, que nous aurions eu de moins tout ce que les philosophes, les poëtes & les historiens ont fait pour nous plaire ou pour nous instruire.

Athenes fut enfin forcée de céder à la fortune de la Macédoine; mais elle ne céda qu'avec l'univers. C'étoit un torrent rapide qui entraînoit tout : & c'est perdre le tems que de chercher des causes particulieres, où l'on voit une force supérieure si marquée.

Rome, maîtresse du monde, ne trouvoit plus d'ennemis; il s'en forma dans son sein. Sa grandeur fit sa perte. Les loix d'une petite ville n'étoient pas faites pour gouverner le monde entier; elles avoient pu suffire contre les factions des Manlius, des Cassius & des Gracques : elles succomberent sous les armées de Sylla, de César & d'Octave : Rome perdit sa liberté, mais elle conserva sa puissance. Opprimée par les soldats qu'elle payoit, elle étoit encore la terreur des nations. Ses tyrans étoient tour-à-tour déclarés peres de la Patrie & massacrés. Un monstre indigne du nom d'homme se faisoit proclamer Empereur; & l'auguste Corps du Sénat n'avoit plus d'autres fonctions que celle de le mettre au rang des Dieux. Etranges alternatives d'esclavage & de tyrannie, mais telles qu'on les a vues dans tous les Etats où la milice disposoit du trône. Enfin de nombreuses irruptions des Barbares vinrent renverser & fouler aux pieds ce vieux colosse ébranlé de toutes parts; & de ses débris se formerent tous les Empires qui ont subsisté depuis.

Ces sanglantes révolutions ont-elles donc quelque chose de

commun avec les progrès des Lettres? Par-tout je vois des caufes purement politiques. Si Rome eut encore quelques beaux jours, ce fut fous des Empereurs Philofophes. Séneque a-t-il donc été le corrupteur de Néron? Eft-ce l'étude de la Philofophie & des Arts qui fit autant de monftres, des Caligula, des Domitien, des Héliogabale? Les Lettres qui s'étoient élevées avec la gloire de Rome ne tomberent-elles pas fous ces regnes cruels? Elles s'affoiblirent ainfi par degrés avec le vafte Empire auquel la deftinée du monde fembloit être attachée. Leurs ruines furent communes, & l'ignorance envahit l'univers une feconde fois, avec la barbarie & la fervitude, fes compagnes fidelles.

Difons donc que les Mufes aiment la liberté, la gloire & le bonheur. Par-tout je les vois prodiguer leurs bienfaits fur les nations, au moment où elles font les plus floriffantes. Elles n'ont plus redouté les glaces de la Ruffie, fi-tôt qu'elles ont été attirées dans ce puiffant Empire par le héros fingulier, qui en a été, pour ainfi dire, le créateur: le légiflateur de Berlin, le conquérant de la Siléfie, les fixe aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne, qu'elles font retentir de leurs chants.

S'il eft arrivé quelquefois que la gloire des Empires n'a pas furvécu long-tems à celle des Lettres, c'eft qu'elle étoit à fon comble, lorfque les Lettres ont été cultivées, & que le fort des chofes humaines eft de ne pas durer long-tems dans le même état. Mais bien loin que les Sciences y contribuent, elles périffent infailliblement frappées des mêmes coups; en forte que l'on peut obferver que les progrès des Lettres

& leur déclin font ordinairement dans une juste proportion avec la fortune & l'abaissement des Empires.

Cette vérité se confirme encore par l'expérience des derniers tems. L'esprit humain, après une éclipse de plusieurs siecles, sembla s'éveiller d'un profond sommeil. On fouilla dans les cendres antiques, & le feu sacré se ralluma de toutes parts. Nous devons encore aux Grecs cette seconde génération des Sciences. Mais dans quel tems reprirent-elles cette nouvelle vie? Ce fut lorsque l'Europe, après tant de convulsions violentes, eut enfin pris une position assurée, & une forme plus heureuse.

Ici se développe un nouvel ordre de choses. Il ne s'agit plus de ces petits royaumes domestiques, renfermés dans l'enceinte d'une ville: de ces peuples condamnés à combattre pour leurs héritages & leurs maisons, tremblans sans cesse pour une Patrie toujours prête à leur échapper: c'est une monarchie vaste & puissante, combinée dans toutes ses parties par une législation profonde. Tandis que cent mille soldats combattent gaîment pour la sureté de l'Etat, vingt millions de citoyens, heureux & tranquilles, occupés à sa prospérité intérieure, cultivent sans alarmes les immenses campagnes, font fleurir les loix, le commerce, les Arts & les Lettres dans l'enceinte des villes: toutes les professions diverses, appliquées uniquement à leur objet, sont maintenues dans un juste équilibre, & dirigées au bien général par la main puissante qui les conduit & les anime. Telle est la foible image du beau regne de Louis XIV, & de celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre: la France riche, guerriere & savante, est devenue le modele

& l'arbitre de l'Europe ; elle fait vaincre & chanter ses victoires : ses Philosophes mesurent la terre, & son Roi la pacifie.

Qui osera soutenir que le courage des François ait dégénéré depuis qu'ils ont cultivé les Lettres ? Dans quel siecle a-t-il éclaté plus glorieusement qu'à Montalban, Lawfelt, & dans tant d'autres occasions que je pourrois citer ? Ont-ils jamais fait paroître plus de constance que dans les retraites de Prague & de Baviere ? Qu'y a-t-il enfin de supérieur dans l'antiquité au siége de Berg-op-Zoom, & à ces braves grenadiers renouvellés tant de fois, qui voloient avec ardeur aux mêmes postes, où ils venoient de voir foudroyer ou engloutir les héros qui les précédoient.

En vain veut-on nous persuader que le rétablissement des Sciences a gâté les mœurs. On est d'abord obligé de convenir que les vices grossiers de nos ancêtres sont presqu'entiérement proscrits parmi nous.

C'est déjà un grand avantage pour la cause des Lettres, que cet aveu qu'on est forcé de faire. En effet, les débauches, les querelles & les combats qui en étoient les suites, les violences des grands, la tyrannie des peres, la bizarrerie de la vieillesse, les égaremens impétueux des jeunes gens, tous ces excès si communs autrefois, funestes effets de l'ignorance & de l'oisiveté, n'existent plus depuis que nos mœurs ont été adoucies par les connoissances dont tous les esprits sont occupés ou amusés.

On nous reproche des vices rafinés & délicats ; c'est que par-tout où il y a des hommes, il y aura des vices. Mais les voiles ou la parure dont ils se couvrent, sont du moins l'aveu

de leur honte, & un témoignage du respect public pour la vertu.

S'il y a des modes de folie, de ridicule & de corruption; elles ne se trouvent que dans la capitale seulement, & ce n'est même que dans un tourbillon d'hommes perdus par les richesses & l'oisiveté. Les Provinces entieres & la plus grande partie de Paris, ignorent ces excès, ou ne les connoissent que de nom. Jugera-t-on toute la nation sur les travers d'un petit nombre d'hommes? Des écrits ingénieux réclament cependant contre ces abus; la corruption ne jouit de ses prétendus succès que dans des têtes ignorantes; les Sciences & les Lettres ne cessent point de déposer contre elle; la morale la démasque, la philosophie humilie ses petits triomphes; la comédie, la satire, l'épigramme la percent de mille traits.

Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles; c'est-à-dire, des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Il n'appartient qu'à eux de conserver fidellement le dépôt des mœurs. Nos excellens ouvrages de morale survivront éternellement à ces brochures licencieuses, qui disparoissent rapidement avec le goût de mode qui les a fait naître. C'est outrager injustement les Sciences & les Arts, que de leur imputer ces productions honteuses. L'esprit seul, échauffé par les passions, suffit pour les enfanter. Les Savans, les Philosophes, les grands Orateurs & les grands Poëtes, bien loin d'en être les auteurs, les méprisent, ou même ignorent leur existence: il y a plus, dans le nombre infini des grands Ecrivains en tout genre qui ont illustré le dernier regne, à peine en trouve-t-on deux ou trois qui aient abusé de leurs

talens. Quelle proportion entre les reproches qu'on peut leur faire, & les avantages immortels que le genre-humain a retirés des Sciences cultivées? Des Ecrivains, la plupart obſcurs, ſe ſont jettés de nos jours dans de plus grands excès; heureuſement cette corruption a peu duré ; elle paroît presque entiérement éteinte ou épuiſée. Mais c'étoit une ſuite particuliere du goût léger & frivole de notre nation ; l'Angleterre & l'Italie n'ont point de ſemblables reproches à faire aux Lettres.

Je pourrois me diſpenſer de parler du luxe, puiſqu'il naît immédiatement des richeſſes, & non des Sciences & des Arts. Et quel rapport peut avoir avec les Lettres le luxe du faſte & de la molleſſe, qui eſt le ſeul que la morale puiſſe condamner ou reſtreindre ?

Il eſt, à la vérité, une ſorte de luxe ingénieux & ſavant qui anime les Arts & les éleve à la perfection. C'eſt lui qui multiplie les productions de la peinture, de la ſculpture & de la muſique. Les choſes les plus louables en elles-mêmes doivent avoir leurs bornes ; & une nation ſeroit juſtement mépriſée, qui, pour augmenter le nombre des peintres & des muſiciens, ſe laiſſeroit manquer de laboureurs & de ſoldats. Mais lorſque les armées ſont completes, & la terre cultivée, à quoi employer le loiſir du reſte des citoyens ? Je ne vois pas pourquoi ils ne pourroient pas ſe donner des tableaux, des ſtatues & des ſpectacles.

Vouloir rappeller les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques, c'eſt vouloir contraindre un homme fort & robuſte à bégayer dans un berceau ; c'étoit la folie de

de Caton : avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans fa famille, il déclama toute fa vie, combattit, & mourut enfin fans avoir rien fait d'utile pour fa Patrie. Les anciens Romains labouroient d'une main & combattoient de l'autre. C'étoient de grands hommes, je le crois, quoiqu'ils ne fiffent que de petites chofes : ils fe confacroient tout entiers à leur Patrie, parce qu'elle étoit éternellement en danger. Dans ces premiers tems on ne favoit qu'exifter ; la tempérance & le courage ne pouvoient être de vraies vertus, ce n'étoit que des qualités forcées : on étoit alors dans une impoffibilité phyfique d'être voluptueux ; & qui vouloit être lâche, devoit fe réfoudre à être efclave. Les Etats s'accrurent : l'inégalité des biens s'introduifit néceffairement : un Proconful d'Afie pouvoit-il être auffi pauvre que ces Confuls anciens, demi-bourgeois & demi-payfans, qui ravageoient un jour les champs des Fidénates, & revenoient le lendemain cultiver les leurs ? Les circonftances feules ont fait ces différences : la pauvreté ni la richeffe ne font point la vertu ; elle eft uniquement dans le bon ou le mauvais ufage des biens ou des maux que nous avons reçus de la nature & de la fortune.

Après avoir juftifié les Lettres fur l'article du luxe, il me refte à faire voir que la politeffe qu'elles ont introduite dans nos mœurs, eft un des plus utiles préfens qu'elles puffent faire aux hommes. Suppofons que la politeffe n'eft qu'un mafque trompeur qui voile tous les vices, c'eft préfenter l'exception au lieu de la regle, & l'abus de la chofe à la place de la chofe même.

Mais que deviendront ces accuſations, ſi la politeſſe n'eſt en effet que l'expreſſion d'une ame douce & bienfaiſante? L'habitude d'une ſi louable imitation ſeroit ſeule capable de nous élever juſqu'à la vertu même; tel eſt le mépris de la coutume. Nous devenons enfin ce que nous feignons d'être. Il entre dans la politeſſe des mœurs, plus de philoſophie qu'on ne penſe; elle reſpecte le nom & la qualité d'homme; elle ſeule conſerve entr'eux une ſorte d'égalité fictive; foible, mais précieux reſte de leur ancien droit naturel. Entre égaux, elle devient la médiatrice de leur amour-propre; elle eſt le ſacrifice perpétuel de l'humeur & de l'eſprit de ſingularité.

Dira-t-on que tout un peuple qui exerce habituellement ces démonſtrations de douceur, de bienveillance, n'eſt compoſé que de perfides & de dupes? Croira-t-on que tous ſoient en même tems & trompeurs & trompés?

Nos cœurs ne ſont point aſſez parfaits pour ſe montrer ſans voile: la politeſſe eſt un vernis qui adoucit les teintes tranchantes des caractères; elle rapproche les hommes, & les engage à s'aimer par les reſſemblances générales qu'elle répand ſur eux: ſans elle, la ſociété n'offriroit que des diſparates & des chocs; on ſe haïroit par les petites choſes; & avec cette diſpoſition, il ſeroit difficile de s'aimer même pour les plus grandes qualités. On a plus ſouvent beſoin de complaiſance que de ſervices; l'ami le plus généreux m'obligera peut-être tout au plus une fois dans ſa vie. Mais une ſociété douce & polie embellit tous les momens du jour. Enfin la politeſſe place les vertus; elle ſeule leur enſeigne ces combinaiſons fines, qui les ſubordonnent les unes aux

autres dans d'admirables proportions, ainſi que ce juſte milieu, au-deçà & au-delà duquel elles perdent infiniment de leur prix.

On ne ſe contente pas d'attaquer les Sciences dans les effets qu'on leur attribue; on les empoiſonne juſques dans leur ſource; on nous peint la curioſité comme un penchant funeſte; on charge ſon portrait des couleurs les plus odieuſes. J'avouerai que l'allégorie de Pandore peut avoir un bon côté dans le ſyſtême moral; mais il n'en eſt pas moins vrai que nous devons à nos connoiſſances, & par conſéquent à notre curioſité, tous les biens dont nous jouiſſons. Sans elle, réduits à la condition des brutes, notre vie ſe paſſeroit à ramper ſur la petite portion de terrain deſtiné à nous nourrir & à nous engloutir un jour. L'état d'ignorance eſt un état de crainte & de beſoin, tout eſt danger alors pour notre fragilité: la mort gronde ſur nos têtes, elle eſt cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorſqu'on craint tout, & qu'on a beſoin de tout, quelle diſpoſition plus raiſonnable que celle de vouloir tout connoître?

Telle eſt la noble diſtinction d'un être penſant: ſeroit-ce donc en vain que nous aurions été doués ſeuls de cette faculté divine? C'eſt s'en rendre digne que d'en uſer.

Les premiers hommes ſe contenterent de cultiver la terre, pour en tirer le bled: enſuite on creuſa dans ſes entrailles, on en arracha les métaux. Les mêmes progrès ſe ſont faits dans les Sciences: on ne s'eſt pas contenté des découvertes les plus néceſſaires: on s'eſt attaché avec ardeur à celles qui ne paroiſſoient que difficiles & glorieuſes. Quel étoit

le point où l'on auroit dû s'arrêter ? Ce que nous appellons génie, n'eſt autre choſe qu'une raiſon ſublime & courageuſe: il n'appartient qu'à lui ſeul de ſe juger.

Ces globes lumineux placés loin de nous à des diſtances ſi énormes, ſont nos guides dans la navigation, & l'étude de leurs ſituations reſpectives, qu'on n'a peut-être regardées d'abord que comme l'objet de la curioſité la plus vaine, eſt devenue une des ſciences la plus utile. La propriété ſinguliere de l'aimant, qui n'étoit pour nos peres qu'une énigme frivole de la nature, nous a conduits comme par la main à travers l'immenſité des mers.

Deux verres placés & taillés d'une certaine maniere, nous ont montré une nouvelle ſcene de merveilles, que nos yeux ne ſoupçonnoient pas.

Les expériences du tube électriſé ſembloient n'être qu'un jeu : peut-être leur devra-t-on un jour la connoiſſance du regne univerſel de la nature.

Après la découverte de ces rapports ſi imprévus, ſi majeſtueux, entre les plus petites & les plus grandes choſes, quelles connoiſſances oſerions-nous dédaigner ? En ſavons-nous aſſez pour mépriſer ce que nous ne ſavons pas ? Bien loin d'étouffer la curioſité, ne ſemble-t-il pas, au contraire, que l'Etre ſuprême ait voulu la réveiller par des découvertes ſingulieres, qu'aucune analogie n'avoit annoncées ?

Mais de combien d'erreurs eſt aſſiégée l'étude de la vérité ? Quelle audace, nous dit-on, ou plutôt quelle témérité de s'engager dans des routes trompeuſes, où tant d'autres ſe ſont égarés ? Sur ces principes, il n'y aura plus rien que

nous osions entreprendre ; la crainte éternelle des maux nous privera de tous les biens où nous aurions pu aspirer, puisqu'il n'en est point sans mélange. La véritable sagesse, au contraire, consiste seulement à les épurer, autant que notre condition le permet.

Tous les reproches, que l'on fait à la Philosophie, attaquent l'esprit humain, ou plutôt l'Auteur de la nature, qui nous a faits tels que nous sommes. Les Philosophes étoient des hommes ; ils se sont trompés. Doit-on s'en étonner ? Plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous ; songeons que c'est à leurs erreurs multipliées que nous devons la possession des vérités dont nous jouissons. Il falloit épuiser les combinaisons de tous ces divers systêmes, la plupart si répréhensibles & si outrés, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Mille routes conduisent à l'erreur ; une seule mene à la vérité. Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard ?

L'esprit humain étoit trop borné pour embrasser d'abord la totalité des choses. Chacun de ces Philosophes ne voyoit qu'une face : ceux-là rassembloient les motifs de douter : ceux-ci réduisoient tout en dogmes : chacun d'eux avoit son principe favori, son objet dominant auquel il rapportoit toutes ses idées. Les uns faisoient entrer la vertu dans la composition du bonheur, qui étoit la fin de leurs recherches ; les autres se proposoient la vertu même, comme leur unique objet, & se flattoient d'y rencontrer le bonheur. Il y en avoit qui regardoient la solitude & la pauvreté, comme l'asyle des mœurs : d'autres usoient des richesses comme d'un instrument

de leur félicité & de celle d'autrui : quelques-uns fréquentoient les Cours & les assemblées publiques pour rendre leur sagesse utile aux rois & aux peuples. Un seul homme n'est pas tous : un seul esprit, un seul systême n'enferme pas toute la science, c'est par la comparaison des extrêmes, que l'on saisit enfin le juste milieu ; c'est par le combat des erreurs qui s'entre-détruisent, que la vérité triomphe : ces diverses parties se modifient, s'élevent & se perfectionnent mutuellement ; elles se rapprochent enfin, pour former la chaîne des vérités ; les nuages se dissipent, & la lumiere de l'évidence se leve.

Je ne dissimulerai cependant pas que les Sciences ont rarement atteint l'objet qu'elles s'étoient proposé. La métaphysique vouloit connoître la nature des esprits, & non moins utile, peut-être, elle n'a fait que nous développer leurs opérations : le physicien a entrepris l'histoire de la nature, & n'a imaginé que des romans ; mais en poursuivant un objet chimérique, combien n'a-t-il pas fait de découvertes admirables ? La chymie n'a pu nous donner de l'or ; & sa folie nous a valu d'autres miracles dans ses analyses & ses mélanges. Les Sciences sont donc utiles jusques dans leurs écarts & leurs déréglemens ; il n'y a que l'ignorance qui n'est jamais bonne à rien. Peut-être ont-elles trop élevé leurs prétentions. Les anciens à cet égard paroissoient plus sages que nous : nous avons la manie de vouloir procéder toujours par démonstrations ; il n'y a si petit professeur qui n'ait ses argumens & ses dogmes, & par conséquent ses erreurs & ses absurdités. Cicéron & Platon traitoient la Philosophie en dialogues :

chacun des interlocuteurs faifoit valoir fon opinion ; on difputoit, on cherchoit, & on ne fe piquoit point de prononcer. Nous n'avons peut-être que trop écrit fur l'évidence ; elle eft plus propre à être fentie qu'à être définie : mais nous avons prefque perdu l'art de comparer les probabilités & les vraifemblances, & de calculer le degré de confentement qu'on leur doit. Qu'il y a peu de chofes démontrées ! & combien n'y en a-t-il pas, qui ne font que probables ! Ce feroit rendre un grand fervice aux hommes que de donner une méthode pour l'opinion.

L'efprit de fyftême qui s'eft long-tems attaché à des objets où il ne pouvoit prefque que nous égarer devroit régler l'acquifition, l'enchaînement & le progrès de nos idées : nous avons befoin d'un ordre entre les diverfes fciences, pour nous conduire des plus fimples aux plus compofées, & parvenir ainfi à conftruire une efpece d'obfervatoire fpirituel, d'où nous puiffions contempler toutes nos connoiffances ; ce qui eft le plus haut degré de l'efprit.

La plupart des fciences ont été faites au hafard ; chaque Auteur a fuivi l'idée qui le dominoit, fouvent fans favoir où elle devoit le conduire : un jour viendra où tous les livres feront extraits & refondus, conformément à un certain fyftême qu'on fe fera formé ; alors les efprits ne feront plus de pas inutiles, hors de la route & fouvent en arriere. Mais quel eft le génie en état d'embraffer toutes les connoiffances humaines, de choifir le meilleur ordre pour les préfenter à l'efprit ? Sommes-nous affez avancés pour cela ? Il eft du moins glorieux de le tenter : la nouvelle Encyclopédie doit former une époque mémorable dans l'hiftoire des Lettres.

Le temple des Sciences eſt un édifice immenſe, qui ne peut s'achever que dans la durée des ſiecles. Le travail de chaque homme eſt peu de choſe dans un ouvrage ſi vaſte; mais le travail de chaque homme y eſt néceſſaire. Le ruiſſeau qui porte ſes eaux à la mer, doit-il s'arrêter dans ſa courſe, en conſidérant la petiteſſe de ſon tribut? Quels éloges ne doit-on pas à ces hommes généreux, qui ont percé & écrit pour la poſtérité? Ne bornons point nos idées à notre vie propre; étendons-les ſur la vie totale du genre-humain; méritons d'y participer, & que l'inſtant rapide où nous aurons vécu, ſoit digne d'être marqué dans ſon hiſtoire.

Pour bien juger de l'élévation d'un Philoſophe, ou d'un homme de Lettres, au-deſſus du commun des hommes, il ne faut que conſidérer le ſort de leurs penſées : celles de l'un, utiles à la ſociété générale, ſont immortelles, & conſacrées à l'admiration de tous les ſiecles; tandis que les autres voient diſparoître toutes leurs idées avec le jour, la circonſtance, le moment qui les a vu naître : chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, ſans qu'il en reſte la moindre trace.

Je ne parlerai point de l'aſtrologie judiciaire, de la cabale, & de toutes les ſciences qu'on appelloit occultes : elles n'ont ſervi qu'à prouver que la curioſité eſt un penchant invincible; & quand les vraies Sciences n'auroient fait que nous délivrer de celles qui en uſurpoient ſi honteuſement le nom, nous leur devrions déjà beaucoup.

On nous oppoſe un jugement de Socrate, qui porta non ſur les ſavans, mais ſur les ſophiſtes; non ſur les Sciences, mais

mais ſur l'abus qu'on en peut faire : Socrate étoit chef d'une ſecte qui enſeignoit à douter, & il cenſuroit, avec juſtice, l'orgueil de ceux qui prétendoient tout ſavoir. La vraie ſcience eſt bien éloignée de cette affectation. Socrate eſt ici témoin contre lui-même ; le plus ſavant des Grecs ne rougiſſoit point de ſon ignorance. Les Sciences n'ont donc pas leurs ſources dans nos vices ; elles ne ſont donc pas toutes nées de l'orgueil humain ; déclamation vaine, qui ne peut faire illuſion qu'à des eſprits prévenus.

On demande, par exemple, ce que deviendroit l'hiſtoire, s'il n'y avoit ni guerriers, ni tyrans, ni conſpirateurs ? Je réponds, qu'elle ſeroit l'hiſtoire des vertus des hommes. Je dirai plus ; ſi les hommes étoient tous vertueux, ils n'auroient plus beſoin, ni de juges, ni de magiſtrats, ni de ſoldats. A quoi s'occuperoient-ils ? Il ne leur reſteroit que les Sciences & les Arts. La contemplation des choſes naturelles, l'exercice de l'eſprit ſont donc la plus noble & la plus pure fonction de l'homme.

Dire que les Sciences ſont nées de l'oiſiveté, c'eſt abuſer viſiblement des termes. Elles naiſſent du loiſir ; il eſt vrai ; mais elles garantiſſent de l'oiſiveté. Le citoyen que ſes beſoins attachent à la charrue, n'eſt pas plus occupé que le géometre ou l'anatomiſte ; j'avoue que ſon travail eſt de premiere néceſſité : mais ſous prétexte que le pain eſt néceſſaire, faut-il que tout le monde ſe mette à labourer la terre ? & parce qu'il eſt plus néceſſaire que les loix, le laboureur ſera-t-il élevé au-deſſus du magiſtrat ou du miniſtre ? Il n'y a point d'abſurdités où de pareils principes ne puſſent nous conduire.

Il ſemble, nous dit-on, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philoſophes. Je demanderai à mon tour, ſi l'on craint que les profeſſions lucratives ne manquent de ſujets pour les exercer. C'eſt bien mal connoître l'empire de la cupidité; tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles; & quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oſer n'être qu'un Deſcartes, un Newton, un Locke ?

Sur quel fondement peut-on reprocher aux Sciences d'être nuiſibles aux qualités morales ? Quoi ! l'exercice du raiſonnement, qui nous a été donné pour guide; les Sciences mathématiques, qui, en renfermant tant d'utilités relatives à nos beſoins préſens, tiennent l'eſprit ſi éloigné des idées inſpirées par les ſens & par la cupidité; l'étude de l'antiquité, qui fait partie de l'expérience, la premiere ſcience de l'homme; les obſervations de la nature, ſi néceſſaires à la conſervation de notre être, & qui nous élevent juſqu'à ſon Auteur : toutes ces connoiſſances contribueroient à détruire les mœurs ! Par quel prodige opéreroient-elles un effet ſi contraire aux objets qu'elles ſe propoſent ? Et on oſe traiter d'éducation inſenſée celle qui occupe la jeuneſſe de tout ce qu'il y a jamais eu de noble & d'utile dans l'eſprit des hommes ! Quoi, les miniſtres d'une religion pure & ſainte, à qui la jeuneſſe eſt ordinairement confiée parmi nous, lui laiſſeroient ignorer les devoirs de l'homme & du citoyen ! Suffit-il d'avancer une imputation ſi injuſte, pour la perſuader ? On prétend nous faire regretter l'éducation des Perſes; cette éducation fondée ſur des principes barbares, qui donnoit un gouverneur pour

apprendre à ne rien craindre, un autre pour la tempérance; un autre enfin pour enſeigner à ne point mentir; comme ſi les vertus étoient diviſées, & devoient former chacune un art ſéparé. La vertu eſt un être unique, indiviſible: il s'agit de l'inſpirer, non de l'enſeigner; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.

On ſe livre enſuite à de nouvelles déclamations contre les Arts & les Sciences, ſous prétexte que le luxe va rarement ſans elles, & qu'elles ne vont jamais ſans lui. Quand j'accorderois cette propoſition, que pourroit-on en conclure? La plupart des Sciences me paroiſſent d'abord parfaitement déſintéreſſées dans cette prétendue objection: le Géometre, l'Aſtronome, le Phyſicien ne ſont pas ſuſpects aſſurément. A l'égard des Arts, s'ils ont en effet quelque rapport avec le luxe, c'eſt un côté louable de ce luxe même, contre lequel on déclame tant, ſans le bien connoître. Quoique cette queſtion doive être regardée comme étrangere à mon ſujet, je ne puis m'empêcher de dire, que tant qu'on ne voudra raiſonner ſur cette matiere que par comparaiſon du paſſé au préſent, on en tirera les plus mauvaiſes conſéquences du monde. Lorſque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'aviſa le premier de porter des ſabots paſſa pour un voluptueux: de ſiecle en ſiecle, on n'a jamais ceſſé de crier à la corruption, ſans comprendre ce qu'on vouloit dire; le préjugé toujours vaincu, renaiſſoit fidellement à chaque nouveauté.

Le commerce & le luxe ſont devenus les liens des nations. La terre avant eux n'étoit qu'un champ de bataille, la guerre

un brigandage, & les hommes des barbares, qui ne se croyoient nés que pour s'asservir, se piller, & se massacrer mutuellement. Tels étoient ces siecles anciens que l'on veut nous faire regretter.

La terre ne suffisoit ni à la nourriture, ni au travail de ses habitans; les sujets devenoient à charge à l'Etat; si-tôt qu'ils étoient désarmés, il falloit les ramener à la guerre pour se soulager d'un poids incommode. Ces émigrations effroyables des peuples du nord, la honte de l'humanité, qui détruisirent l'Empire Romain, & qui désolerent le neuvieme siecle, n'avoient d'autres sources que la misere d'un peuple oisif. Au défaut de l'égalité des biens, qui a été long-tems la chimere de la politique, & qui est impossible dans les grands Etats, le luxe seul peut nourrir & occuper les sujets. Ils ne deviennent pas moins utiles dans la paix que dans la guerre; leur industrie sert autant que leur courage. Le travail du pauvre est payé du superflu du riche. Tous les ordres des citoyens s'attachent au Gouvernement par les avantages qu'ils en retirent.

Tandis qu'un petit nombre d'hommes jouit avec modération de ce qu'on nomme luxe, & qu'un nombre infiniment plus petit en abuse, parce qu'il faut que les hommes abusent de tout; il fait l'espoir, l'émulation & la subsistance d'un million de citoyens, qui languiroient sans lui dans les horreurs de la mendicité. Tel est en France l'état de la Capitale. Parcourez les Provinces: les proportions y sont encore plus favorables. Vous y trouverez peu d'excès; le nécessaire commode assez rare, l'artisan, le laboureur, c'est-à-dire, le corps

de la nation, borné à la ſimple exiſtence: en ſorte qu'on peut regarder le luxe comme une humeur jettée ſur une très-petite partie du corps politique, qui fait la force & la ſanté du reſte.

Mais, nous dit-on, les Arts amolliſſent le courage: on cite quelques peuples lettrés qui ont été peu belliqueux, tels que l'ancienne Egypte, les Chinois, & les Italiens modernes. Quelle injuſtice d'en accuſer les Sciences! Il feroit trop long d'en rechercher ici les cauſes. Il ſuffira de citer, pour l'honneur des Lettres, l'exemple des Grecs & des Romains, de l'Eſpagne, de l'Angleterre & de la France, c'eſt-à-dire, des nations les plus guerrieres & les plus ſavantes.

Des barbares ont fait de grandes conquêtes; c'eſt qu'ils étoient très-injuſtes; ils ont vaincu quelquefois des peuples policés. J'en conclurai, ſi l'on veut, qu'un peuple n'eſt pas invincible pour être ſavant. A toutes ces révolutions, j'oppoſerai ſeulement la plus vaſte & la plus facile conquête qui ait jamais été faite; c'eſt celle de l'Amérique que les Arts & les Sciences de l'Europe ont ſubjuguée avec une poignée de ſoldats; preuve ſans réplique de la différence qu'elles peuvent mettre entre les hommes.

J'ajouterai, que c'eſt enfin une barbarie paſſée de mode, de ſuppoſer que les hommes ne ſont nés que pour ſe détruire. Les talens & les vertus militaires méritent ſans doute un rang diſtingué dans l'ordre de la néceſſité: mais la philoſophie a épuré nos idées ſur la gloire: l'ambition des Rois n'eſt à ſes yeux que le plus monſtrueux des crimes: graces aux vertus du Prince qui nous gouverne, nous oſons célébrer la modération & l'humanité.

Que quelques nations au sein de l'ignorance ayent eu des idées de la gloire & de la vertu, ce sont des exceptions si singulieres, qu'elles ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences: pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément. Un bras de mer sépare à peine les contrées savantes & heureuses de l'Europe, de ces régions funestes, où l'homme est ennemi né de l'homme, où les Souverains ne sont que les assassins privilégiés d'un peuple esclave. D'où naissent ces différences si prodigieuses entre des climats si voisins, où sont ces beaux rivages que l'on nous peint parés par les mains de la nature? L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espece humaine. Pour un peuple vertueux dans l'ignorance, on en comptera cent barbares ou sauvages. Par-tout je vois l'ignorance enfanter l'erreur, les préjugés, les violences, les passions & les crimes. La terre abandonnée sans culture n'est point oisive; elle produit des épines & des poisons, elle nourrit des monstres.

J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola; mais j'admirerai plus encore un Etat puissant & bien gouverné, où les citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.

Cincinnatus vainqueur retournoit à sa charrue; dans un siecle plus heureux, Scipion triomphant revenoit goûter avec Lélius & Térence les charmes de la philosophie & des lettres, & ceux de l'amitié plus précieux encore. Nous célébrons Fabricius, qui avec ses raves cuites sous la cendre, méprise

l'or de Pyrrhus : mais Titus, dans la somptuosité de ses palais, mesurant son bonheur sur celui qu'il procure au monde par ses bienfaits & par ses loix, devient le héros de mon cœur. Au lieu de cet antique héroïsme superstitieux, rustique ou barbare, que j'admirois en frémissant; j'adore une vertu éclairée, heureuse & bienfaisante; l'idée de mon existence s'embellit: j'apprends à honorer & à chérir l'humanité.

Qui pourroit être assez aveugle, ou assez injuste, pour n'être pas frappé de ces différences? Le plus beau spectacle de la nature, c'est l'union de la vertu & du bonheur; les Sciences & les Arts peuvent seuls élever la raison à cet accord sublime. C'est de leur secours qu'elle emprunte des forces pour vaincre les passions, des lumieres pour dissiper leurs prestiges, de l'élévation pour apprécier leurs petitesses, des attraits enfin & des dédommagemens pour se distraire de leurs séductions.

On a dit que le crime n'étoit qu'un faux jugement (*). Les Sciences, dont le premier objet est l'exercice & la perfection du raisonnement, sont donc les guides les plus assurés des mœurs. L'innocence sans principes & sans lumieres, n'est qu'une qualité de tempérament, aussi fragile que lui. La sagesse éclairée connoît ses ennemis & ses forces. Au moyen de son point de vue fixe, elle purifie les biens matériels, & en extrait le bonheur: elle fait tour-à-tour s'abstenir & jouir dans les bornes qu'elle s'est prescrites.

Il n'est pas plus difficile de faire voir l'utilité des Arts pour

(*) *Considérations sur les mœurs.*

la perfection des mœurs. On comptera les abus que les passions en ont fait quelquefois : mais qui pourra compter les biens qu'ils ont produits ?

Otez les Arts du monde ; que reste - t - il ? les exercices du corps & les passions. L'esprit n'est plus qu'un agent matériel, ou l'instrument du vice. On ne se délivre de ses passions que par des goûts : les Arts sont nécessaires à une nation heureuse : s'ils sont l'occasion de quelques désordres, n'en accusons que l'imperfection même de notre nature : de quoi n'abuse - t - elle pas? Ils ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous : nous devons à leurs séductions utiles l'amour de la vérité & des vertus, que la plupart des hommes auroient haïes & redoutées, si elles n'eussent été parées de leurs mains.

C'est à tort qu'on affecte de regarder leurs productions comme frivoles. La sculpture, la peinture flattent la tendresse, consolent les regrets, immortalisent les vertus & les talens ; elles sont des sources vivantes de l'émulation ; César versoit des larmes en contemplant la statue d'Alexandre.

L'harmonie a sur nous des droits naturels, que nous voudrions en vain méconnoître ; la Fable a dit, qu'elle arrêtoit le cours des flots. Elle fait plus ; elle suspend la pensée : elle calme nos agitations, & nos troubles les plus cruels : elle anime la valeur, & préside aux plaisirs.

Ne semble - t - il pas que la divine Poésie ait dérobé le feu du Ciel pour animer toute la nature? Quelle ame peut être inaccessible à sa touchante magie ? Elle adoucit le maintien sévere de la vérité, elle fait sourire la sagesse ; les chefs-d'œu-

vre

vre du théâtre doivent être confidérés comme de favantes expériences du cœur humain.

C'eft aux Arts enfin que nous devons le beau choix des idées, les graces de l'efprit & l'enjouement ingénieux qui font les charmes de la fociété; ils ont doré les liens qui nous uniffent, orné la fcene du monde, & multiplié les bienfaits de la Nature.



ARRÊT
DE LA COUR
DE PARLEMENT,

Qui condamne un Imprimé ayant pour titre, Emile, ou de l'Education, par J. J. Rousseau, *imprimé à la Haye.....* M. DCC. LXII. *à être lacéré & brûlé par l'Exécuteur de la Haute-Justice.*

EXTRAIT DES REGISTRES DU PARLEMENT.

Du 9 Juin 1762.

CE jour, les gens du Roi sont entrés, & Me. Omer-Joly de Fleury, Avocat dudit Seigneur Roi, portant la parole, ont dit :

Qu'ils déféroient à la Cour un Imprimé en quatre volumes *in-octavo*, intitulé : *Emile, ou de l'Education, par J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve*, dit imprimé *à la Haye en M. DCC. LXII.*

Que cet ouvrage ne paroît composé que dans la vue de ramener tout à la religion naturelle, & que l'Auteur s'occupe dans le plan de l'éducation qu'il prétend donner à son Eleve, à développer ce systême criminel.

Qu'il ne prétend instruire cet Eleve que d'après la nature qui est son unique guide, pour former en lui l'homme moral;

qu'il regarde toutes les religions comme également bonnes & comme pouvant toutes avoir leurs raiſons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cauſe locale, qui rend l'une préférable à l'autre, ſelon les tems & les lieux.

Qu'il borne l'homme aux connoiſſances que l'inſtinct porte à chercher, flatte les paſſions comme les principaux inſtrumens de notre conſervation, avance qu'on peut être ſauvé ſans croire en Dieu, parce qu'il admet une ignorance invincible de la Divinité qui peut excuſer l'homme; que ſelon ſes principes, la ſeule raiſon eſt juge dans le choix d'une religion, laiſſant à ſa diſpoſition la nature du culte que l'homme doit rendre à l'Etre ſuprême que cet Auteur croit honorer, en parlant avec impiété du culte extérieur qu'il a établi dans la religion, ou que l'Egliſe a preſcrit ſous la direction de l'Eſprit Saint qui la gouverne.

Que conſéquemment à ce ſyſtême, de n'admettre que la religion naturelle, quelle qu'elle ſoit chez les différens peuples, il oſe eſſayer de détruire la vérité de l'Ecriture Sainte & des Prophéties, la certitude des miracles énoncés dans les Livres Saints, l'infaillibilité de la révélation, l'autorité de l'Egliſe; & que ramenant tout à cette religion naturelle, dans laquelle il n'admet qu'un culte & des loix arbitraires, il entreprend de juſtifier non-ſeulement toutes les religions, prétendant qu'on s'y ſauve indiſtinctement, mais même l'infidélité & la réſiſtance de tout homme à qui l'on voudroit prouver la divinité de Jéſus-Chriſt & l'exiſtence de la religion chrétienne, qui ſeule a Dieu pour auteur, & à l'égard de laquelle il porte le

blafphême jufques à la donner pour ridicule, pour contradictoire, & à infpirer une indifférence facrilege pour fes myfteres & pour fes dogmes qu'il voudroit pouvoir anéantir.

Que tels font les principes impies & déteftables que fe propofe d'établir dans fon ouvrage cet Ecrivain qui foumet la religion à l'examen de la raifon, qui n'établit qu'une foi purement humaine, & qui n'admet de vérités & de dogmes en matiere de religion, qu'autant qu'il plaît à l'efprit livré à fes propres lumieres, ou plutôt à fes égaremens, de les recevoir ou de les rejetter.

Qu'à ces impiétés il ajoute des détails indécens, des explications qui bleffent la bienféance & la pudeur, des propofitions qui tendent à donner un caractere faux & odieux à l'autorité fouveraine, à détruire le principe de l'obéiffance qui lui eft due, & affoiblir le refpect & l'amour des peuples pour leurs Rois.

Qu'ils croyent que ces traits fuffifent pour donner à la Cour une idée de l'ouvrage qu'ils lui dénoncent; que les maximes qui y font répandues forment par leur réunion un fyftême chimérique, auffi impraticable dans fon exécution, qu'abfurde & condamnable dans fon projet. Que feroient d'ailleurs des fujets élevés dans de pareilles maximes, finon des hommes préoccupés du fcepticifme & de la tolérance, abandonnés à leurs paffions, livrés aux plaifirs des fens, concentrés en euxmêmes par l'amour-propre, qui ne connoîtroient d'autre voix que celle de la nature, & qui au noble defir de la folide gloire, fubftitueroient la pernicieufe manie de la fingularité? Quelles regles pour les mœurs! Quels hommes pour la reli-

gion & pour l'Etat, que des enfans élevés dans des principes qui font également horreur au chrétien & au citoyen!

Que l'Auteur de ce livre n'ayant point craint de se nommer lui-même, ne sauroit être trop promptement poursuivi; qu'il est important, puisqu'il s'est fait connoître, que la justice se mette à portée de faire un exemple, tant sur l'Auteur que sur ceux qu'on pourra découvrir avoir concouru, soit à l'impression, soit à la distribution d'un pareil ouvrage, digne comme eux de toute sa sévérité.

Que c'est l'objet des conclusions par écrit qu'ils laissent à la Cour avec un exemplaire du livre; & se sont les Gens du Roi retirés.

Eux retirés:

Vu le livre en quatre tomes *in*-8°. intitulé: *Emile, ou de l'Education, par J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve.* Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum natura genitos, si emendari velimus, juvat. Senec. de Irâ, Lib. XI. cap. XIII. tom. 1, 2, 3 & 4. *A la Haye, chez Jean Néaulme, Libraire, avec Privilege de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & Westfrise.* Conclusions du Procureur-Général du Roi; ouï le rapport de M^e. Pierre-François Lenoir, Conseiller; la matiere mise en délibération:

La COUR ordonne que ledit livre imprimé sera lacéré & brûlé en la Cour du Palais, au pied du grand escalier d'icelui, par l'Exécuteur de la Haute-Justice; enjoint à tous ceux qui en ont des Exemplaires de les apporter au Greffe de la Cour, pour y être supprimés; fait très-expresses inhibitions & défen-

ſes à tous Libraires d'imprimer , vendre & débiter ledit livre ; & à tous colporteurs, diſtributeurs ou autres de le colporter ou diſtribuer, à peine d'être pourſuivis extraordinairement, & punis ſuivant la rigueur des ordonnances. Ordonne qu'à la Requête du Procureur - Général du Roi, il ſera informé par-devant le Conſeiller-Rapporteur, pour les témoins qui ſe trouveront à Paris, & par-devant les Lieutenants-Criminels des Bailliages & Sénéchauſſées du Reſſort, pour les témoins qui ſeroient hors de ladite ville, contre les Auteurs, Imprimeurs ou Diſtributeurs dudit livre; pour, les informations faites, rapportées & communiquées au Procureur - Général du Roi, être par lui requis & par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra; & cependant ordonne que le nommé J. J. Rouſſeau, dénommé au frontiſpice dudit livre, ſera pris & appréhendé au corps, & amené ès priſons de la Conciergerie du Palais, pour être ouï & interrogé par-devant ledit Conſeiller-Rapporteur, ſur les faits dudit livre, & répondre aux concluſions que le Procureur-Général entend prendre contre lui; & où ledit J. J. Rouſſeau ne pourroit être pris & appréhendé, après perquiſition faite de ſa perſonne, aſſigné à quinzaine, ſes biens ſaiſis & annotés, & à iceux Commiſſaires établis, juſqu'à ce qu'il ait obéi ſuivant l'Ordonnance; & à cet effet ordonne qu'un exemplaire dudit livre ſera dépoſé au Greffe de la Cour, pour ſervir à l'inſtruction du Procès. Ordonne en outre que le préſent Arrêt ſera imprimé, publié & affiché par - tout où beſoin ſera. Fait en Parlement, le 9 Juin mil ſept cent ſoixante - deux.

Signé, DUFRANC.

Et le Vendredi 11 Juin 1762, ledit Ecrit mentionné ci-dessus a été lacéré & brûlé au pied du grand Escalier du Palais, par l'Exécuteur de la Haute-Justice, en présence de moi Etienne Dagobert Ysabeau, l'un des trois principaux Commis pour la Grand'Chambre, assisté de deux Huissiers de la Cour.

Signé, YSABEAU.

A PARIS, chez P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement, rue de la Harpe, à l'Hercule. 1762.

MANDEMENT

DE MONSEIGNEUR

L'ARCHEVÊQUE

DE PARIS,

Portant condamnation d'un Livre qui a pour titre : EMILE, ou de l'Education, par J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve. *A Amsterdam, chez Jean Néaulme, Libraire*, 1762.



CHRISTOPHE DE BEAUMONT, par la Miséricorde Divine, & par la grace du Saint Siege Apostolique, Archevêque de Paris, Duc de Saint Cloud, Pair de France, Commandeur de l'Ordre du Saint-Esprit, Proviseur de Sorbonne, &c. A tous les Fideles de notre Diocese : SALUT ET BÉNÉDICTION.

I. SAINT PAUL a prédit, MES TRÈS-CHERS FRERES, qu'il viendroit *des jours périlleux où il y auroit des gens amateurs d'eux-mêmes, fiers, superbes, blasphémateurs, impies, calomniateurs, enflés d'orgueil, amateurs des voluptés plutôt que de Dieu : des hommes d'un esprit corrompu & pervertis dans la Foi* (*a*). Et dans quels tems malheureux cette prédiction s'est-elle accomplie plus à la lettre que dans les nôtres! L'in-

(*a*) In novissimis diebus instabunt tempora periculosa; erunt homines seipsos amantes... elati, superbi, blasphemi... scelesti... criminatores... tumidi & voluptatum amatores magis quam Dei... homines corrupti mente & reprobi circa fidem. 2. *Tim. C.* 3. *v.* 1. 4. 8.

crédulité ;

crédulité, enhardie par toutes les passions, se présente sous toutes les formes, afin de se proportionner, en quelque sorte, à tous les âges, à tous les caracteres, à tous les états. Tantôt, pour s'insinuer dans des esprits qu'elle trouve déjà *ensorcelés par la bagatelle* (*b*), elle emprunte un style léger, agréable & frivole : de-là tant de romans également obscenes & impies, dont le but est d'amuser l'imagination, pour séduire l'esprit & corrompre le cœur. Tantôt, affectant un air de profondeur & de sublimité dans ses vues, elle feint de remonter aux premiers principes de nos connoissances, & prétend s'en autoriser, pour secouer un joug qui, selon elle, déshonore l'humanité, la Divinité même. Tantôt elle déclame en furieuse contre le zele de la Religion, & prêche la tolérance universelle avec emportement. Tantôt enfin, réunissant tous ces divers langages, elle mêle le sérieux à l'enjouement, des maximes pures à des obscénités, de grandes vérités à de grandes erreurs, la foi au blasphême ; elle entreprend, en un mot, d'accorder la lumiere avec les ténebres, Jésus-Christ avec Bélial. Et tel est spécialement, M. T. C. F. l'objet qu'on paroît s'être proposé dans un ouvrage récent, qui a pour titre: EMILE ou DE L'EDUCATION. Du sein de l'erreur il s'est élevé un homme plein du langage de la philosophie, sans être véritablement philosophe: esprit doué d'une multitude de connoissances qui ne l'ont pas éclairé, & qui ont répandu des ténebres dans les autres esprits : caractere livré aux paradoxes d'opinions & de conduite ; alliant la simplicité des mœurs avec

(*b*) Fascinatio nugacitatis obscurat bona. *Sap. C.* 4. *v.* 12.

le faste des pensées ; le zele des maximes antiques avec la fureur d'établir des nouveautés, l'obscurité de la retraite avec le desir d'être connu de tout le monde ; on l'a vu invectiver contre les sciences qu'il cultivoit ; préconiser l'excellence de l'Evangile, dont il détruisoit les dogmes ; peindre la beauté des vertus qu'il éteignoit dans l'ame de ses Lecteurs. Il s'est fait le précepteur du genre-humain pour le tromper, le moniteur public pour égarer tout le monde, l'oracle du siecle pour achever de le perdre. Dans un ouvrage sur l'inégalité des conditions, il avoit abaissé l'homme jusqu'au rang des bêtes ; dans une autre production plus récente, il avoit insinué le poison de la volupté en paroissant le proscrire : dans celui-ci, il s'empare des premiers momens de l'homme, afin d'établir l'empire de l'irréligion.

II. Quelle entreprise, M. T. C. F. ! L'éducation de la jeunesse est un des objets les plus importans de la sollicitude & du zele des Pasteurs. Nous savons que, pour réformer le monde, autant que le permettent la foiblesse & la corruption de notre nature, il suffiroit d'observer sous la direction & l'impression de la grace les premiers rayons de la raison humaine, de les saisir avec soin & de les diriger vers la route qui conduit à la vérité. Par-là ces esprits, encore exempts de préjugés, seroient pour toujours en garde contre l'erreur ; ces cœurs, encore exempts de grandes passions, prendroient les impressions de toutes les vertus. Mais à qui convient-il mieux qu'à nous & à nos coopérateurs dans le saint Ministere, de veiller ainsi sur les premiers momens de la jeunesse chrétienne ; de lui distribuer le lait spirituel de la Religion, *afin qu'il croisse*

pour le falut (c); de préparer de bonne heure, par de falutaires leçons, des adorateurs finceres au vrai Dieu, des fujets fidelles au Souverain, des hommes dignes d'être la reffource & l'ornement de la Patrie?

III. Or, M. T. C. F., l'Auteur d'Emile propofe un plan d'éducation qui, loin de s'accorder avec le Chriftianifme, n'eft pas même propre à former des citoyens, ni des hommes. Sous le vain prétexte de rendre l'homme à lui-même, & de faire de fon Eleve l'Eleve de la nature, il met en principe une affertion démentie, non-feulement par la Religion, mais encore par l'expérience de tous les peuples & de tous les tems. *Pofons*, dit-il, *pour maxime inconteftable, que les premiers mouvemens de la nature font toujours droits: il n'y a point de perverfité originelle dans le cœur humain.* A ce langage on ne reconnoît point la doctrine des faintes Ecritures & de l'Eglife, touchant la révolution qui s'eft faite dans notre nature. On perd de vue le rayon de lumiere qui nous fait connoître le myftere de notre propre cœur. Oui, M. T. C. F., il fe trouve en nous un mélange frappant de grandeur & de baffeffe, d'ardeur pour la vérité & de goût pour l'erreur, d'inclination pour la vertu & de penchant pour le vice: étonnant contrafte, qui, en déconcertant la Philofophie payenne, la laiffe errer dans de vaines fpéculations! contrafte dont la révélation nous découvre la fource dans la chûte déplorable de notre premier pere! L'homme fe fent entraîné par une pente funefte, & comment fe roidiroit-il contre elle, fi fon enfance

(c) Sicut modò geniti Infantes, rationabile fine dolo lac concupifcite: ut in eo crefcatis in falutem. 1. *Pet.* c. 2.

n'étoit dirigée par des maîtres pleins de vertu, de ſageſſe, de vigilance; & ſi, durant tout le cours de ſa vie, il ne faiſoit lui-même, ſous la protection, & avec les graces de ſon Dieu, des efforts puiſſans & continuels? Hélas! M.T. C. F., malgré les principes de l'éducation la plus ſaine & la plus vertueuſe, malgré les promeſſes les plus magnifiques de la religion, & les menaces les plus terribles, les écarts de la jeuneſſe ne ſont encore que trop fréquens, trop multipliés; dans quelles erreurs, dans quels excès, abandonnée à elle-même, ne ſe précipiteroit-elle donc pas? C'eſt un torrent qui ſe déborde malgré les digues puiſſantes qu'on lui avoit oppoſées: que ſeroit-ce donc ſi nul obſtacle ne ſuſpendoit ſes flots, & ne rompoit ſes efforts?

IV. L'Auteur d'Emile, qui ne reconnoît aucune religion, indique néanmoins, ſans y penſer, la voie qui conduit infailliblement à la vraie religion. *Nous*, dit-il, *qui ne voulons rien donner à l'autorité; nous, qui ne voulons rien enſeigner à notre* Emile, *qu'il ne pût comprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'éleverons-nous? à quelle ſecte aggrégerons-nous l'Eleve de la nature? Nous ne l'aggrégerons, ni à celle-ci, ni à celle-là; nous le mettrons en état de choiſir celle où le meilleur uſage de la raiſon doit le conduire.* Plût à Dieu, M. T. C. F., que cet objet eût été bien rempli! Si l'Auteur eût réellement *mis ſon Eleve en état de choiſir, entre toutes les religions, celle où le meilleur uſage de la raiſon doit conduire*, il l'eût immanquablement préparé aux leçons du chriſtianiſme. Car, M. T. C. F., la lumiere naturelle conduit à la lumiere évangélique; & le culte chré-

tien est essentiellement *un culte raisonnable* (*d*). En effet, *si le meilleur usage de notre raison* ne devoit pas nous conduire à la révélation chrétienne, notre foi seroit vaine, nos espérances seroient chimériques. Mais comment ce *meilleur usage* de la raison nous conduit-il au bien inestimable de la foi, & de-là au terme précieux du salut? C'est à la raison elle-même que nous en appellons. Dès qu'on reconnoît un Dieu, il ne s'agit plus que de savoir s'il a daigné parler aux hommes, autrement que par les impressions de la nature. Il faut donc examiner si les faits, qui constatent la révélation, ne sont pas supérieurs à tous les efforts de la chicane la plus artificieuse. Cent fois l'incrédulité a tâché de détruire ces faits, ou au moins d'en affoiblir les preuves; & cent fois sa critique a été convaincue d'impuissance. Dieu, par la révélation, s'est rendu témoignage à lui-même, & ce témoignage est évidemment *très-digne de foi* (*e*). Que reste-t-il donc à l'homme qui fait *le meilleur usage de sa raison*, sinon d'acquiescer à ce témoignage? C'est votre grace, ô mon Dieu! qui consomme cette œuvre de lumiere; c'est elle qui détermine la volonté, qui forme l'ame chrétienne; mais le développement des preuves, & la force des motifs, ont préalablement occupé, épuré la raison; & c'est dans ce travail, aussi noble qu'indispensable, que consiste ce *meilleur usage de la raison*, dont l'Auteur d'EMILE entreprend de parler sans en avoir une notion fixe & véritable.

V. Pour trouver la jeunesse plus docile aux leçons qu'il lui

(*d*) Rationabile obsequium vestrum. *Rom. C.* 12. *v.* 1.

(*e*) Testimonia tua credibilia facta sunt nimis. *Psal.* 92. *v.* 5.

prépare, cet Auteur veut qu'elle soit dénuée de tout principe de religion. Et voilà pourquoi, selon lui, *connoître le bien & le mal, sentir la raison des devoirs de l'homme, n'est pas l'affaire d'un enfant... J'aimerois autant*, ajoute-t-il, *exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans.*

VI. Sans doute, M. T. C. F., que le jugement humain a ses progrès, & ne se forme que par degrés. Mais s'ensuit-il donc qu'à l'âge de dix ans un enfant ne connoisse point la différence du bien & du mal, qu'il confonde la sagesse avec la folie, la bonté avec la barbarie, la vertu avec le vice? Quoi! à cet âge il ne sentira pas qu'obéir à son pere est un bien, que lui désobéir est un mal. Le prétendre, M. T. C. F., c'est calomnier la nature humaine, en lui attribuant une stupidité qu'elle n'a point.

VII. « Tout enfant qui croit en Dieu, *dit encore cet Auteur*, est idolâtre ou antropomorphite ». Mais s'il est idolâtre, il croit donc plusieurs Dieux; il attribue donc la nature divine à des simulacres insensibles? S'il n'est qu'antropomorphite, en reconnoissant le vrai Dieu, il lui donne un corps. Or, on ne peut supposer ni l'un ni l'autre dans un enfant qui a reçu une éducation chrétienne. Que si l'éducation a été vicieuse à cet égard, il est souverainement injuste d'imputer à la religion ce qui n'est que la faute de ceux qui l'enseignent mal. Au surplus, l'âge de dix ans n'est point l'âge d'un Philosophe: un enfant, quoique bien instruit, peut s'expliquer mal; mais en lui inculquant que la Divinité n'est rien de ce qui tombe, ou de ce qui peut tomber sous les sens; que c'est

une intelligence infinie, qui, douée d'une puiſſance ſuprême, exécute tout ce qui lui plaît, on lui donne de Dieu une notion aſſortie à la portée de ſon jugement. Il n'eſt pas douteux qu'un athée, par ſes ſophiſmes, viendra facilement à bout de troubler les idées de ce jeune croyant : mais toute l'adreſſe du ſophiſte ne fera certainement pas que cet enfant, lorſqu'il croit en Dieu, ſoit *idolâtre* ou *antropomorphite* ; c'eſt-à-dire, qu'il ne croye que l'exiſtence d'une chimere.

VIII. L'Auteur va plus loin, M. T. C. F., il n'*accorde pas même à un jeune homme de quinze ans, la capacité de croire en Dieu.* L'homme ne ſaura donc pas même à cet âge, s'il y a un Dieu, ou s'il n'y en a point : toute la nature aura beau annoncer la gloire de ſon Créateur, il n'entendra rien à ſon langage ! Il exiſtera, ſans ſavoir à quoi il doit ſon exiſtence ! Et ce ſera la ſaine raiſon elle-même qui le plongera dans ces ténebres ! C'eſt ainſi, M. T. C. F., que l'aveugle impiété voudroit pouvoir obſcurcir de ſes noires vapeurs, le flambeau que la religion préſente à tous les âges de la vie humaine. Saint Auguſtin raiſonnoit bien ſur d'autres principes, quand il diſoit, en parlant des premieres années de ſa jeuneſſe. « Je » tombai dès ce tems-là, Seigneur, entre les mains de quel- » ques-uns de ceux qui ont ſoin de vous invoquer ; & je » compris par ce qu'ils me diſoient de vous, & ſelon les » idées que j'étois capable de m'en former à cet âge-là, » que vous étiez quelque choſe de grand, & qu'encore que » vous fuſſiez inviſible, & hors de la portée de nos ſens, » vous pouviez nous exaucer & nous ſecourir. Auſſi com- » mençai-je dès mon enfance à vous prier, & vous regarder

» comme mon recours & mon appui; & à mefure que ma » langue fe dénouoit, j'employois fes premiers mouvemens à » vous invoquer ». (*Lib.* 1. *Confeff. Chap. IX*).

IX. Continuons, M. T. C. F., de relever les paradoxes étranges de l'Auteur d'Emile. Après avoir réduit les jeunes gens à une ignorance fi profonde par rapport aux attributs & aux droits de la Divinité, leur accordera-t-il du moins l'avantage de fe connoître eux-mêmes? Sauront-ils fi leur ame eft une fubftance abfolument diftinguée de la matiere? ou fe regarderont-ils comme des êtres purement matériels & foumis aux feules loix du mécanifme? l'Auteur d'Emile doute qu'à dix-huit ans, il foit encore tems que fon Eleve apprenne s'il a une ame : il penfe que, *s'il l'apprend plutôt, il court rifque de ne le favoir jamais* : ne veut-il pas du moins que la jeuneffe foit fufceptible de la connoiffance de fes devoirs? Non. A l'en croire, *il n'y a que des objets phyfiques qui puiffent intéreffer les enfans, fur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a pas corrompus d'avance par le poifon de l'opinion.* Il veut, en conféquence, que tous les foins de la premiere éducation foient appliqués à ce qu'il y a dans l'homme de matériel & de terreftre : *exercez*, dit-il, *fon corps, fes organes, fes fens, fes forces; mais tenez fon ame oifive, autant qu'il fe pourra.* C'eft que cette oifiveté lui a paru néceffaire pour difpofer l'ame aux erreurs qu'il fe propofoit de lui inculquer. Mais ne vouloir enfeigner la fageffe à l'homme que dans le tems où il fera dominé par la fougue des paffions naiffantes, n'eft-ce pas la lui préfenter dans le deffein qu'il la rejette?

X. Qu'une

X. Qu'une ſemblable éducation, M. T. C. F., eſt oppoſée à celle que preſcrivent, de concert, la vraie religion & la ſaine raiſon ? Toutes deux veulent qu'un Maître ſage & vigilant épie en quelque ſorte dans ſon Eleve les premieres lueurs de l'intelligence, pour l'occuper des attraits de la vérité, les premiers mouvemens du cœur, pour le fixer par les charmes de la vertu. Combien en effet n'eſt-il pas plus avantageux de prévenir les obſtacles, que d'avoir à les ſurmonter ? Combien n'eſt-il pas à craindre que, ſi les impreſſions du vice précedent les leçons de la vertu, l'homme parvenu à un certain âge, ne manque de courage, ou de volonté pour réſiſter au vice ? Une heureuſe expérience ne prouve-t-elle pas tous les jours, qu'après les déréglemens d'une jeuneſſe imprudente & emportée, on revient enfin aux bons principes qu'on a reçus dans l'enfance ?

XI. Au reſte, M. T. C. F., ne ſoyons point ſurpris que l'Auteur d'EMILE remette à un tems ſi reculé la connoiſſance de l'exiſtence de Dieu : il ne la croit pas néceſſaire au ſalut. *Il eſt clair*, dit-il, par l'organe d'un perſonnage chimérique, *il eſt clair que tel homme parvenu juſqu'à la vieilleſſe, ſans croire en Dieu, ne ſera pas pour cela privé de ſa préſence dans l'autre, ſi ſon aveuglement n'a point été volontaire, & je dis qu'il ne l'eſt pas toujours.* Remarquez, M. T. C. F., qu'il ne s'agit point ici d'un homme qui ſeroit dépourvu de l'uſage de ſa raiſon, mais uniquement de celui dont la raiſon ne ſeroit point aidée de l'inſtruction. Or, une telle prétention eſt ſouverainement abſurde, ſur-tout dans le ſyſtême d'un Ecrivain qui ſoutient que la raiſon eſt abſo-

lument faine. Saint Paul affure, qu'entre les Philofophes Païens, plufieurs font parvenus, par les feules forces de la raifon, à la connoiffance du vrai Dieu. *Ce qui peut être connu de Dieu*, dit cet Apôtre, *leur a été manifefté*, *Dieu le leur ayant fait connoître : la confidération des chofes qui ont été faites dès la création du monde leur ayant rendu vifible ce qui eft invifible en Dieu*, *fa puiffance même éternelle*, *& fa divinité*, *en forte qu'ils font fans excufe ; puifqu'ayant connu Dieu*, *ils ne l'ont point glorifié comme Dieu*, *& ne lui ont point rendu graces ; mais ils fe font perdus dans la vanité de leur raifonnement*, *& leur efprit infenfé a été obfcurci : en fe difant fages*, *ils font devenus fous* (*f*).

XII. Or ; fi tel a été le crime de ces hommes, lefquels bien qu'affujettis par les préjugés de leur éducation au culte des idoles, n'ont pas laiffé d'atteindre à la connoiffance de Dieu : comment ceux qui n'ont point de pareils obftacles à vaincre, feroient-ils innocens & juftes, au point de mériter de jouir de la préfence de Dieu dans l'autre vie ? Comment feroient-ils excufables (avec une raifon faine telle que l'Auteur la fuppofe) d'avoir joui durant cette vie du grand fpectacle de la nature, & d'avoir cependant méconnu celui qui l'a créée, qui la conferve & la gouverne ?

(*f*) Quod notum eft Dei manifeftum eft in illis : Deus enim illis manifeftavit. Invifibilia enim ipfius, à creaturâ mundi, par ea quæ facta funt intellecta, confpiciuntur : fempiterna quoque ejus virtus & divinitas, ita ut fint inexcufabiles ; quia cùm cognoviffent Deum, non ficut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, fed evanuerunt in cogitationibus fuis, & obfcuratum eft infipiens cor eorum ; dicentes enim fe effe fapientes, ftulti facti funt. *Rom. C.* 1. *v.* 19. 22.

XIII. Le même Ecrivain, M. T. C. F., embrasse ouvertement le scepticisme, par rapport à la création & à l'unité de Dieu. *Je sais*, fait-il dire encore au personnage supposé qui lui sert d'organe, *je sais que le monde est gouverné par une volonté puissante & sage ; je le vois, ou plutôt je le sens, & cela m'importe à savoir : mais ce même monde est-il éternel, ou créé ? Y a-t-il un principe unique des choses ? Y en a-t-il deux ou plusieurs, & quelle est leur nature ? Je n'en sais rien & que m'importe ?.... Je renonce à des questions oiseuses qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui sont inutiles à ma conduite, & supérieures à ma raison.* Que veut donc dire cet Auteur téméraire ? Il croit que le monde est gouverné par une volonté puissante & sage : il avoue que cela lui importe à savoir : & cependant, *il ne sait*, dit-il, *s'il n'y a qu'un seul principe des choses*, ou s'il y en a plusieurs ; & il prétend qu'il lui importe peu de le savoir. S'il y a une volonté puissante & sage qui gouverne le monde, est-il concevable qu'elle ne soit pas l'unique principe des choses ? Et peut-il être plus important de savoir l'un que l'autre ? Quel langage contradictoire ! Il ne sait, *quelle est la nature* de Dieu, & bientôt après il reconnoît que cet Etre suprême est doué d'intelligence, de puissance, de volonté & de bonté ; n'est-ce donc pas là avoir une idée de la nature divine ? L'unité de Dieu lui paroît une question oiseuse & supérieure à sa raison, comme si la multiplicité des Dieux n'étoit pas la plus grande de toutes les absurdités. *La pluralité des Dieux*, dit énergiquement Tertullien, *est une nullité de Dieu* (*),

(*) Deus cùm summum magnum sit, rectè veritas nostra pronuntiavit : Deus si non unus est, non est. *Tertul. adversf. Marcionem. Liv. I.*

admettre un Dieu, c'eſt admettre un Etre ſuprême & indépendant auquel tous les autres Etres ſoient ſubordonnés. Il implique donc qu'il y ait pluſieurs Dieux.

XIV. Il n'eſt pas étonnant, M. T. C. F., qu'un homme qui donne dans de pareils écarts touchant la Divinité, s'éleve contre la religion qu'elle nous a révélée. A l'entendre, toutes les révélations en général *ne ſont que dégrader Dieu, en lui donnant des paſſions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre*, pourſuit-il, *je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir, ils les aviliſſent: qu'aux myſteres inconcevables qui les environnent, ils ajoutent des contradictions abſurdes.* C'eſt bien plutôt à cet Auteur, M. T. C. F., qu'on peut reprocher l'inconſéquence & l'abſurdité. C'eſt bien lui qui dégrade Dieu, qui embrouille, & qui avilit les notions du grand Etre, puiſqu'il attaque directement ſon eſſence, en révoquant en doute ſon unité.

XV. Il a ſenti que la vérité de la révélation chrétienne étoit prouvée par des faits; mais les miracles formant une des principales preuves de cette révélation, & ces miracles nous ayant été tranſmis par la voie des témoignages, il s'écrie: *quoi! toujours des témoignages humains! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu & moi!* Pour que cette plainte fût ſenſée, M. T. C. F., il faudroit pouvoir conclure que la révélation eſt fauſſe dès qu'elle n'a point été faite à chaque homme en particulier; il faudroit pouvoir dire: Dieu ne peut exiger de moi que je croye ce qu'on m'aſſure qu'il a dit, dès que ce n'eſt pas directement à moi qu'il a adreſſé

ſa parole. Mais n'eſt-il donc pas une infinité de faits, même antérieurs à celui de la révélation chrétienne, dont il ſeroit abſurde de douter? Par quelle autre voie que par celle des témoignages humains, l'Auteur lui-même a-t-il donc connu cette Sparte, cette Athenes, cette Rome dont il vante ſi ſouvent & avec tant d'aſſurance les loix, les mœurs, & les héros? Que d'hommes entre lui & les événemens qui concernent les origines & la fortune de ces anciennes Républiques! Que d'hommes entre lui & les Hiſtoriens qui ont conſervé la mémoire de ces événemens! Son ſcepticiſme n'eſt donc ici fondé que ſur l'intérêt de ſon incrédulité.

XVI. *Qu'un homme*, ajoute-t-il plus loin, *vienne nous tenir ce langage: mortels, je vous annonce les volontés du Très-Haut: reconnoiſſez à ma voix celui qui m'envoie. J'ordonne au ſoleil de changer ſa courſe, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir, aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aſpect: à ces merveilles qui ne reconnoîtra pas à l'inſtant le Maître de la nature?* Qui ne croiroit, M. T. C. F., que celui qui s'exprime de la ſorte, ne demande qu'à voir des miracles, pour être chrétien? Ecoutez toutefois ce qu'il ajoute: *reſte enfin*, dit-il, *l'examen le plus important dans la doctrine annoncée....: Après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine..... Or, que faire en pareil cas? Une ſeule choſe: revenir au raiſonnement, & laiſſer là les miracles. Mieux eût-il valu n'y pas recourir*, c'eſt dire: qu'on me montre des miracles, & je croirai: qu'on me

montre des miracles, & je refuserai encore de croire. Quelle inconséquence, quelle absurdité! Mais apprenez donc une bonne fois, M. T. C. F., que dans la question des miracles, on ne se permet point le sophisme reproché par l'Auteur du livre de l'Education. Quand une doctrine est reconnue vraie, divine, fondée sur une révélation certaine, on s'en sert pour juger des miracles, c'est-à-dire, pour rejetter les prétendus prodiges que des imposteurs voudroient opposer à cette doctrine. Quand il s'agit d'une doctrine nouvelle qu'on annonce comme émanée du sein de Dieu, les miracles sont produits en preuves; c'est-à-dire, que celui qui prend la qualité d'envoyé du Très-Haut, confirme sa mission, sa prédication par des miracles qui sont le témoignage même de la Divinité. Ainsi la doctrine & les miracles sont des argumens respectifs dont on fait usage, selon les divers points de vue où l'on se place dans l'étude & dans l'enseignement de la religion. Il ne se trouve là, ni abus du raisonnement, ni sophisme ridicule, ni cercle vicieux. C'est ce qu'on a démontré cent fois; & il est probable que l'Auteur d'Emile n'ignore point ces démonstrations; mais dans le plan qu'il s'est fait d'envelopper de nuages, toute religion révélée, toute opération surnaturelle, il nous impute malignement des procédés qui déshonorent la raison; il nous représente comme des enthousiastes, qu'un faux zele aveugle au point de prouver deux principes, l'un par l'autre, sans diversité d'objets, ni de méthode. Où est donc, M. T. C. F., la bonne foi philosophique dont se pare cet Ecrivain?

XVII. On croiroit qu'après les plus grands efforts pour décréditer les témoignages humains qui attestent la révéla-

tion chrétienne, le même Auteur y défere cependant de la maniere la plus positive, la plus solemnelle. Il faut, pour vous en convaincre, M. T. C. F., & en même tems pour vous édifier, mettre sous vos yeux cet endroit de son ouvrage: *J'avoue que la majesté de l'Ecriture m'étonne; la sainteté de l'Ecriture parle à mon cœur. Voyez les livres des Philosophes, avec toute leur pompe; qu'ils sont petits auprès de celui-là? Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime & si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste, ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! Quelle pureté dans ses mœurs! Quelle grace touchante dans ses instructions! Quelle élévation dans ses maximes! Quelle profonde sagesse dans ses discours! Quelle présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses! Quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir & mourir sans foiblesse, & sans ostentation?..... Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un sage, la vie & la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir?..... Ce n'est pas ainsi qu'on invente; & les faits de Socrate dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ.... Il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est, qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais les Auteurs Juifs n'eussent trouvé ce ton, ni cette morale; & l'Evangile a des caracteres de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.*

Il ſeroit difficile, M. T. C. F., de rendre un plus bel hommage à l'authenticité de l'Evangile. Cependant l'Auteur ne la reconnoît qu'en conſéquence des témoignages humains. Ce ſont toujours des hommes qui lui rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté. Que d'hommes entre Dieu & lui! Le voilà donc bien évidemment en contradiction avec lui-même : le voilà confondu par ſes propres aveux. Par quel étrange aveuglement a-t-il donc pu ajouter : *avec tout cela ce même Evangile eſt plein de choſes incroyables, de choſes qui répugnent à la raiſon, & qu'il eſt impoſſible à tout homme ſenſé de concevoir, ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions ? Etre toujours modeſte & circonſpect.... Reſpecter en ſilence ce qu'on ne ſauroit, ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui ſeul ſait la vérité. Voilà le ſcepticiſme involontaire où je ſuis reſté.* Mais le ſcepticiſme, M. T. C. F., peut-il donc être involontaire, lorſqu'on refuſe de ſe ſoumettre à la doctrine d'un livre qui ne ſauroit être inventé par les hommes ? Lorſque ce livre porte des caracteres de vérité, ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le héros? C'eſt bien ici qu'on peut dire que *l'iniquité a menti contre elle-même* (*g*).

XVIII. Il ſemble, M. T. C. F., que cet Auteur n'a rejetté la révélation que pour s'en tenir à la religion naturelle; *ce que Dieu veut qu'un homme faſſe*, dit-il, *il ne lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit à lui-même, il l'écrit au fond de ſon cœur*. Quoi donc! Dieu n'a-t-il pas écrit au

(*g*) Mentita eſt iniquitas ſibi. *Pſal.* 26. *v.* 12.

fond

fond de nos cœurs l'obligation de se soumettre à lui, dès que nous sommes sûrs que c'est lui qui a parlé ? Or, quelle certitude n'avons-nous pas de sa divine parole ! Les faits de Socrate dont personne ne doute, sont de l'aveu même de l'Auteur d'EMILE, moins attestés que ceux de Jésus-Christ. La religion naturelle conduit donc elle-même à la religion révélée. Mais est-il bien certain qu'il admette même la religion naturelle, ou que du moins il en reconnoisse la nécessité ? Non, M. T. C. F., *Si je me trompe*, dit-il, *c'est de bonne foi. Cela me suffit, pour que mon erreur même ne me soit pas imputée à crime. Quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela ;* c'est-à-dire que, selon lui, il suffit de se persuader qu'on est en possession de la vérité ; que cette persuasion, fût-elle accompagnée des plus monstrueuses erreurs, ne peut jamais être un sujet de reproche ; qu'on doit toujours regarder comme un homme sage & religieux, celui qui, adoptant les erreurs même de l'athéisme, dira qu'il est de bonne foi. Or, n'est-ce pas là ouvrir la porte à toutes les superstitions, à tous les systêmes fanatiques, à tous les délires de l'esprit humain ? N'est-ce pas permettre qu'il y ait dans le monde autant de religions, de cultes divins, qu'on y compte d'habitans ? Ah ! M. T. C. F., ne prenez point le change sur ce point. La bonne foi n'est estimable, que quand elle est éclairée & docile. Il nous est ordonné d'étudier notre religion, & de croire avec simplicité. Nous avons pour garant des promesses, l'autorité de l'Eglise : apprenons à la bien connoître, & jettons-nous ensuite dans son sein. Alors nous pourrons compter sur notre bonne foi, vivre dans la paix,

& attendre, ſans trouble, le moment de la lumiere éternelle.

XIX. Quelle inſigne mauvaiſe foi n'éclate pas encore dans la maniere dont l'incrédule, que nous réfutons, fait raiſonner le chrétien & le catholique! Quels diſcours pleins d'inepties ne prête-t-il pas à l'un & à l'autre, pour les rendre mépriſables! Il imagine un dialogue, entre un chrétien, qu'il traite d'*inſpiré*, & l'incrédule, qu'il qualifie de *raiſonneur;* & voici comme il fait parler le premier : *la raiſon vous apprend que le tout eſt plus grand que ſa partie; mais moi, je vous apprends de la part de Dieu que c'eſt la partie qui eſt plus grande que le tout*; à quoi l'Incrédule répond *: & qui êtes-vous pour m'oſer dire que Dieu ſe contredit; & à qui croirai-je par préférence, de lui qui m'apprend par la raiſon des vérités éternelles, ou de vous qui m'annoncez de ſa part une abſurdité?*

XX. Mais de quel front, M. T. C. F., oſe-t-on prêter au chrétien un pareil langage? Le Dieu de la raiſon, diſons-nous, eſt auſſi le Dieu de la révélation. La raiſon & la révélation ſont les deux organes par leſquels il lui a plu de ſe faire entendre aux hommes, ſoit pour les inſtruire de la vérité, ſoit pour leur intimer ſes ordres. Si l'un de ces deux organes étoit oppoſé à l'autre, il eſt conſtant que Dieu ſeroit en contradiction avec lui-même. Mais Dieu ſe contredit-il, parce qu'il commande de croire des vérités incompréhenſibles? Vous dites, ô impies, que les dogmes, que nous regardons comme révélés, combattent les vérités éternelles : mais il ne ſuffit pas de le dire. S'il vous étoit poſſible de le prouver, il y a long-tems que vous l'auriez fait, & que vous auriez pouſſé des cris de victoire.

XXI. La mauvaiſe foi de l'Auteur d'Emile, n'eſt pas moins révoltante dans le langage qu'il fait tenir à un catholique prétendu. *Nos catholiques*, lui fait-il dire, *font grand bruit de l'autorité de l'Egliſe; mais que gagnent-ils à cela? S'il leur faut un auſſi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres ſectes pour établir directement leur doctrine. L'Egliſe décide que l'Egliſe a droit de décider: ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée?* Qui ne croiroit, M. T. C. F., à entendre cet impoſteur, que l'autorité de l'Egliſe n'eſt prouvée que par ſes propres déciſions, & qu'elle procede ainſi: *Je décide que je ſuis infaillible, donc je le ſuis:* imputation calomnieuſe, M. T. C. F. La conſtitution du chriſtianiſme, l'eſprit de l'Evangile, les erreurs même & la foibleſſe de l'eſprit humain, tendent à démontrer que l'Egliſe, établie par Jéſus-Chriſt, eſt une Egliſe infaillible. Nous aſſurons que, comme ce divin Légiſlateur a toujours enſeigné la vérité, ſon Egliſe l'enſeigne auſſi toujours. Nous prouvons donc l'autorité de l'Egliſe, non par l'autorité de l'Egliſe, mais par celle de Jéſus-Chriſt, procédé non moins exact, que celui qu'on nous reproche eſt ridicule & inſenſé.

XXII. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, M. T. C. F., que l'eſprit d'irréligion eſt un eſprit d'indépendance & de révolte. Et comment, en effet, ces hommes audacieux, qui refuſent de ſe ſoumettre à l'autorité de Dieu même, reſpecteroient-ils celle des Rois qui ſont les images de Dieu, ou celle des Magiſtrats qui ſont les images des Rois? *Songe*, dit l'Auteur d'Emile à ſon Eleve, *qu'elle* (l'eſpece humaine) *eſt compoſée eſſentiellement de la collection des peuples; que quand tous les Rois...*

en seroient ôtés, il n'y paroîtroit gueres, & que les choses n'en iroient pas plus mal... Toujours, dit-il plus loin, *la multitude sera sacrifiée au petit nombre, & l'intérêt public à l'intérêt particulier : toujours ces noms spécieux de justice & de subordination serviront d'instrument à la violence, & d'armes à l'iniquité. D'où il suit*, continue-t-il, *que les ordres distingués, qui se prétendent utiles aux autres, ne sont en effet utiles qu'à eux-mêmes aux dépens des autres. Par où juger de la considération qui leur est due selon la justice & la raison!* Ainsi donc, M. T. C. F., l'impiété ose critiquer les intentions de celui *par qui regnent les Rois* (*h*) *:* ainsi elle se plaît à empoisonner les sources de la félicité publique, en soufflant des maximes qui ne tendent qu'à produire l'anarchie, & tous les malheurs qui en sont la suite. Mais, que vous dit la religion? *Craignez Dieu : respectez le Roi...* (*i*) *que tout homme soit soumis aux Puissances supérieures : car il n'y a point de Puissance qui ne vienne de Dieu ; & c'est lui qui a établi toutes celles qui sont dans le monde. Quiconque résiste donc aux Puissances, résiste à l'ordre de Dieu, & ceux qui y résistent, attirent la condamnation sur eux-mêmes* (*k*).

XXIII. Oui, M. T. C. F., dans tout ce qui est de l'ordre civil, vous devez obéir au Prince, & à ceux qui exercent son autorité, comme à Dieu même. Les seuls intérêts de l'Etre

(*h*) Per me reges regnant. *Prov. C.* 8. *v.* 15.

(*i*) Deum timete : Regem honorificate. 1. *Pet. C.* 2. *v.* 17.

(*k*) Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit : non est enim potestas nisi à Deo : quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt. Itaque, qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit. Qui autem resistunt ipsi sibi damnationem acquirunt. *Rom. C.* 13. *v.* 1. 2.

ſuprême peuvent mettre des bornes à votre ſoumiſſion ; & ſi on vouloit vous punir de votre fidélité à ſes ordres, vous devriez encore ſouffrir avec patience & ſans murmure. Les Néron, les Domitien eux-mêmes, qui aimerent mieux être les fléaux de la terre, que les peres de leurs peuples, n'étoient comptables qu'à Dieu de l'abus de leur puiſſance. *Les Chrétiens*, dit Saint Auguſtin, *leur obéiſſoient dans le tems à cauſe du Dieu de l'éternité* (*l*).

XXIV. Nous ne vous avons expoſé, M. T. C. F., qu'une partie des impiétés contenues dans ce traité de l'EDUCATION, ouvrage également digne des anathêmes de l'Egliſe, & de la ſévérité des loix : & que faut-il de plus pour vous en inſpirer une juſte horreur ? Malheur à vous, malheur à la ſociété, ſi vos enfans étoient élevés d'après les principes de l'Auteur d'EMILE ! Comme il n'y a que la religion qui nous ait appris à connoître l'homme, ſa grandeur, ſa miſere, ſa deſtinée future, il n'appartient auſſi qu'à elle ſeule de former ſa raiſon, de perfectionner ſes mœurs, de lui procurer un bonheur ſolide dans cette vie & dans l'autre. Nous ſavons, M. T. C. F., combien une éducation vraiment chrétienne eſt délicate & laborieuſe : que de lumiere & de prudence n'exige-t-elle pas ! Quel admirable mélange de douceur & de fermeté ! Quelle ſagacité pour ſe proportionner à la différence des conditions, des âges, des tempéramens & des caracteres, ſans s'écarter jamais en rien des regles du devoir ! Quel zele & quelle patience pour faire fructifier, dans de jeunes cœurs, le germe

(*l*) Subditi erant propter Dominum æternum, etiam Domino temporali. *Aug. Enarrat in Pſal.* 124.

précieux de l'innocence, pour en déraciner, autant qu'il eſt poſſible, ces penchans vicieux qui ſont les triſtes effets de notre corruption héréditaire; en un mot, pour leur apprendre, ſuivant la morale de Saint Paul, à *vivre en ce monde avec tempérance, ſelon la juſtice, & avec piété, en attendant la béatitude que nous eſpérons* (*m*). Nous diſons donc, à tous ceux qui ſont chargés du ſoin également pénible & honorable d'élever la jeuneſſe : plantez & arroſez, dans la ferme eſpérance que le Seigneur, ſecondant votre travail, donnera l'accroiſſement; *inſiſtez à tems & à contre-tems*, ſelon le conſeil du même Apôtre; *uſez de réprimande, d'exhortation, de paroles ſéveres, ſans perdre patience & ſans ceſſer d'inſtruire* (*n*); ſur-tout, joignez l'exemple à l'inſtruction : l'inſtruction ſans l'exemple eſt un opprobre pour celui qui la donne, & un ſujet de ſcandale pour celui qui la reçoit. Que le pieux & charitable Tobie ſoit votre modele; *recommandez avec ſoin à vos enfans de faire des œuvres de juſtice & des aumônes, de ſe ſouvenir de Dieu, & de le bénir en tout tems dans la vérité, & de toutes leurs forces* (*o*); & votre poſtérité, comme celle de ce ſaint Patriarche, *ſera aimée de Dieu & des hommes* (*p*).

(*m*) Erudiens nos, ut abnegantes impietatem & ſæcularia deſideria, ſobriè & juſtè & piè vivamus in hoc ſæculo expectantes beatam ſpem. *Tit. C.* 2. *v.* 12. 13.

(*n*) Inſta opportunè, importunè : argue, obſecra, increpa in omni patientiâ & doctrinâ. 2. *Timot. C.*4. *v.*1.2.

(*o*) Filiis veſtris mandate ut faciant juſtitias & eleemoſinas, ut ſint memores Dei & benedicant eum in omni tempore, in veritate & in totâ virtute ſuâ. *Tob. C.* 14. *v.* 11.

(*p*) Omnis autem cognatio ejus, &

XXV. Mais en quel tems l'éducation doit-elle commencer ? Dès les premiers rayons de l'intelligence : & ces rayons font quelquefois prématurés. *Formez l'enfant à l'entrée de fa voie*, dit le Sage, *dans fa vieilleffe même il ne s'en écartera point* (*q*). Tel eft en effet le cours ordinaire de la vie humaine : au milieu du délire des paffions, & dans le fein du libertinage, les principes d'une éducation chrétienne font une lumiere qui fe ranime par intervalle pour découvrir au pécheur toute l'horreur de l'abyme où il eft plongé, & lui en montrer les iffues. Combien, encore une fois, qui, après les écarts d'une jeuneffe licencieufe, font rentrés, par l'impreffion de cette lumiere, dans les routes de la fageffe, & ont honoré, par des vertus tardives, mais finceres, l'humanité, la Patrie & la religion !

XXVI. Il nous refte, en finiffant, M. T. C. F., à vous conjurer, par les entrailles de la miféricorde de Dieu, de vous attacher inviolablement à cette religion fainte dans laquelle vous avez eu le bonheur d'être élevés ; de vous foutenir contre le débordement d'une Philofophie infenfée, qui ne fe propofe rien de moins que d'envahir l'héritage de Jéfus-Chrift, de rendre fes promeffes vaines, & de le mettre au rang de ces fondateurs de religion, dont la doctrine frivole ou pernicieufe a prouvé l'impofture. La foi n'eft méprifée, abandonnée, infultée, que par ceux qui ne la connoiffent pas, ou dont elle gêne les défordres. Mais les portes de l'enfer ne

omnis generatio ejus in bonâ vitâ & in fanctâ converfatione permanfit, ita ut accepti effent tam Deo, quam hominibus & cunctis habitatoribus in terrâ. *Ibid. v.* 17.

(*q*) Adolefcens juxta viam fuam, etiam cum fenuerit, non recedet ab eâ. *Prov. C.* 22. *v.* 6.

prévaudront jamais contre elle. L'Eglise Chrétienne & Catholique est le commencement de l'Empire éternel de Jésus-Christ. *Rien de plus fort qu'elle*, s'écrie Saint Jean Damascene, *c'est un rocher que les flots ne renversent point; c'est une montagne que rien ne peut détruire* (*r*).

XXVII. A ces causes, vu le livre qui a pour titre: EMILE, *ou de l'Education, par J. J. Rousseau, Citoyen de Geneve. A Amsterdam, chez Jean Néaulme, Libraire*, 1762. Après avoir pris l'avis de plusieurs personnes distinguées par leur piété & par leur savoir, le saint Nom de Dieu invoqué, Nous condamnons ledit livre, comme contenant une doctrine abominable, propre à renverser la loi naturelle, & à détruire les fondemens de la religion chrétienne; établissant des maximes contraires à la morale évangélique; tendant à troubler la paix des Etats, à révolter les sujets contre l'autorité de leur Souverain: comme contenant un très-grand nombre de propositions respectivement fausses, scandaleuses, pleines de haine contre l'Eglise & ses Ministres, dérogeantes au respect dû à l'Ecriture Sainte & à la tradition de l'Eglise, erronées, impies, blasphématoires & hérétiques. En conséquence Nous défendons très-expressément à toutes personnes de notre Diocese de lire ou retenir ledit livre, sous les peines de droit. Et sera notre présent Mandement lu au Prône des Messes Paroissiales des Eglises de la ville, fauxbourgs & Diocese de Paris, publié & affiché par-tout où besoin sera. DONNÉ à Paris en

(*r*) Nihil Ecclesia valentius, rupe fortior est.... semper viget; cur eam Scriptura montem appellavit? Utique quia everti non potest. *Damasc. tom.* 2, *pag.* 462, 463.

notre

notre Palais Archiépiscopal, le vingtieme jour d'Août mil sept cent soixante-deux.

Signé, ✝ CHRISTOPHE, Archev. de Paris.

PAR MONSEIGNEUR,

DE LA TOUCHE.

A PARIS, Chez C. F. SIMON, Imprimeur de la Reine & de Monseigneur l'Archevêque, rue des Mathurins. 1762.

GENEVE,

OU

DESCRIPTION ABRÉGÉE

DU GOUVERNEMENT

DE CETTE RÉPUBLIQUE.

Tirée de l'Encyclopédie. (*a*)

LA ville de *Geneve* eſt ſituée ſur deux collines, à l'endroit où finit le lac qui porte aujourd'hui ſon nom, & qu'on appelloit autrefois *Lac Léman*. La ſituation en eſt très-agréable; on voit d'un côté le lac, de l'autre le Rhône, aux environs une campagne riante, des côteaux couverts de maiſons de campagne le long du lac, & à quelques lieues les ſommets toujours glacés des Alpes, qui paroiſſent des montagnes d'argent, lorſqu'ils ſont éclairés par le ſoleil dans les beaux jours. Le port de *Geneve* ſur le lac avec des jettées, ſes barques, ſes marchés, & ſa poſition entre la France, l'Italie & l'Allemagne, la rendent induſtrieuſe, riche & commer-

(*a*) L'article GENEVE de l'Encyclopédie ayant été l'occaſion de la lettre de M. Rouſſeau à l'Auteur qui ſe trouve à la page 431 du premier volume des Mélanges, & des réflexions que M. d'Alembert lui adreſſe ſur cette lettre qui ſe trouveront ci-après, de même que de la déclaration des Miniſtres de Geneve, nous avons cru devoir remettre cet article ſous les yeux du Lecteur.

çante. Elle a plusieurs beaux édifices & des promenades agréables ; les rues sont éclairées la nuit, & on a construit sur le Rhône une machine à pompes fort simple, qui fournit de l'eau jusqu'aux quartiers les plus élevés, à cent pieds de haut. Le lac est d'environ dix-huit lieues de long, & de quatre à cinq dans sa plus grande largeur. C'est une espece de petite mer qui a ses tempêtes, & qui produit d'autres phénomenes curieux.

Jules César parle de *Geneve* comme d'une ville des Allobroges, alors province Romaine ; il y vint pour s'opposer au passage des Helvétiens, qu'on a depuis appellés *Suisses*. Dès que le christianisme fut introduit dans cette ville, elle devint un Siége épiscopal, suffragant de Vienne. Au commencement du V. siecle, l'Empereur Honorius la céda aux Bourguignons, qui en furent dépossédés en 534 par les rois Francs. Lorsque Charlemagne, sur la fin du IX. siecle, alla combattre les rois des Lombards, & délivrer le Pape (qui l'en récompensa bien par la couronne Impériale,) ce Prince passa à *Geneve*, & en fit le rendez-vous général de son armée. Cette ville fut ensuite annexée par héritage à l'Empire Germanique, & Conrad y vint prendre la couronne Impériale en 1034. Mais les Empereurs ses successeurs, occupés d'affaires très-importantes, que leur susciterent les Papes pendant plus de trois cents ans, ayant négligé d'avoir les yeux sur cette ville, elle secoua insensiblement le joug, & devint une ville Impériale, qui eut son Evêque pour prince, ou plutôt pour seigneur ; car l'autorité de l'Evêque étoit tempérée par celle des citoyens. Les armoiries qu'elle prit dès-lors exprimoient

cette conſtitution mixte ; c'étoit une aigle Impériale d'un côté, & de l'autre une clef repréſentant le pouvoir de l'Egliſe, avec cette deviſe, *Poſt tenebras lux.* La ville de *Geneve* a conſervé ces armes après avoir renoncé à l'Egliſe Romaine ; elle n'a plus de commun avec la Papauté que les clefs qu'elle porte dans ſon écuſſon ; il eſt même aſſez ſingulier qu'elle les ait conſervées, après avoir briſé avec une eſpece de ſuperſtition tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome ; elle a penſé apparemment que la deviſe, *Poſt tenebras lux*, qui exprime parfaitement, à ce qu'elle croit, ſon état actuel par rapport à la religion, lui permettoit de ne rien changer au reſte de ſes armoiries.

Les Ducs de Savoye voiſins de *Geneve*, appuyés quelquefois par les Evêques, firent inſenſiblement & à différentes repriſes des efforts pour établir leur autorité dans cette ville ; mais elle y réſiſta avec courage, ſoutenue de l'alliance de Fribourg & de celle de Berne. Ce fut alors, c'eſt-à-dire vers 1526, que le Conſeil des CC. fut établi. Les opinions de Luther & de Zuingle commençoient à s'introduire ; Berne les avoit adoptées ; *Geneve* les goûtoit ; elle les admit enfin en 1535 ; la Papauté fut abolie ; & l'Evêque qui prend toujours le titre d'*Evêque de Geneve*, ſans y avoir plus de juriſdiction que l'Evêque de Babylone n'en a dans ſon dioceſe, eſt réſident à Annecy depuis ce tems-là.

On voit encore entre les deux portes de l'hôtel-de-ville de *Geneve*, une inſcription latine en mémoire de l'abolition de la religion catholique. Le pape y eſt appellé l'*Antechriſt* : cette expreſſion, que le fanatiſme de la liberté & de la nou-

veauté s'eſt permiſe dans un ſiecle encore à demi barbare, nous paroît peu digne aujourd'hui d'une ville auſſi philoſophe. Nous oſons l'inviter à ſubſtituer à ce monument injurieux & groſſier, une inſcription plus vraie, plus noble & plus ſimple. Pour les Catholiques, le Pape eſt le chef de la véritable Egliſe; pour les Proteſtans ſages & modérés, c'eſt un Souverain qu'ils reſpectent comme Prince ſans lui obéir; mais dans un ſiecle tel que le nôtre, il n'eſt plus l'Antechriſt pour perſonne.

Geneve, pour défendre ſa liberté contre les entrepriſes des Ducs de Savoye & de ſes Evêques, ſe fortifia encore de l'alliance de Zurich, & ſur-tout de celle de la France. Ce fut avec ces ſecours qu'elle réſiſta aux armes de Charles Emmanuel, & aux tréſors de Philippe II, Prince dont l'ambition, le deſpotiſme, la cruauté & la ſuperſtition, aſſurent à ſa mémoire l'exécration de la poſtérité. Henri IV qui avoit ſecouru *Geneve* de trois cents ſoldats, eut bientôt après beſoin lui-même de ſon ſecours; elle ne lui fut pas inutile dans le tems de la ligue & dans d'autres occaſions: de-là ſont venus les privileges dont les *Genevois* jouiſſent en France comme les Suiſſes.

Ces peuples voulant donner de la célébrité à leur ville, y appellerent Calvin, qui jouiſſoit avec juſtice d'une grande réputation; homme de Lettres du premier ordre, écrivant en latin auſſi bien qu'on le peut faire dans une langue morte, & en François avec une pureté ſinguliere pour ſon tems; cette pureté que nos habiles grammairiens admirent encore aujourd'hui, rend ſes écrits bien ſupérieurs à preſque tous

ceux du même siecle, comme les ouvrages de M^rs. de Port-Royal se distinguent encore aujourd'hui par la même raison, des rapsodies barbares de leurs adversaires & de leurs contemporains. Calvin, jurisconsulte habile & théologien aussi éclairé qu'un hérétique le peut être, dressa de concert avec les Magistrats un recueil de loix civiles & ecclésiastiques, qui fut approuvé en 1543 par le peuple, & qui est devenu le Code fondamental de la République. Le superflu des biens ecclésiastiques, qui servoit avant la réforme à nourrir le luxe des évêques & de leurs subalternes, fut appliqué à la fondation d'un hôpital, d'un college, & d'une académie : mais les guerres que *Geneve* eut à soutenir pendant près de soixante ans, empêcherent les Arts & le commerce d'y fleurir autant que les Sciences. Enfin le mauvais succès de l'escalade, tentée en 1602 par le Duc de Savoye, a été l'époque de la tranquillité de cette République. Les *Genevois* repousserent leurs ennemis, qui les avoient attaqués par surprise ; & pour dégoûter le Duc de Savoye d'entreprises semblables, ils firent pendre treize des principaux généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin, des hommes qui avoient attaqué leur ville sans déclaration de guerre : car cette politique singuliere & nouvelle, qui consiste à faire la guerre sans l'avoir déclarée, n'étoit pas encore connue en Europe; & eût-elle été pratiquée dès-lors par les grands Etats, elle est trop préjudiciable aux petits, pour qu'elle puisse jamais être de leur goût.

Le Duc Charles Emmanuel se voyant repoussé & ses généraux pendus, renonça à s'emparer de *Geneve*. Son exemple

fervit de leçon à fes fucceffeurs ; & depuis ce tems, cette ville n'a ceffé de fe peupler, de s'enrichir & de s'embellir dans le fein de la paix. Quelques diffentions inteftines, dont la derniere a éclaté en 1738, ont de tems en tems altéré légérement la tranquillité de la République ; mais tout a été heureufement pacifié par la médiation de la France & des Cantons confédérés ; & la fureté eft aujourd'hui établie au dehors plus fortement que jamais, par deux nouveaux traités, l'un avec la France en 1749, l'autre avec le roi de Sardaigne en 1754.

C'eft une chofe très-finguliere, qu'une ville qui compte à peine 24000 ames, & dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages, ne laiffe pas d'être un Etat Souverain, & une des villes les plus floriffantes de l'Europe. Riche par fa liberté & par fon commerce, elle voit fouvent autour d'elle tout en feu fans jamais s'en reffentir ; les événemens qui agitent l'Europe ne font pour elle qu'un fpectacle, dont elle jouit fans y prendre part ; attachée aux François par fes alliances & par fon commerce, aux Anglois par fon commerce & par la religion, elle prononce avec impartialité fur la juftice des guerres que ces deux Nations puiffantes fe font l'une à l'autre (quoiqu'elle foit d'ailleurs trop fage pour prendre aucune part à ces guerres), & juge tous les Souverains de l'Europe, fans les flatter, fans les bleffer, & fans les craindre.

La ville eft bien fortifiée, fur-tout du côté du Prince qu'elle redoute le plus, du roi de Sardaigne. Du côté de la France, elle eft prefque ouverte & fans défenfe. Mais le fervice s'y fait comme dans une ville de guerre ; les arfenaux & les

magaſins ſont bien fournis ; chaque citoyen y eſt ſoldat comme en Suiſſe & dans l'ancienne Rome. On permet aux *Genevois* de ſervir dans les troupes étrangeres ; mais l'Etat ne fournit à aucune puiſſance des compagnies avouées, & ne ſouffre dans ſon territoire aucun enrôlement.

Quoique la ville ſoit riche, l'Etat eſt pauvre par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts, même les moins onéreux. Le revenu de l'Etat ne va pas à cinq cents mille livres monnoie de France; mais l'économie admirable avec laquelle il eſt adminiſtré, ſuffit à tout, & produit même des ſommes en réſerve pour les beſoins extraordinaires.

On diſtingue dans *Geneve* quatre ordres de perſonnes ; les *Citoyens* qui ſont fils de Bourgeois & nés dans la ville ; eux ſeuls peuvent parvenir à la Magiſtrature : les *Bourgeois* qui ſont fils de Bourgeois ou de Citoyens, mais nés en pays étranger, ou qui étant étrangers ont acquis le droit de Bourgeoiſie que le Magiſtrat peut conférer, ils peuvent être du Conſeil-Général, & même du Grand-Conſeil appellé *des Deux-cents*. Les *Habitans* ſont des étrangers, qui ont permiſſion du Magiſtrat de demeurer dans la ville, & qui n'y ſont rien autre choſe. Enfin les *Natifs* ſont les fils des habitans ; ils ont quelques privileges de plus que leurs peres, mais ils ſont exclus du Gouvernement.

A la tête de la République ſont quatre Syndics, qui ne peuvent l'être qu'un an, & ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux Syndics eſt joint le Petit-Conſeil, compoſé de vingt Conſeillers, d'un Tréſorier & de deux Secrétaires d'Etat, & un autre Corps qu'on appelle *de la Juſtice*. Les affaires journalieres

nalieres & qui demandent expédition, soit criminelles, soit civiles, sont l'objet de ces deux Corps.

Le Grand-Conseil est composé de deux cents cinquante Citoyens ou Bourgeois : il est Juge des grandes causes civiles, il fait grace, il bat monnoie, il élit les membres du Petit-Conseil, il délibere sur ce qui doit être porté au Conseil-Général. Ce Conseil-Général embrasse le Corps entier des Citoyens & des Bourgeois, excepté ceux qui n'ont pas vingt-cinq ans, les banqueroutiers, & ceux qui ont eu quelque flétrissure. C'est à cette assemblée qu'appartiennent le pouvoir législatif, le droit de la guerre & de la paix, les alliances, les impôts, & l'élection des principaux Magistrats, qui se fait dans la cathédrale avec beaucoup d'ordre & de décence, quoique le nombre des Votans soit d'environ 1500 personnes.

On voit par ce détail que le Gouvernement de *Geneve* a tous les avantages & aucun des inconvéniens de la Démocratie ; tout est sous la direction des Syndics, tout émane du Petit-Conseil pour la délibération, & tout retourne à lui pour l'exécution : ainsi il semble que la ville de *Geneve* ait pris pour modele cette loi si sage du gouvernement des anciens Germains : *de minoribus rebus Principes consultant, de majoribus omnes ; ita tamen, ut ea quorum penes plebem arbitrium est, apud Principes prætractentur.* Tacite, *de mor. German.*

Le Droit Civil de *Geneve* est presque tout tiré du Droit Romain, avec quelques modifications : par exemple, un pere ne peut jamais disposer que de la moitié de son bien en faveur de qui il lui plaît ; le reste se partage également entre ses

enfans. Cette loi assûre d'un côté l'indépendance des enfans, & de l'autre elle prévient l'injustice des peres.

M. de Montesquieu appelle avec raison une *belle loi*, celle qui exclut des charges de la république les citoyens qui n'acquittent pas les dettes de leur pere après sa mort, & à plus forte raison ceux qui n'acquittent pas leurs dettes propres.

On n'étend point les degrés de parenté qui prohibent le mariage au-delà de ceux que marque le Lévitique, ainsi les cousins-germains peuvent se marier ensemble, mais aussi point de dispense dans les cas prohibés. On accorde le divorce en cas d'adultere ou de désertion malicieuse, après des proclamations juridiques.

La Justice criminelle s'exerce avec plus d'exactitude que de rigueur. La question, déjà abolie dans plusieurs Etats, & qui devroit l'être par-tout comme une cruauté inutile, est proscrite à *Geneve*; on ne la donne qu'à des criminels déjà condamnés à mort, pour découvrir leurs complices, s'il est nécessaire. L'accusé peut demander communication de la procédure, & se faire assister de ses parens, & d'un Avocat pour plaider sa cause devant les Juges à huis ouverts. Les sentences criminelles se rendent dans la place publique par les Syndics, avec beaucoup d'appareil.

On ne connoît point à *Geneve* de dignité héréditaire; le fils d'un premier Magistrat reste confondu dans la foule, s'il ne s'en tire par son mérite. La noblesse ni la richesse ne donnent ni rang, ni prérogatives, ni facilité pour s'élever aux charges: les brigues sont sévérement défendues. Les emplois sont si peu lucratifs, qu'ils n'ont pas de quoi exciter la

cupidité : ils ne peuvent tenter que des ames nobles, par la considération qui y est attachée.

On voit peu de procès ; la plupart sont accommodés par des amis communs, par les Avocats même, & par les Juges.

Des loix somptuaires défendent l'usage des pierreries & de la dorure, limitent la dépense des funérailles, & obligent tous les citoyens à aller à pied dans les rues : on n'a de voitures que pour la campagne. Ces loix, qu'on regarderoit en France comme trop séveres & presque comme barbares & inhumaines, ne sont point nuisibles aux véritables commodités de la vie, qu'on peut toujours se procurer à peu de frais ; elles ne retranchent que le faste, qui ne contribue point au bonheur, & qui ruine sans être utile.

Il n'y a peut-être point de ville où il y ait plus de mariages heureux ; *Geneve* est sur ce point à deux cents ans de nos mœurs. Les réglemens contre le luxe font qu'on ne craint point la multitude des enfans ; ainsi le luxe n'y est point, comme en France, un des grands obstacles à la population.

On ne souffre point à *Geneve* de comédie ; ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes, mais on craint, dit-on, le goût de parure, de dissipation & de libertinage que les troupes de comédiens répandent parmi la jeunesse. Cependant ne seroit-il pas possible de remédier à cet inconvénient, par des loix séveres & bien exécutées sur la conduite des comédiens ? Par ce moyen *Geneve* auroit des spectacles & des mœurs, & jouiroit de l'avantage des

uns & des autres : les repréfentations théâtrales formeroient le goût des citoyens, & leur donneroient une fineffe de tact, une délicateffe de fentiment qu'il eft très-difficile d'acquérir fans ce fecours. La littérature en profiteroit, fans que le libertinage fît des progrès, & *Geneve* réuniroit à la fageffe de Lacédémone la politeffe d'Athenes. Une autre confidération, digne d'une République fi fage & fi éclairée, devroit peut-être l'engager à permettre les fpectacles. Le préjugé barbare contre la profeffion de comédien, l'efpece d'aviliffement où nous avons mis ces hommes fi néceffaires au progrès & au foutien des Arts, eft certainement une des principales caufes qui contribue au déréglement que nous leur reprochons : ils cherchent à fe dédommager par les plaifirs, de l'eftime que leur état ne peut obtenir. Parmi nous, un comédien qui a des mœurs eft doublement refpectable, mais à peine lui en fait-on quelque gré. Le traitant qui infulte à l'indigence publique & qui s'en nourrit, le courtifan qui rampe & qui ne paye point fes dettes, voilà l'efpece d'hommes que nous honorons le plus. Si les comédiens étoient non-feulement foufferts à *Geneve*, mais contenus d'abord par des réglemens fages, protégés enfuite, & même confidérés dès qu'ils en feroient dignes, enfin abfolument placés fur la même ligne que les autres citoyens, cette ville auroit bientôt l'avantage de pofféder ce qu'on croit fi rare, & ce qui ne l'eft que par notre faute, une troupe de comédiens eftimables. Ajoutons que cette troupe deviendroit bientôt la meilleure de l'Europe ; plufieurs perfonnes pleines de goût & de difpofition pour le théâtre, & qui

craignent de se déshonorer parmi nous en s'y livrant, accourroient à *Geneve* pour cultiver non-seulement sans honte, mais même avec estime, un talent si agréable & si peu commun. Le séjour de cette ville, que bien des François regardent comme triste par la privation des spectacles, deviendroit alors le séjour des plaisirs honnêtes, comme il est celui de la Philosophie & de la liberté ; & les étrangers ne seroient plus surpris de voir que dans une ville où les spectacles décens & réguliers sont défendus, on permette des farces grossieres & sans esprit, aussi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout : peu-à-peu l'exemple des comédiens de *Geneve*, la régularité de leur conduite, & la considération dont elle les feroit jouir, serviroient de modele aux comédiens des autres nations, & de leçon à ceux qui les ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur, & même d'inconséquence. On ne les verroit pas d'un côté pensionnés par le Gouvernement, & de l'autre un objet d'anathême ; nos Prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, & nos bourgeois de les regarder avec mépris : & une petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point, plus important peut-être qu'on ne pense.

Geneve a une université qu'on appelle *Académie*, où la jeunesse est instruite gratuitement. Les Professeurs peuvent devenir Magistrats, & plusieurs le sont en effet devenus, ce qui contribue beaucoup à entretenir l'émulation & la célébrité de l'Académie. Depuis quelques années on a établi aussi une Ecole de Dessein. Les Avocats, les Notaires, les Médecins, forment des Corps auxquels on n'est aggrégé qu'après des

examens publics ; & tous les Corps de métiers ont aussi leurs réglemens, leurs apprentissages, & leurs chefs-d'œuvre.

La bibliothéque publique est bien assortie ; elle contient vingt-six mille volumes, & un assez grand nombre de manuscrits. On prête ces livres à tous les citoyens, ainsi chacun lit & s'éclaire : aussi le peuple est-il beaucoup plus instruit à *Geneve* que par-tout ailleurs. On ne s'apperçoit pas que ce soit un mal, comme on prétend que c'en seroit un parmi nous. Peut-être les Genevois & nos Politiques ont-ils également raison.

Après l'Angleterre, *Geneve* a reçu la premiere l'inoculation de la petite vérole, qui a tant de peine à s'établir en France, & qui pourtant s'y établira, quoique plusieurs de nos Médecins la combattent encore, comme leurs prédécesseurs ont combattu la circulation du sang, l'émétique, & tant d'autres vérités incontestables ou de pratiques utiles.

Toutes les Sciences & presque tous les Arts ont été si bien cultivés à *Geneve*, qu'on seroit surpris de voir la liste des savans & des artistes en tout genre que cette ville a produit depuis deux siecles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de posséder des étrangers célebres, que sa situation agréable, & la liberté dont on y jouit, ont engagé à s'y retirer. M. de Voltaire, qui depuis quatre ans y a établi son séjour, retrouve chez ces Républicains les mêmes marques d'estime & de considération qu'il a reçues de plusieurs Monarques.

La fabrique qui fleurit le plus à *Geneve*, est celle de l'horlogerie ; elle occupe plus de cinq mille personnes, c'est-à-dire plus de la cinquieme partie des citoyens. Les autres Arts n'y sont pas négligés, entr'autres, l'agriculture ; on remédie

au peu de fertilité du terroir, à force de ſoin & de travail.

Toutes les maiſons ſont bâties de pierre, ce qui prévient très-ſouvent les incendies, auxquelles on apporte d'ailleurs un prompt remede, par le bel ordre établi pour les éteindre.

Les Hôpitaux ne ſont point à *Geneve*, comme ailleurs, une ſimple retraite pour les pauvres malades & infirmes : on y exerce l'hoſpitalité envers les pauvres paſſans; mais ſur-tout on en tire une multitude de petites penſions qu'on diſtribue aux pauvres familles, pour les aider à vivre ſans ſe déplacer, & ſans renoncer à leur travail. Les Hôpitaux dépenſent par an plus du triple de leur revenu, tant les aumônes de toute eſpece ſont abondantes.

Il nous reſte à parler de la religion de *Geneve* : c'eſt la partie de cet article qui intéreſſe peut-être le plus les Philoſophes. Nous allons donc entrer dans ce détail; mais nous prions nos lecteurs de ſe ſouvenir que nous ne ſommes ici qu'hiſtoriens, & non controverſiſtes. Nos articles de théologie ſont deſtinés à ſervir d'antidote à celui-ci, & raconter n'eſt pas approuver. Nous renvoyons donc nos lecteurs aux *mots* EUCHARISTIE, ENFER, FOI, CHRISTIANISME, pour les prémunir d'avance contre ce que nous allons dire.

La conſtitution eccléſiaſtique de *Geneve* eſt purement preſbytérienne ; point d'Evêques, encore moins de Chanoines : ce n'eſt pas qu'on déſapprouve l'Epiſcopat ; mais comme on ne le croit pas de droit divin, on a penſé que des Paſteurs moins riches & moins importans que des Evêques, convenoient mieux à une petite République.

Les Miniſtres ſont ou *Paſteurs*, comme nos Curés, ou

Poſtulans, comme nos Prêtres ſans bénéfice. Le revenu des Paſteurs ne va pas au-delà de 1200 livres, ſans aucun caſuel; c'eſt l'Etat qui le donne, car l'Egliſe n'a rien. Les Miniſtres ne ſont reçus qu'à vingt-quatre ans, après des examens qui ſont très-rigides quant à la ſcience & quant aux mœurs; & dont il ſeroit à ſouhaiter que la plupart de nos égliſes catholiques ſuiviſſent l'exemple.

Les Eccléſiaſtiques n'ont rien à faire dans les funérailles; c'eſt un acte de ſimple police, qui ſe fait ſans appareil: on croit à *Geneve* qu'il eſt ridicule d'être faſtueux après la mort. On enterre dans un vaſte cimetiere aſſez éloigné de la ville, uſage qui devroit être ſuivi par-tout.

Le Clergé de *Geneve* a des mœurs exemplaires: les Miniſtres vivent dans une grande union; on ne les voit point, comme dans d'autres pays, diſputer entr'eux avec aigreur ſur des matieres inintelligibles, ſe perſécuter mutuellement, s'accuſer indécemment auprès des Magiſtrats: il s'en faut cependant beaucoup qu'ils penſent tous de même ſur les articles qu'on regarde ailleurs comme les plus importans à la religion. Pluſieurs ne croient plus la divinité de Jéſus-Chriſt, dont Calvin leur chef étoit ſi zélé défenſeur, & pour laquelle il fit brûler Servet. Quand on leur parle de ce ſupplice, qui fait quelque tort à la charité & à la modération de leur Patriarche, ils n'entreprennent point de le juſtifier; ils avouent que Calvin fit une action très-blâmable, & ils ſe contentent (ſi c'eſt un catholique qui leur parle) d'oppoſer au ſupplice de Servet cette abominable journée de la St. Barthélemi, que tout bon François déſireroit effacer de notre hiſtoire avec ſon ſang, & ce ſupplice

de

de Jean Hus, que les Catholiques même, disent-ils, n'entreprennent plus de justifier, où l'humanité & la bonne foi furent également violées, & qui doit couvrir la mémoire de l'Empereur Sigismond d'un opprobre éternel.

« Ce n'est pas, dit M. de Voltaire, un petit exemple du » progrès de la raison humaine, qu'on ait imprimé à *Geneve* » avec l'approbation publique (dans l'essai sur l'histoire uni» verselle du même Auteur), que Calvin avoit une ame » atroce, aussi bien qu'un esprit éclairé. Le meurtre de Servet » paroît aujourd'hui abominable ». Nous croyons que les éloges dûs à cette noble liberté de penser & d'écrire, sont à partager également entre l'Auteur, son siecle & *Geneve*. Combien de pays où la Philosophie n'a pas fait moins de progrès, mais où la vérité est encore captive, où la raison n'ose élever la voix pour foudroyer ce qu'elle condamne en silence, où même trop d'Ecrivains pusillanimes, qu'on appelle *sages*, respectent les préjugés qu'ils pourroient combattre avec autant de décence que de sureté!

L'enfer, un des points principaux de notre croyance, n'en est pas un aujourd'hui pour plusieurs ministres de *Geneve*; ce seroit, selon eux, faire injure à la divinité, d'imaginer que cet Etre plein de bonté & de justice, fût capable de punir nos fautes par une éternité de tourmens : ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les passages formels de l'Ecriture qui sont contraires à leur opinion, prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les Livres saints, tout ce qui paroît blesser l'humanité & la raison. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie, mais pour un tems; ainsi

le purgatoire, qui a été une des principales causes de la séparation des Protestans d'avec l'Eglise Romaine, est aujourd'hui la seule peine que plusieurs d'entr'eux admettent après la mort: nouveau trait à ajouter à l'histoire des contradictions humaines.

Pour tout dire en un mot, plusieurs Pasteurs de *Geneve* n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait, rejettant tout ce qu'on appelle *mysteres*, & s'imaginant que le premier principe d'une religion véritable, est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison: aussi quand on les presse sur la nécessité de la révélation, ce dogme si essentiel du christianisme, plusieurs y substituent le terme d'*utilité*, qui leur paroît plus doux: en cela s'ils ne sont pas orthodoxes, ils sont au moins conséquens à leurs principes.

Un Clergé qui pense ainsi doit être tolérant, & l'est en effet assez pour n'être pas regardé de bon œil par les Ministres des autres Eglises réformées. On peut dire encore, sans prétendre approuver d'ailleurs la religion de *Geneve*, qu'il y a peu de pays où les théologiens & les ecclésiastiques soient plus ennemis de la superstition. Mais en récompense, comme l'intolérance & la superstition ne servent qu'à multiplier les incrédules, on se plaint moins à *Geneve* qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité, ce qui ne doit pas surprendre: la religion y est presque réduite à l'adoration d'un seul Dieu, du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple: le respect pour Jésus-Christ & pour les Ecritures, sont peut-être la seule chose qui distingue d'un pur déisme le christianisme de *Geneve*.

Les Ecclésiastiques font encore mieux à *Geneve* que d'être

tolérans; ils ſe renferment uniquement dans leurs fonctions, en donnant les premiers aux citoyens l'exemple de la ſoumiſſion aux loix. Le Conſiſtoire établi pour veiller ſur les mœurs, n'inflige que des peines ſpirituelles. La grande querelle du Sacerdoce & de l'Empire, qui dans des ſiecles d'ignorance a ébranlé la couronne de tant d'Empereurs, & qui, comme nous ne le ſavons que trop, cauſe des troubles fâcheux dans des ſiecles plus éclairés, n'eſt point connue à *Geneve*; le Clergé n'y fait rien ſans l'approbation des Magiſtrats.

Le culte eſt fort ſimple; point d'images, point de luminaires, point d'ornemens dans les Egliſes. On vient pourtant de donner à la cathédrale un portail d'aſſez bon goût; peut-être parviendra-t-on peu-à-peu à décorer l'intérieur des temples. Où ſeroit en effet l'inconvénient d'avoir des tableaux & des ſtatues, en avertiſſant le peuple, ſi l'on vouloit, de ne leur rendre aucun culte, & de ne les regarder que comme des monumens deſtinés à retracer d'une maniere frappante & agréable les principaux événemens de la religion? Les Arts y gagneroient ſans que la ſuperſtition en profitât. Nous parlons ici, comme le Lecteur doit le ſentir, dans les principes des Paſteurs *Genevois*, & non dans ceux de l'Egliſe Catholique.

Le ſervice divin renferme deux choſes; les prédications & le chant. Les prédications ſe bornent preſqu'uniquement à la morale, & n'en valent que mieux. Le chant eſt d'aſſez mauvais goût; & les vers françois qu'on chante, plus mauvais encore. Il faut eſpérer que *Geneve* ſe réformera ſur ces deux points. On vient de placer une orgue dans la cathédrale, &

peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur langage & en meilleure musique. Du reste la vérité nous oblige de dire que l'Etre Suprême est honoré à *Geneve* avec une décence & un recueillement qu'on ne remarque point dans nos Eglises.

Nous ne donnerons peut-être pas d'aussi grands articles aux plus vastes Monarchies; mais aux yeux du philosophe la république des abeilles n'est pas moins intéressante que l'histoire des grands Empires; & ce n'est peut-être que dans les petits Etats qu'on peut trouver le modele d'une parfaite administration politique. Si la religion ne nous permet pas de penser que les Genevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre monde, la raison nous oblige à croire qu'ils sont à-peu-près aussi heureux qu'on le peut être dans celui-ci.

O fortunatos nimium, sua si bona norint!



EXTRAIT

DES

REGISTRES

De la Vénérable Compagnie *des Pasteurs & Professeurs de l'Eglise & de l'Académie de* Geneve, du 10 Février 1758.

La Compagnie informée que le VII. *Tome de* l'Encyclopédie, *imprimé depuis peu à Paris*, *renferme au mot* GENEVE *des choses qui intéressent essentiellement notre église*, *s'est fait lire cet article ; & ayant nommé des Commissaires pour l'examiner plus particuliérement*, *ouï leur rapport*, *après mûre délibération*, *elle a cru se devoir à elle-même & à l'édification publique*, *de faire & de publier la Déclaration suivante.*

La Compagnie a été également surprise & affligée, de voir dans ledit article de *l'Encyclopédie*, que non-seulement notre culte est représenté d'une maniere défectueuse, mais que l'on y donne une très-fausse idée de notre doctrine & de notre foi. On attribue à plusieurs de nous sur divers articles des sentimens qu'ils n'ont point, & l'on en défigure d'autres. On avance, contre toute vérité, que *plusieurs ne croient plus la divinité de* Jésus-Christ.... *& n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait*, *rejettant tout ce qu'on appelle mystere*, &c.

Enfin, comme pour nous faire honneur d'un esprit tout philosophique, on s'efforce d'exténuer notre christianisme par des expressions qui ne vont pas à moins qu'à le rendre tout-à-fait suspect; comme quand on dit que parmi nous *la religion est presque réduite à l'adoration d'un seul* Dieu, *du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple*, & que *le respect pour* Jésus-Christ *& pour* l'Ecriture, *sont peut-être la seule chose qui distingue du pur déisme le christianisme de Geneve.*

De pareilles imputations sont d'autant plus dangereuses & plus capables de nous faire tort dans toute la Chrétienté, qu'elles se trouvent dans un livre fort répandu, qui d'ailleurs parle favorablement de notre ville, de ses mœurs, de son Gouvernement, & même de son Clergé & de sa constitution ecclésiastique. Il est triste pour nous que le point le plus important soit celui sur lequel on se montre le plus mal informé.

Pour rendre plus de justice à l'intégrité de notre foi, il ne falloit que faire attention aux témoignages publics & authentiques que cette Eglise en a toujours donné, & qu'elle en donne encore chaque jour. Rien de plus connu que notre grand principe & notre profession constante de tenir *la doctrine des saints Prophètes & Apôtres, contenue dans les livres de l'ancien & du nouveau Testament*, pour une doctrine divinement inspirée, seule regle infaillible & parfaite de notre foi & de nos mœurs. Cette profession est expressément confirmée par ceux que l'on admet au saint Ministere; & même par tous les membres de notre Troupeau, quand ils rendent raison de leur foi, comme catéchumenes, à la face de l'église.

On fait auſſi l'uſage continuel que nous faiſons du *Symbole des Apôtres*, comme d'un abrégé de la partie hiſtorique & dogmatique de l'Evangile, également admis de tous les chrétiens. Nos ordonnances eccléſiaſtiques portent ſur les mêmes principes: nos prédications, notre culte, notre liturgie, nos Sacremens, tout eſt relatif à l'œuvre de notre rédemption par Jéſus-Chriſt. La même doctrine eſt enſeignée dans les leçons & les theſes de notre Académie, dans nos livres de piété, & dans les autres ouvrages que publient nos Théologiens, particuliérement contre l'incrédulité, poiſon funeſte, dont nous travaillons ſans ceſſe à préſerver notre Troupeau. Enfin nous ne craignons pas d'en appeller ici au témoignage des perſonnes de tout ordre, & même des étrangers qui entendent nos inſtructions tant publiques que particulieres, & qui en ſont édifiés.

Sur quoi donc a-t-on pu ſe fonder, pour donner une autre idée de notre doctrine? ou ſi l'on veut faire tomber le ſoupçon ſur notre ſincérité, comme ſi nous ne penſions pas ce que nous enſeignons & ce que nous profeſſons en public, de quel droit ſe permet-on un ſoupçon ſi odieux? Et comment n'a-t-on pas ſenti, qu'après avoir loué *nos mœurs* comme *exemplaires*, c'étoit ſe contredire, c'étoit faire injure à cette même probité, que de nous taxer d'une hypocriſie où ne tombent que des gens peu conſciencieux, qui ſe jouent de la religion?

Il eſt vrai que nous eſtimons & que nous cultivons la Philoſophie. Mais ce n'eſt point cette Philoſophie licencieuſe & ſophiſtique dont on voit aujourd'hui tant d'écarts. C'eſt une

Philosophie solide, qui, loin d'affoiblir la foi, conduit les plus sages à être aussi les plus religieux.

Si nous prêchons beaucoup la morale, nous n'insistons pas moins sur le dogme. Il trouve chaque jour sa place dans nos chaires ; nous avons même deux exercices publics par semaine uniquement destinés à l'explication du catéchisme. D'ailleurs cette morale est la morale chrétienne, toujours liée au dogme, & tirant de-là sa principale force, particuliérement des promesses de pardon & de félicité éternelle que fait l'Evangile à ceux qui s'amendent, comme aussi des menaces d'une condamnation éternelle contre les impies & les impénitens. A cet égard, comme à tout autre, nous croyons qu'il faut s'en tenir à la sainte Ecriture qui nous parle, non d'un Purgatoire, mais du Paradis & de l'Enfer, où chacun recevra sa juste rétribution selon le bien ou le mal qu'il aura fait dans cette vie. C'est en prêchant fortement ces grandes vérités, que nous tâchons de porter les hommes à la sanctification.

Si on loue en nous un esprit de modération & de tolérance, on ne doit pas le prendre pour une marque d'indifférence ou de relâchement. Graces à Dieu, il a un tout autre principe. Cet esprit est celui de l'Evangile, qui s'allie très-bien avec le zele. D'un côté la charité chrétienne nous éloigne absolument des voies de contrainte, & nous fait supporter sans peine quelque diversité d'opinions qui n'atteint pas l'essentiel, comme il y en a eu de tout tems dans les Eglises même les plus pures : de l'autre, nous ne négligeons aucun soin, aucune voie de persuasion, pour établir, pour inculquer, pour défendre les points fondamentaux du christianisme.

Quand

Quand il nous arrive de remonter aux principes de la loi naturelle, nous le faisons à l'exemple des Auteurs sacrés ; & ce n'est point d'une maniere qui nous approche des déistes, puisqu'en donnant à la théologie naturelle plus de solidité & d'étendue que ne font la plupart d'entr'eux, nous y joignons toujours la révélation, comme un secours du ciel très-nécessaire, & sans lequel les hommes ne seroient jamais sortis de l'état de corruption & d'aveuglement où ils étoient tombés.

Si l'un de nos principes est de *ne rien proposer à croire qui heurte la raison*, ce n'est point-là, comme on le suppose, un caractere de socinianisme. Ce principe est commun à tous les protestans ; & ils s'en servent pour rejetter des doctrines absurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Ecriture sainte bien entendue. Mais ce principe ne va pas jusqu'à nous faire *rejetter tout ce qu'on appelle mystere ;* puisque c'est le nom que nous donnons à des vérités d'un ordre surnaturel, que la seule raison humaine ne découvre pas, ou qu'elle ne sauroit comprendre parfaitement, qui n'ont pourtant rien d'impossible en elles-mêmes, & que Dieu nous a révélées. Il suffit que cette révélation soit certaine dans ses preuves, & précise dans ce qu'elle enseigne, pour que nous admettions de telles vérités, conjointement avec celles de la religion naturelle ; d'autant mieux qu'elles se lient fort bien entr'elles, & que l'heureux assemblage qu'en fait l'Evangile forme un corps de religion admirable & complet.

Enfin, quoique le point capital de notre religion soit *d'adorer un seul* Dieu, on ne doit pas dire qu'elle *se réduise presque à cela*, *chez presque tout ce qui n'est pas peuple*. Les

perſonnes les mieux inſtruites ſont auſſi celles qui ſavent le mieux quel eſt le prix de l'alliance de grace, & que *la vie éternelle conſiſte à connoître le ſeul vrai* Dieu, *& celui qu'il a envoyé* Jéſus-Chriſt, *ſon fils*, en qui *a habité corporellement toute la plénitude de la Divinité*, & qui nous a été donné pour ſauveur, pour médiateur & pour juge, *afin que tous honorent le fils comme ils honorent le pere.* Par cette raiſon, le terme de *reſpect pour* Jéſus-Chriſt *& pour l'Ecriture*, nous paroiſſant de beaucoup trop foible, ou trop équivoque, pour exprimer la nature & l'étendue de nos ſentimens à cet égard, nous diſons que c'eſt avec foi, avec une vénération religieuſe, avec une entiere ſoumiſſion d'eſprit & de cœur, qu'il faut écouter ce divin Maître & le Saint Eſprit parlant dans les Ecritures. C'eſt ainſi qu'au lieu de nous appuyer ſur la ſageſſe humaine, ſi foible & ſi bornée, nous ſommes fondés ſur la *parole de* Dieu, ſeule capable de *nous rendre véritablement ſages à ſalut, par la foi en* Jéſus-Chriſt : ce qui donne à notre religion un principe plus ſûr, plus relevé, & bien plus d'étendue, bien plus d'efficace; en un mot, un tout autre caractere que celui ſous lequel on s'eſt plû à la dépeindre.

Tels ſont les ſentimens unanimes de cette Compagnie, qu'elle ſe fera un devoir de manifeſter & de ſoutenir en toute occaſion, comme il convient à de fidelles ſerviteurs de Jéſus-Chriſt. Ce ſont auſſi les ſentimens des Miniſtres de cette Egliſe qui n'ont pas encore cure d'ames, leſquels étant informés du contenu de la préſente déclaration, ont tous demandé d'y être compris. Nous ne craignons pas non plus d'aſſurer que c'eſt le ſentiment général de notre Egliſe; ce qui a bien

paru par la ſenſibilité qu'ont témoignée les perſonnes de tout ordre de notre Troupeau, ſur l'article du dictionnaire qui cauſe ici nos plaintes.

Après ces explications & ces aſſurances, nous ſommes bien diſpenſés, non-ſeulement d'entrer dans un plus grand détail ſur les diverſes imputations qui nous ont été faites; mais auſſi de répondre à ce que l'on pourroit encore écrire dans le même but. Ce ne ſeroit qu'une conteſtation inutile, dont notre caractere nous éloigne infiniment. Il nous ſuffit d'avoir mis à couvert l'honneur de notre Egliſe & de notre miniſtere, en montrant que le portrait qu'on a fait de notre religion eſt infidelle, & que notre attachement pour la ſaine doctrine évangélique n'eſt ni moins ſincere que celui de nos peres, ni différent de celui des autres Egliſes réformées, avec qui nous faiſons gloire d'être unis par les liens d'une même foi, & dont nous voyons avec beaucoup de peine que l'on veuille nous diſtinguer.

J. Trembley, *ſecrétaire.*



LETTRE
DE
M. D'ALEMBERT
A M. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage.
LA FONT. L. XII. Fab. XX.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, Monsieur, sur l'article *Geneve* de l'Encyclopédie, a eu tout le succès que vous deviez en attendre. En intéressant les Philosophes par les vérités répandues dans votre ouvrage, & les gens de goût par l'éloquence & la chaleur de votre style, vous avez encore su plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle, & que vous eussiez peut-être marqué davantage en affectant moins de le montrer.

Je ne me propose pas de répondre précisément à votre lettre, mais de m'entretenir avec vous sur ce qui en fait le sujet, & de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaises : il seroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la vôtre, & je ne cherche point à écrire des choses brillantes, mais des choses vraies.

Une autre raison m'engage à ne pas demeurer dans le silence;

c'eſt la reconnoiſſance que je vous dois des égards avec leſquels vous m'avez combattu. Sur ce point ſeul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux gens de Lettres un exemple digne de vous, & qu'ils imiteront peut-être enfin quand ils connoîtront mieux leurs vrais intérêts. Si la ſatire & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique, elle ſeroit plus honorable à ceux qui l'exercent, & plus utile à ceux qui en ſont l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant; on ne ſongeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une eſtime réciproque; la vérité ſeroit connue, & perſonne ne ſeroit offenſé; car c'eſt moins la vérité qui bleſſe, que la maniere de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois objets principaux; d'attaquer les ſpectacles pris en eux-mêmes; de montrer que quand la morale pourroit les tolérer, la conſtitution de Geneve ne lui permettroit pas d'en avoir; de juſtifier enfin les Paſteurs de votre Egliſe ſur les ſentimens que je leur ai attribués en matiere de religion. Je ſuivrai ces trois objets avec vous, & je m'arrêterai d'abord ſur le premier, comme ſur celui qui intéreſſe le plus grand nombre des lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere, je tâcherai d'être le plus court qu'il me ſera poſſible; il n'appartient qu'à vous d'être long & d'être lu, & je ne dois pas me flatter d'être auſſi heureux en écarts.

Le caractere de votre Philoſophie, Monſieur, eſt d'être ferme & inexorable dans ſa marche. Vos principes poſés, les conſéquences ſont ce qu'elles peuvent, tant pis pour nous ſi elles ſont fâcheuſes; mais à quelque point qu'elles le ſoient, elles ne vous le paroiſſent jamais aſſez pour vous forcer à reve-

nir ſur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez ces objections en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me ſemble voir en vous (la comparaiſon ne vous offenſera pas ſans doute) ce chef intrépide des Réformateurs, qui pour ſe défendre d'une héréſie en avançoit une plus grave, qui commença par attaquer les Indulgences, & finit par abolir la Meſſe. Vous avez prétendu que la culture des Sciences & des Arts eſt nuiſible aux mœurs; on pouvoit vous objecter que dans une Société policée cette culture eſt du moins néceſſaire juſqu'à un certain point, & vous prier d'en fixer les bornes; vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le nœud, & vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux & parfaits, qu'en nous réduiſant à l'état de bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéra François avoient ſi bien prouvé avant vous, que nous n'avons point de muſique, vous avez déclaré *que nous ne pouvions en avoir, & que ſi nous en avions une, ce ſeroit tant pis pour nous.* Enfin, dans la vue d'inſpirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la comédie, vous la repréſentez comme une des plus pernicieuſes inventions des hommes, & pour me ſervir de vos propres termes, comme un divertiſſement *plus barbare que les combats des gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre, & ne portez pas d'abord les grands coups. A ne regarder les ſpectacles que comme un amuſement, cette raiſon ſeule vous paroît ſuffire pour les condamner. *La vie eſt ſi courte*, dites-vous, *& le tems ſi précieux.* Qui en doute, Monſieur? Mais en même tems la vie

est si malheureuse & le plaisir si rare. Pourquoi envier aux hommes, destinés presque uniquement par la nature à pleurer & à mourir, quelques délassemens passagers, qui les aident à supporter l'amertume ou l'insipidité de leur existence?. Si les spectacles, considérés sous ce point de vue, ont un défaut à mes yeux, c'est d'être pour nous une distraction trop légere & un amusement trop foible, précisément par cette raison qu'ils se présentent trop à nous sous la seule idée d'amusement, & d'amusement nécessaire à notre oisiveté. L'illusion se trouvant rarement dans les représentations théâtrales, nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laisse presque entiérement à nous. D'ailleurs le plaisir superficiel & momentané qu'elles peuvent produire, est encore affoibli par la nature de ce plaisir même, qui tout imparfait qu'il est, a l'inconvénient d'être trop recherché, &, si on peut parler de la sorte, appellé de trop loin. Il a fallu, ce me semble, pour imaginer un pareil genre de divertissement, que les hommes en eussent auparavant essayé & usé de bien des especes; quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraisemblablement un Prince) doit avoir eu la premiere idée de cet amusement rafiné, qui consiste à représenter sur des planches les infortunes & les travers de nos semblables pour nous consoler ou nous guérir des nôtres; & à nous rendre spectateurs de la vie, d'acteurs que nous y sommes, pour nous en adoucir le poids & les malheurs. Cette réflexion triste vient quelquefois troubler le plaisir que je goûte au théâtre; à travers les impressions agréables de la scene, j'apperçois de tems en tems, malgré moi & avec une sorte de chagrin, l'empreinte fâcheuse de son

origine ; ſur-tout dans ces momens de repos, où l'action ſuſpendue & refroidie laiſſant l'imagination tranquille, ne montre plus que la repréſentation au lieu de la choſe, & l'acteur au lieu du perſonnâge. Telle eſt, Monſieur, la triſte deſtinée de l'homme juſques dans les plaiſirs même ; moins il peut s'en paſſer, moins il les goûte ; & plus il y met de ſoins & d'étude, moins leur impreſſion eſt ſenſible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du théâtre, jettons les yeux ſur ces maiſons décorées par la vanité & par l'opulence, que le vulgaire croit un ſéjour de délices, & où les rafinemens d'un luxe recherché brillent de toutes parts ; elles ne rappellent que trop ſouvent au riche blazé qui les a fait conſtruire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces rafinemens néceſſaires.

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, nous avons trop beſoin de plaiſirs, pour nous rendre difficiles ſur le nombre ou ſur le choix. Sans doute tous nos divertiſſemens forcés & factices, inventés & mis en uſage par l'oiſiveté, ſont bien au-deſſous des plaiſirs ſi purs & ſi ſimples que devroient nous offrir les devoirs de citoyen, d'ami, d'époux, de fils & de pere : mais rendez-nous donc, ſi vous le pouvez, ces devoirs moins pénibles & moins triſtes : ou ſouffrez qu'après les avoir remplis de notre mieux, nous nous conſolions de notre mieux auſſi des chagrins qui les accompagnent. Rendez les peuples plus heureux, & par conſéquent les citoyens moins rares, les amis plus ſenſibles & plus conſtans, les peres plus juſtes, les enfans plus tendres, les femmes plus fidelles & plus vraies ; nous ne chercherons point alors d'autres plaiſirs que ceux qu'on goûte

a

au fein de l'amitié, de la patrie, de la nature & de l'amour. Mais il y a long-tems, vous le favez, que le fiecle d'Aftrée n'exifte plus que dans les fables, fi même il a jamais exifté ailleurs. Solon difoit qu'il avoit donné aux Athéniens, non les meilleures loix en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils puffent obferver. Il en eft ainfi des devoirs qu'une faine philofophie prefcrit aux hommes & des plaifirs qu'elle leur permet. Elle doit nous fuppofer & nous prendre tels que nous fommes, pleins de paffions & de foibleffes, mécontens de nous-mêmes & des autres, réuniffant à un penchant naturel pour l'oifiveté, l'inquiétude & l'activité dans les defirs. Que refte-t-il à faire à la Philofophie, que de pallier à nos yeux par les diftractions qu'elle nous offre, l'agitation qui nous tourmente, ou la langueur qui nous confume? Peu de perfonnes ont, comme vous, Monfieur, la force de chercher leur bonheur dans la trifte & uniforme tranquillité de la folitude. Mais cette reffource ne vous manque-t-elle jamais à vous-même? N'éprouvez-vous jamais au fein du repos, & quelquefois du travail, ces momens de dégoût & d'ennui qui rendent néceffaires les délaffemens ou les diftractions? La fociété feroit d'ailleurs trop malheureufe, fi tous ceux qui peuvent fe fuffire ainfi que vous, s'en banniffoient par un exil volontaire. Le fage en fuyant les hommes, c'eft-à-dire, en évitant de s'y livrer, (car c'eft la feule maniere dont il doit les fuir), leur eft au moins redevable de fes inftructions & de fon exemple; c'eft au milieu de fes femblables que l'Etre fuprême lui a marqué fon féjour, & il n'eft pas plus permis aux Philofophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaisirs du théâtre. Vous avez laissé avec raison aux déclamateurs de la chaire, cet argument si rebattu contre les spectacles, qu'ils sont contraires à l'esprit du christianisme, qui nous oblige de nous mortifier sans cesse. On s'interdiroit sur ce principe les délassemens que la religion condamne le moins. Les Solitaires austeres de Port-Royal, grands prédicateurs de la mortification chrétienne, & par cette raison grands adversaires de la comédie, ne se refusoient pas dans leur solitude, comme l'a remarqué Racine, le plaisir de faire des sabots, & celui de tourner les Jésuites en ridicule.

Il semble donc que les spectacles, à ne les considérer encore que du côté de l'amusement, peuvent être accordés aux hommes, du moins comme un jouet qu'on donne à des enfans qui souffrent. Mais ce n'est pas seulement un jouet qu'on a prétendu leur donner, ce sont des leçons utiles déguisées sous l'apparence du plaisir. Non-seulement on a voulu distraire de leurs peines ces enfans adultes; on a voulu que ce théâtre, où ils ne vont en apparence que pour rire ou pour pleurer, devînt pour eux, sans qu'ils s'en apperçussent, une école de mœurs & de vertu. Voilà, Monsieur, de quoi vous croyez le théâtre incapable; vous lui attribuez même un effet absolument contraire, & vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous, que les Ecrivains dramatiques ont pour but principal de plaire, & que celui d'être utiles est tout au plus le second : mais qu'importe, s'ils sont en effet utiles, que ce soit leur premier ou leur second objet? Soyons de bonne foi, Monsieur, avec nous-mêmes, & convenons que les Auteurs de théâtre n'ont rien en cela qui

les diſtingue des autres. L'eſtime publique eſt le but principal de tout Ecrivain; & la premiere vérité qu'il veut apprendre à ſes lecteurs, c'eſt qu'il eſt digne de cette eſtime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ſes ouvrages; l'indifférence ſe taît, & ne fait point tant de bruit; les injures même dites à une nation ne ſont quelquefois qu'un moyen plus piquant de ſe rappeller à ſon ſouvenir. Et le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés & les Rois, ſi les Athéniens euſſent paſſé leur chemin ſans le regarder & ſans l'entendre. La vraie philoſophie ne conſiſte point à fouler aux pieds la gloire, & encore moins à le dire; mais à n'en pas faire dépendre ſon bonheur, même en tâchant de la mériter. On n'écrit donc, Monſieur, que pour être lu, & on ne veut être lu que pour être eſtimé; j'ajoute, pour être eſtimé de la multitude, de cette multitude même, dont on fait d'ailleurs (& avec raiſon) ſi peu de cas. Une voix ſecrete & importune nous crie, que ce qui eſt beau, grand & vrai plaît à tout le monde, & que ce qui n'obtient pas le ſuffrage général, manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainſi quand on cherche les éloges du vulgaire, c'eſt moins comme une récompenſe flatteuſe en elle-même, que comme le gage le plus ſûr de la bonté d'un ouvrage. L'amour-propre qui n'annonce que des prétentions modérées, en déclarant qu'il ſe borne à l'approbation du petit nombre, eſt un amour-propre timide qui ſe conſole d'avance, ou un amour-propre mécontent qui ſe conſole après coup. Mais quel que ſoit le but d'un Ecrivain, ſoit d'être loué, ſoit d'être utile, ce but n'importe gueres au public, ce

n'eſt point là ce qui regle ſon jugement, c'eſt uniquement le degré de plaiſir ou de lumiere qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'inſtruiſent, il encourage ceux qui l'amuſent, il applaudit ceux qui l'inſtruiſent en l'amuſant. Or, les bonnes pieces de théâtre me paroiſſent réunir ces deux derniers avantages. C'eſt la morale miſe en action, ce ſont les préceptes réduits en exemple; la tragédie nous offre les malheurs produits par les vices des hommes, la comédie les ridicules attachés à leurs défauts; l'une & l'autre mettent ſous les yeux ce que la morale ne montre que d'une maniere abſtraite & dans une eſpece de lointain. Elles développent & fortifient par les mouvemens qu'elles excitent en nous, les ſentimens dont la nature a mis le germe dans nos ames.

On va, ſelon vous, s'iſoler au ſpectacle, on y va oublier ſes proches, ſes concitoyens & ſes amis. Le ſpectacle eſt au contraire celui de tous nos plaiſirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous préſente de la vie humaine, & par les impreſſions qu'il nous donne & qu'il nous laiſſe. Un Poëte dans ſon enthouſiaſme, un Géometre dans ſes méditations profondes, ſont bien plus iſolés qu'on ne l'eſt au théâtre. Mais quand les plaiſirs de la ſcene nous feroient perdre pour un moment le ſouvenir de nos ſemblables, n'eſt-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache, de tout amuſement qui nous entraîne? Combien de momens dans la vie où l'homme le plus vertueux oublie ſes compatriotes & ſes amis ſans les aimer moins; & vous-même, Monſieur, n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres que pour y penſer toujours?

Vous avez bien de la peine, ajoutez - vous, à concevoir cette regle de la poétique des anciens, que le théâtre purge les passions en les excitant. La regle, ce me semble, est vraie, mais elle a le défaut d'être mal énoncée ; & c'est sans doute par cette raison qu'elle a produit tant de disputes, qu'on se seroit épargnées si on avoit voulu s'entendre. Les passions dont le théâtre tend à nous garantir, ne sont pas celles qu'il excite ; mais il nous en garantit en excitant en nous les passions contraires : j'entends ici par *passion*, avec la plupart des Ecrivains de morale, toute affection vive & profonde qui nous attache fortement à son objet. En ce sens, la tragédie se sert des passions utiles & louables, pour réprimer les passions blâmables & nuisibles ; elle emploie, par exemple, les larmes & la compassion dans Zaïre, pour nous précautionner contre l'amour violent & jaloux ; l'amour de la Patrie dans Brutus, pour nous guérir de l'ambition ; la terreur & la crainte de la vengeance céleste dans Sémiramis, pour nous faire haïr & éviter le crime. Mais si avec quelques Philosophes on n'attache l'idée de passion qu'aux affections criminelles, il faudra pour lors se borner à dire que le théâtre les corrige en nous rappellant aux affections naturelles ou vertueuses, que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes passions.

« Voilà, objectez-vous, un remede bien foible & cherché » bien loin : l'homme est naturellement bon ; l'amour de » la vertu, quoi qu'en disent les Philosophes, est inné dans » nous ; il n'y a personne, excepté les scélérats de profes- » sion, qui avant d'entendre une tragédie ne soit déjà per-

» fuadé des vérités dont elle va nous inftruire; & à l'égard » des hommes plongés dans le crime, ces vérités font bien » inutiles à leur faire entendre, & leur cœur n'a point d'o- » reilles ». L'homme eft naturellement bon, je le veux; cette queftion demanderoit un trop long examen; mais vous conviendrez du moins que la fociété, l'intérêt, l'exemple, peuvent faire de l'homme un être méchant. J'avoue que quand il voudra confulter fa raifon, il trouvera qu'il ne peut être heureux que par la vertu; & c'eft en ce feul fens que vous pouvez regarder l'amour de la vertu comme inné dans nous; car vous ne croyez pas apparemment que le *fœtus* & les enfans à la mamelle ayent aucune notion du jufte & de l'injufte. Mais la raifon ayant à combattre en nous des paffions qui étouffent fa voix, emprunte le fecours du théâtre pour imprimer plus profondément dans notre ame les vérités que nous avons befoin d'apprendre. Si ces vérités gliffent fur les fcélérats décidés, elles trouvent dans le cœur des autres une entrée plus facile; elles s'y fortifient quand elles y étoient déjà gravées; incapables peut-être de ramener les hommes perdus, elles font au moins propres à empêcher les autres de fe perdre. Car la morale eft comme la médecine; beaucoup plus fûre dans ce qu'elle fait pour prévenir les maux, que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

L'effet de la morale du théâtre eft donc moins d'opérer un changement fubit dans les cœurs corrompus, que de prémunir contre le vice les ames foibles par l'exercice des fentimens honnêtes, & d'affermir dans ces mêmes fentimens les ames vertueufes. Vous appellez paffagers & ftériles les mou-

vemens que le théâtre excite, parce que la vivacité de ces mouvemens semble ne durer que le tems de la piece ; mais leur effet, pour être lent & comme insensible, n'en est pas moins réel aux yeux du Philosophe. Ces mouvemens sont des secousses par lesquelles le sentiment de la vertu a besoin d'être réveillé dans nous ; c'est un feu qu'il faut de tems en tems ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre.

Voilà, Monsieur, les fruits naturels de la morale mise en action sur le théâtre ; voilà les seuls qu'on en puisse attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués, croyez-vous que la morale réduite aux préceptes en produise beaucoup davantage ? Il est bien rare que les meilleurs livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y sont pas disposés d'avance ; est-ce une raison pour proscrire ces livres ? Demandez à nos prédicateurs les plus fameux combien ils font de conversions par an ; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par siecle, encore faut-il que le siecle soit bon ; sur cette réponse leur défendrez-vous de prêcher, & à nous de les entendre ?

« Belle comparaison, direz-vous ; je veux que nos prédi-
» cateurs & nos moralistes n'ayent pas des succès brillans ;
» au moins ne font-ils pas grand mal, si ce n'est peut-être
» celui d'ennuyer quelquefois ; mais c'est précisément parce
» que les Auteurs de théâtre nous ennuyent moins, qu'ils
» nous nuisent davantage. Quelle morale, que celle qui pré-
» sente si souvent aux yeux des spectateurs des monstres im-
» punis & des crimes heureux ? Un Atrée qui s'applaudit des
» horreurs qu'il a exercées contre son frere, un Néron qui
» empoisonne Britannicus pour régner en paix, une Médée

» qui égorge fes enfans, & qui part en infultant au défefpoir
» de leur pere, un Mahomet qui féduit & qui entraîne tout
» un peuple, victime & inftrument de fes fureurs ? Quel
» affreux fpectacle à montrer aux hommes, que des fcélérats
» triomphans » ? Pourquoi non, Monfieur, fi on leur rend ces fcélérats odieux dans leur triomphe même ? Peut-on mieux nous inftruire à la vertu, qu'en nous montrant d'un côté les fuccès du crime, & en nous faifant envier de l'autre le fort de la vertu malheureufe ? Ce n'eft pas dans la profpérité ni dans l'élévation qu'on a befoin d'apprendre à l'aimer, c'eft dans l'abjection & dans l'infortune. Or, fur cet effet du théâtre j'en appelle avec confiance à votre propre témoignage : interrogez les fpectateurs l'un après l'autre au fortir de ces tragédies que vous croyez une école de vice & de crime ; demandez-leur lequel ils aimeroient mieux être, de Britannicus ou de Néron, d'Atrée ou de Thyefte, de Zopire ou de Mahomet ; héfiteront-ils fur la réponfe ? Et comment héfiteroient-ils ? Pour nous borner à un feul exemple, quelle leçon plus propre à rendre le fanatifme exécrable, & à faire regarder comme des monftres ceux qui l'infpirent, que cet horrible tableau du quatrieme acte de Mahomet, où l'on voit Seïde, égaré par un zele affreux, enfoncer le poignard dans le fein de fon pere ? Vous voudriez, Monfieur, bannir cette tragédie de notre théâtre ? Plût à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cents ans ! L'efprit philofophique qui l'a dictée feroit de même date parmi nous, & peut-être eût épargné à la nation Françoife, d'ailleurs fi paifible & fi douce, les horreurs & les atrocités religieufes auxquelles elle s'eft livrée.
Si

Si cette tragédie laiſſe quelque choſe à regretter aux ſages, c'eſt de n'y voir que les forfaits cauſés par le zele d'une fauſſe religion, & non les malheurs encore plus déplorables, où le zele aveugle pour une religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet, je crois pouvoir le dire de même des autres tragédies qui vous paroiſſent ſi dangereuſes. Il n'en eſt, ce me ſemble, aucune qui ne laiſſe dans notre ame après la repréſentation, quelque grande & utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans Œdipe un Prince fort à plaindre ſans doute, mais toujours coupable, puiſqu'il a voulu, contre l'avis même des Dieux, braver ſa deſtinée ; dans Phedre, une femme que la violence de ſa paſſion peut rendre malheureuſe, mais non pas excuſable, puiſqu'elle travaille à perdre un Prince vertueux dont elle n'a pu ſe faire aimer ; dans Catilina, le mal que l'abus des grands talens peut faire au genre-humain ; dans Médée & dans Atrée, les effets abominables de l'amour criminel & irrité, de la vengeance & de la haine. D'ailleurs, quand ces pieces ne nous enſeigneroient directement aucune vérité morale, ſeroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuſes? Il ſuffiroit pour les juſtifier de ce reproche, de faire attention aux ſentimens louables, ou tout au moins naturels, qu'elles excitent en nous ; Œdipe & Phedre l'attendriſſement ſur nos ſemblables, Atrée & Médée le frémiſſement & l'horreur. Quand nous irions à ces tragédies, moins pour être inſtruits que pour être remués, quel ſeroit en cela notre crime & le leur ? Elles ſeroient pour les honnêtes gens, s'il eſt permis

d'employer cette comparaifon, ce que les fupplices font pour le peuple, un fpectacle où ils affifteroient par le feul befoin, que tous les hommes ont d'être émus. C'eft en effet ce befoin & non pas, comme on le croit communément, un fentiment d'inhumanité qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit au contraire ces exécutions avec un mouvement de trouble & de pitié, qui va quelquefois jufqu'à l'horreur & aux larmes. Il faut à ces ames rudes, concentrées & groffieres, des fecouffes fortes pour les ébranler. La tragédie fuffit aux ames plus délicates & plus fenfibles; quelquefois même, comme dans Médée & dans Atrée, l'impreffion eft trop violente pour elles. Mais bien loin d'être alors dangereufe, elle eft au contraire importune; & un fentiment de cette efpece peut-il être une fource de vices & de forfaits? Si dans les pieces où l'on expofe le crime à nos yeux, les fcélérats ne font pas toujours punis, le fpectateur eft affligé qu'ils ne le foient pas: quand il ne peut en accufer le Poëte, toujours obligé de fe conformer à l'hiftoire, c'eft alors, fi je puis parler ainfi, l'hiftoire elle-même qu'il accufe; & il fe dit en fortant

Faifons notre devoir, & laiffons faire aux Dieux.

Auffi dans un fpectacle qui laifferoit plus de liberté au Poëte, dans notre Opéra, par exemple, qui n'eft d'ailleurs ni le fpectacle de la vérité ni celui des mœurs, je doute qu'on pardonnât à l'Auteur de laiffer à jamais le crime impuni. Je me fouviens d'avoir vu autrefois en manufcrit un opéra

d'Atrée, où ce monstre périssoit écrasé de la foudre, en criant avec une satisfaction barbare,

Tonnez, Dieux impuissans, frappez, je suis vengé.

Cette situation vraiment théâtrale, secondée par une musique effrayante, eût produit, ce me semble, un des plus heureux dénouemens qu'on puisse imaginer au théâtre lyrique.

Si dans quelques tragédies on a voulu nous intéresser pour des scélérats, ces tragédies ont manqué leur objet; c'est la faute du Poëte & non du genre; vous trouverez des historiens même qui ne sont pas exempts de ce reproche; en accuserez-vous l'histoire ? Rappellez-vous, Monsieur, un de nos chefs-d'œuvre en ce genre, la conjuration de Venise de l'Abbé de St. Réal, & l'espece d'intérêt qu'il nous inspire (sans l'avoir peut-être voulu) pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur Patrie; on s'afflige presque après cette lecture de voir tant de courage & d'habileté devenus inutiles; on se reproche ce sentiment, mais il nous saisit malgré nous, & ce n'est que par réflexion qu'on prend part au salut de Venise. Je vous avouerai à cette occasion (contre l'opinion assez généralement établie), que le sujet de *Venise sauvée* me paroît bien plus propre au théâtre que celui de Manlius Capitolinus, quoique ces deux pieces ne different gueres que par les noms & l'état des personnages; des malheureux qui conspirent pour se rendre libres, sont moins odieux que des sénateurs qui cabalent pour se rendre maîtres.

Mais ce qui paroît, Monsieur, vous avoir choqué le plus dans nos pieces, c'est le rôle qu'on y fait jouer à l'amour.

Cette paſſion, le grand mobile des actions des hommes, eſt en effet le reſſort preſque unique du théâtre François; & rien ne vous paroît plus contraire à la ſaine morale que de réveiller par des peintures & des ſituations ſéduiſantes un ſentiment ſi dangereux. Permettez-moi de vous faire une queſtion avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la ſociété? Ce ſeroit, je crois, pour elle un grand bien & un grand mal. Mais vous chercheriez en vain à détruire cette paſſion dans les hommes; il ne paroît pas d'ailleurs que votre deſſein ſoit de la leur interdire, du moins ſi on en juge par les deſcriptions intéreſſantes que vous en faites, & auxquelles toute l'auſtérité de votre philoſophie n'a pu ſe refuſer. Or, ſi on ne peut, & ſi on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes, que reſte-t-il à faire, ſinon de le diriger vers une fin honnête, & de nous montrer dans des exemples illuſtres ſes fureurs & ſes foibleſſes, pour nous en défendre ou nous en guérir? Vous convenez que c'eſt l'objet de nos tragédies; mais vous prétendez que l'objet eſt manqué par les efforts même que l'on fait pour le remplir, que l'impreſſion du ſentiment reſte, & que la morale eſt bientôt oubliée. Je prendrai, Monſieur, pour vous répondre, l'exemple même que vous apportez de la tragédie de Bérénice, où Racine a trouvé l'art de nous intéreſſer pendant cinq actes avec ces ſeuls mots, *je vous aime, vous êtes Empereur & je pars*; & où ce grand Poëte a ſu réparer par les charmes de ſon ſtyle le défaut d'action & la monotonie de ſon ſujet. Tout ſpectateur ſenſible, je l'avoue, ſort de cette tragédie le cœur affligé, partageant en quelque

maniere le ſacrifice qui coûte ſi cher à Titus, & le déſeſpoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce ſpectateur regarde au fond de ſon ame, & approfondit le ſentiment triſte qui l'occupe, qu'y apperçoit-il, Monſieur? Un retour affligeant ſur le malheur de la condition humaine, qui nous oblige preſque toujours de faire céder nos paſſions à nos devoirs. Cela eſt ſi vrai, qu'au milieu des pleurs que nous donnons à Bérénice, le bonheur du monde attaché au ſacrifice de Titus, nous rend inexorables ſur la néceſſité de ce ſacrifice même dont nous le plaignons; l'intérêt que nous prenons à ſa douleur, en admirant ſa vertu, ſe changeroit en indignation s'il ſuccomboit à ſa foibleſſe. En vain Racine même, tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du cœur, eût eſſayé de nous repréſenter ce Prince, entre Bérénice d'un côté & Rome de l'autre, ſenſible aux prieres d'un peuple qui embraſſe ſes genoux pour le retenir, mais cédant aux larmes de ſa maîtreſſe; les adieux les plus touchans de ce Prince à ſes ſujets ne le rendroient que plus mépriſable à nos yeux; nous n'y verrions qu'un monarque vil, qui pour ſatisfaire une paſſion obſcure, renonce à faire du bien aux hommes, & qui va dans les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque choſe au contraire adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'eſt le ſpectacle de tout un peuple devenu heureux par le courage du Prince: rien n'eſt plus propre à conſoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui ſouffrent, & l'homme vertueux ſuſpend le cours de ſes larmes en eſſuyant celles des autres. Cette tragédie, Monſieur, a d'ailleurs un autre avantage, c'eſt de nous rendre plus grands à nos pro-

pres yeux en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puiſſante & la plus douce de toutes les paſſions, que pour nous apprendre à la vaincre, en la faiſant céder, quand le devoir l'exige, à des intérêts plus preſſans & plus chers. Ainſi elle nous flatte & nous éleve tout à la fois, par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendreſſe de notre ame, & par le courage qu'elle nous inſpire pour réprimer ce ſentiment dans ſes effets, en conſervant le ſentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour ſur nos théâtres étoient dangereuſes, ce ne pourroit être tout au plus que chez une nation déjà corrompue, à qui les remedes même ſerviroient de poiſon : auſſi ſuis-je perſuadé, malgré l'opinion contraire où vous êtes, que les repréſentations théâtrales ſont plus utiles à un peuple qui a conſervé ſes mœurs, qu'à celui qui auroit perdu les ſiennes. Mais quand l'état préſent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la tragédie comme un nouveau moyen de corruption, la plupart de nos pieces me paroiſſent bien propres à nous raſſurer à cet égard. Ce qui devroit, ce me ſemble, vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons ſi fréquemment ſur nos théâtres, ce n'eſt pas la vivacité avec laquelle il eſt peint, c'eſt le rôle froid & ſubalterne qu'il y joue preſque toujours. L'amour, ſi on en croit la multitude, eſt l'ame de nos tragédies ; pour moi, il m'y paroît preſque auſſi rare que dans le monde. La plupart des perſonnages de Racine même ont à mes yeux moins de paſſion que de métaphyſique, moins de chaleur que de galanterie. Qu'eſt-ce que l'amour dans Mithridate, dans Iphi-

génie, dans Britannicus, dans Bajazet même, & dans Andromaque, si on en excepte quelques traits des rôles de Roxane & d'Hermione? Phedre est peut-être le seul ouvrage de ce grand homme, où l'amour soit vraiment terrible & tragique; encore y est-il défiguré par l'intrigue obscure d'Hippolite & d'Aricie. Arnaud l'avoit bien senti, quand il disoit à Racine: *pourquoi cet Hippolite amoureux?* Le reproche étoit moins d'un casuiste que d'un homme de goût; on sait la réponse que Racine lui fit: *eh, Monsieur, sans cela qu'auroient dit les petits-maîtres?* Ainsi c'est à la frivolité de la nation que Racine a sacrifié la perfection de sa piece. L'amour dans Corneille est encore plus languissant & plus déplacé: son génie semble s'être épuisé dans le Cid à peindre cette passion, & il n'y a presqu'aucune de ses autres tragédies que l'amour ne dépare & ne refroidisse. Ce sentiment exclusif & impérieux, si propre à nous consoler de tout, ou à nous rendre tout insupportable, à nous faire jouir de notre existence, ou à nous la faire détester, veut être sur le théâtre comme dans nos cœurs, y régner seul & sans partage. Par-tout où il ne joue pas le premier rôle, il est dégradé par le second. Le seul caractere qui lui convienne dans la tragédie, est celui de la véhémence, du trouble & du désespoir: ôtez-lui ces qualités, ce n'est plus, si j'ose parler ainsi, qu'une passion commune & bourgeoise. Mais, dira-t-on, en peignant l'amour de la sorte, il deviendra monotone, & toutes nos pieces se ressembleront. Et pourquoi s'imaginer, comme ont fait presque tous nos Auteurs, qu'une piece ne puisse nous intéresser sans amour? Sommes-nous plus difficiles ou plus insensibles que

les Athéniens ? & ne pouvons-nous pas trouver à leur exemple une infinité d'autres sujets capables de remplir dignement le théâtre, les malheurs de l'ambition, le spectacle d'un héros dans l'infortune, la haine de la superstition & des tyrans, l'amour de la patrie, la tendresse maternelle ? Ne faisons point à nos Françoises l'injure de penser que l'amour seul puisse les émouvoir, comme si elles n'étoient ni citoyennes ni meres. Ne les avons-nous pas vues s'intéresser à la mort de César, & verser des larmes à Mérope ?

Je viens, Monsieur, à vos objections sur la comédie. Vous n'y voyez qu'un exemple continuel de libertinage, de perfidie & de mauvaises mœurs ; des femmes qui trompent leurs maris, des enfans qui volent leurs peres, d'honnêtes bourgeois dupés par des fripons de Cour. Mais je vous prie de considérer un moment sous quel point de vue tous ces vices nous sont représentés sur le théâtre. Est-ce pour les mettre en honneur ? Nullement ; il n'est point de spectateur qui s'y méprenne ; c'est pour nous ouvrir les yeux sur la source de ces vices ; pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui en eux-mêmes ne blessent point l'honnêteté), une des causes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *George Dandin ?* que le déréglement des femmes est la suite ordinaire des mariages mal assortis où la vanité a présidé ; dans le *Bourgeois Gentilhomme ?* qu'un bourgeois qui veut sortir de son état, avoir une femme de la Cour pour maîtresse, & un grand Seigneur pour ami, n'aura pour maîtresse qu'une femme perdue, & pour ami qu'un honnête voleur ; dans les

ſcenes d'*Harpagon* & de ſon fils ? que l'avarice des peres produit la mauvaiſe conduite des enfans; enfin dans toutes, cette vérité ſi utile, *que les ridicules de la ſociété y ſont une ſource de déſordres.* Et quelle maniere plus efficace d'attaquer nos ridicules, que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchans à nos dépens ? En vain diriez-vous que dans la comédie nous ſommes plus frappés du ridicule qu'elle joue, que des vices dont ce ridicule eſt la ſource. Cela doit être, puiſque l'objet naturel de la comédie eſt la correction de nos défauts par le ridicule, leur antidote le plus puiſſant, & non la correction de nos vices qui demande des remedes d'un autre genre. Mais ſon effet n'eſt pas pour cela de nous faire préférer le vice au ridicule; elle nous ſuppoſe pour le vice cette horreur qu'il inſpire à toute ame bien née : elle ſe ſert même de cette horreur pour combattre nos travers; & il eſt tout ſimple que le ſentiment qu'elle ſuppoſe nous affecte moins (dans le moment de la repréſentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous, ſans que pour cela elle nous faſſe prendre le change ſur celui de ces deux ſentimens qui doit dominer dans notre ame. Si quelques comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable & ſont preſque uniquement une école de mauvaiſes mœurs, on peut comparer leurs Auteurs à ces hérétiques, qui pour débiter le menſonge, ont abuſé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez, comme une ſatire cruelle de la vertu, le *Miſanthrope* de Moliere, ce chef-d'œuvre de notre théâtre comique; ſi néanmoins le *Tartuffe* ne lui eſt pas encore ſupérieur,

ſoit par la vivacité de l'action, ſoit par les ſituations théâtrales, ſoit enfin par la variété & la vérité des caracteres. Je ne ſais, Monſieur, ce que vous penſez de cette derniere piece, elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous, ne fût-ce que par l'averſion dont on ne peut ſe défendre pour l'eſpece d'hommes ſi odieuſe que Moliere y a joués & démaſqués. Mais je viens au Miſanthrope. Moliere, ſelon vous, a eu deſſein dans cette comédie de rendre la vertu ridicule. Il me ſemble que le ſujet & les détails de la piece, que le ſentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre, que l'eſprit & la vertu ne ſuffiſent pas pour la ſociété, ſi nous ne ſavons compâtir aux foibleſſes de nos ſemblables, & ſupporter leurs vices même; que les hommes ſont encore plus bornés que méchans, & qu'il faut les mépriſer ſans le leur dire. Quoique le Miſanthrope divertiſſe les ſpectateurs, il n'eſt pas pour cela ridicule à leurs yeux: il n'eſt perſonne au contraire qui ne l'eſtime, qui ne ſoit porté même à l'aimer & à le plaindre. On rit de ſa mauvaiſe humeur, comme de celle d'un enfant bien né & de beaucoup d'eſprit. La ſeule choſe que j'oſerois blâmer dans le rôle du Miſanthrope, c'eſt qu'Alceſte n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raiſonnable & philoſophe, que Moliere a voulu lui oppoſer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru, non pas abſolument, comme vous le prétendez, un caractere odieux, mais un caractere mal décidé, plein de ſageſſe dans ſes maximes & de fauſſeté dans ſa conduite. Rien de plus ſenſé que ce qu'il dit au Miſanthrope dans

la premiere ſcene ſur la néceſſité de s'accommoder aux travers des hommes ; rien de plus foible que ſa réponſe aux reproches dont le Miſanthrope l'accable ſur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un homme dont il ne ſait pas le nom. Il ne diſconvient pas de l'exagération qu'il a miſe dans cet accueil, & donne par-là beaucoup d'avantage au Miſanthrope. Il devoit répondre au contraire, que ce qu'Alceſte avoit pris pour un accueil exagéré, n'étoit qu'un compliment ordinaire & froid, une de ces formules de politeſſe dont les hommes ſont convenus de ſe payer réciproquement lorſqu'ils n'ont rien à ſe dire. Le Miſanthrope a encore plus beau jeu dans la ſcene du ſonnet. Ce n'eſt point Philinte qu'Oronte vient conſulter, c'eſt Alceſte ; & rien n'oblige Philinte de louer comme il fait le ſonnet d'Oronte à tort & à travers, & d'interrompre même la lecture par ſes fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât ſon avis, & ſe borner alors à des diſcours généraux, & à une approbation foible, parce qu'il ſent qu'Oronte veut être loué, & que dans des bagatelles de ce genre on ne doit la vérité qu'à ſes amis, encore faut-il qu'ils ayent grande envie ou grand beſoin qu'on la leur diſe. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere, l'emportement d'Alceſte, qui ſe pique de vérité dans les choſes les plus indifférentes, au riſque de bleſſer ceux à qui il la dit. Cette colere du Miſanthrope ſur la complaiſance de Philinte n'en eût été que plus plaiſante, parce qu'elle eût été moins fondée ; & la ſituation des perſonnages eût produit un jeu de théâtre d'autant plus grand, que Philinte eût été partagé entre l'embarras de contredire

Alceste & la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperçois, Monsieur, que je donne des leçons à Moliere.

Vous prétendez que dans cette scene du sonnet, le Misanthrope est presque un Philinte, & ses *je ne dis pas cela* répétés avant que de déclarer franchement son avis, vous paroissent hors de son caractere. Permettez-moi de n'être pas de votre sentiment. Le Misanthrope de Moliere n'est pas un homme grossier, mais un homme vrai; ses *je ne dis pas cela*, sur-tout de l'air dont il les doit prononcer, font suffisamment entendre qu'il trouve le sonnet détestable; ce n'est que quand Oronte le presse & le pousse à bout, qu'il doit lever le masque & lui rompre en visiere. Rien n'est, ce me semble, mieux ménagé & gradué plus adroitement que cette scene; & je dois rendre cette justice à nos spectateurs modernes, qu'il en est peu qu'ils écoutent avec plus de plaisir. Aussi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (supérieur peut-être de quelques années à son siecle) dût craindre aujourd'hui le sort équivoque qu'il eut à sa naissance; notre parterre, plus fin & plus éclairé qu'il ne l'étoit il y a soixante ans, n'auroit plus besoin du *Médecin malgré lui* pour aller au Misanthrope. Mais je crois en même tems avec vous, que d'autres chefs-d'œuvre du même poëte & de quelques autres, autrefois justement applaudis, auroient aujourd'hui plus d'estime que de succès, notre changement de goût en est la cause; nous voulons dans la tragédie plus d'action, & dans la comédie plus de finesse. La raison en est, si je ne me trompe, que les sujets communs sont presqu'entiérement épuisés sur les deux théâtres; & qu'il faut d'un côté plus de mouvement pour

nous intéresser à des héros moins connus, & de l'autre plus de recherche & plus de nuance pour faire sentir des ridicules moins apparens.

Le zele dont vous êtes animé contre la comédie, ne vous permet pas de faire grace à aucun genre, même à celui où l'on se propose de faire couler nos larmes par des situations intéressantes, & de nous offrir dans la vie commune des modeles de courage & de vertu; *autant vaudroit*, dites-vous, *aller au sermon*. Ce discours me surprend dans votre bouche. Vous prétendiez un moment auparavant, que les leçons de la tragédie nous sont inutiles, parce qu'on n'y met sur le théâtre que des héros, auxquels nous ne pouvons nous flatter de ressembler; & vous blâmez à présent les pieces où l'on n'expose à nos yeux que nos citoyens & nos semblables; ce n'est plus comme pernicieux aux bonnes mœurs, mais comme insipide & ennuyeux que vous attaquez ce genre. Dites, Monsieur, si vous le voulez, qu'il est le plus facile de tous; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir; il me semble au contraire qu'aucun genre de pieces n'y est plus propre; &, s'il m'est permis de juger de l'impression des autres par la mienne, j'avoue que je suis encore plus touché des scenes pathétiques de l'*Enfant prodigue*, que des pleurs d'*Andromaque* & d'*Iphigénie*. Les Princes & les Grands sont trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt qu'aux nôtres. Nous ne voyons, pour ainsi dire, les infortunes des Rois qu'en perspective; & dans le tems même où nous les plaignons, un sentiment confus semble nous dire pour nous consoler, que ces infortunes sont le prix de la

grandeur ſuprême, & comme les degrés par leſquels la nature rapproche les Princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette reſſource à nous offrir; ils ſont l'image fidelle des peines qui nous affligent ou qui nous menacent; un Roi n'eſt preſque pas notre ſemblable, & le ſort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroit blâmable dans ce genre, ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos Poëtes, eſt le mélange bizarre qu'ils y ont preſque toujours fait du pathétique & du plaiſant; deux ſentimens ſi tranchans & ſi diſparates ne ſont pas faits pour être voiſins; & quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonſtances bizarres où l'on rit & où l'on pleure à la fois, je demande ſi toutes les circonſtances de la vie ſont propres à être repréſentées ſur le théâtre, & ſi le ſentiment *trouble* & mal décidé qui réſulte de cet alliage des ris avec les pleurs, eſt préférable au plaiſir ſeul de pleurer, ou même au plaiſir ſeul de rire? *Les hommes ſont tous de fer!* s'écrie l'Enfant prodigue, après avoir fait à ſon valet la peinture odieuſe de l'ingratitude & de la dureté de ſes anciens amis; *& les femmes?* lui répond le valet, qui ne veut que faire rire le parterre; j'oſe inviter l'illuſtre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots, qui ne ſont là que pour défigurer un chef-d'œuvre. Il me ſemble qu'ils doivent produire ſur tous les gens de goût le même effet qu'un ſon aigre & diſcordant qui ſe feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une muſique touchante.

Après avoir dit tant de mal des ſpectacles, il ne vous reſtoit plus, Monſieur, qu'à vous déclarer auſſi contre les perſonnes qui les repréſentent & contre celles qui, ſelon

vous, nous y attirent; & c'eſt de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la maniere dont vous traitez les comédiens & les femmes. Votre philoſophie n'épargne perſonne, & on pourroit lui appliquer ce paſſage de l'Ecriture, *& manus ejus contra omnes*. Selon vous, l'habitude où ſont les comédiens de revêtir un caractere qui n'eſt pas le leur, les accoutume à la fauſſeté. Je ne ſaurois croire que ce reproche ſoit férieux. Vous feriez le procès ſur le même principe, à tous les Auteurs de pieces de théâtre, bien plus obligés encore que le comédien, de ſe transformer dans les perſonnages qu'ils ont à faire parler ſur la ſcene. Vous ajoutez qu'il eſt vil de s'expoſer aux ſifflets pour de l'argent; qu'en faut-il conclure? Que l'état de comédien eſt celui de tous où il eſt le moins permis d'être médiocre. Mais en récompenſe, quels applaudiſſemens plus flatteurs que ceux du théâtre? C'eſt-là où l'amour-propre ne peut ſe faire illuſion ni ſur les ſuccès, ni ſur les chûtes; & pourquoi refuſerions-nous à un acteur accueilli & deſiré du public le droit ſi juſte & ſi noble de tirer de ſon talent ſa ſubſiſtance? Je ne dis rien de ce que vous ajoutez (pour plaiſanter ſans doute) que les valets en s'exerçant à voler adroitement ſur le théâtre, s'inſtruiſent à voler dans les maiſons & dans les rues.

Supérieur, comme vous l'êtes, par votre caractere & par vos réflexions, à toute eſpece de préjugés, étoit-ce là, Monſieur, celui que vous deviez préférer pour vous y ſoumettre & pour le défendre? Comment n'avez-vous pas ſenti, que ſi ceux qui repréſentent nos pieces méritent d'être déshonorés, ceux qui les compoſent mériteroient auſſi de l'être; & qu'ainſi

en élevant les uns & en aviliſſant les autres, nous avons été tout à la fois bien inconſéquens & bien barbares? Les Grecs l'ont été moins que nous, & il ne faut point chercher d'autres cauſes de l'eſtime où les bons comédiens étoient parmi eux. Ils conſidéroient Eſopus par la même raiſon qu'ils admiroient Euripide & Sophocle. Les Romains, il eſt vrai, ont penſé différemment; mais chez eux la comédie étoit jouée par des eſclaves; occupés de grands objets, ils ne vouloient employer que des eſclaves à leurs plaiſirs.

La chaſteté des comédiennes, j'en conviens avec vous, eſt plus expoſée que celle des femmes du monde; mais auſſi la gloire de vaincre en doit être plus grande: il n'eſt pas rare d'en voir qui réſiſtent long-tems, & il ſeroit plus commun d'en trouver qui réſiſtaſſent toujours, ſi elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de conſidération réelle qu'elles en retirent. Le plus ſûr moyen de vaincre les paſſions, eſt de les combattre par la vanité: qu'on accorde des diſtinctions aux comédiennes ſages, & ce ſera, j'oſe le prédire, l'ordre de l'Etat le plus ſévere dans ſes mœurs. Mais quand elles voient que d'un côté on ne leur fait aucun gré de ſe priver d'amans, & que de l'autre il eſt permis aux femmes du monde d'en avoir, ſans en être moins conſidérées, comment ne chercheroient-elles pas leur conſolation dans des plaiſirs qu'elles s'interdiroient en pure perte?

Vous êtes du moins, Monſieur, plus juſte ou plus conſéquent que le public; votre ſortie ſur nos actrices en a valu une très-violente aux autres femmes. Je ne ſais ſi vous êtes du petit nombre des ſages qu'elles ont ſu quelquefois rendre malheureux,

malheureux, & si par le mal que vous en dites, vous avez voulu leur restituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente censure vous fasse parmi elles beaucoup d'ennemies; on voit percer à travers vos reproches le goût très-pardonnable que vous avez conservé pour elles, peut-être même quelque chose de plus vif; ce mélange de sévérité & de foiblesse (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera aisément obtenir grace; elles sentiront du moins, & elles vous en sauront gré, qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur, que pour les voir & les juger avec une indifférence philosophique. Mais comment allier cette indifférence avec le sentiment si séduisant qu'elles inspirent? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles sans intérêt? Essayons néanmoins, pour les apprécier avec justice, sans adulation comme sans humeur, d'oublier en ce moment combien leur société est aimable & dangereuse; relisons Epictete avant que d'écrire, & tenons-nous fermes pour être austeres & graves.

Je n'examinerai point, Monsieur, si vous avez raison de vous écrier, *où trouvera-t-on une femme aimable & vertueuse?* comme le Sage s'écrioit autrefois, *où trouvera-t-on une femme forte?* Le genre-humain seroit bien à plaindre, si l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet aussi rare que vous le dites. Mais si par malheur vous aviez raison, quelle en seroit la triste cause? L'esclavage & l'espece d'avilissement où nous avons mis les femmes; les entraves que nous donnons à leur esprit & à leur ame; le jargon futile, & humiliant pour elles & pour nous, auquel nous avons réduit notre

commerce avec elles, comme ſi elles n'avoient pas une raiſon à cultiver, ou n'en étoient pas dignes; enfin l'éducation funeſte, je dirois preſque meurtriere, que nous leur preſcrivons, ſans leur permettre d'en avoir d'autre; éducation où elles apprennent preſque uniquement à ſe contrefaire ſans ceſſe, à n'avoir pas un ſentiment qu'elles n'étouffent, une opinion qu'elles ne cachent, une penſée qu'elles ne déguiſent. Nous traitons la nature en elles comme nous la traitons dans nos jardins, nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des nations ont agi comme nous à leur égard, c'eſt que par-tout les hommes ont été les plus forts, & que par-tout le plus fort eſt l'oppreſſeur & le tyran du plus foible. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut les éclairer & leur élever l'ame, eſt bien capable, en mettant leur vanité à la gêne, de flatter leur amour-propre. On diroit que nous ſentons leurs avantages, & que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous diſſimuler que dans les ouvrages de goût & d'agrément, elles réuſſiroient mieux que nous, ſur-tout dans ceux dont le ſentiment & la tendreſſe doivent être l'ame; car quand vous dites qu'*elles ne ſavent ni décrire, ni ſentir l'amour même*, il faut que vous n'ayez jamais lu les lettres d'Héloïſe, ou que vous ne les ayez lues que dans quelque poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel, talent propre à un tems d'ignorance, où la nature ſeule donnoit des leçons, peut s'être affoibli dans notre ſiecle, & que les femmes, devenues à notre exemple plus coquettes que paſſionnées, ſauront bientôt

aimer auſſi peu que nous & le dire auſſi mal ; mais ſera-ce la faute de la nature ? A l'égard des ouvrages de génie & de ſagacité, mille exemples nous prouvent que la foibleſſe du corps n'y eſt pas un obſtacle dans les hommes ; pourquoi donc une éducation plus ſolide & plus mâle ne mettroit-elle pas les femmes à portée d'y réuſſir ? Deſcartes les jugeoit plus propres que nous à la Philoſophie, & une Princeſſe malheureuſe a été ſon plus illuſtre diſciple. Plus inexorable pour elles, vous les traiterez, Monſieur, comme ces peuples vaincus, mais redoutables, que leurs conquérans déſarment ; & après avoir ſoutenu que la culture de l'eſprit eſt pernicieuſe à la vertu des hommes, vous en conclurez qu'elle le ſeroit encore plus à celle des femmes. Il me ſemble au contraire que les hommes devant être plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables ſources de leur bonheur, le genre-humain doit gagner à s'inſtruire. Si les ſiecles éclairés ne ſont pas moins corrompus que les autres, c'eſt que la lumiere y eſt trop inégalement répandue ; qu'elle eſt reſſerrée & concentrée dans un trop petit nombre d'eſprits ; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont aſſez de force pour découvrir aux ames communes l'attrait & les avantages du vice, & non pour leur en faire voir les dangers & l'horreur : le grand défaut de ce ſiecle philoſophe eſt de ne l'être pas encore aſſez. Mais quand la lumiere ſera plus libre de ſe répandre, plus étendue & plus égale, nous en ſentirons alors les effets bienfaiſans : nous ceſſerons de tenir les femmes ſous le joug & dans l'ignorance, & elles de ſéduire, de tromper & de gouverner leurs maîtres. L'amour ſera pour lors entre

les deux fexes, ce que l'amitié la plus douce & la plus vraie eft entre les hommes vertueux ; ou plutôt ce fera un fentiment plus délicieux encore, le complément & la perfection de l'amitié, fentiment qui dans l'intention de la nature, devoit nous rendre heureux, & que pour notre malheur nous avons fu altérer & corrompre.

Enfin ne nous arrêtons pas feulement, Monfieur, aux avantages que la fociété pourroit tirer de l'éducation des femmes; ayons de plus l'humanité & la juftice de ne pas leur refufer ce qui peut leur adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'efprit & l'exercice des talens font propres à nous diftraire de nos maux, & à nous confoler dans nos peines : pourquoi refufer à la plus aimable moitié du genre-humain deftinée à partager avec nous le malheur d'être, le foulagement le plus propre à le lui faire fupporter ? Philofophes que la nature a répandus fur la furface de la terre, c'eft à vous à détruire, s'il vous eft poffible, un préjugé fi funefte; c'eft à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être peres, d'ofer les premiers fecouer le joug d'un barbare ufage, en donnant à leurs filles la même éducation qu'à leurs autres enfans. Qu'elles apprennent feulement de vous, en recevant cette éducation précieufe, à la regarder uniquement comme un préfervatif contre l'oifiveté, un rempart contre les malheurs; & non comme l'aliment d'une curiofité vaine, & le fujet d'une oftentation frivole. Voilà tout ce que vous devez & tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique, qui peut les condamner à paroître ignorantes, mais non pas les forcer à l'être. On vous a vus fi fouvent, pour

des motifs très-légers, par vanité ou par humeur, heurter de front les idées de votre fiecle; pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver, que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde, pour rendre la vie moins amere à ceux qui la tiennent de vous, & que la nature a deftinés à vous furvivre & à fouffrir; pour leur procurer dans l'infortune, dans les maladies, dans la pauvreté, dans la vieilleffe, des reffources dont notre injuftice les a privées! On regarde communément, Monfieur, les femmes comme très-fenfibles & très-foibles; je les crois au contraire ou moins fenfibles ou moins foibles que nous. Sans force de corps, fans talens, fans étude qui puiffe les arracher à leurs peines, & les leur faire oublier quelques momens, elles les fupportent néanmoins, elles les dévorent, & favent quelquefois les cacher mieux que nous; cette fermeté fuppofe en elles, ou une ame peu fufceptible d'impreffions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de fituations cruelles auxquelles les hommes ne réfiftent que par le tourbillon d'occupation qui les entraîne? Les chagrins des femmes feroient-ils moins pénétrans & moins vifs que les nôtres? Ils ne devroient pas l'être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur, les nôtres n'ont fouvent pour principe que la vanité & l'ambition. Mais ces fentimens étrangers, que l'éducation a portés dans notre ame, que l'habitude y a gravés, & que l'exemple y fortifie, deviennent (à la honte de l'humanité) plus puiffans fur nous que les fentimens naturels; la douleur fait plus périr de Miniftres déplacés que d'amans malheureux.

Voilà, Monfieur, fi j'avois à plaider la caufe des femmes,

ce que j'oferois dire en leur faveur ; je les défendrois moins fur ce qu'elles font que fur ce qu'elles pourroient être. Je ne les louerois point en foutenant avec vous que la pudeur leur eft naturelle ; ce feroit prétendre que la nature ne leur a donné ni befoins, ni paffions ; la réflexion peut réprimer les defirs, mais le premier mouvement (qui eft celui de la nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la fociété & les loix ont rendu la pudeur néceffaire aux femmes ; & fi je fais jamais un livre fur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en fera le premier chapitre. Mais en paroiffant moins prévenu que vous pour la modeftie de leur fexe, je ferai plus favorable à leur confervation ; & malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles, foit de les deftiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois, Monfieur, & je crains bien de m'en appercevoir trop tard, que le plaifir de m'entretenir avec vous, l'apologie des femmes, & peut-être cet intérêt fecret qui nous féduit toujours pour elles, m'ont entraîné trop loin & trop long-tems hors de mon fujet. En voilà donc affez, & peut-être trop, fur la partie de votre lettre qui concerne les fpectacles en eux-mêmes, & les dangers de toute efpece dont vous les rendez refponfables. Rien ne pourra plus leur nuire, fi votre Ecrit n'y réuffit pas ; car il faut avouer qu'aucun de nos prédicateurs ne les a combattus avec autant de force & de fubtilité que vous. Il eft vrai que la fupériorité de vos talens ne doit pas feule en avoir l'honneur. La plupart de nos

Orateurs chrétiens en attaquant la comédie, condamnent ce qu'ils ne connoiſſent pas ; vous avez au contraire étudié, analyſé, compoſé vous-même pour en mieux juger les effets, le poiſon dangereux dont vous cherchez à nous préſerver : & vous décriez nos pieces de théâtre avec l'avantage non-ſeulement d'en avoir vu, mais d'en avoir fait. Néanmoins cet avantage même forme contre vous une objection incommode, que vous paroiſſez avoir ſentie en n'oſant vous la faire, & à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les ſpectacles, ſelon vous, ſont néceſſaires dans une ville auſſi corrompue que celle que vous avez habitée long-tems ; & c'eſt apparemment pour ſes habitans pervers, (car ce n'eſt pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été compoſées. C'eſt-à-dire, Monſieur, que vous nous avez traité comme ces animaux expirans, qu'on acheve dans leurs maladies de peur de les voir trop long-tems ſouffrir. Aſſez d'autres ſans vous auroient pris ce ſoin ; & votre délicateſſe n'aura-t-elle rien à ſe reprocher à notre égard ? Je le crains d'autant plus, que le talent dont vous avez montré au théâtre lyrique de ſi heureux eſſais, comme muſicien & comme poëte, eſt du moins auſſi propre à faire aux ſpectacles des partiſans, que votre éloquence à leur en enlever. Le plaiſir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre ; & vous aurez long-tems la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos Ecrits contre la comédie auroient pu nous faire.

Il me reſte à vous dire un mot ſur les deux autres articles de votre lettre, & en premier lieu ſur les raiſons que vous apportez contre l'établiſſement d'un théâtre de comédie à Geneve. Cette

partie de votre ouvrage, je dois l'avouer, eſt celle qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très-indulgent envers nous-mêmes, nous regardons les ſpectacles comme un aliment néceſſaire à notre frivolité; mais nous décidons volontiers que Geneve ne doit point en avoir, pourvu que nos riches oiſifs aillent tous les jours pendant trois heures ſe ſoulager au théâtre du poids du tems qui les accable, peu leur importe qu'on s'amuſe ailleurs; parce que Dieu, pour me ſervir d'une de vos plus heureuſes expreſſions, les a doués d'une douceur très-méritoire à ſupporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéreſſent un peu plus que nous à ce qui les regarde, applaudiſſent de même à votre ſévérité. C'eſt d'après un deſir qui m'a paru preſque général dans vos concitoyens, que j'ai propoſé l'établiſſement d'un théâtre dans leur ville, & j'ai peine à croire qu'ils ſe livrent avec autant de plaiſir aux amuſemens que vous y ſubſtituez. On m'aſſure même que pluſieurs de ces amuſemens, quoiqu'en ſimple projet, alarment déjà vos graves Miniſtres: qu'ils ſe récrient ſur-tout contre les danſes que vous voulez mettre à la place de la comédie; & qu'il leur paroît plus dangereux encore de ſe donner en ſpectacle que d'y aſſiſter.

Au reſte, c'eſt à vos compatriotes ſeuls à juger de ce qui peut en ce genre leur être utile ou nuiſible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets & les ſuites de la comédie, ce que j'ai déjà dit en ſa faveur ne les déterminera point à la recevoir, comme tout ce que vous dites contr'elle ne la leur ſera pas rejetter, s'ils imaginent qu'elle puiſſe leur être de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu

de

de mots les raiſons que vous apportez contre l'établiſſement d'un théâtre à Geneve, & je ſoumets cet examen au jugement & à la déciſion des Genevois.

Vous nous tranſportez d'abord dans les montagnes du Valais, au centre d'un petit pays dont vous faites une deſcription charmante; vous nous montrez ce qui ne ſe trouve peut-être que dans ce ſeul coin de l'univers; des peuples tranquilles & ſatisfaits au ſein de leur famille & de leur travail; & vous prouvez que la comédie ne ſeroit propre qu'à troubler le bonheur dont ils jouiſſent. Perſonne, Monſieur, ne prétendra le contraire; des hommes aſſez heureux pour ſe contenter des plaiſirs offerts par la nature, ne doivent point y en ſubſtituer d'autres; les amuſemens qu'on cherche ſont le poiſon lent des amuſemens ſimples; & c'eſt une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux: qu'en conclurez-vous pour Geneve? L'état préſent de cette république eſt-il ſuſceptible de l'application de ces regles? Je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romaneſque dans la deſcription de ce canton fortuné du Valais, où il n'y a ni haine, ni jalouſie, ni querelles, & où il y a pourtant des hommes. Mais ſi l'âge d'or s'eſt réfugié dans les rochers voiſins de Geneve, vos citoyens en ſont pour le moins à l'âge d'argent; & dans le peu de tems que j'ai paſſé parmi eux, ils m'ont paru aſſez avancés, ou, ſi vous voulez aſſez pervertis, pour pouvoir entendre *Brutus* & *Rome ſauvée* ſans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre l'établiſſement d'un théâtre à Geneve, c'eſt l'impoſſibilité de ſupporter

cette dépenfe dans une petite ville. Vous pouvez néanmoins vous fouvenir, que des circonftances particulieres ayant obligé vos Magiftrats il y a quelques années de permettre dans la ville même de Geneve un fpectacle public, on ne s'apperçut point de l'inconvénient dont il s'agit, ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant, quand il feroit vrai que la recette journaliere ne fuffiroit pas à l'entretien du fpectacle je vous prie d'obferver que la ville de Geneve eft, à proportion de fon étendue, une des plus riches de l'Europe; & j'ai lieu de croire que plufieurs citoyens opulens de cette ville, qui defireroient d'y avoir un théâtre, fourniroient fans peine à une partie de la dépenfe; c'eft du moins la difpofition où plufieurs d'entr'eux m'ont paru être, & c'eft en conféquence que j'ai hafardé la propofition qui vous alarme. Cela fuppofé, il feroit aifé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Geneve un fpectacle tous les jours; un ou deux jours de la femaine fuffiroient à cet amufement, & on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple fe repofe; ainfi d'un côté le travail ne feroit point ralenti, de l'autre la troupe pouroit être moins nombreufe, & par conféquent moins à charge à la ville; on donneroit l'hiver feul à la comédie, l'été aux plaifirs de la campagne, & aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire auffi qu'on ne pût remédier par des loix féveres aux alarmes de vos Miniftres fur la conduite des comédiens, dans un Etat auffi petit que celui de Geneve, où l'œil vigilant des Magiftrats peut s'étendre au même inftant d'une frontiere à l'autre, où la légiflation embraffe à la fois toutes les par-

ties; où elle est enfin si rigoureuse & si bien exécutée contre les désordres des femmes publiques, & même contre les désordres secrets. J'en dis autant des loix somptuaires, dont il est toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit Etat: d'ailleurs la vanité même ne sera gueres intéressée à les violer, parce qu'elles obligent également tous les citoyens, & qu'à Geneve les hommes ne sont jugés ni par les richesses, ni par les habits. Enfin rien, ce me semble, ne souffriroit dans votre Patrie de l'établissement d'un théâtre, pas même l'ivrognerie des hommes & la médisance des femmes, qui trouvent l'une & l'autre tant de faveur auprès de vous. Mais quand la suppression de ces deux derniers articles produiroit, pour parler votre langage, *un affoiblissement d'Etat*, je serois d'avis qu'on se consolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un philosophe exercé comme vous aux paradoxes, pour nous soutenir qu'il y a moins de mal à s'enivrer & à médire, qu'à voir représenter Cinna & Polyeucte. Je parle ici d'après la peinture que vous avez faite vous-même de la vie journaliere de vos citoyens; & je n'ignore pas qu'ils se récrient fort contre cette peinture: le peu de séjour, disent-ils, que vous avez fait parmi eux, ne vous a pas laissé le tems de les connoître, ni d'en fréquenter assez les différens états; & vous avez représenté comme l'esprit général de cette sage République, ce qui n'est tout au plus que le vice obscur & méprisé de quelques sociétés particulieres.

Au reste vous ne devez pas ignorer, Monsieur, que depuis deux ans une troupe de comédiens s'est établie aux portes de Geneve, & que Geneve & les comédiens s'en trouvent à mer-

veille. Prenez votre parti avec courage, la circonstance est urgente & le cas difficile. Corruption pour corruption, celle qui laissera aux Genevois leur argent dont ils ont besoin, est préférable à celle qui le fait sortir de chez eux.

Je me hâte de finir sur cet article dont la plupart de nos lecteurs ne s'embarrassent gueres, pour en venir à un autre qui les intéresse encore moins, & sur lequel par cette raison je m'arrêterai moins encore. Ce sont les sentimens que j'attribue à vos Ministres en matiere de religion. Vous savez, & ils le savent encore mieux que vous, que mon dessein n'a point été de les offenser ; & ce motif seul suffiroit aujourd'hui pour me rendre sensible à leurs plaintes, & circonspect dans ma justification. Je serois très-affligé du soupçon d'avoir *violé leur secret*, sur-tout si ce soupçon venoit de votre part ; permettez-moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par lesquels vous supposez que j'ai pu juger de leur doctrine, n'est pas complete. Si je me suis trompé dans l'exposition que j'ai faite de leurs sentimens (d'après leurs ouvrages, d'après des conversations *publiques* où ils ne m'ont pas paru prendre beaucoup d'intérêt à *la Trinité* ni à *l'Enfer*, enfin d'après l'opinion de leurs concitoyens, & des autres Eglises réformées) tout autre que moi, j'ose le dire, eût été trompé de même. Ces sentimens sont d'ailleurs une suite nécessaire des principes de la religion Protestante ; & si vos Ministres ne jugent pas à propos de les adopter ou de les avouer aujourd'hui, la logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laissera à moitié chemin. Quand ils ne seroient pas *Sociniens*, il

faudroit qu'ils le devinssent, non pour l'honneur de leur religion, mais pour celui de leur Philosophie. Ce mot de *Sociniens* ne doit pas vous effrayer : mon dessein n'a point été de donner un *nom de parti* à des hommes dont j'ai d'ailleurs fait un juste éloge ; mais d'exposer par un seul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, & ce qui sera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur Profession de foi, je me borne à vous y renvoyer & à vous en faire juge ; vous avouez que vous ne l'avez pas lue, c'étoit peut-être le moyen le plus sûr d'en être aussi satisfait que vous me le paroissez. Ne prenez point cette invitation pour un trait de satire contre vos Ministres ; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenser ; en matiere de Profession de foi, il est permis à un catholique de se montrer difficile, sans que des chrétiens d'une communion contraire puissent légitimement en être blessés. L'Eglise Romaine a un langage consacré sur la divinité du Verbe, & nous oblige à regarder impitoyablement comme Ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Pasteurs diront qu'ils ne reconnoissent pas l'Eglise Romaine pour leur juge, mais ils souffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous serons réconciliés les uns avec les autres, & j'aurai dit vrai sans les offenser. Ce qui m'étonne, Monsieur, c'est que des hommes qui se donnent pour zélés défenseurs des vérités de la religion *Catholique*, qui voient souvent l'impiété & le scandale où il n'y en a pas même l'apparence, qui se piquent sur ces matieres d'entendre finesse & de n'entendre point raison, & qui ont *lu* cette Profession

de foi de Geneve, en ayent été aussi satisfaits que vous, jusqu'à se croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agissoit de rendre tout à la fois ma probité & ma religion suspectes ; tout leur a été bon dans ce dessein, & ce n'étoit pas aux Ministres de Geneve qu'ils vouloient nuire. Quoi qu'il en soit, je ne sais si les Ecclésiastiques Genevois que vous avez voulu justifier sur leur croyance, seront beaucoup plus contens de vous qu'ils l'ont été de moi, & si votre mollesse à les défendre leur plaira plus que ma franchise. Vous semblez m'accuser presque uniquement d'*imprudence* à leur égard ; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere, mais à la mienne ; & vous marquez d'ailleurs assez d'indifférence sur ce Socinianisme dont ils craignent tant d'être soupçonnés. Permettez-moi de douter que cette maniere de plaider leur cause, les satisfasse. Je n'en serois pourtant point étonné, quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouvrage. La rigueur de la morale que vous prêchez les a rendus indulgens sur la tolérance que vous professez avec courage & sans détour. Est-ce à eux qu'il faut en faire honneur, ou à vous, ou peut-être aux progrès inattendus de la Philosophie dans les esprits même qui en paroissoient les moins susceptibles ? Mon article *Geneve* n'a pas reçu de leur part le même accueil que votre lettre ; nos Prêtres m'ont presque fait un crime des sentimens hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous ni moi n'aurions prévu ; mais quiconque écrit, doit s'attendre à ces légeres injustices : heureux quand il n'en essuye point de plus graves.

Je ſuis, avec tout le reſpect que méritent votre vertu & vos talens, & avec plus de vérité que le Philinte de Moliere,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

D'ALEMBERT.

LETTRE
DE M. SERRE,

Auteur des Eſſais & des Obſervations ſur les Principes de l'Harmonie,

A Mrs. les Imprimeurs de la nouvelle Edition des Œuvres de M. Rouſſeau, *au ſujet d'un Paragraphe qui le concerne dans l'article* Syſtême *du Dictionnaire de Muſique.*

MESSIEURS,

A l'occaſion de quelques lignes du Dictionnaire de Muſique de M. Rouſſeau qui me concernent, j'écrivis en 1769 aux Auteurs du Journal Encyclopédique une lettre qui n'y fut pas imprimée : elle étoit conçue à-peu-près en ces termes.

« Meſſieurs, j'ai été flatté de la maniere obligeante dont » M. Rouſſeau en divers endroits de ſon Dictionnaire a parlé

» de mes *Eſſais ſur les Principes de l'Harmonie :* mais j'ai
» été ſurpris d'y trouver le paragraphe ſuivant, page 474 de
» l'Edition *in*-8°. *M. Serre de Geneve ayant trouvé les Prin-*
» *cipes de M. Rameau inſuffiſans à bien des égards, ima-*
» *gina un autre Syſtême ſur le ſien, dans lequel il prétend*
» *montrer que toute l'Harmonie porte ſur une double Baſſe-*
» *fondamentale ; & comme cet Auteur ayant voyagé en Ita-*
» *lie, n'ignoroit pas les expériences de M. Tartini, il en*
» *compoſa, en les joignant avec celles de M. Rameau, un*
» *Syſtême mixte, qu'il fit imprimer à Paris en* 1753, *ſous ce*
» *titre* : *Eſſais ſur les principes de l'Harmonie*, &c. Je puis
» aſſurer M. Rouſſeau que je n'ai jamais été en Italie, &
» que je n'ai eu aucune connoiſſance, ni des expériences, ni
» de la théorie muſicale de M. Tartini avant l'année 1756.
» Ce fut dans ce tems-là ſeulement qu'étant à Londres,
» j'eus l'occaſion d'en être informé; un gentilhomme Anglois
» nouvellement arrivé d'Italie, m'ayant fait le plaiſir de me
» prêter le *Trattato di Muſica*, &c. de ce célebre muſicien,
» imprimé en 1754. Or, le manuſcrit de mes *Eſſais* étoit
» entre les mains du cenſeur M. l'Abbé Barthélemy avant le
» mois d'Août 1752, ainſi que le prouve la date de l'*Ap-*
» *probation*. Comme le nom de M. Tartini ne paroît point
» dans cet Ecrit, j'euſſe été coupable d'un inſigne plagiat,
» ſi j'euſſe fait uſage de ſes expériences, ou de ſa théorie,
» ſans lui en faire le moindre hommage, ſans le nommer
» une ſeule fois. C'eſt, Meſſieurs, ce qui m'engage à vous
» prier de vouloir bien inſérer cette lettre dans votre journal,
» &c. Comme ce paragraphe du Dictionnaire de M. Rouſ-
» ſeau

» ſeau qui ſuppoſe que j'ai été en Italie, & que j'y ai connu » M. Tartini & ſes expériences, ſe trouve copié mot à mot » dans le ſupplément de l'Encyclopédie, Edition de Paris, » à l'article *Syſtême* (Muſique), c'eſt pour moi un nouveau » motif de proteſter contre cette ſuppoſition, due ſans doute » à quelque mal-entendu, & de vous prier, Meſſieurs, de » vouloir bien placer ce déſaveu dans votre Edition des Œu- » vres de mon célebre compatriote: je l'aurois déjà mis moi- » même ce déſaveu dans mes *Obſervations ſur les Principes* » *de l'Harmonie*, imprimées à Geneve en 1763, ſi le Dic- » tionnaire de M. Rouſſeau, imprimé en 1768, l'eût été ſix » ou ſept ans plutôt. J'ajouterai, & je le dois, que vu la ma- » niere honnête dont M. Rouſſeau parle de mes *Eſſais*, &c. » en divers articles de ſon Dictionnaire, & particuliérement » à la fin du paragraphe même où ſe trouve la mépriſe en » queſtion, je ſuis bien perſuadé qu'il a cru recommander » mon ouvrage, en le faiſant enviſager comme contenant un » ſyſtême fondé ſur les expériences de deux muſiciens auſſi » célebres que M. Tartini & M. Rameau. Mais l'*Analyſe* » *critique* du *Traité de Muſique* de M. Tartini, laquelle forme » la ſeconde partie de mes *Obſervations ſur les Principes* » *de l'Harmonie*, indique aſſez le peu d'avantage que j'aurois » pu retirer des lumieres ou des expériences de ce célebre » muſicien de Padoue, ſi je l'euſſe en effet connu avant l'im- » preſſion de mes *Eſſais*.

Je ſuis, &c.

SERRE.

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE, TRAGÉDIE. (a)

(a) Cette piece & les suivantes en vers sont tirées du Recueil des Œuvres de M. Rousseau imprimé à Bruxelles. Les Editeurs de cette Edition avertissent dans un avis préliminaire, qu'elles n'avoient jamais été imprimées & qu'ils les publient d'après les originaux, la plupart écrits de la main même de l'Auteur.

ACTEURS.

LE CACIQUE, *de l'Isle de Guanahan, conquérant d'une partie des Antilles.*

DIGIZÉ, *épouse du Cacique.*

CARIME, *Princesse Américaine.*

COLOMB, *chef de la flotte Espagnole.*

ALVAR, *officier Castillan.*

LE GRAND-PRÊTRE *des Américains.*

NOZIME, *Américain.*

TROUPE *de Sacrificateurs Américains.*

TROUPE *d'Espagnols & d'Espagnoles de la flotte.*

TROUPE *d'Américains & d'Américaines.*

La Scene est dans l'Isle de Guanahan.

LA

DÉCOUVERTE

DU

NOUVEAU MONDE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente la forêt ſacrée, où les peuples de Guanahan venoient adorer leurs Dieux.

SCENE PREMIERE.

LE CACIQUE, CARIME.

LE CACIQUE.

SEULE en ces bois ſacrés! eh! qu'y faiſoit Carime?

CARIME.

Eh! quel autre que vous devroit le ſavoir mieux?
De mes tourmens ſecrets j'importunois les Dieux;
J'y pleurois mes malheurs; m'en faites-vous un crime?

LE CACIQUE.

Loin de vous condamner, j'honore la vertu,
Qui vous fait, près des Dieux, chercher la confiance,
Que l'effroi vient d'ôter à mon peuple abattu.
Cent présages affreux, troublant notre assurance,
Semblent du Ciel annoncer le courroux:
Si nos crimes ont pu mériter sa vengeance,
Vos vœux l'éloigneront de nous,
En faveur de votre innocence.

CARIME.

Quel fruit espérez-vous de ces détours honteux?
Cruel! vous insultez à mon sort déplorable.
Ah! si l'amour me rend coupable,
Est-ce à vous à blâmer mes feux?

LE CACIQUE.

Quoi! vous parlez d'amour en ces momens funestes!
L'amour échauffe-t-il des cœurs glacés d'effroi?

CARIME.

Quand l'amour est extrême,
Craint-on d'autre malheur
Que la froideur
De ce qu'on aime?
Si Digizé vous vantoit son ardeur,
Lui répondriez-vous de même?

LE CACIQUE.

Digizé m'appartient par des nœuds éternels,

En partageant mes feux, elle a rempli mon trône;
Et quand nous confirmons nos fermens mutuels,
L'amour le juftifie, & le devoir l'ordonne.

CARIME.

L'amour & le devoir s'accordent rarement :
Tour-à-tour, feulement, ils regnent dans une ame.
L'amour forme l'engagement ;
Mais le devoir éteint la flâme.
Si l'hymen a pour vous des attraits fi charmans,
Redoublez, avec moi, fes doux engagemens :
Mon cœur confent à ce partage :
C'eft un ufage établi parmi nous.

LE CACIQUE.

Que me propofez-vous, Carime ? quel langage !

CARIME.

Tu t'offenfes, cruel, d'un langage fi doux ;
Mon amour & mes pleurs excitent ton courroux.
Tu vas triompher en ce jour !
Ah ! fi tes yeux ont plus de charmes,
Ton cœur a-t-il autant d'amour ?

LE CACIQUE.

Ceffez de vains regrets, votre plainte eft injufte :
Ici vos pleurs bleffent mes yeux.
Carime, ainfi que vous, en cet afyle augufte,
Mon cœur a fes fecrets à révéler aux Dieux.

CARIME.

Quoi, barbare ! au mépris tu joins enfin l'outrage !
Va, tu n'entendras plus d'inutiles ſoupirs ;
A mon amour trahi tu préferes ma rage ;
Il faudra te ſervir au gré de tes deſirs.

LE CACIQUE.

Que ſon ſort eſt à plaindre !
Mais les fureurs n'obtiendront rien.
Pour un cœur fait comme le mien,
Ses pleurs étoient bien plus à craindre.



SCENE II.

LE CACIQUE *ſeul.*

LIEU terrible, lieu révéré,
Séjour des Dieux de cet empire,
Déployez, dans les cœurs, votre pouvoir ſacré :
Dieux, calmez un peuple égaré ;
De ſes ſens effrayés diſſipez ce délire.
Ou, ſi votre puiſſance enfin n'y peut ſuffire,
N'uſurpez plus un nom vainement adoré.
Je me le cache en vain, moi-même je friſſonne ;
Une ſombre terreur m'agite malgré moi.
Cacique malheureux, ta vertu t'abandonne ;
Pour la premiere fois ton courage s'étonne ;

La crainte & la frayeur ſe font ſentir à toi.
Lieu terrible, lieu révéré,
Séjour des Dieux de cet empire,
Déployez, dans les cœurs, votre pouvoir ſacré :
Raſſurez un peuple égaré ;
De ſes ſens effrayés, diſſipez ce délire.
Ou ſi votre puiſſance, &c.
N'uſurpez plus, &c.
Mais quel eſt le ſujet de ces craintes frivoles ?
Les vains preſſentimens d'un peuple épouvanté,
Les mugiſſemens des idoles,
Ou l'aſpect effrayant d'un aſtre enſanglanté ?
Ah ! n'ai-je tant de fois enchaîné la victoire,
Tant vaincu de rivaux, tant obtenu de gloire,
Que pour la perdre enfin par de ſi foibles coups !
Gloire frivole, eh ! ſur quoi comptons-nous !
Mais je vois Digizé, cher objet de ma flâme ;
Tendre épouſe, ah ! mieux que les Dieux,
L'éclat de tes beaux yeux
Ranimera mon ame.



SCENE III.

DIGIZÉ, LE CACIQUE.

DIGIZÉ.

SEIGNEUR, vos fujets éperdus,
Saifis d'effroi, d'horreur, cédent à leurs alarmes;
Et parmi tant de cris, de foupirs & de larmes,
C'eft pour vous qu'ils craignent le plus.
Quel que foit le fujet de leur terreur mortelle,
Ah! fuyons, cher époux, fuyons; fauvons vos jours.
Par une crainte hélas! qui menace leur cours,
Mon cœur fent une mort réelle.

LE CACIQUE.

Moi, fuir! leur cacique, leur roi!
Leur pere! enfin l'efperes-tu de moi,
Sur la vaine terreur dont ton efprit fe bleffe.
Moi, fuir! ah Digizé, que me propofes-tu?
Un cœur chargé d'une foibleffe
Conferveroit-il ta tendreffe,
En abandonnant la vertu?
Digizé, je chéris le nœud qui nous affemble,
J'adore tes appas, ils peuvent tout fur moi;
Mais j'aime encor mon peuple autant que toi;
Et la vertu plus que tous deux enfemble.

SCENE IV.

NOZIME, LE CACIQUE, DIGIZE.

NOZIME.

PAR votre ordre, Seigneur, les prêtres rassemblés
Vont bientôt, en ces lieux, commencer le mystere.

LE CACIQUE.

Et les peuples?

NOZIME.

Toujours également troublés
Tous frémissent au récit d'un mal imaginaire.
Ils disent qu'en ces lieux des enfans du soleil
Doivent bientôt descendre, en superbe appareil.
Tout tremble à leur nom seul; & ces hommes terribles,
Affranchis de la mort, aux coups inaccessibles,
Doivent tout asservir à leur pouvoir fatal:
Trop fiers d'être immortels, leur orgueil sans égal
Des rois fait leurs sujets, des peuples leurs esclaves;
Leurs récits effrayans étonnent les plus braves.
J'ai vainement cherché les auteurs insensés
De ces bruits.....

LE CACIQUE.

Laissez-nous Nozime: c'est assez.

DIGIZÉ.

Grands Dieux ! Que produira cette terreur publique !
Quel sera ton destin, infortuné Cacique ?
Hélas ! Ce doute affreux ne trouble-t-il que moi ?

LE CACIQUE.

Mon sort est décidé ; je suis aimé de toi.
Dieux puissans, Dieux jaloux de mon bonheur suprême,
Des fiers enfans du ciel secondez les projets :
Armez à votre gré la terre, l'enfer même ;
Je puis braver & la foudre & vos traits.
Déployez contre moi votre injuste vengeance ;
J'en redoute peu les effets :
Digizé seule, en sa puissance,
Tient mon bonheur & mes succès.
Dieux puissans, Dieux jaloux de mon bonheur suprême,
Des fiers enfans du ciel secondez les projets :
Armez à votre gré la terre, l'enfer même ;
Je puis braver & la foudre & vos traits.

DIGIZÉ.

Où vous emporte un excès de tendresse ?
Ah ! n'irritons point les Dieux :
Plus on prétend braver les Cieux,
Plus on sent sa propre foiblesse.
Ciel, protecteur de l'innocence,
Eloigne nos dangers, dissipe notre effroi.
Eh ! des foibles humains qui prendra la défense,

S'ils n'osent espérer en toi!
Du plus parfait amour la flâme légitime
Auroit-elle offensé tes yeux?
Ah! si des feux si purs devant toi sont un crime,
Détruis la race humaine, & ne fais que des Dieux.
Ciel, protecteur de l'innocence,
Eloigne nos dangers, dissipe notre effroi.
Eh! des foibles humains qui prendra la défense,
S'ils n'osent espérer en toi!

LE CACIQUE.

Chere épouse, suspends d'inutiles alarmes:
Plus que de vains malheurs, tes pleurs me vont coûter.
Ai-je, quand tu verses des larmes,
De plus grands maux à redouter?
Mais j'entends retentir les instrumens sacrés,
Les prêtres vont paroître:
Gardez-vous de laisser connoître
Le trouble auquel vous vous livrez.



SCENE V.

LE CACIQUE, LE GRAND-PRÊTRE, DIGIZÉ, TROUPE DE PRÊTRES.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'EST ici le séjour de nos Dieux formidables;
Ils rendent, en ces lieux, leurs arrêts redoutables:
Que leur présence en nous imprime un saint respect:
Tout doit frémir à leur aspect.

LE CACIQUE.

Prêtres sacrés des Dieux, qui protégez ces isles,
Implorez leur secours sur mon peuple & sur moi,
Obtenez d'eux qu'ils bannissent l'effroi,
Qui vient troubler ces lieux tranquilles.
Des présages affreux
Répandent l'épouvante;
Tout gémit dans l'attente
De cent maux rigoureux.
Par vos accens terribles,
Evoquez les destins;
Si nos maux sont certains,
Ils seront moins sensibles.

LE GRAND-PRÊTRE,
Alternativement avec le Chœur.

Ancien du monde, Etre des jours,
Sois attentif à nos prieres.

Soleil, fuſpends ton cours,
Pour éclairer nos myſteres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Dieux, qui veillez ſur cet empire,
Manifeſtez vos ſoins, ſoyez nos protecteurs.
Banniſſez de vaines terreurs,
Un ſigne ſeul vous peut ſuffire:
Le vil effroi peut-il frapper des cœurs
Que votre confiance inſpire?

CHŒUR.

Ancien du monde, Etre des jours,
Sois attentif à nos prieres.
Soleil, ſuſpends ton cours,
Pour éclairer nos myſteres.

LE GRAND-PRÊTRE.

Conſervez à ſon peuple un prince généreux,
Que de votre pouvoir digne dépoſitaire,
Il ſoit heureux comme les Dieux;
Puiſqu'il remplit leur miniſtere,
Et qu'il eſt bienfaiſant comme eux.

CHŒUR.

Ancien du monde, &c.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en eſt aſſez. Que l'on faſſe ſilence.
De nos rites ſacrés déployons la puiſſance.

Que vos fublimes fons, vos pas myftérieux,
De l'avenir, fouftrait aux mortels curieux,
Dans mon cœur infpiré portent la connoiffance.
Mais la fureur divine agite mes efprits,
Mes fens font étonnés, mes regards éblouis ;
La nature fuccombe aux efforts réunis
De ces ébranlemens terribles......
Non, des tranfports nouveaux affermiffent mes fens;
Mes yeux, avec effort, percent la nuit des tems......
Ecoutez du deftin les décrets inflexibles.
Cacique infortuné,
Tes exploits font flétris, ton regne eft terminé.
Ce jour en d'autres mains fait paffer ta puiffance.
Tes peuples affervis fous un joug odieux
Vont perdre, pour jamais, les plus chers dons des cieux,
Leur liberté, leur innocence.
Fiers enfans du foleil, vous triomphez de nous;
Vos arts fur nos vertus vous donnent la victoire.
Mais, quand nous tombons fous vos coups,
Craignez de payer cher nos maux & votre gloire.
Des nuages confus naiffent de toutes parts....
Les fiecles font voilés à mes foibles regards.

LE CACIQUE.

De vos arts menfongers ceffez les vains preftiges.

Les prêtres fe retirent, après quoi l'on entend le chœur fuivant, derriere le théâtre.

CHŒUR derriere le théâtre.

O ciel! ô ciel! quels prodiges nouveaux!

Et

Et quels monſtres aîlés paroiſſent ſur les eaux!

D I G I Z É.

Dieux! quels ſont ces nouveaux prodiges?

C H Œ U R derriere le théâtre.

O ciel! ô ciel, &c.

L E C A C I Q U E.

L'effroi trouble les yeux de ce peuple timide;
Allons appaiſer ſes tranſports.

D I G I Z É.

Seigneur, où courez-vous, quel vain eſpoir vous guide?
Contre l'arrêt des Dieux que ſervent vos efforts!
Mais il ne m'entend plus, il fuit, deſtin ſévere,
Ah! ne puis-je du moins, dans ma douleur amere,
Sauver un de ſes jours, au prix de mille morts.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le théâtre repréſente un rivage entrecoupé d'arbres & de rochers. On voit, dans l'enfoncement, débarquer la flotte Eſpagnole, au ſon des trompettes & des timbales.

SCENE PREMIERE.

COLOMB, ALVAR, TROUPE D'ESPAGNOLS ET D'ESPAGNOLES.

CHŒUR.

TRIOMPHONS, triomphons ſur la terre & ſur l'onde,
Donnons des loix à l'univers.
Notre audace, en ce jour, découvre un nouveau monde,
Il eſt fait pour porter nos fers.

COLOMB, *tenant d'une main une épée nue, & de l'autre l'étendard de Caſtille.*

Climats, dont à nos yeux s'enrichit la nature,
Inconnus aux humains, trop négligés des cieux,
Perdez la liberté :
(Il plante l'étendard en terre.)
Mais portez, ſans murmure,
Un joug encor plus précieux.

Chers compagnons, jadis l'Argonaute timide
Eternifa fon nom dans les champs de Colchos.
Aux rives de Gadès, l'impétueux Alcide
Borna fa courfe & fes travaux.
Un art audacieux, en nous fervant de guide,
De l'immenfe Océan nous a foumis les flots.
Mais qui célébrera notre troupe intrépide,
A l'égal de tous ces héros!
Célébrez ce grand jour d'éternelle mémoire;
Entrez, par les plaifirs, au chemin de la gloire:
Que vos yeux enchanteurs brillent de toutes parts;
De ce peuple fauvage étonnez les regards.

CHŒUR.

Célébrons ce grand jour d'éternelle mémoire;
Que nos yeux enchanteurs brillent de toutes parts.

On danfe.

ALVAR.

Fiere Caftille, étends par-tout tes loix,
Sur toute la nature exerce ton empire;
Pour combler tes brillans exploits,
Un monde entier n'a pu fuffire.
Maîtres des élémens, héros dans les combats,
Répandons en ces lieux la terreur, le ravage:
Le ciel en fit notre partage,
Quand il rendit l'abord de ces climats
Acceffible à notre courage.
Fiere Caftille, &c.

Danfes guerrieres.

UNE CASTILLANE.

Volez, conquérans redoutables,
Allez remplir de grands deſtins:
Avec des armes plus aimables,
Nos triomphes ſont plus certains
Qu'ici d'une gloire immortelle
Chacun ſe couronne à ſon tour:
Guerriers, vous y portez l'empire d'Iſabelle,
Nous y portons l'empire de l'amour,
Volez, conquérans, &c.

Danſes.

ALVAR ET LA CASTILLANE.

Jeunes beautés, guerriers terribles,
Uniſſez-vous, ſoumettez l'univers.
Si quelqu'un ſe dérobe à des coups invincibles,
Par de beaux yeux qu'il ſoit chargé de fers.

COLOMB.

C'eſt aſſez exprimer notre allégreſſe extrême,
Nous devons nos momens à de plus doux tranſports.
Allons aux habitans, qui vivent ſur ces bords,
De leur nouveau deſtin porter l'arrêt ſuprême.
Alvar, de nos vaiſſeaux ne vous éloignez pas;
Dans ces détours cachés diſperſez vos ſoldats.
La gloire d'un guerrier eſt aſſez ſatisfaite,
S'il peut favoriſer une heureuſe retraite:

Allez; si nous avons à livrer des combats,
Il sera bientôt tems d'illustrer votre bras.

CHŒUR.

Triomphons, triomphons sur la terre & sur l'onde;
Portons nos loix au bout de l'univers:
Notre audace, en ce jour, découvre un nouveau monde:
Nous sommes faits pour lui donner des fers.



SCENE II.

CARIME *seule.*

TRANSPORTS de ma fureur, amour, rage funeste,
Tyrans de la raison, où guidez-vous mes pas?
C'est assez déchirer mon cœur par vos combats;
Ha! du moins éteignez un feu que je déteste,
Par mes pleurs ou par mon trépas.
Mais je l'espere en vain, l'ingrat y regne encore,
Ses outrages cruels n'ont pu me dégager.
Je reconnois toujours, hélas! que je l'adore,
Par mon ardeur à m'en venger.
Transports de ma fureur, &c.
Mais que servent ces pleurs?.... Qu'elle pleure elle-même.
C'est ici le séjour des enfans du soleil,
Voilà de leur abord le superbe appareil,
Qu'y viens-je faire hélas! dans ma fureur extrême?
Je viens leur livrer ce que j'aime,

Pour leur livrer ce que je hais!
Oses-tu l'espérer, infidelle Carime?
Les fils du ciel sont-ils faits pour le crime?
Ils déteсteront tes forfaits.
Mais s'ils avoient aimé..... s'ils ont des cœurs sensibles;
Ah! sans doute ils le sont, s'ils ont reçu le jour.
Le ciel peut-il former des cœurs inaccessibles
Aux tourmens de l'amour!



SCENE III.

ALVAR, CARIME.

ALVAR.

QUE vois-je! Quel éclat! Ciel! Comment tant de charmes
Se trouvent-ils en ces déserts!
Que serviront ici la valeur & les armes?
C'est à nous d'y porter les fers.

CARIME, *en action de se prosterner.*

Je suis encor, seigneur, dans l'ignorance
Des hommages qu'on doit.....

ALVAR, *la retenant.*

J'en puis avoir reçus:
Mais où brille votre présence,
C'est à vous seule qu'ils sont dus.

CARIME.

Quoi donc! refufez-vous, Seigneur, qu'on vous adore?
N'êtes-vous pas des Dieux!

ALVAR.

On ne doit adorer que vous feule en ces lieux,
Au titre de héros nous afpirons encore:
Mais daignez m'inftruire à mon tour,
Si mon cœur en ce lieu fauvage
Doit en vous admirer l'ouvrage
De la nature ou de l'amour?

CARIME.

Vous féduifez le mien par un fi doux langage,
Je n'en attendois pas de tels en ce féjour.

ALVAR.

L'amour veut par mes foins réparer en ce jour
Ce qu'ici vos appas ont de défavantage:
Ces lieux groffiers ne font pas faits pour vous:
Daignez nous fuivre en un climat plus doux.
Avec tant d'appas en partage,
L'indifférence eft un outrage
Que vous ne craindrez pas de nous.

CARIME.

Je ferai plus encor; & je veux que cette ifle,
Avant la fin du jour, reconnoiffe vos loix.
Les peuples effrayés vont d'afyle en afyle
Chercher leur fureté dans le fond de nos bois.

Le Cacique lui - même en d'obſcures retraites
A dépoſé ſes biens les plus chéris.
Je connois les détours de ces routes ſecretes.
Des ôtages ſi chers....

ALVAR.

Croyez - vous qu'à ce prix
Nos cœurs ſoient ſatisfaits d'emporter la victoire ?
Notre valeur ſuffit pour nous la procurer.
Vos ſoins ne ſerviroient qu'à ternir notre gloire,
Sans la mieux aſſurer.

CARIME.

Ainſi, tout ſe refuſe à ma juſte colere!

ALVAR.

Juſte ciel, vous pleurez! ai - je pu vous déplaire ?
Parlez, que falloit - il ?....

CARIME.

Il falloit me venger.

ALVAR.

Quel indigne mortel a pu vous outrager?
Quel monſtre a pu former ce deſſein téméraire?

CARIME.

Le Cacique.

ALVAR.

Il mourra : c'eſt fait de ſon deſtin.
Tous moyens ſont permis pour punir une offenſe,

Pour

Pour courir à la gloire il n'eſt qu'un ſeul chemin;
Il en eſt cent pour la vengeance.
Il faut venger vos pleurs & vos appas;
Mais mon zele empreſſé n'eſt pas ici le maître:
Notre chef, en ces lieux, va bientôt reparoître:
Je vais tout préparer pour marcher ſur vos pas.

ENSEMBLE.

Vengeance, amour, uniſſez-vous;
Portez par-tout le ravage.
Quand vous animez le courage,
Rien ne réſiſte à vos coups.

ALVAR.

La colere en eſt plus ardente,
Quand ce qu'on aime eſt outragé.

CARIME.

Quand l'amour en haine eſt changé,
La rage eſt cent fois plus puiſſante.

ENSEMBLE.

Vengeance, amour, uniſſez-vous, &c.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

Le théâtre change & repréſente les appartemens du Cacique.



SCENE PREMIERE.

DIGIZÉ *ſeule.*

TOURMENS des tendres cœurs, terreurs, craintes fatales,
Triſtes preſſentimens, vous voilà donc remplis.
Funeſte trahiſon d'une indigne rivale,
Noirs crimes de l'amour, reſtez-vous impunis ?
Hélas! dans mon effroi timide,
Je ne ſoupçonnois pas, cher & fidele époux,
De quelle main perfide
Te viendroient de ſi rudes coups.
Je connois trop ton cœur, le ſort qui nous ſépare
Terminera tes jours:
Et je n'attendrai pas qu'une main moins barbare
Des miens vienne trancher le cours.
Tourmens des tendres cœurs, terreurs, craintes fatales, &c.
Cacique redouté, quand cette heureuſe rive
Retentiſſoit par-tout de tes faits glorieux,
Qui t'eût dit qu'on verroit ton épouſe captive
Dans le palais de tes aïeux!

SCENE II.

DIGIZÉ, CARIME.

DIGIZÉ.

VENEZ-vous infulter à mon fort déplorable?

CARIME.

Je viens partager vos ennuis.

DIGIZÉ.

Votre fauffe pitié m'accable
Plus que l'état même où je fuis.

CARIME.

Je ne connois point l'art de feindre:
Avec regret je vois couler vos pleurs.
Mon défefpoir a caufé vos malheurs;
Mais mon cœur commence à vous plaindre;
Sans pouvoir guérir vos douleurs.
Renonçons à la violence,
Quand le cœur fe croit outragé:
A peine a-t-on puni l'offenfe,
Qu'on fent moins le plaifir que donne la vengeance
Que le regret d'être vengé.

DIGIZÉ.

Quand le remede eft impoffible,
Vous regrettez les maux où vous me réduifez;

C'eſt quand vous les avez cauſés
Qu'il y falloit être ſenſible.

ENSEMBLE.

Amour, amour, tes cruelles fureurs,
Tes injuſtes caprices,
Ne ceſſeront-ils point de tourmenter les cœurs ?
Fais-tu de nos ſupplices
Tes plus cheres douceurs ?
Nos tourmens ſont-ils tes délices?
Te nourris-tu de nos pleurs?
Amour, amour, tes cruelles fureurs,
Tes injuſtes caprices
Ne ceſſeront-ils point de tourmenter les cœurs ?

CARIME.

Quel bruit ici ſe fait entendre !
Quels cris ! Quels ſons étincelans !

DIGIZÉ.

Du Cacique en fureur les tranſports violens....
Si c'étoit lui.... Grands dieux ! qu'oſe-t-il entreprendre ?
Le bruit redouble, hélas ! peut-être il va périr;
Ciel ! juſte ciel, daigne le ſecourir.

(*On entend des décharges de mouſqueterie qui ſe mêlent au bruit de l'orcheſtre.*)

ENSEMBLE.

Dieux ! quel fracas, quel bruit, quels éclats de tonnerre !
Le ſoleil irrité renverſe-t-il la terre !

SCENE III.

COLOMB *suivi de quelques guerriers*,
DIGIZÉ, CARIME.

COLOMB.

C'EST assez. Epargnons de foibles ennemis.
Qu'ils sentent leur foiblesse avec leur esclavage;
Avec tant de fierté, d'audace & de courage,
Ils n'en seront que plus punis.

DIGIZÉ.

Cruels! qu'avez-vous fait?... Mais ô ciel! c'est lui-même.

SCENE IV.

ALVAR, LE CACIQUE *désarmé*, *& les acteurs précédens.*

ALVAR.

JE l'ai surpris, qui seul, ardent & furieux,
Cherchoit à pénétrer jusqu'en ces mêmes lieux.

COLOMB.

Parle, que voulois-tu dans ton audace extrême?

LE CACIQUE.

Voir Digizé, t'immoler, & mourir.

COLOMB.

Ta barbare fierté ne peut ſe démentir:
Mais, réponds, qu'attends-tu de ma juſte colere?

LE CACIQUE.

Je n'attends rien de toi; va, remplis tes projets.
Fils du ſoleil, de tes heureux ſuccès
Rends grace aux foudres de ton pere,
Dont il t'a fait dépoſitaire.
Sans ces foudres brûlans, ta troupe en ces climats
N'auroit trouvé que le trépas.

COLOMB.

Ainſi donc ton arrêt eſt dicté par toi-même.

CARIME.

Calmez votre colere extrême;
Accordez aux remords, prêts à me déchirer,
De deux tendres époux la vie & la couronne.
J'ai fait leurs maux, je veux les réparer:
Ou ſi votre rigueur l'ordonne,
Avec eux je veux expirer.

COLOMB.

Daignent-ils recourir à la moindre priere?

LE CACIQUE.

Vainement ton orgueil l'eſpere,
Et jamais mes pareils n'ont prié que les Dieux.

CARIME *à Alvar.*

Obtenez ce bienfait ſi je plais à vos yeux.

CARIME, ALVAR, DIGIZÉ.

Excuſez deux époux, deux amans trop ſenſibles,
Tout leur crime eſt dans leur amour.
Ah! ſi vous aimiez un jour,
Voudriez-vous, à votre tour,
Ne rencontrer que des cœurs inflexibles?

CARIME.

Ne vous rendrez-vous point?

COLOMB.

Allez, je ſuis vaincu.
Cacique malheureux, remonte ſur ton trône.
(On lui rend ſon épée.)
Reçois mon amitié, c'eſt un bien qui t'eſt dû.
Je ſonge, quand je te pardonne,
Moins à leurs pleurs qu'à ta vertu.
(A Carime.)
Pour ces triſtes climats la vôtre n'eſt pas née.
Senſible aux feux d'Alvar, daignez les couronner.
Venez montrer l'exemple à l'Eſpagne étonnée,
Quand on pourroit punir, de ſavoir pardonner.

LE CACIQUE.

C'eſt toi qui viens de le donner;
Tu me rends Digizé, tu m'as vaincu par elle.

Tes armes n'avoient pu dompter mon cœur rebelle,
Tu l'as soumis par tes bienfaits.
Sois sûr, dès cet instant, que tu n'auras jamais
D'ami plus empressé, de sujet plus fidele.

COLOMB.

Je te veux pour ami, sois sujet d'Isabelle.
Vante-nous désormais ton éclat prétendu,
Europe, en ce climat sauvage,
On éprouve autant de courage,
On y trouve plus de vertu.
O vous, que des deux bouts du monde,
Le destin rassemble en ces lieux,
Venez, peuples divers, former d'aimables jeux!
Qu'à vos concerts l'écho réponde:
Enchantez les cœurs & les jeux.
Jamais une plus digne fête
N'attira vos regards,
Nos jeux sont les enfans des arts
Et le monde en est la conquête.
Hâtez-vous, accourez, venez de toutes parts,
O vous, que des deux bouts du monde,
Le destin rassemble en ces lieux,
Venez former d'aimables jeux.



SCENE

SCENE V.

Les Acteurs précédens, peuples Espagnols & Américains.

CHŒUR.

ACCOURONS, accourons, formons d'aimables jeux.
Qu'à nos concerts l'écho réponde,
Enchantons les cœurs & les yeux.

UN AMÉRICAIN.

Il n'est point de cœur sauvage
Pour l'amour :
Et dès qu'on s'engage
En ce séjour,
C'est sans partage.
Point d'autres plaisirs
Que de douces chaînes,
Nos uniques peines
Sont nos vains desirs,
Quand des inhumaines
Causent nos soupirs.
Il n'est point, &c.

UNE ESPAGNOLE.

Voguons,
Parcourons
Les ondes,
Nos plaisirs auront leur tour.

Découvrir
De nouveaux mondes,
C'eſt offrir
De nouveaux mirthes à l'amour.
Plus loin que Phœbus n'étend
Sa carriere,
Plus loin qu'il ne répand
Sa lumiere,
L'amour fait ſentir ſes feux.
Soleil ! tu fais nos jours, l'amour les rend heureux.
Voguons, &c.

CHŒUR.

Répandons dans tout l'univers
Et nos tréſors & l'abondance,
Uniſſons par notre alliance
Deux mondes ſéparés par l'abyme des mers.

Fin du troiſieme & dernier Acte.



A I R

Ajouté à la fête du troisieme Acte.

DIGIZÉ.

TRIOMPHE, amour, regne en ces lieux ;
Retour de mon bonheur, doux transports de ma flâme,
Plaisirs charmans, plaisirs des Dieux,
Enchantez, enivrez mon ame ;
Coulez, torrens délicieux.
Fille de la vertu, tranquillité charmante,
Tu n'exclus point des cœurs l'aimable volupté.
Les doux plaisirs font la félicité,
Mais c'est toi qui la rend constante.



FRAGMENS
D' IPHIS,
TRAGÉDIE.
Pour l'Académie Royale de Musique.



ACTEURS.

ORTULE, *roi d'Elide.*

PHILOXIS, *prince de Micenes.*

ANAXARETTE, *fille du feu roi d'Elide.*

ELISE, *princesse de la cour d'Ortule.*

IPHIS, *officier de la maison d'Ortule.*

ORANE, *suivante d'Elise.*

UN CHEF *des guerriers de Philoxis.*

CHŒUR *de guerriers.*

CHŒUR *de la suite d'Anaxarette.*

CHŒUR *de dieux & de déesses.*

CHŒUR *de sacrificateurs & de peuples.*

CHŒUR *de furies dansantes.*

IPHIS,

TRAGÉDIE.

Le théâtre repréſente un rivage, &, dans le fond, une mer couverte de vaiſſeaux.

SCENE PREMIERE.

ELISE, ORANE.

ORANE.

PRINCESSE, enfin votre joie eſt parfaite;
Rien ne troublera plus vos feux.
Philoxis de retour, Philoxis amoureux,
Vient d'obtenir du roi la main d'Anaxarette;
Elle conſent ſans peine à ce choix glorieux;
L'aſpect d'un ſouverain puiſſant, victorieux,
Efface dans ſon cœur la plus vive tendreſſe:
Le trop conſtant Iphis n'eſt plus rien à ſes yeux,
La ſeule grandeur l'intéreſſe.

ELISE.

En vain tout paroît conſpirer
A favoriſer ma flâme;
Je n'oſe point encor, cher Orane, eſpérer
Qu'il devienne ſenſible aux tourmens de mon ame:
Je connois trop Iphis, je ne puis m'en flatter.

Son cœur eſt trop conſtant, ſon amour eſt trop tendre :
Non, rien ne pourra l'arrêter ;
Il ſaura même aimer, ſans pouvoir rien prétendre.

ORANE.

Eh quoi! vous penſeriez qu'il oſât refuſer
Un cœur qui borneroit les vœux de cent monarques ?

ELISE.

Hélas! il n'a déjà que trop ſu mépriſer
De mes feux les plus tendres marques.

ORANE.

Pourroit-il oublier ſa naiſſance, ſon rang,
Et l'éclat dont brille le ſang
Duquel les Dieux vous ont fait naître ?

ELISE.

Quels que ſoient les aïeux dont il a reçu l'être,
Iphis ſait mériter un plus illuſtre ſort,
Et par un courageux effort,
Se frayer le chemin d'une cour plus brillante.
Ses aimables vertus, ſa vertu éclatante,
Ont ſu lui captiver mon cœur.
Je me ferois honneur
D'une ſemblable foibleſſe,
Si pour répondre à mon ardeur
L'ingrat employoit ſa tendreſſe :
Mais, peu touché de ma grandeur,
Et moins encor de mon amour extrême,

Il a beau ſavoir que je l'aime,
Je n'en ſuis pas mieux dans ſon cœur.
Il oſe ſoupirer pour la fille d'Ortule ;
Elle - même juſqu'à ce jour
A ſu partager ſon amour :
Et malgré ſa fierté, malgré tout ſon ſcrupule,
Je l'ai vu s'attendrir & l'aimer à ſon tour.
Seule, de ſon ſecret je tiens la confidence ;
Elle m'a fait l'aveu de leurs plus tendres feux.
Oh ! qu'une telle confiance
Eſt dure à ſupporter pour mon cœur amoureux !

ORANE.

Quel que ſoit l'excès de ſa flâme,
Elle briſe aujourd'hui les nœuds les plus charmans.
Si l'amour régnoit bien dans le fond de ſon ame,
Oublieroit - elle ainſi les vœux & les ſermens ?
Laiſſez agir le tems, laiſſez agir vos charmes.
Bientôt Iphis, irrité des mépris
De la beauté dont ſon cœur eſt épris,
Va vous rendre les armes.

AIR.

Pour finir vos peines
Amour va lancer ſes traits.
Faites briller vos attraits,
Formez de douces chaînes.
Pour finir vos peines
Amour va lancer ſes traits.

ELISE.

Orane, malgré moi, la crainte m'intimide.
Hélas! je ſens couler mes pleurs.
Iphis, que tu ſerois perfide,
Si, ſans les partager, tu voyois mes douleurs.
Mais c'eſt aſſez tarder; cherchons Anaxarette.
Philoxis en ces lieux lui prépare une fête,
Je dois l'accompagner. Orane, ſuivez-moi.

SCENE II.

IPHIS *ſeul.*

AMOUR, que de tourmens j'endure ſous ta loi!
Que mes maux ſont cruels! que ma peine eſt extrême!
Je crains de perdre ce que j'aime;
J'ai beau m'aſſurer ſur ſon cœur,
Je ſens, hélas! que ſon ardeur
M'eſt une trop foible aſſurance
Pour me rendre mon eſpérance.
Je vois déjà ſur ce rivage
Un rival orgueilleux, couronné de lauriers,
Au milieu de mille guerriers,
Lui préſenter un doux hommage:
En cet état oſe-t-on refuſer
Un amant tout couvert de gloire?
Hélas! je ne puis accuſer

Que sa grandeur & sa victoire!
De funestes pressentimens
Tour-à-tour dévorent mon ame;
Mon trouble augmente à tous momens.
Anaxarette..... Dieux..... trahiriez-vous ma flâme?

AIR.

Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidelle!
Elise étoit charmante & belle,
J'ai cent fois refusé son cœur.
Quel prix de ma constante ardeur,
Si vous deveniez infidelle!



SCENE III.

LE ROI, PHILOXIS.

LE ROI.

PRINCE, je vous dois aujourd'hui
L'éclat dont brille la couronne;
Votre bras est le seul appui
Qui vient de rassurer mon ttône:
Vous avez terrassé mes plus fiers ennemis.
Tout parle de votre victoire.
Des sujets révoltés vouloient ternir ma gloire,
Votre valeur les a soumis:
Jugez de la grandeur de ma reconnoissance

Par l'excès du bienfait que j'ai reçu de vous.
Vous poſſédez déjà la ſuprême puiſſance;
Soyez encore heureux époux.
Je diſpoſe d'Anaxarette,
Ortule, en expirant, m'en laiſſa le pouvoir.
Philoxis, ſi ſa main peut flatter votre eſpoir,
A former cet hymen aujourd'hui je m'aprête.

PHILOXIS.

Que ne vous dois-je point, ſeigneur,
Que mes plaiſirs ſont doux, qu'ils ſont remplis de charmes!
Ah! l'heureux ſuccès de mes armes
Eſt bien payé par un ſi grand bonheur!

AIR.

Tendre amour aimable eſpérance,
Régnez à jamais dans mon cœur.
Je vois récompenſer la plus parfaite ardeur,
Je reçois aujourd'hui le prix de ma conſtance.
Ce que j'ai ſenti de ſouffrance
N'eſt rien auprès de mon bonheur.
Tendre amour, aimable eſpérance,
Régnez à jamais dans mon cœur:
Je vais poſſéder ce que j'aime;
Ah! Philoxis eſt trop heureux!

LE ROI.

Je ſens une joie extrême,
De pouvoir combler vos vœux.

ENSEMBLE.

La paix ſuccede aux plus vives alarmes,
Livrons-nous aux plus doux plaiſirs ;
Goûtons, goûtons-en tous les charmes;
Nous ne formerons plus d'inutiles deſirs.

LE ROI.

La gloire a couronné vos armes,
Et l'hymen, en ce jour, couronne vos ſoupirs.

ENSEMBLE.

La paix ſuccede, &c.

LE ROI.

Prince, je vais, pour cet ouvrage,
Tout préparer dès ce moment:
Vous allez être heureux amant:
C'eſt le fruit de votre courage.

PHILOXIS.

Et moi, pour annoncer en ces lieux mon bonheur,
Allons, ſur mes vaiſſeaux triomphant & vainqueur,
De dépouilles de ma conquête
Faire un hommage aux pieds d'Anaxarette.



SCENE IV.

ANAXARETTE *seule.*

AIR.

JE cherche en vain à dissiper mon trouble,
Non, rien ne sauroit l'appaiser;
J'ai beau m'y vouloir opposer,
Malgré moi ma peine redouble.
Enfin il est donc vrai, j'épouse Philoxis,
Et j'ai pu consentir à trahir ma tendresse!
C'est inutilement que mon cœur s'intéresse
Au bonheur de l'aimable Iphis.
Falloit-il, Dieux puissans, qu'une si douce flâme,
Dont j'attendois tout mon bonheur,
N'ait pu passer jusqu'en mon ame
Sans offenser ma gloire & mon honneur:
Je cherche en vain, &c.
Je sens encor tout mon amour,
Quoique pour l'étouffer l'ambition m'inspire,
Et je m'apperçois trop qu'à leur tour
Mes yeux versent des pleurs, & que mon cœur soupire.
Mais quoi pourrois-je balancer?
Pour deux objets puis-je m'intéresser?
L'un est roi triomphant, l'autre amant sans naissance;
Ah! sans rougir je ne puis y penser;
Et j'en sens trop la différence,

Pour oser encor hésiter:
Non, sachons mieux nous acquitter
Des loix que la gloire m'impose.
Régnons, mon rang ne me propose
Qu'une couronne à souhaiter;
Et je ne serois plus digne de la porter,
Si je desirois autre chose.



SCENE V.

ELISE, ANAXARETTE.

Suite d'Anaxarette qui entre avec Elise.

ELISE.

PHILOXIS est enfin de retour en ces lieux,
Il ramene avec lui l'amour & la victoire;
Et cet amant, comblé de gloire,
En vient faire hommage à vos yeux:
Ces vaisseaux triomphans, autour de ce rivage,
Semblent annoncer ses exploits.
Nos ennemis vaincus, & soumis à nos loix,
Sont des preuves de son courage.
Princesse, dans cet heureux jour,
Vous allez partager l'éclat qui l'environne;
Qu'avec plaisir on porte une couronne,
Quand on la reçoit de l'amour.

ANAXARETTE.

Je sens l'excès de mon bonheur extrême,
Et je vois accomplir mes plus tendres desirs.
Hélas! que ne puis-je de même
Voir finir mes tendres soupirs!

On entend des trompettes & des timbales derriere le théâtre.

Mais qu'entends-je? quel bruit de guerre
Vient en ces lieux frapper les airs?

ELISE.

Quels sons harmonieux! quels éclatans concerts!

ENSEMBLE.

Ciel! quel auguste aspect paroît sur cette terre!



SCENE VI.

Ici quatre trompettes paroissent sur le théâtre, suivis d'un grand nombre de guerriers vêtus magnifiquement.

ANAXARETTE, ELISE, *suite d'Anaxarette, chef des guerriers, chœur de guerriers.*

LE CHEF *des guerriers à Anaxarette.*

RECEVEZ, aimable princesse,
L'hommage d'un amant tendre & respectueux.
C'est de sa part que dans ces lieux
Nous venons vous offrir ses vœux & sa richesse.

(*En cet endroit on voit entrer, au son des trompettes, plusieurs guerriers, vêtus légérement, qui portent des présens magnifiques*

magnifiques à la fin desquels est un beau trophée; ils forment une marche, & vont en dansant offrir leurs présens à la princesse, pendant que le chef des guerriers chante.)

LE CHEF *des guerriers.*

Régnez à jamais sur son cœur,
Partagez son amour extrême,
Et que de sa flâme même
Puisse naître votre ardeur.
Et vous guerriers, chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos vœux;
Honorons notre souveraine,
Sous ses loix vivons sans peine:
Soyons à jamais heureux.

CHŒUR des guerriers.

Chantons, chantons l'heureuse chaîne
Qui va couronner nos vœux;
Honorons notre souveraine,
Sous ses loix vivons sans peine;
Soyons à jamais heureux.

ELISE.

Jeunes cœurs, en ce séjour
Rendez-vous sans plus attendre,
Craignez d'irriter l'amour.
Chaque cœur doit à son tour
Devenir amoureux & tendre.
On veut en vain se défendre,
Il faut aimer un jour.

IN NUPTIAS

CAROLI EMANUELIS,

INVICTISSIMI SARDINIÆ REGIS,

DUCIS SABAUDIÆ, &c.

ET

REGINÆ AUGUSTISSIMÆ

ELISABETHÆ

A LOTHARINGIA.

O D E.

ERGO nunc vatem, mea musa, Regi
Plectra jussisti nova dedicare?
Ergo da magnum celebrare digno
Carmine Regem.

Inter Europæ populos furorem
Impius belli Deus excitârat,
Omnis armorum strepitu fremebat
Itala tellus.

Interim cæco latitans sub antro
Mœsta pax diros hominum tumultus
Audit, undantesque videt recenti
Sanguine campos.

Cernit heroem procul æſtuantem;
Carolum agnoſcit ſpoliis onuſtum;
Diva ſuſpirans adit, atque mentem
Flectere tentat.

Te quid armorum juvat, inquit, horror?
Parce jam victis, tibi parce, Princeps,
Ne caput ſacrum per aperta belli
Mitte pericla.

Te diu Movors ferus occupavit,
Teque palmarum ſeges ampla ditat,
Nunc pius pacem cole, mitiores
Concipe ſenſus.

Ecce divinam ſuper puellam,
Præmium pacis, tibi deſtinarunt
Sanguinem regum, Lotharæque claram
Stemmate gentis.

Scilicet tantum meruere munus
Regiæ dotes, amor unus æqui,
Sanctitas morum, pietaſque caſtæ
Hoſpita mentis.

Paruit Princeps monitis Deorum,
Ergo feſtina generoſa virgo,
Nec ſoror, nec te lacrimis moretur
Anxia mater.

Montium nec te nive candidorum
Terreat ſurgens ſuper aſtra moles,

Se tibi ſenſim juga celſa prono
Culmine ſiſtent.

Cernis? ô! quanta ſpecioſa pompa
Ambulat, currum teneri lepores
Ambiunt, ſponſæ ſedet & modeſto
Gratia vultu.

Rex ut attenta bibit aure famam!
Splendidâ latè comitatus aulâ,
Ecce confeſtim volat inquieto
Raptus amore.

Qualis in cœlo radiis coruſcans
Vulgus aſtrorum tenebris recondit
Phœbus, auguſto micat inter omnes
Lumine Princeps.

Carole, heroum generoſe ſanguis,
Quâ lirâ vel quo ſatis ore poſſim
Mentis excelſæ titulos & ingens
Dicere pectus.

Nempe magnorum meditans avorum
Facta, quos virtus ſua conſecravit,
Arte qua cœlum meruêre cœlum
Scandere tendis.

Clara ſeu bello referas trophæa,
Seu colas artes placidus quietas,
Mille te monſtrant monumenta magnum
Inclita Regem.

Venit, ô! festos geminate plausus;
Venit optanti data diva terræ,
Blanda quæ tandem populis revexit
Otia venit.
Hujus adventu, fugiente brumâ,
Omnis Aprili via ridet hertrâ,
Floribus spirant, viridique lucent
Gramine campi.
Protinus pagis bene feriatis
Exeunt læti proceres, coloni;
Obviam passim tibi corda currunt,
Regia conjux.
Aspicis? Crebrâ crepitante flammâ
Ignis ut cunctas simulat figuras,
Ut fugat noctem, riguis ut æther
Depluit astris.
Audiunt colles, & opaca longè
Colla submittunt, trepidæque circum
Contremunt pinus, iteratque voces
Alpibus echo.
Vive ter centum, bone Rex, per annos;
Sic thori consors bona, vive; vestrum
Vivat æternum genus, & Sabaudis
Imperet annis.

Offerebat Regi, &c.

JOHANNES PUTHOD, Canonicus Rupensis.

TRADUCTION

DE L'ODE PRÉCÉDENTE,

PAR J. J. ROUSSEAU.

MUSE, vous exigez de moi que je consacre au Roi de nouveaux chants, inspirez-moi donc des vers dignes d'un si grand monarque.

Le terrible Dieu des combats avoit semé la discorde entre les peuples de l'Europe : toute l'Italie retentissoit du bruit des armes ; pendant que la triste paix entendoit du fond d'une antre obscure les tumultes furieux, excités par les humains, & voyoit les campagnes inondées de nouveaux flots de sang. Elle distingue de loin un héros enflammé par sa valeur ; c'est Charles qu'elle reconnoît, chargé de glorieuses dépouilles. La déesse l'aborde en soupirant, & tâche de le fléchir par ses larmes.

Prince, lui dit-elle, quels charmes trouvez-vous dans l'horreur du carnage ? Epargnez des ennemis vaincus ; épargnez-vous vous-même, & n'exposez plus votre tête sacrée à de si grands périls ; le cruel Mars vous a trop long-tems occupé. Vous êtes chargé d'une ample moisson de palmes. Il est tems désormais que la paix ait part à vos soins, & que vous livriez votre cœur à des sentimens plus doux. Pour le prix de cette paix les dieux vous ont destiné une jeune & divine princesse du sang des rois, illustre par tant de héros

que l'augufte maifon de Lorraine a produits, & qu'elle compte parmi fes ancêtres. Un fi digne préfent eft la récompenfe de vos vertus royales, de votre amour pour l'équité, de la fainteté de vos mœurs, & de cette douce humanité, fi naturelle à votre ame pure.

Le monarque acquiefce aux exhortations des dieux. Hâtez-vous, généreufe princeffe, ne vous laiffez point retarder par les larmes d'une fœur & d'une mere affligée. Que ces monts couverts de neige, dont le fommet fe perd dans les cieux, ne vous effrayent point. Leurs cimes élevées s'abaifferont pour favorifer votre paffage.

Voyez avec quel cortege brillant marche cette charmante époufe, les Graces environnent fon char, & fon vifage modefte eft fait pour plaire.

Cependant le roi écoute avec empreffement tous les éloges que répand la renommée. Il part, accompagné d'une cour pompeufe. Il vole, emporté par l'impatience de fon amour. Tel que l'éclatant Phœbus efface dans le ciel, par la vivacité de fes rayons, la lumiere des autres aftres, ainfi brille cet augufte Prince au milieu de tous fes courtifans.

Charles, généreux fang des héros, quels accords affez fublimes, quels vers affez majeftueux pourrai-je employer pour chanter dignement les vertus de ta grande ame & l'intrépidité de ta valeur. Ce fera, grand Prince, en méditant fur les

hauts faits de tes magnanimes Aïeux que leur vertu a consacrés; car tu cours à la gloire par le même chemin qu'ils ont pris pour y parvenir.

Soit que tu remportes de la guerre les plus glorieux trophées, & qu'en paix tu cultives les Beaux-Arts, mille monumens illustres témoignent la grandeur de ton regne.

Mais redoublez vos chants d'allégresse; je vois arriver cette reine divine que le ciel accorde à nos vœux : elle vient; c'est elle qui a ramené de doux loisirs parmi les peuples. A son abord l'hiver fuit, toutes les routes se parent d'une herbe tendre; les champs brillent de verdure, & se couvrent de fleurs. Aussitôt les maîtres & les serviteurs quittent leur labourage & accourent pleins de joie. Royale épouse, les cœurs volent de toutes parts au-devant de vous.

Voyez comment, au milieu des torrens d'une flamme bruyante, le feu prend toutes sortes de figures. Voyez fuir la nuit; voyez cette pluie d'Astrée qui semble se détacher du ciel.

Le bruit se fait entendre dans les montagnes, & passe bien loin au-dessus de leurs cimes massives, les sapins d'alentour étonnés en frémissent, & les échos des Alpes en redoublent le retentissement.

Vivez, bon roi, parcourez la plus longue carriere : vivez de même, digne épouse; que votre postérité vive éternellement & donne ses loix à la Savoie.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

J'AI eu le malheur autrefois de refuser des vers à des personnes que j'honorois, & que je respectois infiniment, parce que je m'étois désormais interdit d'en faire. J'ose espérer cependant que ceux que je publie aujourd'hui ne les offenseront point; & je crois pouvoir dire, sans trop de rafinement, qu'ils sont l'ouvrage de mon cœur, & non de mon esprit. Il est même aisé de s'appercevoir que c'est un enthousiasme impromptu, si je puis parler ainsi, dans lequel je n'ai gueres songé à briller. De fréquentes répétitions dans les pensées, & même dans les tours, & beaucoup de négligence dans la diction, n'annoncent pas un homme fort empressé de la gloire d'être un bon poëte. Je déclare de plus que si l'on me trouve jamais à faire des vers galans, ou de ces sortes de belles choses qu'on appelle des jeux d'esprit, je m'abandonne volontiers à toute l'indignation que j'aurai méritée.

Il faudroit m'excuser auprès de certaines gens d'avoir loué ma bienfaitrice, & auprès des personnes de mérite, de n'en avoir pas assez dit de bien; le silence que je garde à l'égard des premiers n'est pas sans fondement: quant aux autres, j'ai l'honneur de les assurer que je serai toujours infiniment satisfait de m'entendre faire le même reproche.

*Il est vrai qu'en félicitant Madame de W***. sur son penchant à faire du bien, je pouvois m'étendre sur beaucoup d'autres vérités non moins honorables pour elle. Je n'ai point*

prétendu être ici un panégyriste, mais simplement un homme sensible & reconnoissant, qui s'amuse à décrire ses plaisirs.

On ne manquera pas de s'écrier : un malade faire des vers ! un homme à deux doitgs du tombeau ! C'est précisément pour cela que j'ai fait des vers. Si je me portois moins mal, je me croirois comptable de mes occupations au bien de la société ; l'état où je suis ne me permet de travailler qu'à ma propre satisfaction. Combien de gens qui regorgent de biens & de santé ne passent pas autrement leur vie entiere ? Il faudroit aussi savoir si ceux qui me feront ce reproche sont disposés à m'employer à quelque chose de mieux.



LE VERGER

DES

CHARMETTES.

Rara domus tenuem non aſpernatur amicum :
Raraque non humilem calcat faſtoſa clientem.

VERGER cher à mon cœur, ſéjour de l'innocence,
Honneur des plus beaux jours que le ciel me diſpenſe,
Solitude charmante, aſyle de la paix,
Puiſſé-je, heureux verger, ne vous quitter jamais!
O jours délicieux, coulez ſous vos ombrages!
De Philomele en pleurs les languiſſans ramages,
D'un ruiſſeau fugitif le murmure flatteur,
Excitent dans mon ame un charme ſéducteur.
J'apprends ſur votre émail à jouir de la vie :
J'apprends à méditer ſans regret, ſans envie,
Sur les frivoles goûts des mortels inſenſés;
Leurs jours tumultueux, l'un par l'autre pouſſés,
N'enflamment point mon cœur du deſir de les ſuivre.
A de plus grands plaiſirs je mets le prix de vivre;
Plaiſirs toujours charmans, toujours doux, toujours purs,
A mon cœur enchanté vous êtes toujours ſûrs.
Soit qu'au premier aſpect d'un beau jour prêt d'éclore,
J'aille voir ces côteaux qu'un ſoleil levant dore,

Soit que vers le midi, chaſſé par ſon ardeur,
Sous un arbre touffu je cherche la fraîcheur;
Là, portant avec moi Montagne ou la Bruyere,
Je ris tranquillement de l'humaine miſere;
Ou bien avec Socrate & le divin Platon
Je m'exerce à marcher ſur les pas de Caton:
Soit qu'une nuit brillante, en étendant ſes voiles,
Découvre à mes regards la lune & les étoiles,
Alors, ſuivant de loin la Hire & Caſſini,
Je calcule, j'obſerve, & près de l'infini,
Sur ces mondes divers que l'éther nous recele,
Je pouſſe, en raiſonnant, Huyghens & Fontenelle:
Soit enfin que, ſurpris d'un orage imprévu,
Je raſſure, en courant, le berger éperdu,
Qu'épouvante les vents qui ſiflent ſur ſa tête,
Les tourbillons, l'éclair, la foudre, la tempête;
Toujours également heureux & ſatisfait,
Je ne deſire point un bonheur plus parfait.
O vous, ſage Warens, éleve de Minerve,
Pardonnez ces tranſports d'une indiſcrete verve;
Quoique j'euſſe promis de ne rimer jamais,
J'oſe chanter ici les fruits de vos bienfaits.
Oui, ſi mon cœur jouit du ſort le plus tranquille,
Si je ſuis la vertu dans un chemin facile,
Si je goûte en ces lieux un repos innocent,
Je ne dois qu'à vous ſeule un ſi rare préſent.
Vainement des cœurs bas, des ames mercenaires,
Par des avis cruels plutôt que ſalutaires,

Cent fois ont essayé de m'ôter vos bontés:
Ils ne connoissent pas le bien que vous goûtez,
En faisant des heureux, en essuyant des larmes:
Ces plaisirs délicats pour eux n'ont point de charmes.
De Tite & de Trajan les libérales mains
N'excitent dans leurs cœurs que des ris inhumains.
Pourquoi faire du bien dans le siecle où nous sommes?
Se trouve-t-il quelqu'un dans la race des hommes
Digne d'être tiré du rang des indigens?
Peut-il, dans la misere, être d'honnêtes gens?
Et ne vaut-il pas mieux employer ses richesses
A jouir des plaisirs qu'à faire des largesses?
Qu'ils suivent à leur gré ces sentimens affreux,
Je me garderai bien de rien exiger d'eux.
Je n'irai pas ramper, ni chercher à leur plaire;
Mon cœur sait, s'il le faut, affronter la misere,
Et plus délicat qu'eux, plus sensible à l'honneur,
Regarde de plus près au choix d'un bienfaiteur.
Oui, j'en donne aujourd'hui l'assurance publique,
Cet écrit en sera le témoin authentique,
Que si jamais ce sort m'arrache à vos bienfaits,
Mes besoins jusqu'aux leurs ne recourront jamais.
Laissez des envieux la troupe méprisable
Attaquer des vertus dont l'éclat les accable.
Dédaignez leurs complots, leur haine, leur fureur;
La paix n'en est pas moins au fond de votre cœur,
Tandis que vils jouets de leurs propres furies,
Alimens des serpens dont elles sont nourries,

Le crime & les remords portent au fond des leurs
Le triste châtiment de leurs noires horreurs.
Semblables en leur rage à la guêpe maligne,
De travail incapable, & de secours indigne,
Qui ne vit que de vols, & dont enfin le sort
Est de faire du mal en se donnant la mort:
Qu'ils exhalent en vain leur colere impuissante;
Leurs menaces pour vous n'ont rien qui m'épouvante;
Ils voudroient d'un grand roi vous ôter les bienfaits;
Mais de plus nobles soins illustrent ses projets.
Leur basse jalousie, & leur fureur injuste,
N'arriveront jamais jusqu'à son trône auguste,
Et le monstre qui regne en leurs cœurs abattus
N'est pas fait pour braver l'éclat de ses vertus.
C'est ainsi qu'un bon roi rend son empire aimable;
Il soutient la vertu que l'infortune accable:
Quand il doit menacer, la foudre est en ses mains.
Tout roi, sans s'élever au-dessus des humains,
Contre les criminels peut lancer le tonnerre;
Mais s'il fait des heureux, c'est un Dieu sur la terre.
Charles, on reconnoît ton empire à ses traits;
Ta main porte en tous lieux la joie & les bienfaits,
Tes sujets égalés éprouvent ta justice;
On ne réclame plus par un honteux caprice
Un principe odieux, proscrit par l'équité,
Qui, blessant tous les droits de la société,
Brise les nœuds sacrés dont elle étoit unie,
Refuse à ses besoins la meilleure partie,

Et prétend affranchir de ſes plus juſtes loix
Ceux qu'elle fait jouir de ſes plus riches droits.
Ah! s'il t'avoit ſuffi de te rendre terrible,
Quel autre, plus que toi, pouvoit être invincible,
Quand l'Europe t'a vu, guidant tes étendards,
Seul entre tous ſes rois briller aux champs de Mars!
Mais ce n'eſt pas aſſez d'épouvanter la terre;
Il eſt d'autres devoirs que les ſoins de la guerre;
Et c'eſt par eux, grand roi, que ton peuple aujourd'hui,
Trouve en toi ſon vengeur, ſon pere & ſon appui.
Et vous, ſage Warens, que ce héros protége,
En vain la calomnie en ſecret vous aſſiége,
Craignez peu ſes effets, bravez ſon vain courroux,
La vertu vous défend, & c'eſt aſſez pour vous:
Ce grand roi vous eſtime, il connoît votre zele,
Toujours à ſa parole il ſait être fidele,
Et pour tout dire, enfin, garant de ſes bontés,
Votre cœur vous répond que vous les méritez.
On me connoît aſſez, & ma muſe ſévere
Ne ſait point diſpenſer un encens mercenaire;
Jamais d'un vil flatteur le langage affecté
N'a ſouillé dans mes vers l'auguſte vérité.
Vous mépriſez vous-même un éloge inſipide,
Vos ſinceres vertus n'ont point l'orgueil pour guide.
Avec vos ennemis convenons, s'il le faut,
Que la ſageſſe en vous n'exclut point tout défaut.
Sur cette terre hélas! telle eſt notre miſere,
Que la perfection n'eſt qu'erreur & chimere!

Connoître mes travers eſt mon premier ſouhait,
Et je fais peu de cas de tout homme parfait.
La haine quelquefois donne un avis utile:
Blâmez cette bonté trop douce & trop facile,
Qui ſouvent à leurs yeux a cauſé vos malheurs.
Reconnoiſſez en vous les foibles des bons cœurs;
Mais ſachez qu'en ſecret l'éternelle ſageſſe
Hait leurs fauſſes vertus plus que votre foibleſſe;
Et qu'il vaut mieux cent fois ſe montrer à ſes yeux
Imparfait comme vous, que vertueux comme eux.
Vous donc, dès mon enfance attachée à m'inſtruire,
A travers ma miſere, hélas! qui crûtes lire
Que de quelques talens le ciel m'avoit pourvu,
Qui daignâtes former mon cœur à la vertu,
Vous, que j'oſe appeller du tendre nom de mere,
Acceptez aujourd'hui cet hommage ſincere,
Le tribut légitime, & trop bien mérité,
Que ma reconnoiſſance offre à la vérité.
Oui, ſi quelques douceurs aſſaiſonnent ma vie,
Si j'ai pu juſqu'ici me ſouſtraire à l'envie,
Si le cœur plus ſenſible, & l'eſprit moins groſſier,
Au-deſſus du vulgaire on m'a vu m'élever,
Enfin, ſi chaque jour je jouis de moi-même,
Tantôt en m'élançant juſqu'à l'Etre ſuprême,
Tantôt en méditant dans un profond repos
Les erreurs des humains, & leurs biens & leurs maux:
Tantôt, philoſophant ſur les loix naturelles,
J'entre dans le ſecret des cauſes éternelles,

Je cherche à pénétrer tous les resſorts divers,
Les principes cachés qui meuvent l'univers;
Si, dis-je, en mon pouvoir j'ai tous ces avantages,
Je le répete encor, ce ſont là vos ouvrages,
Vertueuſe Warens, c'eſt de vous que je tiens
Le vrai bonheur de l'homme, & les ſolides biens.
Sans craintes, ſans deſirs, dans cette ſolitude,
Je laiſſe aller mes jours exempts d'inquiétude:
O que mon cœur touché ne peut-il à ſon gré
Peindre ſur ce papier, dans un juſte degré,
Des plaiſirs qu'il reſſent la volupté parfaite!
Préſent dont je jouis, paſſé que je regrette,
Tems précieux, hélas! je ne vous perdrai plus
En bizarres projets, en ſoucis ſuperflus.
Dans ce verger charmant j'en partage l'eſpace.
Sous un ombrage frais tantôt je me délaſſe;
Tantôt avec Leibnitz, Mallebranche & Newton,
Je monte ma raiſon ſur un ſublime ton,
J'examine les loix des corps & des penſées,
Avec Locke je fais l'hiſtoire des idées:
Avec Kepler, Wallis, Barrow, Rainaud, Paſcal,
Je devance Archimede, & je ſuis l'Hôpital (*).
Tantôt à la phyſique appliquant mes problêmes,
Je me laiſſe entraîner à l'eſprit des ſyſtêmes:
Je tâtonne Deſcartes & ſes égaremens,
Sublimes, il eſt vrai, mais frivoles romans.

(*) Le marquis de l'Hôpital, auteur de l'Analyſe des infiniment petits, & de pluſieurs autres ouvrages de mathématique.

J'abandonne bientôt l'hypothese infidelle,
Content d'étudier l'histoire naturelle.
Là, Pline & Niuwentyt, m'aidant de leur savoir,
M'apprennent à penser, ouvrir les yeux & voir.
Quelquefois, descendant de ces vastes lumieres,
Des différens mortels je suis les caracteres.
Quelquefois, m'amusant jusqu'à la fiction,
Télémaque & Séthos me donnent leur leçon,
Ou bien dans Cléveland j'observe la nature,
Qui se montre à mes yeux touchante & toujours pure.
Tantôt aussi de Spon parcourant les cahiers,
De ma patrie en pleurs je relis les dangers.
Geneve, jadis si sage, ô ma chere patrie!
Quel démon dans ton sein produit la frénésie?
Souviens-toi qu'autrefois tu donnas des héros,
Dont le sang t'acheta les douceurs du repos!
Transportés aujourd'hui d'une soudaine rage,
Aveugles citoyens, cherchez-vous l'esclavage?
Trop tôt peut-être hélas! pourrez-vous le trouver!
Mais, s'il est encor tems, c'est à vous d'y songer.
Jouissez des bienfaits que Louis vous accorde,
Rappellez dans vos murs cette antique concorde.
Heureux! si, reprenant la foi de vos aïeux,
Vous n'oubliez jamais d'être libres comme eux.
O vous tendre Racine, ô vous aimable Horace!
Dans mes loisirs aussi vous trouvez votre place:
Claville, S. Aubin, Plutarque, Mézerai,
Despréaux, Cicéron, Pope, Rollin, Barclai,

Et vous, trop doux la Mothe, & toi, touchant Voltaire,
Ta lecture à mon cœur restera toujours chere,
Mais mon goût se refuse à tout frivole écrit,
Dont l'Auteur n'a pour but que d'amuser l'esprit.
Il a beau prodiguer la brillante antithese,
Semer par-tout des fleurs, chercher un tour qui plaise,
Le cœur, plus que l'esprit, a chez moi des besoins,
Et s'il n'est attendri, rebute tous ses soins.

C'est ainsi que mes jours s'écoulent sans alarmes.
Mes yeux sur mes malheurs ne versent point de larmes.
Si des pleurs quelquefois alterent mon repos,
C'est pour d'autres sujets que pour mes propres maux.
Vainement la douleur, les craintes, les miseres,
Veulent décourager la fin de ma carriere;
D'Epictete asservi la stoïque fierté
M'apprend à supporter les maux, la pauvreté;
Je vois, sans m'affliger, la langueur qui m'accable:
L'approche du trépas ne m'est point effroyable;
Et le mal dont mon corps se sent presque abattu
N'est pour moi qu'un sujet d'affermir ma vertu.



EPITRE

A M. DE BORDES.

TOI qu'aux jeux du Parnasse Apollon même guide,
Tu daignes exciter une muse timide;
De mes foibles essais juge trop indulgent,
Ton goût à ta bonté cede en m'encourageant.
Mais hélas! je n'ai point, pour tenter la carriere,
D'un athlete animé l'assurance guerriere,
Et, dès les premiers pas, inquiet & surpris,
L'haleine m'abandonne & je renonce au prix.
Bordes, daigne juger de toutes mes alarmes,
Vois quels sont les combats, & quelles sont les armes,
Ces lauriers sont bien doux, sans doute, à remporter;
Mais quelle audace à moi d'oser les disputer!
Quoi! j'irois, sur le ton de ma lyre critique,
Et prêchant durement de tristes vérités,
Révolter contre moi les lecteurs irrités!
Plus heureux, si tu veux, encor que téméraire,
Quand mes foibles talens trouveroient l'art de plaire,
Quand des sifflets publics, par bonheur préservés,
Mes vers des gens de goût pourroient être approuvés;
Dis-moi, sur quel sujet s'exercera ma muse?
Tout poëte est menteur, & le métier l'excuse;
Il sait en mots pompeux faire d'un riche un fat,
D'un nouveau Mécénas un pilier de l'Etat.
Mais moi, qui connois peu les usages de France,

Moi, fier républicain que bleſſe l'arrogance,
Du riche impertinent je dédaigne l'appui,
S'il le faut mendier en rampant devant lui;
Et ne ſais applaudir qu'à toi, qu'au vrai mérite:
La ſotte vanité me révolte & m'irrite.
Le riche me mépriſe, & malgré ſon orgueil,
Nous nous voyons ſouvent à-peu-près de même œil.
Mais quelque haine en moi que le travers inſpire,
Mon cœur ſincere & franc abhorre la ſatire:
Trop découvert peut-être, & jamais criminel,
Je dis la vérité ſans l'abreuver de fiel.

Ainsi toujours ma plume, implacable ennemie
Et de la flatterie & de la calomnie,
Ne fait point en ſes vers trahir la vérité,
Et toujours accordant un tribut mérité,
Toujours prête à donner des louanges acquiſes,
Jamais d'un vil Créſus n'encenſa les ſottiſes.

O vous, qui dans le ſein d'une humble obſcurité
Nourriſſez les vertus avec la pauvreté,
Dont les deſirs bornés dans la ſage indigence
Mépriſent ſans orgueil une vaine abondance,
Reſtes trop précieux de ces antiques tems,
Où des moindres apprêts nos ancêtres contens,
Recherchés dans leurs mœurs, ſimples dans leur parure,
Ne ſentoient de beſoins que ceux de la nature;
Illuſtres malheureux, quels lieux habitez-vous?
Dites, quels ſont vos noms? Il me ſera trop doux

D'exercer mes talens à chanter votre gloire,
A vous éternifer au temple de mémoire;
Et quand mes foibles vers n'y pourroient arriver,
Ces noms fi refpectés fauront les conferver.

MAIS pourquoi m'occuper d'une vaine chimere;
Il n'eft plus de fageffe où regne la mifere;
Sous le poids de la faim le mérite abattu
Laiffe en un trifte cœur éteindre la vertu.
Tant de pompeux difcours fur l'heureufe indigence
M'ont bien l'air d'être nés du fein de l'abondance:
Philofophe commode, on a toujours grand foin
De prêcher des vertus dont on n'a pas befoin.

BORDES, cherchons ailleurs des fujets pour ma mufe;
De la pitié qu'il fait fouvent le pauvre abufe;
Et décorant du nom de fainte charité
Les dons dont on nourrit fa vile oifiveté,
Sous l'afpect des vertus que l'infortune opprime;
Cache l'amour du vice & le penchant au crime.
J'honore le mérite aux rangs les plus abjects;
Mais je trouve à louer peu de pareils fujets.

NON, célébrons plutôt l'innocente induftrie,
Qui fait multiplier les douceurs de la vie,
Et falutaire à tous dans fes utiles foins,
Par la route du luxe appaife les befoins.
C'eft par cet art charmant que fans ceffe enrichie
On voit briller au loin ton heureufe patrie (*).

(*) La ville de Lyon.

OUVRAGES précieux, ſuperbes ornemens,
On diroit que Minerve, en ſes amuſemens,
Avec l'or & la ſoie a d'une main ſavante
Formé de vos deſſeins la tiſſure élégante.
Turin, Londres en vain, pour vous le diſputer
Par de jaloux efforts veulent vous imiter;
Vos mélanges charmans, aſſortis par les graces,
Les laiſſent de bien loin s'épuiſer ſur vos traces:
Le bon goût les dédaigne, & triomphe chez vous;
Et tandis qu'entraînés par leur dépit jaloux,
Dans leurs ouvrages froids ils forcent la nature,
Votre vivacité, toujours brillante & pure,
Donne à ce qu'elle pare un œil plus délicat,
Et même à la beauté prête encor de l'éclat.

VILLE heureuſe, qui fait l'ornement de la France,
Tréſor de l'univers, ſource de l'abondance,
Lyon, ſéjour charmant des enfans de Plutus,
Dans tes tranquilles murs tous les arts ſont reçus:
D'un ſage protecteur le goût les y raſſemble:
Apollon & Plutus, étonnés d'être enſemble,
De leurs longs différends ont peine à revenir,
Et demandent quel Dieu les a pu réunir.
On reconnoît tes ſoins, Pallu (*): tu nous ramenes
Les ſiecles renommés & de Tyr & d'Athenes:
De mille éclats divers Lyon brille à la fois,
Et ſon peuple opulent ſemble un peuple de rois.

(*) Intendant de Lyon.

Toi, digne citoyen de cette ville illuftre,
Tu peux contribuer à lui donner du luftre,
Par tes heureux talens tu peux la décorer,
Et c'eft lui faire un vol que de plus différer?

Comment ofes-tu bien me propofer d'écrire,
Toi, que Minerve même avoit pris foin d'inftruire.
Toi de fes dons divins poffeffeur négligent,
Qui vient parler pour elle encor en l'outrageant.
Ah! fi du feu divin qui brille en ton ouvrage
Une étincelle au moins eût été mon partage,
Ma mufe, quelque jour, attendriffant les cœurs,
Peut-être fur la fcene eût fait couler des pleurs.
Mais je te parle en vain; infenfible à mes plaintes,
Par de cruels refus tu confirmes mes craintes,
Et je vois qu'impuiffante à fléchir tes rigueurs,
Blanche (*) n'a pas encor épuifé fes malheurs.

(*) Blanche de Bourbon, tragédie de M. de Bordes, qu'au grand regret de fes amis il refufe conftamment de mettre au théâtre. *Note de l'auteur.*



EPITRE

EPITRE

A M. PARISOT.

Achevée le 10 Juillet 1742.

AMI, daigne souffrir qu'à tes yeux aujourd'hui
Je dévoile ce cœur plein de trouble & d'ennui.
Toi qui connus jadis mon ame toute entiere,
Seul en qui je trouvois un ami tendre, un pere,
Rappelle encor, pour moi, tes premieres bontés,
Rends tes soins à mon cœur, il les a mérités.

NE crois pas qu'alarmé par de frivoles craintes
De ton silence ici je te fasse des plaintes,
Que par de faux soupçons, indignes de tous deux,
Je puisse t'accuser d'un mépris odieux:
Non, tu voudrois en vain t'obstiner à te taire.
Je sais trop expliquer ce langage févere
Sur ces tristes projets que je t'ai dévoilés
Sans m'avoir répondu, ton silence a parlé.
Je ne m'excuse point, dès qu'un ami me blâme.
Le vil orgueil n'est pas le vice de mon ame.
J'ai reçu quelquefois de solides avis,
Avec bonté donnés, avec zele suivis:
J'ignore ces détours dont les vaines adresses
En autant de vertus transforment nos foiblesses;

Et jamais mon eſprit, ſous de fauſſes couleurs,
Ne ſut à tes égards déguiſer ſes erreurs;
Mais qu'il me ſoit permis, par un ſoin légitime,
De conſerver du moins des droits à ton eſtime.
Peſe mes ſentimens, mes raiſons & mon choix,
Et décide mon ſort pour la derniere fois.

Né dans l'obſcurité, j'ai fait dès mon enfance
Des caprices du ſort la triſte expérience,
Et s'il eſt quelque bien qu'il ne m'ait point ôté,
Même par ſes faveurs il m'a perſécuté.
Il m'a fait naître libre, hélas, pour quel uſage?
Qu'il m'a vendu bien cher un ſi vain avantage!
Je ſuis libre en effet: mais de ce bien cruel
J'ai reçu plus d'ennuis que d'un malheur réel.
Ah! s'il falloit un jour, abſent de ma patrie,
Traîner chez l'étranger ma languiſſante vie,
S'il falloit baſſement ramper auprès des grands:
Que n'en ai-je appris l'art dès mes plus jeunes ans!
Mais ſur d'autres leçons on forma ma jeuneſſe,
On me dit de remplir mes devoirs ſans baſſeſſe,
De reſpecter les grands, les magiſtrats, les rois;
De chérir les humains & d'obéir aux loix:
Mais on m'apprit auſſi qu'ayant par ma naiſſance
Le droit de partager la ſuprême puiſſance,
Tout petit que j'étois, foible, obſcur citoyen,
Je faiſois cependant membre du ſouverain;
Qu'il falloit ſoutenir un ſi noble avantage

Par le cœur d'un héros, par les vertus d'un ſage ;
Qu'enfin la liberté, ce cher préſent des cieux,
N'eſt qu'un fléau fatal pour les cœurs vicieux.
Avec le lait, chez nous, on ſuce ces maximes,
Moins pour s'enorgueillir de nos droits légitimes
Que pour ſavoir un jour ſe donner à la fois
Les meilleurs magiſtrats, & les plus ſages loix.

Vois-tu, me diſoit-on, ces nations puiſſantes
Fournir rapidement leurs carrieres brillantes ;
Tout ce vain appareil qui remplit l'univers
N'eſt qu'un frivole éclat qui leur cache leurs fers :
Par leur propre valeur ils forgent leurs entraves,
Ils ſont les conquérans, & ſont de vils eſclaves :
Et leur vaſte pouvoir, que l'art avoit produit,
Par le luxe bientôt ſe retrouve détruit.
Un ſoin bien différent ici nous intéreſſe,
Notre plus grande force eſt dans notre foibleſſe.
Nous vivons ſans regret dans l'humble obſcurité ;
Mais du moins dans nos murs on eſt en liberté.
Nous n'y connoiſſons point la ſuperbe arrogance,
Nuls titres faſtueux, nulle injuſte puiſſance.
De ſages magiſtrats, établis par nos voix,
Jugent nos différends, font obſerver nos loix.
L'art n'eſt point le ſoutien de notre république ;
Etre juſte eſt chez nous l'unique politique ;
Tous les ordres divers, ſans inégalité,
Gardent chacun le rang qui leur eſt affecté.

Nos chefs, nos magiſtrats, ſimples dans leur parure,
Sans étaler ici le luxe & la dorure,
Parmi nous cependant ne ſont point confondus,
Ils en ſont diſtingués; mais c'eſt par leurs vertus.

Puisse durer toujours cette union charmante,
Hélas, on voit ſi peu de probité conſtante!
Il n'eſt rien que le tems ne corrompe à la fin;
Tout, juſqu'à la ſageſſe, eſt ſujet au déclin.

Par ces réflexions ma raiſon exercée
M'apprit à mépriſer cette pompe inſenſée,
Par qui l'orgueil des grands brille de toutes parts;
Et du peuple imbécille attire les regards;
Mais qu'il m'en coûta cher quand, pour toute ma vie,
La foi m'eut éloigné du ſein de ma patrie;
Quand je me vis enfin, ſans appui, ſans ſecours,
A ces mêmes grandeurs contraint d'avoir recours.

Non, je ne puis penſer, ſans répandre des larmes,
A ces momens affreux, pleins de trouble & d'alarmes,
Où j'éprouvai qu'enfin tous ces beaux ſentimens,
Loin d'adoucir mon ſort, irritoient mes tourmens.
Sans doute à tous les yeux la miſere eſt horrible;
Mais pour qui ſait penſer elle eſt bien plus ſenſible.
A force de ramper un lâche en peut ſortir;
L'honnête homme à ce prix n'y ſauroit conſentir.

Encor, ſi de vrais grands recevoient mon hommage,
Ou qu'ils euſſent du moins le mérite en partage,

Mon cœur par les refpects noblement accordés
Reconnoîtroit des dons qu'il n'a pas poffédés:
Mais faudra-t-il qu'ici mon humble obéiffance
De ces fiers campagnards nourriffe l'arrogance?
Quoi! de vils parchemins, par faveur obtenus,
Leur donneront le droit de vivre fans vertus,
Et malgré mes efforts, fans mes refpects ferviles,
Mon zele & mes talens refteront inutiles?
Ah! de mes triftes jours voyons plutôt la fin
Que de jamais fubir un fi lâche deftin.

Ces difcours infenfés troubloient ainfi mon ame;
Je les tenois alors, aujourd'hui je les blâme:
De plus fages leçons ont formé mon efprit;
Mais de bien des malheurs ma raifon eft le fruit.

Tu fais, cher Parifot, quelle main généreufe
Vint tarir de mes maux la fource malheureufe;
Tu le fais, & tes yeux ont été les témoins,
Si mon cœur fait fentir ce qu'il doit à fes foins.
Mais mon zele enflammé peut-il jamais prétendre
De payer les bienfaits de cette mere tendre?
Si par les fentimens on y peut afpirer,
Ah! du moins par les miens j'ai droit de l'efpérer.

Je puis compter pour peu fes bontés fecourables,
Je lui dois d'autres biens, des biens plus eftimables,
Les biens de la raifon, les fentimens du cœur;
Même, par les talens, quelques droits à l'honneur.

Avant que sa bonté, du sein de la misere,
Aux plus tristes besoins eût daigné me soustraire,
J'étois un vil enfant du sort abandonné,
Peut-être dans la fange à périr destiné.
Orgueilleux avorton, dont la fierté burlesque
Mêloit comiquement l'enfance au romanesque,
Aux bons faisoit pitié, faisoit rire les fous,
Et des sots quelquefois excitoit le courroux.
Mais les hommes ne sont que ce qu'on les fait être,
A peine à ses regards j'avois osé paroître
Que de ma bienfaitrice apprenant mes erreurs,
Je sentis le besoin de corriger mes mœurs.
J'abjurai pour toujours ces maximes féroces,
Du préjugé natal fruits amers & précoces,
Qui dès les jeunes ans, par leurs âcres levains,
Nourrissent la fierté des cœurs républicains:
J'appris à respecter une noblesse illustre,
Qui même à la vertu fait ajouter du lustre.
Il ne seroit pas bon dans la société
Qu'il fût entre les rangs moins d'inégalité.
Irai-je faire ici, dans ma vaine marotte,
Le grand déclamateur, le nouveau Don Quichotte,
Le destin sur la terre a réglé les Etats,
Et pour moi surement ne les changera pas.
Ainsi de ma raison si long-tems languissante
Je me formai dès-lors une raison naissante,
Par les soins d'une mere incessamment conduit,
Bientôt de ses bontés je recueillis le fruit,

Je connus que, fur-tout, cette roideur fauvage
Dans le monde aujourd'hui feroit d'un trifte ufage,
La modeftie alors devint chere à mon cœur,
J'aimai l'humanité, je chéris la douceur,
Et refpectant des grands le rang & la naiffance,
Je fouffris leurs hauteurs, avec cette efpérance
Que malgré tout l'éclat dont ils font revêtus
Je les pourrai du moins égaler en vertus.
Enfin, pendant deux ans, au fein de ta patrie,
J'appris à cultiver les douceurs de la vie.
Du portique autrefois la trifte auftérité
A mon goût peu formé mêloït fa dureté;
Epictete & Zénon, dans leur fierté ftoïque,
Me faifoient admirer ce courage héroïque,
Qui, faifant des faux biens un mépris généreux,
Par la feule vertu prétend nous rendre heureux.
Long-tems de cette erreur la brillante chimere
Séduifit mon efprit, roidit mon caractere;
Mais, malgré tant d'efforts, ces vaines fictions
Ont-elles de mon cœur banni les paffions?
Il n'eft permis qu'à Dieu, qu'à l'Effence fuprême,
D'être toujours heureux, & feule par foi-même:
Pour l'homme, tel qu'il eft, pour l'efprit & le cœur,
Otez les paffions, il n'eft plus de bonheur.
C'eft toi, cher Parifot, c'eft ton commerce aimable,
De groffier que j'étois, qui me rendit traitable.
Je reconnus alors combien il eft charmant
De joindre à la fageffe un peu d'amufement.

Des amis plus polis, un climat moins ſauvage,
Des plaiſirs innocens m'enſeignerent l'uſage;
Je vis avec tranſport ce ſpectacle enchanteur,
Par la route des ſens qui fait aller au cœur:
Le mien, qui juſqu'alors avoit été paiſible,
Pour la premiere fois enfin devint ſenſible;
L'amour, malgré mes ſoins, heureux à m'égarer,
Auprès de deux beaux yeux m'apprit à ſoupirer.
Bons mots, vers élégans, converſations vives,
Un repas égayé par d'aimables convives,
Petits jeux de commerce, & d'où le chagrin fuit,
Où, ſans riſquer la bourſe, on délaſſe l'eſprit.
En un mot, les attraits d'une vie opulente,
Qu'aux vœux de l'étranger ſa richeſſe préſente;
Tous les plaiſirs du goût, le charme des Beaux-Arts,
A mes yeux enchantés brilloient de toutes parts.
Ce n'eſt pas cependant que mon ame égarée
Donnât dans les travers d'une molleſſe outrée;
L'innocence eſt le bien le plus cher à mon cœur;
La débauche & l'excès ſont des objets d'horreur:
Les coupables plaiſirs ſont les tourmens de l'ame,
Ils ſont trop achetés, s'ils ſont dignes de blâme.
Sans doute le plaiſir, pour être un bien réel,
Doit rendre l'homme heureux, & non pas criminel:
Mais il n'eſt pas moins vrai que de notre carriere
Le ciel ne défend pas d'adoucir la miſere:
Et pour finir ce point, trop long-tems débattu
Rien ne doit être outré, pas même la vertu.

VOILA

VOILA de mes erreurs un abrégé fidele :
C'eſt à toi de juger, ami, ſur ce modele,
Si je puis, près des grands implorant de l'appui,
A la fortune encor recourir aujourd'hui.
De la gloire eſt-il tems de rechercher le luſtre,
Me voici preſque au bout de mon ſixieme luſtre.
La moitié de mes jours dans l'oubli ſont paſſés,
Et déjà du travail mes eſprits ſont laſſés.
Avide de ſcience, avide de ſageſſe,
Je n'ai point aux plaiſirs prodigué ma jeuneſſe;
J'oſai d'un tems ſi cher faire un meilleur emploi,
L'étude & la vertu furent la ſeule loi
Que je me propoſai pour régler ma conduite :
Mais ce n'eſt point par art qu'on acquiert du mérite,
Que ſert un vain travail par le ciel dédaigné,
Si de ſon but toujours on ſe voit éloigné?
Comptant, par mes talens, d'aſſurer ma fortune,
Je négligeai ces ſoins, cette brigue importune,
Ce manege ſubtil, par qui cent ignorans
Raviſſent la faveur & les bienfaits des grands.

LE ſuccès cependant trompe ma confiance,
De mes foibles progrès je ſens peu d'eſpérance,
Et je vois qu'à juger par des effets ſi lents,
Pour briller dans le monde il faut d'autres talens.
Eh! qu'y ferois-je, moi, de qui l'abord timide
Ne fait point affecter cette audace intrépide,
Cet air content de ſoi, ce ton fier & joli

Qui du rang des badauts ſauve l'homme poli?
Faut-il donc aujourd'hui m'en aller dans le monde
Vanter impudemment ma ſcience profonde,
Et toujours en ſecret démenti par mon cœur,
Me prodiguer l'encens & les degrés d'honneur?
Faudra-t-il, d'un dévot affectant la grimace,
Faire ſervir le ciel à gagner une place,
Et par l'hypocriſie aſſurant mes projets,
Groſſir l'heureux eſſaim de ces hommes parfaits,
De ces humbles dévots, de qui la modeſtie
Compte par leurs vertus tous les jours de leur vie?
Pour glorifier Dieu leur bouche a tour-à-tour
Quelque nouvelle grace à rendre chaque jour;
Mais l'orgueilleux en vain d'une adreſſe chrétienne,
Sous la gloire de Dieu veut étaler la ſienne.
L'homme vraiment ſenſé fait le mépris qu'il doit
Des menſonges du fat & du ſot qui les croit.

Non, je ne puis forcer mon eſprit, né ſincere,
A déguiſer ainſi mon propre caractere,
Il en coûteroit trop de contrainte à mon cœur;
A cet indigne prix je renonce au bonheur.
D'ailleurs il faudroit donc, fils lâche & mercenaire,
Trahir indignement les bontés d'une mere;
Et payant en ingrat tant de bienfaits reçus,
Laiſſer à d'autres mains les ſoins qui lui ſont dus?
Ah! ces ſoins ſont trop chers à ma reconnoiſſance;
Si le ciel n'a rien mis de plus en ma puiſſance,

Du moins d'un zele pur les vœux trop mérités
Par mon cœur chaque jour lui feront préfentés.
Je fais trop, il eft vrai, que ce zele inutile
Ne peut lui procurer un deftin plus tranquille;
En vain, dans fa langueur, je veux la foulager,
Ce n'eft pas les guérir que de les partager.
Hélas! de fes tourmens le fpectacle funefte
Bientôt de mon courage étouffera le refte:
C'eft trop lui voir porter, par d'éternels efforts,
Et les peines de l'ame & les douleurs du corps.
Que lui fert de chercher dans cette folitude
A fuir l'éclat du monde & fon inquiétude;
Si jufqu'en ce défert, à la paix deftiné,
Le fort lui donne encor, à lui nuire acharné,
D'un affreux procureur le voifinage horrible,
Nourri d'encre & de fiel, dont la griffe terrible
De fes triftes voifins eft plus crainte cent fois
Que le huffard cruel du pauvre Bavarois.

Mais c'eft trop t'accabler du récit de nos peines,
Daigne me pardonner, ami, ces plaintes vaines;
C'eft le dernier des biens permis aux malheureux,
De voir plaindre leurs maux par les cœurs généreux.
Telle eft de mes malheurs la peinture naïve.
Juge de l'avenir fur cette perfpective,
Vois fi je dois encor, par des foins impuiffans,
Offrir à la fortune un inutile encens:
Non, la gloire n'eft point l'idole de mon ame;

Je n'y ſens point brûler cette divine flâme
Qui d'un génie heureux animant les reſſorts
Le force à s'élever par de nobles efforts.
Que m'importe, après tout, ce que penſent les hommes ?
Leurs honneurs, leurs mépris, font-ils ce que nous ſommes ?
Et qui ne ſait pas l'art de s'en faire admirer
A la félicité ne peut-il aſpirer?
L'ardente ambition a l'éclat en partage;
Mais les plaiſirs du cœur ſont le bonheur du ſage:
Que ces plaiſirs ſont doux à qui ſait les goûter!
Heureux qui les connoît, & ſait s'en contenter!
Jouir de leurs douceurs dans un état paiſible,
C'eſt le plus cher deſir auquel je ſuis ſenſible.
Un bon livre, un ami, la liberté, la paix,
Faut-il pour vivre heureux former d'autres ſouhaits ?
Les grandes paſſions ſont des ſources de peines:
J'évite les dangers où leur penchant entraîne:
Dans leurs piéges adroits ſi l'on me voit tomber,
Du moins je ne fais pas gloire d'y ſuccomber.
De mes égaremens mon cœur n'eſt point complice;
Sans être vertueux je déteſte le vice,
Et le bonheur en vain s'obſtine à ſe cacher,
Puiſqu'enfin je connois où je dois le chercher.



ÉNIGME.

ENFANT de l'art, enfant de la nature,
Sans prolonger les jours j'empêche de mourir;
Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture,
Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

(C'est le portrait.)

A MADAME LA BARONNE DE WARENS, VIRELAI.

MADAME, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats;
Quatre rats n'est pas bagatelle,
Aussi n'en badiné-je pas:
Et je vous mande avec grand zele
Ces vers qui vous diront tout bas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la prise de quatre rats.
A l'odeur d'un friand appas,
Rats sont sortis de leur caselle;
Mais ma trappe arrêtant leurs pas,
Les a, par une mort cruelle,
Fait passer de vie à trépas.

Madame, apprenez la nouvelle
De la mort de quatre rats.
Mieux que moi ſavez qu'ici-bas
N'a pas qui veut fortune telle;
C'eſt triomphe qu'un pareil cas.
Le fait n'eſt pas d'une allumelle;
Ainſi donc avec grand ſoulas,
Madame, apprenez la nouvelle
De la priſe de quatre rats.

VERS

Pour Madame de FLEURIEU, *qui, m'ayant vu dans une aſſemblée, ſans que j'euſſe l'honneur d'être connu d'elle, dit à M. l'Intendant de Lyon que je paroiſſois avoir de l'eſprit, & qu'elle le gageroit ſur ma ſeule phyſionomie.*

DÉPLACÉ par le ſort, trahi par la tendreſſe,
Mes maux ſont comptés par mes jours.
Imprudent quelquefois, perſécuté toujours;
Souvent le châtiment ſurpaſſe la foibleſſe.
O fortune! à ton gré comble-moi de rigueurs,
Mon cœur regrette peu tes frivoles grandeurs,
De tes biens inconſtans ſans peine il te tient quitte;
Un ſeul dont je jouis ne dépend point de toi:
La divine FLEURIEU m'a jugé du mérite,
Ma gloire eſt aſſurée, & c'eſt aſſez pour moi.

VERS

A Mademoiſelle Th. qui ne parloit jamais à l'auteur que de muſique.

SAPHO, j'entends ta voix brillante
Pouſſer des ſons juſques aux cieux,
Ton chant nous ravit, nous enchante,
Le maure ne chante pas mieux.
Mais quoi! toujours des chants! crois-tu que l'harmonie
Seule ait droit de borner tes ſoins & tes plaiſirs;
Ta voix, en déployant ſa douceur infinie,
Veut en vain ſur ta bouche arrêter nos deſirs:
Tes yeux charmans en inſpirent mille autres,
Qui méritoient bien mieux d'occuper tes loiſirs;
Mais tu n'es point, dis-tu, ſenſible à nos ſoupirs,
Et tes goûts ne ſont point les nôtres.
Quel goût trouves-tu donc à de frivoles ſons?
Ah! ſans tes fiers mépris, ſans tes rebuts ſauvages,
Cette bouche charmante auroit d'autres uſages,
Bien plus délicieux que de vaines chanſons.
Trop ſenſible au plaiſir, quoique tu puiſſes dire,
Parmi de froids accords tu ſens peu de douceur,
Mais entre tous les biens que ton ame deſire,
En eſt-il de plus doux que les plaiſirs du cœur?
Le mien eſt délicat, tendre, empreſſé, fidele,
Fait pour aimer juſqu'au tombeau.
Si du parfait bonheur tu cherches le modele,
Aime-moi ſeulement & laiſſe-là Rameau.

MÉMOIRE

A SON EXCELLENCE, MONSEIGNEUR LE GOUVERNEUR DE SAVOYE. (a)

J'AI l'honneur d'expofer très-refpectueufement à Son Excellence, le trifte détail de la fituation où je me trouve, la fuppliant de daigner écouter la générofité de fes pieux fentimens, pour y pourvoir de la maniere qu'elle jugera convenable.

Je fuis forti très-jeune de Geneve, ma patrie, ayant abandonné mes droits, pour entrer dans le fein de l'églife, fans avoir cependant jamais fait aucune démarche, jufqu'aujourd'hui, pour implorer des fecours, dont j'aurois toujours tâché de me paffer, s'il n'avoit plu à la Providence de m'affliger par des maux qui m'en ont ôté le pouvoir. J'ai toujours eu du mépris, & même de l'indignation pour ceux qui ne rougiffent point de faire un trafic honteux de leur foi, & d'abufer des bienfaits qu'on leur accorde. J'ofe dire qu'il a paru par ma conduite, que je fuis bien éloigné de pareils fentimens. Tombé, encore enfant, entre les mains de feu Monfeigneur l'évêque de Geneve, je tâchai de répondre, par l'ardeur & l'affiduité de mes études, aux vues flatteufes que ce

(a) Cette piece & les lettres qui fuivent font auffi tirées de l'Edition de Bruxelles où elles ont paru imprimées pour la premiere fois.

refpectable

respectable Prélat avoit sur moi. Madame la baronne de Warens voulut bien condescendre à la priere qu'il lui fit de prendre soin de mon éducation, & il ne dépendit pas de moi de témoigner à cette dame, par mes progrès, le desir passionné que j'avois, de la rendre satisfaite de l'effet de ses bontés & de ses soins.

Ce grand évêque ne borna pas là ses bontés, il me recommanda encore à M. le Marquis de Bonac, ambassadeur de France auprès du Corps Helvétique. Voilà les trois seuls protecteurs, à qui j'aye eu obligation du moindre secours; il est vrai qu'ils m'ont tenu lieu de tout autre, par la maniere dont ils ont daigné me faire éprouver leur générosité. Ils ont envisagé en moi un jeune homme assez bien né, rempli d'émulation, & qu'ils entrevoyoient pourvu de quelques talens, & qu'ils se proposoient de pousser. Il me seroit glorieux de détailler à Son Excellence ce que ces deux seigneurs avoient eu la bonté de concerter pour mon établissement; mais la mort de Monseigneur l'évêque de Geneve, & la maladie mortelle de M. l'ambassadeur, ont été la fatale époque du commencement de tous mes désastres.

Je commençai aussi moi-même, d'être attaqué de la langueur qui me met aujourd'hui au tombeau. Je retombai par conséquent à la charge de Madame de Warens, qu'il faudroit ne pas connoître pour croire qu'elle eût pu démentir ses premiers bienfaits, en m'abandonnant dans une si triste situation.

Malgré tout, je tâchai, tant qu'il me resta quelques forces, de tirer parti de mes foibles talens; mais de quoi servent les talens dans ce pays? Je le dis dans l'amertume de mon cœur,

il vaudroit mille fois mieux n'en avoir aucun. Eh! n'éprouvé-je pas encore aujourd'hui le retour plein d'ingratitude & de dureté de gens, pour lesquels j'ai achevé de m'épuiser, en leur enseignant, avec beaucoup d'assiduité & d'application, ce qui m'avoit coûté bien des soins & des travaux à apprendre. Enfin, pour comble de disgraces, me voilà tombé dans une maladie affreuse, qui me défigure. Je suis désormais renfermé, sans pouvoir presque sortir du lit & de la chambre, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de disposer de ma courte, mais misérable vie.

Ma douleur est de voir que Madame de Warens a déjà trop fait pour moi; je la trouve, pour le reste de mes jours, accablée du fardeau de mes infirmités, dont son extrême bonté ne lui laisse pas sentir le poids; mais qui n'incommode pas moins ses affaires, déjà trop resserrées par ses abondantes charités, & par l'abus que des misérables n'ont que trop souvent fait de sa confiance.

J'ose donc, sur le détail de tous ces faits, recourir à Son Excellence comme au pere des affligés. Je ne dissimulerai point qu'il est dur à un homme de sentimens, & qui pense comme je fais, d'être obligé, faute d'autre moyen, d'implorer des assistances & des secours : mais tel est le décret de la Providence. Il me suffit, en mon particulier, d'être bien assuré que je n'ai donné, par ma faute, aucun lieu ni à la misere, ni aux maux dont je suis accablé. J'ai toujours abhorré le libertinage & l'oisiveté, & tel que je suis, j'ose être assuré que personne, de qui j'aye l'honneur d'être connu, n'aura sur ma conduite, mes sentimens & mes mœurs, que de favorables témoignages à rendre.

Dans un état donc aussi déplorable que le mien, & sur lequel je n'ai nul reproche à me faire, je crois qu'il n'est pas honteux à moi d'implorer de Son Excellence, la grace d'être admis à participer aux bienfaits établis par la piété des princes, pour de pareils usages. Ils sont destinés pour des cas semblables aux miens, ou ne le sont pour personne.

En conséquence de cet exposé, je supplie très-humblement Son Excellence de vouloir me procurer une pension, telle qu'elle jugera raisonnable, sur la fondation que la piété du roi Victor a établie à Annecy, ou de tel autre endroit qu'il lui semblera bon, pour pouvoir survenir aux nécessités du reste de ma triste carriere.

De plus l'impossibilité où je me trouve de faire des voyages, & de traiter aucune affaire civile, m'engage à supplier encore Son Excellence, qu'il lui plaise de faire régler la chose de maniere que ladite pension puisse être payée ici en droiture, & remise entre mes mains, ou celles de Madame la baronne de Warens, qui voudra bien, à ma très-humble sollicitation, se charger de l'employer à mes besoins. Ainsi, jouissant pour le peu de jours qu'il me reste, des secours nécessaires pour le temporel, je recueillerai mon esprit & mes forces, pour mettre mon ame & ma conscience en paix avec Dieu; pour me préparer à commencer, avec courage & résignation, le voyage de l'éternité, & pour prier Dieu sincérement & sans distraction, pour la parfaite prospérité & la très-précieuse conservation de Son Excellence.

J. J. ROUSSEAU.

MÉMOIRE

Remis le 19 Avril 1742, à M. Boudet Antonin, qui travaille à l'hiſtoire de feu M. de Bernex, Evêque de Geneve.

DANS l'intention où l'on eſt, de n'omettre dans l'hiſtoire de M. de Bernex, aucun des faits conſidérables qui peuvent ſervir à mettre ſes vertus chrétiennes dans tout leur jour, on ne ſauroit oublier la converſion de Madame la baronne de Warens de la Tour, qui fut l'ouvrage de ce prélat.

Au mois de juillet de l'année 1726, le roi de Sardaigne étant à Evian, pluſieurs perſonnes de diſtinction du pays de Vaud s'y rendirent pour voir la cour. Madame de Warens fut du nombre ; & cette dame, qu'un pur motif de curioſité avoit amenée, fut retenue par des motifs d'un genre ſupérieur, & qui n'en furent pas moins efficaces, pour avoir été moins prévus. Ayant aſſiſté par haſard à un des diſcours que ce prélat prononçoit, avec ce zele & cette onction qui portoient dans les cœurs le feu de ſa charité, Madame de Warens en fut émue au point, qu'on peut regarder cet inſtant comme l'époque de ſa converſion ; la choſe cependant devoit paroître d'autant plus difficile, que cette dame étant très-éclairée, ſe tenoit en garde contre les ſéductions de l'éloquence, & n'étoit pas diſpoſée à céder, ſans être pleinement convaincue: mais quand on a l'eſprit juſte & le cœur droit, que peut-il manquer pour goûter la vérité que le ſecours de la grace ? Et M. de Bernex n'étoit-il pas accoutumé à la porter dans les cœurs les plus

endurcis ? Madame de Warens vit le prélat ; ſes préjugés furent détruits ; ſes doutes furent diſſipés ; & pénétrée des grandes vérités qui lui étoient annoncées, elle ſe détermina à rendre à la foi par un ſacrifice éclatant, le prix des lumieres dont elle venoit de l'éclairer.

Le bruit du deſſein de Madame de Warens ne tarda pas à ſe répandre dans le pays de Vaud : ce fut un deuil & des alarmes univerſelles : cette dame y étoit adorée, & l'amour qu'on avoit pour elle ſe changea en fureur, contre ce qu'on appelloit ſes ſéducteurs & ſes raviſſeurs. Les habitans de Vevey ne parloient pas moins que de mettre le feu à Evian, & de l'enlever à main armée au milieu même de la cour. Ce projet inſenſé, fruit ordinaire d'un zele fanatique, parvint aux oreilles de Sa Majeſté, & ce fut à cette occaſion qu'elle fit à M. de Bernex cette eſpece de reproche ſi glorieux, qu'il faiſoit des converſions bien bruyantes. Le roi fit partir ſur le champ Madame de Warens pour Annecy, eſcortée de quarante de ſes gardes. Ce fut-là, où quelque tems après Sa Majeſté l'aſſura de ſa protection dans les termes les plus flatteurs, & lui aſſigna une penſion, qui doit paſſer pour une preuve éclatante de la piété & de la généroſité de ce prince ; mais qui n'ôte point, à Madame de Warens, le mérite d'avoir abandonné de grands biens & un rang brillant dans ſa patrie, pour ſuivre la voix du Seigneur, & ſe livrer ſans réſerve à ſa Providence. Il eut même la bonté de lui offrir d'augmenter cette penſion, de ſorte qu'elle pût figurer avec tout l'éclat qu'elle ſouhaiteroit, & de lui procurer la ſituation la plus gracieuſe, ſi elle vouloit ſe rendre à Turin, auprès de la reine. Mais

Madame de Warens n'abufa point des bontés du monarque; elle alloit acquérir les plus grands biens, en participant à ceux que l'Eglife répand fur les fidelles; & l'éclat des autres n'avoit déformais plus rien qui pût la toucher. C'eft ainfi qu'elle s'en explique à M. de Bernex: & c'eft fur ces maximes de détachement & de modération, qu'on l'a vue fe conduire conftamment depuis lors.

Enfin le jour arriva, où M. de Bernex alloit affurer à l'églife la conquête qu'il lui avoit acquife: il reçut publiquement l'abjuration de Madame de Warens, & lui adminiftra le facrement de confirmation le 8 feptembre 1726, jour de la nativité de Notre Dame dans l'églife de la vifitation, devant la relique de Saint François de Sales. Cette dame eut l'honneur d'avoir pour marraine, dans cette cérémonie, Madame la princeffe de Heffe, fœur de la princeffe de Piémont, depuis reine de Sardaigne. Ce fut un fpectacle touchant de voir une jeune dame d'une naiffance illuftre, favorifée des graces de la nature, & enrichie des biens de la fortune, & qui, peu de tems auparavant, faifoit les délices de fa Patrie, s'arracher du fein de l'abondance & des plaifirs, pour venir dépofer au pied de la croix de Chrift, l'éclat & les voluptés du monde, & y renoncer pour jamais. M. de Bernex fit à ce fujet un difcours très-touchant & très-pathétique: l'ardeur de fon zele lui prêta ce jour-là de nouvelles forces; toute cette nombreufe affemblée fondit en larmes, & les dames, baignées de pleurs, vinrent embraffer Madame de Warens, la féliciter, & rendre graces à Dieu avec elle de la victoire qu'il lui faifoit remporter. Au refte, on a cherché inutile-

ment, parmi tous les papiers de feu M. de Bernex, le discours qu'il prononça en cette occasion, & qui, au témoignage de tous ceux qui l'entendirent, est un chef-d'œuvre d'éloquence: & il y a lieu de croire, que, quelque beau qu'il soit, il a été composé sur le champ, & sans préparation.

Depuis ce jour-là M. de Bernex n'appella plus Madame de Warens que sa fille, & elle l'appelloit son pere. Il a en effet toujours conservé pour elle les bontés d'un pere; & il ne faut pas s'étonner qu'il regardât, avec une sorte de complaisance, l'ouvrage de ses soins apostoliques, puisque cette dame s'est toujours efforcée de suivre, d'aussi près qu'il lui a été possible, les saints exemples de ce prélat, soit dans son détachement des choses mondaines, soit dans son extrême charité envers les pauvres; deux vertus qui définissent parfaitement le caractere de Madame de Warens.

Le fait suivant peut entrer aussi parmi les preuves, qui constatent les actions miraculeuses de M. de Bernex.

Au mois de septembre 1729, Madame de Warens, demeurant dans la maison de M. de Boige, le feu prit au four des cordeliers, qui donnoit dans la cour de cette maison, avec une telle violence que ce four, qui contenoit un bâtiment assez grand, entiérement plein de fascines & de bois sec, fut bientôt embrasé. Le feu, porté par un vent impétueux s'attacha au toit de la maison, & pénétra même par les fenêtres dans les appartemens: Madame de Warens donna aussitôt ses ordres pour arrêter les progrès du feu, & pour faire transporter ses meubles dans son jardin. Elle étoit occupée à ces soins, quand elle apprit que M. l'Evêque étoit accouru

au bruit du danger qui la menaçoit, & qu'il alloit paroître à l'inſtant; elle fut au devant de lui. Ils entrerent enſemble dans le jardin, il ſe mit à genoux, ainſi que tous ceux qui étoient préſens, du nombre deſquels j'étois, & commença à prononcer des oraiſons, avec cette ferveur qui étoit inſéparable de ſes prieres. L'effet en fut ſenſible; le vent qui portoit les flammes par deſſus la maiſon, juſques près du jardin, changea tout-à-coup, & les éloigna ſi bien, que le four quoique contigu, fut entiérement conſumé, ſans que la maiſon eût d'autre mal que le dommage qu'elle avoit reçu auparavant. C'eſt un fait connu de tout Annecy, & que moi, écrivain du préſent mémoire, ai vu de mes propres yeux.

M. de Bernex a continué conſtamment à prendre le même intérêt, dans tout ce qui regardoit Madame de Warens; il fit faire le portrait de cette dame, diſant qu'il ſouhaitoit qu'il reſtât dans ſa famille, comme un monument honorable d'un de ſes plus heureux travaux. Enfin, quoiqu'elle fût éloignée de lui, il lui a donné, peu de tems avant que de mourir, des marques de ſon ſouvenir, & en a même laiſſé dans ſon teſtament. Après la mort de ce prélat, Madame de Warens s'eſt entiérement conſacrée à la ſolitude & à la retraite, diſant qu'après avoir perdu ſon pere, rien ne l'attachoit plus au monde.



LETTRES

LETTRES
DE
M. J. J. ROUSSEAU.

LETTRE PREMIERE.

A MADAME LA BARONNE

DE WARENS, DE CHAMBÉRY.

A Besançon, le 29 Juin 1732.

MADAME,

J'AI l'honneur de vous écrire, dès le lendemain de mon arrivée à Besançon, j'y ai trouvé bien des nouvelles, auxquelles je ne m'étois pas attendu, & qui m'ont fait plaisir en quelque façon. Je suis allé ce matin faire ma révérence à M. l'abbé Blanchard, qui nous a donné à dîner, à M. le Comte de Saint-Rieux & à moi. Il m'a dit qu'il partiroit dans un mois pour Paris, où il va remplir le quartier de M. Campra qui est malade, & comme il est fort âgé, M. Blanchard se flatte de lui succéder en la charge d'intendant, premier maître de quartier de la musique de la chambre du Roi, & conseiller de Sa Majesté en ses conseils; il m'a donné sa parole d'honneur, qu'au cas que ce projet lui réussisse, il me procurera un appointement dans la chapelle, ou dans la chambre du

Roi, au bout du terme de deux ans le plus tard. Ce sont-là des postes brillans & lucratifs, qu'on ne peut assez ménager : aussi l'ai-je très-fort remercié, avec assurance que je n'épargnerai rien pour m'avancer de plus en plus dans la composition, pour laquelle il m'a trouvé un talent merveilleux. Je lui rends à souper ce soir, avec deux ou trois officiers du régiment du Roi, avec qui j'ai fait connoissance au concert. M. l'abbé Blanchard m'a prié d'y chanter un récit de basse-taille, que ces Messieurs ont eu la complaisance d'applaudir; aussi bien qu'un duo de Pyrame & Thisbé, que j'ai chanté avec M. Duroncel, fameux haute-contre de l'ancien opéra de Lyon; c'est beaucoup faire pour un lendemain d'arrivée.

J'ai donc résolu de retourner dans quelques jours à Chambéry, où je m'amuserai à enseigner pendant le terme de deux années; ce qui m'aidera toujours à me fortifier, ne voulant pas m'arrêter ici, ni y passer pour un simple musicien, ce qui me feroit quelque jour un tort considérable. Ayez la bonté de m'écrire, Madame, si j'y serai reçu avec plaisir, & si l'on m'y donnera des écoliers; je me suis fourni de quantité de papiers & de pieces nouvelles d'un goût charmant, & qui surement ne sont pas connus à Chambéry; mais je vous avoue que je ne me soucie gueres de partir que je ne sache au vrai, si l'on se réjouira de m'avoir. J'ai trop de délicatesse pour y aller autrement. Ce seroit un trésor, & en même tems un miracle, de voir un bon musicien en Savoye; je n'ose, ni ne puis me flatter d'être de ce nombre; mais en ce cas, je me vante toujours de produire en autrui, ce que je ne suis pas moi-même. D'ailleurs, tous ceux qui se serviront de mes

principes auront lieu de s'en louer, & vous en particulier, Madame, si vous voulez bien encore prendre la peine de les pratiquer quelquefois. Faites-moi l'honneur de me répondre par le premier ordinaire, & au cas que vous voyez qu'il n'y ait pas de *débouché* pour moi à Chambéry, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me le marquer: & comme il me reste encore deux partis à choisir, je prendrai la liberté de consulter le secours de vos sages avis, sur l'option d'aller à Paris en droiture avec l'abbé Blanchard, ou à Soleurre auprès de M. l'ambassadeur. Cependant comme ce sont là de ces coups de partie qu'il n'est pas bon de précipiter, je ferai bien aise de ne rien presser encore.

Tout bien examiné, je ne me repens point d'avoir fait ce petit voyage, qui pourra dans la suite m'être d'une grande utilité. J'attends, Madame, avec soumission l'honneur de vos ordres, & suis avec une respectueuse considération,

MADAME,

ROUSSEAU.



LETTRE II.

A LA MÊME.

Grenoble, 13 Septembre 1737.

MADAME,

JE fuis ici depuis deux jours : on ne peut être plus fatisfait d'une ville, que je le fuis de celle-ci. On m'y a marqué tant d'amitiés & d'empreffemens que je croyois, en fortant de Chambéry, me trouver dans un nouveau monde. Hier, M. Micoud me donna à dîner avec plufieurs de fes amis, & le foir après la comédie, j'allai fouper avec le bon homme Lagere.

Je n'ai vu ni Madame la préfidente, ni Madame d'Eybens, ni M. le préfident de Tancin, ce feigneur eft en campagne. Je n'ai pas laiffé de remettre la lettre à fes gens. Pour Madame de Bardonanche, je me fuis préfenté plufieurs fois, fans pouvoir lui faire la révérence ; j'ai fait remettre la lettre & j'y dois dîner ce matin, où j'apprendrai des nouvelles de Madame d'Eybens.

Il faut parler de M. de l'Orme. J'ai eu l'honneur, Madame, de lui remettre votre lettre en main propre. Ce Monfieur s'excufant fur l'abfence de M. l'Evêque m'offrit un écu de fix francs. Je l'acceptai, par timidité ; mais je crus devoir en faire préfent au portier. Je ne fais fi j'ai bien fait : mais il faudra que mon ame change de moule, avant que de me réfoudre à faire autrement. J'ofe croire que la vôtre ne m'en démentira pas.

J'ai eu le bonheur de trouver pour Montpellier, en droiture, une chaise de retour, j'en profiterai. Le marché s'est fait par l'entremise d'un ami, & il ne m'en coûte pour la voiture, qu'un louis de 24 francs : je partirai demain matin. Je suis mortifié, Madame, que ce soit sans recevoir ici de vos nouvelles : mais ce n'est pas une occasion à négliger.

Si vous avez, Madame, des lettres à m'envoyer, je crois qu'on pourroit les faire tenir ici à M. Micoud, qui les feroit partir ensuite pour Montpellier, à l'adresse de M. Lazerme. Vous pouvez aussi les renvoyer de Chambéry en droiture, ayez la bonté de voir ce qui convient le mieux; pour moi je n'en fais rien du tout.

Il me fâche extrêmement d'avoir été contraint de partir, sans faire la révérence à M. le marquis d'Antremont, & lui présenter mes très-humbles actions de graces; oserois-je, Madame, vous prier de vouloir suppléer à cela?

Comme je compte de pouvoir être à Montpellier mercredi au soir le 18 du courant, je pourrois donc, Madame, recevoir de vos précieuses nouvelles dans le cours de la semaine prochaine, si vous preniez la peine d'écrire dimanche ou lundi matin. Vous m'accorderez, s'il vous plaît, la faveur de croire que mon empressement jusqu'à ce tems-là ira jusqu'à l'inquiétude.

Permettez encore, Madame, que je prenne la liberté de vous recommander le soin de votre santé. N'êtes-vous pas ma chere maman, n'ai-je pas droit d'y prendre le plus vif intérêt, & n'avez-vous pas besoin qu'on vous excite à tout moment à y donner plus d'attention?

La mienne fut fort dérangée hier au spectacle. On repré-

ſenta Alzire, mal à la vérité ; mais je ne laiſſai pas d'y être ému, juſqu'à perdre la reſpiration ; mes palpitations augmenterent étonnamment, & je crains de m'en ſentir quelque tems.

Pourquoi, Madame, y a-t-il des cœurs ſi ſenſibles au grand, au ſublime, au pathétique, pendant que d'autres ne ſemblent faits que pour ramper dans la baſſeſſe de leurs ſentimens ? La fortune ſemble faire à tout cela une eſpece de compenſation ; à force d'élever ceux-ci, elle cherche à les mettre de niveau avec la grandeur des autres : y réuſſit-elle ou non ? Le public & vous, Madame, ne ſerez pas de même avis. Cet accident m'a forcé de renoncer déſormais au tragique, juſqu'au rétabliſſement de ma ſanté. Me voilà privé d'un plaiſir qui m'a bien coûté des larmes en ma vie. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect,

MADAME.



LETTRE III.

A LA MÊME.

Montpellier, 23 Octobre 1737.

MADAME,

JE ne me ſers point de la voie indiquée de M. Barillot ; parce que c'eſt faire le tour de l'école. Vos lettres & les miennes paſſant toutes par Lyon, il faudroit avoir une adreſſe à Lyon.

Voici un mois paſſé de mon arrivée à Montpellier, ſans avoir pu recevoir aucune nouvelle de votre part, quoique j'aye écrit pluſieurs fois & par différentes voies. Vous pouvez croire que je ne ſuis pas fort tranquille, & que ma ſituation n'eſt pas des plus gracieuſes; je vous proteſte cependant, Madame, avec la plus parfaite ſincérité, que ma plus grande inquiétude vient de la crainte, qu'il ne vous ſoit arrivé quelque accident. Je vous écris cet ordinaire-ci, par trois différentes voies, ſavoir, par Mrs. Vépres, M. Micoud, & en droiture; il eſt impoſſible qu'une de ces trois lettres ne vous parvienne; ainſi, j'en attends la réponſe dans trois ſemaines au plus tard; paſſé ce tems-là, ſi je n'ai point de nouvelles, je ſerai contraint de partir dans le dernier déſordre, & de me rendre à Chambéry comme je pourrai. Ce ſoir la poſte doit arriver, & il ſe peut qu'il y aura quelque lettre pour moi; peut-être n'avez-vous pas fait mettre les vôtres à la poſte les jours qu'il falloit; car j'aurois réponſe depuis quinze jours, ſi les lettres avoient fait chemin dans leur tems. Vos lettres doivent paſſer par Lyon pour venir ici; ainſi c'eſt les mercredi & ſamedi de bon matin qu'elles doivent être miſes à la poſte; je vous avois donné précédemment l'adreſſe de ma penſion : il vaudroit peut-être mieux les adreſſer en droiture où je ſuis logé, parce que je ſuis ſûr de les y recevoir exactement. C'eſt chez M. Barcellon, huiſſier de la bourſe, en rue baſſe, proche du Palais. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect.

P. S. Si vous avez quelque choſe à m'envoyer par la voie des marchands de Lyon, & que vous écriviez, par exemple,

à M^rs. Vépres par le même ordinaire qu'à moi, je dois, ſ'ils ſont exacts, recevoir leur lettre en même tems que la vôtre.

J'allois fermer ma lettre, quand j'ai reçu la vôtre, Madame, du 11 du courant. Je crois n'avoir pas mérité les reproches que vous m'y faites ſur mon peu d'exactitude. Depuis mon départ de Chambéry, je n'ai point paſſé de ſemaine ſans vous écrire. Du reſte, je me rends juſtice; & quoique peut-être il dût me paroître un peu dur que la premiere lettre que j'ai l'honneur de recevoir de vous, ne ſoit pleine que de reproches, je conviens que je les mérite tous. Que voulez-vous, Madame, que je vous diſe; quand j'agis, je crois faire les plus belles choſes du monde, & puis il ſe trouve au bout que ce ne ſont que ſottiſes: je le reconnois parfaitement bien moi-même. Il faudra tâcher de ſe roidir contre ſa bêtiſe à l'avenir, & faire plus d'attention ſur ſa conduite. C'eſt ce que je vous promets avec une forte envie de l'exécuter. Après cela, ſi quelque retour d'amour-propre vouloit encore m'engager à tenter quelque voie de juſtification, je réſerve à traiter cela de bouche avec vous, Madame, non pas, s'il vous plaît, à la Saint Jean, mais à la fin du mois de Janvier ou au commencement du ſuivant.

Quant à la lettre de M. Arnauld, vous ſavez, Madame, mieux que moi-même, ce qui me convient en fait de recommandation. Je vois bien que vous vous imaginez, que parce que je ſuis à Montpellier, je puis voir les choſes de plus près & juger de ce qu'il y a à faire; mais, Madame, je vous prie d'être bien perſuadée que, hors ma penſion & l'hôte

l'hôte de ma chambre, il m'eſt impoſſible de faire aucune liaiſon, ni de connoître le terrain, le moins du monde à Montpellier, juſqu'à ce qu'on m'ait procuré quelque arme pour forcer les barricades, que l'humeur inacceſſible des particuliers & de toute la nation en général, met à l'entrée de leurs maiſons. Oh qu'on a une idée bien fauſſe du caractere Languedocien, & ſur-tout des habitans de Montpellier à l'égard de l'étranger! mais pour revenir, les recommandations dont j'aurois beſoin ſont de toutes les eſpeces. Premiérement, pour la nobleſſe & les gens en place. Il me feroit très-avantageux d'être préſenté à quelqu'un de cette claſſe, pour tâcher à me faire connoître & à faire quelque uſage du peu de talens que j'ai, ou du moins à me donner quelque ouverture, qui pût m'être utile dans la ſuite en tems & lieu. En ſecond lieu pour les commerçans, afin de trouver quelque voie de communication plus courte & plus facile, & pour mille autres avantages que vous ſavez que l'on tire de ces connoiſſances-là. Troiſiémement, parmi les gens de Lettres, ſavans, profeſſeurs, par les lumieres qu'on peut acquérir avec eux & les progrès qu'on y pourroit faire; enfin généralement pour toutes les perſonnes de mérite avec leſquelles on peut du moins lier une honnête ſociété, apprendre quelque choſe, & couler quelques heures priſes ſur la plus rude & la plus ennuyeuſe ſolitude du monde. J'ai l'honneur de vous écrire cela, Madame, & non à M. l'abbé Arnauld, parce qu'ayant la lettre, vous verrez mieux ce qu'il y aura à répondre, & que ſi vous voulez bien vous donner cette peine vous-même, cela fera encore un meilleur effet en ma faveur.

Vous faites, Madame, un détail ſi riant de ma ſituation à Montpellier, qu'en vérité, je ne ſaurois mieux rectifier ce qui peut n'être pas conforme au vrai, qu'en vous priant de prendre tout le contre-pied. Je m'étendrai plus au long dans ma prochaine, ſur l'eſpece de vie que je mene ici. Quant à vous, Madame, plût à Dieu que le récit de votre ſituation fût moins véridique : hélas ! je ne puis, pour le préſent, faire que des vœux ardens pour l'adouciſſement de votre ſort : il ſeroit trop envié, s'il étoit conforme à celui que vous méritez. Je n'oſe eſpérer le rétabliſſement de ma ſanté ; car elle eſt encore plus en déſordre que quand je ſuis parti de Chambéry : mais, Madame, ſi Dieu daignoit me la rendre, il eſt ſûr que je n'en ferois d'autre uſage, qu'à tâcher de vous ſoulager de vos ſoins, & à vous ſeconder en bon & tendre fils, & en éleve reconnoiſſant. Vous m'exhortez, Madame, à reſter ici juſqu'à la St. Jean, je ne le ferois pas, quand on m'y couvriroit d'or. Je ne ſache pas d'avoir vu, de ma vie, un pays plus antipathique à mon goût que celui-ci, ni de ſéjour plus ennuyeux, plus mauſſade, que celui de Montpellier. Je ſais bien que vous ne me croirez point ; vous êtes encore remplie des belles idées, que ceux qui y ont été attrapés en ont répandues au dehors pour attraper les autres. Cependant, Madame, je vous réſerve une relation de Montpellier, qui vous fera toucher les choſes au doigt & à l'œil ; je vous attends là, pour vous étonner. Pour ma ſanté, il n'eſt pas étonnant qu'elle ne s'y remette pas. Premiérement les alimens n'y valent rien ; mais rien, je dis rien, & je ne badine point. Le vin y eſt trop violent, & incommode toujours ; le

pain y eſt paſſable, à la vérité ; mais il n'y a ni bœuf, ni vache, ni beurre ; on n'y mange que de mauvais mouton, & du poiſſon de mer en abondance, le tout toujours apprêté à l'huile puante. Il vous ſeroit impoſſible de goûter de la ſoupe ou des ragoûts qu'on nous ſert à ma penſion, ſans vomir. Je ne veux pas m'arrêter davantage là-deſſus ; car ſi je vous diſois les choſes précíſément comme elles ſont, vous ſeriez en peine de moi, bien plus que je ne le mérite. En ſecond lieu, l'air ne me convient pas : autre paradoxe, encore plus incroyable que les précédens : c'eſt pourtant la vérité. On ne ſauroit diſconvenir que l'air de Montpellier ne ſoit fort pur, & en hiver aſſez doux. Cependant le voiſinage de la mer le rend à craindre, pour tous ceux qui ſont attaqués de la poitrine ; auſſi y voit-on beaucoup de phtiſiques. Un certain vent, qu'on appelle ici le marin, amene de tems en tems des brouillards épais & froids, chargés de particules ſalines & âcres, qui ſont fort dangereuſes. Auſſi, j'ai ici des rhumes, des maux de gorge & des eſquinancies, plus ſouvent qu'à Chambéry. Ne parlons plus de cela, quant à préſent : car ſi j'en diſois davantage, vous n'en croiriez pas un mot. Je puis pourtant proteſter que je n'ai dit que la vérité. Enfin, un troiſieme article, c'eſt la cherté ; pour celui-là je ne m'y arrêterai pas, parce que je vous en ai parlé précédemment, & que je me prépare à parler de tout cela plus au long en traitant de Montpellier. Il ſuffit de vous dire, qu'avec l'argent comptant que j'ai apporté, & les 200 livres que vous avez eu la bonté de me promettre, il s'en faudroit beaucoup qu'il m'en reſtât actuellement autant devant moi, pour prendre

l'avance, comme vous dites qu'il en faudroit laisser en arriere pour boucher les trous. Je n'ai encore pu donner un sou à la maîtresse de la pension, ni pour le louage de ma chambre; jugez, Madame, comment me voilà joli garçon; & pour achever de me peindre, si je suis contraint de mettre quelque chose à la presse, ces honnêtes gens-ci ont la charité de ne prendre que 12 sols par écu de six francs, tous les mois. A la vérité, j'aimerois mieux tout vendre que d'avoir recours à un tel moyen. Cependant, Madame, je suis si heureux, que personne ne s'est encore avisé de me demander de l'argent, sauf celui qu'il faut donner tous les jours pour les eaux, bouillons de poulets, purgatifs, bains; encore ai-je trouvé le secret d'en emprunter pour cela, sans gage & sans usure, & cela du premier cancre de la terre. Cela ne pourra pas durer, pourtant, d'autant plus que le deuxieme mois est commencé depuis hier: mais je suis tranquille depuis que j'ai reçu de vos nouvelles, & je suis assuré d'être secouru à tems. Pour les commodités, elles sont en abondance. Il n'y a point de bon marchand à Lyon, qui ne tire une lettre de change sur Montpellier. Si vous en parlez à M. C. il lui sera de la derniere facilité de faire cela: en tout cas voici l'adresse d'un qui paye un de nos Messieurs de Belley, & de la voie duquel on peut se servir, M. Parent, marchand drapier à Lyon au change. Quant à mes lettres, il vaut mieux les adresser chez M. Barcellon, ou plutôt Marcellon, comme l'adresse est à la premiere page, on sera plus exact à me les rendre. Il est deux heures après minuit, la plume me tombe des mains. Cependant, je n'ai pas écrit la moitié de ce que j'avois à

écrire. La ſuite de la relation & le reſte &c. ſera renvoyé pour lundi prochain. C'eſt que je ne puis faire mieux, ſans quoi, Madame, je ne vous imiterois certainement pas à cet égard. En attendant, je m'en rapporte aux précédentes, & préſente mes reſpectueuſes ſalutations aux révérends peres jéſuites, le révérend pere Hemet & le révérend pere Coppier. Je vous prie bien humblement de leur préſenter une taſſe de chocolat, que vous boirez enſemble, s'il vous plaît, à ma ſanté. Pour moi, je me contente du fumet; car il ne m'en reſte pas un miſérable morceau.

J'ai oublié de finir, en parlant de Montpellier, & de vous dire que j'ai réſolu d'en partir vers la fin de décembre, & d'aller prendre le lait d'âneſſe en Provence, dans un petit endroit fort joli, à deux lieues du Saint-Eſprit. C'eſt un air excellent, il y aura bonne compagnie, avec laquelle j'ai déjà fait connoiſſance en chemin, & j'eſpere de n'y être pas tout-à-fait ſi chérement qu'à Montpellier. Je demande votre avis là-deſſus : il faut encore ajouter, que c'eſt faire d'une pierre deux coups; car je me rapproche de deux journées.

Je vois, Madame, qu'on épargneroit bien des embarras & des frais, ſi l'on faiſoit écrire par un marchand de Lyon, à ſon correſpondant d'ici, de me compter de l'argent, quand j'en aurois beſoin, juſqu'à la concurrence de la ſomme deſtinée. Car ces retards me mettent dans de fâcheux embarras, & ne vous ſont d'aucun avantage.

LETTRE IV.

A LA MÊME.

Montpellier, 14 Décembre 1737.

MADAME,

JE viens de recevoir votre troisieme lettre, vous ne la datez point, & vous n'accusez point la réception des miennes : cela fait que je ne sais à quoi m'en tenir. Vous me mandez, que vous avez fait compter entre les mains de M. Bouvier, les 200 livres en question, je vous en réitere mes humbles actions de graces. Cependant, pour m'avoir écrit cela trop tôt, vous m'avez fait faire une fausse démarche ; car je tirai une lettre de change sur M. Bouvier, qu'il a refusée, & qu'on m'a renvoyée ; je l'ai fait partir derechef, il y a apparence qu'elle sera payée présentement. Quant aux autres 200 livres je n'aurai besoin que de la moitié, parce que je ne veux pas faire ici un plus long séjour, que jusqu'à la fin de février ; ainsi vous aurez 100 livres de moins à compter ; mais je vous supplie de faire en sorte que cet argent soit surement entre les mains de M. Bouvier, pour ce tems-là. Je n'ai pu faire les remedes qui m'étoient prescrits, faute d'argent. Vous m'avez écrit que vous m'enverriez de l'argent pour pouvoir m'arranger avant la tenue des Etats, & voilà la clôture des Etats qui se fait demain, après avoir siégé deux mois entiers. Dès que j'aurai reçu réponse de Lyon, je partirai pour le Saint-Esprit, & je ferai l'essai des remedes qui m'ont été ordonnés.

Remedes bien inutiles à ce que je prévois. Il faut périr malgré tout, & ma ſanté eſt en pire état que jamais.

Je ne puis aujourd'hui vous donner une ſuite de ma relation : cela demande plus de tranquillité que je ne m'en ſens aujourd'hui. Je vous dirai en paſſant que j'ai tâché de ne pas perdre entiérement mon tems à Montpellier; j'ai fait quelques progrès dans les mathématiques; pour le divertiſſement, je n'en ai eu d'autre que d'entendre des muſiques charmantes. J'ai été trois fois à l'opéra, qui n'eſt pas beau ici, mais où il y a d'excellentes voix. Je ſuis endetté ici de 108 livres; le reſte ſervira, avec un peu d'économie, à paſſer les deux mois prochains. J'eſpere les couler plus agréablement qu'à Montpellier : voilà tout. Vous pouvez cependant, Madame, m'écrire toujours ici à l'adreſſe ordinaire; au cas que je ſois parti, les lettres me feront renvoyées. J'offre mes très-humbles reſpects aux révérends peres jéſuites. Quand j'aurai reçu de l'argent & que je n'aurai pas l'eſprit ſi chagrin, j'aurai l'honneur de leur écrire. Je ſuis, Madame, avec un très-profond reſpect.

P. S. Vous devez avoir reçu ma réponſe, par rapport à M. de Lautrec. Oh ma chere maman! j'aime mieux être auprès de D., & être employé aux plus rudes travaux de la terre, que de poſſéder la plus grande fortune dans tout autre cas; il eſt inutile de penſer que je puiſſe vivre autrement : il y a long-tems que je vous l'ai dit, & je le ſens encore plus ardemment que jamais. Pourvu que j'aye cet avantage, dans quelque état que je ſois, tout m'eſt indifférent. Quand on penſe comme moi, je vois qu'il n'eſt pas difficile d'éluder les raiſons importantes que vous ne voulez pas me dire. Au nom

de Dieu, rangez les choſes de ſorte que je ne meure pas de déſeſpoir. J'approuve tout, je me ſoumets à tout, excepté ce ſeul article, auquel je me ſens hors d'état de conſentir, duſſé-je être la proie du plus miſérable ſort. Ah! ma chere maman, n'êtes-vous donc plus ma chere maman? ai-je vécu quelques mois de trop.

Vous ſavez qu'il y a un cas où j'accepterois la choſe dans toute la joie de mon cœur; mais ce cas eſt unique. Vous m'entendez.



LETTRE V.

A LA MÊME.

Charmettes, 18 *Mars* 1739.

MA TRÈS-CHERE MAMAN,

J'AI reçu, comme je le devois, le billet que vous m'écrivîtes dimanche dernier, & j'ai convenu ſincérement avec moi-même que, puiſque vous trouviez que j'avois tort, il falloit que je l'euſſe effectivement; ainſi, ſans chercher à chicaner, j'ai fait mes excuſes de bon cœur à mon frere, & je vous fais de même ici les miennes très-humbles. Je vous aſſure auſſi que j'ai réſolu de tourner toujours du bon côté les corrections que vous jugerez à propos de me faire, ſur quelque ton qu'il vous plaiſe de les tourner.

Vous m'avez fait dire qu'à l'occaſion de vos Pâques vous voulez

voulez bien me pardonner. Je n'ai garde de prendre la chofe au pied de la lettre, & je fuis fûr que quand un cœur comme le vôtre, a autant aimé quelqu'un que je me fouviens de l'avoir été de vous, il lui eft impoffible d'en venir jamais à un tel point d'aigreur qu'il faille des motifs de religion pour le réconcilier. Je reçois cela comme une petite mortification que vous m'impofez en me pardonnant, & dont vous favez bien qu'une parfaite connoiffance de vos vrais fentimens adoucira l'amertume.

Je vous remercie, ma très-chere maman, de l'avis que vous m'avez fait donner d'écrire à mon pere. Rendez-moi cependant la juftice de croire que ce n'eft ni par négligence, ni par oubli, que j'avois retardé jufqu'à préfent. Je penfois qu'il auroit convenu d'attendre la réponfe de M. l'abbé Arnauld, afin que fi le fujet du mémoire n'avoit eu nulle apparence de réuffir, comme il eft à craindre, je lui euffe paffé fous filence ce projet évanoui. Cependant vous m'avez fait faire réflexion que mon délai étoit appuyé fur une raifon trop frivole, & pour réparer la chofe le plutôt qu'il eft poffible, je vous envoie ma lettre, que je vous prie de prendre la peine de lire, de fermer & de faire partir, fi vous le jugez à propos.

Il n'eft pas néceffaire, je crois, de vous affurer que je languis depuis long-tems dans l'impatience de vous revoir. Songez, ma très-chere maman, qu'il y a un mois, & peut-être au-delà, que je fuis privé de ce bonheur. Je fuis du plus profond de mon cœur, & avec les fentimens du fils le plus tendre, &c.

LETTRE VI.

3 Mars.

MA TRÈS-CHERE ET TRÈS-BONNE MAMAN,

JE vous envoie ci-joint le brouillard du mémoire que vous trouverez après celui de la lettre à M. Arnauld. Si j'étois capable de faire un chef-d'œuvre, ce mémoire à mon goût seroit le mien; non qu'il soit travaillé avec beaucoup d'art, mais parce qu'il est écrit avec les sentimens qui conviennent à un homme que vous honorez du nom de fils. Assurément une ridicule fierté ne me conviendroit gueres dans l'état où je suis: mais aussi j'ai toujours cru qu'on pouvoit avec arrogance, & cependant sans s'avilir, conserver dans la mauvaise fortune & dans les supplications une certaine dignité plus propre à obtenir des graces d'un honnête homme que les plus basses lâchetés. Au reste, je souhaite plus que je n'espere de ce mémoire, à moins que votre zele & votre habileté ordinaires ne lui donnent un puissant véhicule: car je sais par une vieille expérience que tous les hommes n'entendent & ne parlent pas le même langage. Je plains les ames à qui le mien est inconnu; il y a une maman au monde qui, à leur place, l'entendroit très-bien: mais, me direz-vous, pourquoi ne pas parler le leur? C'est ce que je me suis assez représenté. Après tout, pour quatre misérables jours de vie, vaut-il la peine de se faire faquin?

Il n'y a pas tant de mal cependant; & j'espere que vous trouverez, par la lecture du mémoire, que je n'ai pas fait le

rodomont hors de propos, & que je me ſuis raiſonnablement humaniſé. Je ſais bien, Dieu merci, à quoi, ſans cela, Petit auroit couru grand riſque de mourir de faim en pareille occaſion; preuve que je ne ſuispas propre à ramper indignement dans les malheurs de la vie, c'eſt que je n'ai jamais fait le rogue, ni le fendant dans la proſpérité: mais qu'eſt-ce que je vous lanterne-là? Sans me ſouvenir, chere maman, que je parle à qui me connoît mieux que moi-même. Baſte; un peu d'effuſion de cœur dans l'occaſion ne nuit jamais à l'amitié.

Le mémoire eſt tout dreſſé ſur le plan que nous avons plus d'une fois digéré enſemble. Je vois le tout aſſez lié, & propre à ſe ſoutenir. Il y a ce maudit voyage de Beſançon, dont, pour mon bonheur, j'ai jugé à propos de déguiſer un peu ce motif. Voyage éternel & malencontreux, s'il en fût au monde, & qui s'eſt déjà préſenté à moi bien des fois, & ſous des faces bien différentes. Ce ſont des images où ma vanité ne triomphe pas. Quoi qu'il en ſoit, j'ai mis à cela une emplâtre, Dieu ſait comment! en tout cas, ſi l'on vient me faire ſubir l'interrogatoire aux Charmettes, j'eſpere bien ne pas reſter court. Comme vous n'êtes pas au fait comme moi, il ſera bon, en préſentant le mémoire, de gliſſer légérement ſur le détail des circonſtances, crainte de *qui pro quo*, à moins que je n'aye l'honneur de vous voir avant ce tems-là.

A propos de cela. Depuis que vous voilà établie en ville, ne vous prend-il point fantaiſie, ma chere maman, d'entreprendre un jour quelque petit voyage à la campagne? Si mon

bon génie vous l'inſpire, vous m'obligerez de me faire avertir, quelques trois ou quatre mois à l'avance, afin que je me prépare à vous recevoir, & à vous faire duement les honneurs de chez moi.

Je prends la liberté de faire ici mes honneurs à M. le Cureu, & mes amitiés à mon frere. Ayez la bonté de dire au premier, que comme Proſerpine (ah! la belle choſe que de placer là Proſerpine!)

Peſte! où prend mon eſprit toutes ces gentilleſſes? comme Proſerpine donc paſſoit autrefois ſix mois ſur terre & ſix mois aux enfers, il faut de même qu'il ſe réſolve de partager ſon tems entre vous & moi: mais auſſi les enfers, où les mettrons-nous? Placez-les en ville, ſi vous le jugez à propos; car pour ici, ne vous déplaiſe, n'en voli pas gés. J'ai l'honneur d'être du plus profond de mon cœur, ma très-chere & très-bonne maman.

P. S. Je m'apperçois que ma lettre vous pourra ſervir d'apologie, quand il vous arrivera d'en écrire quelqu'une un peu longue: mais auſſi il faudra que ce ſoit à quelque maman bien chere & bien aimée; ſans quoi, la mienne ne prouve rien.



LETTRE VII.

Venise, 9 Octobre 1743.

QUOI ! ma bonne maman, il y a mille ans que je foupire fans recevoir de vos nouvelles, & vous fouffrez que je reçoive des lettres de Chambéry qui ne foient pas de vous. J'avois eu l'honneur de vous écrire à mon arrivée à Venife; mais dès que notre ambaffadeur & notre directeur des poftes feront partis pour Turin, je ne faurai plus par où vous écrire, car il faudra faire trois ou quatre entrepôts affez difficiles ; cependant les lettres duffent-elles voler par l'air, il faut que les miennes vous parviennent, & fur-tout que je reçoive des vôtres, fans quoi je fuis tout-à-fait mort. Je vous ferai parvenir cette lettre par la voie de M. l'ambaffadeur d'Efpagne qui, j'efpere, ne me refufera pas la grace de la mettre dans fon paquet. Je vous fupplie, maman, de faire dire à M. Dupont que j'ai reçu fa lettre, & que je ferai avec plaifir tout ce qu'il me demande, auffi-tôt que j'aurai l'adreffe du marchand qu'il m'indique. Adieu, ma très-bonne & très-chere maman. J'écris aujourd'hui à M. de Lautrec exprès pour lui parler de vous. Je tâcherai de faire qu'on vous envoie, avec cette lettre, une adreffe pour me faire parvenir les vôtres; vous ne la donnerez à perfonne ; mais vous prendrez feulement les lettres de ceux qui voudront m'écrire, pourvu qu'elles ne foient pas volumineufes, afin que M. l'ambaffadeur d'Efpagne n'ait pas à fe plaindre de mon indifcrétion à en charger fes courriers.

Adieu derechef, très-chere maman, je me porte bien, & vous aime plus que jamais. Permettez que je faſſe mille amitiés à tous vos amis, ſans oublier Zizi & taleralatalera, & tous mes oncles.

Si vous m'écrivez par Geneve, en recommandant votre lettre à quelqu'un, l'adreſſe ſera ſimplement à M. Rouſſeau, ſecrétaire d'ambaſſade de France, à Veniſe.

Comme il y auroit toujours de l'embarras à m'envoyer vos lettres par les courriers de M. de la Mina, je crois, toute réflexion faite, que vous ferez mieux de les adreſſer à quelque correſpondant à Geneve qui me les fera parvenir aiſément. Je vous prie de prendre la peine de fermer l'incluſe, & de la faire remettre à ſon adreſſe. O mille fois, chere maman, il me ſemble déjà qu'il y a un ſiecle que je ne vous ai vue : en vérité, je ne puis vivre loin de vous.

LETTRE VIII.

A LA MÊME.

A Paris, le 25 Février 1745.

J'Ai reçu, ma très-bonne maman, avec les deux lettres que vous m'avez écrites, les préſens que vous y avez joints, tant en ſavon qu'en chocolat; je n'ai point jugé à propos de me frotter les mouſtaches du premier, parce que je le réſerve pour m'en ſervir plus utilement dans l'occaſion. Mais com-

mençons par le plus pressant, qui est votre santé, & l'état présent de vos affaires, c'est-à-dire des nôtres. Je suis plus affligé qu'étonné de vos souffrances continuelles. La sagesse de Dieu n'aime point à faire des présens inutiles; vous êtes, en faveur des vertus que vous en avez reçues, condamnée à en faire un exercice continuel. Quand vous êtes malade, c'est la patience; quand vous servez ceux qui le sont, c'est l'humanité. Puisque vos peines tournent toutes à votre gloire, ou au soulagement d'autrui, elles entrent dans le bien général, & nous n'en devons pas murmurer. J'ai été très-touché de la maladie de mon pauvre frere, j'espere d'en apprendre incessamment de meilleures nouvelles. M. d'Arras m'en a parlé avec une affection qui m'a charmé; c'étoit me faire la cour mieux qu'il ne le pensoit lui-même. Dites-lui, je vous supplie, qu'il prenne courage, car je le compte échappé de cette affaire, & je lui prépare des magisteres qui le rendront immortel.

Quant à moi, je me suis toujours assez bien porté depuis mon arrivée à Paris, & bien m'en a pris; car j'aurois été, aussi bien que vous, un malade de mauvais rapport pour les chirurgiens & les apothicaires. Au reste, je n'ai pas été exempt des mêmes embarras que vous; puisque l'ami chez lequel je suis logé a été attaqué cet hiver d'une maladie de poitrine, dont il s'est enfin tiré contre toute espérance de ma part. Ce bon & généreux ami est un gentilhomme Espagnol, assez à son aise, qui me presse d'accepter un asyle dans sa maison, pour y philosopher ensemble le reste de nos jours. Quelque conformité de goûts & de sentimens qui me lie à lui, je ne le

prends point au mot, & je vous laiſſe à deviner pourquoi?

Je ne puis rien vous dire de particulier ſur le voyage que vous méditez, parce que l'approbation qu'on peut lui donner dépend des ſecours que vous trouverez pour en ſupporter les frais, & des moyens ſur leſquels vous appuyez l'eſpoir du ſuccès de ce que vous y allez entreprendre.

Quant à vos autres projets, je n'y vois rien que lui, & je n'attends pas là-deſſus d'autres lumieres que celles de vos yeux & des miens. Ainſi vous êtes mieux en état que moi de juger de la ſolidité des projets que nous pourrions faire de ce côté. Je trouve Mademoiſelle ſa fille aſſez aimable, je penſe pourtant que vous me faites plus d'honneur que de juſtice en me comparant à elle: car il faudra, tout au moins, qu'il m'en coûte mon cher nom de petit né. Je n'ajouterai rien ſur ce que vous m'en dites de plus; car je ne ſaurois répondre à ce que je ne comprends pas. Je ne ſaurois finir cet article, ſans vous demander comment vous vous trouvez de cet archi-âne de Keiſter. Je pardonne à un ſot d'être la dupe d'un autre, il eſt fait pour cela; mais quand on a vos lumieres, on n'a pas bonne grace à ſe laiſſer tromper par un tel animal qu'après s'être crevé les yeux. Plus j'acquiers de lumieres de chimie, plus tous ces maîtres chercheurs de ſecrets & de magiſteres me paroiſſent cruches & butords. Je voyois, il y a deux jours, un de ces idiots, qui ſoupeſant de l'huile de vitriol, dans un laboratoire où j'étois, n'étoit pas étonné de ſa grande peſanteur, parce, diſoit-il, qu'elle contient beaucoup de mercure; & le même homme ſe vantoit de ſavoir parfaitement l'analyſe & la compoſition des corps. Si de pareils

pareils bavards ſavoient que je daigne écrire leurs impertinences, ils en ſeroient trop fiers.

Me demanderez-vous ce que je fais. Hélas! maman, je vous aime, je penſe à vous, je me plains de mon cheval d'ambaſſadeur : on me plaint, on m'eſtime, & l'on ne me rend point d'autre juſtice. Ce n'eſt pas que je n'eſpere m'en venger un jour en lui faiſant voir non-ſeulement que je vaux mieux, mais que je ſuis plus eſtimé que lui. Du reſte, beaucoup de projets, peu d'eſpérance ; mais toujours, n'établiſſant pour mon point de vue que le bonheur de finir mes jours avec vous.

J'ai eu le malheur de n'être bon à rien à M. de Bille ; car il a fini ſes affaires fort heureuſement, & il ne lui manque que de l'argent, ſorte de marchandiſe dont mes mains ne ſe ſouillent plus. Je ne ſais comment réuſſira cette lettre ; car on m'a dit que M. Deville devoit partir demain, & comme je ne le vois point venir aujourd'hui, je crains bien d'être regardé de lui comme un homme inutile, qui ne vaut pas la peine qu'on s'en ſouvienne. Adieu, maman, ſouvenez-vous de m'écrire ſouvent & de me donner une adreſſe ſûre.



LETTRE IX.

A LA MÊME.

A Paris, le 17 Décembre 1747.

IL n'y a que six jours, ma très-chere maman, que je suis de retour de Chenonceaux. En arrivant, j'y ai reçu votre lettre du deux de ce mois, dans laquelle vous me reprochez mon silence & avec raison, puisque j'y vois que vous n'avez point reçu celle que je vous avois écrite de-là sous l'enveloppe de l'abbé Giloz. J'en viens de recevoir une de lui-même, dans laquelle il me fait les mêmes reproches. Ainsi je suis certain qu'il n'a point reçu son paquet, ni vous votre lettre ; mais ce dont il semble m'accuser est justement ce qui me justifie. Car, dans l'éloignement où j'étois de tout bureau pour affranchir, je hasardai ma double lettre sans affranchissement, vous marquant à tous les deux combien je craignois qu'elle n'arrivât pas & que j'attendois votre réponse pour me rassurer ; je ne l'ai point reçue cette réponse, & j'ai bien compris par-là que vous n'aviez rien reçu, & qu'il falloit nécessairement attendre mon retour à Paris pour écrire de nouveau. Ce qui m'avoit encore enhardi à hasarder cette lettre, c'est que l'année derniere il vous en étoit parvenu une, par je ne sais quel bonheur, que j'avois hasardée de la même maniere, dans l'impossibilité de faire autrement. Pour la preuve de ce que je dis, prenez la peine de faire chercher au bureau du Pont un paquet endossé de mon écriture à l'adresse de M. l'abbé

Giloz, &c. vous pourrez l'ouvrir, prendre votre lettre & lui envoyer la ſienne ; auſſi bien contiennent-elles des détails qui me coûtent trop pour me réſoudre à les recommencer.

M. Deſcreux vint me voir le lendemain de mon arrivée, il me dit qu'il avoit de l'argent à votre ſervice & qu'il avoit un voyage à faire, ſans lequel il comptoit vous voir en paſſant & vous offrir ſa bourſe. Il a beau dire, je ne la crois gueres en meilleur état que la mienne. J'ai toujours regardé vos lettres de change qu'il a acceptées comme un véritable badinage. Il en acceptera bien pour autant de millions qu'il vous plaira, au même prix, je vous aſſure que cela lui eſt fort égal. Il eſt fort ſur le zéro, auſſi bien que M. Baqueret, & je ne doute pas qu'il n'aille achever ſes projets au même lieu. Du reſte, je le crois fort bon homme, & qui même allie deux choſes rares à trouver enſemble, la folie & l'intérêt.

Par rapport à moi je ne vous dis rien, c'eſt tout dire. Malgré les injuſtices que vous me faites intérieurement, il ne tiendroit qu'à moi de changer en eſtime & en compaſſion vos perpétuelles défiances envers moi. Quelques explications ſuffiroient pour cela : mais votre cœur n'a que trop de ſes propres maux, ſans avoir encore à porter ceux d'autrui; j'eſpere toujours qu'un jour vous me connoîtrez mieux, & vous m'en aimerez davantage.

Je remercie tendrement le frere de ſa bonne amitié & l'aſſure de toute la mienne. Adieu, trop chere & trop bonne maman, je ſuis de nouveau à l'hôtel du Saint-Eſprit, rue Plâtriere.

J'ai différé quelques jours à faire partir cette lettre, ſur

l'espérance que m'avoit donnée M. Descreux de me venir voir avant son départ, mais je l'ai attendu inutilement, & je le tiens parti ou perdu.

LETTRE X.

A LA MÊME.

A Paris, le 26 Août 1748.

JE n'espérois plus, ma très-bonne maman, d'avoir le plaisir de vous écrire, l'intervalle de ma derniere lettre a été rempli coup sur coup de deux maladies affreuses. J'ai d'abord eu une attaque de colique néphrétique, fievre, ardeur & rétention d'urine; la douleur s'est calmée à force de bains, de nitre & d'autres diurétiques; mais la difficulté d'uriner subsiste toujours, & la pierre, qui du rein est descendue dans la vessie, ne peut en sortir que par l'opération : mais ma santé ni ma bourse ne me laissant pas en état d'y songer, il ne me reste plus de ce côté-là que la patience & la résignation, remedes qu'on a toujours sous la main, mais qui ne guérissent pas de grand'chose.

En dernier lieu, je viens d'être attaqué de violentes coliques d'estomac, accompagnées de vomissemens continuels & d'un flux de ventre excessif. J'ai fait mille remedes inutiles, j'ai pris l'émétique & en dernier lieu le symarouba; le vomissement est calmé, mais je ne digere plus du tout. Les

alimens sortent tels que je les ai pris, il a fallu renoncer même au ris qui m'avoit été prescrit, & je suis réduit à me priver presque de toute nourriture, & par-dessus tout cela d'une foiblesse inconcevable.

Cependant le besoin me chasse de la chambre, & je me propose de faire demain ma premiere sortie; peut-être que le grand air & un peu de promenade me rendront quelque chose de mes forces perdues. On m'a conseillé l'usage de l'extrait de genievre, mais il est ici bien moins bon & beaucoup plus cher que dans nos montagnes.

Et vous, ma chere maman, comment êtes-vous à présent? Vos peines ne sont-elles point calmées? n'êtes-vous point appaisée au sujet d'un malheureux fils, qui n'a prévu vos peines que de trop loin, sans jamais les pouvoir soulager? Vous n'avez connu ni mon cœur ni ma situation. Permettez-moi de vous répondre ce que vous m'avez dit si souvent, vous ne me connoîtrez que quand il n'en sera plus tems.

M. Léonard a envoyé savoir de mes nouvelles, il y a quelque tems. Je promis de lui écrire, & je l'aurois fait si je n'étois retombé malade précisément dans ce tems-là. Si vous jugiez à propos, nous nous écririons à l'ordinaire par cette voie. Ce seroit quelques ports de lettres, quelques affranchissemens épargnés dans un tems où cette lésine est presque de nécessité. J'espere toujours que ce tems n'est pas pour durer éternellement. Je voudrois bien avoir quelque voie sûre pour m'ouvrir à vous sur ma véritable situation. J'aurois le plus grand besoin de vos conseils. J'use mon esprit & ma santé, pour tâcher de me conduire avec sagesse dans ces cir-

conftances difficiles, pour fortir, s'il eft poffible, de cet état d'opprobre & de mifere, & je crois m'appercevoir chaque jour que c'eft le hafard feul qui regle ma deftinée, & que la prudence la plus confommée n'y peut rien faire du tout. Adieu, mon aimable maman, écrivez-moi toujours à l'hôtel du St. Efprit, rue Plâtriere.

LETTRE XI.

A LA MÊME.

A Paris, le 17 Janvier 1749.

UN travail extraordinaire qui m'eft furvenu, & une très-mauvaife fanté, m'ont empêché, ma très-bonne maman, de remplir mon devoir envers vous depuis un mois. Je me fuis chargé de quelques articles pour le grand Dictionnaire des Arts & des Sciences qu'on va mettre fous preffe. La befogne croît fous ma main, & il faut la rendre à jour nommé; de façon que furchargé de ce travail, fans préjudice de mes occupations ordinaires, je fuis contraint de prendre mon tems fur les heures de mon fommeil. Je fuis fur les dents; mais j'ai promis, il faut tenir parole: d'ailleurs je tiens au cul & aux chauffes de gens qui m'ont fait du mal, la bile me donne des forces, & même de l'efprit & de la fcience.

La colere fuffit & vaut un Apollon.

Je bouquine, j'apprends le grec. Chacun a fes armes: au

lieu de faire des chanſons à mes ennemis, je leur fais des articles de dictionnaires : l'un vaudra bien l'autre & durera plus long-tems.

Voilà, ma chere maman, quelle ſeroit l'excuſe de ma négligence, ſi j'en avois quelqu'une de recevable auprès de vous : mais je ſens bien que ce ſeroit un nouveau tort de prétendre me juſtifier. J'avoue le mien en vous en demandant pardon. Si l'ardeur de la haine l'a emporté quelques inſtans dans mes occupations ſur celles de l'amitié, croyez qu'elle n'eſt pas faite pour avoir long-tems la préférence dans un cœur qui vous appartient. Je quitte tout pour vous écrire : c'eſt-là véritablement mon état naturel.

En vous envoyant une réponſe à la derniere de vos lettres, celle que j'avois reçue de Geneve, je n'y ajoutai rien de ma main ; mais je penſe que ce que je vous adreſſai étoit déciſif & pouvoit me diſpenſer d'autre réponſe, d'autant plus que j'aurois eu trop à dire.

Je vous ſupplie de vouloir bien vous charger de mes tendres remercîmens pour le frere, & de lui dire que j'entre parfaitement dans ſes vues & dans ſes raiſons, & qu'il ne me manque que les moyens d'y concourir plus réellement. Il faut eſpérer qu'un tems plus favorable nous rapprochera de ſéjour, comme la même façon de penſer nous rapproche de ſentiment.

Adieu, ma bonne maman, n'imitez pas mon mauvais exemple, donnez-moi plus ſouvent des nouvelles de votre ſanté, & plaignez un homme qui ſuccombe ſous un travail ingrat.

LETTRE XII.

A LA MÊME.

A Paris, le 13 Février 1753.

VOUS trouverez ci-joint, ma chere maman, une lettre de 240 livres. Mon cœur s'afflige également de la petitesse de la somme & du besoin que vous en avez. Tâchez de pourvoir aux besoins les plus pressans : cela est plus aisé où vous êtes qu'ici, où toutes choses & sur-tout le pain sont d'une cherté horrible. Je ne veux pas ; ma bonne maman, entrer avec vous dans le détail des choses dont vous me parlez, parce que ce n'est pas le tems de vous rappeller quel a toujours été mon sentiment sur vos entreprises. Je vous dirai seulement qu'au milieu de toutes vos infortunes, votre raison & votre vertu sont des biens qu'on ne peut vous ôter, & dont le principal usage se trouve dans les afflictions.

Votre fils s'avance à grands pas vers sa derniere demeure. Le mal a fait un si grand progrès cet hiver que je ne dois plus m'attendre à en voir un autre. J'irai donc à ma destination avec le seul regret de vous laisser malheureuse.

On donnera le premier de mars la premiere représentation du *Devin* à l'opéra de Paris, je me ménage jusqu'à ce tems-là avec un soin extrême, afin d'avoir le plaisir de le voir. Il sera joué aussi le lundi gras au château de Bellevue en présence du Roi, & Madame la marquise de Pompadour y fera un rôle. Comme tout cela sera exécuté par des seigneurs & dames

de

de la cour, je m'attends à être chanté faux & estropié ; ainsi je n'irai point. D'ailleurs, n'ayant pas voulu être présenté au Roi, je ne veux rien faire de ce qui auroit l'air d'en rechercher de nouveau l'occasion. Avec toute cette gloire, je continue à vivre de mon métier de copiste qui me rend indépendant, & qui me rendroit heureux si mon bonheur pouvoit se faire sans le vôtre & sans la santé.

J'ai quelques nouveaux ouvrages à vous envoyer, & je me servirai pour cela de la voie de M. Léonard ou de celle de l'abbé Giloz, faute d'en trouver de plus directes.

Adieu, ma très-bonne maman, aimez toujours un fils qui voudroit vivre plus pour vous que pour lui-même.

LETTRE XIII.

A LA MÊME.

MADAME,

J'AI lu & copié le nouveau mémoire que vous avez pris la peine de m'envoyer ; j'approuve fort le retranchement que vous avez fait, puisqu'outre que c'étoit un assez mauvais verbiage, c'est que les circonstances n'en étant pas conformes à la vérité, je me faisois une violente peine de les avancer ; mais aussi il ne falloit pas me faire dire au commencement que j'avois abandonné tous mes droits & prétentions, puisque rien n'étant plus manifestement faux, c'est toujours mensonge pour

menfonge, & de plus que celui-là eft bien plus aifé à vérifier.

Quant aux autres changemens, je vous dirai là-deffus, Madame, ce que Socrate répondit autrefois à un certain Lifias. Ce Lifias étoit le plus habile orateur de fon tems, & dans l'accufation où Socrate fut condamné, il lui apporta un difcours qu'il avoit travaillé avec grand foin, où il mettoit fes raifons & les moyens de Socrate dans tout leur jour; Socrate le lut avec plaifir & le trouva fort bien fait; mais il lui dit franchement qu'il ne lui étoit pas propre. Sur quoi Lifias lui ayant demandé comment il étoit poffible que ce difcours fût bien fait s'il ne lui étoit pas propre, de même, dit-il, en fe fervant felon fa coutume de comparaifons vulgaires, qu'un excellent ouvrier pourroit m'apporter des habits ou des fouliers magnifiques, brodés d'or, & auxquels il ne manqueroit rien, mais qui ne me conviendroient pas. Pour moi, plus docile que Socrate, j'ai laiffé le tout comme vous avez jugé à propos de le changer, excepté deux ou trois expreffions de ftyle feulement qui m'ont paru s'être gliffées par mégarde.

J'ai été plus hardi à la fin. Je ne fais quelles pouvoient être vos vues en faifant paffer la penfion par les mains de Son Excellence, mais l'inconvénient en faute aux yeux: car il eft clair que fi j'avois le malheur par quelque accident imprévu de lui furvivre ou qu'il tombât malade, adieu la penfion. En coûtera-t-il de plus pour l'établir le plus folidement qu'on pourra. C'eft chercher des détours qui vous égarent pendant qu'il n'y a aucun inconvénient à fuivre le droit chemin. Si ma fidélité étoit équivoque & qu'on pût me foupçonner d'être homme à détourner cet argent ou à en faire un mauvais ufage,

je me ſerois bien gardé de changer l'endroit auſſi librement que je l'ai fait, & ce qui m'a engagé à parler de moi, c'eſt que j'ai cru pénétrer que votre délicateſſe ſe faiſoit quelque peine qu'on pût penſer que cet argent tournât à votre profit, idée qui ne peut tomber que dans l'eſprit d'un enragé; quoi qu'il en ſoit, j'eſpere bien de n'en jamais ſouiller mes mains.

Vous avez, ſans doute par mégarde, joint au mémoire une feuille ſéparée que je ne ſuppoſe pas qui fût à copier. En effet, ne pourroit-on pas me demander de quoi je me mêle là; & moi, qui aſſure être ſéqueſtré de toute affaire civile, me ſiéroit-il de paroître ſi bien inſtruit de choſes qui ne ſont pas de ma compétence?

Quant à ce qu'on me fait dire que je ſouhaiterois de n'être pas nommé, c'eſt une fauſſe délicateſſe que je n'ai point. La honte ne conſiſte pas à dire qu'on reçoit, mais à être obligé de recevoir. Je mépriſe les détours d'une vanité mal entendue autant que je fais cas des ſentimens élevés. Je ſens pourtant le prix d'un pareil ménagement de votre part & de celle de mon oncle; mais je vous en diſpenſe l'un & l'autre. D'ailleurs ſous quel nom, dites-moi, feriez-vous enrégiſtrer la penſion?

Je fais mille remercîmens au très-cher oncle. Je connois tous les jours mieux quelle eſt ſa bonté pour moi: s'il a obligé tant d'ingrats en ſa vie, il peut s'aſſurer d'avoir au moins trouvé un cœur reconnoiſſant: car, comme dit Séneque:

Multa perdenda ſunt, ut ſemel ponas bene.

Ce latin-là c'eſt pour l'oncle ; en voici pour vous, la traduction françoiſe.

Perdez force bienfaits, pour en bien placer un.

Il y a long-tems que vous pratiquez cette ſentence ſans, je gage, l'avoir jamais lue dans Séneque.

Je ſuis dans la plus grande vivacité de tous mes ſentimens, &c.

LETTRE XIV.

A LA MÊME.

LE départ de M. Deville ſe trouvant prolongé de quelques jours, cela me donne, chere maman, le loiſir de m'entretenir encore avec vous.

Comme je n'ai nulle relation à la cour de l'Infant, je ne ſaurois que vous exhorter à vous ſervir des connoiſſances que vos amis peuvent vous procurer de ce côté-là. Je puis avoir quelque facilité de plus du côté de la cour d'Eſpagne, ayant pluſieurs amis qui pourroient nous ſervir de ce côté. J'ai entr'autres ici M. le marquis de Turrieta, qui eſt aſſez ami de mon ami, peut-être un peu le mien : je me propoſe à ſon départ pour Madrid, où il doit retourner ce printems, de lui remettre un mémoire relatif à votre penſion, qui auroit pour objet de vous la faire établir pour toujours à la pouvoir manger où il vous plairoit : car mon opinion eſt que c'eſt une affaire

défefpérée du côté de la cour de Turin, où les Savoyards auront toujours affez de crédit pour vous faire tout le mal qu'ils voudront : c'eft-à-dire, tout celui qu'ils pourront. Il n'en fera pas de même en Efpagne où nous trouverons toujours autant, & comme je crois, plus d'amis qu'eux. Au refte, je fuis bien éloigné de vouloir vous flatter du fuccès de ma démarche ; mais que rifquons-nous de tenter ? Quant à M. le marquis Scotti, je favois déjà tout ce que vous m'en dites, & je ne manquerai pas d'infinuer cette voie à celui à qui je remettrai le mémoire ; mais comme cela dépend de plufieurs circonftances, foit de l'accès qu'on peut trouver auprès de lui, foit de la répugnance que pourroient avoir mes correfpondans à lui faire leur cour, foit enfin de la vie du roi d'Efpagne, il ne fera peut-être pas fi mauvais que vous le penfez, de fuivre la voie ordinaire des miniftres. Les affaires qui ont paffé par les bureaux fe trouvent à la longue toujours plus folides que celles qui ne fe font faites que par faveur.

Quelque peu d'intérêt que je prenne aux fêtes publiques, je ne me pardonnerois pas de ne vous rien dire du tout de celles qui fe font ici pour le mariage de M. le Dauphin. Elles font telles qu'après les merveilles que Saint Paul a vues, l'efprit humain ne peut rien concevoir de plus brillant. Je vous ferois un détail de tout cela, fi je ne penfois que M. Deville fera à portée de vous en entretenir. Je puis en deux mots vous donner une idée de la cour, foit par le nombre, foit par la magnificence, en vous difant premiérement qu'il y avoit quinze mille mafques au bal mafqué qui s'eft donné à

Verſailles, & que la richeſſe des habits au bal paré, au ballet & aux grands appartemens, étoit telle que mon Eſpagnol ſaiſi d'un enthouſiaſme poétique de ſon pays s'écria; que Madame la Dauphine étoit un ſoleil, dont la préſence avoit liquéfié tout l'or du royaume dont s'étoit fait un fleuve immenſe, au milieu duquel nageoit toute la cour.

Je n'ai pas eu pour ma part le ſpectacle le moins agréable; car j'ai vu danſer & ſauter toute la canaille de Paris dans ces ſalles ſuperbes & magnifiquement illuminées, qui ont été conſtruites dans toutes les places pour le divertiſſement du peuple. Jamais ils ne s'étoient trouvés à pareille fête. Ils ont tant ſecoué leurs guenilles, ils ont tellement bu, & ſe ſont ſi pleinement piffrés, que la plupart en ont été malades. Adieu, maman.

LETTRE XV.

A LA MÊME.

JE dois, ma très-chere maman, vous donner avis que, contre toute eſpérance, j'ai trouvé le moyen de faire recommander votre affaire à M. le comte de Caſtellane de la maniere la plus avantageuſe; c'eſt par le miniſtre même qu'il en ſera chargé, de maniere que ceci devenant une affaire de dépêches, vous pouvez vous aſſurer d'y avoir tous les avantages que la faveur peut prêter à l'équité. J'ai été contraint

de dresser sur les pieces que vous m'avez envoyées un mémoire dont je joins ici la copie, afin que vous voyez si j'ai pris le sens qu'il falloit. J'aurai le tems, si vous vous hâtez de me répondre, d'y faire les corrections convenables, avant que de le faire donner; car la cour ne reviendra de Fontainebleau que dans quelques jours. Il faut d'ailleurs que vous vous hâtiez de prendre sur cette affaire les instructions qui vous manquent; & il est, par exemple, fort étrange de ne savoir pas même le nom de baptême des personnes dont on répete la succession : vous savez aussi que rien ne peut être décidé dans des cas de cette nature, sans de bons extraits baptistaires & du testateur & de l'héritier, légalisés par les magistrats du lieu & par les ministres du Roi qui y résident. Je vous avertis de tout cela afin que vous vous munissiez de toutes ces pieces, dont l'envoi de tems à autre servira de mémoratif, qui ne sera pas inutile. Adieu, ma chere maman, je me propose de vous écrire bien au long sur mes propres affaires, mais j'ai des choses si peu réjouissantes à vous apprendre que ce n'est pas la peine de se hâter.

MÉMOIRE.

N. N. De la Tour, gentilhomme du pays de Vaud, étant mort à Constantinople, & ayant établi le sieur Honoré Pelico, marchand François pour son exécuteur (*) testamentaire, à la

(*) M. Miol avoit mis *procureur*, sans faire réflexion que le pouvoir du procureur cesse à la mort du commettant.

charge de faire parvenir ses biens à ses plus proches parens; Françoise de la Tour, baronne de Warens, qui se trouve dans le cas (*), souhaiteroit qu'on pût agir auprès dudit sieur Pelico, pour l'engager à se dessaisir des dits biens en sa faveur, en lui démontrant son droit. Sans vouloir révoquer en doute la bonne volonté dudit sieur Pelico, il semble par le silence qu'il a observé jusqu'à présent envers la famille du défunt, qu'il n'est pas pressé d'exécuter ses volontés. C'est pourquoi il seroit à desirer que M. l'ambassadeur voulût interposer son autorité pour l'examen & la décision de cette affaire. La dite baronne de Warens ayant eu ses biens confisqués, pour cause de la religion catholique qu'elle a embrassée, & n'étant pas payée des pensions que le roi de Sardaigne, & ensuite Sa Majesté catholique lui ont assignées sur la Savoye, ne doute point que la dure nécessité où elle se trouve ne soit un motif de plus pour intéresser en sa faveur la religion de Son Excellence.

(*) Il ne reste de toute la maison de la Tour que Madame de Warens, & une sienne niece, qui se trouve par conséquent d'un degré au moins plus éloignée; & qui d'ailleurs n'ayant pas quitté sa religion ni ses biens, n'est pas assujettie aux mêmes besoins.



LETTRE

LETTRE XVI.

A LA MÊME.

MADAME,

J'Eus l'honneur de vous écrire jeudi passé, & M. Genevois se chargea de ma lettre: depuis ce tems je n'ai point vu M. Barillot, & j'ai resté enfermé dans mon auberge comme un vrai prisonnier. Hier, impatient de savoir l'état de mes affaires, j'écrivis à M. Barillot, & je lui témoignai mon inquiétude en termes assez forts. Il me répondit ceci.

Tranquillisez-vous, mon cher Monsieur, tout va bien. Je crois que lundi ou mardi tout finira. Je ne suis point en état de sortir. Je vous irai voir le plutôt que je pourrai.

Voilà donc, Madame, à quoi j'en suis; aussi peu instruit de mes affaires que si j'étois à cent lieues d'ici: car il m'est défendu de paroître en ville. Avec cela toujours seul & grande dépense, puis les frais qui se font d'un autre côté pour tirer ce misérable argent, & puis ceux qu'il a fallu faire pour consulter ce médecin, & lui payer quelques remedes qu'il m'a remis. Vous pouvez bien juger qu'il y a déjà long-tems que ma bourse est à sec, quoique je sois déjà assez joliment endetté dans ce cabaret: ainsi je ne mene point la vie la plus agréable du monde; & pour surcroît de bonheur, je n'ai, Madame, point de nouvelles de votre part; cependant je fais bon courage autant que je le puis, & j'espere qu'avant que vous receviez ma lettre je saurai la définition de toutes choses: car en vérité si cela duroit plus long-tems, je croirois que

l'on se moque de moi, & que l'on ne me réserve que la coquille de l'huître.

Vous voyez, Madame, que le voyage que j'avois entrepris, comme une espece de partie de plaisir, a pris une tournure bien opposée; aussi le charme d'être tout le jour seul dans une chanbre à promener ma mélancolie, dans des transes continuelles, ne contribue pas comme vous pouvez bien croire à l'amélioration de ma santé. Je soupire après l'instant de mon retour, & je prierai bien Dieu désormais qu'il me préserve d'un voyage aussi déplaisant.

J'en étois-là de ma lettre quand M. Barillot m'est venu voir, il m'a fort assuré que mon affaire ne souffroit plus de difficultés. M. le Résident a intervenu & a la bonté de prendre cette affaire-là à cœur. Comme il y a un intervalle de deux jours entre le commencement de ma lettre & la fin, j'ai pendant ce tems-là été rendre mes devoirs à M. le Résident qui m'a reçu le plus gracieusement, & j'ose dire le plus familiérement du monde. Je suis sûr à présent que mon affaire finira totalement dans moins de trois jours d'ici, & que ma portion me sera comptée sans difficulté, sauf les frais qui, à la vérité, seront un peu forts, & même bien plus haut que je n'aurois cru.

Je n'ai, Madame, reçu aucune nouvelle de votre part ces deux ordinaires ici; j'en suis mortellement inquiet; si je n'en reçois pas l'ordinaire prochain, je ne sais ce que je deviendrai. J'ai reçu une lettre de l'oncle, avec une autre pour le curé son ami. Je ferai le voyage jusques-là, mais je sais qu'il n'y a rien à faire & que ce pré est perdu pour moi.

Je n'ai point encore écrit à mon pere ni vu aucun de mes parens, & j'ai ordre d'obſerver le même *incognito* juſqu'au débourſement. J'ai une furieuſe démangeaiſon de tourner la feuille; car j'ai encore bien des choſes à dire. Je n'en ferai rien cependant, & je me réſerve à l'ordinaire prochain pour vous donner de bonnes nouvelles. J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect.

LETTRE XVII.

A MADAME DE SOURGEL.

JE ſuis fâché, Madame, d'être obligé de relever les irrégularités de la lettre que vous avez écrite à M. Favre, à l'égard de Madame la baronne de Warens. Quoique j'euſſe prévu à-peu-près les ſuites de ſa facilité à votre égard, je n'avois point à la vérité ſoupçonné que les choſes en vinſſent au point où vous les avez amenées par une conduite qui ne prévient pas en faveur de votre caractere. Vous avez très-raiſon, Madame, de dire qu'il a été mal à Madame de Warens d'en agir comme elle a fait avec vous & Monſieur votre époux. Si ſon procédé fait honneur à ſon cœur, il eſt ſûr qu'il n'eſt pas également digne de ſes lumieres; puiſqu'avec beaucoup moins de pénétration & d'uſage du monde, je ne laiſſai pas de percer mieux qu'elle dans l'avenir, & de lui prédire aſſez juſte une partie du retour dont vous payez ſon amitié & ſes bons offices.

Vous le ſentîtes parfaitement, Madame, & ſi je m'en ſouviens bien, la crainte que mes conſeils ne fuſſent écoutés vous engagea auſſi bien que Mademoiſelle votre fille à faire à mes égards certaines démarches un peu rampantes, qui dans un cœur comme le mien n'étoient gueres propres à jetter de meilleurs préjugés que ceux que j'avois conçus ; à l'occaſion de quoi vous rappellez fort noblement le préſent que vous voulûtes faire de ce précieux juſte-au-corps, qui tient auſſi-bien que moi une place ſi honorable dans votre lettre. Mais j'aurai l'honneur de vous dire, Madame, avec tout le reſpect que je vous dois, que je n'ai jamais ſongé à recevoir votre préſent, dans quelque état d'abaiſſement qu'il ait plu à la fortune de me placer. J'y regarde de plus près que cela dans le choix de mes bienfaiteurs. J'aurois, en vérité, belle matiere à railler en faiſant la deſcription de ce ſuperbe habit retourné, rempli de graiſſe, en tel état, en un mot, que toute ma modeſtie auroit eu bien de la peine d'obtenir de moi d'en porter un ſemblable. Je ſuis en pouvoir de prouver ce que j'avance, de manifeſter ce trophée de votre générosité, il eſt encore en exiſtence dans le même garde-meuble qui renferme tous ces précieux effets dont vous faites un ſi pompeux étalage. Heureuſement Madame la baronne eut la judicieuſe précaution, ſans préſumer cependant que ce ſoin pût devenir utile, de faire ainſi enfermer le tout ſans y toucher, avec toutes les attentions néceſſaires en pareils cas. Je crois, Madame, que l'inventaire de tous ces débris, comparés avec votre magnifique catalogue, ne laiſſera pas que de donner lieu à un fort joli contraſte, ſur-tout la belle cave à tabac. Pour les flam-

beaux vous les aviez destinés à M. Perrin, vicaire de police, dont votre situation en ce pays-ci vous avoit rendu la protection indispensablement nécessaire. Mais les ayant refusés ils sont ici tout prêts aussi à faire un des ornemens de votre triomphe.

Je ne saurois, Madame, continuer sur le ton plaisant. Je suis véritablement indigné, & je crois qu'il seroit impossible à tout honnête homme à ma place d'éviter de l'être autant. Rentrez, Madame, en vous-même, rappellez-vous les circonstances déplorables où vous vous êtes trouvée ici, vous, M. votre époux, & toute votre famille; sans argent, sans amis, sans connoissances, sans ressources. Qu'eussiez-vous fait sans l'assistance de Madame de Warens? Ma foi, Madame, je vous le dis franchement, vous auriez jetté un fort vilain coton. Il y avoit long-tems que vous en étiez plus loin qu'à votre derniere piece; le nom que vous aviez jugé à propos de prendre, & le coup-d'œil sous lequel vous vous montriez, n'avoient garde d'exciter les sentimens en votre faveur; & vous n'aviez pas, que je sache, de grands témoignages avantageux qui parlassent de votre rang & de votre mérite. Cependant, ma bonne marraine, pleine de compassion pour vos maux & pour votre misere actuelle, (pardonnez-moi ce mot, Madame,) n'hésita point à vous secourir, & la maniere prompte & hasardée dont elle le fit prouvoit assez, je crois, que son cœur étoit bien éloigné des sentimens pleins de bassesses & d'indignités que vous ne rougissez point de lui attribuer. Il y paroît aujourd'hui, & même ce soin mystérieux de vous cacher en est encore une preuve, qui véritablement ne dépose gueres avantageusement pour vous.

Mais, Madame, que sert de tergiverser ? Le fait même est votre juge. Il est clair comme le soleil que vous recherchez à noircir bassement une dame qui s'est sacrifiée sans ménagement pour vous tirer d'embarras. L'intérêt de quelques pistoles vous porte à payer d'une noire ingratitude un des bienfaits le plus important que vous pussiez recevoir, & quand toutes vos calomnies seroient aussi vraies qu'elles sont fausses, il n'y a point cependant de cœur bien fait qui ne rejettât avec horreur les détours d'une conduite aussi messéante que la vôtre.

Mais, graces à Dieu, il n'est pas à craindre que vos discours fassent de mauvaises impressions sur ceux qui ont l'honneur de connoître Madame la baronne, ma marraine ; son caractere & ses sentimens se sont jusqu'ici soutenus avec assez de dignité pour n'avoir pas beaucoup à redouter des traits de la calomnie ; & sans doute, si jamais rien a été opposé à son goût, c'est l'avarice & le vil intérêt. Ces vices sont bons pour ceux qui n'osent se montrer au grand jour ; mais pour elle ses démarches se font à la face du ciel, & comme elle n'a rien à cacher dans sa conduite, elle ne craint rien des discours de ses ennemis. Au reste, Madame, vous avez inféré dans votre lettre certains termes grossiers, au sujet d'un collier de grenats, très-indignes d'une personne qui se dit de condition, à l'égard d'une autre qui l'est de même, & à qui elle a obligation. On peut les pardonner au chagrin que vous avez de lâcher quelques pistoles & d'être privée de votre cher argent ; & c'est le parti que prendra Madame de Warens, en redressant cependant la fausseté de votre exposé.

Quant à moi, Madame, quoique vous affectiez de parler

de moi ſur un ton équivoque, j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur de vous dire que quoique je n'aye pas celui d'être connu de vous, je ne laiſſe pas de l'être de grand nombre de perſonnes de mérite & de diſtinction, qui toutes ſavent que j'ai l'honneur d'être le filleul de Madame la baronne de Warens, qui a eu la bonté de m'élever & de m'inſpirer des ſentimens de droiture & de probité dignes d'elle. Je tâcherai de les conſerver pour lui en rendre bon compte, tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie : & je ſuis fort trompé, ſi tous les exemples de dureté & d'ingratitude qui me tomberont ſous les yeux ne ſont pour moi autant de bonnes leçons, qui m'apprendront à les éviter avec horreur.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect.



LETTRE

DE MADAME DE WARENS,

A M. FAVRE.

MONSIEUR,

VOus trouverez bon, Monſieur, que n'attendant plus ni réponſe, ni ſatisfaction de Monſieur & de Madame de Sourgel, je prenne le parti de vous écrire à vous-même. Je l'aurois fait plutôt ſi j'avois été inſtruite de votre mérite, & de ce

que vous étiez véritablement, & que je n'euſſe pas été prévenue par eux que vous étiez leur homme d'affaires. Je ne doute point que galant homme & homme de mérite, comme je vous crois, & comme M. Berthier vous repréſente à moi, vous ne priſſiez mes intérêts avec chaleur, ſi vous étiez inſtruit de ce qui s'eſt paſſé entr'eux & moi, & des circonſtances dont toute cette affaire a été accompagnée ; mais ſans entrer dans un long détail, je me contente d'en appeller à leur conſcience. Ils ſavent combien je me ſuis incommodée pour les tirer de l'embarras le plus preſſant, & pour leur éviter bien des affronts ; ils ſavent que l'argent que je leur ai prêté, je l'ai emprunté moi-même à des conditions exorbitantes ; ils ſavent encore la rareté exceſſive de l'argent en ce pays-ci, qui rend cette petite ſomme plus précieuſe, par rapport à moi, que ſept ou huit fois autant ne le ſauroit être pour eux. En vérité, Monſieur, je ſuis bien embarraſſée après tout cela, de ſavoir quel nom donner à leur indifférence : j'aurai bien de la peine cependant à me mettre en tête qu'ils faſſent métier de faire des dupes.

J'en étois ici quand je viens de recevoir une copie de l'impertinente lettre que vous a écrit Madame de Sourgel. Il ſemble qu'elle a affecté d'y entaſſer toutes les marques d'un méchant caractere. Je n'ai garde, Monſieur, de tourner contre elle ſes propres armes ; je ſuis peu accoutumée à un ſemblable ſtyle, & je me contenterai de répondre à ſes malignes inſinuations par un court expoſé du fait.

J'ai vu ici un monſieur & une dame avec leur famille, qui ſe donnoient pour imprimeurs ſous le nom de Thibol, & qui,

qui, ſur la fin, ont jugé à propos de prendre celui de Sourgel & le rang de gens de qualité, je n'ai jamais ſu préciſément ce qui en étoit. Ce qu'il y a de très-certain, c'eſt que je n'en ai eu de preuve, ni même d'indice que leur parole. Ils ont paru dans un fort triſte équipage, chargés de dettes, ſans un ſou; & comme j'ai fait une eſpece de liaiſon avec la femme qui venoit quelquefois chez moi, & à qui j'avois été aſſez heureuſe pour rendre quelques ſervices, ils ſe ſont préſentés à moi pour implorer mon ſecours, me priant de leur faire quelques avances qui puſſent les mettre en état d'acquitter leurs dettes, & de ſe rendre à Paris. Il falloit bien qu'ils n'euſſent pas entendu dire alors que je fuſſe ſi avidement intéreſſée, & que je me mêlaſſe de vendre le faux pour le fin, puiſqu'ils ſe ſont adreſſés à moi préférablement à tout ce qu'il y a d'honnêtes gens ici. En effet, je ſuis la ſeule perſonne qui ait daigné les regarder, & j'oſe bien atteſter que, de la maniere qu'ils s'y étoient montrés, ils auroient très-vainement fait d'autres tentatives. Je crois qu'ils n'ont pas eu lieu d'être mécontens de la façon dont je me ſuis livrée à eux. Je l'ai fait, j'oſe le dire, de bonne grace & noblement. N'ayant pas comptant l'argent dont ils avoient beſoin, je l'ai emprunté, avec la peine qu'ils ſavent, & à gros intérêts, quoique j'euſſe pris un terme très-court, parce qu'ils promettoient de me payer d'abord à leur arrivée à Paris. Vous voyez cependant, Monſieur, par toutes mes lettres, que je ne me ſuis jamais aviſé de leur rien demander de cet intérêt; & je réitere encore que je leur en fais préſent fort volontiers; très-contente, s'ils vouloient bien ne pas me chicaner ſur le capital.

Je me suis donc intéressée pour eux, non-seulement sans les connoître, ni eux, ni personne qui les connût, mais même sans être assurée de leur véritable nom. J'ai sollicité pour eux; j'ai appaisé leurs créanciers; j'ai mis le mari en état de se garantir d'être arrêté, & de se rendre à Lyon avec son fils; j'ai donné à la femme & à la fille asyle dans ma maison, je leur ai permis d'y retirer leurs effets, j'ai assigné mes quartiers en trésorerie pour le payement de leurs créanciers, enfin j'ai prêté à la femme & à la fille tout l'argent nécessaire pour faire leur route honorablement, elles & leur famille. Depuis ce tems je n'ai cessé d'être accablée de leurs créanciers qu'après l'entier payement: car je respecte trop mes engagemens pour manquer à ma parole.

Quant aux effets qu'ils ont laissés chez moi, je vous ferai quartier du catalogue. Les expressions magnifiques de Madame de Sourgel ne leur donneront pas plus de valeur qu'ils n'en avoient, quand elle délibéra si elle ne les abandonneroit pas avec son logement, de quoi je la détournai, espérant qu'elle en pourroit toujours tirer quelque chose: mais bien loin de songer à en faire mon profit, j'en fis un inventaire exact & je lui promis de tâcher de les vendre; mais ensuite, ayant fait réflexion qu'il n'y auroit pas de l'honneur à moi d'exposer en vente de pareilles bagatelles, je m'étois déterminée à les payer plutôt au-delà de leur valeur: car il s'en faudroit bien que je n'eusse retiré du tout les 30 livres que j'en ai offert, & qui, certainement, vont au-delà de tout ce qu'ils peuvent valoir.

Mais que cette dame ne s'inquiéte point. Ses meubles sont

tous ici, tels qu'elle les a laiſſés; & je cherche ſi peu à me les approprier à mon profit, que je proteſte hautement que je n'en veux plus en aucune façon, & je ne m'en mêlerai que pour les rendre ſous quittance à ceux qui me les demanderont de ſa part, après toutefois que j'aurai été payée en entier; faute de quoi je ne manquerai point de les faire vendre à l'enchere publique ſous ſon nom & à ſes frais, & l'on connoîtra par les ſommes qu'elle en retirera le véritable prix de toutes ces belles choſes. Pour le collier, les boucles & les manches, ils ſont depuis très-long-tems entre les mains de M. Berthier, qui eſt prêt à les reſtituer en recevant ſon dû, comme j'en ai donné avis plus d'une fois à Madame de Sourgel.

Je crois, Monſieur, que ſi je mettois en ligne de compte les menus frais que j'ai fait pour toute cette famille, les intérêts de mon argent, les embarras, la difficulté de faire mes affaires de ſi loin, les ports de lettres dont la ſomme n'eſt pas petite, la reconnoiſſance que je dois à M. Berthier qui a bien voulu prendre en main mes intérêts, & par-deſſus tout cela les mauvais pas où je me trouve engagée par le retard du payement, il y a fort apparence que le prix des meubles ſeroit aſſez bien payé; mais ces détails de minutie ſont, je vous aſſure, au-deſſous de moi; & puis il eſt juſte qu'il m'en coûte quelque choſe pour le plaiſir que j'ai eu d'obliger.

A l'égard des préſens, il ſeroit à ſouhaiter pour Madame de Sourgel qu'elle m'en eût offert de beaux: car n'étant pas accoutumée d'en recevoir de gens que je ne connois point, & principalement de ceux qui ont beſoin des miens & de

moi-même, elle auroit aujourd'hui le plaisir de les retrouver avec tous ses meubles. Il est vrai qu'elle eut la politesse de me présenter une petite cave à tabac de noyer, doublée de plomb, laquelle me paroissant de très-petite considération & fort chétive, je crus pouvoir & devoir même l'agréer sans conséquence, d'autant plus que ne faisant nul usage de tabac, on ne pouvoit gueres m'accuser d'avarice dans l'acceptation d'un tel présent; elle est aussi dans le garde-meuble. Mais ce qu'elle a oublié, cette dame, c'est une petite croix de bois, incrustée de nacre, que j'ai mise au lieu le plus apparent de ma chambre, pour vérifier la prophétie de Mademoiselle de Sourgel, qui me dit en me la présentant, que toutes les fois que j'y jetterois les yeux je ne manquerois point de dire: *voilà ma croix.*

Au reste, je doute bien fort d'être en arriere de présens avec Madame de Sourgel, quoiqu'elle méprise si fort les miens. Mais ce n'est point à moi de rappeller ces choses-là, ma coutume étant de les oublier dès qu'elles sont faites. Je ne demande pas non plus qu'elle me paye sa pension pour quelques jours qu'elle a demeuré chez moi avec sa belle-fille; elle en sait assez les motifs & la raison; je consens cependant volontiers qu'elle jette tout sur le compte de l'amitié, quoique la compassion y eut bonne part.

Pour le collier de grenats, il est juste de le reprendre s'il n'accommode pas Madame de Sourgel; elle auroit pu se servir d'expressions plus décentes à cet égard; elle sait à merveilles que je n'ai point cherché à lui en imposer; je lui ai vendu ce collier pour ce qu'il étoit & sur le même pied qu'il

m'a été vendu par une dame de mérite, laquelle je me garderai bien de régaler d'un compliment semblable à celui de Madame de Sourgel. J'ose espérer que ses basses insinuations ne trouveront pas beaucoup de prise, où mon nom a seulement l'honneur d'être connu.

Madame de Sourgel m'accuse d'en agir mal avec elle. Est-ce en mal agir que d'attendre près de deux ans un argent prêté dans une telle occasion ? Ne m'avoit-elle pas promis restitution dès l'instant de son arrivée ? Ne l'ai-je pas priée en grace plusieurs fois de vouloir me payer, du moins par faveur, en considération des embarras où mes avances m'ont jettée ? Ne lui ai-je pas écrit nombre de lettres pleines de cordialité & de politesses, qui lui peignant l'état des choses au naturel, auroient dû lui faire tirer de l'argent des pierres plutôt que de rester en arriere à cet égard ? Ne l'ai-je pas avertie & fait avertir plusieurs fois en dernier lieu, de la nécessité où ses retards m'alloient jetter, de recourir aux protections pour me faire payer ? Quel si grand mal lui ai-je donc fait ? Personne ne le sait mieux que vous, Monsieur ; assurément, s'il doit retomber de la honte sur une de nous deux, ce n'est pas à moi de la supporter.

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à répondre aux invectives de cette dame. Je ne me pique pas d'accompagner mes phrases de tours malins, ni de fausses accusations, mais je me pique d'avoir pour témoins de ce que j'avance toutes les personnes qui me connoissent, toutes celles qui ont connu ici Monsieur & Madame de Sourgel, & même tout Chambéry. Je ne me hâte pas de rassembler des témoignages peu favo-

rables à eux, & de m'expofer par-là à la moquerie des plaifans, qui m'ont raillée de ma fotte crédulité, & des cenfeurs qui ont blâmé ma conduite peu prudente. Je fuis mortifiée, Monfieur, qu'on vous donne une fonction auffi indigne de vous, que de fervir de correfpondant à de fi défagréables affaires. Il ne tiendra pas à moi qu'on ne vous débarraffe d'un pareil emploi, & Madame de Sourgel peut prendre déformais les chofes comme il lui plaira, fans craindre que je me mette en frais de répondre davantage à fes injures. Je crois qu'il ne fera pas douteux parmi les honnêtes gens, fur qui d'elle ou de moi tombera le déshonneur de toute cette affaire.

Je fuis avec une parfaite confidération, &c,



LETTRE XVIII.

Montpellier, 23 Octobre 1737.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de vous écrire, il y a environ trois femaines; je vous priois par ma lettre de vouloir bien donner cours à celle que j'y avois inclufe pour M. Charbonnel; j'avois écrit l'ordinaire précédent en droiture à Madame de Warens, & huit jours après je pris la liberté de vous adreffer encore une lettre pour elle: cependant je n'ai reçu réponfe de nulle part; je ne puis croire, Monfieur, de vous avoir déplu, en

ufant un peu trop familiérement de la liberté que vous m'aviez accordée; tout ce que je crains, c'eft que quelque contre-tems fâcheux n'ait retardé mes lettres ou les réponfes; quoi qu'il en foit, il m'eft fi effentiel d'être bientôt tiré de peine que je n'ai point balancé, Monfieur, de vous adreffer encore l'inclufe, & de vous prier de vouloir bien donner vos foins pour qu'elle parvienne à fon adreffe; j'ofe même vous inviter à me donner des nouvelles de Madame de Warens, je tremble qu'elle ne foit malade. J'efpere, Monfieur, que vous ne dédaignerez pas de m'honorer d'un mot de réponfe par le premier ordinaire : & afin que la lettre me parvienne plus directement, vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de me l'adreffer chez M. Barcellon, huiffier de la bourfe en rue baffe proche du Palais : c'eft-là que je fuis logé. Vous ferez une œuvre de charité de m'accorder cette grace, & fi vous pouvez me donner des nouvelles de M. Charbonnel, je vous en aurai d'autant plus d'obligation. Je fuis avec une refpectueufe confidération.



LETTRE XIX.

Montpellier, 4 Novembre 1737.

MONSIEUR,

LEQUEL des deux doit demander pardon à l'autre, ou le pauvre voyageur qui n'a jamais paſſé de ſemaine depuis ſon départ, ſans écrire à un ami de cœur, ou cet ingrat ami, qui pouſſe la négligence juſqu'à paſſer deux grands mois & davantage, ſans donner au pauvre pélerin le moindre ſigne de vie? Oui, Monſieur, deux grands mois; je ſais bien que j'ai reçu de vous une lettre datée du 6 Octobre; mais je ſais bien auſſi que je ne l'ai reçue que la veille de la Touſſaint: & quelque effort que faſſe ma raiſon pour être d'accord avec mes deſirs, j'ai peine à croire que la date n'ait été miſe après coup. Pour moi, Monſieur, je vous ai écrit de Grenoble, je vous ai écrit le lendemain de mon arrivée à Montpellier, je vous ai écrit par la voie de M. Micoud, je vous ai écrit en droiture; en un mot, j'ai pouſſé l'exactitude juſqu'à céder preſque à tout l'empreſſement que j'avois de m'entretenir avec vous. Quant à Monſieur de Trianon, Dieu & lui ſavent, ſi l'on peut avec vérité m'accuſer de négligence à cet égard. Quelle différence, grand Dieu, il ſemble que la Savoye eſt éloignée d'ici de ſept ou huit cents lieues, & nous avons à Montpellier des compatriotes du doyen de Killerine (dites cela à mon oncle) qui ont reçu deux fois des réponſes de chez eux, tandis que je n'ai pu en recevoir de Chambéry. Il y a trois ſemaines que j'en reçus une d'attente, après laquelle rien n'a paru.

Quelque

Quelque dure que ſoit ma ſituation actuelle, je la ſupporterois volontiers, ſi du moins on daignoit me donner la moindre marque de ſouvenir : mais rien ; je ſuis ſi oublié qu'à peine crois-je moi-même d'être encore en vie. Puiſque les relations ſont devenues impoſſibles depuis Chambéry & Lyon ici, je ne demande plus qu'on me tienne les promeſſes ſur leſquelles je m'étois arrangé. Quelques mots de conſolation me ſuffiront & ſerviront à répandre de la douceur ſur un état qui a ſes déſagrémens.

J'ai eu le malheur dans ces circonſtances gênantes de perdre mon hôteſſe, Madame Mazet, de maniere qu'il a fallu ſolder mon compte avec ſes héritiers. Un honnête homme Irlandois avec qui j'avois fait connoiſſance, a eu la générosité de me prêter ſoixante livres ſur ma parole, qui ont ſervi à payer le mois paſſé & le courant de ma penſion ; mais je me vois extrêmement reculé par pluſieurs autres menues dettes ; & j'ai été contraint d'abandonner depuis quinze jours les remedes que j'avois commencés faute de moyens pour continuer. Voici maintenant quels ſont mes projets. Si dans quinze jours qui ſont le reſte du ſecond mois, je ne reçois aucune nouvelle, j'ai réſolu de haſarder un coup ; je ferai quelque argent de mes petits meubles ; c'eſt-à-dire, de ceux qui me ſont les moins chers ; car j'en ai dont je ne me déferai jamais. Et comme cet argent ne ſuffiroit point pour payer mes dettes & me tirer de Montpellier, j'oſerai l'expoſer au jeu non par goût, car j'ai mieux aimé me condamner à la ſolitude que de m'introduire par cette voie, quoiqu'il n'y en ait point d'autre à Montpellier, & qu'il n'ait tenu qu'à

moi de me faire des connoiſſances aſſez brillantes par ce moyen. Si je perds, ma ſituation ne ſera preſque pas pire qu'auparavant; mais ſi je gagne je me tirerai du plus fâcheux de tous les pas. C'eſt un grand haſard à la vérité, mais j'oſe croire qu'il eſt néceſſaire de le tenter dans le cas où je me trouve. Je ne prendrai ce parti qu'à l'extrémité & quand je ne verrai plus de jour ailleurs. Si je reçois de bonnes nouvelles d'ici à ce tems-là, je n'aurai certainement pas l'imprudence de tenter la mer orageuſe & de m'expoſer à un naufrage. Je prendrai un autre parti. J'acquitterai mes dettes ici & je me rendrai en diligence à un petit endroit proche du Saint-Eſprit; où, à moindres frais & dans un meilleur air, je pourrai recommencer mes petits remedes avec plus de tranquillité, d'agrément & de ſuccès, comme j'eſpere, que je n'ai fait à Montpellier dont le ſéjour m'eſt d'une mortelle antipathie; je trouverai là bonne compagnie d'honnêtes gens qui ne chercheront point à écorcher le pauvre étranger, & qui contribueront à lui procurer un peu de gaieté dont il a, je vous aſſure, très-grand beſoin.

Je vous fais toutes ces confidences, mon cher Monſieur, comme à un bon ami qui veut bien s'intéreſſer à moi & prendre part à mes petits ſoucis. Je vous prierai auſſi d'en vouloir bien faire part à qui de droit, afin que ſi mes lettres ont le malheur de ſe perdre de quelque côté, l'on puiſſe de l'autre en récapituler le contenu. J'écris aujourd'hui à Monſieur de Trianon, & comme la poſte de Paris qui eſt la vôtre ne part d'ici qu'une fois la ſemaine, à ſavoir le lundi, il ſe trouve que depuis mon arrivée à Montpellier, je n'ai pas manqué

d'écrire un ſeul ordinaire, tant il y a de négligence dans mon fait, comme vous dites fort bien & fort à votre aiſe.

Il vous reviendroit une deſcription de la charmante ville de Montpellier, ce paradis terreſtre, ce centre des délices de la France; mais en vérité il y a ſi peu de bien & tant de mal à en dire, que je me ferois ſcrupule d'en charger encore le portrait de quelque ſaillie de mauvaiſe humeur; j'attends qu'un eſprit plus repoſé me permette de n'en dire que le moins de mal que la vérité me pourra permettre. Voici en gros ce que vous en pouvez penſer en attendant.

Montpellier eſt une grande ville fort peuplée, coupée par un immenſe labyrinthe de rues ſales, tortueuſes & larges de ſix pieds. Ces rues ſont bordées alternativement de ſuperbes hôtels & de miſérables chaumieres; pleines de boue & de fumier. Les habitans y ſont moitié très-riches & l'autre moitié miſérables à l'excès; mais ils ſont tous également gueux par leur maniere de vivre, la plus vile & la plus craſſeuſe qu'on puiſſe imaginer. Les femmes ſont diviſées en deux claſſes, les dames qui paſſent la matinée à s'enluminer, l'après-midi au pharaon & la nuit à la débauche, à la différence des bourgeoiſes qui n'ont d'occupation que la derniere. Du reſte ni les unes ni les autres n'entendent le françois, & elles ont tant de goût & d'eſprit qu'elles ne doutent point que la comédie & l'opéra ne ſoient des aſſemblées de ſorciers. Auſſi on n'a jamais vu de femmes aux ſpectacles de Montpellier, excepté peut-être quelques miſérables étrangeres qui auront eu l'imprudence de braver la délicateſſe & la modeſtie des dames de Montpellier. Vous ſavez ſans doute

quels égards on a en Italie pour les huguenots & pour les Juifs en Espagne ; c'est comme on traite les étrangers ici ; on les regarde précisément comme une espece d'animaux faits exprès pour être pillés, volés & assommés au bout s'ils avoient l'impertinence de le trouver mauvais. Voilà ce que j'ai pu rassembler de meilleur du caractere des habitans de Montpellier. Quant au pays en général, il produit de bon vin, un peu de bled, de l'huile abominable, point de viande, point de beurre, point de laitage, point de fruit & point de bois. Adieu, mon cher ami.



LETTRE XX.

A MONSIEUR DE CONZIÉ.

14 *Mars* 1742.

MONSIEUR,

NOUS reçûmes hier au soir, fort tard, une lettre de votre part, adressée à Madame de Warens ; mais que nous avons bien supposé être pour moi. J'envoie cette réponse aujourd'hui de bon matin, & cette exactitude doit suppléer à la briéveté de ma lettre, & à la médiocrité des vers qui y sont joints. D'ailleurs, maman n'a pas voulu que je les fisse meilleurs, disant qu'il n'est pas bon que les malades aient tant d'esprit. Nous avons été très-alarmés d'apprendre votre maladie ; &

quelque effort que vous fassiez pour nous rassurer, nous conservons un fond d'inquiétude sur votre rétablissement, qui ne pourra être bien dissipé que par votre présence.

J'ai l'honneur d'être avec un respect & un attachement infini.

A FANIE.

MALGRÉ l'art d'Esculape & ses tristes secours,
La fievre impitoyable alloit trancher mes jours;
Il n'étoit dû qu'à vous, adorable Fanie,
De me rappeller à la vie.
Dieux! je ne puis encor y penser sans effroi:
Les horreurs du Tartare ont paru devant moi,
La mort à mes regards a voilé la nature,
J'ai du Cocyte affreux entendu le murmure.
Hélas! j'étois perdu, le nocher redouté
M'avoit déjà conduit sur les bords du Léthé;
Là, m'offrant une coupe, & d'un regard févere,
Me pressant aussi-tôt d'avaler l'onde amere:
Viens, dit-il, éprouver ces secourables eaux,
Viens déposer ici les erreurs & les maux,
Qui des foibles mortels remplissent la carriere.
Le secours de ce fleuve à tous est salutaire,
Sans regretter le jour par des cris superflus,
Leur cœur en l'oubliant ne le desire plus.

Ah! pourquoi cet oubli leur eſt-il néceſſaire,
S'ils connoiſſoient la vie, ils craindroient ſa miſere.
Voilà, lui dis-je alors, un fort docte ſermon;
Mais, oſez-vous penſer, mon bon ſeigneur Caron,
Qu'après avoir aimé la divine Fanie,
Jamais de cet amour la mémoire s'oublie?
Ne vous en flattez point; non, malgré vos efforts,
Mon cœur l'adorera juſques parmi les morts:
C'eſt pourquoi ſupprimez, s'il vous plaît, votre eau noire,
Toute l'encre du monde, & tout l'affreux grimoire,
Ne m'en ôteroient pas le charmant ſouvenir.
Sur un ſi beau ſujet j'avois beaucoup à dire;
Et n'étois pas prêt à finir,
Quand tout à coup vers nous je vis venir
Le dieu de l'infernal empire.
Calme-toi, me dit-il, je connois ton martyre,
La conſtance a ſon prix, même parmi les morts:
Ce que je fis jadis pour quelques vains accords,
Je l'accorde en ce jour à ta tendreſſe extrême,
Va parmi les mortels, pour la ſeconde fois,
Témoigner que ſur Pluton même,
Un ſi tendre amour a des droits.
C'eſt ainſi, charmante Fanie,
Que mon ardeur pour vous m'empêcha de périr;
Mais quand le Dieu des morts veut me rendre à la vie,
N'allez pas me faire mourir.

LETTRE XXI.

A M. LE COMTE DES CHARMETTES.

A Venise, ce 21 Septembre 1743.

JE connois si bien, Monsieur, votre générosité naturelle que je ne doute point que vous ne preniez part à mon désespoir, & que vous ne me fassiez la grace de me tirer de l'état affreux d'incertitude où je suis. Je compte pour rien les infirmités qui me rendent mourant, au prix de la douleur de n'avoir aucune nouvelle de Madame de Warens; quoique je lui aye écrit depuis que je suis ici par une infinité de voies différentes. Vous connoissez les liens de reconnoissance & d'amour filial qui m'attachent à elle; jugez du regret que j'aurois à mourir sans recevoir de ses nouvelles. Ce n'est pas sans doute vous faire un grand éloge que de vous avouer, Monsieur, que je n'ai trouvé que vous seul à Chambéry capable de rendre un service par pure générosité; mais c'est du moins vous parler suivant mes vrais sentimens, que de vous dire que vous êtes l'homme du monde de qui j'aimerois mieux en recevoir. Rendez-moi, Monsieur, celui de me donner des nouvelles de ma pauvre maman; ne me déguisez rien, Monsieur, je vous en supplie, je m'attends à tout, je souffre déjà tous les maux que je peux prévoir, & la pire de toutes les nouvelles pour moi c'est de n'en recevoir aucune. Vous aurez la bonté, Monsieur, de m'adresser votre lettre sous le pli de quelque correspondant de Geneve, pour qu'il me la fasse parvenir; car elle ne viendroit pas en droiture.

Je paſſai en poſte à Milan, ce qui me priva du plaiſir de rendre moi-même votre lettre que j'ai fait parvenir depuis. J'ai appris que votre aimable marquiſe s'eſt remariée il y a quelque tems. Adieu, Monſieur, puiſqu'il faut mourir tout de bon, c'eſt à préſent qu'il faut être philoſophe. Je vous dirai une autre fois quel eſt le genre de philoſophie que je pratique. J'ai l'honneur d'être avec le plus ſincere & le plus parfait attachement, Monſieur, &c.

ROUSSEAU.

P. S. Faites-moi la grace, Monſieur, de faire parvenir ſurement l'incluſe que je confie à votre générosité.

MONSIEUR,

J'avoue que je m'étois attendu au conſentement que vous avez donné à ma propoſition; mais quelque idée que j'euſſe de la délicateſſe de vos ſentimens, je ne m'attendois point abſolument à une réponſe auſſi gracieuſe.



LETTRE

LETTRE XXII.

Monsieur,

IL faut convenir, Monſieur, que vous avez bien du talent pour obliger d'une maniere à doubler le prix des ſervices que vous rendez; je m'étois véritablement attendu à une réponſe polie & ſpirituelle, autant qu'il ſe peut; mais j'ai trouvé dans la vôtre des choſes qui ſont pour moi d'un tout autre mérite. Des ſentimens d'affection, de bonté, d'épanchement, ſi j'oſe ainſi parler, que la ſincérité & la voix du cœur caractériſe. Le mien n'eſt pas muet pour tout cela; mais il voudroit trouver des termes énergiques à ſon gré, qui, ſans bleſſer le reſpect, puſſent exprimer aſſez bien l'amitié. Nulle des expreſſions qui ſe préſentent ne me ſatisferont ſur cet article. Je n'ai pas comme vous l'heureux talent d'allier dignement le langage de la plume avec celui du cœur; mais, Monſieur, continuez de me parler quelquefois ſur ce ton là, & vous verrez que je profiterai de vos leçons, &c. &c.



QUINZE LETTRES

Relatives a la Botanique, adressées

A MADAME LA DUCHESSE

DE PORTLAND.



LETTRE PREMIERE.

A Wooton, le 20 Octobre 1766.

Vous avez raiſon, Madame la Ducheſſe, de commencer la correſpondance que vous me faites l'honneur de me propoſer, par m'envoyer des livres pour me mettre en état de la ſoutenir: mais je crains que ce ne ſoit peine perdue; je ne retiens plus rien de ce que je lis; je n'ai plus de mémoire pour les livres, il ne m'en reſte que pour les perſonnes, pour les bontés qu'on a pour moi, & j'eſpere à ce titre profiter plus avec vos lettres qu'avec tous les livres de l'univers. Il en eſt un, Madame, où vous ſavez ſi bien lire, & où je voudrois bien apprendre à épeler quelques mots après vous. Heureux qui ſait prendre aſſez de goût à cette intéreſſante lecture pour n'avoir beſoin d'aucune autre, & qui, mépriſant les inſtructions des hommes qui ſont menteurs, s'attache à celles de la nature, qui ne ment point! Vous l'étudiez avec autant de plaiſir que de ſuccès, vous la ſuivez dans tous ſes regnes, aucune de ſes productions ne vous eſt étrangere; vous ſavez aſſortir

les foffiles, les minéraux, les coquillages, cultiver les plantes, apprivoifer les oifeaux: & que n'apprivoiferiez-vous pas? Je connois un animal un peu fauvage qui vivroit avec grand plaifir dans votre ménagerie, en attendant l'honneur d'être admis un jour en momie dans votre cabinet.

J'aurois bien les mêmes goûts fi j'étois en état de les fatisfaire; mais un folitaire & un commençant de mon âge, doit retrécir beaucoup l'univers s'il veut le connoître; & moi qui me perds comme un infecte parmi les herbes d'un pré, je n'ai garde d'aller efcalader les palmiers de l'Afrique ni les cedres du Liban. Le tems preffe, & loin d'afpirer à favoir un jour la botanique, j'ofe à peine efpérer d'herborifer auffi bien que les moutons qui paiffent fous ma fenêtre, & de favoir comme eux trier mon foin.

J'avoue pourtant, comme les hommes ne font gueres conféquens, & que les tentations viennent par la facilité d'y fuccomber, que le jardin de mon excellent voifin M. de Granville m'a donné le projet ambitieux d'en connoître les richeffes: mais voilà précifément ce qui prouve que ne fachant rien, je ne fuis fait pour rien apprendre. Je vois les plantes, il me les nomme, je les oublie; je les revois, il me les renomme, je les oublie encore; & il ne réfulte de tout cela que l'épreuve que nous faifons fans ceffe, moi de fa complaifance, & lui de mon incapacité. Ainfi du côté de la botanique, peu d'avantage; mais un très-grand pour le bonheur de la vie dans celui de cultiver la fociété d'un voifin bienfaifant, obligeant, aimable, & pour dire encore plus, s'il eft poffible, à qui je dois l'honneur d'être connu de vous.

Voyez donc, Madame la ducheſſe, quel ignare correſpondant vous vous choiſiſſez, & ce qu'il pourra mettre du ſien contre vos lumieres. Je ſuis en conſcience obligé de vous avertir de la meſure des miennes; après cela ſi vous daignez vous en contenter, à la bonne heure; je n'ai garde de refuſer un accord ſi avantageux pour moi. Je vous rendrai de l'herbe pour vos plantes, des rêveries pour vos obſervations; je m'inſtruirai cependant par vos bontés, & puiſſai-je un jour, devenu meilleur herboriſte, orner de quelques fleurs la couronne que vous doit la botanique, pour l'honneur que vous lui faites de la cultiver.

J'avois apporté de Suiſſe quelques plantes ſéches qui ſe ſont pourries en chemin; c'eſt un herbier à recommencer, & je n'ai plus pour cela les mêmes reſſources. Je détacherai toutefois de ce qui me reſte, quelques échantillons des moins gâtés, auxquels j'en joindrai quelques-uns de ce pays en fort petit nombre, ſelon l'étendue de mon ſavoir, & je prierai M. Granville de vous les faire paſſer quand il en aura l'occaſion; mais il faut auparavant les trier, les démoiſir, & ſur-tout retrouver les noms à moitié perdus, ce qui n'eſt pas pour moi une petite affaire. Et à propos des noms, comment parviendrons-nous, Madame, à nous entendre. Je ne connois point les noms Anglois; ceux que je connois ſont tous du *Pinax* de Gaſpard Bauhin ou du *Species plantarum* de M. Linnæus, & je ne puis en faire la ſynonymie avec Gérard qui leur eſt antérieur à l'un & à l'autre, ni avec le *Synopſis*, qui eſt antérieur au ſecond, & qui cite rarement le premier; en ſorte que mon *Species* me devient inutile

pour vous nommer l'espece de plante que j'y connois, & pour y rapporter celle que vous pouvez me faire connoître. Si par hasard, Madame la duchesse, vous aviez aussi le *Species plantarum* ou le *Pinax*, ce point de réunion nous feroit très-commode pour nous entendre, sans quoi je ne sais pas trop comment nous ferons.

J'avois écrit à Mylord Maréchal deux jours avant de recevoir la lettre dont vous m'avez honoré. Je lui en écrirai bientôt une autre pour m'acquitter de votre commission, & pour lui demander ses félicitations sur l'avantage que son nom m'a procuré près de vous. J'ai renoncé à tout commerce de lettres hors avec lui seul & un autre ami. Vous serez la troisieme, Madame la duchesse, & vous me ferez chérir toujours plus la botanique à qui je dois cet honneur. Passé cela la porte est fermée aux correspondances. Je deviens de jour en jour plus paresseux ; il m'en coûte beaucoup d'écrire à cause de mes incommodités, & content d'un si bon choix je m'y borne, bien sûr que si je l'étendois davantage, le même bonheur ne m'y suivroit pas.

Je vous supplie, Madame la duchesse, d'agréer mon profond respect.



LETTRE II.

A Wooton, le 12 Février 1767.

JE n'aurois pas, Madame la ducheſſe, tardé un ſeul inſtant de calmer, ſi je l'avois pu vos inquiétudes ſur la ſanté de Mylord Maréchal; mais je craignis de ne faire, en vous écrivant, qu'augmenter ces inquiétudes, qui devinrent pour moi des alarmes. La ſeule choſe qui me raſſurât, étoit que j'avois de lui une lettre du 22 Novembre, & je préſumois que ce qu'en diſoient les papiers publics, ne pouvoit gueres être plus récent que cela. Je raiſonnai là-deſſus avec M. Granville qui devoit partir dans peu de jours, & qui ſe chargea de vous rendre compte de ce que nous avions penſé, en attendant que je puſſe, Madame, vous marquer quelque choſe de plus poſitif: dans cette lettre du 22 Novembre, Mylord Maréchal me marquoit qu'il ſe ſentoit vieillir & affoiblir, qu'il n'écrivoit plus qu'avec peine, qu'il avoit ceſſé d'écrire à ſes parens & amis, & qu'il m'écriroit déſormais fort rarement à moi-même. Cette réſolution, qui peut-être étoit déjà l'effet de ſa maladie, fait que ſon ſilence depuis ce tems-là me ſurprend moins, mais il me chagrine extrêmement. J'attendois quelque réponſe aux lettres que je lui ai écrites, je la demandois inceſſamment & j'eſpérois vous en faire part auſſi-tôt; il n'eſt rien venu. J'ai auſſi écrit à ſon banquier à Londres qui ne ſavoit rien non plus, mais qui ayant fait des informations, m'a marqué qu'en effet Mylord Maréchal

avoit été fort malade, mais qu'il étoit beaucoup mieux. Voilà tout ce que j'en fais, Madame la ducheffe. Probablement vous en favez davantage à préfent vous-même, & cela fuppofé, j'oferois vous fupplier de vouloir bien me faire écrire un mot pour me tirer du trouble où je fuis. A moins que les amis charitables ne m'inftruifent de ce qu'il m'importe de favoir, je ne fuis pas en pofition de pouvoir l'apprendre par moi-même.

Je n'ofe prefque plus vous parler de plantes, depuis que vous ayant trop annoncé les chiffons que j'avois apportés de Suiffe, je n'ai pu encore vous rien envoyer. Il faut, Madame, vous avouer toute ma mifere; outre que ces débris valoient peu la peine de vous être offerts, j'ai été retardé par la difficulté d'en trouver les noms qui manquoient à la plupart, & cette difficulté mal vaincue m'a fait fentir que j'avois fait une entreprife à mon âge, en voulant m'obftiner à connoître les plantes tout feul. Il faut en botanique commencer par être guidé; il faut du moins apprendre empiriquement les noms d'un certain nombre de plantes avant de vouloir les étudier méthodiquement: il faut premiérement être herborifte, & puis devenir botanifte après, fi l'on peut. J'ai voulu faire le contraire, & je m'en fuis mal trouvé. Les livres des botaniftes modernes n'inftruifent que les botaniftes; ils font inutiles aux ignorans. Il nous manque un livre vraiment élémentaire avec lequel un homme qui n'auroit jamais vu de plantes, pût parvenir à les étudier feul. Voilà le livre qu'il me faudroit au défaut d'inftructions verbales; car où les trouver? Il n'y a point, autour de ma demeure, d'autres herborifles que les moutons.

Une difficulté plus grande eſt que j'ai de très-mauvais yeux pour analyſer les plantes par les parties de la fructification. Je voudrois étudier les mouſſes & les gramens qui ſont à ma portée ; je m'éborgne & je ne vois rien. Il ſemble, Madame la ducheſſe, que vous ayez exactement deviné mes beſoins en m'envoyant les deux livres qui me ſont le plus utiles. Le *Synopſis* comprend des deſcriptions à ma portée & que je ſuis en état de ſuivre ſans m'arracher les yeux, & le *Petiver* m'aide beaucoup par ſes figures qui prêtent à mon imagination autant qu'un objet ſans couleur peut y prêter. C'eſt encore un grand défaut des botaniſtes modernes de l'avoir négligée entiérement. Quand j'ai vu dans mon Linnæus la claſſe & l'ordre d'une plante qui m'eſt inconnue, je voudrois me figurer cette plante, ſavoir ſi elle eſt grande ou petite, ſi la fleur eſt bleue ou rouge, me repréſenter ſon port. Rien. Je lis une deſcription caractériſtique, d'après laquelle je ne puis rien me repréſenter. Cela n'eſt-il pas déſolant ?

Cependant, Madame la ducheſſe, je ſuis aſſez fou pour m'obſtiner, ou plutôt je ſuis aſſez ſage. Car ce goût eſt pour moi une affaire de raiſon. J'ai quelquefois beſoin d'art pour me conſerver dans ce calme précieux au milieu des agitations qui troublent ma vie, pour tenir au loin ces paſſions haineuſes que vous ne connoiſſez pas, que je n'ai gueres connues que dans les autres, & que je ne veux pas laiſſer approcher de moi. Je ne veux pas, s'il eſt poſſible, que de triſtes ſouvenirs viennent troubler la paix de ma ſolitude. Je veux oublier les hommes & leurs injuſtices. Je veux m'attendrir chaque jour ſur les merveilles de celui qui les fit pour être bons,

bons, & dont ils ont ſi indignement dégradé l'ouvrage. Les végétaux dans nos bois & dans nos montagnes ſont encore tels qu'ils ſortirent originairement de ſes mains, & c'eſt-là que j'aime à étudier la nature; car je vous avoue que je ne ſens plus le même charme à herboriſer dans un jardin. Je trouve qu'elle n'y eſt plus la même ; elle y a plus d'éclat, mais elle n'y eſt pas ſi touchante. Les hommes diſent qu'ils l'embelliſſent, & moi je trouve qu'ils la défigurent. Pardon, Madame la ducheſſe ; en parlant des jardins j'ai peut-être un peu médit du vôtre ; mais ſi j'étois à portée je lui ferois bien réparation. Que n'y puis-je faire ſeulement cinq ou ſix herboriſations à votre ſuite, ſous M. le Docteur Solander ! Il me ſemble que le petit fond de connoiſſances que je tâcherois de rapporter de ſes inſtructions & des vôtres, ſuffiroit pour ranimer mon courage ſouvent prêt à ſuccomber ſous le poids de mon ignorance. Je vous annonçois du bavardage & des rêveries; en voilà beaucoup trop. Ce ſont des herboriſations d'hiver; quand il n'y a plus rien ſur la terre j'herboriſe dans ma tête, & malheureuſement je n'y trouve que de mauvaiſe herbe. Tout ce que j'ai de bon s'eſt réfugié dans mon cœur, Madame la ducheſſe, & il eſt plein des ſentimens qui vous ſont dus.

Mes chiffons de plantes ſont prêts ou à-peu-près ; mais faute de ſavoir les occaſions pour les envoyer, j'attendrai le retour de M. Granville pour le prier de vous les faire parvenir.

LETTRE III.

Wooton le 28 Février 1767.

MADAME LA DUCHESSE,

PARDONNEZ mon importunité : je ſuis trop touché de la bonté que vous avez eue de me tirer de peine ſur la ſanté de Mylord Maréchal, pour différer à vous en remercier. Je ſuis peu ſenſible à mille bons offices où ceux qui veulent me les rendre à toute force conſultent plus leur goût que le mien. Mais les ſoins pareils à celui que vous avez bien voulu prendre en cette occaſion, m'affectent véritablement & me trouveront toujours plein de reconnoiſſance. C'eſt auſſi, Madame la ducheſſe, un ſentiment qui ſera joint déſormais à tous ceux que vous m'avez inſpirés.

Pour dire à préſent un petit mot de botanique, voici l'échantillon d'une plante que j'ai trouvée attachée à un rocher, & qui peut-être vous eſt très-connue, mais que pour moi je ne connoiſſois point du tout. Par ſa figure & par ſa fructification elle paroît appartenir aux fougeres, mais par ſa ſubſtance & par ſa ſtature, elle ſemble être de la famille des mouſſes. J'ai de trop mauvais yeux, un trop mauvais microſcope & trop peu de ſavoir pour rien décider là-deſſus. Il faut, Madame la ducheſſe, que vous acceptiez les hommages de mon ignorance & de ma bonne volonté ; c'eſt tout ce que je puis mettre de ma part dans notre correſpondance, après le tribut de mon profond reſpect.

LETTRE IV.

A Wooton le 29 Avril 1767.



JE reçois, Madame la ducheſſe, avec une nouvelle reconnoiſſance les nouveaux témoignages de votre ſouvenir & de vos bontés dans le livre que M. Granville m'a remis de votre part, & dans l'inſtruction que vous avez bien voulu me donner ſur la petite plante qui m'étoit inconnue. Vous avez trouvé un très-bon moyen de ranimer ma mémoire éteinte, & je ſuis très-ſûr de n'oublier jamais ce que j'aurai le bonheur d'apprendre de vous. Ce petit *Adiantum* n'eſt pas rare ſur nos rochers, & j'en ai même vu pluſieurs pieds ſur des racines d'arbres, qu'il ſera facile d'en détacher pour le tranſplanter ſur vos murs.

Vous aurez occaſion, Madame, de redreſſer bien des erreurs dans le petit miſérable débris de plantes que M. Granville veut bien ſe charger de vous faire tenir. J'ai haſardé de donner des noms du *Species* de Linnæus à celles qui n'en avoient point; mais je n'ai eu cette confiance qu'avec celle que vous voudriez bien marquer chaque faute & prendre la peine de m'en avertir. Dans cet eſpoir j'y ai même joint une petite plante qui me vient de vous, Madame la ducheſſe, par M. Granville, & dont n'ayant pu trouver le nom par moi-même, j'ai pris le parti de le laiſſer en blanc. Cette plante me paroît approcher de l'*Ornitogale* (*Star of Bethlehem*) plus que d'aucune que je connoiſſe; mais ſa fleur étant cloſe & ſa racine n'étant pas bulbeuſe, je ne puis imaginer ce que c'eſt. Je ne

vous envoie cette plante que pour vous ſupplier de vouloir bien me la nommer.

De toutes les graces que vous m'avez faites, Madame la ducheſſe, celle à laquelle je ſuis le plus ſenſible & dont je ſuis le plus tenté d'abuſer, eſt d'avoir bien voulu me donner pluſieurs fois des nouvelles de la ſanté de Mylord Maréchal. Ne pourrois-je point encore par votre obligeante entremiſe, parvenir à ſavoir ſi mes lettres lui parviennent ? Je fis partir le 16 de ce mois la quatrieme que je lui ai écrite depuis ſa derniere. Je ne demande point qu'il y réponde, je deſirerois ſeulement d'apprendre s'il les reçoit. Je prends bien toutes les précautions qui ſont en mon pouvoir pour qu'elles lui parviennent; mais les précautions qui ſont en mon pouvoir à cet égard comme à beaucoup d'autres, ſont bien peu de choſe dans la ſituation où je ſuis.

Je vous ſupplie, Madame la ducheſſe, d'agréer avec bonté mon profond reſpect.



LETTRE V.

Ce 10 Juillet 1767.

PERMETTEZ, Madame la ducheſſe, que quoique habitant hors de l'Angleterre, je prenne la liberté de me rappeller à votre ſouvenir. Celui de vos bontés m'a ſuivi dans mes voyages & contribue à embellir ma retraite. J'y ai apporté le dernier livre que vous m'avez envoyé; & je m'amuſe à faire

la comparaifon des plantes de ce canton avec celles de votre Iſle. Si j'oſois me flatter, Madame la ducheſſe, que mes obſervations puſſent avoir pour vous le moindre intérêt, le deſir de vous plaire me les rendroit plus importantes, & l'ambition de vous appartenir me fait aſpirer au titre de votre herboriſte, comme ſi j'avois les connoiſſances qui me rendroient digne de le porter. Accordez-moi, Madame, je vous en ſupplie, la permiſſion de joindre ce titre au nouveau nom que je ſubſtitue à celui ſous lequel j'ai vécu ſi malheureux. Je dois ceſſer de l'être ſous vos auſpices, & l'herboriſte de Madame la ducheſſe de Portland, ſe conſolera ſans peine de la mort de J. J. Rouſſeau. Au reſte, je tâcherai bien que ce ne ſoit pas là un titre purement honoraire, je ſouhaite qu'il m'attire auſſi l'honneur de vos ordres, & je le mériterai du moins par mon zele à les remplir.

Je ne ſigne point ici mon nouveau nom & je ne date point du lieu de ma retraite (*), n'ayant pu demander encore la permiſſion que j'ai beſoin d'obtenir pour cela. S'il vous plaît en attendant m'honorer d'une réponſe, vous pourrez Madame la ducheſſe l'adreſſer ſous mon ancien nom à Meſſ..... qui me la feront parvenir. Je finis par remplir un devoir qui m'eſt bien précieux, en vous ſuppliant, Madame la ducheſſe, d'agréer ma très-humble reconnoiſſance & les aſſurances de mon profond reſpect.

(*) Le château de Trye où M. Rouſſeau étoit ſous le nom de Renou.

LETTRE VI.

12 *Septembre* 1767.

JE suis d'autant plus touché, Madame la duchesse, des nouveaux témoignages de bonté dont il vous a plu m'honorer, que j'avois quelque crainte que l'éloignement ne m'eût fait oublier de vous. Je tâcherai de mériter toujours par mes sentimens les mêmes graces, & les mêmes souvenirs par mon assiduité à vous les rappeller. Je suis comblé de la permission que vous voulez bien m'accorder, & très-fier de l'honneur de vous appartenir en quelque chose. Pour commencer, Madame, à remplir des fonctions que vous me rendez précieuses, je vous envoie ci-joints deux petits échantillons de plantes que j'ai trouvées à mon voisinage, parmi les bruyeres qui bordent un parc, dans un terrain assez humide, où croissent aussi la Camomille odorante, le *Sagina procumbens*, l'*Hieracium umbellatum* de Linnæus, & d'autres plantes que je ne puis vous nommer exactement, n'ayant point encore ici mes livres de botanique, excepté le *Flora Britannica* qui ne m'a pas quitté un seul moment.

De ces deux plantes l'une, N°. 2, me paroît être une petite Gentiane, appellée dans le Synopsis *Centaurium palustre luteum minimum nostras*. Flor. Brit. 131.

Pour l'autre N°. 1, je ne saurois dire ce que c'est, à moins que ce ne soit peut-être une *Elatine* de Linnæus, appellée par Vaillant *Alsinastrum serpyllifolium*, &c. La phrase s'y

rapporte assez bien, mais l'*Elatine* doit avoir huit étamines ; & je n'en ai jamais pu découvrir que quatre. La fleur est très-petite, & mes yeux, déjà foibles naturellement, ont tant pleuré que je les perds avant le tems : ainsi je ne me fie plus à eux. Dites-moi de grace ce qu'il en est, Madame la duchesse, c'est moi qui devrois en vertu de mon emploi vous instruire ; & c'est vous qui m'instruisez. Ne dédaignez pas de continuer, je vous en supplie, & permettez que je vous rappelle la plante à fleur jaune que vous envoyâtes l'année derniere à M. Granville, & dont je vous ai renvoyé un exemplaire pour en apprendre le nom.

Et à propos de M. Granville mon bon voisin, permettez, Madame, que je vous témoigne l'inquiétude que son silence me cause. Je lui ai écrit, & il ne m'a point répondu, lui qui est si exact. Seroit-il malade? J'en suis véritablement en peine.

Mais je le suis plus encore de Mylord Maréchal, mon ami, mon protecteur, mon pere qui m'a totalement oublié. Non, Madame, cela ne sauroit être. Quoiqu'on ait pu faire, je puis être dans sa disgrace, mais je suis sûr qu'il m'aime toujours. Ce qui m'afflige de ma position, c'est qu'elle m'ôte les moyens de lui écrire. J'espere pourtant en avoir dans peu l'occasion, & je n'ai pas besoin de vous dire avec quel empressement je la saisirai. En attendant j'implore vos bontés pour avoir de ses nouvelles, & si j'ose ajouter, pour lui faire dire un mot de moi.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MADAME LA DUCHESSE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur Herboriste.

P. S. J'avois dit au jardinier de M. Davenport que je lui montrerois les rochers où croissoit le petit *Adiantum*, pour que vous pussiez, Madame, en emporter des plantes. Je ne me pardonne point de l'avoir oublié. Ces rochers sont au midi de la maison & regardent le nord. Il est très-aisé d'en détacher des plantes, parce qu'il y en a qui croissent sur des racines d'arbres.

Le long retard, Madame, du départ de cette lettre, causé par des difficultés qui tiennent à ma situation, me met à portée de rectifier avant qu'elle parte ma balourdise sur la plante ci-jointe N°. 1. Car ayant dans l'intervalle reçu mes livres de botanique, j'y ai trouvé à l'aide des figures, que Michelius avoit fait un genre de cette plante sous le nom de *Linocarpon*, & que Linnæus l'avoit mise parmi les especes du lin. Elle est aussi dans le Synopsis sous le nom de *Radiola*, & j'en aurois trouvé la figure dans le Flora Britannica que j'avois avec moi, mais précisément la planche 15, où est cette figure, se trouve omise dans mon exemplaire & n'est que dans le Synopsis que je n'avois pas. Ce long verbiage a pour but, Madame la duchesse, de vous expliquer comment ma bévue tient à mon ignorance à la vérité, mais non pas à ma négligence. Je n'en mettrai jamais dans la correspondance que vous me permettez d'avoir avec vous, ni dans mes efforts pour mériter un titre dont je m'honore ; mais tant que dureront les incommodités de ma position présente, l'exactitude de mes lettres en souffrira, & je prends le parti de fermer celle-ci sans être sûr encore du jour où je la pourrai faire partir.

LETTRE

LETTRE VII.

Ce 4 Janvier 1768.

JE n'aurois pas tardé si long-tems, Madame la ducheſſe, à vous faire mes très-humbles remerciemens pour la peine que vous avez priſe d'écrire en ma faveur à Mylord Maréchal & à M. Granville, ſi je n'avois été détenu près de trois mois dans la chambre d'un ami qui eſt tombé malade chez moi, & dont je n'ai pas quitté le chevet durant tout ce tems, ſans pouvoir donner un moment à nul autre ſoin. Enfin la Providence a béni mon zele ; je l'ai guéri preſque malgré lui. Il eſt parti hier bien rétabli, & le premier moment que ſon départ me laiſſe eſt employé, Madame, à remplir auprès de vous un devoir que je mets au nombre de mes plus grands plaiſirs.

Je n'ai reçu aucune nouvelle de Mylord Maréchal, & ne pouvant lui écrire directement d'ici, j'ai profité de l'occaſion de l'ami qui vient de partir, pour lui faire paſſer une lettre; puiſſe-t-elle le trouver dans cet état de ſanté & de bonheur que les plus tendres vœux de mon cœur demandent au Ciel pour lui tous les jours! J'ai reçu de mon excellent voiſin M. Granville, une lettre qui m'a tout réjoui le cœur. Je compte de lui écrire dans peu de jours.

Permettrez-vous, Madame la ducheſſe, que je prenne la liberté de diſputer avec vous ſur la plante ſans nom que vous aviez envoyée à M. Granville, & dont je vous ai renvoyé un exemplaire avec les plantes de Suiſſe pour vous ſupplier de

vouloir bien me la nommer. Je ne crois pas que ce foit le *Viola lutea* comme vous me le marquez ; ces deux plantes n'ayant rien de commun ce me femble, que la couleur jaune de la fleur. Celle en queftion me paroît être de la famille des liliacées ; à fix pétales, fix étamines en plumaceau ; fi la racine étoit bulbeufe, je la prendrois pour un Ornithogale, ne l'étant pas, elle me paroît reffembler fort à un *Anthericum offifragum* de Linnæus, appellé par Gafpard Bauhin *Pfeudo-Afphodelus anglicus* ou *fcoticus*. Je vous avoue, Madame, que je ferois très-aife de m'affurer du vrai nom de cette plante ; car je ne peux être indifférent fur rien de ce qui me vient de vous.

Je ne croyois pas qu'on trouvât en Angleterre plufieurs des nouvelles plantes dont vous venez d'orner vos jardins de Bullftrode, mais pour trouver la nature riche par-tout, il ne faut que des yeux qui fachent voir fes richeffes. Voilà, Madame la ducheffe, ce que vous avez & ce qui me manque ; fi j'avois vos connoiffances en herborifant dans mes environs, je fuis fûr que j'en tirerois beaucoup de chofes qui pourroient peut-être avoir leur place à Bullftrode. Au retour de la belle faifon, je prendrai note des plantes que j'obferverai, à mefure que je pourrai les connoître, & s'il s'en trouvoit quelqu'une qui vous convînt, je trouverois les moyens de vous les envoyer foit en nature, foit en graines. Si par exemple, Madame, vous vouliez faire femer le *Gentiana filiformis*, j'en recueillerois facilement de la graine l'automne prochain ; car j'ai découvert un canton où elle eft en abondance. De grace, Madame la ducheffe, puifque j'ai l'honneur de vous appartenir, ne laiffez

pas ſans fonction un titre où je mets tant de gloire. Je n'en connois point, je vous proteſte, qui me flatte davantage que celle d'être toute ma vie, avec un profond reſpect, Madame la ducheſſe, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur Herboriſte.

LETTRE VIII.

A Lyon le 2 Juillet 1768.

S'IL étoit en mon pouvoir, Madame la ducheſſe, de mettre de l'exactitude dans quelque correſpondance, ce ſeroit aſſurément dans celle dont vous m'honorez; mais outre l'indolence & le découragement qui me ſubjuguent chaque jour davantage, les tracas ſecrets dont on me tourmente abſorbent malgré moi le peu d'activité qui me reſte, & me voilà maintenant embarqué dans un grand voyage qui ſeul ſeroit une terrible affaire pour un pareſſeux tel que moi. Cependant comme la botanique en eſt le principal objet, je tâcherai de l'approprier à l'honneur que j'ai de vous appartenir, en vous rendant compte de mes herboriſations, au riſque de vous ennuyer, Madame, de détails triviaux qui n'ont rien de nouveau pour vous. Je pourrois vous en faire d'intéreſſans ſur le jardin de l'Ecole vétérinaire de cette ville, dont les directeurs naturaliſtes, botaniſtes, & de plus très-aimables ſont en même tems très-communicatifs: mais les richeſſes exotiques de ce jardin m'ac-

cablent, me troublent par leur multitude, & à force de voir à la fois trop de choses, je ne discerne & ne retiens rien du tout. J'espere me trouver un peu plus à l'aise dans les montagnes de la grande Chartreuse, où je compte aller herboriser la semaine prochaine avec deux de ces Messieurs qui veulent bien faire cette course & dont les lumieres me la rendront très-utile. Si j'eusse été à portée de consulter plus souvent les vôtres, Madame la duchesse, je serois plus avancé que je ne suis.

Quelque riche que soit le jardin de l'Ecole vétérinaire, je n'ai cependant pu y trouver le *Gentiana campestris* ni le *Swertia perennis*, & comme le *Gentiana filiformis* n'étoit pas même encore sorti de terre avant mon départ de Trye, il m'a par conséquent été impossible d'en recueillir de la graine, & il se trouve qu'avec le plus grand zele pour faire les commissions dont vous avez bien voulu m'honorer, je n'ai pu encore en exécuter aucune. J'espere être à l'avenir moins malheureux, & pouvoir porter avec plus de succès un titre dont je me glorifie.

J'ai commencé le catalogue d'un herbier dont on m'a fait présent, & que je compte augmenter dans mes courses. J'ai pensé, Madame la duchesse, qu'en vous envoyant ce catalogue, ou du moins celui des plantes que je puis avoir à double, si vous preniez la peine d'y marquer celles qui vous manquent, je pourrois avoir l'honneur de vous les envoyer fraîches ou séches, selon la maniere que vous le voudriez, pour l'augmentation de votre jardin ou de votre herbier. Donnez-moi vos ordres, Madame, pour les Alpes dont je vais parcourir quelques-unes; je vous demande en grace de pouvoir ajouter au plaisir que je trouve à mes herborisations, celui d'en faire quel-

ques - unes pour votre ſervice. Mon adreſſe fixe durant mes courſes ſera celle - ci.

A Monſieur Renou chez Meſſ....

J'oſe vous ſupplier, Madame la ducheſſe, de vouloir bien me donner des nouvelles de Mylord Maréchal toutes les fois que vous me ferez l'honneur de m'écrire. Je crains bien que tout ce qui ſe paſſe à Neufchâtel n'afflige ſon excellent cœur : car je ſais qu'il aime toujours ce pays - là, malgré l'ingratitude de ſes habitans. Je ſuis affligé auſſi de n'avoir plus de nouvelles de M. Granville. Je lui ſerai toute ma vie attaché.

Je vous ſupplie, Madame la ducheſſe, d'agréer avec bonté mon profond reſpect.

LETTRE IX.

A Bourgoin en Dauphiné, le 21 Août 1769.

MADAME LA DUCHESSE,

DEUX voyages conſécutifs immédiatement après la réception de la lettre dont vous m'avez honoré le 5 Juin dernier, m'ont empêché de vous témoigner plutôt ma joie, tant pour la conſervation de votre ſanté que pour le rétabliſſement de celle du cher fils dont vous étiez en alarmes, & ma gratitude pour les marques de ſouvenir qu'il vous a plu m'accorder. Le ſecond de ces voyages a été fait à votre intention, & voyant

paſſer la ſaiſon de l'herboriſation que j'avois en vue, j'ai préféré dans cette occaſion le plaiſir de vous ſervir à l'honneur de vous répondre. Je ſuis donc parti avec quelques amateurs pour aller ſur le mont Pila à douze ou quinze lieues d'ici dans l'eſpoir, Madame la ducheſſe, d'y trouver quelques plantes ou quelques graines, qui méritaſſent de trouver place dans votre herbier ou dans vos jardins. Je n'ai pas eu le bonheur de remplir à mon gré mon attente. Il étoit trop tard pour les fleurs & pour les graines; la pluie & d'autres accidens nous ayant ſans ceſſe contrariés, m'ont fait faire un voyage auſſi peu utile qu'agréable, & je n'ai preſque rien rapporté. Voici pourtant, Madame la ducheſſe, une note des débris de ma chétive collecte. C'eſt une courte liſte des plantes dont j'ai pu conſerver quelque choſe en nature, & j'ai ajouté une étoile à chacune de celles dont j'ai recueilli quelques graines, la plupart en bien petite quantité. Si parmi les plantes ou parmi les graines il ſe trouve quelque choſe ou le tout qui puiſſe vous agréer, daignez, Madame, m'honorer de vos ordres, & me marquer à qui je pourrois envoyer le paquet, ſoit à Lyon ſoit à Paris, pour vous le faire parvenir. Je tiens prêt le tout pour partir immédiatement après la réception de votre note. Mais je crains bien qu'il ne ſe trouve rien là digne d'y entrer, & que je ne continue d'être à votre égard un ſerviteur inutile malgré ſon zele.

J'ai la mortification de ne pouvoir quant à préſent vous envoyer, Madame la ducheſſe, de la graine de *Gentiana filiformis*, la plante étant très-petite, très-fugitive, difficile à remarquer pour les yeux qui ne ſont pas botaniſtes; un curé

à qui j'avois compté m'adresser pour cela étant mort dans l'intervalle, & ne connoissant personne dans le pays à qui pouvoir donner ma commission.

Une foulure que je me suis faite à la main droite par une chûte, ne me permettant d'écrire qu'avec beaucoup de peine, me force à finir cette lettre plutôt que je n'aurois desiré. Daignez, Madame la duchesse, agréer avec bonté le zele & le profond respect de votre très-humble & très-obéissant serviteur Herboriste.

LETTRE X.

A Monquin le 21 Décembre 1769.

C'EST, Madame la duchesse, avec bien de la honte & du regret que je m'acquitte si tard du petit envoi que j'avois eu l'honneur de vous annoncer, & qui ne valoit assurément pas la peine d'être attendu. Enfin, puisque mieux vaut tard que jamais, je fis partir jeudi dernier pour Lyon une boîte à l'adresse de M. le Chevalier Lambert, contenant les plantes & graines dont je joins ici la note. Je desire extrêmement que le tout vous parvienne en bon état; mais comme je n'ose espérer que la boîte ne soit pas ouverte en route, & même plusieurs fois, je crains fort que ces herbes fragiles & déjà gâtées par l'humidité, ne vous arrivent absolument détruites ou méconnoissables. Les graines au moins pourroient, Madame la

ducheſſe, vous dédommager des plantes, ſi elles étoient plus abondantes, mais vous pardonnerez leur miſere aux divers accidens qui ont là-deſſus contrarié mes ſoins. Quelques-uns de ces accidens ne laiſſent pas d'être riſibles, quoi qu'ils m'ayent donné bien du chagrin. Par exemple, les rats ont mangé ſur ma table preſque toute la graine de biſtorte que j'y avois étendue pour la faire ſécher; & ayant mis d'autres graines ſur ma fenêtre pour le même effet, un coup de vent a fait voler dans la chambre tous mes papiers, & j'ai été condamné à la pénitence de Pſyché, mais il a fallu la faire moi-même & les fourmis ne ſont point venues m'aider. Toutes ces contrariétés m'ont d'autant plus fâché que j'aurois bien voulu qu'il pût aller juſqu'à Callwich un peu du ſuperflu de Bullſtrode, mais je tâcherai d'être mieux fourni une autre fois; car quoique les honnêtes gens qui diſpoſent de moi, fâchés de me voir trouver des douceurs dans la botanique, cherchent à me rebuter de cet innocent amuſement en y verſant le poiſon de leurs viles ames; ils ne me forceront jamais à y renoncer volontairement. Ainſi, Madame la ducheſſe, veuillez bien m'honorer de vos ordres & me faire mériter le titre que vous m'avez permis de prendre; je tâcherai de ſuppléer à mon ignorance à force de zele pour exécuter vos commiſſions.

Vous trouverez, Madame, une Ombellifere à laquelle j'ai pris la liberté de donner le nom de *Seſeti Halleri* faute de ſavoir la trouver dans le *Species*, au lieu qu'elle eſt bien décrite dans la derniere édition des plantes de Suiſſe de M. Haller N°. 762. C'eſt une très-belle plante qui eſt plus belle encore en ce pays que dans les contrées plus méridionales, parce que les premieres

premieres atteintes du froid lavent ſon verd foncé d'un beau pourpre & ſur-tout la couronne des graines, car elle ne fleurit que dans l'arriere-ſaiſon, ce qui fait auſſi que les graines ont peine à mûrir & qu'il eſt difficile d'en recueillir. J'ai cependant trouvé le moyen d'en ramaſſer quelques-unes que vous trouverez, Madame la ducheſſe, avec les autres. Vous aurez la bonté de les recommander à votre jardinier; car encore un coup, la plante eſt belle, & ſi peu commune, qu'elle n'a pas même encore un nom parmi les botaniſtes. Malheureuſement le Specimen que j'ai l'honneur de vous envoyer eſt meſquin & en fort mauvais état; mais les graines y ſuppléeront.

Je vous ſuis extrêmement obligé, Madame, de la bonté que vous avez eue de me donner des nouvelles de mon excellent voiſin M. Granville, & des témoignages du ſouvenir de ſon aimable niece Miſſ Dewes. J'eſpere qu'elle ſe rappelle aſſez les traits de ſon vieux berger, pour convenir qu'il ne reſſemble gueres à la figure de cyclope qu'il a plu à M. Hume de faire graver ſous mon nom. Son graveur a peint mon viſage comme ſa plume a peint mon caractere. Il n'a pas vu que la ſeule choſe que tout cela peint fidellement eſt lui-même.

Je vous ſupplie, Madame la ducheſſe, d'agréer avec bonté mon profond reſpect.



LETTRE XI.

A Paris le 17 Avril 1772.

J'AI reçu, Madame la ducheſſe, avec bien de la reconnoiſſance, & la lettre dont vous m'avez honoré le 17 Mars, & le nombreux envoi des graines dont vous avez bien voulu enrichir ma petite collection. Cet envoi en ſera de toutes manieres la plus conſidérable partie, & réveille déjà mon zele pour la compléter autant qu'il ſe peut. Je ſuis bien ſenſible auſſi à la bonté qu'a M. le docteur Solander d'y vouloir contribuer pour quelque choſe; mais comme je n'ai rien trouvé dans le paquet qui m'indiquât ce qui pouvoit venir de lui, je reſte en doute ſi le petit nombre de graines ou fruits que vous me marquez qu'il m'envoie étoit joint au même paquet, ou s'il en a fait un autre à part qui, cela ſuppoſé, ne m'eſt pas encore parvenu.

Je vous remercie auſſi, Madame la ducheſſe, de la bonté que vous avez de m'apprendre l'heureux mariage de Miſſ Dewes & de M. Sparrow; je m'en réjouis de tout mon cœur, & pour elle ſi bien faite pour rendre un honnête homme heureux & pour l'être, & pour ſon digne oncle que l'heureux ſuccès de ce mariage comblera de joie dans ſes vieux jours.

Je ſuis bien ſenſible au ſouvenir de Mylord Nuncham, j'eſpere qu'il ne doutera jamais de mes ſentimens, comme je ne doute point de ſes bontés. Je me ſerois flatté durant l'ambaſſade de Mylord Harcourt du plaiſir de le voir à Paris, mais on m'aſſure qu'il n'y eſt point venu, & ce n'eſt pas une mortification pour moi ſeul.

Avez-vous pu douter un inſtant, Madame la ducheſſe, que je n'euſſe reçu avec autant d'empreſſement que de reſpect le livre des jardins Anglois que vous avez bien voulu penſer à m'envoyer? Quoique ſon plus grand prix fût venu pour moi de la main dont je l'aurois reçu, je n'ignore pas celui qu'il a par lui-même, puiſqu'il eſt eſtimé & traduit dans ce pays, & d'ailleurs j'en dois aimer le ſujet, ayant été le premier en terre-ferme à célébrer & faire connoître ces mêmes jardins. Mais celui de Bullſtrode où toutes les richeſſes de la nature ſont raſſemblées & aſſorties avec autant de ſavoir que de goût, mériteroit bien un chantre particulier.

Pour faire une diverſion de mon goût à mes occupations, je me ſuis propoſé de faire des herbiers pour les naturaliſtes & amateurs qui voudront en acquérir. Le regne végétal, le plus riant des trois, & peut-être le plus riche, eſt très-négligé & preſque oublié dans les cabinets d'hiſtoire naturelle, où il devroit briller par préférence. J'ai penſé que de petits herbiers bien choiſis & faits avec ſoin pourroient favoriſer le goût de la botanique, & je vais travailler cet été à des collections que je mettrai, j'eſpere, en état d'être diſtribuées dans un an d'ici. Si par haſard il ſe trouvoit parmi vos connoiſſances quelqu'un qui voulût acquérir de pareils herbiers, je les ſervirois de mon mieux, & je continuerai de même s'ils ſont contens de mes eſſais. Mais je ſouhaiterois particuliérement, Madame la ducheſſe, que vous m'honoraſſiez quelquefois de vos ordres, & de mériter toujours par des actes de mon zele, l'honneur que j'ai de vous appartenir.

LETTRE XII.

A Paris le 19 Mai 1772.

JE dois, Madame la duchesse, le principal plaisir que m'ait fait le poëme sur les jardins Anglois que vous avez eu la bonté de m'envoyer, à la main dont il me vient. Car mon ignorance dans la langue Angloise qui m'empêche d'en entendre la poésie, ne me laisse pas partager le plaisir que l'on prend à le lire. Je croyois avoir eu l'honneur de vous marquer, Madame, que nous avons cet ouvrage traduit ici, vous avez supposé que je préférois l'original, & cela seroit très-vrai si j'étois en état de le lire, mais je n'en comprends tout au plus que les notes qui ne sont pas à ce qu'il me semble la partie la plus intéressante de l'ouvrage. Si mon étourderie m'a fait oublier mon incapacité, j'en suis puni par mes vains efforts pour la surmonter. Ce qui n'empêche pas que cet envoi ne me soit précieux comme un nouveau témoignage de vos bontés & une nouvelle marque de votre souvenir. Je vous supplie, Madame la duchesse, d'agréer mon remerciement & mon respect.

Je reçois en ce moment, Madame, la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire l'année derniere en date du 25 Mars 1771. Celui qui me l'envoie de Geneve (M. Moultou) ne me dit point les raisons de ce long retard: il me marque seulement qu'il n'y a pas de sa faute, voilà tout ce que j'en sais.

LETTRE XIII.

Paris le 19 Juillet 1772.

C'EST, Madame la ducheſſe, par un *qui pro quo* bien inexcuſable, mais bien involontaire, que j'ai ſi tard l'honneur de vous remercier des fruits rares que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de M. le docteur Solander, & de la lettre du 24 Juin, par laquelle vous avez bien voulu me donner avis de cet envoi. Je dois auſſi à ce ſavant Naturaliſte des remerciemens qui ſeront accueillis bien plus favorablement, ſi vous daignez, Madame la ducheſſe, vous en charger comme vous avez fait l'envoi, que venant directement d'un homme qui n'a point l'honneur d'être connu de lui. Pour comble de grace, vous voulez bien encore me promettre les noms des nouveaux genres lorſqu'il leur en aura donné : ce qui ſuppoſe auſſi la deſcription du genre, car les noms dépourvus d'idées ne ſont que des mots, qui ſervent moins à orner la mémoire qu'à la charger. A tant de bontés de votre part, je ne puis vous offrir, Madame, en ſigne de reconnoiſſance que le plaiſir que j'ai de vous être obligé.

Ce n'eſt point ſans un vrai déplaiſir que j'apprends que ce grand voyage ſur lequel toute l'Europe ſavante avoit les yeux, n'aura pas lieu. C'eſt une grande perte pour la Coſmographie, pour la Navigation & pour l'Hiſtoire naturelle en général, & c'eſt, j'en ſuis très-ſûr, un chagrin pour cet homme illuſtre que le zele de l'inſtruction publique rendoit inſenſible aux périls & aux fatigues dont l'expérience l'avoit déjà ſi parfai-

tement instruit. Mais je vois chaque jour mieux que les hommes sont par-tout les mêmes, & que le progrès de l'envie & de la jalousie fait plus de mal aux ames, que celui des lumieres qui en est la cause, ne peut faire de bien aux esprits.

Je n'ai certainement pas oublié, Madame la duchesse, que vous aviez desiré de la graine du *Gentiana filiformis*; mais ce souvenir n'a fait qu'augmenter mon regret d'avoir perdu cette plante, sans me fournir aucun moyen de la recouvrer. Sur le lieu même où je la trouvai qui est à Trye, je la cherchai vainement l'année suivante, & soit que je n'eusse pas bien retenu la place ou le tems de sa florescence, soit qu'elle n'eût point grené & qu'elle ne se fût pas renouvellée, il me fut impossible d'en retrouver le moindre vestige. J'ai éprouvé souvent la même mortification au sujet d'autres plantes que j'ai trouvées disparues des lieux où auparavant on les rencontroit abondamment; par exemple, le *Plantago uniflora* qui jadis bordoit l'étang de Montmorency & dont j'ai fait en vain l'année derniere la recherche avec de meilleurs Botanistes & qui avoient de meilleurs yeux que moi; je vous proteste, Madame la duchesse, que je ferois de tout mon cœur le voyage de Trye pour y cueillir cette petite Gentiane & sa graine, & vous faire parvenir l'une & l'autre si j'avois le moindre espoir de succès. Mais ne l'ayant pas trouvée l'année suivante, étant encore sur les lieux, quelle apparence qu'au bout de plusieurs années où tous les renseignemens qui me restoient encore se sont effacés, je puisse retrouver la trace de cette petite & fugace plante? Elle n'est point ici au jardin du Roi, ni, que je sache, en aucun autre jardin, & très-peu de gens même la

connoiſſent. A l'égard du *Carthamus lanatus*, j'en joindrai de la graine aux échantillons d'herbiers que j'eſpere vous envoyer à la fin de l'hiver.

J'apprends, Madame la ducheſſe, avec une bien douce joie le parfait rétabliſſement de mon ancien & bon voiſin M. Granville. Je ſuis très-touché de la peine que vous avez priſe de m'en inſtruire & vous avez par-là redoublé le prix d'une ſi bonne nouvelle.

Je vous ſupplie, Madame la ducheſſe, d'agréer avec mon reſpect mes vifs & vrais remerciemens de toutes vos bontés.



LETTRE XIV.

A Paris le 22 Octobre 1773.

J'AI reçu dans ſon tems la lettre dont m'a honoré Madame la ducheſſe le 7 Octobre; quant à celle dont il y eſt fait mention écrite quinze jours auparavant, je ne l'ai point reçue: la quantité de ſottes lettres qui me venoient de toutes parts par la poſte, me force à rebuter toutes celles dont l'écriture ne m'eſt pas connue, & il ſe peut qu'en mon abſence la lettre de Madame la ducheſſe n'ait pas été diſtinguée des autres. J'irois la réclamer à la poſte, ſi l'expérience ne m'avoit appris que mes lettres diſparoiſſoient auſſi-tôt qu'elles ſont rendues, & qu'il ne m'eſt plus poſſible de les ravoir. C'eſt ainſi que j'en ai perdu une de M. Linnæus que je n'ai jamais pu ravoir,

après avoir appris qu'elle étoit de lui, quoique j'aye employé pour cela le crédit d'une perſonne qui en a beaucoup dans les poſtes.

Le témoignage du ſouvenir de M. Granville que Madame la ducheſſe a eu la bonté de me tranſmettre, m'a fait un plaiſir auquel rien n'eût manqué, ſi j'euſſe appris en même tems que ſa ſanté étoit meilleure.

M. de St. Paul doit avoir fait paſſer à Madame la ducheſſe deux échantillons d'herbiers portatifs qui me paroiſſoient plus commodes & preſque auſſi utiles que les grands. Si j'avois le bonheur que l'un ou l'autre ou tous les deux fuſſent du goût de Madame la ducheſſe, je me ferois un vrai plaiſir de les continuer, & cela me conſerveroit pour la botanique un reſte de goût preſque éteint & que je regrette. J'attends là-deſſus les ordres de Madame la ducheſſe & je la ſupplie d'agréer mon reſpect.

LETTRE XV.

A Paris le 12 Juillet 1776.

LE témoignage de ſouvenir & de bonté dont m'honore Madame la ducheſſe de Portland, eſt un cadeau bien précieux que je reçois avec autant de reconnoiſſance que de reſpect. Quant à l'autre cadeau qu'elle m'annonce, je la ſupplie de permettre que je ne l'accepte pas. Si la magnificence en eſt digne d'elle,

d'elle, elle n'eſt proportionnée ni à ma ſituation ni à mes beſoins. Je me ſuis défait de tous mes livres de botanique, j'en ai quitté l'agréable amuſement, devenu trop fatigant pour mon âge. Je n'ai pas un pouce de terre pour y mettre du perſil ou des œillets, à plus forte raiſon des plantes d'Afrique, & dans ma plus grande paſſion pour la botanique, content du foin que je trouvois ſous mes pas, je n'eus jamais de goût pour les plantes étrangeres qu'on ne trouve parmi nous qu'en exil & dénaturées, dans les jardins des curieux. Celles que veut bien m'envoyer Madame la ducheſſe ſeroient donc perdues entre mes mains ; il en ſeroit de même & par la même raiſon de l'*herbarium amboïnenſe*, & cette perte ſeroit regrettable à proportion du prix de ce livre & de l'envoi. Voilà la raiſon qui m'empêche d'accepter ce ſuperbe cadeau ; ſi toutefois ce n'eſt pas l'accepter que d'en garder le ſouvenir & la reconnoiſſance, en deſirant qu'il ſoit employé plus utilement.

Je ſupplie très-humblement Madame la ducheſſe d'agréer mon profond reſpect.

On vient de m'envoyer la caiſſe, & quoique j'euſſe extrêmement deſiré d'en retirer la lettre de Madame la ducheſſe, il m'a paru plus convenable, puiſque j'avois à la rendre, de la renvoyer ſans l'ouvrir.



NEUF LETTRES

Relatives a la Botanique, adressées

A M. DE LA TOURETTE,

Confeiller en la Cour des Monnoies de Lyon.



LETTRE PREMIERE.

A Monquin le 17 Décembre 1769.

J'AI différé, Monfieur, de quelques jours à vous accufer la réception du livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer de la part de M. Gouan, & à vous remercier, pour me débarraffer auparavant d'un envoi que j'avois à faire, & me ménager le plaifir de m'entretenir un peu plus long-tems avec vous.

Je ne fuis pas furpris que vous foyez revenu d'Italie plus fatisfait de la nature que des hommes; c'eft ce qui arrive généralement aux bons obfervateurs, même dans les climats où elle eft moins belle. Je fais qu'on trouve peu de penfeurs dans ce pays-là; mais je ne conviendrois pas tout-à-fait qu'on n'y trouve à fatisfaire que les yeux; j'y voudrois ajouter les oreilles. Au refte, quand j'appris votre voyage, je craignis, Monfieur, que les autres parties de l'hiftoire naturelle ne fiffent quelque tort à la botanique, & que vous ne rapportaffiez de ce pays-là plus de raretés pour votre cabinet, que de

plantes pour votre herbier. Je présume au ton de votre lettre que je ne me suis pas beaucoup trompé. Ah Monsieur! vous feriez grand tort à la botanique de l'abandonner après lui avoir si bien montré, par le bien que vous lui avez déjà fait, celui que vous pouvez encore lui faire.

Vous me faites bien sentir & déplorer ma misere, en me demandant compte de mon herborisation de Pila. J'y allai dans une mauvaise saison, par un très-mauvais tems, comme vous savez avec de très-mauvais yeux, & avec des compagnons de voyage encore plus ignorans que moi, & privé par conséquent de la ressource pour y suppléer que j'avois à la grande Chartreuse. J'ajouterai qu'il n'y a point, selon moi, de comparaison à faire entre les deux herborisations, & que celle de Pila me paroît aussi pauvre que celle de la Chartreuse est abondante & riche. Je n'apperçus pas une *Astrantia*, pas une *Pirola*, pas une *Soldanelle*, pas une Ombellifere excepté le *Meum*, pas une Saxifrage, pas une Gentiane, pas une Légumineuse, pas une belle Didyname excepté la *Melisse* à grandes fleurs. J'avoue aussi que nous errions sans guides & sans savoir où chercher les places riches, & je ne suis pas étonné qu'avec tous les avantages qui me manquoient, vous ayez trouvé dans cette triste & vilaine montagne des richesses que je n'y ai pas vues. Quoi qu'il en soit, je vous envoie, Monsieur, la courte liste de ce que j'y ai vu, plutôt que de ce que j'en ai rapporté; car la pluie & ma mal-adresse ont fait que presque tout ce que j'avois recueilli s'est trouvé gâté & pourri à mon arrivée ici. Il n'y a dans tout cela que deux ou trois plantes qui m'ayent fait un grand plaisir. Je mets à leur tête le *Sonchus alpinus*, plante

de cinq pieds de haut dont le feuillage & le port font admirables, & à qui fes grandes & belles fleurs bleues donnent un éclat qui la rendroit digne d'entrer dans votre jardin. J'aurois voulu pour tout au monde en avoir des graines, mais cela ne me fut pas poffible, le feul pied que nous trouvâmes étant tout nouvellement en fleurs & vu la grandeur de la plante & qu'elle eft extrêmement aqueufe, à peine en ai-je pu conferver quelque débris à demi pourri. Comme j'ai trouvé en route quelques autres plantes affez jolies, j'en ai ajouté féparément la note, pour ne pas la confondre avec ce que j'ai trouvé fur la montagne. Quant à la défignation particuliere des lieux, il m'eft impoffible de vous la donner: car outre la difficulté de la faire intelligiblement, je ne m'en fouviens pas moi-même, ma mauvaife vue & mon étourderie font que je ne fais prefque jamais où je fuis, je ne puis venir à bout de m'orienter, & je me perds à chaque inftant quand je fuis feul, fi-tôt que je perds mon renfeignement de vue.

Vous fouvenez-vous, Monfieur, d'un petit *Souchet* que nous trouvâmes en affez grande abondance auprès de la grande Chartreufe & que je crus d'abord être le *Cyperus fufcus*, *Lin.* Ce n'eft point lui, & il n'en eft fait aucune mention que je fache, ni dans le *Species* ni dans aucun Auteur de botanique, hors le feul *Michelius* dont voici la phrafe, *Cyperus radice repente*, *odorâ*, *locuftis unciam longis & lineam latis. Tab.* 31.*f.* 1. Si vous avez, Monfieur, quelque renfeignement plus précis ou plus fûr dudit Souchet, je vous ferois très-obligé de vouloir bien m'en faire part.

La botanique devient un tracas fi embarraffant & fi difpen-

dieux quand on s'en occupe avec autant de paffion, que pour y mettre de la réforme je fuis tenté de me défaire de mes livres de plantes. La nomenclature & la fynonymie forment une étude immenfe & pénible; quand on ne veut qu'obferver, s'inftruire & s'amufer entre la nature & foi, l'on n'a pas befoin de tant de livres. Il en faut peut-être pour prendre quelque idée du fyftême végétal & apprendre à obferver; mais quand une fois on a les yeux ouverts, quelque ignorant d'ailleurs qu'on puiffe être, on n'a plus befoin de livres pour voir & admirer fans ceffe. Pour moi du moins, en qui l'opiniâtreté a mal fuppléé à la mémoire, & qui n'ai fait que bien peu de progrès, je fens néanmoins qu'avec les Gramens d'une cour ou d'un pré j'aurois de quoi m'occuper tout le refte de ma vie, fans jamais m'ennuyer un moment. Pardon, Monfieur, de tout ce long bavardage. Le fujet fera mon excufe auprès de vous. Agréez, je vous fupplie, mes très-humbles falutations.



LETTRE II.

Monquin le 26 Janvier 1779.

Pauvres aveugles que nous sommes!
Ciel! démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes! (*)

C'EN est fait, Monsieur, pour moi de la botanique; il n'en est plus question quant à présent, & il y a peu d'apparence que je sois dans le cas d'y revenir. D'ailleurs, je vieillis, je ne suis plus ingambe pour herboriser, & des incommodités qui m'avoient laissé d'assez longs relâches menacent de me faire payer cette trève. C'est bien assez désormais pour mes forces des courses de nécessité; je dois renoncer à celles d'agrément, ou les borner à des promenades qui ne satisfont pas l'avidité d'un botanophile. Mais en renonçant à une étude charmante qui, pour moi, s'étoit transformée en passion, je ne renonce pas aux avantages qu'elle m'a procurés, & surtout, Monsieur, à cultiver votre connoissance & vos bontés dont j'espere aller dans peu vous remercier en personne. C'est à vous qu'il faut renvoyer toutes les exhortations que vous me faites sur l'entreprise d'un Dictionnaire de Botanique, dont il est étonnant que ceux qui cultivent cette science, sentent si peu la nécessité. Votre âge, Monsieur, vos talens, vos con-

(*) M. Rousseau accablé de ses malheurs, avoit pris dans ce tems-là l'habitude de commencer toutes ses lettres par ce quatrain dont il étoit l'auteur; il la continua pendant long-tems, comme on le verra dans la suite de ce Recueil, où nous n'en citerons que le premier vers.

noiſſances vous donnent les moyens de former, diriger & exécuter ſupérieurement cette entrepriſe, & les applaudiſſemens avec leſquels vos premiers eſſais ont été reçus du public, vous ſont garans de ceux avec leſquels il accueilliroit un travail plus conſidérable. Pour moi qui ne ſuis dans cette étude, ainſi que dans beaucoup d'autres, qu'un écolier radoteur, j'ai ſongé plutôt en herboriſant à me diſtraire & m'amuſer qu'à m'inſtruire, & n'ai point eu dans mes obſervations tardives la ſotte idée d'enſeigner au public ce que je ne ſavois pas moi-même. Monſieur; j'ai vécu quarante ans heureux ſans faire des livres; je me ſuis laiſſé entraîner dans cette carriere tard & malgré moi: j'en ſuis ſorti de bonne heure. Si je ne retrouve pas après l'avoir quittée, le bonheur dont je jouiſſois avant d'y entrer, je retrouve au moins aſſez de bon ſens pour ſentir que je n'y étois pas propre, & pour perdre à jamais la tentation d'y rentrer.

J'avoue pourtant que les difficultés que j'ai trouvées dans l'étude des plantes, m'ont donné quelques idées ſur les moyens de la faciliter & de la rendre utile aux autres, en ſuivant le fil du ſyſtême végétal par une méthode plus graduelle & moins abſtraite que celle de *Tournefort* & de tous ſes ſucceſſeurs, ſans en excepter *Linnæus* lui-même. Peut-être mon idée eſt-elle impraticable. Nous en cauſerons, ſi vous voulez, quand j'aurai l'honneur de vous voir. Si vous la trouviez digne d'être adoptée, & qu'elle vous tentât d'entreprendre, ſur ce plan, des inſtitutions botaniques, je croirois avoir beaucoup plus fait en vous excitant à ce travail, que ſi je l'avois entrepris moi-même.

Je vous dois des remerciemens, Monfieur, pour les plantes que vous avez eu la bonté de m'envoyer dans votre lettre, & bien plus encore pour les éclairciffemens dont vous les avez accompagnées. Le *Papirus* m'a fait grand plaifir, & je l'ai mis bien précieufement dans mon herbier. Votre *Antirrhinum perpureum* m'a bien prouvé que le mien n'étoit pas le vrai, quoiqu'il y reffemble beaucoup; je penche à croire avec vous que c'eft une variété de l'*Arvenfe*, & je vous avoue que j'en trouve plufieurs dans le *Species*, dont les phrafes ne fuffifent point pour me donner des différences fpécifiques bien claires. Voilà, ce me femble, un défaut que n'auroit jamais la méthode que j'imagine, parce qu'on auroit toujours un objet fixe & réel de comparaifon, fur lequel on pourroit aifément affigner les différences.

Parmi les plantes dont je vous ai précédemment envoyé la lifte, j'en ai omis une dont *Linnæus* n'a pas marqué la patrie & que j'ai trouvée à Pila, c'eft le *Rubia peregrina*; je ne fais fi vous l'avez auffi remarquée; elle n'eft pas abfolument rare dans la Savoye & dans le Dauphiné.

Je fuis ici dans un grand embarras pour le tranfport de mon bagage, confiftant en grande partie dans un attirail de botanique. J'ai fur-tout dans des papiers épars un grand nombre de plantes féches en affez mauvais ordre & communes pour la plupart, mais dont cependant quelques-unes font plus curieufes; mais je n'ai ni le tems ni le courage de les trier, puifque ce travail me devient déformais inutile. Avant de jetter au feu tout ce fatras de paperaffes, j'ai voulu prendre la liberté de vous en parler à tout hafard; & fi vous étiez

étiez tenté de parcourir ce foin qui véritablement n'en vaut pas la peine, j'en pourrois faire une liasse qui vous parviendroit par M. Pasquet, car pour moi je ne sais comment emporter tout cela, ni qu'en faire. Je crois me rappeller, par exemple, qu'il s'y trouve quelques Fougeres, entr'autres le *Polypodium fragrans*, que j'ai herborisées en Angleterre, & qui ne sont pas communes par-tout. Si même la revue de mon herbier & de mes livres de botanique pouvoit vous amuser quelques momens, le tout pourroit être déposé chez vous & vous le visiteriez à votre aise. Je ne doute pas que vous n'ayez la plupart de mes livres. Il peut cependant s'en trouver d'Anglois comme *Parkinson* & le *Gérard émaculé* que peut-être n'avez-vous pas. Le *Valerius Cordus* est assez rare ; j'avois aussi *Tragus*, mais je l'ai donné à M. Clappier.

Je suis surpris de n'avoir aucune nouvelle de M. Gouan à qui j'ai envoyé les *Carex* (*) de ce pays qu'il paroissoit desirer, & quelques autres petites plantes, le tout à l'adresse de M. de St. Priest qu'il m'avoit donnée. Peut-être le paquet ne lui est-il pas parvenu ; c'est ce que je ne saurois vérifier, vu que jamais un seul mot de vérité ne pénetre à travers l'édifice de ténebres qu'on a pris soin d'élever autour de moi. Heureusement les ouvrages des hommes sont périssables comme eux, mais la vérité est éternelle : *post tenebras lux.*

Agréez Monsieur, je vous supplie, mes plus sinceres salutations.

(*) Je me souviens d'avoir mis par mégarde un nom pour un autre : *Carex vulpina* pour *Carex leporina.*

LETTRE III.

Monquin le 22 Février 1770.

Pauvres aveugles que nous fommes! &c.

NE faites, Monfieur, aucune attention à la bizarrerie de ma date; c'eft une formule générale qui n'a nul trait à ceux à qui j'écris, mais feulement aux honnêtes gens qui difpofent de moi avec autant d'équité que de bonté. C'eft pour ceux qui fe laiffent féduire par la puiffance & tromper par l'impofture, un avis qui les rendra plus inexcufables fi, jugeant fur des chofes que tout devroit leur rendre fufpectes, ils s'obftinent à fe refufer aux moyens que prefcrit la juftice pour s'affurer de la vérité.

C'eft avec regret que je vois reculer par mon état & par la mauvaife faifon, le moment de me rapprocher de vous. J'efpere cependant ne pas tarder beaucoup encore. Si j'avois quelques graines qui valuffent la peine de vous être préfentées, je prendrois le parti de vous les envoyer d'avance pour ne pas laiffer paffer le tems de les femer; mais j'avois fort peu de chofe, & je le joignis avec des plantes de Pila, dans un envoi que je fis il y a quelques mois à Madame la ducheffe de Portland, & qui n'a pas été plus heureux felon toute apparence, que celui que j'ai fait à M. Gouan; puifque je n'ai aucune nouvelle ni de l'un & de l'autre. Comme celui de Madame de Portland étoit plus confidérable, & que j'y avois mis plus de foins & de tems, je le regrette davantage; mais

il faut bien que j'apprenne à me consoler de tout. J'ai pourtant encore quelques graines d'un fort beau *Seseli* de ce pays, que j'appelle *Seseli Halleri*, parce que je ne le trouve pas dans *Linnæus*. J'en ai aussi d'une plante d'Amérique que j'ai fait semer dans ce pays avec d'autres graines qu'on m'avoit données, & qui seule a réussi. Elle s'appelle *Gombault* dans les Isles, & j'ai trouvé que c'étoit l'*Hibiscus esculentus*; il a bien levé, bien fleuri, & j'en ai tiré d'une capsule quelques graines bien mûres que je vous porterai avec le Seseli, si vous ne les avez pas. Comme l'une de ces plantes est des pays chauds, & que l'autre grene fort tard dans nos campagnes, je présume que rien ne presse pour les mettre en terre, sans quoi je prendrois le parti de vous les envoyer.

Votre *Galium rotundifolium*, Monsieur, est bien lui-même à mon avis, quoiqu'il doive avoir la fleur blanche, & que le vôtre l'ait flave; mais comme il arrive à beaucoup de fleurs blanches de jaunir en séchant, je pense que les siennes sont dans le même cas. Ce n'est point du tout mon *Rubia peregrina*, plante beaucoup plus grande, plus rigide, plus âpre, & de la consistance tout au moins de la Garance ordinaire, outre que je suis certain d'y avoir vu des baies que n'a pas votre *Galium*, & qui sont le caractere générique des *Rubia*. Cependant, je suis je vous l'avoue, hors d'état de vous en envoyer un échantillon. Voici là-dessus mon histoire.

J'avois souvent vu en Savoye & en Dauphiné la Garance sauvage, & j'en avois pris quelques échantillons. L'année derniere à Pila j'en vis encore, mais elle me parut différente des autres; & il me semble que j'en mis un *specimen* dans mon

porte-feuille. Depuis mon retour, lisant par hasard dans l'article *Rubia peregrina* que sa feuille n'avoit point de nervure en-dessus, je me rappellai, ou crus me rappeller que mon *Rubia* de Pila n'en avoit point non plus, de-là je conclus que c'étoit le *Rubia peregrina;* en m'échauffant sur cette idée, je vins à conclure la même chose des autres Garances que j'avois trouvées dans ces pays, parce qu'elles n'avoient d'ordinaire que quatre feuilles; pour que cette conclusion fût raisonnable, il auroit fallu chercher les plantes & vérifier; voilà ce que ma paresse ne me permit point de faire, vu le désordre de mes paperasses, & le tems qu'il auroit fallu mettre à cette recherche. Depuis la réception, Monsieur, de votre lettre, j'ai mis plus de huit jours à feuilleter tous mes livres & papiers l'un après l'autre, sans pouvoir retrouver ma plante de Pila, que j'ai peut-être jettée avec tout ce qui est arrivé pourri. J'en ai retrouvé quelques-unes des autres, mais j'ai eu la mortification d'y trouver la nervure bien marquée qui m'a désabusé, du moins, sur celles-là. Cependant ma mémoire qui me trompe si souvent, me retrace si bien celle de Pila que j'ai peine encore à en démordre, & je ne désespere pas qu'elle ne se retrouve dans mes papiers ou dans mes livres. Quoi qu'il en soit, figurez-vous dans l'échantillon ci-joint les feuilles un peu plus larges & sans nervure; voilà ma plante de Pila.

Quelqu'un de ma connoissance a souhaité d'acquérir mes livres de botanique en entier & me demande même la préférence; ainsi je ne me prévaudrai point sur cet article de vos obligeantes offres. Quant au fourrage épars dans des chiffons, puisque vous ne dédaignez pas de le parcourir, je le ferai

remettre à M. Pasquet; mais il faut auparavant que je feuillete & vuide mes livres dans lesquels j'ai la mauvaise habitude de fourrer en arrivant les plantes que j'apporte, parce que cela est plutôt fait. J'ai trouvé le secret de gâter de cette façon presque tous mes livres, & de perdre presque toutes mes plantes, parce qu'elles tombent & se brisent sans que j'y fasse attention, tandis que je feuillete & parcours le livre, uniquement occupé de ce que j'y cherche.

Je vous prie, Monsieur, de faire agréer mes remerciemens & salutations à Monsieur votre frere. Persuadé de ses bontés & des vôtres, je me prévaudrai volontiers de vos offres dans l'occasion. Je finis sans façon en vous saluant, Monsieur, de tout mon cœur.



LETTRE IV.

Monquin le 16 Mars 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! &c.

VOICI, Monsieur, mes misérables herbailles où j'ai bien peur que vous ne trouviez rien qui mérite d'être ramassé, si ce n'est des plantes que vous m'avez donné vous-même, dont j'avois quelques-unes à double, & dont après en avoir mis plusieurs dans mon herbier, je n'ai pas eu le tems de tirer le même parti des autres. Tout l'usage que je vous conseille d'en

faire eſt de mettre le tout au feu. Cependant ſi vous avez la patience de feuilleter ce fatras, vous y trouverez, je crois, quelques plantes qu'un officier obligeant a eu la bonté de m'apporter de Corſe, & que je ne connois pas.

Voici auſſi quelques graines du *Seſeli Halleri*. Il y en a peu, & je ne l'ai recueillie qu'avec beaucoup de peine, parce qu'il grene fort tard & mûrit difficilement en ce pays : mais il y devient en revanche une très - belle plante, tant par ſon beau port que par la teinte de pourpre que les premieres atteintes du froid donnent à ſes ombelles & à ſes tiges. Je haſarde auſſi d'y joindre quelques graines de *Gombault*, quoique vous ne m'en ayez rien dit, & que peut - être vous l'ayez ou ne vous en ſouciez pas, & quelques graines de l'*Heptaphyllon* qu'on ne s'aviſe gueres de ramaſſer, & qui peut-être ne leve pas dans les jardins, car je ne me ſouviens pas d'y en avoir jamais vu.

Pardon, Monſieur, de la hâte extrême avec laquelle je vous écris ces deux mots, & qui m'a fait preſque oublier de vous remercier de l'*Aſperula Taurina* qui m'a fait bien grand plaiſir. Si nos chemins étoient praticables pour les voitures, je ſerois déjà près de vous. Je vous porterai le catalogue de mes livres; nous y marquerons ceux qui peuvent vous convenir, & ſi l'acquéreur veut s'en défaire, j'aurai ſoin de vous les procurer. Je ne demande pas mieux, Monſieur, je vous aſſure que de cultiver vos bontés, & ſi jamais j'ai le bonheur d'être un peu mieux connu de vous que de Monſieur * *. qui dit ſi bien me connoître, j'eſpere que vous ne m'en trouverez pas indigne. Je vous ſalue de tout mon cœur.

Avez - vous le *Dianthus ſuperbus ?* Je vous l'envoie à tout

hasard. C'est réellement un bien bel œillet, & d'une odeur bien suave quoique foible. J'ai pu recueillir de la graine bien aisément; car il croît en abondance dans un pré qui est sous mes fenêtres. Il ne devroit être permis qu'aux chevaux du soleil de se nourrir d'un pareil foin.



LETTRE V.

A Paris, le 4 Juillet 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes! &c.

JE voulois, Monsieur, vous rendre compte de mon voyage en arrivant à Paris : mais il m'a fallu quelques jours pour m'arranger & me remettre au courant avec mes anciennes connoissances. Fatigué d'un voyage de deux jours, j'en séjournai trois ou quatre à Dijon, d'où par la même raison j'allai faire un pareil séjour à Auxerre, après avoir eu le plaisir de voir en passant M. de Buffon qui me fit l'accueil le plus obligeant. Je vis aussi à Montbard M. d'Aubenton le subdélégué, lequel après une heure ou deux de promenade ensemble dans le jardin me dit que j'avois déjà des commencemens, & qu'en continuant de travailler je pourrois devenir un peu botaniste. Mais le lendemain l'étant allé voir avant mon départ, je parcourus avec lui sa pépiniére malgré la pluie qui nous incommodoit fort, & n'y connoissant presque rien, je démentis si bien la bonne opinion qu'il avoit eu de moi la veille, qu'il

rétracta son éloge & ne me dit plus rien du tout. Malgré ce mauvais succès je n'ai pas laissé d'herboriser un peu durant ma route, & de me trouver en pays de connoissance dans la campagne & dans les bois. Dans presque toute la Bourgogne j'ai vu la terre couverte à droite & à gauche de cette même grande Gentiane jaune que je n'avois pu trouver à Pila. Les champs entre Montbard & Chably sont pleins de *Bulbo-castanum*; mais la bulbe en est beaucoup plus âcre qu'en Angleterre & presque immangeable; l'*Oenanthe fistulosa* & la Coquelourde (Pulsatilla) y sont aussi en quantité: mais n'ayant traversé la forêt de Fontainebleau que très à la hâte, je n'y ai rien vu du tout de remarquable, que le *Geranium grandiflorum* que je trouvai sous mes pieds par hasard une seule fois.

J'allai hier voir M. d'Aubenton au jardin du Roi; j'y rencontrai en me promenant M. Richard jardinier de Trianon avec lequel je m'empressai, comme vous jugez bien, de faire connoissance. Il me promit de me faire voir son jardin qui est beaucoup plus riche que celui du Roi à Paris; ainsi me voilà à portée de faire dans l'un & dans l'autre quelque connoissance avec les plantes exotiques, sur lesquelles, comme vous avez pu voir, je suis parfaitement ignorant. Je prendrai pour voir Trianon plus à mon aise, quelque moment où la Cour ne sera pas à Versailles, & je tâcherai de me fournir à double de tout ce qu'on me permettra de prendre, afin de pouvoir vous envoyer ce que vous pourriez ne pas avoir. J'ai aussi vu le jardin de M. Cochin qui m'a paru fort beau; mais en l'absence du maître je n'ai osé toucher à rien. Je suis depuis mon arrivée, tellement accablé de visites

visites & de dînés, que si ceci dure, il est impossible que j'y tienne, & malheureusement je manque de force pour me défendre. Cependant si je ne prends bien vîte un autre train de vie, mon estomac & ma botanique sont en grand péril. Tout ceci n'est pas le moyen de reprendre la copie de Musique d'une façon bien lucrative, & j'ai peur qu'à force de dîner en ville, je ne finisse par mourir de faim chez moi. Mon ame navrée avoit besoin de quelque dissipation, je le sens: mais je crains de n'en pouvoir ici régler la mesure, & j'aimerois encore mieux être tout en moi que tout hors de moi. Je n'ai point trouvé, Monsieur, de société mieux tempérée & qui me convînt mieux que la vôtre, point d'accueil plus selon mon cœur que celui que, sous vos auspices, j'ai reçu de l'adorable Mélanie. S'il m'étoit donné de me choisir une vie égale & douce, je voudrois tous les jours de la mienne passer la matinée au travail, soit à ma copie soit sur mon herbier; dîner avec vous & Mélanie; nourrir ensuite une heure ou deux, mon oreille & mon cœur des sons de sa voix & de ceux de sa harpe; puis me promener tête-à-tête avec vous le reste de la journée en herborisant & philosophant selon notre fantaisie. Lyon m'a laissé des regrets qui m'en rapprocheront quelque jour peut-être. Si cela m'arrive vous ne serez pas oublié, Monsieur, dans mes projets; puissiez-vous concourir à leur exécution! Je suis fâché de ne savoir pas ici l'adresse de Monsieur votre frere. S'il y est encore je n'aurois pas tardé si long-tems à l'aller voir, me rappeller à son souvenir, & le prier de vouloir bien me rappeller quelquefois au vôtre & à celui de M**.

Si mon papier ne finiſſoit pas, ſi la poſte n'alloit pas partir, je ne ſaurois pas finir moi-même. Mon bavardage n'eſt pas mieux ordonné ſur le papier que dans la converſation. Veuillez ſupporter l'un comme vous avez ſupporté l'autre. *Vale & me ama.*

LETTRE VI.

A Paris, le 28 Septembre 1770.

Pauvres aveugles que nous ſommes! &c.

JE ne voulois pas, Monſieur, m'accuſer de mes torts qu'après les avoir réparés, mais le mauvais tems qu'il fait & la ſaiſon qui ſe gâte, me puniſſent d'avoir négligé le jardin du Roi tandis qu'il faiſoit beau, & me mettent hors d'état de vous rendre compte quant à préſent du *Plantago uniflora*, & des autres plantes curieuſes dont j'aurois pu vous parler, ſi j'avois ſu mieux profiter des bontés de M. de Juſſieu. Je ne déſeſpere pas pourtant de profiter encore de quelque beau jour d'automne pour faire ce pélérinage & aller recevoir, pour cette année, les adieux de la ſyngeneſie : mais en attendant ce moment, permettez, Monſieur, que je prenne celui-ci pour vous remercier, quoique tard, de la continuation de vos bontés & de vos lettres, qui me feront toujours le plus vrai plaiſir, quoique je ſois peu exact à y répondre. J'ai encore à

m'accuſer de beaucoup d'autres omiſſions pour leſquelles je n'ai pas moins beſoin de pardon. Je voulois aller remercier Monſieur votre frere de l'honneur de ſon ſouvenir & lui rendre ſa viſite; j'ai tardé d'abord & puis j'ai oublié ſon adreſſe. Je le revis une fois à la comédie Italienne, mais nous étions dans des loges éloignées, je ne pus l'aborder, & maintenant j'ignore même s'il eſt encore à Paris. Autre tort inexcuſable; je me ſuis rappellé de ne vous avoir point remercié de la connoiſſance de M. Robinet, & de l'accueil obligeant que vous m'avez attiré de lui. Si vous comptez avec votre ſerviteur il reſtera trop inſolvable; mais puiſque nous ſommes en uſage moi de faillir vous de pardonner, couvrez encore cette fois mes fautes de votre indulgence, & je tâcherai d'en avoir moins beſoin dans la ſuite; pourvu toutefois que vous n'exigiez pas de l'exactitude dans mes réponſes; car ce devoir eſt abſolument au-deſſus de mes forces, ſur-tout dans ma poſition actuelle. Adieu, Monſieur, ſouvenez-vous quelquefois, je vous ſupplie, d'un homme qui vous eſt bien ſincérement attaché, & qui ne ſe rappelle jamais ſans plaiſir & ſans regret, les promenades charmantes qu'il a eu le bonheur de faire avec vous.

On a repréſenté Pygmalion à Montigny; je n'y étois pas, ainſi je n'en puis parler. Jamais le ſouvenir de ma premiere Galathée ne me laiſſera le deſir d'en voir une autre.



LETTRE VII.

A Paris, le 26 Novembre 1770.

JE ne fais presque plus, Monsieur, comment oser vous écrire, après avoir tardé si long-tems à vous remercier du trésor de plantes séches que vous avez eu la bonté de m'envoyer en dernier lieu. N'ayant pas encore eu le tems de les placer, je ne les ai pas extrêmement examinées, mais je vois à vue de pays qu'elles sont belles & bonnes, je ne doute pas qu'elles ne soient bien dénommées, & que toutes les observations que vous me demandez ne se réduisent à des approbations. Cet envoi me remettra je l'espere, un peu dans le train de la botanique que d'autres soins m'ont fait extrêmement négliger depuis mon arrivée ici; & le desir de vous témoigner ma bien impuissante mais bien sincere reconnoissance, me fournira peut-être avec le tems quelque chose à vous envoyer. Quant à présent je me présente tout-à-fait à vide, n'ayant des semences dont vous m'envoyez la note que le seul *Doronicum pardulianches* que je crois vous avoir déjà donné, & dont je vous envoie mon misérable reste. Si j'eusse été prévenu quand j'allai à Pila l'année derniere, j'aurois pu apporter aisément un litron de semences du *Prenanthes purpurea*, & il y en a quelques autres comme le *Tamus*, & la *Gentiane perfoliée* que vous devez trouver aisément autour de vous. Je n'ai pas oublié le *Plantago monanthos*, mais on n'a pu me le donner au jardin du Roi, où il n'y en avoit qu'un seul pied sans fleur & sans fruit; j'en ai depuis recouvré

un petit vilain échantillon que je vous enverrai avec autre chofe, fi je ne trouve pas mieux; mais comme il croît en abondance autour de l'étang de Montmorency, j'y compte aller herborifer le printems prochain, & vous envoyer s'il fe peut, plantes & graines. Depuis que je fuis à Paris je n'ai été encore que trois ou quatre fois au jardin du Roi, quoi qu'on m'y accueille avec la plus grande honnêteté & qu'on m'y donne volontiers des échantillons de plantes, je vous avoue que je n'ai pu m'enhardir encore à demander des graines. Si j'en viens là, c'eft pour vous fervir que j'en aurai le courage, mais cela ne peut venir tout d'un coup. J'ai parlé à M. de Juffieu du *Papyrus* que vous avez rapporté de Naples; il doute que ce foit le vrai papier *Nilotica.* Si vous pouviez lui en envoyer foit plante foit graines, foit par moi foit par d'autres, j'ai vu que cela lui feroit grand plaifir, & ce feroit peut-être un excellent moyen d'obtenir de lui beaucoup de chofes qu'alors nous aurions bonne grace à demander, quoique je fache bien par expérience qu'il eft charmé d'obliger gratuitement; mais j'ai befoin de quelque chofe pour m'enhardir, quand il faut demander.

Je remets avec cette lettre à Mrs. Boy de la Tour qui s'en retournent, une boîte contenant une araignée de mer qui vient de bien loin; car on me l'a envoyée du golphe du Mexique. Comme cependant ce n'eft pas une piece bien rare & qu'elle a été fort endommagée dans le trajet, j'héfitois à vous l'envoyer; mais on me dit qu'elle peut fe raccommoder & trouver place encore dans un cabinet; cela fuppofé, je vous prie de lui en donner une dans le vôtre, en confidération d'un

homme qui vous fera toute sa vie bien sincérement attaché. J'ai mis dans la même boîte les deux ou trois semences de *Doronic* & autres que j'avois sous la main. Je compte l'été prochain me remettre au courant de la botanique pour tâcher de mettre un peu du mien dans une correspondance qui m'est précieuse, & dont j'ai eu jusqu'ici seul tout le profit. Je crains d'avoir poussé l'étourderie au point de ne vous avoir pas remercié de la complaisance de M. Robinet, & des honnêtetés dont il m'a comblé. J'ai aussi laissé repartir d'ici, Monsieur de Fleurieu sans aller lui rendre mes devoirs, comme je le devois & voulois faire. Ma volonté, Monsieur, n'aura jamais de tort auprès de vous ni des vôtres; mais ma négligence m'en donne souvent de bien inexcusables, que je vous prie toutefois d'excuser dans votre miséricorde. Ma femme a été très-sensible à l'honneur de votre souvenir, & nous vous prions l'un & l'autre d'agréer nos très-humbles salutations.

LETTRE VIII.

A Paris, le 25 Janvier 1772.

J'AI reçu, Monsieur, avec grand plaisir de vos nouvelles, des témoignages de votre souvenir, & des détails de vos intéressantes occupations. Mais vous me parlez d'un envoi de plantes par M. l'abbé Rosier que je n'ai point reçu. Je me souviens bien d'en avoir reçu un de votre part, & de vous en

avoir remercié quoiqu'un peu tard, avant votre voyage de Paris; mais depuis votre retour à Lyon, votre lettre a été pour moi votre premier figne de vie, & j'en ai été d'autant plus charmé que j'avois prefque ceffé de m'y attendre.

En apprenant les changemens furvenus à Lyon, j'avois fi bien préjugé que vous vous regarderiez comme affranchi d'un dur efclavage, & que dégagé de devoirs, refpectables affurément, mais qu'un homme de goût mettra difficilement au nombre de fes plaifirs, vous en goûteriez un très-vif à vous livrer tout entier à l'étude de la nature, que j'avois réfolu de vous en féliciter. Je fuis fort aife de pouvoir du moins exécuter après coup & fur votre propre témoignage, une réfolution que ma pareffe ne m'a pas permis d'exécuter d'avance, quoique très-fûr que cette félicitation ne viendroit pas mal-à-propos.

Les détails de vos herborifations & de vos découvertes, m'ont fait battre le cœur d'aife. Il me fembloit que j'étois à votre fuite, & que je partageois vos plaifirs; ces plaifirs fi purs, fi doux, que fi peu d'hommes favent goûter, & dont parmi ce peu là, moins encore font dignes, puifque je vois avec autant de furprife que de chagrin, que la botanique elle-même n'eft pas exempte de ces jaloufies, de ces haines couvertes & cruelles qui empoifonnent & déshonorent tous les autres genres d'études. Ne me foupçonnez point, Monfieur, d'avoir abandonné ce goût délicieux; il jette un charme toujours nouveau fur ma vie folitaire. Je m'y livre pour moi feul, fans fuccès, fans progrès, prefque fans communication, mais chaque jour plus convaincu que les loifirs livrés à la contem-

plation de la nature, sont les momens de la vie où l'on jouit le plus délicieusement de soi. J'avoue pourtant que depuis votre départ, j'ai joint un petit objet d'amour propre, à celui d'amuser innocemment & agréablement mon oisiveté. Quelques fruits étrangers, quelques graines qui me sont par hasard tombées entre les mains, m'ont inspiré la fantaisie de commencer une très-petite collection en ce genre. Je dis commencer, car je serois bien fâché de tenter de l'achever quand la chose me seroit possible, n'ignorant pas que tandis qu'on est pauvre, on ne sent que le plaisir d'acquérir, & que quand on est riche au contraire, on ne sent que la privation de ce qui nous manque & l'inquiétude inséparable du desir de compléter ce qu'on a. Vous devez depuis long-tems en être à cette inquiétude, vous, Monsieur, dont la riche collection rassemble en petit presque toutes les productions de la nature, & prouve par son bel assortiment, combien M. l'abbé Rosier a eu raison de dire qu'elle est l'ouvrage du choix & non du hasard. Pour moi qui ne vais que tâtonnant dans un petit coin de cet immense labyrinthe, je rassemble fortuitement & précieusement tout ce qui me tombe sous la main, & non-seulement j'accepte avec ardeur & reconnoissance les plantes que vous voulez bien m'offrir; mais si vous vous trouviez avec cela quelques fruits ou graines surnuméraires & de rebut dont vous voulussiez bien m'enrichir, j'en ferois la gloire de ma petite collection naissante. Je suis confus de ne pouvoir dans ma misere rien vous offrir en échange, au moins pour le moment. Car quoique j'eusse rassemblé quelques plantes depuis mon arrivée à Paris, ma négligence & l'humidité de la chambre

bre que j'ai d'abord habitée ont tout laiſſé pourrir. Peut-être ſerai-je plus heureux cette année, ayant réſolu d'employer plus de ſoin dans la deſſiccation de mes plantes, & ſur-tout de les coller à meſure qu'elles ſont ſéches ; moyen qui m'a paru le meilleur pour les conſerver. J'aurai mauvaiſe grace, ayant fait une recherche vaine, de vous faire valoir une herboriſation que j'ai faite à Montmorency l'été dernier avec la Caterve du jardin du Roi ; mais il eſt certain qu'elle ne fut entrepriſe de ma part que pour trouver le *Plantago monanthos* que j'eus le chagrin d'y chercher inutilement. M. de Juſſieu le jeune qui vous a vu ſans doute à Lyon, aura pu vous dire avec quelle ardeur je priai tous ces Meſſieurs, ſi-tôt que nous approchâmes de la queue de l'étang, de m'aider à la recherche de cette plante, ce qu'ils firent, & entr'autres M. Touin, avec une complaiſance & un ſoin qui méritoient un meilleur ſuccès. Nous ne trouvâmes rien, & après deux heures d'une recherche inutile au fort de la chaleur, & le jour le plus chaud de l'année, nous fûmes reſpirer & faire la halte ſous des arbres qui n'étoient pas loin, concluant unanimement que le *Plantago uniflora* indiqué par Tournefort & M. de Juſſieu aux environs de l'étang de Montmorency, en avoit abſolument diſparu. L'herboriſation, au ſurplus, fut aſſez riche en plantes communes, mais tout ce qui vaut la peine d'être mentionné ſe réduit à l'*Oſmonde royale*, le *Lythrum hyſſopifolia*, le *Lyſimachia tenella*, le *Peplis portula*, le *Droſera rotundifolia*, le *Cyperus fuſcus*, le *Schœnus nigricans* & l'*Hydrocotyle*, naiſſante avec quelques feuilles petites & rares, ſans aucune fleur.

Le papier me manque pour prolonger ma lettre. Je ne vous parle point de moi, parce que je n'ai plus rien de nouveau à vous en dire, & que je ne prends plus aucun intérêt à ce que disent, publient, impriment, inventent, assurent, & prouvent à ce qu'ils prétendent, mes contemporains, de l'être imaginaire & fantastique auquel il leur a plû de donner mon nom. Je finis donc mon bavardage avec ma feuille, vous priant d'excuser le désordre & le griffonage d'un homme qui a perdu toute habitude d'écrire & qui ne la reprend presque que pour vous. Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur & vous prie de ne pas m'oublier auprès de Monsieur & Madame de Fleurieu.

LETTRE IX.

A Paris, le 7 janvier 1773.

VOTRE seconde lettre, Monsieur, m'a fait sentir bien vivement le tort d'avoir tardé si long-tems à répondre à la précédente, & à vous remercier des plantes qui l'accompagnoient. Ce n'est pas que je n'aye été bien sensible à votre souvenir & à votre envoi : mais la nécessité d'une vie trop sédentaire & l'inhabitude d'écrire des lettres en augmentent journellement la difficulté, & je sens qu'il faudra renoncer bientôt à tout commerce épistolaire même avec les personnes qui, comme vous, Monsieur, me l'ont toujours rendu instructif & agréable.

Mon occupation principale & la diminution de mes forces

ont ralenti mon goût pour la botanique, au point de craindre de le perdre tout-à-fait. Vos lettres & vos envois font bien propres à le ranimer. Le retour de la belle faifon y contribuera peut-être : mais je doute qu'en aucun tems ma pareffe s'accommode long-tems de la fantaifie des collections. Celle de graines qu'a faite M. Touin avoit excité mon émulation, & j'avois tenté de raffembler en petit autant de diverfes femences & de fruits, foit indigenes, foit exotiques qu'il en pourroit tomber fous ma main; j'ai fait bien des courfes dans cette intention. J'en fuis revenu avec des moiffons affez raifonnables, & beaucoup de perfonnes obligeantes ayant contribué à les augmenter, je me fuis bientôt fenti dans ma pauvreté l'embarras des richeffes; car quoique je n'aye pas en tout un millier d'efpeces, l'effroi m'a pris en tentant de ranger tout cela, & la place d'ailleurs me manquant pour y mettre une efpece d'ordre, j'ai prefque renoncé à cette entreprife; & j'ai des paquets de graines qui m'ont été envoyés d'Angleterre & d'ailleurs depuis affez long-tems, fans que j'aye encore été tenté de les ouvrir. Ainfi à moins que cette fantaifie ne fe ranime, elle eft, quant à préfent, à-peu-près éteinte.

Ce qui pourra contribuer avec le goût de la promenade qui ne me quittera jamais, à me conferver celui d'un peu d'herborifation, c'eft l'entreprife des petits herbiers en miniature que je me fuis chargé de faire pour quelques perfonnes, & qui quoiqu'uniquement compofés de plantes des environs de Paris, me tiendront toujours un peu en haleine pour les ramaffer & les deffécher.

Quoiqu'il arrive de ce goût attiédi, il me laiffera toujours

des ſouvenirs agréables des promenades champêtres dans lesquelles j'ai eu l'honneur de vous ſuivre, & dont la botanique a été le ſujet ; & s'il me reſte de tout cela quelque part dans votre bienveillance, je ne croirai pas avoir cultivé ſans fruit la botanique, même quand elle aura perdu pour moi ſes attraits. Quant à l'admiration dont vous me parlez, méritée ou non, je ne vous en remercie pas, parce que c'eſt un ſentiment qui n'a jamais flatté mon cœur. J'ai promis à M. de Châteaubourg que je vous remercierois de m'avoir procuré le plaiſir d'apprendre par lui de vos nouvelles, & je m'acquitte avec plaiſir de ma promeſſe. Ma femme eſt très-ſenſible à l'honneur de votre ſouvenir, & nous vous prions, Monſieur, l'un & l'autre d'agréer nos remerciemens & nos ſalutations.



FRAGMENS

De divers Ouvrages & Lettres de J. J. Rousseau, écrits pendant son séjour en Savoye. Les originaux écrits de la propre main de l'Auteur, nous ont été communiqués par M. le Professeur de S.... qui en est en possession.

LETTRE PREMIERE.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER PERE,

SOUFFREZ que je vous demande pardon de la longueur de mon silence. Je sens bien que rien ne peut raisonnablement le justifier, & je n'ai recours qu'à votre bonté pour me relever de ma faute. On les pardonne ces sortes de fautes, quand elles ne viennent ni d'oubli ni de manque de respect, & je crois que vous me rendez bien assez de justice pour être persuadé que la mienne est de ce nombre : voyez à votre tour, mon cher pere, si vous n'avez point de reproche à vous faire. Je ne dis pas par rapport à moi, mais à l'égard de Madame de Warens, qui a pris la peine de vous écrire d'une maniere à vous ôter toute matiere d'excuse pour avoir manqué à lui répondre. Faisons abstraction, mon très-cher pere, de tout ce qu'il y a de dur & d'offensant pour moi dans le silence que vous avez gardé dans cette conjoncture ; mais considérez com-

ment Madame de Warens doit juger de votre procédé. N'eſt-il pas bien ſurprenant, bien biſarre? pardonnez-moi ce terme. Depuis ſix mois que vous ai-je demandé autre choſe que de marquer un peu de ſenſibilité à Madame de Warens pour tant de graces, de bienfaits dont ſa bonté m'accable continuellement; qu'avez-vous fait? Au lieu de cela vous avez négligé auprès d'elle juſqu'aux premiers devoirs de politeſſe & de bienſéance. Le faiſiez-vous donc uniquement pour m'affliger? Vous vous êtes en cela fait un tort infini; vous aviez affaire à une Dame aimable par mille endroits & reſpectable par mille vertus; joint à ce qu'elle n'eſt ni d'un rang ni d'une paſſe à mépriſer; & j'ai toujours vu que toutes les fois qu'elle a eu l'honneur d'écrire aux plus grands ſeigneurs de la Cour & même au Roi, ſes lettres ont été répondues avec la derniere exactitude. De quelles raiſons pouvez-vous donc autoriſer votre ſilence? Rien n'eſt plus éloigné de votre goût que la prude bigotterie; vous mépriſez ſouverainement, & avec grande raiſon, ce tas de fanatiques & de pédans chez qui un faux zele de religion étouffe tous ſentimens d'honneur & d'équité, & qui placent honnêtement avec les Cartouchiens tous ceux qui ont eu le malheur de n'être pas de leur ſentiment dans la maniere de ſervir Dieu.

Pardon, mon cher pere, ſi ma vivacité m'emporte un peu trop; c'eſt mon devoir, d'un côté, qui me fait excéder d'autre part les bornes de mon devoir; mon zele ne ſe démentira jamais pour toutes les perſonnes à qui je dois de l'attachement & du reſpect, & vous devez tirer de-là une concluſion bien naturelle ſur mes ſentimens à votre égard.

Je ſuis très-impatient, mon cher pere, d'apprendre l'état

de votre ſanté & celle de ma chere mere. Pour la mienne, je ne ſais s'il vaut la peine de vous dire que je ſuis tombé depuis le commencement de l'année dans une langueur extraordinaire; ma poitrine eſt affectée, & il y a apparence que cela dégénérera bientôt en phtiſie; ce ſont les ſoins & les bontés de Madame de Warens qui me ſoutiennent & qui peuvent prolonger mes jours; j'ai tout à eſpérer de ſa charité & de ſa compaſſion, & bien m'en prend.



LETTRE II.

Du 26 juin 1735.

MON CHER PERE,

PLUS les fautes ſont courtes & plus elles ſont pardonnables. Si cet axiome a lieu, jamais homme ne fut plus digne de pardon que moi; il eſt vrai que je ſuis entiérement redevable aux bontés de Madame de Warens de mon retour au bon ſens & à la raiſon; c'eſt encore ſa ſageſſe & ſa générоſité qui m'ont ramené de cet égarement-ci; j'eſpere que par ce nouveau bienfait, l'augmentation de ma reconnoiſſance & mon attachement reſpectueux pour cette Dame, lui ſeront de forts garants de la ſageſſe de ma conduite à l'avenir; je vous prie, mon cher pere, de vouloir bien y compter auſſi, & quoique je comprenne bien que vous n'avez pas lieu de faire grand fond ſur la ſolidité de mes réflexions après ma nouvelle démarche; il eſt juſte pourtant que vous ſachiez que je n'avois point pris mon parti ſi

étourdiment que je n'euſſe eu ſoin d'obſerver quelques-unes des bienſéances néceſſaires en pareilles occaſions. J'écrivis à Madame de Warens dès le jour de mon départ, pour prévenir toute inquiétude de ſa part; je réitérai peu de jours après; j'étois auſſi dans les diſpoſitions de vous écrire, mais mon voyage a été de courte durée, & j'aime mieux pour mon honneur & pour mon avantage que ma lettre ſoit datée d'ici que de nulle part ailleurs.

Je vous fais mes ſinceres remerciemens, mon cher pere, de l'intérêt que vous paroiſſez prendre encore en moi; j'ai été infiniment ſenſible à la maniere tendre dont vous vous êtes exprimé ſur mon compte dans la lettre que vous avez écrite à Madame de Warens; il eſt certain que ſi tous les ſentimens les plus vifs d'attachement & de reſpect d'un fils peuvent mériter quelque retour de la part d'un pere, vous m'avez toujours été redevable à cet égard.

Madame de Warens vous fait bien des complimens, & vous remercie de la peine que vous avez priſe de lui répondre; il eſt vrai, mon cher pere, que cela ne vous eſt pas ordinaire. Je ne devrois pas être obligé de vous ſupplier de ne donner plus lieu à cette Dame de vous faire de pareils remerciemens dans le ſens de celui-ci; j'ai vu que toutes les fois qu'elle a eu l'honneur d'écrire au Roi & aux plus grands ſeigneurs de la Cour, ſes lettres ont été répondues avec la derniere exactitude. S'il eſt vrai que vous m'aimiez, & que vous ayez toujours pour le vrai mérite l'eſtime & l'attention qui lui ſont dûs, il eſt de votre devoir, ſi j'oſe parler ainſi, de ne vous pas laiſſer prévenir.

Je

Je ſuis inquiet ſur l'état de ma chere mere ; j'ai lieu de juger par votre lettre que ſa ſanté ſe trouve altérée ; je vous prie de lui en témoigner ma ſenſibilité ; Dieu veuille prendre ſoin de la vôtre, & la conſerver pour ma ſatisfaction long-tems au-delà de ma propre vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER PERE,

DANS la derniere lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire le 5 courant, vous m'exhortez à vous communiquer mes vues au ſujet d'un établiſſement. Je vous prie de m'excuſer ſi j'ai tardé de vous répondre ; la matiere eſt importante, il m'a fallu quelques jours pour faire mes réflexions, & pour les rédiger clairement, afin de vous en faire part.

Je conviens avec vous, mon très-cher pere, de la néceſſité de faire de bonne heure le choix d'un établiſſement, & de s'occuper à ſuivre utilement ce choix ; j'avois déjà compris cela, mais je me ſuis toujours vu juſques-ici hors de la ſuppoſition, abſolument néceſſaire en pareils cas, & ſans laquelle l'homme ne peut agir, qui eſt la poſſibilité.

Suppoſons, par exemple, que mon génie eût tourné naturellement du côté de l'étude, ſoit pour l'égliſe, ſoit pour le barreau, il eſt clair qu'il m'eût fallu des ſecours d'argent,

pour ma nourriture, ſoit pour mon habillement, ſoit encore pour fournir aux frais de l'étude. Mettons le cas auſſi que le commerce eût été mon but, outre mon entretien, il eût fallu payer un apprentiſſage, & enfin trouver un fonds convenable pour m'établir honnêtement: les frais n'euſſent pas été beaucoup moindres pour le choix d'un métier; il eſt vrai que je ſavois déjà quelque choſe de celui de graveur; mais outre qu'il n'a jamais été de mon goût, il eſt certain que je n'en ſavois pas à beaucoup près aſſez pour pouvoir me ſoutenir, & qu'aucun maître ne m'eût reçu ſans payer les frais d'un aſſujettiſſement.

Voilà, ſuivant mon ſentiment, les cas de tous les différens établiſſemens dont je pouvois raiſonnablement faire choix; je vous laiſſe juger à vous-même, mon cher pere, s'il a dépendu de moi d'en remplir les conditions.

Ce que je viens de dire ne peut regarder que le paſſé. A l'âge où je ſuis, il eſt trop tard pour penſer à tout cela, & telle eſt ma miſérable condition, que quand j'aurois pu prendre un parti ſolide, tous les ſecours néceſſaires m'ont manqué; & quand j'ai lieu d'eſpérer de me voir quelque avance, le tems de l'enfance, ce tems précieux d'apprendre, ſe trouve écoulé ſans retour.

Voyons donc à préſent ce qu'il conviendroit de faire dans la ſituation où je me trouve: en premier lieu, je puis pratiquer la muſique que je ſais aſſez paſſablement pour cela: ſecondement, un peu de talent que j'ai pour l'écriture, (je parle du ſtyle) pourroit m'aider à trouver un emploi de ſecrétaire chez quelque grand ſeigneur: enfin, je pourrois, dans quel-

ques années, & avec un peu plus d'expérience, ſervir de gouverneur à des jeunes gens de qualité.

Quant au premier article, je me ſuis toujours aſſez applaudi du bonheur que j'ai eu de faire quelque progrès dans la muſique pour laquelle on me flatte d'un goût aſſez délicat; & voici, mon cher pere, comme j'ai raiſonné.

La muſique eſt un art de peu de difficulté dans la pratique, c'eſt-à-dire, par-tout pays on trouve facilement à l'exercer; les hommes ſont faits de maniere qu'ils préférent aſſez ſouvent l'agréable à l'utile; il faut les prendre par leurs foibles & en profiter, quand on le peut faire ſans injuſtice; or, qu'y a-t-il de plus juſte que de tirer une contribution honnête de ſon travail? La muſique eſt donc de tous les talens que je puis avoir, non pas peut-être à la vérité celui qui me fait le plus d'honneur, mais au moins le plus ſûr quant à la facilité; car vous conviendrez qu'on ne s'ouvre pas toujours aiſément l'entrée des maiſons conſidérables; pendant qu'on cherche & qu'on ſe donne des mouvemens, il faut vivre; & la muſique peut toujours ſervir d'expectative.

Voilà la maniere dont j'ai conſidéré que la muſique pourroit m'être utile: voici pour le ſecond article qui regarde le poſte de ſecrétaire.

Comme je me ſuis déjà trouvé dans le cas, je connois à-peu-près les divers talens qui ſont néceſſaires dans cet emploi; un ſtyle clair & bien intelligible, beaucoup d'exactitude & de fidélité, de la prudence à manier les affaires qui peuvent être de notre reſſort, & par deſſus tout un ſecret inviolable; avec ces qualités on peut faire un bon ſecrétaire. Je puis me

flatter d'en poſſéder quelques-unes ; je travaille chaque jour a l'acquiſition des autres, & je n'épargnerai rien pour y réuſſir.

Enfin, quant au poſte de gouverneur d'un jeune ſeigneur ; je vous avoue naturellement que c'eſt l'état pour lequel je me ſens un peu de prédilection : vous allez d'abord être ſurpris ; différez s'il vous plaît un inſtant de décider.

Il ne faut pas que vous penſiez, mon cher pere, que je me ſois donné ſi parfaitement à la muſique, que j'aye négligé toute autre eſpece de travail ; la bonté qu'a eu Madame de Warens de m'accorder chez elle un aſyle, m'a procuré l'avantage de pouvoir employer mon tems utilement, & c'eſt ce que j'ai fait avec aſſez de ſoin juſqu'ici.

D'abord, je me ſuis fait un ſyſtême d'étude que j'ai diviſé en deux chefs principaux ; le premier comprend tout ce qui ſert à éclairer l'eſprit & l'orner de connoiſſances utiles & agréables ; l'autre renferme les moyens de former le cœur à la ſageſſe & à la vertu. Madame de Warens a la bonté de me fournir des livres, & j'ai tâché de faire le plus de progrès qu'il étoit poſſible & de diviſer mon tems de maniere que rien n'en reſtât inutile.

De plus ; tout le monde peut me rendre juſtice ſur ma conduite, je chéris les bonnes mœurs & je ne crois pas que perſonne ait rien à me reprocher de conſidérable contre leur pureté ; j'ai de la religion & je crains Dieu ; d'ailleurs ſujet à d'extrêmes foibleſſes, & rempli de défauts plus qu'aucun autre homme au monde, je ſens combien il y a de vices à corriger chez moi. Mais enfin les jeunes gens ſeroient heureux s'ils tomboient toujours entre les mains de perſonnes qui euſſent

autant que moi de haine pour le vice & d'amour pour la vertu.

Ainsi pour ce qui regarde les ſciences & les belles-lettres, je crois d'en ſavoir autant qu'il en faut pour l'inſtruction d'un gentilhomme, outre que ce n'eſt point préciſément l'office d'un gouverneur de donner les leçons; mais ſeulement d'avoir attention qu'elles ſe prennent avec fruit, & effectivement il eſt néceſſaire qu'il ſache ſur toutes les matieres plus que ſon éleve ne doit apprendre.

Je n'ai rien à répondre à l'objection qu'on me peut faire ſur l'irrégularité de ma conduite paſſée; comme elle n'eſt pas excuſable, je ne prétends pas l'excuſer: auſſi, mon cher pere, je vous ai dit d'abord que ce ne ſeroit que dans quelques années & avec plus d'expérience, que j'oſerois entreprendre de me charger de la conduite de quelqu'un. C'eſt que j'ai deſſein de me corriger entiérement & que j'eſpere d'y réuſſir.

Sur tout ce que je viens de dire, vous pourrez encore m'oppoſer que ce ne ſont point des établiſſemens ſolides, principalement quant au premier & troiſieme article; là-deſſus je vous prie de conſidérer que je ne vous les propoſe point comme tels, mais ſeulement comme les uniques reſſources où je puiſſe recourir dans la ſituation où je me trouve, en cas que les ſecours préſens vinſſent à me manquer; mais il eſt tems de vous développer mes véritables idées & d'en venir à la concluſion.

Vous n'ignorez pas, mon cher pere, les obligations infinies que j'ai à Madame de Warens; c'eſt ſa charité qui m'a tiré pluſieurs fois de la miſere, & qui s'eſt conſtamment attachée depuis huit ans à pourvoir à tous mes beſoins, & même bien

au-delà du néceſſaire. La bonté qu'elle a eue de me retirer dans ſa maiſon, de me fournir des livres, de me payer des maîtres, & par-deſſus tout ſes excellentes inſtructions & ſon exemple édifiant, m'ont procuré les moyens d'une heureuſe éducation, & de tourner au bien mes mœurs alors encore indéciſes; il n'eſt pas beſoin que je releve ici la grandeur de tous ces bienfaits, la ſimple expoſition que j'en fais à vos yeux ſuffit pour vous en faire ſentir tout le prix au premier coup-d'œil : jugez, mon cher pere, de tout ce qui doit ſe paſſer dans un cœur bien fait, en reconnoiſſance de tout cela; la mienne eſt ſans bornes; voyez juſqu'où s'étend mon bonheur, je n'ai de moyen pour la manifeſter que le ſeul qui peut me rendre parfaitement heureux.

J'ai donc deſſein de ſupplier Madame de Warens de vouloir bien agréer que je paſſe le reſte de mes jours auprès d'elle, & que je lui rende juſqu'à la fin de ma vie tous les ſervices qui ſeront en mon pouvoir; je veux lui faire goûter autant qu'il dépendra de moi par mon attachement à elle & par la ſageſſe & la régularité de ma conduite, les fruits des ſoins & des peines qu'elle s'eſt donné pour moi : ce n'eſt point une maniere frivole de lui témoigner ma reconnoiſſance; cette ſage & aimable Dame a des ſentimens aſſez beaux pour trouver de quoi ſe payer de ſes bienfaits par ſes bienfaits même, & par l'hommage continuel d'un cœur plein de zele, d'eſtime, d'attachement & de reſpect pour elle.

J'ai lieu d'eſpérer, mon cher pere, que vous approuverez ma réſolution & que vons la ſeconderez de tout votre pouvoir. Par-là toutes difficultés ſont levées; l'établiſſement eſt tout

fait, & affurément le plus folide & le plus heureux qui puiffe être au monde, puis qu'outre les avantages qui en réfultent en ma faveur, il eft fondé de part & d'autre fur la bonté du cœur & fur la vertu.

Au refte, je ne prétends pas trouver par-là un prétexte honnête de vivre dans la fainéantife & dans l'oifiveté; il eft vrai que le vide de mes occupations journalieres eft grand, mais je l'ai entiérement confacré à l'étude, & Madame de Warens pourra me rendre la juftice que j'ai fuivi affez réguliérement ce plan, & jufqu'à préfent elle ne s'eft plaint que de l'excès. Il n'eft pas à craindre que mon goût change; l'étude a un charme qui fait que quand on l'a une fois goûtée on ne peut plus s'en détacher, & d'autre part l'objet en eft fi beau, qu'il n'y a perfonne qui puiffe blâmer ceux qui font affez heureux pour y trouver du goût & pour s'en occuper.

Voilà, mon cher pere, l'expofition de mes vues, je vous fupplie très-humblement d'y donner votre approbation, d'écrire à Madame de Warens, & de vous employer auprès d'elle pour les faire réuffir; j'ai lieu d'efpérer que vos démarches ne feront pas infructueufes, & qu'elles tourneront à notre commune fatisfaction.

Je fuis, &c.



LETTRE IV.

Mon cher Pere,

Malgré les triſtes aſſurances que vous m'avez données que vous ne me regardiez plus pour votre fils, j'oſe encore recourir à vous, comme au meilleur de tous les peres, & quels que ſoient les juſtes ſujets de haine que vous devez avoir contre moi, le titre de fils malheureux & repentant les efface dans votre cœur, & la douleur vive & ſincere que je reſſens d'avoir ſi mal uſé de votre tendreſſe paternelle, me remet dans les droits que le ſang me donne auprès de vous; vous êtes toujours mon cher pere & quand je ne reſſentirois que le ſeul poids de mes fautes, je ſuis aſſez puni dès que je ſuis criminel. Mais hélas ! il eſt bien encore d'autres motifs qui feroient changer votre colere en une compaſſion légitime, ſi vous en étiez pleinement inſtruit. Les infortunes qui m'accablent depuis long-tems n'expient que trop les fautes dont je me ſens coupable, & s'il eſt vrai qu'elles ſont énormes, la pénitence les ſurpaſſe encore. Triſte ſort que celui d'avoir le cœur plein d'amertume & de n'oſer même exhaler ſa douleur par quelques ſoupirs ! Triſte ſort d'être abandonné d'un pere dont on auroit pu faire les délices & la conſolation ! mais plus triſte ſort de ſe voir forcé d'être à jamais ingrat & malheureux en même tems, & d'être obligé de traîner par toute la terre ſa miſere & ſes remords ! Vos yeux ſe chargeroient de larmes, ſi vous connoiſſiez à fond ma véritable ſituation, l'indignation feroit

bientôt

bientôt place à la pitié, & vous ne pourriez vous empêcher de ressentir quelque peine des malheurs dont je me vois accablé. Je n'aurois osé me donner la liberté de vous écrire si je n'y avois été forcé par une nécessité indispensable. J'ai long-tems balancé dans la crainte de vous offenser encore davantage; mais enfin j'ai cru que dans la triste situation où je me trouve, j'aurois été doublement coupable si je n'avois fait tous mes efforts pour obtenir de vous des secours qui me sont absolument nécessaires. Quoique j'aye à craindre un refus, je ne m'en flatte pas moins de quelque espérance; je n'ai point oublié que vous êtes bon pere, & je sais que vous êtes assez généreux pour faire du bien aux malheureux indépendamment des loix du sang & de la nature, qui ne s'effacent jamais dans les grandes ames. Enfin, mon cher pere, il faut vous l'avouer, je suis à Neufchâtel dans une misere à laquelle mon imprudence a donné lieu. Comme je n'avois d'autre talent que la musique, qui put me tirer d'affaire, je crus que je ferois bien de le mettre en usage si je le pouvois; & voyant bien que je n'en savois pas encore assez pour l'exercer dans des pays catholiques, je m'arrêtai à Lausanne où j'ai enseigné pendant quelques mois; d'où étant venu à Neufchâtel je me vis dans peu de tems par des gains assez considérables joints à une conduite fort réglée, en état d'acquitter quelques dettes que j'avois à Lausanne; mais étant sorti d'ici inconsidérément, après une longue suite d'aventures que je me réserve l'honneur de vous détailler de bouche, si vous voulez bien le permettre, je suis revenu; mais le chagrin que je puis dire sans vanité quemes écolieres conçurent de mon départ a bien

été payé à mon retour par les témoignages que j'en reçois qu'elles ne veulent plus recommencer; de façon que privé des fecours néceffaires, j'ai contracté ici quelques dettes qui m'empêchent d'en fortir avec honneur & qui m'obligent de recourir à vous.

Que ferois-je fi vous me refufiez? de quelle confufion ne ferois-je pas couvert? faudra-t-il après avoir fi long-tems vécu fans reproche malgré les viciffitudes d'une fortune inconftante, que je déshonore aujourd'hui mon nom par une indignité? Non, mon cher pere, j'en fuis fûr, vous ne le permettrez pas. Ne craignez pas que je vous faffe jamais une femblable priere; je puis enfin par le moyen d'une fcience que je cultive inceffamment, vivre fans le fecours d'autrui; je fens combien il pefe d'avoir obligation aux étrangers & je me vois enfin en état après des foucis continuels, de fubfifter par moi-même; je ne ramperai plus, ce métier eft indigne de moi; fi j'ai refufé plufieurs fois une fortune éclatante, c'eft que j'eftime mieux une obfcure liberté, qu'un efclavage brillant; mes fouhaits vont être accomplis & j'efpere que je vais bientôt jouir d'un fort doux & tranquille, fans dépendre que de moi-même, & d'un pere dont je veux toujours refpecter & fuivre les ordres.

Pour me voir en cet état il ne me manque que d'être hors d'ici où je me fuis témérairement engagé: j'attends ce dernier bienfait de votre main avec une entiere confiance.

Honorez-moi, mon cher pere, d'une réponfe de votre main; ce fera la premiere lettre que j'aurai reçue de vous dès ma fortie de Geneve; accordez-moi le plaifir de baifer au moins

ces chers caracteres; faites-moi la grace de vous hâter, car je suis dans une crise très-pressante. Mon adresse est ici jointe; vous devinerez aisément les raisons qui m'ont fait prendre un nom supposé; votre prudente discrétion ne vous permettra pas de rendre publique cette lettre, ni de la montrer à personne qu'à ma chere mere que j'assure de mes très-humbles respects, & que je supplie les larmes aux yeux de vouloir bien me pardonner mes fautes & me rendre sa chere tendresse. Pour vous, mon cher pere, je n'aurai jamais de repos que je n'aye mérité le retour de la vôtre, & je me flatte que ce jour viendra encore où vous vous ferez un vrai plaisir de m'avouer pour

MON CHER PERE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur & fils.



LETTRE V.

DE J. J. ROUSSEAU A SA TANTE.

J'AI reçu avant-hier la visite de Mlle. F..... F...... dont le triste sort me surprend d'autant plus, que je n'avois rien su jusqu'ici de tout ce qui la regardoit. Quoique je n'aye appris son histoire que de sa bouche, je ne doute pas, ma chere tante, que sa mauvaise conduite ne l'ait plongée dans l'état déplorable où elle se trouve. Cependant il convient d'empêcher, si l'on le

peut, qu'elle n'acheve de déshonorer fa famille & fon nom; & c'eft un foin qui vous regarde auffi en qualité de belle-mere. J'ai écrit à M. Jean F.... fon frere pour l'engager à venir ici, & tâcher de la retirer des horreurs où la mifere ne manquera pas de la jetter. Je crois, ma chere tante, que vous ferez bien & conformément aux fentimens que la charité, l'honneur & la religion doivent vous infpirer de joindre vos follicitations aux miennes, & même fans vouloir m'avifer de vous donner des leçons, je vous prie de le faire pour l'amour de moi; je crois que Dieu ne peut manquer de jetter un œil de faveur & de bonté fur de pareilles actions. Pour moi, dans l'état où je fuis moi-même, je n'ai pu rien faire que la foutenir par les confolations & les confeils d'un honnête homme, & je l'ai préfentée à Madame de Warens qui s'eft intéreffée pour elle à ma confidération, & qui a approuvé que je vous en écriviffe.

J'ai appris avec un vrai regret la mort de mon oncle Bernard. Dieu veuille lui donner dans l'autre monde le bien qu'il n'a pu trouver en celui-ci, & lui pardonner le peu de foin qu'il a eu de fes pupilles. Je vous prie d'en faire mes condoléances à ma tante Bernard à qui j'en écrirois volontiers; mais en vérité je fuis pardonnable dans l'abattement & la langueur où je fuis de ne pas remplir tous mes devoirs. S'il lui refte quelques manufcrits de feu mon oncle Bernard qu'elle ne fe foucie pas de conferver, elle peut me les envoyer ou me les garder; je tâcherai de trouver de quoi les payer ce qu'ils vaudront. Donnez-moi s'il vous plaît des nouvelles de mon pauvre pere; j'en fuis dans une véritable peine; il y a long-tems qu'il ne m'a écrit; je vous prie de l'affurer dans l'occafion

que le plus grand de mes regrets eſt de n'avoir pu jouir d'une ſanté qui m'eût permis de mettre à profit le peu de talens que je puis avoir ; aſſurément il auroit connu que je ſuis un bon & tendre fils. Dieu m'eſt témoin que je le dis du fond du cœur. Je ſuis redevable à Madame de Warens d'avoir toujours cultivé en moi avec ſoin, les ſentimens d'attachement & de reſpect qu'elle m'a toujours trouvé pour mon pere & pour toute ma vie. Je ſerois bien aiſe que vous euſſiez pour cette Dame les ſentimens dus à ſes hautes vertus & à ſon caractere excellent, & que vous lui ſuſſiez quelque gré d'avoir été dans tous les tems ma bienfaitrice & ma mere.

Je vous prie auſſi ma chere tante, de vouloir aſſurer de mes reſpects & de mon ſincere attachement ma tante Gonceut, quand vous ſerez à portée de la voir ; mes ſalutations auſſi à mon oncle David. Ayez la bonté de me donner de vos nouvelles, & de m'inſtruire de l'état de votre ſanté, & du ſuccès de vos démarches auprès de M. F.....



LETTRE VI.

A MADEMOISELLE......

Je ſuis très-ſenſible à la bonté que veut bien avoir Madame de W***. de ſe reſſouvenir encore de moi. Cette nouvelle m'a donné une conſolation que je ne ſaurois vous exprimer ; & je vous proteſte que jamais rien ne m'a plus violemment affligé que d'avoir encouru ſa diſgrace. J'ai eu déjà l'honneur

de vous dire, Mademoiselle, que j'ignorois les fautes qui avoient pu me rendre coupable à ses yeux, mais jusqu'ici la crainte de lui déplaire m'a empêché de prendre la liberté de lui écrire pour me justifier ou du moins pour obtenir par mes soumissions, un pardon qui seroit dû à ma profonde douleur, quand même j'aurois commis les plus grands crimes. Aujourd'hui, Mademoiselle, si vous voulez bien vous employer pour moi, l'occasion est favorable, & à votre sollicitation elle m'accordera sans doute la permission de lui écrire; car c'est une hardiesse que je n'oserois prendre de moi-même. C'étoit me faire injure que demander si je voulois qu'elle fût mon adresse; puis-je avoir rien de caché pour une personne à qui je dois tout? Je ne mange pas un morceau de pain que je ne reçoive d'elle; sans les soins de cette charitable Dame, je serois peut-être déjà mort de faim, & si j'ai vécu jusqu'à présent, c'est aux dépens d'une science qu'elle m'a procurée. Hâtez-vous donc Mademoiselle je vous en supplie; intercédez pour moi, & tâchez de m'obtenir la permission de me justifier.

J'ai bien reçu votre lettre datée du 21 Novembre adressée à Lausanne. J'avois donné de bons ordres, & elle me fut envoyée sur-le-champ. L'aimable Demoiselle de G***. est toujours dans mon cœur & je brûle d'impatience de recevoir de ses nouvelles; faites-moi le plaisir de lui demander au cas qu'elle soit encore à Anneci, si elle agréeroit une lettre de ma main. Comme j'ai ordre de m'informer de M. Venture, je serois fort aise d'apprendre où il est actuellement; il a eu grand tort de ne point écrire à M. son pere, qui est fort en peine de lui; j'ai promis de donner de ses nouvelles dès que j'en saurois

moi-même. Si cela ne vous fait pas de la peine, accordez-moi la grace de me dire s'il est toujours à Anneci, & son adresse à-peu-près. Comme j'ai beaucoup travaillé depuis mon départ d'auprès de vous, si vous agréez pour vous désennuyer que je vous envoye quelques-unes de mes pieces, je le ferai avec joie; toutefois sous le sceau du secret, car je n'ai pas encore assez de vanité pour vouloir porter le nom d'Auteur: il faut auparavant que je sois parvenu à un degré qui puisse me faire soutenir ce titre avec honneur. Ce que je vous offre c'est pour vous dédommager en quelque sorte de la compôte qui n'est pas encore mangeable. Passons à votre dernier article qui est le plus important. Je commencerai par vous dire qu'il n'étoit point nécessaire de préambule pour me faire agréer vos sages avis; je les recevrai toujours de bonne part & avec beaucoup de respect & je tâcherai d'en profiter. Quant à celui-ci que vous me donnez, soyez persuadée, Mademoiselle, que ma religion est profondément gravée dans mon ame & que rien n'est capable de l'en effacer. Je ne veux pas ici me donner beaucoup de gloire de la constance avec laquelle j'ai refusé de retourner chez moi. Je n'aime pas prôner des dehors de piété qui souvent trompent les yeux, & ont de tout autres motifs que ceux qui se montrent en apparence. Enfin, Mademoiselle, ce n'est pas par divertissement que j'ai changé de nom & de patrie, & que je risque à chaque instant d'être regardé comme un fourbe & peut-être un espion. Finissons une trop longue lettre; c'est assez vous ennuyer; je vous prie de vouloir bien m'honorer d'une prompte réponse, parce que je ne ferai peut-être pas long séjour ici. Mes affaires y sont dans une fort mauvaise

crise. Je suis déjà fort endetté & je n'ai qu'une seule écoliere. Tout est en campagne ; je ne sais comment sortir ; je ne sais comment rester ; parce que je ne sais point faire de bassesses. Gardez-vous de rien dire de ceci à Madame de W***. J'aimerois mieux la mort, qu'elle crût que je suis dans la moindre indigence, & vous-même tâchez de l'oublier, car je me repens de vous l'avoir dit. Adieu, Mademoiselle, je suis toujours avec autant d'estime que de reconnoissance.

LETTRE VII.

A M. . . . . .

MADAME de Warens m'a fait l'honneur de me communiquer la réponse que vous avez pris la peine de lui faire, & celle que vous avez reçue de M. de Mably à mon sujet. J'ai admiré avec une vive reconnoissance les marques de cet empressement de votre part à faire du bien qui caractérise les cœurs vraiment généreux ; ma sensibilité n'a pas sans doute de quoi mériter beaucoup votre attention, mais vous voudrez du moins bien permettre à mon zele de vous assurer que vous ne sauriez, Monsieur, porter vos bontés à mon égard au-delà de ma reconnoissance ; je vous en dois beaucoup, Monsieur, pour le bien que l'excès de votre indulgence vous a fait avancer en ma faveur : il est vrai que j'ai tâché de répondre aux soins que Madame de Warens, ma très-chere maman, a bien voulu prendre pour me pousser dans les belles connoissances ; mais les

les principes dont je fais profession, m'ont souvent fait négliger la culture des talens de l'esprit, en faveur de celle des sentimens du cœur, & j'ai bien plus ambitionné de penser juste que de savoir beaucoup. Je ferai cependant, Monsieur, même à cet égard, les plus puissans efforts pour soutenir l'opinion avantageuse que vous avez voulu donner de moi, & c'est en ce sens que je regarde tout le bien que vous avez dit, comme une exhortation polie de remplir de mon mieux l'engagement honorable que vous avez daigné contracter en mon nom. M. de Mably demande les conditions sous lesquelles je pourrai me charger de l'éducation de ses fils.

Permettez-moi, Monsieur, de vous rappeller, à cet égard, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de vive-voix. Je suis peu sensible à l'intérêt, mais je le suis beaucoup aux attentions: un honnête homme, maltraité de la fortune, & qui se fait un amour de ses devoirs, peut raisonnablement l'espérer, & je me tiendrai toujours dédommagé, selon mon goût, quand on voudra suppléer par des égards à la médiocrité des appointemens. Cependant, Monsieur, comme le désintéressement ne doit pas être imprudent, vous sentez qu'un homme qui veut s'appliquer à l'éducation des jeunes gens avec tout le goût & toute l'attention nécessaire, pour avoir lieu d'espérer un heureux succès, ne doit pas être distrait par l'inquiétude des besoins. Généralement il seroit ridicule de penser qu'un homme dont le cœur est flétri par la misere ou par des traitemens très-durs, puisse inspirer à ses éleves des sentimens de noblesse & de générosité. C'est l'intérêt des peres que les précepteurs ou les gouverneurs de leurs enfans ne soient pas dans une

pareille ſituation; & de leur part, les enfans n'auroient garde de reſpecter un maître que ſon mauvais équipage, ou une vile ſujétion rendroient mépriſable à leurs yeux. Pardon, Monſieur; les longueurs de mes détails vont juſqu'à l'indiſcrétion. Mais comme je me propoſe de remplir mes devoirs avec toute l'attention, tout le zele, & toute la probité dont je ſuis capable, j'ai droit d'eſpérer auſſi qu'on ne me refuſera pas un peu de conſidération, & une honnête liberté, comme je ſouhaite auſſi qu'on m'en accorde les privileges. Quant à l'appointement, je vous ſupplie, Monſieur, de vouloir régler cela vous-même, & je vous proteſte d'avance, que je m'en tiendrai avec joie à tout ce que vous aurez conclu. Si vous ne le voulez point; je m'en rapporterai volontiers à M. de Mably lui-même, & je n'ai point de répugnance à lui laiſſer éprouver pendant quelque tems. M. de Mably pourra même, s'il le juge à propos, renvoyer le diſcours de cet article, juſqu'à ce que j'aye l'honneur d'être aſſez connu de lui pour être aſſuré que ſes bontés ne ſeront pas mal employées; ce qui me fait quelque peine, c'eſt que le nombre des éleves pourroit nuire. Il ſeroit à ſouhaiter que je ne fuſſe pas contraint de partager mes ſoins entre un ſi grand nombre d'éleves; l'homme le plus attentif a peine à en ſuivre un ſeul dans tous les détails où il importe d'entrer, pour s'aſſurer d'une belle éducation; j'admire l'heureuſe facilité de ceux qui peuvent en former beaucoup plus à la fois, ſans oſer m'en promettre autant de ma part. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je n'épargnerai rien pour y réuſſir. A l'égard de l'aîné; puiſqu'on lui connoît déjà de ſi favorables diſpoſitions, j'oſe me flatter d'avance, qu'il ne ſortira point de mes mains

sans m'égaler en sentimens, & me surpasser en lumieres. Ce n'est pas beaucoup promettre : mais je ne puis mesurer mes engagemens qu'à mes forces. Le surplus dépendra de lui.

Il est tems de cesser de vous fatiguer. Daignez, Monsieur, continuer de m'honorer de vos bontés & agréer le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE VIII.

Vous voilà donc, Monsieur, déserteur du monde & de ses plaisirs; c'est, à votre âge & dans votre situation, une métamorphose bien étonnante. Quand un homme de vingt-deux ans, galant, aimable, poli, spirituel comme vous l'êtes, & d'ailleurs point rebuté de la fortune, se détermine à la retraite par simple goût, & sans y être excité par quelque mauvais succès dans ses affaires ou dans ses plaisirs, on peut s'assurer qu'un fruit si précieux du bon sens & de la réflexion n'amenera point après lui de dégoût ni de repentir. Fondé sur cette assurance, j'ose vous faire sur votre retraite, un compliment qui ne vous sera pas répété par bien des gens; je vous en félicite. Sans vouloir trop relever ce qu'il y a de grand & peut-être d'héroïque dans votre résolution, je vous dirai franchement que j'ai souvent regretté qu'un esprit aussi juste & une ame aussi belle que la vôtre, ne fussent faits que pour la galanterie, les cartes & le vin de Champagne; vous étiez né, mon très-cher Monsieur, pour une meilleure occupation; le goût paſ-

ſionné, mais délicat qui vous entraîne vers les plaiſirs, vous a bientôt fait démêler la fadeur des plus brillans; vous éprouverez avec étonnement que les plus ſimples & les plus modeſtes n'en ont ni moins d'attraits, ni moins de vivacité. Vous connoiſſez déſormais les hommes; vous n'avez plus beſoin de les tant voir pour apprendre à les mépriſer; il ſera bon maintenant que vous vous conſultiez un peu pour ſavoir à votre tour quelle opinion vous devez avoir de vous-même. Ainſi, en même tems que vous eſſayerez d'un autre genre de vie, vous ferez en même tems ſur votre intérieur un petit examen dont le fruit ne ſera pas inutile à votre tranquillité.

Monſieur, que vous donnaſſiez dans l'excès, c'eſt ce que je ne voudrois pas ſans ménagement. Vous n'avez pas ſans doute abſolument renoncé à la ſociété, ni au commerce des hommes; comme vous vous êtes déterminé de pur choix, & ſans qu'aucun fâcheux revers vous y ait contraint, vous n'aurez garde d'épouſer les fureurs atrabilaires des miſanthropes, ennemis mortels du genre-humain; permis à vous de le mépriſer, à la bonne heure, vous ne ferez pas le ſeul; mais vous devez l'aimer toujours : les hommes, quoiqu'on diſe, ſont nos freres, en dépit de nous & d'eux; freres fort durs à la vérité, mais nous n'en ſommes pas moins obligés de remplir à leur égard tous les devoirs qui nous ſont impoſés. A cela près, il faut avouer qu'on ne peut ſe diſpenſer de porter la lanterne dans la quantité pour s'établir un commerce & des liaiſons, & quand malheureuſement la lanterne ne montre rien, c'eſt bien une néceſſité de traiter avec ſoi-même & de ſe prendre, faute d'autre, pour ami & pour confident.

Mais ce confident, & cet ami, il faut auſſi un peu le connoître & ſavoir comment & juſqu'à quel point on peut ſe fier à lui ; car ſouvent l'apparence nous trompe , même juſques ſur nous-mêmes ; or le tumulte des villes, & le fracas du grand monde ne ſont gueres propres à cet examen. Les diſtractions des objets extérieurs y ſont trop longues & trop fréquentes; on ne peut y jouir d'un peu de ſolitude & de tranquillité. Sauvons-nous à la campagne; allons-y chercher un repos & un contentement que nous n'avons pu trouver au milieu des aſſemblées & des divertiſſemens; eſſayons de ce nouveau genre de vie; goûtons un peu de ces plaiſirs paiſibles, douceur dont Horace, fin connoiſſeur s'il en fut, faiſoit un ſi grand cas. Voilà, Monſieur, comment je ſoupçonne que vous avez raiſonné.



LETTRE IX.

MONSIEUR,

DAIGNEREZ-VOUS bien encore me recevoir en grace, après une auſſi indigne négligence que la mienne? J'en ſens toute la turpitude, & je vous en demande pardon de tout mon cœur. A le bien prendre cependant, quand je vous offenſe par mes retards déplacés, je vous trouve encore le plus heureux des deux. Vous exercez à mon égard la plus douce de toutes les vertus de l'amitié, l'indulgence; & vous goûtez le plaiſir de remplir les devoirs d'un parfait ami, tandis que je n'ai que de

la honte & des reproches à me faire ſur l'irrégularité de mes procédés envers vous. Vous devez du moins comprendre par-là que je ne cherche point de détour pour me diſculper. J'aime mieux devoir uniquement mon pardon à votre bonté que de chercher à m'excuſer par de mauvais ſubterfuges. Ordonnez ce que le cœur vous dictera, du coupable & du châtiment ; vous ſerez obéi. Je n'excepte qu'un ſeul genre de peine qu'il me ſeroit impoſſible de ſupporter; c'eſt le refroidiſſement de votre amitié. Conſervez-la moi toute entiere, je vous en prie, & ſouvenez-vous que je ſerai toujours votre tendre ami, quand même je me rendrois indigne que vous fuſſiez le mien.

Vous trouverez ici incluſe la lettre de remercîment que vous fait la très-chere Maman. Si elle a tardé trop à vous répondre, comptez qu'elle ne vous en dit pas la véritable raiſon. Je ſais qu'elle avoit des vues dont ſa ſituation préſente la contraint de renvoyer l'effet à un meilleur tems ; ce que je ne vous dirois pas ſi je n'avois lieu de craindre que vous n'attribuaſſiez à l'impoliteſſe un retardement qui, de ſa part, avoit aſſurément bien une autre ſource.

Il faut maintenant vous parler de votre charmante piece. Si vous faites de pareils eſſais, que devons-nous attendre de vos ouvrages? Continuez, mon cher ami, la carriere brillante que vous venez d'ouvrir; cultivez toujours l'élégance de votre goût par la connoiſſance des bonnes regles ; vous ne ſauriez manquer d'aller loin avec de pareilles diſpoſitions. Vous voulez, moi, que je vous corrige! croyez-moi, il me conviendroit mieux de faire encore ſous vous quelques thêmes, que de vous donner des leçons. Non que je veuille vous aſſurer que

votre cantate ſoit entiérement ſans défauts ; mon amitié abhorre une baſſe flatterie, juſqu'à tel point que j'aime mieux donner dans l'excès oppoſé que d'affoiblir le moins du monde la rigueur de la ſincérité ; quoique peut-être j'aye auſſi de ma part quelque choſe à vous pardonner à cet égard. Nous avons le regret de ne pouvoir mettre cette cantate en exécution faute de violoncelle, & Maman a même eu celui de ne pouvoir chanter autant qu'elle auroit ſouhaité, à cauſe de ſes incommodités continuelles : actuellement elle a une fievre habituelle, des vomiſſemens fréquens & une enflure dans les jambes qui s'opiniâtre à ne nous rien préſager de bon.

Maman m'a engagé de copier la mienne pour vous l'envoyer, puiſque vous avez paru en avoir quelque envie ; mais ayant égaré l'adreſſe que vous m'aviez envoyée pour les paquets à envoyer, je ſuis contraint d'attendre que vous me l'ayez indiquée une ſeconde fois ; ce que je vous prie de faire au plutôt. La cantate étant prête à partir, j'y joindrai volontiers deux ou trois exemplaires du Verger, qui me reſtent encore, ſi vous êtes à portée d'en faire cadeau à quelque ami.

Je vous prie de vouloir faire mes complimens à M. l'Abbé Borlin. Vous pourrez auſſi le reſſouvenir, ſi vous le jugez bon, qu'il a une cantate & un autre chiffon de muſique à moi. L'aventure de la Châronne me fait craindre que le bon Monſieur ne ſoit ſujet à égarer ce qu'on lui remet. S'il vous les rend, je vous prie de ne me les renvoyer qu'après en avoir fait uſage auſſi long-tems qu'il vous plaira.

Vous ſavez ſans doute que les affaires vont très-mal en Hongrie, mais vous ignorez peut-être que M. Bouvier le fils y a été tué ; nous ne le ſavons que d'hier.

LETTRE X.

A MADEMOISELLE.....

JE me fuis expofé au danger de vous revoir, & votre vue a trop juftifié mes craintes en rouvrant toutes les plaies de mon cœur. J'ai achevé de perdre auprès de vous le peu de raifon qui me reftoit, & je fens que dans l'état où vous m'avez réduit je ne fuis plus bon à rien qu'à vous adorer. Mon mal eft d'autant plus trifte que je n'ai ni l'efpérance, ni la volonté d'en guérir, & qu'au rifque de tout ce qu'il en peut arriver il faut vous aimer éternellement. Je comprends, Mademoifelle, qu'il n'y a de votre part à efpérer aucun retour; je fuis un jeune homme fans fortune; je n'ai qu'un cœur à vous offrir, & ce cœur tout plein de feu, de fentimens & de délicateffe qu'il puiffe être n'eft pas fans doute un préfent digne d'être reçu de vous. Je fens cependant, dans un fonds inépuifable de tendreffe, dans un caractere toujours vif & toujours conftant, des reffources pour le bonheur qui devroient, auprès d'une maîtreffe un peu fenfible, être comptés pour quelque chofe en dédommagement des biens & de la figure qui me manquent. Mais quoi! vous m'avez traité avec une dureté incroyable, & s'il vous eft arrivé d'avoir pour moi quelque efpece de complaifance, vous me l'avez enfuite fait acheter fi cher, que je jurerois bien que vous n'avez eu d'autres vues que de me tourmenter. Tout cela me défefpere fans m'étonner, & je trouve affez dans

dans tous mes défauts de quoi justifier votre insensibilité pour moi : mais ne croyez pas que je vous taxe d'être insensible en effet? Non, votre cœur n'est pas moins fait pour l'amour que votre visage. Mon désespoir est que ce n'est pas moi qui devois le toucher. Je sais de science certaine que vous avez eu des liaisons; je sais même le nom de cet heureux mortel qui trouva l'art de se faire écouter; & pour vous donner une idée de ma façon de penser, c'est que l'ayant appris par hasard, sans le rechercher, mon respect pour vous, ne me permettra jamais de vouloir savoir autre chose de votre conduite que ce qu'il vous plaira de m'en apprendre vous-même. En un mot; si je vous ai dit que vous ne seriez jamais religieuse, c'est que je connoissois que vous n'étiez en aucun sens faite pour l'être; & si comme amant passionné, je regarde avec horreur cette pernicieuse résolution; comme ami sincere & comme honnête homme, je ne vous conseillerai jamais de prêter votre consentement aux vues qu'on a sur vous à cet égard; parce qu'ayant certainement une vocation toute opposée, vous ne feriez que vous préparer des regrets superflus & de longs repentirs. Je vous le dis, comme je le pense au fond de mon ame & sans écouter mes propres intérêts. Si je pensois autrement je vous le dirois de même; & voyant que je ne puis être heureux personnellement, je trouverois du moins mon bonheur dans le vôtre. J'ose vous assurer que vous me trouverez en tout la même droiture & la même délicatesse; & quelque tendre & quelque passionné que je sois, j'ose vous assurer que je fais profession d'être encore plus honnête homme. Hélas! Si vous vouliez m'écouter; j'ose dire que je vous ferois connoître

la véritable félicité ; perſonne ne ſauroit mieux la ſentir que moi, & j'oſe croire que perſonne ne la ſauroit mieux faire éprouver : Dieux ! Si j'avois pu parvenir à cette charmante poſſeſſion, j'en ſerois mort aſſurément, & comment trouver aſſez de reſſource dans l'ame pour réſiſter à ce torrent de plaiſirs? Mais ſi l'amour avoit fait un miracle & qu'il m'eût conſervé la vie, quelque ardeur qui ſoit dans mon cœur, je ſens qu'il l'auroit encore redoublée ! Et pour m'empêcher d'expirer au milieu de mon bonheur, il auroit à chaque inſtant porté de nouveaux feux dans mon ſang : cette ſeule penſée le fait bouillonner ; je ne puis réſiſter aux pieges d'une chimere ſéduiſante ; votre charmante image me ſuit par-tout ; je ne puis m'en défaire même en m'y livrant ; elle me pourſuit juſques pendant mon ſommeil ; elle agite mon cœur & mes eſprits ; elle conſume mon tempérament, & je ſens en un mot, que vous me tuez malgré vous-même & que quelque cruauté que vous ayez pour moi, mon ſort eſt de mourir d'amour pour vous. Soit cruauté réelle, ſoit bonté imaginaire, le ſort de mon amour eſt toujours de me faire mourir. Mais hélas ! en me plaignant de mes tourmens je m'en prépare de nouveaux ; je ne puis penſer à mon amour ſans que mon cœur & mon imagination s'échauffent, & quelque réſolution que je faſſe de vous obéir en commençant mes lettres, je me ſens enſuite emporté au-delà de ce que vous exigez de moi. Auriez-vous la dureté de m'en punir ? Le ciel pardonne les fautes involontaires, ne ſoyez pas plus ſévere que lui & comptez pour quelque choſe l'excès d'un penchant invincible, qui me conduit malgré moi bien plus loin que je ne veux, ſi loin même, que s'il étoit en mon pouvoir

de posséder une minute mon adorable reine, sous la condition d'être pendu un quart-d'heure après, j'accepterois cette offre avec plus de joie que celle du trône de l'univers. Après cela je n'ai plus rien à vous dire; il faudroit que vous fussiez un monstre de barbarie pour me refuser au moins un peu de pitié.

L'ambition ni la fumée ne touchent point un cœur comme le mien; j'avois résolu de passer le reste de mes jours en philosophe dans une retraite qui s'offroit à moi; vous avez détruit tous ces beaux projets; j'ai senti qu'il m'étoit impossible de vivre éloigné de vous, & pour me procurer les moyens de m'en rapprocher, je tente un voyage & des projets que mon malheur ordinaire empêchera sans doute de réussir. Mais puisque je suis destiné à me bercer de chimeres, il faut du moins me livrer aux plus agréables, c'est-à-dire, à celles qui vous ont pour objet; daignez, Mademoiselle, donner quelque marque de bonté à un amant passionné, qui n'a commis d'autre crime envers vous que de vous trouver trop aimable; donnez-moi une adresse & permettez que je vous en donne une pour les lettres que j'aurai l'honneur de vous écrire, & pour les réponses que vous voudrez bien me faire : en un mot laissez-moi par pitié quelque raison d'espérance, quand ce ne seroit que pour calmer les folies dont je suis capable.

Ne me condamnez plus pendant mon séjour ici à vous voir si rarement; je n'y saurois tenir; accordez-moi du moins dans les intervalles la consolation de vous écrire & de recevoir de vos nouvelles, autrement, je viendrai plus souvent au risque de tout ce qui en pourra arriver. Je suis logé chez la Veuve Petit, en rue Genti à l'épée royale.

REPONSE

Au Mémoire anonyme, intitulé : Si le monde que nous habitons eſt une ſphere, &c. *inſéré dans le Mercure de Juillet, p.* 1514.

MONSIEUR,

ATTIRÉ par le titre de votre mémoire, je l'ai lu avec toute l'avidité d'un homme qui, depuis pluſieurs années, attendoit impatiemment avec toute l'Europe le réſultat de ces fameux voyages entrepris par pluſieurs membres de l'Académie royale des ſciences, ſous les auſpices du plus magnifique de tous les Rois. J'avouerai franchement, Monſieur, que j'ai eu quelque regret de voir que ce que j'avois pris pour le précis des obſervations de ces grands hommes, n'étoit effectivement qu'une conjecture haſardée, peut-être, un peu hors de propos. Je ne prétends pas pour cela avilir ce que votre mémoire contient d'ingénieux : mais vous permettrez, Monſieur, que je me prévale du même privilege que vous vous êtes accordé, & dont ſelon vous, tout homme doit être en poſſeſſion, qui eſt de dire librement ſa penſée ſur le ſujet dont il s'agit.

D'abord, il me paroît que vous avez choiſi le tems le moins convenable pour faire part au public de votre ſentiment. Vous nous aſſurez, Monſieur, que vous n'avez point eu en vue de ternir la gloire de MM. les Académiciens obſervateurs, ni diminuer le prix de la généroſité du Roi. Je ſuis aſſurément

très-porté à justifier votre cœur sur cet article, & il paroît aussi par la lecture de votre mémoire, qu'en effet des sentimens si bas sont très-éloignés de votre pensée : cependant vous conviendrez, Monsieur, que si vous aviez en effet tranché la difficulté, & que vous eussiez fait voir que la figure de la terre n'est point cause de la variation qu'on a trouvée dans la mesure de différens degrés de latitude, tout le prix des soins & des fatigues de ces Messieurs, les frais qu'il en a coûté & la gloire qui en doit être le fruit, seroient bien près d'être anéantis dans l'opinion publique. Je ne prétends pas pour cela, Monsieur, que vous ayez dû déguiser ou cacher aux hommes la vérité quand vous avez cru la trouver, par des considérations particulieres; je parlerois contre mes principes les plus chers. La vérité est si précieuse à mon cœur, que je ne fais entrer nul autre avantage en comparaison avec elle. Mais, Monsieur, il n'étoit ici question que de retarder votre mémoire de quelques mois, ou plutôt de l'avancer de quelques années. Alors vous auriez pu, avec bienséance, user de la liberté qu'ont tous les hommes de dire ce qu'ils pensent sur certaines matieres, & il eût sans doute été bien doux pour vous, si vous eussiez rencontré juste, d'avoir évité au Roi la dépense de deux si longs voyages, & à ces Messieurs les peines qu'ils ont souffertes & les dangers qu'ils ont essuyés. Mais aujourd'hui que les voici de retour, avant qu'être au fait des observations qu'ils ont faites, des conséquences qu'ils en ont tirées; en un mot avant que d'avoir vu leurs relations & leurs découvertes, il paroît, Monsieur, que vous deviez moins vous hâter de proposer vos objections, qui, plus elles auroient de force,

plus auſſi ſeroient propres à ralentir l'empreſſement & la reconnoiſſance du public, & à priver ces Meſſieurs de la gloire légitimement due à leurs travaux.

Il eſt queſtion de ſavoir ſi la terre eſt ſphérique ou non. Fondé ſur quelques argumens vous vous décidez pour l'affirmative. Autant que je ſuis capable de porter mon jugement ſur ces matieres, vos raiſonnemens ont de la ſolidité. La conſéquence cependant, ne m'en paroît pas invinciblement néceſſaire.

En premier lieu, l'autorité dont vous fortifiez votre cauſe, en vous aſſociant avec les anciens, eſt bien foible, à mon avis. Je crois que la prééminence qu'ils ont très-juſtement conſervée ſur les modernes en fait de poéſie & d'éloquence, ne s'étend pas juſqu'à la phyſique & l'aſtronomie, & je doute qu'on oſât mettre Ariſtote & Ptolémée en comparaiſon avec le Chevalier Newton & M. Caſſini : ainſi, Monſieur, ne vous flattez pas de tirer un grand avantage de leur appui : on peut croire ſans offenſer la mémoire de ces grands hommes qu'il a échappé quelque choſe à leurs lumieres : deſtitués, comme ils ont été, des expériences & des inſtrumens néceſſaires, ils n'ont pas dû prétendre à la gloire d'avoir tout connu ; & ſi l'on met leur diſette en comparaiſon avec les ſecours dont nous jouiſſons aujourd'hui, on verra que leur opinion ne doit pas être d'un grand poids contre le ſentiment des modernes ; je dis des modernes en général, parce qu'en effet vous les raſſemblez tous contre vous, en vous déclarant contre les deux nations qui tiennent ſans contredit le premier rang dans les ſciences dont il s'agit : car vous avez en tête les François

d'une part, & les Anglois de l'autre, lesquels, à la vérité, ne s'accordent pas entr'eux sur la figure de la terre, mais qui se réunissent en ce point de nier sa sphéricité. En vérité, Monsieur, si la gloire de vaincre augmente à proportion du nombre & de la valeur des adversaires, votre victoire, si vous la remportez, sera accompagnée d'un triomphe bien flatteur.

Votre premiere preuve tirée de la tendance égale des eaux vers leur centre de gravité, me paroît avoir beaucoup de force, & j'avoue de bonne foi que je n'y sais pas de réponse satisfaisante. En effet, s'il est vrai que la superficie de la mer soit sphérique, il faudra nécessairement, ou que le globe entier suive la même figure, ou bien que les terres des rivages soient horriblement escarpées dans les lieux de leurs alongemens. D'ailleurs (& je m'étonne que ceci vous ait échappé), on ne pourroit concevoir que le cours des rivieres pût tendre de l'équateur vers les pôles, suivant l'hypothese de M. Cassini : celle de M. Newton seroit aussi sujette aux mêmes inconvéniens; mais dans un sens contraire : c'est-à-dire, des lieux bas vers les parties plus élevées, principalement aux environs des cercles polaires & dans les régions froides où l'élévation deviendroit plus sensible : cependant, l'expérience nous apprend qu'il y a quantité de rivieres qui suivent cette direction.

Que pourroit-on répondre à de si fortes instances ? Je n'en sais rien du tout. Remarquez cependant, Monsieur, que votre démonstration, ou celle du P. Tacquet, est fondée sur ce principe, que toutes les parties de la masse terraquée tendent par leur pesanteur vers un centre commun qui n'est qu'un point,

& n'a par conféquent aucune longueur ; & fans doute il n'étoit pas probable qu'un axiome fi évident & qui fait le fondement de deux parties confidérables des mathématiques , pût devenir fujet à être contefté; mais quand il s'agira de concilier des démonftrations contradictoires avec des faits affurés, que ne pourra-t-on point contefter ? J'ai vu dans la préface des Elémens d'aftronomie de M. Fizes, profeffeur en mathématiques de Montpellier, un raifonnement qui tend à montrer que dans l'hypothefe de Copernic, & fuivant les principes de la pefanteur établis par Defcartes , il s'enfuivroit que le centre de gravité de chaque partie de la terre, devroit être , non pas le centre commun du globe, mais la portion de l'axe qui répondroit perpendiculairement à cette partie, & que par conféquent la figure de la terre fe trouveroit cylindrique. Je n'ai garde affurément de vouloir foutenir un fi étonnant paradoxe , lequel pris à la rigueur, eft évidemment faux : mais qui nous répondra que la terre une fois démontrée oblongue par des conftantes obfervations , quelque phyficien plus fubtile & plus hardi que moi n'adopteroit pas quelqu'hypothefe approchante ? Car enfin , diroit-il, c'eft une néceffité en phyfique que ce qui doit être fe trouve d'accord avec ce qui eft.

Mais ne chicanons point; je veux accorder votre premier argument. Vous avez démontré que la fuperficie de la mer, & par conféquent celle de la terre doit être fphérique; fi par l'expérience je démontrois qu'elle ne l'eft point, tout votre raifonnement pourroit-il détruire la force de ma conféquence? Suppofons pour un moment que cent épreuves exactes & réitérées vinffent à nous convaincre qu'un degré de latitude a conftamment

tamment plus de longueur à mesure qu'on approche de l'équateur ; ferai-je moins en droit d'en conclure à mon tour : donc la terre est effectivement plus courbée vers les pôles que vers l'équateur : donc elle s'alonge en cé sens-là : donc c'est un sphéroïde ? Ma démonstration fondée sur les opérations les plus fidelles de la géométrie seroit-elle moins évidente que la vôtre établie sur un principe universellement accordé ? Où les faits parlent, n'est-ce pas au raisonnement à se taire ? Or, c'est pour constater le fait en question, que plusieurs membres de l'Académie ont entrepris les voyages du Nord & du Pérou : c'est donc à l'Académie à en décider, & votre argument n'aura point de force contre sa décision.

Pour éluder d'avance une conclusion dont vous sentez la nécessité, vous tâchez de jetter de l'incertitude sur les opérations faites en divers lieux & à plusieurs reprises par MM. Picart, de la Hire & Cassini, pour tracer la fameuse méridienne qui traverse la France, lesquelles donnerent lieu à M. Cassini de soupçonner le premier de l'irrégularité dans la rondeur du globe, quand il se fut assuré que les degrés mesurés vers le septentrion avoient quelque longueur de moins que ceux qui s'avançoient vers le midi.

Vous distinguez deux manieres de considérer la surface de la terre ; vue de loin, comme par exemple depuis la lune, vous l'établissez sphérique : mais regardée de près, elle ne vous paroît plus telle, à cause de ses inégalités : car, dites-vous, les rayons tirés du centre au sommet des plus hautes montagnes ne seront pas égaux à ceux qui seront bornés à la superficie de la mer ; ainsi les arcs de cercle, quoique proportion-

nels entr'eux, étant inégaux ſuivant l'inégalité des rayons, il ſe peut très-bien que les différences qu'on a trouvées entre les degrés meſurés, quoique avec toute l'exactitude & la préciſion dont l'attention humaine eſt capable, viennent des différentes élévations ſur leſquelles ils ont été pris, leſquelles ont dû donner des arcs inégaux en grandeur, quoiqu'égales portions de leurs cercles reſpectifs.

J'ai deux choſes à répondre à cela. En premier lieu, Monſieur, je ne crois point que la ſeule inégalité des hauteurs ſur leſquelles on a fait les obſervations, ait ſuffi pour donner des différences bien ſenſibles dans la meſure des degrés. Pour s'en convaincre, il faut conſidérer que ſuivant le ſentiment commun des géographes, les plus hautes montagnes ne ſont non plus capables d'altérer la figure de la terre, ſphérique ou autre, que quelques grains de ſable ou de gravier ſur une boule de deux ou trois pieds de diametre. En effet on convient généralement aujourd'hui qu'il n'y a point de montagne qui ait une lieue perpendiculaire ſur la ſurface de la terre; une lieue cependant ne feroit pas grand'choſe, en comparaiſon d'un circuit de 8 ou 9000. Quant à la hauteur de la ſurface de la terre même par deſſus celle de la mer, & derechef de la mer par deſſus certaines terres, comme par exemple du Zuiderzée au-deſſus de la Northolande, on ſait qu'elles ſont peu conſidérables. Le cours modéré de la plupart des fleuves & des rivieres ne peut être que l'effet d'une pente extrêmement douce. J'avouerai cependant que ces différences priſes à la rigueur feroient bien capables d'en apporter dans les meſures : mais de bonne foi, feroit-il raiſonnable de tirer avantage de toute la

différence qui se peut trouver entre la cime de la plus haute montagne & les terres inférieures à la mer; les observations qui ont donné lieu aux nouvelles conjectures sur la figure de la terre, ont-elles été prises à des distances si énormes? Vous n'ignorez pas sans doute, Monsieur, qu'on eut soin dans la construction de la grande méridienne d'établir des stations sur les hauteurs les plus égales qu'il fut possible: ce fut même une occasion qui contribua beaucoup à la perfection des niveaux.

Ainsi, Monsieur, en supposant avec vous que la terre est sphérique, il me reste maintenant à faire voir que cette supposition de la maniere que vous la prenez, est une pure pétition de principe. Un moment d'attention, & je m'explique.

Tout votre raisonnement roule sur ce théorême en géométrie, *que deux cercles étant concentriques, si l'on mene des rayons jusqu'à la circonférence du grand, les arcs coupés par ces rayons seront inégaux & plus grands à proportion qu'ils seront portions de plus grands cercles.* Jusqu'ici tout est bien; votre principe est incontestable: mais vous me paroissez moins heureux dans l'application que vous en faites aux degrés de latitude. Qu'on divise un méridien terrestre en 360 parties égales par des rayons menés du centre, ces parties égales selon vous seront des degrés par lesquels on mesurera l'élévation du pôle. J'ose, Monsieur, m'inscrire en faux contre un pareil sentiment, & je soutiens que ce n'est point là l'idée qu'on doit se faire des degrés de latitude. Pour vous en convaincre d'une maniere invincible, voyons ce qui résulteroit de-là, en supposant pour un moment que la terre fût un sphéroïde oblong.

Pour faire la divifion des degrés, j'infcris un cercle dans un ellipfe repréfentant la figure de la terre. Le petit axe fera l'équateur, & le grand fera l'axe même de la terre; je divife le cercle en 360 degrés, de forte que les deux axes paffent par 4 de ces divifions: par toutes les autres divifions je mene des rayons que je prolonge jufqu'à la circonférence de l'ellipfe. Les arcs de cette courbe, compris entre les extrémités des rayons donneront l'étendue des degrés lefquels feront évidemment inégaux, (une figure rendroit tout ceci plus intelligible, je l'omets pour ne pas effrayer les yeux des Dames qui lifent ce journal), mais dans un fens contraire à ce qui doit être: car les degrés feront plus longs vers les pôles, & plus courts vers l'équateur, comme il eft manifefte à quiconque a quelques teintures de géométrie. Cependant il eft démontré que fi la terre eft oblongue, les degrés doivent avoir plus de longueur vers l'équateur que vers les pôles. C'eft à vous, Monfieur, à fauver la contradiction.

Quelle eft donc l'idée qu'on fe doit former des degrés de latitude? Le terme même d'élévation du pôle vous l'apprend. Des différens degrés de cette élévation tirez de part & d'autre des tangentes à la fuperficie de la terre; les intervalles compris entre les points d'attouchement, donneront les degrés de latitude: or il eft bien vrai, que fi la terre étoit fphérique, tous ces points correfpondroient aux divifions qui marqueroient les degrés de la circonférence de la terre, confidérée comme circulaire; mais fi elle ne l'eft point, ce ne fera plus la même chofe. Tout au contraire de votre fyftême, les pôles étant plus élevés, les degrés y devroient être plus grands, ici la

terre étant plus courbée vers les pôles, les degrés font plus petits. C'eft le plus ou moins de courbure, & non l'éloignement du centre qui influe fur la longueur des degrés d'élévation du pôle. Puis donc que votre raifonnement n'a de jufteffe qu'autant que vous fuppofez que la terre eft fphérique, j'ai été en droit de dire que vous vous fondez fur une pétition de principe; & puifque ce n'eft pas du plus grand, ou moindre éloignement du centre, que réfulte la longueur des degrés de latitude, je conclurai derechef que votre argument n'a de folidité en aucune de fes parties.

Il fe peut que le terme de *degré*, équivoque dans le cas dont il s'agit, vous ait induit en erreur: autre chofe eft un degré de la terre confidéré comme la 360me. partie d'une circonférence circulaire, & autre chofe un degré de latitude confidéré comme la mefure de l'élévation du pôle par-deffus l'horizon. Et quoiqu'on puiffe prendre l'un pour l'autre dans le cas que la terre foit fphérique, il s'en faut beaucoup qu'on en puiffe faire de même, fi fa figure eft irréguliere.

Prenez garde, Monfieur, que quand j'ai dit que la terre n'a pas de pente confidérable, je l'ai entendu, non par rapport à fa figure fphérique; mais par rapport à fa figure naturelle, oblongue ou autre; figure que je regarde comme déterminée dès le commencement par les loix de la pefanteur & du mouvement, & à laquelle l'équilibre ou le niveau des fluides peut très-bien être affujetti: mais fur ces matieres, on ne peut hafarder aucun raifonnement que le fait même ne nous foit mieux connu.

Pour ce qui eft de l'infpection de la lune, il eft bien vrai

qu'elle nous paroît ſphérique, & elle l'eſt probablement: mais il ne s'enſuit point du tout que la terre le ſoit auſſi. Par quelle regle ſa figure feroit-elle aſſujettie à celle de la lune, plutôt par exemple qu'à celle de Jupiter, planete d'une toute autre importance, & qui pourtant n'eſt pas ſphérique. La raiſon que vous tirez de l'ombre de la terre n'eſt gueres plus forte: ſi le cercle ſe montroit tout entier, elle ſeroit ſans réplique; mais vous ſavez, Monſieur, qu'il eſt difficile de diſtinguer une petite portion de courbe d'avec l'arc d'un cercle plus ou moins grand. D'ailleurs, on ne croit point que la terre s'éloigne ſi fort de la figure ſphérique, que cela doive occaſionner ſur la ſurface de la lune une ombre ſenſiblement irréguliere, d'autant plus que la terre étant conſidérablement plus grande que la lune, il ne paroît jamais ſur celle-ci qu'une bien petite partie de ſon circuit.

Je ſuis, &c.

ROUSSEAU.

Chambéri, 20 Septembre 1738.



LETTRE (*)

DE

M. CHARLES BONNET,

Au sujet du Discours *de M. J. J. Rousseau de Geneve*, sur l'Origine & les Fondemens de l'inégalité parmi les Hommes.

JE viens, Monsieur, de lire le Discours de M. J. J. Rousseau de Geneve *sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*. J'ai admiré le coloris de cet étrange tableau; mais je n'ai pu admirer de même le dessin & la représentation. Je fais grand cas du mérite & des talens de M. Rousseau, & je félicite *Geneve*, qui est aussi ma Patrie, de le compter parmi les hommes célebres auxquels elle a donné le jour : mais je regrette qu'il ait adopté des idées qui me paroissent si opposées au vrai & si peu propres à faire des heureux.

On écrira, sans doute, beaucoup contre ce nouveau Discours, comme on a beaucoup écrit contre celui qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon : & parce qu'on a beaucoup écrit & qu'on écrira beaucoup encore contre M. Rousseau, on lui rendra plus cher un paradoxe qu'il n'a que trop caressé. Pour moi qui n'ai nulle envie de faire un livre contre M. Rousseau, & qui suis très convaincu que la dispute est de tous les moyens, celui qui peut le moins sur ce génie hardi & indépendant, je me borne à lui proposer d'approfondir un

(*) Cette lettre a été imprimée dans le *Mercure de France* du mois d'Octobre 1755.

raiſonnement tout ſimple, & qui me ſemble renfermer ce qu'il y a de plus eſſentiel dans la queſtion.

Voici ce raiſonnement.

Tout ce qui réſulte immédiatement des *facultés* de l'homme ne doit-il pas être dit réſulter de ſa *nature?* Or, je crois que l'on démontre fort bien que l'*état de ſociété* réſulte immédiatement des facultés de l'homme : je n'en veux point alléguer d'autres preuves à notre ſavant Auteur que ſes propres idées ſur l'établiſſement des ſociétés; idées ingénieuſes & qu'il a ſi élégamment exprimées dans la ſeconde Partie de ſon Diſcours. Si donc l'*état de ſociété* découle des facultés de l'homme, il eſt *naturel* à l'homme. Il ſeroit donc auſſi déraiſonnable de ſe plaindre de ce que ces facultés en ſe développant ont donné naiſſance à cet état, qu'il le ſeroit de ſe plaindre de ce que Dieu a donné à l'homme de telles facultés.

L'homme eſt tel que l'exigeoit la place qu'il devoit occuper dans l'univers. Il y falloit apparemment des hommes qui bâtiſſent des villes, comme il y falloit des caſtors qui conſtruiſiſſent des cabanes. Cette *perfectibilité*, dans laquelle M. Rouſſeau fait conſiſter le caractere qui diſtingue eſſentiellement l'homme de la brute, devoit, du propre aveu de l'Auteur, conduire l'homme au point où nous le voyons aujourd'hui. Vouloir que cela ne fût point, ce ſeroit vouloir que l'homme ne fût point *homme.* L'aigle qui ſe perd dans la nue rampe-t-il dans la pouſſiere comme le ſerpent?

L'*homme ſauvage* de M. Rouſſeau, cet homme qu'il chérit avec tant de complaiſance, n'eſt point du tout l'*homme* que Dieu

Dieu a voulu faire : mais Dieu a fait des *Orang-outangs* & des *ſinges* qui ne ſont pas hommes.

Quand donc M. Rouſſeau déclame avec tant de véhémence & d'obſtination contre l'*état de ſociété*, il s'éleve, *ſans y penſer*, contre la VOLONTÉ de DIEU qui a fait l'homme & qui a ordonné cet état. *Les faits* ſont-ils autre choſe que l'expreſſion de ſa VOLONTÉ ADORABLE?

Lorſqu'avec le pinceau d'un le Brun, l'Auteur trace à nos yeux l'effroyable peinture des maux que l'état civil a enfantés, il oublie que la Planete où l'on voit ces choſes, fait partie d'un Tout immenſe que nous ne connoiſſons point; mais que nous ſavons être l'ouvrage d'une SAGESSE PARFAITE.

Ainſi renonçons pour toujours à la chimérique entrepriſe de prouver que l'homme ſeroit mieux s'il étoit autrement : l'abeille qui conſtruit des cellules ſi régulieres voudra-t-elle juger de la façade du Louvre? Au nom du bon-ſens & de la raiſon, prenons l'homme tel qu'il eſt, avec toutes ſes dépendances; laiſſons aller le monde comme il va, & ſoyons ſûrs qu'il va auſſi-bien qu'il pouvoit aller.

S'il s'agiſſoit de juſtifier la *Providence* aux yeux des hommes, Leibnitz & Pope l'ont fait, & les ouvrages immortels de ces génies ſublimes ſont des monumens élevés à la gloire de la raiſon. Le *Diſcours* de M. Rouſſeau eſt un monument élevé à l'eſprit, mais à l'eſprit chagrin & mécontent de lui-même & des autres.

Lorſque notre Philoſophe voudra conſacrer ſes lumieres & ſes talens à nous découvrir les origines des choſes; à nous montrer les développemens plus ou moins lents des biens &

des maux; en un mot, à ſuivre l'humanité dans la courbe tortueuſe qu'elle décrit; les tentatives de ce Génie original & fécond, pourront nous valoir des connoiſſances précieuſes ſur ces objets intéreſſans. Nous nous empreſſerons alors à recueillir ces connoiſſances & à offrir à l'Auteur le tribut de reconnoiſſance & d'éloges qu'elles lui auront mérité, & qui n'aura pas été, je m'aſſure, la principale fin de ſes recherches.

Il y a lieu, Monſieur, de s'étonner, & je m'en étonnerois davantage, ſi j'avois moins été appellé à réflechir ſur les ſources de la diverſité des opinions des hommes; il y a, dis-je, lieu de s'étonner qu'un Ecrivain qui a ſi bien connu les avantages d'un bon gouvernement, qui les a ſi bien peints dans ſa belle Dédicace à notre République, où il a cru voir tous ces avantages réunis, les ait ſi-tôt & ſi parfaitement perdus de vue dans ſon Diſcours. On fait des efforts inutiles pour ſe perſuader qu'un Ecrivain qui feroit, ſans doute, fâché que l'on ne le crût pas judicieux, préférât ſérieuſement d'aller paſſer ſa vie dans les bois, ſi ſa ſanté le lui permettoit, à vivre au milieu de Concitoyens chéris & dignes de l'être. Eût-on jamais préſumé qu'un Ecrivain qui penſe, avanceroit dans un ſiecle tel que le nôtre cet étrange paradoxe, qui renferme ſeul une ſi grande foule d'inconſéquences, pour ne rien dire de plus fort? *Si la nature nous a deſtinés à être ſains* (*), *j'oſe preſqu'aſſurer que l'état de réflexion eſt un état contre nature, &*

(*) C'étoit bien *ſains*, *ſani*, & non *ſaints*, *ſancti* que portoit le manuſcrit original de Philopolis. On ignore ſi l'on avoit imprimé *ſaints*, *ſancti* dans le Mercure de France d'Octobre 1755, & on le préſume facilement. Mais cette remarque ſuffira pour faire tomber la petite plaiſanterie de M. Rouſſeau. Il

que l'homme qui médite eſt un animal dépravé. Diſc. pag. 22.

Je l'ai inſinué en commençant cette lettre; mon deſſein n'eſt point de prouver à M. Rouſſeau par des argumens, qu'aſſez d'autres feront ſans moi, & qu'il ſeroit peut être mieux que l'on ne fit point, la ſupériorité de l'état de *citoyen* ſur l'état d'*homme ſauvage*; qui eût jamais imaginé que cela ſeroit mis en queſtion! Mon but eſt uniquement d'eſſayer de faire ſentir à notre Auteur combien ſes plaintes continuelles ſont ſuperflues & déplacées: & combien il eſt évident que la *ſociété* entroit dans la deſtination de notre être.

J'ai parlé à M. Rouſſeau avec toute la franchiſe que la relation de compatriote autoriſe. J'ai une ſi grande idée des qualités de ſon cœur, que je n'ai pas ſongé un inſtant qu'il pût ne pas prendre en bonne part ces réflexions. L'amour ſeul de la vérité me les a dictées. Si pourtant en les faiſant, il m'étoit échappé quelque choſe qui pût déplaire à M. Rouſſeau, je le prie de me le pardonner & d'être perſuadé de la pureté de mes intentions.

Je ne dis plus qu'un mot; c'eſt ſur la *pitié*, cette vertu ſi célébrée par notre Auteur, & qui fut, ſelon lui, le plus bel appanage de l'homme dans l'enfance du monde. Je prie M. Rouſſeau de vouloir bien réfléchir ſur les queſtions ſuivantes.

Un homme ou tout autre être *ſenſible* qui n'auroit jamais connu la douleur, auroit-il de la *pitié*, & ſeroit-il ému à la vue d'un enfant qu'on égorgeroit?

eſt ſingolier qu'il n'eût pas ſoupçonné ici une faute d'impreſſion.

Voyez Œuvres de J. J. Rouſſeau: Tom. I, pag. 185 de l'édit. 4°. Geneve 1782.

Pourquoi la populace, à qui M. Rouſſeau accorde une ſi grande doſe de *pitié*, ſe repaît-elle avec tant d'avidité du ſpectacle d'un malheureux expirant ſur la roue ?

L'affection que les femelles des animaux témoignent pour leurs petits a-t-elle ces petits pour objet ou la mere ? Si par haſard c'étoit celle-ci, le bien-être des petits n'en auroit été que mieux aſſuré.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Geneve, le 25 d'Août 1755.

PHILOPOLIS, citoyen de Geneve.

Fin du premier Volume.



TABLE

DES DIFFÉRENTES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.







